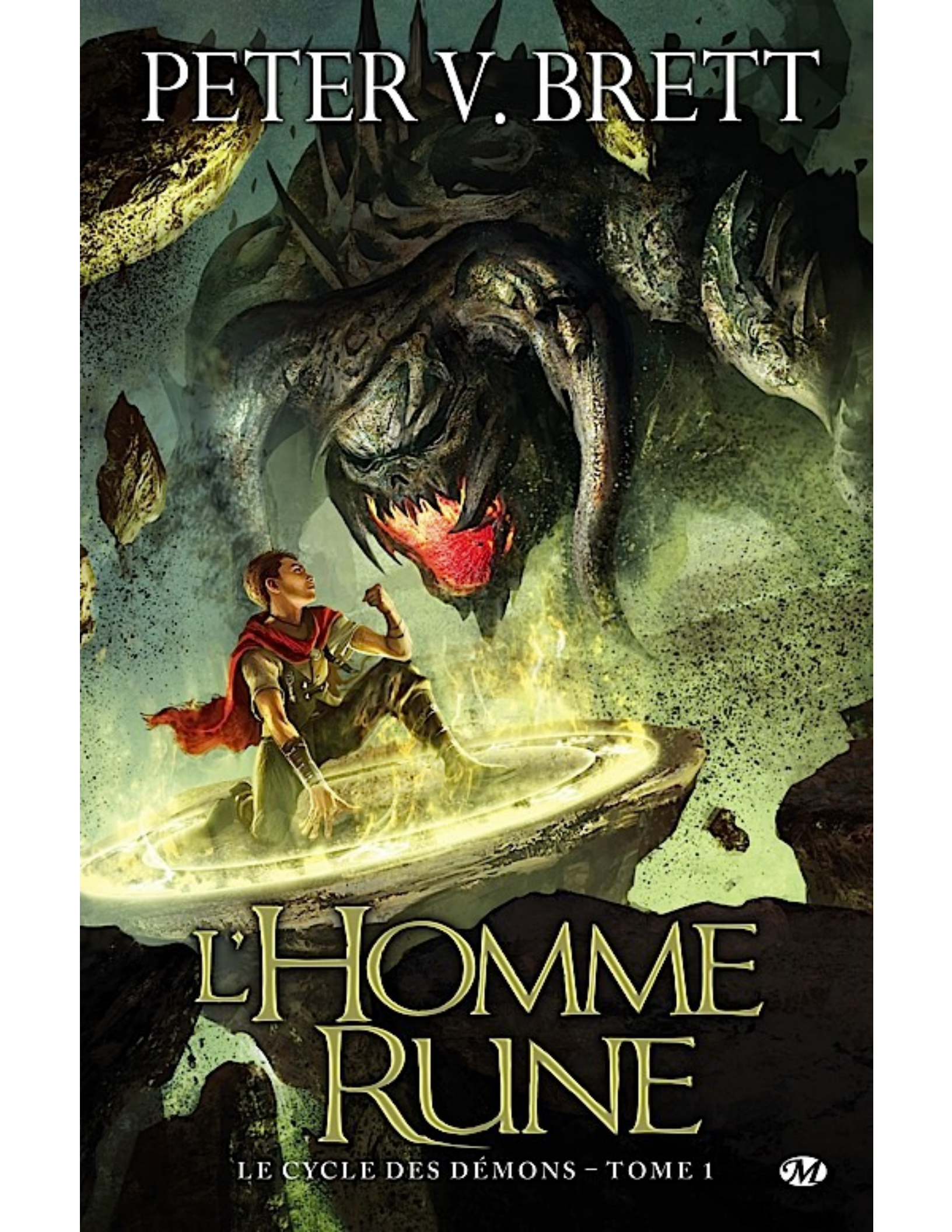




PETER V. BRETT

L'HOMME RUNE

LE CYCLE DES DÉMONS - TOME 1



Peter V. Brett

L'Homme-rune

Le Cycle des démons – tome 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Queyssi

Milady

Sommaire

[Couverture Principale](#)

[Page de Titre](#)

[Dédicace](#)

[Prologue](#)

[PREMIÈRE PARTIE - Val Tibbet](#)

[1 - SÉQUELLES](#)

[2 - SI C'ÉTAIT TOI](#)

[3 - UNE NUIT SEUL](#)

[4 - LEESHA](#)

[5 - MAISON BONDÉE](#)

[6 - LES SECRETS DU FEU](#)

[7 - ROJER](#)

[8 - VERS LES VILLES LIBRES](#)

[9 - FORT MILN](#)

[DEUXIÈME PARTIE - Miln](#)

[10 - APPRENTI](#)

[11 - BRÈCHE](#)

[12 - BIBLIOTHÈQUE](#)

[13 - IL Y A FORCÉMENT PLUS](#)

[14 - LA ROUTE D'ANGIERS](#)

[15 - UNE FORTUNE AU VIOLON](#)

[16 - LIENS AFFECTIFS](#)

[TROISIÈME PARTIE - Krasia](#)

[17 - RUINES](#)

[18 - RITE DE PASSAGE](#)

[19 - LE PREMIER GUERRIER DE KRASIA](#)

[20 - ALAGAI'SHARAK](#)

[21 - RIEN QU'UN CHIN](#)

[22 - SE PRODUIRE DANS LES HAMEAUX](#)

[23 - RENAISSANCE](#)

[24 - AIGUILLES ET ENCRE](#)

[QUATRIÈME PARTIE - Le Creux du Coupeur](#)

[25 - UNE NOUVELLE SCÈNE](#)

[26 - DISPENSAIRE](#)

[27 - NUIT TOMBANTE](#)

[28 - SECRETS](#)

[29 - DANS LA LUMIÈRE QUI PRÉCÈDE L'AUBE](#)

[30 - PESTE](#)

[31 - LA BATAILLE DU CREUX DU COUPEUR](#)

[32 - LE CREUX N'EST PLUS](#)

[Biographie](#)

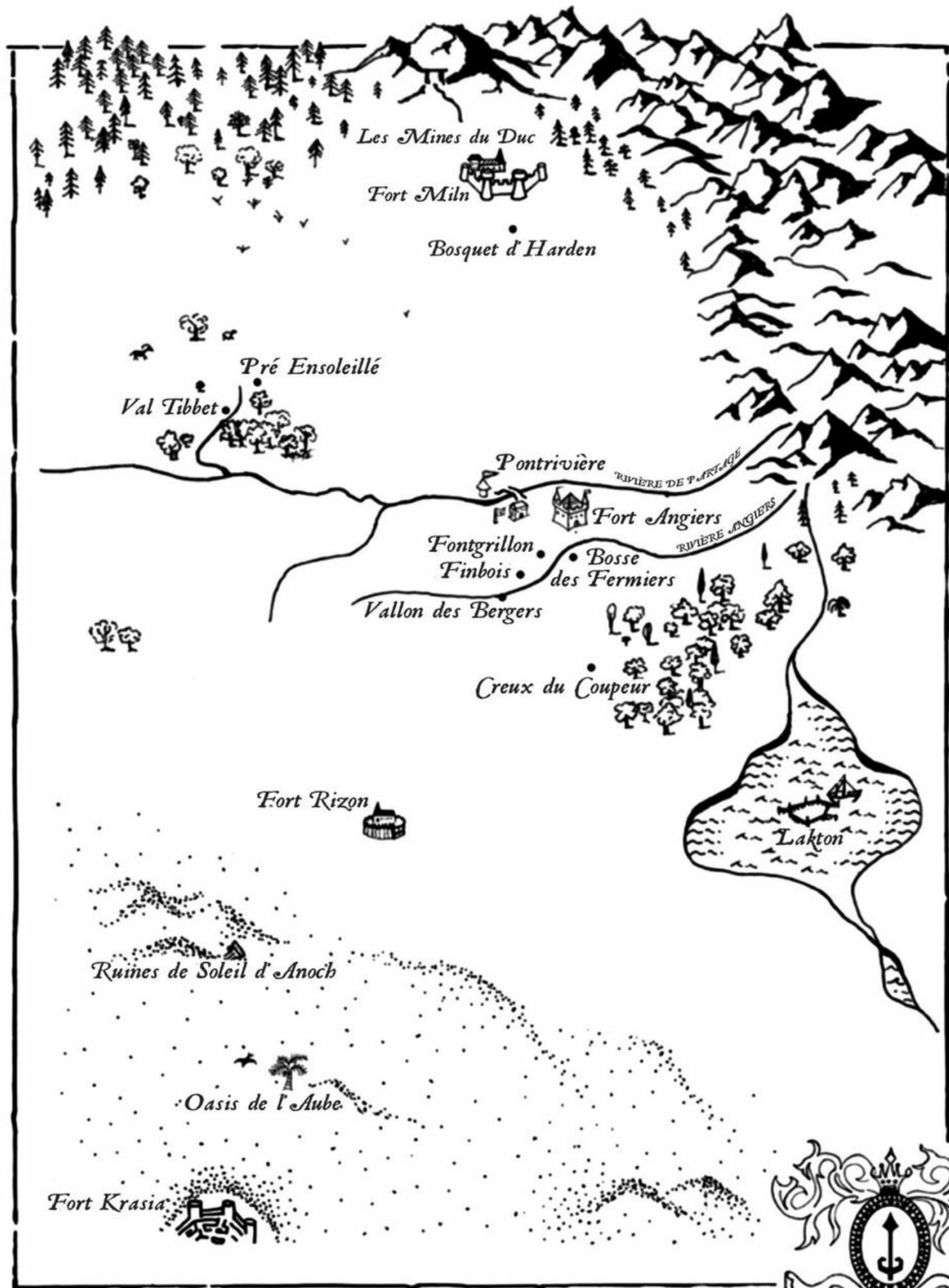
[Remerciements](#)

[Du même auteur](#)

[Page de Copyright](#)

[Le Club](#)

Pour Otzi, le véritable Homme-rune



Prologue

Lorsqu'il était enfant, Arlen jouait dehors jusqu'à la tombée de la nuit avant de répondre aux appels de sa mère. Il n'y avait rien de pire que de rester enfermé, chaque soir, et il était bien décidé à ne pas gâcher une seule minute de lumière du jour en la passant à l'intérieur.

Il se levait alors que les ténèbres régnaient encore et passait le seuil de la ferme familiale avant même que le coq ait chanté ; à la seconde où les premiers rayons de soleil franchissaient les collines, sur fond de ciel rougeoyant, et faisaient fuir les ombres jusqu'au lendemain. Sa mère voulait qu'il compte jusqu'à cent à ce moment-là, mais il ne le faisait jamais.

L'aventure l'attendait. Mais Arlen savait que les corvées venaient d'abord. S'emparant du panier en osier doublé de tissu posé près de la porte, il courait jusqu'au poulailler, puis, sans tenir compte des piailllements de protestation, il rassemblait les œufs qu'il cueillait aussi adroitement qu'un Jongleur l'aurait fait de ses balles colorées.

Il revenait à toute vitesse dans la maison afin d'y laisser les œufs pour sa mère et ressortait aussitôt. Avant même que son père ait enfilé son bleu de travail et que sa mère ait ôté sa chemise de nuit, Arlen s'installait sur un tabouret devant la première vache. Il déposait le lait et filait ensuite accomplir ses autres corvées pendant que son père prenait son petit déjeuner. Le puits, le séchoir, le fumoir, le silo, il passait brièvement partout, comme une brise parcourant la ferme.

Le rituel matinal avait quelque chose de réconfortant. Il réaffirmait son lien avec la terre, une relation qui s'interrompait chaque nuit lorsque sa mère fermait les portes et que son père vérifiait les runes des fenêtres.

Il faisait sortir les animaux de la grange, guidait les cochons dans leur enclos et les moutons jusqu'à leur pré à coups de cravache. Il nourrissait les porcs et le cheval, mais ne se souciait guère des moutons. Même sans chien pour les surveiller, ils ne s'aventuraient jamais au-delà des poteaux de protection, car l'herbe y était roussie et abîmée.

Il y avait d'autres corvées, moins fréquentes et moins réconfortantes. De temps en temps, un animal n'était pas là où il aurait dû se trouver à la tombée de la nuit, car il s'était perdu. Arlen le retrouvait le lendemain matin, déchiqueté, et l'enterrait derrière la remise.

Arlen avait accompli ces corvées des milliers de fois et, l'expérience aidant, il se chargeait de son travail avec une telle efficacité que, au milieu de la matinée, il avait en général terminé. À ce moment-là, son père se trouvait déjà dans les champs à vérifier les poteaux de protection. Le garçon revenait donc à la maison pour son petit déjeuner habituel, gardé au chaud par sa mère, composé de céréales, d'œufs et de lard. Il l'engloutissait sans s'arrêter pour reprendre son souffle. Une gorgée de lait pour faire passer le tout et il bondissait de sa chaise.

Sa mère l'interceptait. Elle l'attrapait chaque fois. Il y avait toujours quelque chose à faire dans la maison, les corvées qu'il détestait le plus. Mais pas question de refuser et se plaindre ne l'aurait pas aidé à remplir la cheminée, ni à balayer le sol, pas plus qu'à ajouter des morceaux de charbon à l'équipement de protection.

— La laine ne va pas se faire toute seule, lui disait-elle.

À midi, il était libre. Avant que son père revienne des champs pour lui confier de nouvelles corvées, Arlen attrapait du pain et du fromage puis avalait à la hâte son repas. Il ne prenait pas plus le temps de l'apprécier que son petit déjeuner. La nourriture ne lui servait qu'à survivre, rien d'autre.

Jusqu'où je vais aller aujourd'hui ? se demandait-il en mangeant. Il lui restait presque huit heures avant la nuit et il pouvait donc marcher dans n'importe quelle direction pendant quatre heures. La position du soleil dans le ciel lui indiquerait quand faire demi-tour.

C'était un jeu dangereux, auquel n'osaient pas jouer les enfants de Val Tibbet. Une des nombreuses différences entre eux et lui. Tous les autres se satisfaisaient de vivre au Val, et ne s'intéressaient pas à ce qui se trouvait derrière la colline la plus proche. C'était une existence sans risque que son père qualifiait de sensée, mais Arlen n'était pas d'accord. Les gens de Val Tibbet se contentaient d'écouter les descriptions qu'on leur faisait de ce qui se trouvait plus loin sur la route, ou dans les bois, ou au-delà de la rivière au sud... s'il y avait bien une rivière. Arlen préférait s'en rendre compte par lui-même.

Jusqu'où pourrais-je aller si j'avais toute la journée ? se demandait-il sans cesse. *Et si je n'avais pas les corvées matinales, si je ne devais pas faire demi-tour avant la tombée de la nuit ? Pourrais-je me mettre à l'abri avant qu'ils arrivent ?* Cette idée l'enthousiasmait et le terrifiait. Qu'y avait-il au-delà du point de non-retour ?

Peut-être qu'aujourd'hui je vais continuer.

Mais sa résolution s'estompait à mesure que le soleil avançait dans le ciel. Et, à la mi-journée, ses pieds le ramenaient inévitablement là d'où il venait.

Il ralentissait lorsqu'il voyait la maison, malgré les cris de ses parents, malgré la terreur qu'il percevait dans leur voix. C'était le moment de la journée où il se sentait le plus vivant. Il regardait le soleil descendre dans le ciel, éclipsé par la rotation du monde sous lui. Les ombres commençaient à s'allonger. Il attendait la dernière minute, puis courait jusqu'à sa maison aussi vite qu'il le pouvait. Un frisson de peur excitant s'emparait alors de lui, faisant battre son cœur plus fort et trembler ses mains. L'air lui semblait meilleur pendant ces quelques secondes et son corps s'enivrait de sensations. Il n'y avait rien de plus beau que les rouges et les oranges du crépuscule, aucun son n'était plus grisant que les cris d'alarme de ses parents. Il passait le seuil en trombe, en faisant attention aux runes, puis se retournait pour regarder les chthoniens surgir.

Tandis que les derniers rayons ardents s'évanouissaient à l'horizon, et que la chaleur montait du sol, les démons des flammes sortaient du Cœur terrestre pour danser.

On le tirait aussitôt à l'intérieur et on fermait la lourde porte avant de la bloquer avec une planche (comme si cela pouvait arrêter un chthonien !). Le père d'Arlen vérifiait alors les runes sur les rebords des fenêtres et sur les seuils des portes pour s'assurer qu'aucune d'entre elles n'avait été égratignée ou éraflée. Il disait à Arlen qu'il suffisait de vérifier trois fois, mais il ne pouvait jamais s'empêcher de le faire une quatrième.

On le grondait toujours. Parfois, son père utilisait même sa ceinture. Mais les parents d'Arlen savaient bien qu'aucune punition n'aurait pu lui faire abandonner ses balades.

Après les réprimandes venait le dîner, puis, pendant que sa mère tricotait et que son père sculptait

des poteaux de protection, Arlen pouvait s'asseoir près de la fenêtre et regarder danser les chthoniens. Ils étaient si gracieux, beaux même. Parfois, il apercevait un démon du vent : sa silhouette vague portée par des ailes de cuir était illuminée par les yeux et les bouches enflammés de ses flamboyants cousins.

Les démons de pierre étaient moins beaux et heureusement plus rares ; une carapace qui pouvait briser la plus dure des pointes de lance entourait leurs silhouettes massives et musclées. Ceux-là ne dansaient pas : ils erraient lentement dans la cour, à la recherche de proies, et dévoilaient leurs rangées de dents aussi aiguisées que des rasoirs.

Arlen n'avait jamais vu de démon de l'eau, mais il avait entendu les Jongleurs en parler. Ils pouvaient percer la coque d'un bateau et entraîner de malheureux pêcheurs par le fond. Le garçon tremblait en imaginant les profondeurs du lac de la ville grouillant d'affreuses formes sombres. Cette idée le terrorisait, mais il mourait pourtant d'envie de sortir pour tenter d'en apercevoir un.

Certaines nuits, les démons s'attaquaient aux runes. Ils se jetaient contre les portes et les fenêtres et étaient violemment repoussés par les embrasements de la magie. Les parents d'Arlen tressaillaient rarement, habitués depuis toujours à ce spectacle.

— Pourquoi continuent-ils à attaquer alors qu'ils ne peuvent pas entrer ? demanda un jour Arlen à son père.

— Ils cherchent des failles dans notre maillage, répondit celui-ci en le rejoignant près de la fenêtre. Chaque filet de protection en a. Aucun n'y échappe. Les chthoniens ne sont pas assez intelligents pour étudier les runes et déceler les points faibles, mais ils peuvent les attaquer et ainsi chercher les trous. Tu ne verras jamais un chthonien s'en prendre deux fois au même endroit au cours d'une nuit. (Il se tapota la tempe.) Ils se souviennent. Et savent que le temps affaiblit même les meilleures protections.

La nuit continuait à s'embraser sous les assauts des chthoniens qui mettaient les défenses à l'épreuve. Les petits éclairs de magie illuminaient de temps à autre les contours de la cour lorsque les démons tentaient de détruire l'abri du puits ou d'atteindre la viande dans le séchoir.

Ils attaquaient aussi la grange, mais les protections y étaient tout aussi efficaces. Arlen entendait les animaux bêler de peur. Ces derniers ne s'habituait jamais aux démons. Ils devinaient instinctivement ce qui arriverait si les chthoniens parvenaient à les atteindre.

Arlen le savait lui aussi. Quand il avait sept ans, il avait assisté, impuissant, à la mort d'un de leurs chiens de berger, déchiqueté par des démons qui avaient répandu ses entrailles dans toute la cour.

Les chthoniens prenaient beaucoup de plaisir à tuer.

On racontait qu'autrefois les démons n'étaient pas si audacieux. À cette époque, les meilleures runes n'étaient pas encore tombées dans l'oubli ; les chthoniens craignaient la puissance des hommes et restaient dans le Cœur. Mais cette ère, si elle avait jamais existé, était oubliée depuis l'époque des arrière-arrière-grands-parents du plus vieil homme encore vivant. Désormais, ces protections n'étaient plus qu'un conte de Jongleur.

Tandis qu'il regardait les créatures qui, pour une nuit encore, s'étaient emparées de son monde, Arlen se mit à rêver de retrouver ces vieilles runes. Il rêva de voyager hors de Val Tibbet et prit la

décision de partir un jour, même s'il devait pour cela passer une nuit dehors.

Avec les démons.



PREMIÈRE PARTIE

Val Tibbet

318-319 Après le Retour



1

SÉQUELLES

319 AR

La grande corne sonna.

Arlen cessa de travailler et leva les yeux vers le bleu lavande du ciel de l'aube. La brume s'attardait, apportant un goût humide et âcre qui n'était que trop familier. Il attendit dans le calme matinal, espérant qu'il ne s'agisse que de son imagination, et une angoisse sourde s'empara alors de lui. Il avait onze ans.

Il y eut une pause, puis la corne sonna deux autres fois. Une note longue suivie de deux courtes signifiait le sud et l'est. Le Hameau près du Bois. Son père avait des amis parmi les Coupeur. La porte de la maison s'ouvrit derrière Arlen et il sut sans avoir à regarder que sa mère se trouvait là, se couvrant la bouche des deux mains.

Arlen se remit au travail. Inutile de lui dire de se presser : certaines corvées pouvaient attendre une journée, mais le bétail devait être nourri et il fallait traire les vaches. Il laissa les animaux dans les étables, ouvrit les réserves de foin, donna leur pâtée aux cochons et courut chercher un seau en bois pour le lait. Sa mère était déjà en train de s'accroupir derrière la première des vaches. Il s'empara du tabouret supplémentaire. Leur travail fut rythmé par le bruit du lait heurtant le bois, qui résonnait comme une marche funèbre.

Alors qu'ils se dirigeaient vers les deux vaches suivantes, Arlen vit que son père attelait leur cheval le plus fort, une jument alezane de cinq ans appelée Missy. L'homme arborait une expression sinistre.

Qu'allaient-ils trouver cette fois ?

Ils furent bientôt dans la charrette, roulant lentement vers le petit hameau près de la forêt. L'endroit, à plus de une heure de marche du bâtiment protégé le plus proche, était dangereux, mais ils avaient besoin de bois. La mère d'Arlen, enveloppée dans un châle usé, serrait fermement son fils contre elle.

— Je suis un grand garçon, maman, se plaignit-il. Inutile de me tenir comme un bébé. Je n'ai pas peur.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais il ne fallait pas que les autres enfants le voient s'accrocher à sa mère lorsqu'ils arriveraient. Ils se moquaient déjà suffisamment de lui.

— J'ai peur, moi, dit sa mère. Peut-être que c'est moi qui ai besoin d'être tenue ?

Pris d'un soudain sentiment de fierté, Arlen se serra un peu plus contre sa mère tandis qu'ils avançaient sur la route. Elle ne parvenait jamais à le tromper, mais elle savait tout de même ce qu'il fallait lui dire pour arriver à ses fins.

Une colonne de fumée épaisse leur en dit plus qu'ils voulaient en savoir avant d'atteindre leur destination. Ils brûlaient les morts. Et qu'ils aient allumé les feux si tôt, sans attendre que tout le monde puisse arriver et prier, signifiait qu'il y en avait beaucoup. Trop pour qu'on puisse rendre à chacun un dernier hommage si l'on voulait terminer avant la nuit.

Il y avait plus de huit kilomètres de la ferme du père d'Arlen au Hameau près du Bois. Lorsqu'ils arrivèrent, les quelques incendies de cabanes avaient été éteints, même si, en vérité, il ne restait presque plus rien à brûler. Quinze maisons, réduites en cendres.

— Les tas de bois aussi, dit le père d'Arlen en crachant sur le côté de la charrette.

Il désigna, du menton, les restes noircis d'une saison de coupe. Arlen grimaça, songeant que la barrière branlante de l'enclos des animaux devrait tenir une année de plus, puis culpabilisa aussitôt. Après tout, il ne s'agissait que de bois.

La Représentante de la ville s'approcha de leur chariot lorsqu'il s'arrêta. Selia, que la mère d'Arlen appelait parfois Selia la Stérile, était une femme dure, grande et maigre, à la peau aussi tannée que du cuir. Ses longs cheveux gris étaient ramenés en un chignon serré et elle portait son châle avec majesté, comme s'il symbolisait sa fonction. Elle ne supportait pas qu'on se moque d'elle, et Arlen l'avait appris plus d'une fois en tâtant de son bâton, mais ce jour-là, sa présence le réconfortait. Comme avec son père, quelque chose chez Selia le rassurait. Elle n'avait pas d'enfants, mais elle se comportait comme la mère de tous les habitants de Val Tibbet. Peu l'égalaient en sagesse et ceux qui avaient son obstination étaient encore plus rares. La bienveillance de Selia était le plus sûr des abris.

— C'est bien que tu sois venu, Jeph, dit-elle au père du garçon. Vous aussi, Silvy et le jeune Arlen, ajouta-t-elle en hochant la tête dans leur direction. Nous avons besoin de tous les bras, et même le petit pourra aider.

Le père d'Arlen grommela en descendant de la charrette.

— J'ai apporté mes outils, dit-il. Indique-moi seulement où nous pouvons nous y mettre.

Arlen prit les précieux instruments à l'arrière de la carriole. Le métal était rare au Val et son père était fier de ses deux pelles, de sa pioche et de sa scie. Tous allaient beaucoup servir ce jour-là.

— Combien de pertes ? demanda Jeph qui semblait pourtant n'avoir aucune envie de l'apprendre.

— Vingt-sept, répondit Selia.

Silvy s'étrangla et se couvrit la bouche, les larmes aux yeux. Jeph cracha de nouveau.

— Des survivants ? dit-il.

— Quelques-uns. Manie a couru se réfugier jusqu'à ma maison dans le noir, lança Selia en désignant de son bâton un garçon qui regardait fixement le bûcher funéraire.

Silvy en eut le souffle coupé. Personne n'avait jamais couru si loin et survécu.

— Les runes sur la maison de Brine Coupeur ont tenu la plus grande partie de la nuit, poursuivit Selia. Sa famille et lui ont tout vu. Quelques autres ont fui les chthoniens et sont venus se mettre à l’abri chez eux, jusqu’à ce que le feu se propage et que leur toit s’enflamme. Ils ont attendu dans la maison en feu, mais quand les poutres se sont mises à craquer, ils ont tenté leur chance dehors, quelques minutes avant l’aube. Les chthoniens ont tué la femme de Brine, Meena et leur fils Poul, mais les autres s’en sont sortis. Les brûlures vont guérir et les enfants finiront par se remettre, mais les autres...

Elle n’avait nul besoin de finir sa phrase. Il y avait des risques que les survivants des attaques de démons meurent peu après. Pas tous, ni même la majorité, mais suffisamment. Certains se suicidaient tandis que d’autres se contentaient de regarder le vide et refusaient de manger ou de boire jusqu’à dépérir. On racontait qu’on ne survivait vraiment à une attaque que lorsqu’un an et un jour étaient passés.

— Il en manque encore une dizaine, dit Selia avec peu d’espoir dans la voix.

— Nous les extrairons, dit fermement Jeph en regardant les maisons effondrées, dont certaines fumaient encore.

Les Coupeur avaient construit leurs habitations principalement en pierre pour se protéger du feu, mais même la pierre brûlait si les runes ne fonctionnaient plus et que les démons des flammes étaient suffisamment nombreux.

Jeph alla rejoindre les autres hommes et quelques femmes parmi les plus fortes pour nettoyer les décombres et porter, sur sa charrette, des morts jusqu’au bûcher. Il fallait brûler les corps, évidemment. Personne ne voulait être enterré dans le sol d’où sortaient, chaque nuit, les démons. Le Confesseur Harral, les manches de sa robe remontées pour dévoiler ses bras épais, les soulevait lui-même pour les mettre sur le bûcher, en marmonnant des prières et en dessinant des protections dans l’air lorsque les flammes les avalaient.

Silvy alla rejoindre les autres femmes pour rassembler les enfants les plus jeunes et s’occuper des blessés, sous l’œil attentif de la Cueilleuse d’Herbes du Val, Coline Trigg. Mais aucune plante ne pouvait soulager la douleur des survivants. Brine Coupeur, appelé également Brine aux larges épaules, était un homme grand aux allures d’ours et au rire tonitruant qui lançait Arlen en l’air lorsqu’ils venaient chercher du bois. À présent, Brine était assis au milieu des cendres, derrière les ruines de sa maison, et se frappait lentement la tête contre le mur noirci. Il marmonnait dans sa barbe et entourait son torse de ses bras, comme s’il avait froid.

Arlen et les autres enfants étaient mis à contribution. Ils devaient porter l’eau et trier les tas de bois pour en sortir les bûches encore récupérables. Il restait quelques mois chauds à venir dans l’année, mais ils ne suffiraient pas à couper le bois nécessaire pour passer l’hiver. Cette année encore, ils brûleraient du fumier et la maison empesterait.

Arlen fut de nouveau assailli par une vague de culpabilité. Il n’était pas dans le bûcher, ni en train de se frapper la tête contre un mur, traumatisé d’avoir tout perdu. Il y avait bien pire qu’une maison sentant le fumier.

Tout au long de la matinée, d’autres villageois arrivèrent avec leurs familles et toutes les provisions qu’ils pouvaient partager. Ils venaient du Trou du Pêcheur, de la Place de la Ville, de la Colline de Boggins et du Marais Trepé. Certains avaient même fait le chemin depuis Gardesud. Et

l'un après l'autre, Selia les accueillait avec les mauvaises nouvelles, puis les mettait au travail.

Avec plus d'une centaine de bras, les hommes redoublèrent d'efforts, la moitié d'entre eux continuant à creuser pendant que les autres s'affairaient sur la seule structure encore récupérable du Hameau : la maison de Brine Coupeur. Selia emmena Brine à l'écart, soutenant comme elle pouvait le géant titubant, tandis que les hommes nettoyaient les décombres et apportaient des pierres. Quelques-uns sortirent des trousseaux de protection et se mirent à peindre de nouvelles défenses pendant que les enfants fabriquaient du chaume. La maison serait reconstruite avant la nuit.

Arlen faisait équipe avec Cobie Pêcheur pour porter le bois. Les enfants avaient amassé un tas assez gros, même s'il ne représentait qu'une partie de ce qui avait été perdu. Cobie était un grand garçon bien bâti aux cheveux bouclés et aux bras poilus. Il était populaire parmi les autres enfants, mais cette popularité s'était construite aux dépens des autres. Peu parvenaient à échapper à ses insultes et encore moins à ses corrections.

Cobie avait torturé Arlen pendant des années et les autres enfants l'avaient toujours laissé faire. La ferme de Jeph se trouvait tout au nord du Val, loin de Place du Village, où se rassemblaient les jeunes, et Arlen passait le plus clair de son temps libre à parcourir seul le Val. Le sacrifier à la colère de Cobie semblait être un moindre mal pour la plupart des enfants.

Chaque fois qu'Arlen allait pêcher ou qu'il passait près du Trou du Pêcheur en allant vers Place du Village, Cobie et ses amis semblaient être au courant et l'attendaient sur le chemin du retour, toujours au même endroit. Parfois, ils se contentaient de l'insulter ou de le pousser, mais à d'autres moments, il rentrait à la maison en sang et couvert de bleus et sa mère le grondait alors parce qu'il s'était battu.

Un jour, Arlen en eut assez. Il cacha un gros bâton à l'endroit de l'embuscade et, lorsque Cobie et ses amis bondirent sur lui, il fit semblant de s'enfuir avant de revenir vers eux, brandissant l'arme qui semblait surgir de nulle part.

Cobie fut le premier touché. Il reçut un coup si puissant qu'il resta là, à pleurer dans la poussière, du sang coulant de son oreille. Willum eut un doigt cassé et Gart boita pendant un mois. Cet épisode ne contribua pas à renforcer la popularité d'Arlen auprès des autres enfants et son père le fouetta, mais les garçons ne l'embêtèrent plus. Même maintenant, Cobie restait à bonne distance et tressaillait au moindre geste brusque d'Arlen, malgré le rapport de taille, nettement en sa faveur.

— Des survivants ! cria soudain Bil Boulanger, près d'une maison effondrée à la limite du hameau. Je les entends, ils sont enfermés dans la cave.

Tout le monde cessa immédiatement son activité et se précipita. Dégager les décombres aurait pris trop de temps et les hommes se mirent donc à creuser, l'échine courbée en une ferveur silencieuse. Peu après, ils percèrent un trou sur un côté de la cave et en sortirent les survivants. Ils étaient crasseux et terrifiés, mais bel et bien en vie : trois femmes, six enfants et un homme.

— Oncle Cholie ! cria Arlen.

Sa mère se rua aussitôt sur son frère, qui titubait comme un ivrogne, pour le soutenir. Arlen courut les rejoindre et se glissa sous l'autre bras de son oncle pour le redresser.

— Cholie, que fais-tu ici ? demanda Silvy.

Cholie quittait rarement son atelier de Place du Village. La mère d'Arlen avait raconté des milliers de fois comment son frère et elle tenaient la boutique du maréchal-ferrant ensemble. C'était avant que

Jeph sabote continuellement les fers de ses chevaux, pour avoir une excuse de venir la courtiser.

— J'étais venu faire la cour à Ana Coupeur, marmonna Cholie en se tirant les cheveux, dont il avait déjà arraché plusieurs touffes. Nous venions d'ouvrir le refuge lorsqu'ils ont passé les runes...

Ses genoux se dérochèrent sous lui et Arlen et Silvy ne purent supporter son poids. Il tomba dans la poussière et se mit à pleurer.

Arlen regarda les autres survivants. Ana Coupeur n'en faisait pas partie. Sa gorge se serra lorsque les enfants passèrent. Il les connaissait tous ; il connaissait leurs familles, était déjà allé chez eux et savait comment s'appelaient leurs bêtes. Ils croisèrent son regard pendant une seconde et, à cet instant, il vécut l'attaque par leurs yeux. Il se vit poussé dans un trou exigü tandis que ceux qui ne rentraient pas se retournaient pour faire face aux chthoniens et au feu. Il se mit soudain à suffoquer et ne parvint à s'arrêter que lorsque Jeph le frappa dans le dos et le ramena à la raison.



Ils finissaient de prendre leur repas froid de midi lorsqu'une corne résonna à l'autre bout du Val.

— Pas deux le même jour ? souffla Silvy en se couvrant la bouche.

— Bah, grogna Selia. À midi ? Réfléchis, ma fille !

— Alors qu'est-ce que... ?

Sans lui prêter attention, Selia se leva pour aller chercher un souffleur qui puisse répondre au signal. Keven Marais avait déjà sa corne à portée de main, comme c'était toujours le cas avec les habitants du Marais Trempé. On se perdait facilement dans les marécages et personne n'avait envie d'errer seul lorsque les démons des marais apparaissaient. Les joues de Keven se gonflèrent comme le menton d'une grenouille et il souffla pour produire une série de notes. Coran Marais, un homme à la barbe grise, expliqua à Silvy de quoi il retournait :

— Une corne de Messenger, expliqua Coran Marais à Silvy. (Cet homme était le représentant du Marais Trempé et le père de Keven. Arlen ne le connaissait pas, c'était donc un Marais ou un Garde. Ceux-là avaient tendance à rester entre eux.) Ils ont sans doute vu la fumée. Keven leur dit ce qui s'est passé et où nous sommes.

— Un Messenger au printemps ? demanda Arlen. Je croyais qu'ils ne venaient qu'à l'automne, après les moissons. Nous avons à peine fini de planter à la dernière lune !

— Les Messagers sont pas venus l'automne dernier, dit Coran en crachant le jus marron et mousseux de la racine qu'il mâchait à travers l'espace laissé libre par sa dent manquante. On avait peur que quelque chose soit arrivé. On ne va sans doute pas avoir de Messenger pour nous apporter du sel avant l'automne prochain. Ou peut-être que les chthoniens ont eu les Villes Libres et que nous sommes isolés.

— Les chthoniens n'auraient jamais pu avoir les Villes Libres, dit Arlen.

— Arlen, tais-toi un peu, souffla Silvy. C'est ton aîné.

— Laissez le garçon parler, dit Coran. Tu es déjà allé dans une Ville Libre, mon garçon ? demanda-t-il à Arlen.

— Non, avoua celui-ci.

— Tu connais quelqu'un qui y est déjà allé ?

— Non, répéta Arlen.

— Alors, qu'est-ce qui fait de toi un tel expert ? demanda Coran. Personne les a jamais vues à part les Messagers. Ce sont les seuls qui affrontent la nuit pour aller aussi loin. Qui peut dire que les Villes Libres sont pas comme le Val ? Si les chthoniens peuvent nous avoir, ils peuvent les avoir aussi.

— Le vieux Porc vient des Villes Libres, dit Arlen.

Rusco le Porc était l'homme le plus riche du Val. Il possédait le grand magasin, qui était le commerce le plus important du Val Tibbet.

— Ouais, dit Coran, et l'vieux Porc m'a raconté, il y a des années, qu'un seul voyage lui suffisait. Il comptait repartir après quelques étés, puis il a décidé que ça valait pas la peine de prendre le risque. Alors, va donc lui demander si les Villes Libres sont plus sûres qu'ailleurs.

Arlen ne voulait pas le croire. Il devait bien y avoir des endroits sûrs dans le monde. Mais il s'imagina de nouveau jeté dans une cave et comprit que, la nuit, il ne serait en sécurité nulle part.

Le Messenger arriva une heure plus tard. C'était un homme grand, d'à peine la trentaine, aux cheveux bruns coupés court et à la petite barbe touffue. Une tunique en cotte de mailles drapait ses larges épaules et il portait une longue cape sombre, d'épais hauts-de-chausses et des bottes. Dans un harnais attaché à la selle de sa jument, un coursier marron au poil lustré, se trouvaient plusieurs lances de différentes sortes. Il approchait, l'air sinistre, mais les épaules relevées et imposantes. Il scruta la foule, trouva facilement la Représentante qui donnait des ordres et orienta son cheval vers elle.

Quelques pas derrière lui, sur un chariot lourdement chargé tiré par une paire de mules marron foncé, venait le Jongleur. Ses vêtements formaient un assemblage bariolé et un luth était posé à ses côtés sur le siège. Ses cheveux étaient d'une couleur qu'Arlen n'avait jamais vue, celle d'une carotte pâle, et sa peau était si blanche qu'il semblait n'être jamais allé au soleil. Les épaules voûtées, il paraissait complètement épuisé.

Un Jongleur accompagnait toujours le Messenger annuel. Pour les enfants et certains adultes, c'était lui le plus important des deux. Dans les souvenirs d'Arlen, il s'agissait toujours du même homme, aux cheveux gris, mais alerte et plein d'entrain. Celui-ci, un nouveau, était plus jeune et semblait maussade. Les enfants coururent aussitôt vers lui et le Jongleur s'anima, la frustration s'effaçant si vite de son visage qu'Arlen douta alors l'avoir vue. En un instant, le Jongleur était descendu de la charrette et faisait tournoyer ses balles colorées en l'air, sous les acclamations des enfants.

Les autres, dont Arlen, oublièrent leur travail et s'approchèrent des nouveaux venus. Selia, ne s'en laissant pas compter, se tourna brusquement vers eux.

— La journée ne sera pas plus longue parce que le Messenger est là ! lança-t-elle. Retournez au travail !

Malgré les grommellements, tout le monde se remit à sa tâche.

— Pas toi, Arlen, dit Selia. Viens ici.

Le garçon détourna les yeux du Jongleur et alla la rejoindre. Le Messenger faisait de même.

— Selia la Stérile ? demanda celui-ci.

— Selia tout court, répondit-elle d'une voix affectée.

Le Messenger écarquilla les yeux et rougit, le haut de ses joues pâles, au-dessus de sa barbe, se parant d'une teinte écarlate. D'un bond, il mit pied à terre et s'inclina bien bas.

— Mes excuses, dit-il. Je n'ai pas réfléchi. Graig, votre Messenger habituel, m'a dit que l'on vous appelait ainsi.

— C'est agréable d'apprendre enfin ce que Graig pense de moi après toutes ces années, dit Selia qui ne semblait pas du tout ravie.

— Sauf qu'il est mort, madame, corrigea le Messenger.

— Mort ? répéta Selia d'un air subitement triste. A-t-il été... ?

Le Messenger secoua la tête.

— C'est une grippe qui l'a emporté, pas les chthoniens. Je m'appelle Ragen, et je suis votre Messenger cette année, pour rendre service à sa veuve. La guilde vous choisira un nouveau Messenger à l'automne prochain.

— Un an et demi avant le prochain Messenger ? demanda Selia comme si elle s'apprêtait à le gronder. Nous avons à peine tenu l'hiver dernier sans le sel de l'automne. Je sais que vous ne vous en souciez guère à Miln, mais la moitié de notre viande et de notre poisson s'est gâtée à cause du manque de sel. Et nos lettres ?

— Désolé, madame, dit Ragen. Vos villages sont très éloignés des routes principales et payer un Messenger pour voyager pendant plus d'un mois par an coûte cher. La guilde des Messagers manque d'hommes, et avec la maladie de Graig...

Il eut un petit rire et secoua la tête, mais remarqua que le visage de Selia se rembrunissait.

— Je ne voulais pas vous choquer, madame, dit Ragen. C'était aussi mon ami. Mais bon... Il est assez rare, pour un Messenger, de s'en aller avec un toit au-dessus de sa tête, dans son lit et une jeune épouse à ses côtés. En général, la nuit nous prend avant, vous voyez ?

— Je vois, dit Selia. Et vous, avez-vous une femme, Ragen ?

— Oui, même si, à sa grande joie et à mon grand déplaisir, je passe plus de temps avec ma jument qu'avec elle.

Le Messenger éclata de rire, troublant Arlen qui ne voyait pas ce qu'il y avait de drôle à avoir une femme à qui on ne manquait pas.

Selia ne sembla pas le remarquer.

— Et si vous ne pouviez plus du tout la voir ? demanda-t-elle. Si le seul lien que vous aviez avec elle était des lettres, une fois par an ? Comment vous sentiriez-vous si l'on vous apprenait que ces

lettres vont être retardées d'un an et demi ? Certains habitants de ce village ont de la famille dans les Villes Libres. Ils sont partis avec un Messenger, certains depuis au moins deux générations. Ces gens ne rentreront jamais chez eux, Ragen. Nous n'avons plus que leurs lettres et eux n'ont plus que les nôtres.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, madame, mais ce n'est pas à moi de prendre la décision. Le duc...

— Mais vous parlerez au duc dès votre retour, hein ? demanda Selia.

— Oui.

— Devrais-je vous écrire le message ?

Ragen sourit.

— Je crois que je m'en souviendrai, madame.

— Assurez-vous-en.

Ragen s'inclina de nouveau, encore plus bas.

— Mes excuses, pour être venu lors d'une journée si sombre, dit-il en jetant un coup d'œil au bûcher funéraire.

— Nous ne pouvons commander à la pluie, pas plus qu'au vent ou au froid, dit Selia. Ou aux chtoniens. La vie doit donc continuer malgré tout.

— La vie continue, convint Ragen, mais si mon Jongleur et moi pouvons faire quoi que ce soit ; mon dos est solide et je me suis déjà occupé de blessures de chtoniens.

— Votre Jongleur nous aide déjà, dit Selia en hochant la tête vers le jeune homme qui chantait et faisait son numéro, en distrayant les plus jeunes pendant que leurs parents travaillent. Quant à vous, j'ai bien trop à faire pendant les prochains jours si nous voulons nous relever de cette perte. Je n'aurai pas le temps de distribuer le courrier et de le lire à ceux qui n'ont pas appris.

— Je pourrai m'en charger, madame, dit Ragen, mais je ne connais pas assez votre ville pour apporter les lettres.

— Inutile. Arlen va vous emmener jusqu'au grand magasin à Place du Village, dit Selia en poussant le garçon en avant. Donnez les lettres et les paquets à Rusco le Porc lorsque vous livrerez le sel. Tout le monde va courir là-bas maintenant que le sel est arrivé et Rusco est l'un des seuls en ville à savoir lire et compter. Le vieux filou va se plaindre et insistera pour qu'on le paie, mais vous lui direz qu'en ces temps difficiles, toute la ville doit contribuer à l'effort. Vous lui direz de donner les lettres et de les lire à ceux qui ne le peuvent pas, sans quoi je ne lèverai pas le petit doigt la prochaine fois que la ville voudra lui passer une corde autour du cou.

Ragen regarda attentivement Selia, comme pour déterminer si elle plaisantait, mais le visage de la femme resta de marbre. Il s'inclina de nouveau.

— Alors dépêchez-vous, dit Selia. En vous pressant, vous reviendrez au moment où tout le monde se préparera à partir pour la nuit. Si votre Jongleur et vous ne voulez pas payer Rusco pour une chambre, n'importe lequel d'entre nous sera heureux de vous accueillir chez lui.

Elle les chassa et retourna réprimander ceux qui avaient cessé leur travail pour regarder les

nouveaux venus.



— Elle est toujours si... énergique ? demanda Ragen à Arlen.

Ils se dirigeaient vers l'endroit où le Jongleur mimait une scène pour les enfants. Les autres étaient retournés travailler.

Arlen grogna.

— Vous devriez l'entendre parler aux vieux. Vous avez de la chance d'être encore en vie après l'avoir appelée la Stérile.

— Graig disait que tout le monde l'appelait ainsi.

— C'est vrai, mais jamais en face, à moins de vouloir prendre un chthonien par les cornes. Tout le monde répond au quart de tour quand Selia ordonne.

Ragen gloussa.

— Et pourtant, c'est une vieille fille, dit-il d'un ton songeur. Chez moi, seules les Mères s'attendent à se faire obéir de la sorte.

— Qu'est-ce que ça change ? demanda Arlen.

Ragen haussa les épaules.

— Je dois avouer que je n'en sais rien, concéda-t-il. Ça se passe simplement comme ça, à Miln. Les gens font tourner le monde et les Mères font les gens, elles mènent donc la danse.

— Ce n'est pas comme ça ici, dit Arlen.

— Comme dans tous les villages. Il n'y a pas assez d'habitants pour qu'on puisse les ménager. Mais c'est différent dans les Villes Libres. Si l'on excepte Miln, les femmes n'ont guère droit à la parole dans les autres cités.

— Ça me paraît tout aussi stupide, marmonna Arlen.

— Ça l'est, convint Ragen.

Le Messenger s'arrêta et tendit à Arlen les rênes de son coursier.

— Attends-moi ici un instant, dit-il avant de se diriger vers le Jongleur. Les deux hommes se mirent à l'écart pour parler et Arlen vit le visage du saltimbanque changer de nouveau, afficher de la colère, puis de l'irritation et enfin de la résignation lorsqu'il tenta d'argumenter face à Ragen, qui restait imperturbable. Sans jamais quitter le Jongleur des yeux, le Messenger fit un signe de la main à Arlen qui leur emmena le cheval.

— ... me fiche que tu sois fatigué, chuchotait Ragen tout bas. Ces gens ont un terrible travail à accomplir et si tu dois danser et jongler tout l'après-midi pour occuper leurs enfants pendant qu'ils s'y attendent, tu as intérêt à le faire ! Alors, reprends ton air jovial et continue !

Il prit les rênes de la main d'Arlen et les donna à l'homme.

Le garçon put examiner le visage du Jongleur, affichant son indignation et sa peur, jusqu'au moment où celui-ci remarqua qu'il était observé. Il changea aussitôt d'expression et redevint le joyeux drille qui dansait pour les enfants.

Ragen conduisit Arlen jusqu'au chariot et ils s'y installèrent. Le Messenger fit claquer les rênes et ils exécutèrent un demi-tour pour prendre le chemin poussiéreux qui menait à la route principale.

— Pourquoi vous vous disputiez ? demanda Arlen tandis que le chariot avançait en cahotant.

Le Messenger le regarda un moment puis haussa les épaules.

— C'est la première fois que Keerin s'éloigne autant de la ville, dit-il. Il était plutôt courageux lorsque nous étions tout un groupe et qu'il dormait dans un chariot couvert, mais depuis que nous avons quitté le reste de la caravane à Angiers, il n'en mène pas large. Il a la frousse des chthoniens et il n'est plus de bonne compagnie.

— On ne dirait pas, dit Arlen en regardant l'homme en train de faire la roue.

— Les Jongleurs sont d'excellents comédiens, expliqua Ragen. Ils arrivent si bien à faire semblant d'être ce qu'ils ne sont pas qu'ils parviennent à s'en convaincre eux-mêmes pour un temps. Keerin faisait semblant d'être courageux. La guilde lui a fait passer une épreuve pour savoir s'il pourrait voyager et il a réussi, mais on ne sait jamais vraiment si quelqu'un va tenir deux semaines sur la route avant qu'il se retrouve en situation.

— Comment faites-vous pour rester sur la route la nuit ? demanda Arlen. Papa dit que dessiner des runes sur le sol n'est pas efficace.

— Il a raison, dit Ragen. Regarde dans ce compartiment sous tes pieds.

Arlen obéit et sortit un grand sac de cuir souple qui contenait une corde à nœuds à laquelle étaient accrochées des plaques de bois plus grandes que ses mains. Il écarquilla les yeux en voyant des runes gravées et peintes sur le bois.

Aussitôt, Arlen comprit de quoi il s'agissait : un cercle de protection portatif, assez grand pour entourer la charrette et même un peu plus.

— Je n'avais jamais rien vu de tel, dit-il.

— Ils sont difficiles à fabriquer, expliqua Ragen. La plupart des Messagers passent tout leur apprentissage à maîtriser cet art. Ni la pluie ni le vent ne pourront salir ces runes. Mais cela n'est pas aussi sûr qu'une porte et des murs protégés.

Il se tourna vers Arlen et le regarda intensément.

— As-tu déjà vu un chthonien de près, mon garçon ? T'es-tu déjà retrouvé face à un démon qui tente de te frapper alors que tu ne peux pas t'enfuir et que ta seule protection est une magie invisible ? dit-il avant de secouer la tête. Je suis peut-être trop dur avec Keerin. Il s'en est bien sorti lors de l'épreuve. Il a un peu crié, mais rien d'inhabituel. Supporter tout cela nuit après nuit est une autre histoire. Cela en ébranle certains, ils ont toujours peur qu'une feuille volante tombe sur une protection et que...

Soudain, il siffla et lança vers Arlen une main imitant des griffes. Le garçon sursauta et Ragen

éclata de rire.

Arlen passa son pouce sur les plaques de protection lisses et laquées et sentit leur force. Elles étaient espacées les unes des autres de trente centimètres sur la corde, comme pour tous les systèmes de protection. Il en compta plus de quarante.

— Les démons du vent ne peuvent pas arriver en volant dans un cercle aussi grand ? demanda-t-il. Papa plante des poteaux assez hauts pour les empêcher d’atterrir dans les champs.

L’homme le regarda, légèrement surpris.

— Ton père perd sans doute son temps, répondit-il. Les démons du vent savent bien voler, mais pour décoller, il leur faut de la place pour prendre de l’élan ou un endroit surélevé d’où ils peuvent sauter. Il n’y a rien de tel dans un champ de maïs et ils n’ont donc pas très envie d’y atterrir, à moins d’y repérer une proie si tentante qu’ils ne peuvent y résister, comme un petit garçon en train de dormir dans un champ après avoir fait un pari.

Il regarda Arlen comme Jeph l’avait fait lorsqu’il l’avait prévenu qu’il ne fallait pas plaisanter avec les chthoniens. Comme s’il ne le savait pas déjà.

— Les démons du vent ne parviennent à tourner qu’en décrivant de grands cercles, reprit Ragen, et la plupart d’entre eux ont une envergure plus importante que cet anneau au sol. Certains pourraient peut-être y entrer, mais je ne l’ai jamais vu. Si cela devait arriver, cependant...

Il désigna la longue lance épaisse qu’il gardait près de lui.

— On peut tuer un chthonien avec une lance ? demanda Arlen.

— Sans doute pas, mais j’ai entendu dire qu’on pouvait les assommer en les clouant contre nos protections, répondit Ragen en gloussant. J’espère que je n’aurai jamais à découvrir si c’est le cas.

Arlen l’observa, les yeux écarquillés.

Ragen lui rendit son regard, le visage redevenu brusquement sérieux.

— Le travail de Messenger est dangereux, mon garçon, dit-il.

Arlen le considéra un long moment.

— Voir les Villes Libres doit en valoir la peine, finit-il par lancer. Dites-moi la vérité, à quoi ressemble Fort Miln ?

Ragen souleva une manche de sa cotte de mailles pour révéler un tatouage sur son avant-bras, représentant une ville nichée entre deux montagnes.

— C’est la cité la plus riche et la plus belle du monde, répondit-il. Les Mines du Duc sont remplies de sel, de métal et de charbon. Ses murs et ses toits sont si bien protégés qu’ils sont rarement mis à l’épreuve. Lorsque le soleil brille sur ses murs, les montagnes elles-mêmes sont humiliées.

— Je n’ai jamais vu une montagne, dit Arlen qui s’émerveillait en suivant les contours du tatouage avec un doigt. Mon père dit qu’il ne s’agit que de grandes collines.

— Tu vois cette colline ? demanda Ragen en montrant le nord de la route.

Arlen acquiesça.

— La Colline de Boggins. De là-haut, on voit tout le Val.

Ragen hocha la tête.

— Tu sais ce que représente « cent », Arlen ? demanda-t-il.

Le garçon acquiesça une nouvelle fois.

— Dix paires de mains.

— Eh bien, même une petite montagne est plus grande qu'une centaine de tes Collines de Boggins empilées les unes sur les autres, et les montagnes de Miln ne sont pas petites.

Arlen écarquilla les yeux et tenta d'imaginer une telle hauteur.

— Elles doivent toucher le ciel, dit-il.

— Certaines le dépassent, fanfaronna Ragen. Depuis leur sommet, il faut baisser les yeux pour voir les nuages.

— J'aimerais voir ça un jour, dit Arlen.

— Tu pourrais rejoindre la guilde des Messagers lorsque tu auras l'âge.

Le garçon secoua la tête.

— Papa dit que les gens qui partent sont des déserteurs, déclara-t-il. Il crache en disant cela.

— Ton père ne sait pas de quoi il parle. Cracher ne rend pas les choses plus réelles. Sans Messagers, même les Villes Libres s'effondreraient.

— Je croyais que les Villes Libres étaient sûres ? demanda Arlen.

— Il n'existe aucun endroit sûr, Arlen. Pas vraiment. Miln a plus d'habitants et peut supporter les pertes humaines plus facilement qu'un endroit comme Val Tibbet, mais les chthoniens font tout de même des victimes tous les ans.

— Combien y a-t-il d'habitants à Miln ? demanda Arlen. Il y en a neuf cents à Val Tibbet, et Pré Ensoleillé, plus loin sur la route, est censé être aussi gros.

— Il y en a trente mille à Miln, dit fièrement Ragen.

Arlen le regarda, troublé.

— Mille, c'est cent fois dix, expliqua le Messager.

Arlen réfléchit un moment puis secoua la tête.

— Il n'y a pas autant d'habitants dans le monde, dit-il.

— Si, et même plus, dit Ragen. Le monde est vaste pour les courageux capables d'affronter les ténèbres.

Arlen ne répondit pas et ils avancèrent en silence pendant un moment.



Le chariot bruyant mit une heure et demie pour atteindre Place du Village. Il s'agissait du centre du Val et elle comptait quelques dizaines de maisons en bois protégées, où vivaient ceux qui ne travaillaient ni aux champs, ni dans les rizières, qui ne pêchaient pas et qui ne coupaient pas le bois. On y trouvait le tailleur, le boulanger, le maréchal-ferrant, le tonnelier et tout le reste.

Le centre était composé d'une place, où les gens se réunissaient, et du plus imposant bâtiment du Val : le grand magasin. La boutique comprenait une grande salle ouverte qui accueillait des tables et le comptoir, une réserve encore plus vaste à l'arrière, et une cave qui contenait tout ce qui avait de la valeur au Val.

Les filles du Porc, Dasy et Catrin, s'occupaient de la cuisine. Avec deux crédits, on pouvait s'offrir un repas qui remplissait l'estomac, mais Silvy traitait le Porc d'escroc car, avec deux crédits, on pouvait acheter assez de céréales pour tenir une semaine. Pourtant, beaucoup d'hommes célibataires payaient ce prix, et pas seulement pour la nourriture. Dasy n'avait aucun charme et Catrin était grosse, mais l'oncle Cholie disait que les hommes qui les épouseraient n'auraient plus jamais de soucis d'argent.

Tous les habitants du Val apportaient leurs produits au Porc, qu'il s'agisse de maïs, de viande, de fourrures, de poteries, de vêtements, de meubles ou d'outils. Le Porc les prenait, les comptait et, en échange, il donnait au client des crédits pour acheter d'autres choses au magasin.

Pourtant, les objets semblaient toujours valoir plus cher que ce que le Porc payait. Arlen savait suffisamment compter pour s'en apercevoir. Il y avait de sérieuses disputes lorsque les gens venaient vendre, mais le Porc fixait les prix et avait en général le dernier mot. Tout le monde ou presque détestait le Porc, mais tous avaient également besoin de lui, et tous étaient donc plus enclins à brosser son manteau ou à lui tenir la porte qu'à cracher sur son passage.

Les autres habitants du Val travaillaient du matin au soir et avaient du mal à joindre les deux bouts, mais le Porc et ses filles avaient toujours les joues rebondies, le ventre plein et des habits propres et neufs. Arlen, lui, devait s'envelopper dans une couverture chaque fois que sa mère allait laver ses vêtements.

Ragen et Arlen attachèrent les mules devant le magasin et entrèrent. La salle était vide, et si elle sentait d'habitude le lard, aucune odeur n'émanait de la cuisine ce jour-là.

Le garçon dépassa le Messenger pour rejoindre le comptoir. Rusco y avait mis une petite sonnette en bronze qu'il avait rapportée des Villes Libres. Le garçon adorait cet objet. De la main, il tapa dessus et sourit en entendant le son cristallin qu'elle émit.

Un bruit sourd retentit dans la réserve et Rusco traversa les rideaux qui la séparaient de la salle principale. Malgré ses soixante ans, il était grand, encore fort et se tenait bien droit, même si son ventre pendait mollement sur sa taille et que son front ridé gagnait du terrain face à ses cheveux gris. Il portait un pantalon léger et des chaussures de cuir, ainsi qu'une chemise de coton blanche aux manches relevées sur ses avant-bras. Comme toujours, son tablier blanc était immaculé.

— Arlen Bales, dit-il avec un sourire patient en découvrant le garçon. Es-tu venu uniquement pour jouer avec la sonnette ou pour affaires ?

— C'est moi qui suis venu pour affaires, dit Ragen en avançant d'un pas. Vous êtes Rusco le Porc ?

— Rusco tout court. Les habitants ont ajouté le Porc, mais ils ne me le disent jamais en face. Ils ne supportent pas de voir un homme réussir.

— Ça fait deux fois, dit Ragen d'un ton songeur.

— Pardon ? fit Rusco.

— Cela fait deux fois que le journal de bord de Graig me place dans une situation délicate, expliqua Ragen. J'ai qualifié Selia de « Stérile » ce matin.

Rusco éclata de rire.

— Ha, ha ! C'est pas vrai ? Eh bien, ça, au moins, ça mérite que je vous offre un verre. Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ?

— Ragen.

Le Messenger posa son lourd cartable et s'installa sur un siège contre le comptoir.

Rusco ouvrit le robinet d'un tonneau et s'empara d'une chope en bois lamellé suspendue à un crochet.

La bière, épaisse, avait la couleur du miel et une couche de mousse blanche à sa surface. Rusco en servit une pour Ragen et une autre pour lui. Puis, il jeta un coup d'œil à Arlen et remplit une chope plus petite.

— Va boire ça à une table et laisse tes aînés parler au comptoir, dit-il. Et si tu sais où est ton intérêt, tu ne diras pas à ta mère que je t'en ai servi une.

Arlen, le visage rayonnant, partit avec son cadeau avant que Rusco puisse changer d'avis. Il avait déjà goûté un peu de bière dans la chope de son père pendant les fêtes, mais n'avait jamais eu de verre pour lui tout seul.

— Je commençais à avoir peur que plus personne ne vienne jamais, entendit-il Rusco dire à Ragen.

— Graig est tombé malade juste avant de partir, l'automne dernier, expliqua Ragen avant de boire à grands traits. Sa Cueilleuse d'Herbes lui a dit de remettre son voyage jusqu'à ce qu'il se rétablisse, mais l'hiver est arrivé et son état a empiré. Pour finir, il m'a demandé de faire sa tournée en attendant que la guilde nomme un remplaçant. Je devais partir avec une caravane de sel jusqu'à Angiers, de toute façon ; j'ai simplement pris un chariot supplémentaire et fait un détour par ici avant de repartir au nord.

Rusco prit sa chope et la remplit de nouveau.

— À Graig, dit-il, un bon Messenger, un marchandeur redoutable.

Ragen hocha la tête et les deux hommes trinquèrent avant de boire.

— Une autre ? demanda Rusco lorsque Ragen reposa sa chope sur le bar.

— Dans son journal, Graig a écrit que vous étiez un marchandeur redoutable, vous aussi, dit Ragen. Il m'a prévenu que vous tenteriez de me saouler d'abord.

Rusco ricana et remplit de nouveau la chope avant de la tendre à Ragen.

— Une fois que nous aurons fini de marchander, les verres ne seront plus offerts par la maison, dit-il en prenant un air innocent.

— Sauf si vous voulez que votre courrier arrive jusqu'à Miln, rétorqua Ragen en acceptant la chope avec un sourire.

— Vous allez donc être aussi coriace que Graig, grommela Rusco en remplissant son propre verre. Là, dit-il lorsque la mousse déborda, on n'aura qu'à marchander ivres tous les deux.

Ils éclatèrent de rire et trinquèrent de nouveau.

— Quoi de neuf dans les Villes Libres ? demanda Rusco. Les Krasiens sont toujours décidés à se détruire ?

Ragen haussa les épaules.

— C'est ce qu'on raconte. J'ai cessé de me rendre à Krasia il y a quelques années, lorsque je me suis marié. C'est trop loin, trop dangereux.

— Alors, le fait qu'ils cachent leurs femmes sous des draps n'a rien à voir là-dedans ? demanda Rusco.

Ragen éclata de rire.

— Ça n'a pas joué en leur faveur, répondit-il. Mais c'est surtout leur façon de croire que tous les gens du nord, même les Messagers, sont des lâches, car nous ne passons pas nos nuits à essayer de nous faire tuer.

— Peut-être qu'ils seraient moins enclins à combattre s'ils regardaient plus leurs femmes, songea Rusco. Et à Angiers, et à Miln ? Les ducs continuent à se quereller ?

— Comme d'habitude, dit Ragen. Euchor a besoin du bois d'Angiers pour ses raffineries et de son maïs pour nourrir son peuple. Rhinebeck a besoin du métal et du sel de Miln. Ils doivent commercer pour survivre, mais au lieu de se simplifier la vie, ils passent leur temps à essayer de s'escroquer, surtout lorsqu'une cargaison est interceptée par des chthoniens sur la route. L'été dernier, des démons ont attaqué une caravane d'acier et de sel. Ils ont tué les charretiers, mais ont laissé l'essentiel de la cargaison intact. Rhinebeck l'a récupéré et a refusé de payer, en arguant qu'il l'avait simplement trouvé.

— Le duc Euchor devait être furieux, dit Rusco.

— Livide, confirma Ragen. C'est moi qui lui ai rapporté la nouvelle. Son visage est devenu écarlate et il a juré qu'Angiers n'obtiendrait pas une once de sel tant que Rhinebeck n'aurait pas payé.

— Et il l'a fait ? demanda Rusco en se penchant en avant avec empressement.

Ragen secoua la tête.

— Ils ont tout mis en œuvre pour se faire mourir mutuellement de faim pendant quelques mois, puis la guilde des Marchands a payé, juste pour faire sortir leurs cargaisons avant l'hiver et éviter qu'elles ne pourrissent dans des entrepôts. Rhinebeck leur en veut, à présent, car ils ont cédé à Euchor, mais il a sauvé la face et les livraisons ont repris, ce qui était l'essentiel pour tout le monde à part pour ces deux chiens.

— Vous feriez mieux de faire attention à la façon dont vous parlez des ducs, même dans une contrée si éloignée, le prévint Rusco.

— Qui va aller leur dire ? demanda Ragen. Vous ? Le garçon ?

Il désigna Arlen et les deux hommes éclatèrent de rire.

— Et maintenant, je dois apporter des nouvelles de Pontrivière à Euchor, ce qui ne va pas arranger les choses, poursuivit Ragen.

— La ville à la frontière de Miln, à un jour à peine d'Angiers. J'y ai des contacts.

— Plus maintenant, non, dit le Messenger sur un ton plein de sous-entendus.

Les deux hommes restèrent silencieux un moment.

— Assez de mauvaises nouvelles, reprit Ragen en soulevant son cartable pour le poser sur le comptoir.

Rusco le regarda d'un air dubitatif.

— Ça ne ressemble pas à du sel, dit-il, et ça m'étonnerait que j'aie autant de courrier.

— Vous avez six lettres ainsi qu'une dizaine de paquets, dit Ragen en tendant à Rusco une liasse de feuilles pliées. Tout ce qui doit être distribué est listé ici, avec les autres lettres dans le cartable et les paquets dans la charrette. J'ai donné à Selia une copie de la liste, le prévint-il.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cette liste ou de votre sac de courrier ? demanda Rusco.

— La Représentante est occupée et ne pourra pas distribuer le courrier, ni le lire à ceux qui en sont incapables. Elle vous a désigné.

— Et quelle va être ma compensation pour le temps de travail passé à lire aux habitants de la ville ?

— La satisfaction d'avoir rendu service à vos voisins ? proposa Ragen.

Rusco ronchonna.

— Je ne suis pas venu à Val Tibbet pour me faire des amis, dit-il. Je suis un homme d'affaires et je fais beaucoup pour ce village.

— Ah bon ? fit Ragen.

— Pour sûr. Avant que j'arrive dans cette bourgade, ils ne faisaient que du troc. (Il prononça ce mot comme un juron et cracha par terre.) Ils collectaient les fruits de leur labeur et se rassemblaient sur la place tous les septièmes jours, se disputant pour savoir combien de haricots valaient un épi de maïs ou combien de riz il fallait donner au tonnelier pour avoir de quoi entreposer ce même riz. Et si vous n'obteniez pas ce que vous vouliez le septième jour, vous deviez attendre la semaine suivante ou faire du porte-à-porte. Maintenant, tout le monde peut venir ici, tous les jours, à n'importe quelle heure du lever au coucher du soleil, et échanger des crédits contre ce dont il a besoin.

— Le sauveur de la ville, ironisa Ragen. Et vous ne demandez rien en échange.

— Rien qu'un minuscule profit, dit Rusco en souriant.

— Et combien de fois les villageois ont-ils essayé de vous pendre pour les avoir escroqués ? demanda Ragen.

Rusco plissa les yeux.

— Trop souvent, étant donné que la moitié d'entre eux sait à peine compter jusqu'à dix et que les autres arrivent tout juste à dépasser vingt, dit-il.

— Selia a dit que la prochaine fois que cela arrivera, elle ne vous aiderait pas, dit Ragen d'une voix devenue brusquement plus sévère. À moins que vous apportiez votre contribution. Nombreux sont ceux, à l'autre bout de la ville, dont le sort est pire que de devoir lire le courrier.

Rusco fronça les sourcils, mais il prit la liste et emporta le gros sac dans sa réserve.

— C'est vraiment grave ? demanda-t-il en revenant.

— Oui, dit Ragen. Vingt-sept pour l'instant et encore quelques disparus.

— Par le Créateur, pesta Rusco en dessinant une protection dans l'air devant lui. Je pensais qu'il ne s'agissait au pire que d'une famille.

— Si seulement..., dit Ragen.

Ils restèrent tous les deux silencieux pendant un moment, comme il convenait, puis levèrent les yeux en même temps.

— Vous avez le sel de l'année ? demanda Rusco.

— Vous avez le riz du duc ? répondit Ragen.

— Je l'ai gardé tout l'hiver, comme vous n'arriviez pas.

Le Messenger écarquilla les yeux.

— Oh, il est encore bon ! dit Rusco en levant brusquement les mains comme pour se défendre. Je l'ai gardé fermé et au sec, et il n'y a pas de nuisibles dans ma cave !

— Je dois m'en assurer, vous comprenez, dit Ragen.

— Bien sûr, bien sûr. Arlen, va chercher cette lampe ! ordonna Rusco en montrant au garçon le coin du comptoir.

Arlen se précipita sur la lanterne et prit le percuteur. Il alluma la mèche et baissa le verre avec déférence. On ne lui avait encore jamais fait confiance pour porter du verre. C'était plus froid qu'il l'imaginait, mais il se réchauffait très vite à mesure que la flamme le léchait.

— Porte-la dans la cave pour nous, ordonna Rusco.

Arlen tenta de contenir son excitation. Il avait toujours rêvé de voir ce qu'il y avait derrière le comptoir. On racontait que, si tous les habitants du Val empilaient leurs possessions, elles ne rivaliseraient pas avec les merveilles de la cave du Porc.

Il regarda Rusco tirer sur un anneau par terre pour ouvrir une large trappe. Arlen s'avança rapidement, inquiet à l'idée que le vieux Porc change d'avis. Il descendit l'escalier qui craquait en tenant la lanterne bien en l'air pour éclairer le chemin. La lumière illumina des piles de caisses et de tonneaux, entassés du sol au plafond et alignés sur des rangées s'étendant au-delà de la zone éclairée.

Le sol était en bois pour empêcher les chthoniens d'arriver directement dans la cave en sortant du Cœur, mais il y avait tout de même des runes sculptées dans les étagères fixées aux murs. Le vieux Porc faisait attention à ses trésors.

Le commerçant les guida dans les allées jusqu'à des tonneaux scellés et entreposés au fond de la pièce.

— Ils ont l'air intacts, dit Ragen en examinant le bois.

Il réfléchit un instant, puis choisit un tonneau au hasard.

— Celui-ci, dit-il en le désignant.

Rusco grogna et tira le tonneau en question. Certains disaient que son travail était facile, mais ses bras étaient aussi durs et épais que ceux d'une personne habituée à manier une hache ou une faux. Il brisa les sceaux et ôta le couvercle de la barrique, puis puisa du riz dans une petite casserole pour que Ragen puisse l'inspecter.

— Du bon riz des marécages, dit-il au Messenger, et pas l'ombre d'un charançon, ni de pourriture. Il s'échangera pour un bon prix à Miln, surtout après si longtemps.

Ragen grogna et acquiesça. Ils refermèrent le couvercle et remontèrent.

Ils parlementèrent pendant quelque temps pour s'accorder sur le nombre de tonneaux de riz que valaient les lourds sacs de sel sur la charrette. Finalement, aucun des deux ne parut satisfait, mais ils se serrèrent tout de même la main pour matérialiser leur accord.

Rusco appela ses filles et ils allèrent tous ensemble décharger le sel du chariot. Arlen tenta de soulever un sac, mais il était bien trop lourd. Il tituba et tomba en le lâchant.

— Fais attention ! le gronda Dasy en lui administrant une tape sur la nuque.

— Si tu n'arrives pas à les soulever, alors va tenir la porte ! aboya Catrin.

Elle portait un sac sur une épaule et un autre sous un de ses bras épais. Arlen se releva et se précipita pour lui tenir le battant.

— Va chercher Ferd Meunier et dis-lui que nous lui donnerons cinq... non, quatre crédits par sac qu'il pourra moudre, dit Rusco à Arlen. Cinq s'il les entrepose dans des tonneaux, avec du riz pour les conserver au sec.

La plupart des habitants du Val travaillaient pour le Porc d'une façon ou d'une autre, mais cette proportion augmentait encore chez ceux de la Place.

— Ferd est au Hameau, dit Arlen. Comme presque tout le monde.

Rusco grogna, mais ne répondit pas. Bientôt, il ne resta plus sur le chariot que quelques caisses et des sacs qui ne contenaient pas de sel. Les filles de Rusco les lorgnaient avidement, mais restèrent silencieuses.

— Nous sortirons le riz de la cave ce soir et nous le garderons dans la réserve jusqu'à ce que vous soyez prêts à repartir pour Miln, dit Rusco lorsque le dernier sac fut traîné à l'intérieur.

— Merci, répondit Ragen.

— Les affaires du duc sont réglées, alors ? demanda Rusco en souriant, les yeux attirés par les

objets restants sur la charrette.

— Les affaires du duc, oui, dit Ragen en souriant à son tour.

Arlen espérait qu'ils allaient lui donner une autre bière pendant qu'ils marcheraient. La première lui avait fait tourner la tête, comme s'il avait attrapé un rhume, mais sans la toux, le nez qui coule et les douleurs. Il aimait cette sensation et voulait la retrouver.

Il aida à porter les objets restants dans la salle du bar et Catrin apporta un plateau de sandwiches garnis de viande. On donna à Arlen une deuxième chope de bière pour faire passer la nourriture et le vieux Porc lui dit qu'il inscrirait deux crédits sur son compte pour sa peine.

— Je ne dirai rien à tes parents, dit le Porc, mais si tu les dépenses en bière et qu'ils t'attrapent, tu devras travailler pour compenser les ennuis que j'aurai avec ta mère.

Arlen acquiesça avec enthousiasme. Il n'avait encore jamais eu de crédits à dépenser au magasin.

Après le repas, Rusco et Ragen s'installèrent au comptoir et ouvrirent les autres articles apportés par le Messenger. Les yeux d'Arlen brillèrent devant chaque trésor dévoilé. Il découvrit des rouleaux du tissu le plus fin qu'il ait jamais vu, des outils en métal et des épingles, de la céramique et des épices exotiques. Il y avait même quelques tasses en verre brillant et étincelant.

Le Porc semblait moins impressionné.

— Graig avait une meilleure cargaison l'année dernière, dit-il. Je t'offre... cent crédits pour le tout.

Arlen resta bouche bée. Cent crédits ! Pour ce prix, Ragen pouvait acheter la moitié du Val.

Mais le Messenger se moquait bien de cette offre. Son regard se durcit de nouveau et il frappa du poing sur la table. En entendant ce bruit, Dasy et Catrin levèrent les yeux de leur ménage.

— Vos crédits peuvent tomber dans le Cœur ! tonna-t-il. Je ne suis pas un de vos péquenauds, et si vous ne voulez pas que la guilde sache que vous êtes un escroc, vous feriez mieux de ne pas me prendre pour l'un d'eux.

— Sans rancune ! dit Rusco en éclatant de rire et en battant l'air d'une façon apaisante. Il fallait bien que j'essaie... vous comprenez. Ils aiment toujours l'or, à Miln ? demanda-t-il avec un sourire narquois.

— Comme partout, dit Ragen.

Il fronçait encore les sourcils, mais sa voix était dépourvue de colère.

— Pas ici, dit Rusco.

Il retourna derrière le rideau et ils l'entendirent farfouiller. Il parla plus fort pour se faire comprendre :

— Ici, si quelque chose ne peut pas être mangé, ou porté, ou utilisé pour peindre une protection ou labourer un champ, ça n'a aucune valeur.

Il revint, un instant plus tard avec un grand sac en tissu qui tinta lorsqu'il le déposa sur le comptoir.

— Les gens d'ici ont oublié que c'est l'or qui fait tourner le monde, poursuivit-il en plongeant une

main dans son sac et en en tirant deux lourdes pièces jaunes qu'il agita sous le nez de Ragen. Les enfants du meunier s'en servaient pour jouer ! Pour jouer ! Je leur ai dit que j'échangerais cet or contre un jouet en bois sculpté que j'avais en réserve et ils ont cru que je leur faisais un cadeau ! Ferd est même venu me remercier le lendemain !

Il partit d'un grand éclat de rire. Arlen sentit qu'il aurait dû être offensé par une telle attitude, mais sans vraiment comprendre pourquoi. Il avait souvent joué avec le jouet des Meunier et il lui paraissait valoir plus que deux disques de métal, si brillants soient-ils.

— Ce que j'ai apporté vaut bien plus que deux soleils, dit Ragen en désignant les pièces avant de jeter un coup d'œil au sac.

— Ça ne m'inquiète pas ! dit Rusco en souriant.

Il ouvrit complètement le sac. Le tissu s'étala sur le comptoir, dévoilant d'autres pièces, des chaînes, des anneaux et des colliers de pierres étincelantes. Pour Arlen, tout était très joli, mais il fut surpris de la réaction de Ragen : ses yeux exorbités brillaient de convoitise.

Ils marchandèrent de nouveau, le Messenger observant les pierres à la lumière et mordant les pièces, tandis que Rusco touchait les tissus et goûtait les épices. Tout restait très flou aux yeux d'Arlen, dont la tête tournait à cause de la bière. Catrin apportait chope sur chope aux deux hommes, mais ils ne semblaient pas aussi affectés que le garçon.

— Deux cent vingt soleils d'or, deux lunes d'argent, le collier et trois anneaux d'argent, finit par dire Rusco. Et pas une seule pièce de plus.

— Rien d'étonnant à ce que vous travailliez dans un trou perdu, dit Ragen. Vous avez dû être chassé de la ville suite à l'une de vos arnaques.

— Les insultes ne vont pas vous rendre plus riche, dit le Porc, assuré d'avoir l'avantage.

— Ce n'est pas cette fois que je vais devenir riche, répondit Ragen. Une fois les coûts du voyage payés, tout ce qui restera ira à la veuve de Graig.

— Ah, Jenya, dit Rusco avec nostalgie. Elle écrivait pour les habitants de Miln qui ne savaient pas écrire, parmi lesquels mon crétin de neveu. Que va-t-elle devenir ?

Ragen secoua la tête.

— La guilde ne lui a pas payé de prime de décès, car Graig est mort chez lui, expliqua-t-il. Et comme elle n'est pas Mère, on va lui refuser beaucoup de travaux.

— Désolé de l'entendre, dit Rusco.

— Graig lui a laissé de l'argent, reprit Ragen, même s'il n'a jamais gagné beaucoup, et la guilde continuera à la payer pour écrire. Ce que rapportera ce voyage lui permettra de tenir un peu. Mais elle est jeune et elle finira par tout dépenser, à moins de trouver un autre mari ou un meilleur travail.

— Et ensuite ? demanda Rusco.

Ragen haussa les épaules.

— Elle aura du mal à trouver un autre mari, puis qu'elle en a déjà eu un et n'a pas réussi à avoir d'enfants, mais elle ne finira pas Mendiante. Mes frères de la guilde et moi l'avons juré. L'un de nous la prendra comme Servante avant que cela arrive.

— Tout de même, dit Rusco en secouant la tête, déchoir de la classe des Marchands à celle des Servants...

Il tendit la main vers le sac, désormais bien plus léger, et en sortit un anneau dans lequel était incrustée une pierre pure et étincelante.

— Veuillez à lui donner ceci, dit-il en tendant la bague.

Ragen allait s'en emparer lorsque Rusco l'éloigna brusquement de lui.

— Elle me répondra par un message, vous comprenez, dit-il. Je connais son écriture. (Ragen le regarda pendant un instant et Rusco ajouta aussitôt :) Sans vouloir vous insulter. Le Messenger sourit.

— Votre générosité compense vos insultes, dit-il en prenant l'anneau. Cela lui permettra de se nourrir pendant des mois.

— Oui, bon, dit Rusco d'un ton bourru en ramassant les restes du sac. N'en dites rien aux villageois ou je perdrais ma réputation d'escroc.

— Votre secret ne sortira pas de cette pièce, dit Ragen en riant.

— Vous pourriez peut-être gagner un peu plus d'argent, expliqua Rusco.

— Ah oui ?

— Nos lettres devaient partir pour Miln il y a six mois. Restez encore quelques jours, le temps que nous en écrivions et en collections de nouvelles, aidez peut-être à en rédiger quelques-unes, et je vous dédommagerai.

» Pas avec de l'or, précisa-t-il, mais peut-être que Jenya apprécierait un fût de riz, de la viande ou du poisson séché.

— En effet, dit Ragen.

— Je pourrais aussi trouver du travail à votre Jongleur, ajouta Rusco. Il verra plus de clients ici, sur la Place, qu'en allant de ferme en ferme.

— C'est d'accord, dit Ragen. Mais il faudra de l'or pour Keerin.

Rusco lui jeta un regard ironique et le Messenger éclata de rire.

— Il fallait bien que j'essaie... vous comprenez ! dit-il. De l'argent, alors.

Rusco hocha la tête.

— Je ferai payer une lune par spectacle et, sur cette lune, je garderai une étoile et lui donnerai les trois autres.

— Je croyais que vous aviez dit que les villageois n'avaient pas d'argent, fit remarquer Ragen.

— C'est le cas de la plupart. Je leur vends les lunes... disons, contre cinq crédits.

— Ainsi, Rusco le Porc prend sa part à chaque transaction ?

Le Porc afficha un sourire.



Sur le chemin du retour, Arlen était tout excité. Le vieux Porc lui avait promis de le laisser voir le Jongleur gratuitement s'il répandait la nouvelle que Keerin ferait son spectacle sur la Place au plus haut de la course du soleil, le lendemain, contre cinq crédits ou une lune en argent de Miln. Il n'aurait pas beaucoup de temps – ses parents seraient prêts à partir dès que Ragen et lui rentreraient – mais il était certain de pouvoir faire passer le mot avant qu'ils l'embarquent dans la charrette.

— Parlez-moi des Villes Libres, supplia Arlen sur la route. Combien en avez-vous vues ?

— Cinq, répondit Ragen. Miln, Angiers, Lakton, Rizon et Krasia. Il y en a peut-être d'autres par-delà les montagnes ou le désert, mais personne de ma connaissance ne les a jamais vues.

— À quoi ressemblent-elles ?

— Fort Angiers, le bastion de la forêt, est au sud de Miln, sur la Rivière de Partage, expliqua Ragen. Angiers fournit du bois aux autres villes. Plus loin au sud, il y a le grand lac et, à sa surface, on trouve Lakton.

— Un lac, c'est comme une mare ? demanda Arlen.

— Un lac est à une mare ce qu'une montagne est à une colline. (Ragen laissa un moment au garçon pour qu'il digère cette information.) Sur l'eau, les Laktoniens sont protégés des démons des flammes, de pierre et du bois. Leur maillage de protection les préserve des démons du vent et personne ne sait mieux se protéger des démons de l'eau qu'eux. Ce sont des pêcheurs et des milliers d'habitants des villes du sud dépendent de leurs prises pour se nourrir.

» À l'ouest de Lakton se trouve Fort Rizon, qui n'est pas techniquement un fort, car on peut franchir ses murailles d'un simple pas, mais qui possède les plus grandes terres cultivées que tu ne verras jamais. Sans Rizon, les autres Villes Libres mourraient de faim.

— Et Krasia ? demanda Arlen.

— Je ne suis allé à Fort Krasia qu'une fois. Les Krasiens ne sont guère accueillants envers les étrangers et il faut traverser le désert pendant des semaines pour s'y rendre.

— Le désert ?

— Du sable, expliqua Ragen. Rien que du sable sur des kilomètres dans toutes les directions. Pas de nourriture, pas d'eau à part celle que l'on a emportée et pas d'ombre pour se mettre à l'abri du soleil brûlant.

— Et des gens vivent là ? demanda Arlen.

— Oh, oui. Autrefois les Krasiens étaient plus nombreux que les Milniens. Mais ils sont en train de disparaître.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils se battent contre les chthoniens.

Arlen écarquilla les yeux.

— On peut se battre contre les chtoniens ?

— On peut affronter n'importe quoi, Arlen, dit Ragen. Le problème, lorsqu'on combat les chtoniens, c'est que la plupart du temps, on perd. Les Krasiens en tuent pas mal, mais les chtoniens s'en sortent mieux. Chaque année, il y a de moins en moins de Krasiens.

— Mon père dit que les chtoniens mangent l'âme de ceux qu'ils attrapent.

— Bah ! (Ragen cracha sur le côté de la charrette.) Des superstitions absurdes.

Ils venaient de prendre un virage proche du hameau lorsque Arlen remarqua quelque chose qui pendait d'un arbre, loin devant eux.

— C'est quoi ? demanda-t-il en le désignant.

— Par la nuit, pesta Ragen avant de claquer les rênes pour faire partir les mules au galop.

Arlen fut projeté en arrière sur le banc et prit un instant pour se rétablir. Puis il regarda l'arbre dont ils s'approchaient rapidement.

— Oncle Cholie ! cria-t-il en voyant l'homme battre des pieds et tenter de saisir la corde autour de son cou.

— À l'aide ! À l'aide !

Il sauta du chariot, tomba durement sur le sol, mais se remit aussitôt debout et fonça vers Cholie. Alors qu'il arrivait, son oncle, en s'agitant, lui assena un coup de pied à la bouche et le fit tomber. Il sentit le goût du sang mais, bizarrement, aucune douleur. Il se releva de nouveau, attrapa les jambes de Cholie et tenta de le soulever pour détendre la corde, mais il était trop petit et son oncle trop lourd. L'homme continuait à s'étouffer et à remuer.

— Aidez-le ! cria Arlen à Ragen. Il s'étrangle ! Aidez-moi, quelqu'un !

Il leva les yeux et vit Ragen saisir une lance à l'arrière de la charrette. Le Messenger la rejeta en arrière avant de la projeter en avant, prenant à peine le temps de viser. Mais il mit dans le mille : la corde fut tranchée et le pauvre Cholie s'effondra sur Arlen. Ils tombèrent tous deux à terre.

Ragen arriva aussitôt et ôta la corde du cou de Cholie. Cela ne parut pas changer grand-chose : l'homme continuait à s'étouffer et à serrer son cou. Ses yeux étaient si exorbités qu'ils auraient pu s'échapper de sa tête et son visage était si rouge qu'il semblait violet. Arlen cria lorsqu'il s'agit violemment, puis s'immobilisa.

Ragen frappa sur la poitrine de Cholie et lui insuffla de grosses quantités d'air, mais en vain. Finalement, le Messenger abandonna, s'effondra dans la poussière et poussa un juron.

Arlen avait déjà fait l'expérience de la mort. Ce spectre venait fréquemment à Val Tibbet. Mais ceci n'avait rien à voir avec le fait de mourir d'une maladie ou à cause d'un chtonien. C'était différent.

— Pourquoi ? demanda-t-il à Ragen. Pourquoi s'être tant battu pour survivre hier soir et se tuer maintenant ?

— Il s'est battu ? dit le Messenger. Est-ce que l'un d'entre eux s'est réellement battu ? Ou ont-ils couru pour se cacher ?

— Je ne..., commença Arlen.

— Il y a des moments où se cacher ne suffit pas, Arlen. Parfois, se cacher tue quelque chose en toi, de sorte que même si tu survivais aux démons, tu n'es plus vraiment vivant.

— Qu'aurait-il pu faire d'autre ? On ne peut pas combattre un démon.

— Je préférerais affronter un ours dans sa tanière, mais c'est faisable.

— Mais vous avez dit que les Krasiens mourraient à cause de ça, protesta Arlen.

— C'est le cas, dit Ragen. Mais ils suivent ce que leur dicte leur cœur. Je sais que ça peut paraître de la folie, Arlen, mais au fond d'eux, les humains *veulent* se battre, comme ils le faisaient dans les anciens contes. Ils veulent protéger leurs femmes et leurs enfants comme tout homme devrait le faire. Mais ils ne peuvent pas, parce que les grandes runes sont perdues, alors ils s'enferment comme des lapins dans des cages et se cachent, terrifiés, pendant la nuit. Mais parfois, surtout lorsque tu vois mourir des êtres aimés, la tension te brise et tu finis par rompre.

Il posa une main sur l'épaule d'Arlen.

— Désolé que tu aies assisté à ça, mon garçon, dit-il. Je sais que c'est difficile à comprendre pour l'instant...

— Non, dit Arlen, je comprends.

Et le garçon se rendit compte que c'était vrai. Il comprenait le besoin de se battre. Il ne s'attendait pas à gagner lorsqu'il avait attaqué Cobie et ses amis, ce jour-là. Il pensait même qu'il allait recevoir la raclée de sa vie. Mais dès qu'il s'était emparé du bâton, cela n'avait plus eu d'importance. Il savait juste qu'il en avait assez d'être maltraité et voulait y mettre fin, d'une manière ou d'une autre.

Savoir qu'il n'était pas tout seul était réconfortant.

Arlen regarda son oncle, allongé dans la poussière, les yeux écarquillés de terreur. Il s'agenouilla et lui ferma les paupières du bout des doigts. Cholie n'avait plus rien à craindre, à présent.

— Avez-vous déjà tué un chthonien ? demanda-t-il au Messenger.

— Non, répondit Ragen en secouant la tête. Mais j'en ai combattu quelques-uns. Des cicatrices en témoignent. Mais je cherchais moins à les tuer qu'à m'en sortir, ou à les maintenir éloignés de quelqu'un.

Arlen réfléchit à tout cela pendant qu'ils enveloppaient Cholie dans une bâche, puis le mettaient à l'arrière du chariot. Ils se hâtèrent de retourner au Hameau. Jeph et Silvy avaient déjà chargé la charrette et attendaient impatiemment de pouvoir partir, mais la vue du corps désamorça la colère qu'avait provoquée le retard d'Arlen.

Silvy pleura et se jeta sur son frère, mais il n'y avait pas de temps à perdre s'ils voulaient retourner à la ferme avant la nuit. Jeph dut la retenir le temps que le Confesseur Harral peigne une protection sur la bâche et dise une prière en jetant le corps de Cholie dans le bûcher funéraire.

Les survivants qui ne restaient pas chez Brine Coupeur se séparèrent et repartirent avec les autres. Jeph et Silvy proposèrent de l'aide à deux femmes. Norine Coupeur avait plus de cinquante printemps. Son mari était mort quelques années auparavant et elle avait perdu sa fille et son petit-fils au cours de l'attaque. Marea Bales était vieille, elle aussi : presque quarante ans. Son mari était resté

dehors lorsque les autres avaient tiré au sort les places dans la cave. Comme Silvy, elles s'écroulèrent toutes deux à l'arrière de la charrette de Jeph et se mirent à regarder fixement leurs genoux. Arlen fit au revoir de la main à Ragen lorsque son père fit claquer son fouet.

Le Hameau près du Bois s'éloignait lorsque Arlen se rendit compte qu'il n'avait dit à personne d'aller voir le Jongleur.



2

SI C'ÉTAIT TOI

319 AR

Ils eurent juste le temps de ranger la charrette et de vérifier les runes avant que les chtoniens arrivent. Silvy n'avait pas la force de cuisiner et ils prirent donc un repas froid composé de pain, de fromage et de saucisson, qu'ils mâchèrent avec peu d'enthousiasme. Les démons vinrent peu après le coucher du soleil pour mettre les runes à l'épreuve ; Norine criait chaque fois que la magie les repoussait en flamboyant. Marea ne toucha pas à son repas. Elle resta assise sur sa paille, les bras entourant ses jambes repliées contre elle, en se balançant d'avant en arrière et en gémissant chaque fois que la magie s'embrasait. Silvy lava les assiettes, mais ne revint pas de la cuisine et Arlen l'entendit pleurer.

Il essaya d'aller la voir, mais Jeph lui attrapa le bras.

— Viens parler avec moi, Arlen, dit-il.

Ils se rendirent dans la petite chambre où se trouvait la paille du garçon, sa collection de pierres lisses du ruisseau, et tous ses os et ses plumes. Jeph en prit une, aux couleurs vives, longue de vingt-cinq centimètres, et la caressa sans regarder Arlen dans les yeux.

Le garçon savait reconnaître les signes. Quand son père ne le regardait pas, cela indiquait que ce qu'il s'apprêtait à dire le rendait mal à l'aise.

— Ce que tu as vu sur la route avec le Messenger..., commença Jeph.

— Ragen me l'a expliqué, dit Arlen. Oncle Cholie était déjà mort, c'est juste qu'il ne le savait pas encore. Parfois, les gens survivent à une attaque, mais meurent tout de même.

Jeph fronça les sourcils.

— Je ne l'aurais pas formulé comme ça, dit-il, mais je trouve ça plutôt juste. Cholie...

— Était un lâche, termina Arlen.

Jeph le regarda, surpris.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-il.

— Il s'est caché dans la cave parce qu'il avait peur de mourir, puis il s'est tué parce qu'il avait peur de vivre, dit Arlen. Il aurait mieux fait de prendre une hache et de mourir en combattant.

— Je ne veux pas t’entendre parler comme ça. On ne peut pas combattre les démons, Arlen. Personne ne le peut. Il n’y a rien à gagner à se faire tuer.

Le garçon secoua la tête.

— Ils se comportent exactement comme des voyous : ils nous attaquent parce que nous avons trop peur de répliquer, expliqua-t-il. J’ai frappé Cobie et les autres avec ce bâton et ils ne m’ont plus jamais embêté.

— Cobie n’est pas un démon de pierre, expliqua Jeph. Un bâton ne leur fait pas peur.

— Il doit bien y avoir un moyen, dit Arlen. Les gens le faisaient bien, autrefois. C’est ce que racontent toutes les histoires.

— Elles racontent qu’il y avait des runes magiques avec lesquelles on pouvait combattre, dit Jeph. Les runes de combat sont perdues.

— Ragen dit qu’à certains endroits, on combat encore les démons. D’après lui, c’est possible.

— Je vais dire deux mots à ce Messenger, grommela Jeph. Il ne devrait pas te mettre de telles idées en tête.

— Pourquoi pas ? demanda Arlen. Peut-être que plus de gens auraient survécu hier soir si tous les hommes avaient pris des haches et des lances...

— Ils seraient tout aussi morts, conclut Jeph. Il y a d’autres moyens de se protéger, soi et sa famille, Arlen. La sagesse. La prudence. L’humilité. Se lancer dans un combat que l’on ne peut pas gagner, ce n’est pas faire preuve de courage.

» Qui s’occuperait des femmes et des enfants si tous les hommes se faisaient massacrer en essayant de tuer quelque chose qu’on ne peut pas battre ? poursuivit-il. Qui couperait le bois et fabriquerait les maisons ? Qui irait chasser, s’occuperait des bêtes, des plantations et des animaux à tuer ? Qui ferait des enfants aux femmes ? Si tous les hommes mouraient, les chthoniens auraient gagné.

— Ils sont déjà en train de gagner, marmonna Arlen. Tu dis toujours que le village devient de plus en plus petit avec les années. Les voyous reviennent si on ne les affronte pas.

Il leva les yeux vers son père.

— Tu ne la ressens pas ? Cette envie de se battre parfois ?

— Bien sûr que si, Arlen, dit Jeph. Mais pas sans raison. Quand il le faut, quand il le faut *vraiment*, tous les hommes ont envie de se battre. Les animaux s’enfuient lorsqu’ils le peuvent et combattent lorsqu’ils y sont obligés ; les gens sont pareils. Ce courage ne devrait s’imposer que lorsque cela est nécessaire.

» Mais si c’était toi, là, dehors, avec les chthoniens, ou ta mère, je jure que je me battrais comme un damné avant de les laisser t’approcher. Tu comprends la différence ?

Arlen acquiesça.

— Je crois.

— C’est bien, dit Jeph en lui pressant l’épaule.



Cette nuit-là, Arlen rêva de collines qui touchaient le ciel, et de mares si grandes qu'on pouvait poser une ville entière à leur surface. Il vit du sable jaune s'étendant jusqu'à l'horizon et une forteresse entourée de remparts, cachée dans les arbres.

Mais il voyait tout cela entre une paire de jambes qui se balançait mollement devant ses yeux. Il leva le regard et aperçut son propre visage, qui tournait au violet à cause du nœud coulant.

Il se réveilla en sursaut, sa paille trempée de sueur. Il faisait encore noir, mais une faible lumière apparaissait à l'horizon, là où le ciel indigo retenait une pointe de rouge. Il alluma une bougie à moitié consumée, enfila sa salopette et se précipita dans la salle commune. Il trouva un croûton qu'il mâchonna tout en sortant le panier à œufs et les cruches de lait, qu'il posa ensuite près de la porte.

— Tu te lèves tôt, lança quelqu'un derrière lui.

Il se retourna, surpris de découvrir Norine qui le regardait. Sur sa paille, Marea dormait encore, mais d'un sommeil agité.

— Les journées ne rallongent pas lorsqu'on dort, dit Arlen.

— C'est ce que disait toujours mon mari, répondit-elle en hochant la tête. « Les Bales et les Coupeur ne peuvent pas travailler à la lueur de la bougie, comme ceux de la Place », il ajoutait toujours.

— J'ai beaucoup de travail, dit Arlen en regardant à travers les volets pour voir combien de temps il devrait attendre avant de pouvoir traverser les runes. Le spectacle du Jongleur aura lieu lorsque le soleil sera à son zénith.

— Bien entendu, dit Norine. Lorsque j'avais ton âge, le Jongleur était la chose la plus importante du monde pour moi aussi. Je vais t'aider pour tes corvées.

— Ce n'est pas la peine, déclara Arlen. Papa a dit que vous deviez vous reposer.

Norine secoua la tête.

— Quand je me repose, je pense à des choses que je préférerais oublier, dit-elle. Puisque je vais rester avec vous, je dois gagner ma vie. J'avais l'habitude de couper du bois au Hameau ; nourrir les cochons et planter du maïs ne doivent pas être beaucoup plus compliqués, non ?

Arlen haussa les épaules et lui tendit le panier à œufs.

Avec l'aide de Norine, les corvées s'achevèrent plus vite. Elle apprenait vite et elle n'avait pas peur du travail, ni de soulever de lourdes charges. Quand l'odeur des œufs et du lard se fit sentir dans la maison, les animaux étaient tous nourris, les œufs ramassés et les vaches traites.

— Arrête de te tortiller sur le banc, dit Silvy à Arlen pendant qu'ils mangeaient.

— Il tarde au jeune Arlen de voir le Jongleur, expliqua Norine.

— Peut-être demain, dit Jeph.

Le visage de son fils se décomposa.

— Quoi ! cria le garçon. Mais...

— Il n'y a pas de « mais », l'interrompit son père. Nous avons pris du retard hier et j'ai promis à Selia que je repasserais au Hameau dans l'après-midi pour les aider.

Arlen repoussa son assiette et fila dans sa chambre d'un pas lourd.

— Laisse-le y aller, dit Norine lorsqu'il eut disparu. Marea et moi vous aiderons ici.

Marea leva les yeux en entendant son nom, mais se remit aussitôt à jouer avec sa nourriture.

— Arlen a eu une dure journée, hier, dit Silvy avant de se mordre la lèvre inférieure. Comme nous tous. Laisse le Jongleur lui redonner le sourire. Il n'y a sans doute rien qui ne puisse attendre.

Au bout d'un moment, Jeph acquiesça et appela son fils. Lorsque le garçon arriva, la mine renfrognée, son père lui demanda :

—Combien réclame le vieux Porc pour assister au spectacle du Jongleur ?

—Rien du tout, dit aussitôt Arlen pour ne pas donner de raison de refuser à son père. Parce que je l'ai aidé à décharger la charrette du Messenger.

Ce n'était pas l'exacte vérité et il y avait de fortes chances que le Porc soit en colère contre Arlen qui avait oublié de prévenir les gens, mais peut-être que s'il en parlait sur le chemin il pourrait faire venir suffisamment de spectateurs pour que ses deux crédits gagnés au magasin lui permettent d'entrer.

— Le vieux Porc est toujours généreux juste après la venue du Messenger, dit Norine.

— Il a intérêt, vu la façon dont il nous a escroqués tout l'hiver, répondit Silvy.

— Très bien, Arlen, tu peux y aller, dit Jeph. Retrouve-moi ensuite au Hameau.

Marcher jusqu'à Place du Village prenait deux heures si l'on suivait le chemin. Celui-ci n'était rien de plus qu'une piste creusée par les charrettes que Jeph et quelques autres habitants entretenaient. Elle faisait un détour pour mener jusqu'au pont, là où le ruisseau était le moins profond. Agile et rapide, Arlen pouvait réduire le temps de trajet par deux en coupant par les pierres glissantes qui dépassaient de l'eau.

Ce jour-là, il avait plus que jamais besoin de temps pour pouvoir s'arrêter en chemin. Il courut le long de la berge boueuse à une allure folle, en sautant par-dessus les broussailles et en évitant des racines dangereuses, avec l'assurance de celui qui avait emprunté ce raccourci d'innombrables fois.

Il sortit du bois pour passer devant les fermes sur son chemin, mais il n'y avait personne. Tout le monde était dans les champs ou en train d'aider au Hameau.

Le soleil était presque à son zénith lorsqu'il atteignit le Trou du Pêcheur. Quelques pêcheurs avaient sorti leurs bateaux sur la petite mare, mais Arlen ne vit pas l'intérêt de crier pour les prévenir. Par ailleurs, le Trou était lui aussi désert.

En arrivant à Place du Village, il se sentit triste. Le Porc avait peut-être paru plus gentil que d'habitude la veille, mais le garçon avait déjà vu sa réaction lorsqu'on lui coûtait de l'argent. Il n'allait pas laisser Arlen voir le Jongleur pour seulement deux crédits. Il aurait de la chance si le

propriétaire du magasin ne lui donnait pas une correction.

Mais lorsqu'il arriva sur la place, il y découvrit trois cents personnes venues des quatre coins du Val. Il y avait des Pêcheur, des Marais, des Boggins et des Bales. Sans parler des habitants du bourg du village, les Place, les Tailleur, les Meunier et les Boulanger. Personne ne venait de Gardesud, évidemment. Les gens de là-bas fuyaient les Jongleurs.

— Arlen, mon garçon ! cria le Porc en le voyant arriver. Je t'ai gardé une place devant et tu rentreras chez toi ce soir avec un sac de sel ! Beau travail !

Arlen le regarda curieusement avant de voir Ragen, près du Porc. Le Messenger lui fit un clin d'œil.

— Merci, lui dit Arlen lorsque le Porc s'éloigna pour aller inscrire une nouvelle arrivée dans son livre de comptes.

Dasy et Catrin vendaient de la nourriture et de la bière pour le spectacle.

— Les gens ont besoin de distraction, répondit Ragen en haussant les épaules. Mais apparemment, il faut d'abord avoir l'autorisation de votre Confesseur.

Il désigna Keerin, qui était en pleine conversation avec le Confesseur Harral.

— Ne t'avise pas de parler de cette absurdité de Fléau à mes ouailles ! disait Harral en tapotant la poitrine de Keerin.

Il pesait deux fois plus lourd que le Jongleur et n'avait pas une once de graisse.

— Une absurdité ? répéta Keerin en blêmissant. À Miln, les Confesseurs pendent les Jongleurs qui ne parlent pas du Fléau !

— Je me fiche des façons de faire dans les Villes Libres, rétorqua Harral. Ce sont des gens bien et ils en ont assez bavé sans que tu leur dises qu'ils souffrent parce qu'ils ne sont pas assez pieux !

— Qu'est-ce que... ? fit Arlen, mais Keerin mit fin à la conversation et alla au centre de la place.

— Tu ferais mieux de trouver rapidement un siège, lui conseilla Ragen.



Comme le Porc l'avait promis, Arlen obtint une place au premier rang, dans la zone habituellement réservée aux enfants les plus jeunes. Les autres le regardaient avec envie et le garçon se sentait très spécial. Il était rare, pour lui, d'être jaloué.

Le Jongleur était grand, comme tous les Milniens, et son habit était constitué de plusieurs pièces de tissu de couleurs vives qui semblaient avoir été volées dans la poubelle d'un teinturier. Il avait un bouc effilé, de la même couleur carotte que ses cheveux, mais la moustache ne rejoignait pas la barbe et l'ensemble semblait pouvoir s'effacer en frottant. Tout le monde s'émerveillait de ses cheveux clairs et de ses yeux verts, en particulier les femmes.

Il restait des gens dans la file, et Keerin parcourut la place en jonglant avec des balles en bois colorées et en racontant des blagues pour chauffer l'assistance. Lorsque le Porc lui donna le signal, il prit son luth et commença à en jouer en chantant d'une voix forte et aiguë. Les gens tapaient dans leurs

maines en rythme durant les chansons qu'ils ne connaissaient pas, mais dès qu'il entonnait un air connu dans le Val, la foule le reprenait en chœur et couvrait sa voix sans que cela paraisse le déranger. Arlen n'en avait que faire : il chantait aussi fort que les autres.

Après la musique vinrent les acrobaties et les tours de magie. Entre deux numéros, Keerin lança quelques plaisanteries sur les maris qui firent pleurer de rire les femmes et qui virent les hommes se renfrogner. Puis il en ajouta quelques autres à propos des épouses, à l'issue desquelles les hommes se tapèrent les cuisses sous le regard interloqué de leurs femmes.

Pour finir, le Jongleur s'immobilisa et leva les mains pour demander le silence. Un murmure s'éleva de la foule et des parents poussèrent leurs enfants à l'avant pour qu'ils entendent bien. La petite Jessi Boggins, qui n'avait que cinq ans, grimpa sur les genoux d'Arlen pour mieux y voir. Quelques semaines plus tôt, Arlen avait donné à sa famille plusieurs chiots nés du chien de Jeph et, depuis, elle s'accrochait à lui dès qu'il se trouvait dans les parages. Il la tint pendant que Keerin entamait le *Conte du retour*, sa voix aiguë se muant en un son bas et tonitruant qui porta loin dans l'assistance.

— Le monde n'a pas toujours été tel que vous le connaissez, dit le Jongleur aux enfants. Oh, non. Il fut un temps où l'humanité vivait en équilibre avec les démons. On appelle ces années l'Ère de l'Ignorance. Quelqu'un sait-il pourquoi ?

Il regarda les enfants du premier rang et plusieurs levèrent la main.

— Parce qu'il n'y avait pas de runes ? demanda une fille lorsque Keerin la désigna.

— C'est exact ! dit le Jongleur en exécutant un saut périlleux qui tira des cris de joie aux enfants. L'Ère de l'Ignorance était une époque effrayante pour nous, mais il n'y avait alors pas autant de démons et ils ne pouvaient pas tuer tout le monde. Un peu comme aujourd'hui, les humains bâtissaient ce qu'ils pouvaient pendant la journée et les démons le détruisaient chaque nuit.

» En luttant pour survivre, poursuivit Keerin, nous nous sommes adaptés, nous avons appris à cacher aux démons la nourriture et les animaux, ainsi qu'à les éviter. (Il regarda autour de lui comme s'il était terrorisé, puis courut vers un enfant comme pour se protéger derrière lui.) Nous vivions dans des trous dans la terre pour qu'ils ne nous trouvent pas.

— Comme des lapins ? demanda Jessi en riant.

— Exactement ! cria Keerin.

Il tira ses oreilles pour les faire paraître plus grandes et se mit à sautiller en remuant le nez.

— Nous vivions comme nous pouvions, reprit-il, jusqu'à ce que nous découvrions l'écriture. À partir de là, nous avons mis peu de temps à apprendre que les écrits pouvaient retenir les chthoniens. De quels écrits je veux parler ? demanda-t-il en mettant sa main derrière son oreille.

— Des runes ! cria tout le monde à l'unisson.

— Exact ! les félicita le Jongleur avec un saut périlleux. Grâce aux runes, nous pouvions nous protéger des chthoniens et nous nous sommes entraînés pour toujours les améliorer. On en a découvert de plus en plus, jusqu'à ce que quelqu'un se rende compte qu'elles ne se contentaient pas seulement de retenir les démons. Elles leur faisaient mal.

Les enfants eurent le souffle coupé et Arlen, qui avait pourtant entendu cette histoire tous les ans

depuis sa plus tendre enfance, se retrouva lui aussi bouche bée. Que ne donnerait-il pas pour connaître une telle protection !

— Les démons n’ont pas bien pris une telle avancée, dit Keerin en souriant. Ils étaient habitués à ce que nous nous enfuyions et que nous nous cachions, et lorsque nous avons fait demi-tour pour nous battre, ils ont répliqué. Et durement. Ainsi a débuté la Première Guerre Démoniaque et la deuxième époque, l’Ère du Libérateur.

» Le Libérateur était un homme auquel avait fait appelle Créateur pour mener nos armées et, avec lui à notre tête, nous gagnions !

Il lança un poing en l’air et les enfants l’acclamèrent. C’était communicatif et Arlen, fou de joie, chatouilla Jessi.

— Pendant que notre magie et nos tactiques s’amélioraient, dit Keerin, les humains se mirent à vivre plus vieux et notre nombre augmenta. Nos armées s’étoffaient et les démons devenaient moins nombreux. On commençait à espérer pouvoir vaincre les chthoniens une fois pour toutes.

Le Jongleur fit alors une pause et son visage arbora une expression sérieuse alors qu’il poursuivait :

— Puis, sans prévenir, les démons ont cessé de venir. Dans toute l’histoire du monde, il ne s’était jamais déroulé une soirée sans chthoniens. Mais à présent, les nuits passaient sans trace d’eux et nous étions déconcertés. (Il se gratta la tête, dans une confusion feinte.) Beaucoup ont cru que les pertes des démons dans la guerre avaient été trop grandes et qu’ils avaient abandonné le combat pour retourner se tapir avec effroi dans le Cœur.

Il s’écarta des enfants en sifflant tel un chat et en tremblant comme s’il était terrorisé. Certains petits se prirent au jeu et grognèrent de façon menaçante.

— Le Libérateur, qui avait vu les démons combattre sans peur chaque nuit, avait des doutes, poursuivit Keerin. Mais les mois passant sans signes des créatures, ses armées commencèrent à se disperser.

» L’humanité se réjouit de sa victoire sur les chthoniens pendant des années.

Keerin prit son luth, joua un air joyeux et dansa, mais la mélodie devint inquiétante et la voix du Jongleur se fit un peu plus grave :

— Mais après des années sans voir son ennemi commun, la fraternité des hommes se défit peu à peu et disparut. Pour la première fois, nous nous combattions les uns contre les autres. Lorsque la guerre fut déclarée, tous les camps demandèrent au Libérateur d’être leur chef, mais il leur cria : « Je ne me battra pas contre les hommes tant qu’il restera un seul démon dans le Cœur ! » Il leur tourna le dos et s’en alla tandis que s’avançaient les armées et que les terres des hommes sombraient dans le chaos.

» De puissantes nations émergèrent de ces grandes guerres, poursuivit-il en transformant la mélodie en un air entraînant, et l’humanité se répandit dans le monde entier. L’Ère du Libérateur s’acheva et l’Ère de la Science débuta.

» L’Ère de la Science, répéta le Jongleur, fut notre meilleure époque, mais au sein de cette grandeur se nicha notre plus grosse erreur. L’un de vous peut-il me dire de quoi il s’agit ?

Les enfants les plus grands savaient, mais Keerin leur fit signe de se retenir et de laisser les petits répondre.

— C'est d'avoir oublié la magie, dit Gim Coupeur en s'essuyant le nez du revers de la main.

— Tu as tout à fait raison ! dit Keerin en claquant des doigts. Nous avons appris beaucoup de choses sur la marche du monde, sur la médecine et les machines, mais nous avons oublié la magie et, pire, nous avons oublié les chthoniens. Au bout de trois cents ans, plus personne ne croyait qu'ils avaient un jour existé.

» Ce qui explique, dit-il d'un ton grave, que nous n'étions pas préparés lorsqu'ils sont revenus.

» Au fil des siècles, les démons se sont multipliés, alors que le monde les avait oubliés. Puis, il y a trois cents ans, ils sont sortis du Cœur une nuit, en très grand nombre, pour le reprendre.

» Des villes entières furent détruites cette première nuit, tandis que les chthoniens fêtaient leur retour. Les hommes ripostèrent, mais même les formidables armes de l'Ère de la Science n'avaient que peu d'effet contre les démons. L'Ère de la Science touchait à sa fin pour être remplacée par celle de la Destruction.

» La Deuxième Guerre Démoniaque venait de débiter.

Arlen imagina cette nuit, il vit les villes qui brûlaient et les gens qui fuyaient, terrorisés, et se faisaient féroceement attaquer par les chthoniens qui les attendaient. Il vit des hommes qui se sacrifiaient pour gagner du temps afin que leurs familles s'échappent, il vit des femmes prendre des coups de griffes destinés à leurs enfants. Mais surtout, il vit les chthoniens danser, s'ébattre dans une joie brutale tandis que du sang coulait de leurs dents et de leurs serres.

Keerin s'avança alors vers les enfants qui eurent un mouvement de recul effrayé.

— La guerre dura des années et, chaque fois, des gens étaient massacrés. Sans le Libérateur pour les diriger, ils ne faisaient pas le poids face aux chthoniens. Du jour au lendemain, les grandes nations tombèrent et le savoir accumulé durant l'Ère de la Science brûla sous les flammes des démons.

» Des érudits fouillèrent désespérément les ruines des bibliothèques pour trouver des réponses. L'ancienne science ne les aidait pas, mais ils trouvèrent leur salut dans les histoires que l'on considérait alors comme imaginaires ou issues de la superstition. Les hommes se mirent à dessiner des symboles disgracieux dans la terre, pour empêcher les chthoniens d'approcher. Les anciennes runes possédaient encore de la puissance, mais les mains tremblantes qui les traçaient se trompaient souvent et ces erreurs se payaient cher.

» Ceux qui survécurent rassemblèrent des gens autour d'eux, pour les protéger durant les longues nuits. Ces hommes devinrent les premiers Protecteurs, ceux qui nous ont protégés jusqu'à aujourd'hui, dit le Jongleur en désignant la foule. Alors la prochaine fois que vous voyez un Protecteur, remerciez-le, car vous lui devez la vie.

Il s'agissait d'une version de l'histoire qu'Arlen n'avait jamais entendue. Des Protecteurs ? À Val Tibbet, tout le monde apprenait à dessiner des runes dès qu'il était assez grand pour tenir un bâton. La plupart ne se montraient guère doués, mais Arlen ne pouvait pas imaginer que quelqu'un ne prenne pas le temps d'apprendre les repoussoirs basiques contre les démons des flammes, des pierres, du marais, de l'eau, du vent et de bois.

— Et maintenant, nous restons à l’abri derrière nos runes, et laissons les chtoniens s’amuser dehors. Les Messagers, dit Keerin en désignant Ragen, les plus courageux de tous les hommes, voyagent de ville en ville pour nous, afin de nous apporter des nouvelles et escorter les personnes et les biens.

Il se mit à marcher, son regard dur rivé à celui, effrayé, des enfants.

— Mais nous sommes forts, dit-il. N’est-ce pas ?

Les enfants acquiescèrent, mais leurs yeux étaient emplis de peur.

— Quoi ? demanda-t-il en mettant une main derrière son oreille.

— Oui ! s’exclama la foule.

— Quand le Libérateur reviendra, serez-vous prêts ? Les démons apprendront-ils à nous craindre de nouveau ?

— Oui ! s’écria la foule.

— Ils ne vous entendent pas ! hurla le Jongleur.

— *Oui !* rugirent les spectateurs en levant le poing.

Arlen ne fut pas le dernier à le faire et Jessi l’imita en battant l’air et en criant comme si elle était elle-même un démon. Le Jongleur salua et, lorsque la foule se tut, il prit son luth et entama une autre chanson.



Comme promis, Arlen quitta Place du Village avec un sac de sel. De quoi tenir des semaines, même avec les bouches de Norine et Marea à nourrir. Il n’était pas encore moulu, mais Arlen savait que ses parents seraient ravis de le moudre eux-mêmes plutôt que de payer le Porc pour ce service supplémentaire. Beaucoup préféreraient faire de même, mais le vieux Porc ne leur laissait pas le choix et moulait le sel dès qu’il arrivait, faisant payer le surplus de travail.

Arlen marchait d’un pas souple sur la route du Hameau. Ce ne fut que lorsqu’il passa près de l’arbre auquel s’était pendu Cholie que son humeur changea. Il repensa à ce qu’avait dit Ragen sur le fait de combattre les chtoniens et à ce que son père avait dit sur la prudence.

Il se dit que son père avait probablement raison : se cacher lorsqu’il le fallait et combattre lorsqu’on le pouvait. Ragen lui-même semblait adhérer à cette philosophie. Mais Arlen n’arrivait pas à s’ôter de la tête que se cacher faisait également du mal aux gens, même s’ils ne s’en rendaient pas compte.

Il retrouva son père au Hameau et eut droit à une tape dans le dos lorsqu’il lui montra sa récompense. Il passa le reste de l’après-midi à courir çà et là pour aider aux travaux. Une autre maison était déjà reconstruite et serait protégée avant la nuit. Dans quelques semaines, le Hameau serait complètement rebâti. C’était dans l’intérêt de tous, s’ils voulaient avoir assez de bois pour l’hiver.

— J’ai promis à Selia que je viendrai ici les prochains jours, dit Jeph pendant qu’ils remplissaient la charrette, dans l’après-midi. Tu seras l’homme de la ferme durant mon absence. Tu devras vérifier les poteaux de protection et sarcler les champs. Je t’ai vu montrer tes corvées à Norine, ce matin. Elle pourra s’occuper de la cour et Marea aidera ta mère à l’intérieur.

— D’accord, dit Arlen.

Sarcler les champs et vérifier les poteaux représentaient beaucoup de travail, mais la confiance de son père le rendait fier.

— Je compte sur toi, Arlen, lui dit Jeph.

— Je ne te décevrai pas, promit le garçon.



Les jours suivants passèrent sans événement notable. Silvy pleurait encore de temps en temps, mais il y avait du travail et elle ne se plaignit pas une seule fois des bouches supplémentaires à nourrir. Norine se mit à s’occuper des animaux tout naturellement et même Marea commença à sortir un peu de sa coquille : elle passait le balai, aidait à la cuisine et s’installait derrière le métier à tisser après le dîner. Bientôt, elle relayait Norine pour s’occuper de la cour. Les deux femmes semblaient déterminées à apporter leur contribution, d’autant plus que leurs visages redevenaient peïnés et mélancoliques dès qu’elles s’arrêtaient de travailler.

Les mains d’Arlen se couvrirent de cloques à force de sarcler et, à la fin de la journée, il avait mal aux dos et aux épaules, mais il ne se plaignait pas. Parmi ses nouvelles responsabilités, la seule qu’il appréciait était de travailler sur les poteaux de protection. Arlen avait toujours aimé dessiner les runes et maîtrisait déjà les runes défensives les plus simples à l’âge où la plupart des enfants commençaient à les apprendre. Les maillages de protection, plus complexe, n’avaient pas tardé à suivre. Jeph ne vérifiait même plus son travail. La main d’Arlen était plus assurée que celle de son père. Dessiner n’était pas comme attaquer un démon avec une lance, mais cela revenait à se battre avec ses propres moyens.

Tous les soirs, Jeph rentrait au coucher du soleil, et Silvy avait tiré de l’eau du puits pour qu’il puisse se laver. Arlen aidait Norine et Marea à enfermer les animaux, puis ils dînaient.

Le cinquième jour, le vent qui souffla en fin d’après-midi fit s’envoler des volutes de poussière dans la cour et battre les portes de la grange. Arlen sentait la pluie arriver et le ciel qui noircissait confirma son intuition. Il espérait que son père avait vu les signes lui aussi et qu’il rentrerait tôt ou resterait au Hameau. Les nuages noirs signifiaient que le crépuscule viendrait plus tôt, et parfois les chtoniens en profitaient pour sortir un peu avant la nuit.

Arlen abandonna les champs et alla aider les femmes à faire entrer les animaux effrayés dans la grange. Sa mère était elle aussi dehors. Elle condamnait les portes de la cave et s’assurait que les poteaux de protection qui entouraient les enclos de jour étaient bien attachés. Lorsque la charrette de son père apparut, il n’y avait plus de temps à perdre. Le ciel s’obscurcissait rapidement et le soleil n’était déjà plus visible. Les chtoniens pouvaient sortir d’une minute à l’autre.

— Pas le temps de dételer la charrette, cria Jeph en faisant claquer le fouet pour inciter Missy à se hâter vers la grange. On s'en occupera demain matin. Tout le monde dans la maison, tout de suite !

Sa mère et les autres femmes obéirent et se ruèrent à l'intérieur.

— On peut le faire si on se dépêche, cria Arlen par-dessus le souffle du vent en courant vers son père. Missy va être d'une humeur massacrant si elle reste attelée toute la nuit.

Son père secoua la tête.

— Il fait déjà trop sombre ! Une nuit attelée ne va pas la tuer.

— Alors, enferme-moi dans la grange, dit Arlen. Je la détacherai et j'attendrai que l'orage passe avec les animaux.

— Obéis, Arlen ! cria son père.

Il bondit de la charrette et attrapa le garçon par le bras, l'entraînant à l'écart de la grange.

Ils fermèrent les portes et les bloquèrent avec une planche tandis qu'un éclair embrasait le ciel. Les runes peintes à l'entrée de la grange s'illuminèrent un instant, comme pour un avant-goût de ce qui allait suivre. La pluie n'allait pas tarder à tomber.

Ils coururent jusqu'à la maison, en regardant droit devant eux, guettant la moindre trace de brume qui annoncerait l'arrivée des démons. Pour l'instant, la voie était dégagée. Marea tenait la porte ouverte et ils foncèrent à l'intérieur au moment où les premières gouttes de pluie frappèrent la poussière dans la cour.

Marea refermait la porte lorsqu'un hurlement s'éleva à l'extérieur. Tout le monde se figea.

— Le chien ! cria Marea en se couvrant la bouche. Je l'ai laissé attaché à la clôture !

— Tant pis, dit Jeph. Ferme la porte.

— Quoi ? hurla Arlen, incrédule, en tournant la tête vers son père.

— La voie est encore libre ! cria Marea en sortant en trombe de la maison.

— Marea, non ! cria Silvy en se lançant à sa poursuite.

Arlen se précipita vers la porte à son tour, mais Jeph l'attrapa par les bretelles de sa salopette et le tira en arrière.

— Tu restes dedans ! ordonna-t-il en se dirigeant vers l'entrée.

Arlen tituba un instant puis se rua en avant. Jeph et Norine étaient sous le porche, mais à l'abri derrière les protections extérieures. Lorsque Arlen les rejoignit, le chien le croisa pour entrer dans la maison, la corde encore accrochée à son cou.

Dans la cour, le vent hurlait et transformait les gouttes de pluie en piqures d'insectes. Il vit Marea et sa mère revenir en courant vers la maison à l'instant où les démons apparurent. Comme d'habitude, les démons des flammes sortirent les premiers, leurs silhouettes brumeuses s'élevant du sol. Il s'agissait des chtoniens les plus petits : ils prenaient forme accroupis sur leurs quatre pattes et ne mesuraient pas plus de quarante-cinq centimètres au garrot. Une fumée lumineuse faisait briller leurs yeux, leurs narines et leurs bouches.

— Cours, Silvy ! cria Jeph. Cours !

Elles semblèrent près d’y parvenir quand Marea trébucha et tomba. Silvy se retourna pour l’aider et, à cet instant, le premier chtonien se solidifia. Arlen partit en courant vers sa mère, mais Norine agrippa son bras pour le retenir.

— Ne fais pas l’idiot, souffla la femme.

— Debout ! ordonna Silvy en tirant Marea.

— Ma cheville ! cria Marea. Je ne peux pas ! Continue sans moi !

— Par la nuit, tu rêves ! tonna Silvy. Jeph ! hurla-t-elle. Aide-nous !

Les chtoniens se formaient dans toute la cour. Jeph resta figé lorsque les créatures remarquèrent les femmes et lancèrent des hurlements de plaisir en se ruant sur elles.

— Lâchez-moi ! gronda Arlen en marchant sur le pied de Norine.

Elle cria et le garçon dégagea son bras. Il s’empara de l’arme la plus proche, un seau à lait en bois, et partit en courant dans la cour.

— Arlen, *non* ! cria Jeph, mais son fils avait cessé de l’écouter.

Un démon des flammes, pas plus grand qu’un gros chat, bondit sur les reins de Silvy et elle cria lorsque des griffes lacérèrent sa peau en transformant le dos de sa robe en une loque sanglante. De son perchoir, le chtonien cracha du feu sur le visage de Marea. La femme hurla, sa peau fondit et ses cheveux s’enflammèrent.

Arlen arriva un instant plus tard et frappa de toutes ses forces avec le seau. L’objet se cassa sous l’impact, mais le démon fut éjecté du dos de Silvy. Elle tituba et Arlen la soutint. D’autres démons des flammes se rapprochèrent d’eux. Un démon du vent déploya même ses ailes et, à une quinzaine de mètres, un démon de pierre commença à prendre forme.

Silvy gémit, mais se remit sur ses pieds. Arlen la tira à l’écart de Marea et de ses gémissements d’agonie, mais le chemin du retour vers la maison était bloqué par des démons des flammes. Le démon de pierre les aperçut à son tour et il chargea. Quelques démons du vent qui se préparaient à décoller se retrouvèrent sur le chemin de la créature imposante et elle les écarta de ses griffes aussi facilement qu’une faux coupant un plant de maïs. Ils s’effondrèrent, blessés, et les démons des flammes se jetèrent sur eux pour les réduire en pièces.

La distraction ne dura qu’une seconde, mais Arlen en profita pour tirer sa mère à l’écart de la maison. La grange était fermée elle aussi, mais la voie jusqu’à l’enclos de jour était encore dégagée, s’ils parvenaient à ne pas se faire rattraper par les chtoniens. Silvy criait – de peur ou de douleur – Arlen l’ignorait, mais elle avançait et suivait le rythme malgré ses amples jupons.

Lorsqu’il se mit à courir, les démons des flammes qui les cernaient à moitié l’imitèrent. La pluie redoubla et le vent siffla. Un éclair fendit le ciel et illumina leurs poursuivants ainsi que l’enclos de jour, si proche et pourtant encore trop loin.

L’humidité rendait glissant le sol de la cour, mais la peur décuplait leur agilité et ils ne trébuchèrent pas. Les pas du démon de pierre qui chargeait étaient aussi bruyants que le tonnerre et ils se rapprochaient. Chaque foulée faisait trembler le sol.

Arlen s'arrêta en dérapant devant l'enclos et tenta de défaire le loquet. Les démons des flammes furent plus rapides et, en une fraction de seconde, ils arrivèrent à portée, prêts à utiliser leur arme la plus meurtrière. Ils crachèrent du feu qui atteignit Arlen et sa mère. La distance affaiblit l'explosion, mais il sentit tout de même ses vêtements prendre feu et perçut une odeur de cheveux brûlés. Une vague de douleur déferla en lui, mais il n'en tint pas compte et parvint enfin à ouvrir le portail de l'enclos. Il était sur le point d'y faire entrer sa mère lorsqu'un démon des flammes bondit sur elle et planta profondément ses griffes dans sa poitrine. Arlen la tira d'un coup sec pour la faire entrer dans l'enclos. Ils traversèrent les protections et Silvy passa sans problème, mais la magie s'embrasa et repoussa le chthonien. Ses griffes, profondément enfoncées dans la chair de la femme, furent expulsées et emportèrent un nuage de chair et de sang.

Leurs vêtements brûlaient encore. Arlen serra Silvy dans ses bras et se jeta au sol. Il encaissa lui-même le plus gros de l'impact, puis roula dans la boue pour éteindre les flammes.

Il était impossible de fermer le portail. Désormais, les démons encerclaient l'enclos et pilonnaient le filet de protection qui s'embrasait sous l'effet de la magie. Mais le portail et la clôture importaient peu. Tant que les poteaux de protection restaient intacts, ils étaient à l'abri des chthoniens.

Mais pas du mauvais temps. La pluie froide tombait à verse et les cinglait. Silvy, couverte de sang et de boue, fut incapable de se relever. Arlen ne savait pas si elle pourrait survivre à ses blessures et à l'averse.

Il tituba jusqu'à l'auge et la renversa d'un coup de pied, répandant ainsi dans la boue les restes du dîner des cochons. Arlen voyait le démon de pierre marteler le filet de protection, mais la magie tenait bon et le chthonien ne pouvait pas passer. Grâce aux éclairs et aux jets de flammes des monstres, il aperçut Marea, ensevelie sous un essaim de démons des flammes qui arrachaient chacun leur tour un morceau de la femme avant de s'écarter en dansant pour s'en repaître.

Un instant plus tard, le démon de pierre abandonna et se dirigea d'un pas lourd vers Marea pour saisir une de ses jambes avec une griffe immense, comme un chat aurait pu le faire avec une souris. Les démons des flammes s'écarterent lorsque le monstre de pierre fit tourner la femme en l'air. Elle poussa un cri rauque et Arlen comprit, horrifié, qu'elle était encore en vie. Il hurla et envisagea de sortir du filet de protection pour aller la chercher. Puis le démon écrasa la femme au sol dans un craquement ignoble.

Ses larmes balayées par la pluie, Arlen détourna le regard avant que la créature commence à la dévorer. Il tira l'auge jusqu'à Silvy, déchira la doublure de sa jupe et utilisa l'eau du ciel pour la mouiller. Du mieux possible, il nettoya la boue des coupures de sa mère et les essuya avec un morceau de tissu sec. Ce n'était pas vraiment propre, mais toujours plus que de la boue des cochons.

Comme Silvy tremblait, il s'étendit près d'elle pour la réchauffer et plaça l'auge puante au-dessus d'eux afin de se protéger de la pluie et de la vision des horribles démons.

Il y eut encore un éclair avant qu'il achève de rabattre l'abri de bois. La dernière chose qu'il vit fut son père, toujours figé sous le porche.

« Si c'était toi dehors... ou ta mère », se rappelait-il l'avoir entendu dire. Mais malgré toutes ses promesses, il semblait que rien ne pouvait pousser Jeph Bales à se battre.



La nuit sembla interminable ; il était inutile d'espérer dormir. Les gouttes de pluie martelaient l'auge avec régularité et les restes de la pâtée encore accrochés à l'intérieur leur tombaient dessus. Ils étaient allongés dans une boue froide qui puait les déjections de cochon. Dans son délire, Silvy tremblait et Arlen la serrait fort en espérant lui apporter un peu de chaleur. Ses propres pieds et mains étaient engourdis par le froid.

Le désespoir s'empara de lui et il pleura sur l'épaule de sa mère. Mais elle se mit à gémir et à lui tapoter la main et ce simple geste instinctif chassa toute la peur, la désillusion et la douleur qu'il ressentait.

Il avait combattu un démon et avait survécu. Il s'était tenu dans une cour envahie de monstres et avait survécu. Les chtoniens étaient peut-être immortels, mais on pouvait leur échapper, les prendre de vitesse.

Et, ainsi que l'avait prouvé le démon de pierre lorsqu'il avait balayé les autres chtoniens de son chemin, on pouvait leur faire du mal.

Mais cela ne changeait rien dans un monde où les hommes comme Jeph ne se dressaient pas face aux chtoniens, pas même pour sauver leurs familles. Quel espoir leur restait-il ?

Pendant des heures, il contempla les ténèbres qui l'entouraient, mais il ne voyait que le visage de son père qui les observait, à l'abri derrière les runes.



La pluie finit par s'arrêter avant l'aube. Arlen profita de cette accalmie pour soulever l'auge, mais le regretta aussitôt, car il perdit ainsi toute la chaleur accumulée sous le bois. Il la reposa et se contenta de jeter quelques coups d'œil jusqu'à ce que le ciel s'illumine.

Lorsqu'il y eut assez de lumière pour y voir, il constata que la plupart des chtoniens avaient disparu ; seuls quelques traînards étaient encore présents alors que les cieux passaient de l'indigo à un bleu lavande. Il souleva de nouveau l'auge et se mit debout, en tentant vainement d'ôter la vase et la boue accrochées à ses vêtements.

Son bras était raide et lui faisait mal lorsqu'il le pliait. Il baissa les yeux et s'aperçut que la peau était rouge vif à l'endroit où le jet de flammes l'avait atteint. *La nuit dans la boue aura au moins servi à ça*, pensa-t-il en se disant que leurs brûlures auraient été bien pires s'ils n'étaient pas restés couchés dans de la boue froide toute la nuit.

Dès que le dernier démon des flammes dans la cour commença à perdre de sa substance, Arlen sortit de l'enclos et s'élança vers la grange.

— Arlen, non ! cria quelqu'un depuis le porche. (Le garçon leva les yeux et vit Jeph, enveloppé dans une couverture, qui le surveillait à l'abri derrière les protections extérieures.) Il ne fait pas encore tout à fait jour ! Attends !

Sans faire attention à lui, Arlen se rendit à la grange dont il ouvrit les portes. Missy, encore attachée à la charrette, avait vraiment l'air malheureuse, mais elle parviendrait jusqu'à Place du Village.

Une main lui attrapa le bras tandis qu'il sortait la jument.

— Tu veux te faire tuer ? demanda Jeph. Écoute-moi, mon garçon !

Arlen dégagea son bras et évita de regarder son père dans les yeux.

— Maman doit voir Coline Trigg, dit-il.

— Elle est vivante ? demanda Jeph d'un air incrédule, en tournant la tête vers l'endroit où la femme était allongée dans la boue.

— Pas grâce à toi, dit Arlen. Je l'emmène à Place du Village.

— Nous l'emmenons tous les deux, corrigea Jeph en se ruant vers sa femme pour la porter dans la charrette.

Ils laissèrent Norine s'occuper des animaux et enterrer les restes de Marea, puis ils empruntèrent la route qui menait à la ville.

Silvy transpirait abondamment et, même si ses brûlures ne semblaient pas plus graves que celles d'Arlen, du sang coulait encore des profondes entailles creusées par les griffes des démons des flammes. Sa chair était gonflée et d'une affreuse couleur rouge.

— Arlen, je..., commença Jeph sur le chemin, en tendant une main tremblante à son fils.

Le garçon s'écarta en détournant le regard et Jeph eut un mouvement de recul, comme s'il s'était brûlé.

Arlen savait que son père avait honte. C'était comme l'avait dit Ragen. Peut-être que Jeph se détestait lui-même, comme Cholie. Pourtant, Arlen n'éprouvait aucune compassion. Sa mère avait subi les conséquences de la lâcheté de Jeph.

Ils firent le reste de la route en silence.

La maison de Coline Trigg, à Place du Village, était une des plus grandes du Val ; les lits y étaient nombreux. En plus de sa famille au premier, Coline accueillait un patient alité sur un des matelas du rez-de-chaussée.

Coline était une petite femme au grand nez et dépourvue de menton. Elle n'avait pas encore trente ans et ses six accouchements avaient élargi ses hanches. Ses vêtements sentaient toujours l'herbe brûlée et ses remèdes étaient tous à base d'une tisane qui avait mauvais goût. Les gens de Val Tibbet se moquaient de ce breuvage, mais tous le buvaient avec gratitude lorsqu'ils attrapaient froid.

La Cueilleuse d'Herbes jeta un regard à Silvy et demanda à Arlen et à son père de la porter à l'intérieur. Elle ne posa pas de question, ce qui n'était pas plus mal, puisque ni Arlen ni Jeph n'auraient su quoi répondre. Elle incisa chaque blessure pour en faire sortir un pus marron et écœurant, et une odeur de pourriture s'éleva. Elle nettoya les plaies ainsi vidées avec de l'eau et des herbes puis les recousit. Jeph devint vert et porta soudain une main à sa bouche.

— Sors ! aboya Coline en pointant le doigt vers la porte pour chasser Jeph.

Alors que l'homme se précipitait dehors, elle regarda Arlen.

— Toi aussi ? demanda-t-elle.

Arlen secoua la tête. Coline le considéra un moment, puis acquiesça.

— Tu es plus courageux que ton père, dit-elle. Va chercher le mortier et le pilon. Je vais t'apprendre à faire un baume pour les brûlures.

Sans quitter sa patiente des yeux, Coline expliqua à Arlen comment se repérer parmi les innombrables pots et bourses de sa pharmacie, l'envoyant chercher les ingrédients et lui décrivant comment les mélanger. Elle poursuivit sa sinistre tâche pendant qu'Arlen appliquait le baume sur les brûlures de sa mère.

Finalement, après s'être occupée de toutes les blessures de Silvy, elle se tourna vers le garçon pour l'examiner. Au début, il protesta, mais le baume fit son œuvre et ce n'est que lorsque la fraîcheur se répandit le long de son bras qu'il se rendit compte à quel point ses brûlures l'avaient fait souffrir.

— Elle va s'en remettre ? demanda Arlen en regardant sa mère.

Cette dernière semblait respirer normalement, mais la chair autour de ses blessures avait une couleur affreuse et l'odeur de pourriture imprégnait encore l'air.

— Je ne sais pas, répondit Coline qui n'était pas du genre à prendre de gants. Je n'ai jamais vu de blessures si graves. Quand les chtoniens sont aussi proches...

— Ils te tuent, compléta Jeph depuis l'embrasure de la porte. Ils auraient aussi tué Silvy sans Arlen. (Il entra dans la pièce, le regard baissé.) Mon fils m'a appris quelque chose hier soir, Coline. Il m'a enseigné que la peur est un ennemi plus redoutable encore que les chtoniens. (Jeph posa les mains sur les épaules de son fils et le regarda dans les yeux.) Je ne te décevrai plus, promit-il.

Arlen acquiesça et détourna le regard. Il voulait le croire, mais il n'arrêtait pas de revoir son père sous le porche, figé par la peur.

Jeph s'approcha de Silvy et serra sa main moite. Elle transpirait encore et les remèdes l'avaient fait sombrer dans un sommeil agité.

— Elle va mourir ? demanda Jeph.

La Cueilleuse d'Herbes poussa un long soupir.

— Je suis plutôt douée pour réparer les os, dit-elle, et pour mettre au monde les bébés. Je peux ôter une fièvre et empêcher une grippe d'empirer. Je peux même soigner les blessures causées par les démons si elles sont encore récentes. (Elle secoua la tête.) Mais elle a la fièvre du démon. Je lui ai donné des herbes pour atténuer la douleur et l'aider à dormir, mais il faudrait une meilleure Cueilleuse que moi pour préparer un remède.

— Qui d'autre y a-t-il ? demanda Jeph. Il n'y a que toi au Val.

— Celle qui m'a tout appris, répondit Coline. La vieille Mey Friman. Elle vit à la lisière du Pré Ensoleillé, à deux jours d'ici. Si quelqu'un peut la guérir, c'est elle, mais vous feriez mieux de vous dépêcher. La fièvre va vite s'étendre, et si vous mettez trop de temps, même la vieille Mey ne pourra plus vous aider.

— Comment la trouver ? demanda Jeph.

— Tu ne peux pas te perdre, il n'y a qu'une seule route. Mais ne tourne pas à l'embranchement qui part vers les bois, ou tu passeras des semaines sur la route de Miln. Le Messenger est parti pour les Prés il y a quelques heures, mais il devait d'abord faire plusieurs arrêts au Val. Si vous vous dépêchez, vous le rattraperez. Les Messagers voyagent avec leurs propres protections. Si vous le trouvez, vous pourrez vous déplacer jusqu'au crépuscule au lieu de vous arrêter pour chercher un abri. Le Messenger pourrait réduire votre temps de trajet par deux.

— Nous le trouverons, dit Jeph, quoi qu'il en coûte.

Il avait pris un ton déterminé et Arlen se mit à espérer.



Une étrange nostalgie s'empara d'Arlen lorsqu'il regarda, depuis l'arrière de la charrette, Val Tibbet s'évanouir dans le lointain. Pour la première fois, il allait passer plus d'une journée loin de chez lui. Il allait voir un autre village ! Une semaine plus tôt, une telle aventure aurait été son plus grand rêve. Mais désormais, il ne rêvait plus que d'une chose : que tout redevienne comme avant.

Quand la ferme était en sécurité.

Quand sa mère n'était pas blessée.

Quand il ignorait que son père était un lâche.

Coline avait promis d'envoyer un de ses garçons jusqu'à la ferme pour prévenir Norine qu'ils seraient absents au moins une semaine, aider à s'occuper des animaux et vérifier les protections. Les voisins participeraient, mais le deuil de Norine était trop récent pour qu'elle puisse affronter seule les nuits.

La Cueilleuse d'Herbes leur avait également fourni une carte rudimentaire, soigneusement roulée et glissée dans un tube de protection. Le papier était rare au Val et on ne le donnait pas à la légère. Arlen, fasciné par la carte, l'étudia pendant des heures, même s'il ne parvenait pas à déchiffrer les quelques mots associés aux divers lieux. Le garçon, tout comme son père, ne savait pas lire.

La carte indiquait le chemin jusqu'au Pré Ensoleillé et ce qu'on trouvait autour de la route, mais les distances restaient vagues. Il y avait des fermes dans lesquelles ils pourraient se mettre à l'abri le long de la voie, mais on ne pouvait déterminer la distance qui les séparait.

Sa mère, trempée de sueur, dormait de façon intermittente. Parfois, elle parlait ou criait, mais ce qu'elle disait n'avait pas de sens. Arlen la tamponnait avec un linge mouillé et lui donnait à boire la forte tisane que la Cueilleuse d'Herbes lui avait appris à concocter et qui ne semblait avoir aucun effet.

En fin d'après-midi, ils arrivèrent près de la maison de Harl Tanneur, un fermier qui vivait aux confins du Val. La ferme de Harl n'était qu'à deux heures du Hameau près du Bois, mais le temps de se mettre en route, Arlen et son père n'étaient partis qu'en milieu d'après-midi.

Arlen se rappela qu'il voyait tous les ans Harl et ses trois filles à la fête du solstice d'été, mais ils

n’y venaient plus depuis que les chtoniens avaient emporté la femme de Harl, deux étés auparavant. Harl menait depuis une vie de reclus en compagnie de ses filles. Même la tragédie du Hameau ne l’avait pas fait sortir de chez lui.

Les trois quarts des champs des Tanneur étaient noircis et brûlés ; seuls les plus proches de la maison étaient protégés et semés. Une vache squelettique ruminait dans la cour poussiéreuse et les côtes des chèvres attachées au poulailler étaient bien visibles.

La maison des Tanneur, de plain-pied, était faite de pierres scellées par de la boue tassée et de l’argile. Des runes délavées étaient peintes sur les plus grosses pierres. Arlen les trouva maladroites, mais apparemment, elles avaient tenu jusque-là. Le toit était irrégulier et de courts poteaux de protection dépassaient du chaume pourrissant. La maison jouxtait une petite grange dont les fenêtres étaient recouvertes de planches et dont la porte était à moitié sortie de ses gonds. De l’autre côté de la cour, la grande grange semblait en bien plus mauvais état encore. Les protections tenaient peut-être toujours, mais le bâtiment paraissait prêt à s’effondrer sur lui-même.

— Je n’avais encore jamais vu la ferme de Harl, dit Jeph.

— Moi non plus, mentit Arlen.

À part les Messagers, rares étaient ceux qui avaient des raisons d’emprunter la route au-delà du Hameau près du Bois. Ceux qui y habitaient étaient l’objet de nombreuses conjectures à Place du Village. Arlen avait fait de nombreuses escapades jusqu’à la ferme du Tanneur Fou. C’était le lieu le plus éloigné de chez lui où il s’était jamais rendu. Pour rentrer avant le crépuscule, il avait dû courir à toute vitesse pendant des heures.

Une fois, quelques mois auparavant, il avait failli ne pas y parvenir. Il tentait d’apercevoir la fille aînée de Harl, Ilain. Les autres garçons racontaient qu’elle avait la plus grosse poitrine du Val et il voulait la voir de ses propres yeux. Ce jour-là, il attendit et l’aperçut qui sortait de la maison en pleurant. Elle restait belle malgré sa tristesse et Arlen avait eu envie d’aller la consoler, malgré les huit étés qui faisaient d’elle son aînée. Il n’en avait pas eu le courage, mais il l’avait regardée plus longtemps qu’il aurait dû et l’avait presque payé au prix fort lorsque le soleil avait commencé à descendre.

Un chien galeux se mit à aboyer lorsqu’ils approchèrent de la ferme et une jeune fille sortit sous le porche en les avisant de ses yeux tristes.

— Nous allons peut-être devoir nous abriter ici, dit Jeph.

— Il reste encore du temps avant la nuit, dit Arlen en secouant la tête. Si nous ne rattrapons pas Ragen d’ici là, la carte indique une autre ferme près de l’endroit où se trouve l’embranchement vers les Villes Libres.

Jeph jeta un coup d’œil à la carte par-dessus l’épaule d’Arlen.

— C’est encore loin, dit-il.

— Maman ne peut pas attendre, répliqua Arlen. Nous n’arriverons pas à destination aujourd’hui, mais chaque heure de trajet la rapproche de son remède.

Jeph regarda Silvy, couverte de sueur, puis il leva les yeux vers le soleil et acquiesça. Ils firent un signe à la fille sous le porche, mais ne s’arrêtèrent pas.

Ils parcoururent une grande distance dans les heures qui suivirent, mais ne virent aucune trace du Messager ou d'une autre ferme. Jeph regarda le ciel orange.

— Il fera nuit noire dans moins de deux heures, dit-il. Il faut faire demi-tour. En se dépêchant, nous pourrions arriver chez Harl à temps.

— La ferme est peut-être après la prochaine courbe, expliqua Arlen. Nous la trouverons.

— On ne peut pas le savoir, dit Jeph en crachant sur le côté de la charrette. La carte n'est pas très claire. Nous faisons demi-tour tant qu'il en est encore temps, inutile de discuter.

Arlen, incrédule, écarquilla les yeux.

— Nous allons perdre une demi-journée en faisant ça. Sans parler de la nuit. Maman pourrait mourir pendant tout ce temps ! cria-t-il.

Jeph jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sa femme, emmitouflée dans des couvertures, transpirait et haletait. Il regarda tristement les ombres qui s'allongeaient autour de lui et réprima un frisson.

— Si nous restons bloqués dehors après la nuit, répondit-il doucement, nous mourons tous.

Son père avait à peine fini sa phrase qu'Arlen secouait déjà la tête. Il refusait de l'accepter.

— On pourrait..., se hasarda-t-il. On pourrait dessiner des runes sur le sol, finit-il par dire. Tout autour de la charrette.

— Et si le vent se lève et vient les recouvrir ? demanda son père. Que ferons-nous ?

— La ferme est peut-être juste derrière la prochaine colline ! insista Arlen.

— Ou peut-être à trente kilomètres, répliqua son père, ou bien elle a brûlé il y a plus d'un an. Qui sait ce qui s'est passé depuis que cette carte a été dessinée ?

— Tu es en train de me dire que maman ne vaut pas la peine qu'on prenne ce risque ? l'accusa Arlen.

— Comment oses-tu me dire ça ? hurla son père en manquant de renverser le garçon. Je l'ai aimée toute ma vie ! Je le sais mieux que toi ! Mais je ne vais pas risquer nos trois vies ! Elle tiendra cette nuit ! Il le faut !

Sur ces mots, il tira sur les rênes, arrêta la charrette et lui fit faire demi-tour. Le cuir claqua durement contre les flancs de Missy pour l'élancer sur la route. L'animal, effrayé par la nuit qui venait, partit à vive allure.

Arlen se retourna vers Silvy en ravalant sa colère. Il regarda le corps de sa mère, inerte, tressauter à chaque pierre et à chaque ornière de la route. Malgré ce que pouvait penser son père, Arlen savait que ses chances de survie venaient d'être réduites de moitié.



Le soleil était presque couché lorsqu'ils atteignirent la ferme isolée. Jeph et Missy semblaient

partager la même terreur panique et le même empressement. Arlen avait sauté à l'arrière de la charrette pour empêcher sa mère d'être secouée par les violents cahots. Il la serrait fort et encaissait la plupart des coups et des meurtrissures.

Mais pas tous : il sentait les points de suture céder et les blessures se rouvrir. Si la fièvre du démon ne l'emportait pas, il y avait de fortes chances que le voyage s'en charge.

Jeph dirigea la charrette droit vers le porche en criant :

— Harl ! Nous demandons un toit !

La porte s'ouvrit presque aussitôt, avant même qu'ils soient descendus de leur véhicule. Un homme en salopette usée sortit, une longue fourche à la main. Harl était mince et coriace, comme de la viande séchée. Ilain, une jeune fille robuste, le suivait, armée d'une grosse pelle au tranchant métallique. La dernière fois qu'Arlen l'avait vue, elle pleurait et était terrifiée, mais il n'y avait plus une trace de peur dans ses yeux désormais. Sans tenir compte des ténèbres rampantes, elle s'approcha de la charrette.

Harl hocha la tête lorsque Jeph sortit Silvy du véhicule.

— Porte-la à l'intérieur, ordonna-t-il et Jeph se hâta d'obéir en poussant un profond soupir lorsqu'il passa derrière les protections.

— Ouvre la porte de la grande grange, lança Harl à Ilain. La charrette ne rentrera pas dans la petite.

Ilain attrapa ses jupons et se mit à courir. Son père se tourna vers Arlen.

— Conduis la charrette dans la grange, mon garçon ! Vite !

Arlen s'exécuta.

— Pas le temps de la dételer, dit le fermier. Elle devra s'y faire.

Cela ferait la deuxième nuit de suite. Arlen se demanda si Missy serait détélée un jour.

Le père et la fille refermèrent rapidement la porte de la grange et vérifièrent les runes.

— Qu'attends-tu ? lança Harl à Arlen. Cours dans la maison ! Ils seront là d'un instant à l'autre !

Il n'avait pas fini de parler que les démons surgirent. Arlen et lui s'élancèrent en courant vers la maison tandis que des bras griffus et des têtes cornues semblaient pousser du sol.

Tous trois contournèrent les créatures mortelles, l'adrénaline et la peur accroissant leur agilité et leur vitesse. Les premières créatures à se solidifier, de gracieux démons des flammes se lancèrent à leur poursuite et gagnèrent du terrain sur eux. Pendant qu'Arlen et Ilain continuaient à courir, Harl se retourna et leur lança la fourche.

Le démon en tête du groupe fut frappé à la poitrine et rejeté en arrière, parmi ses camarades, mais même la peau d'un petit démon des flammes était trop dure et coriace pour être percée par une fourche. La créature prit l'outil entre ses griffes, enflamma le manche de bois en y crachant du feu, puis le jeta sur le côté.

Le chthonien n'avait pas été blessé, mais le projectile avait tout de même ralenti les démons. Ils repartirent aussitôt à la poursuite des humains, mais lorsque Harl bondit sous le porche, ils furent

brutalement arrêtés par une rangée de protections contre laquelle ils s'écrasèrent aussi sûrement que s'il s'était agi d'un mur de brique. Pendant que la magie s'embrasait et les repoussait dans la cour, Harl entra dans la maison. Il claqua la porte et la verrouilla avant d'appuyer son dos contre le battant.

— Le Créateur soit loué, dit-il faiblement, essoufflé et pâle.



À l'intérieur de la maison de Harl, l'air, chaud et épais, sentait la moisissure et les déchets. Au sol, le jonc infesté de vermines absorbait partiellement l'eau qui s'écoulait à travers le toit de chaume, mais était très usé. Deux chiens et plusieurs chats vivaient dans la maison et il fallait prendre garde où l'on posait les pieds. Une marmite de pierre, accrochée dans la cheminée, rehaussait l'ensemble d'une odeur aigre due à un ragoût en perpétuelle ébullition auquel on ajoutait des ingrédients dès qu'il commençait à en manquer. Dans un coin de la pièce, un rideau bigarré offrait un peu d'intimité pour dissimuler le pot de chambre.

Arlen fit de son mieux pour refaire les pansements de Silvy, puis Ilain et sa sœur Beni installèrent la femme dans leur chambre tandis que la plus jeune des filles de Harl, Renna, ajoutait deux bols ébréchés sur la table pour Arlen et son père.

Il n'y avait que trois pièces : une chambre partagée par les filles, une autre pour Harl et la salle commune dans laquelle ils cuisinaient, mangeaient et travaillaient. Un rideau usé divisait la pièce et séparait la partie où l'on dînait de celle où l'on préparait les repas. Une porte protégée menait à la petite grange.

— Renna, va avec Arlen vérifier les runes pendant que les hommes parlent et que Beni et moi préparons le dîner, dit Ilain.

Renna acquiesça, prit Arlen par la main et l'entraîna à sa suite. Elle avait presque dix ans, quasiment autant que le garçon qui en avait onze, et elle était jolie sous les taches de boue qui maculaient son visage. Elle portait une combinaison unie, sale et soigneusement raccommodée et ses cheveux bruns étaient ramenés vers l'arrière et attachés par une bande de tissu en lambeaux qui n'empêchait pas quelques mèches de s'échapper pour retomber sur son visage rond.

— Celle-ci est éraflée, indiqua-t-elle en désignant une rune sur un des seuils. Un des chats a dû marcher dessus.

Elle prit un morceau de charbon dans la trousse et traça un trait à l'endroit où la ligne avait été effacée.

— Ça ne va pas, dit Arlen. Les lignes ne sont plus régulières maintenant. Ça affaiblit la rune. Tu devrais tout redessiner.

— Je n'ai pas le droit de les redessiner, chuchota Renna. Je dois le dire à père ou à Ilain s'il y en a une que je ne peux pas réparer.

— Je peux m'en charger, dit Arlen en prenant le morceau de charbon.

Il effaça soigneusement l'ancienne protection et en dessina une nouvelle, d'un geste rapide et

confiant. Il recula d'un pas lorsqu'il eut terminé, examina l'encadrement de la fenêtre, puis il remplaça aussitôt plusieurs autres.

Pendant qu'il travaillait, Harl les vit et se leva avec nervosité, mais un geste et quelques paroles apaisantes de Jeph le firent se rasseoir.

Arlen prit un moment pour admirer son œuvre.

— Même un démon de pierre ne pourra pas passer par là, dit-il fièrement. (Il se retourna et vit que Renna le regardait fixement.) Quoi ? demanda-t-il.

— Tu es plus grand que dans mon souvenir, dit la fille en baissant les yeux, l'air timide.

— Eh bien, cela fait deux ans, répondit Arlen, ne sachant quoi ajouter.

Lorsqu'ils eurent fini leur ronde, Harl rappela sa fille. Renna et lui se parlèrent doucement et Arlen la surprit plusieurs fois en train de le regarder, mais il ne parvint pas à entendre ce qu'ils disaient.

Ils mangèrent un ragoût de panais et de maïs accompagné d'une viande qu'Arlen ne put identifier, mais qui remplissait l'estomac. Ils profitèrent du dîner pour raconter leur histoire.

— J'aurais préféré que vous veniez nous voir plus tôt, dit Harl lorsqu'ils eurent terminé. Nous sommes souvent allés chez la vieille Mey Friman. Elle habite plus près de chez nous que Trigg, à Place du Village. S'il vous a fallu deux heures de coups de fouet pour arriver jusqu'à nous, vous auriez vite atteint la ferme de Mack dans les Près, en vous pressant. La vieille Mey n'est alors plus qu'à une heure. Elle n'a jamais trop aimé habiter dans le bourg. En fouettant vraiment bien cette jument, vous auriez pu y arriver ce soir.

Arlen fit violemment claquer sa cuiller contre la table. Tout le monde tourna les yeux vers lui, mais il dévisageait son père si intensément qu'il ne le remarqua pas.

Jeph ne put soutenir longtemps ce regard. Il baissa la tête.

— On ne pouvait pas savoir, dit-il sur un ton misérable.

— Vous n'avez pas à vous en vouloir pour votre prudence, dit Ilain en lui touchant l'épaule. (Elle se tourna vers Arlen, une pointe de réprimande dans les yeux.) Tu comprendras quand tu seras plus grand, lui expliqua-t-elle.

Arlen se leva aussitôt et quitta la table d'un pas lourd. Il passa derrière le rideau et alla se pelotonner près de la fenêtre pour regarder les démons à travers une latte brisée du volet. Ils tentaient sans relâche de traverser les protections et échouaient, mais Arlen ne se sentait pas protégé par la magie. Il se sentait emprisonné par elle.



— Allez jouer dans la grange avec Arlen, ordonna Harl à ses cadettes lorsqu'ils eurent tous terminé de manger. Ilain va ramasser les bols. Vos aînés ont à parler.

Beni et Renna se levèrent en même temps et disparurent derrière le rideau. Arlen n'était pas

d'humeur à jouer, mais les filles ne le laissèrent pas donner son avis et le relevèrent avant de le tirer vers la porte.

Beni alluma une lanterne fendue qui baigna la grange d'une faible lueur. Harl possédait deux vieilles vaches, quatre chèvres, une truie avec huit petits et six poulets. Tous étaient décharnés et osseux ; sous-alimentés. On voyait même les côtes du cochon. Le cheptel semblait à peine suffire pour nourrir Harl et les filles.

La grange n'était pas en meilleur état. La moitié des volets étaient cassés et la paille pourrissait sur le sol. Les chèvres avaient mangé la paroi de leur stalle et s'attaquaient au foin de la vache. La boue, la pâtée et les fientes agglomérées ne formaient plus qu'une seule matière dans laquelle pataugeait le cochon.

Renna fit visiter les stalles à Arlen, les unes après les autres

— Papa n'aime pas que l'on donne des noms aux animaux, confessat-elle, alors nous le faisons en cachette. Celle-là c'est Sabote, dit-elle en désignant la vache. Son lait est tourné, mais papa dit qu'il est bon. À côté, c'est Ronchonnette. Elle donne des coups de pied, mais seulement si on la traite trop fort ou en retard. Les chèvres sont...

— Arlen se fiche des animaux, dit Beni à sa sœur sur un ton de réprimande.

Elle prit le garçon par le bras et l'entraîna à l'écart. Beni était plus grande que sa cadette, mais Arlen trouvait Renna plus jolie. Ils grimpèrent dans le grenier à foin et s'effondrèrent sur la paille propre.

— Jouons au jeu de l'abri, proposa Beni.

Elle sortit une petite bourse en cuir de sa poche et fit rouler quatre dés en bois sur le sol du grenier. Sur les dés étaient peints des symboles : flamme, pierre, eau, vent, bois et runes. Il y avait de nombreuses variantes, mais, selon la plupart des règles, il fallait tirer trois runes avant de pouvoir lancer quatre jets d'une autre sorte.

Ils jouèrent aux dés pendant un moment. Renna et Beni avaient leurs propres règles dont Arlen suspectait que la plupart étaient inventées au fur et à mesure dans la simple intention de gagner.

— Deux runes trois fois à la suite comptent comme trois runes, annonça Beni après avoir fait un tel lancé. On gagne.

Arlen n'était pas d'accord, mais il n'avait aucune envie de se disputer.

— Comme on a gagné, tu as un gage, déclara Beni.

— Non, dit Arlen.

— Si, insista Beni.

Une fois de plus, Arlen sentit que la contredire ne le mènerait nulle part.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-il sur un ton méfiant.

— Fais-le jouer au bisous-bisous ! dit Renna en tapant dans ses mains.

Beni donna une tape sur la tête de sa sœur.

— Je sais, idiot !

— C'est quoi le bisous-bisous ? demanda Arlen, craignant de déjà connaître la réponse.

— Oh, tu verras, dit Beni et les deux filles éclatèrent de rire. C'est un jeu d'adulte. Papa y joue avec Ilain parfois. Tu fais semblant d'être marié.

— Quoi ? Comme si tu échangeais des vœux ? demanda Arlen, méfiant.

— Non, idiot, comme ça, dit Beni avant de passer ses bras autour des épaules du garçon et presser sa bouche contre la sienne.

Arlen n'avait encore jamais embrassé de fille. Elle ouvrit la bouche et il l'imita. Leurs dents se heurtèrent et ils reculèrent tous les deux.

— Aïe ! dit le garçon.

— Tu y vas trop fort, Beni, se plaignit Renna. C'est à moi.

Le baiser de Renna se révéla, en effet, bien plus doux. Arlen le trouva plutôt plaisant. Comme s'il se retrouvait près d'un feu alors qu'il faisait froid.

— Voilà, dit Renna, lorsque leurs lèvres se séparèrent. C'est comme ça qu'on fait.

— Nous devons dormir ensemble ce soir, dit Beni. Nous pourrons nous entraîner plus tard.

— Je suis désolé que tu aies dû laisser ton lit à ma mère, dit Arlen.

— C'est pas grave, répondit Renna. Avant la mort de maman, on avait l'habitude de partager un lit. Mais maintenant, Ilain dort avec papa.

— Pourquoi ? demanda Arlen.

— On n'est pas censées en parler, souffla Beni à Renna.

Cette dernière fit mine de ne pas avoir entendu, mais poursuivit néanmoins plus bas :

— Ilain dit que maintenant que maman est morte, papa lui a expliqué que c'était son devoir de le rendre heureux comme le fait habituellement une épouse.

— Elle doit faire la cuisine, coudre et tout ça ? demanda Arlen.

— Non, plutôt jouer à un jeu qui ressemble au bisous-bisous, répondit Beni. Mais il faut un garçon pour y jouer. (Elle tira sur la salopette d'Arlen.) Si tu nous montres ton engin, on te l'apprendra.

— Je ne te montrerai pas mon engin ! dit-il en reculant.

— Pourquoi pas ? demanda Renna. Beni l'a appris à Lucik Boggins et maintenant, il veut y jouer tout le temps.

— Papa et le père de Lucik disent que je lui suis promise, se vanta Beni. Donc, ça ne pose pas problème. Et comme Renna va t'être promise, tu devrais lui montrer le tien.

Renna se mordit un doigt et détourna le regard, sans cesser d'observer Arlen du coin de l'œil.

— C'est pas vrai ! s'exclama Arlen. Elle ne m'est pas promise !

— De quoi crois-tu que les aînés parlent à l'intérieur, idiot ? demanda Beni.

— C'est faux, dit Arlen.

— Va voir, rétorqua Beni sur un ton de défi.

Arlen regarda les deux filles, puis descendit l'échelle et se glissa dans la maison aussi silencieusement que possible. Il entendait des voix derrière le rideau et il s'approcha encore un peu.

— Je voulais Lucik tout de suite, disait Harl, mais Fernan veut qu'il s'occupe de brasser pendant encore une saison. Sans une autre paire de bras à la ferme, c'est compliqué de garder l'estomac plein, surtout depuis que les poules ont cessé de pondre et que le lait d'une des vaches a tourné.

— Nous prendrons Renna quand nous reviendrons de chez Mey, dit Jeph.

— Tu vas lui dire qu'ils sont promis ? demanda Harl.

Arlen retint son souffle.

— Il le faut bien, répondit Jeph.

Harl grogna.

— Je crois que tu devrais attendre demain, dit-il. Quand vous serez seuls sur la route. Parfois, les garçons piquent une crise lorsqu'on leur annonce. Ça peut blesser la fille.

— Tu as sans doute raison, dit Jeph.

Arlen avait envie de crier.

— J'en suis sûr, dit Harl. Crois-en l'expérience de quelqu'un qui a des filles ; elles s'énervent pour un rien, pas vrai Lainie ? (On entendit une tape et Ilain poussa un petit cri.) Enfin, reprit Harl, tout le mal que tu peux leur faire est oublié une fois qu'elles ont pleuré quelques heures.

Il y eut un long silence, et Arlen repartit vers la porte de la grange.

— J'vais au lit, gronda Harl. (Arlen se figea.) Puisque Silvy est dans ton lit ce soir, Lainie, tu n'as qu'à dormir avec moi lorsque tu auras fait la vaisselle et couché les filles.

Arlen plongea derrière un établi et y resta le temps que Harl aille se soulager dans le lieu d'aisances avant de s'enfermer dans sa chambre. Le garçon s'apprêtait à revenir dans la grange lorsque Ilain prit la parole.

— Je veux partir moi aussi, lâcha-t-elle dès que la porte se fut refermée.

— Quoi ? demanda Jeph.

Arlen voyait leur pied sous le rideau derrière lequel il s'était caché. Ilain fit le tour de la table pour venir s'asseoir près de son père.

— Emmenez-moi avec vous, dit Ilain. S'il vous plaît. Tout ira bien pour Beni quand Lucik sera arrivé. Mais moi, je dois partir.

— Pourquoi ? demanda Jeph. Vous avez visiblement assez de nourriture pour trois.

— Ce n'est pas le problème, expliqua Ilain. La raison importe peu. Je dirai à papa que je suis dans les champs lorsque vous viendrez chercher Renna. Je partirai sur la route et vous y retrouverai. Lorsque papa s'apercevra que je suis partie, il y aura une nuit entre nous. Il ne nous suivra pas.

— Je n'en serais pas si sûr, dit Jeph.

— Votre ferme est la plus éloignée qui soit, supplia Ilain. (Arlen la vit poser une main sur le genou de Jeph.) Je peux travailler, promit-elle. Je gagnerai mon pain.

— Je ne peux pas t'enlever à Harl, dit Jeph. Je n'ai rien à lui reprocher et je ne veux pas créer un conflit.

Ilain cracha.

— Le vieux salaud cherche à vous faire croire que je partage son lit à cause de Silvy, dit-elle doucement. En réalité, il me frappe si je ne le rejoins pas chaque nuit lorsque Renna et Beni sont endormies.

Jeph resta silencieux un moment.

— Je vois, finit-il par dire.

Il serra le poing et commença à se lever.

— Non, s'il vous plaît, dit Ilain. Vous ne le connaissez pas. Il vous tuerait.

— Je devrais rester sans rien faire ? demanda Jeph.

Arlen ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Qu'est-ce que cela pouvait faire qu'Ilain dorme dans la chambre de Harl ?

Le garçon vit la fille se rapprocher de son père.

— Vous aurez besoin de quelqu'un pour s'occuper de Silvy, chuchota-t-elle. Et si elle devait mourir... (elle se pencha un peu plus et sa main remonta le long de la cuisse de Jeph dans un mouvement semblable à celui que Beni avait tenté sur Arlen.) je pourrais devenir votre femme. Je remplirais votre ferme d'enfants, promit-elle.

Jeph poussa un grognement.

Arlen eut la nausée et chaud au visage. Il déglutit et sentit un goût de bile dans sa bouche. Il voulait crier leur plan à Harl. L'homme avait affronté un chthonien pour sa fille, chose que ne ferait jamais Jeph. Il imagina Harl frappant son père et cette vision ne lui parut pas déplaisante.

Jeph hésita, puis repoussa Ilain.

— Non, dit-il. Nous emmènerons Silvy chez la Cueilleuse d'Herbes demain et elle ira bien.

— Alors, prenez-moi avec vous, supplia Ilain en tombant à genoux.

— Je... je vais y réfléchir, répondit son père.

Beni et Renna surgirent alors de la grange. Arlen se leva aussitôt et fit semblant d'entrer avec elles tandis qu'Ilain se redressait prestement. Il sentit que l'instant où il aurait pu les affronter était passé.

Après avoir couché les filles et sorti une paire de couvertures crasseuses pour Arlen et Jeph dans la salle principale, Ilain prit une profonde inspiration et se rendit dans la chambre de son père. Peu après, Harl grogna doucement et quelques cris étouffés de la fille s'échappèrent de la chambre. Arlen fit semblant de ne pas les entendre et regarda Jeph qui se mordait le poing.



Le lendemain matin, Arlen se leva avant l'aube, alors que le reste de la maisonnée dormait encore. Quelques instants avant l'aurore, il ouvrit la porte et regarda les rares chthoniens restants qui, derrière les protections, sifflaient et fendaient l'air de leurs griffes dans sa direction. Lorsque le dernier démon de la cour se transforma en brouillard, le garçon quitta la maison et se rendit dans la grande grange pour donner de l'eau à Missy et aux autres chevaux de Harl. La jument était de mauvaise humeur et elle le mordit.

— Encore un jour, lui dit Arlen en lui accrochant sa musette.

Son père ronflait encore lorsqu'il retourna dans la maison et frappa sur le chambranle de la chambre partagée par Renna et Beni. Cette dernière repoussa le rideau sur le côté et le garçon remarqua aussitôt l'expression inquiète sur le visage des deux sœurs.

— Elle ne se réveillera pas, dit Renna, qui était agenouillée près de la mère d'Arlen, d'une voix étouffée. Je sais que tu voulais partir dès le lever du soleil, mais quand je l'ai secouée... (Elle fit un geste vers le lit, les yeux humides.) Elle est si pâle.

Arlen se précipita près de sa mère et lui prit la main. Ses doigts étaient froids et mouillés, mais son front était brûlant. Elle haletait et empestait la maladie des démons. Ses pansements suintaient un liquide marron et jaune.

— Papa ! cria Arlen.

Quelques instants plus tard, Jeph apparut, suivi par Ilain et Harl.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Jeph.

— Prends un de mes chevaux en plus du tien, dit Harl. Et change-les lorsque l'un des deux est fatigué. Ne lambine pas et tu seras chez Mey dans l'après-midi.

— Nous te sommes redevables, dit Jeph.

Harl repoussa cette idée d'un geste.

— Dépêchez-vous maintenant, dit-il. Ilain va vous préparer quelque chose à manger pour la route.

Renna attrapa le bras d'Arlen lorsqu'il se retourna pour partir.

— Nous sommes promis maintenant, chuchota-t-elle. Je t'attendrai sur le porche, chaque crépuscule jusqu'à ce que tu reviennes.

Elle l'embrassa sur la joue. Ses lèvres étaient douces et il les sentit bien après leur départ.



La charrette rebondissait et tressautait sur la route en terre accidentée. Ils ne s'arrêtèrent qu'une fois, pour échanger les chevaux. Arlen regarda la nourriture qu'Ilain avait empaquetée comme s'il

s'agissait de poison. Jeph la mangea avec appétit.

En prenant le pain dur et le fromage sec et piquant, il commença à penser qu'il ne s'agissait peut-être que d'une méprise. Peut-être n'avait-il pas entendu ce qu'il avait entendu. Peut-être Jeph n'avait-il pas hésité avant de repousser Ilain.

C'était une illusion tentante, mais Jeph la réduisit à néant quelques instants plus tard.

— Que penses-tu de la cadette de Harl ? demanda-t-il. Tu as passé un peu de temps avec elle.

Cela fit à Arlen l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

— Renna ? s'enquit-il en feignant l'innocence. Elle est pas mal, je crois. Pourquoi ?

— J'ai parlé à Harl, dit son père. Elle va venir vivre avec nous lorsque nous retournerons à la ferme.

— Pourquoi ? demanda Arlen.

— Pour s'occuper de ta mère, pour aider à la ferme, et... pour d'autres raisons.

— Lesquelles ? insista le garçon.

— Harl et moi voulons voir si vous vous entendez tous les deux, dit Jeph.

— Et si ce n'est pas le cas ? demanda Arlen. Si je n'ai pas envie qu'une fille me suive toute la journée en me demandant de jouer à bisous-bisous avec elle ?

— Un jour, dit Jeph, jouer à ce jeu ne te dérangera plus.

— Elle n'a qu'à venir alors, dit Arlen en haussant les épaules et en faisant semblant de ne pas voir où son père voulait en venir. Pourquoi Harl est-il si pressé de se débarrasser d'elle ?

— Tu as vu l'état de leur ferme ; ils arrivent à peine à se nourrir, dit Jeph. Harl aime beaucoup ses filles et il veut le meilleur pour elles. Et le mieux qui puisse arriver est qu'elles se marient encore jeunes pour qu'elles aient des fils afin de l'aider et même des petits-enfants avant qu'il meure. Ilain est déjà plus vieille que la plupart des filles qui se marient. Lucik Boggins va venir aider à la ferme de Harl cet automne. Ils espèrent que Beni et lui s'entendront.

— J'imagine que Lucik n'avait pas non plus le choix, grommela Arlen.

— Il est heureux de partir, et a de la chance ! l'interrompit Jeph, perdant patience. La vie va t'apprendre de dures leçons, Arlen. Il y a bien plus de garçons que de filles au Val et on ne peut pas gaspiller nos existences. Tous les ans, des gens deviennent gâteux, malades ou se font tuer par des chtoniens. Si nous ne continuons pas à faire des enfants, Val Tibbet va disparaître comme une centaine d'autres villages l'ont déjà fait ! Il faut empêcher ça !

En voyant son père, habituellement calme, se mettre à bouillir, Arlen décida sagement de ne rien dire.

Une heure plus tard, Silvy se mit à crier. Ils se retournèrent et la découvrirent en train d'essayer de se lever dans la charrette, se serrant la poitrine et haletant bruyamment, d'une façon affreuse. Arlen bondit à l'arrière du chariot ; elle l'agrippa avec une force étonnante, puis expulsa une glaire épaisse sur sa chemise. Ses yeux globuleux et injectés de sang le regardèrent fixement et avec fureur, sans pour autant sembler le reconnaître. Arlen cria lorsqu'elle se convulsa et il s'efforça de la tenir le

plus fermement possible.

Jeph arrêta la charrette et, ensemble, ils l'obligèrent à s'allonger. Elle se débattit en criant entre deux respirations rauques. Puis, comme Cholie, elle eut une dernière convulsion avant de s'immobiliser.

Jeph regarda sa femme puis pencha la tête en arrière et hurla. Arlen manqua de se mordre la lèvre en tâchant de retenir ses larmes, mais il n'y parvint pas. Ils pleurèrent tous les deux au-dessus du corps de la femme.

Lorsque leurs sanglots se calmèrent, Arlen jeta des coups d'œil autour de lui, le regard vide. Il essaya de se concentrer sur quelque chose, mais le monde lui paraissait fou, comme s'il n'était pas réel.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? finit-il par demander.

— On fait demi-tour, dit son père et ces paroles firent à Arlen le même effet que si on l'avait poignardé. On la ramène à la maison et on la brûle. On essaie de continuer à vivre. Il y a toujours la ferme et il faut s'occuper des animaux, et même avec Norine et Renna pour nous aider, les temps vont être durs.

— Renna ? demanda le garçon, incrédule. On l'emmène encore avec nous ? Même maintenant ?

— La vie continue, Arlen, déclara son père. Tu es presque un homme et un homme a besoin d'une femme.

— Tu en as trouvé une pour chacun d'entre nous ? lâcha Arlen.

— Quoi ? demanda Jeph.

— Je t'ai entendu avec Ilain, hier soir ! cria le garçon. Tu as déjà prévu de prendre une autre femme ! Tu te fiches de maman, hein ? Tu as déjà pensé à quelqu'un d'autre pour s'occuper de ton engin ! En tout cas jusqu'à ce qu'elle se fasse tuer elle aussi, parce que tu auras trop peur pour aller l'aider !

Le père d'Arlen le frappa ; une forte gifle sur le visage qui claqua dans l'air du matin. Sa colère s'évanouit aussitôt et il s'approcha de son fils.

— Arlen, je suis désolé... ! dit-il en pleurant, mais le garçon s'écarta et sauta de la charrette.

» Arlen ! cria Jeph, mais son fils l'ignora et courut aussi vite que possible vers les bois qui longeaient la route.



3

UNE NUIT SEUL

319 AR

Arlen courait dans les bois à toute vitesse, se dirigeant au hasard, tournant parfois à angle droit pour s'assurer que son père ne pourrait pas le suivre. Mais lorsque les cris de Jeph devinrent plus faibles, il comprit que celui-ci n'essaierait même pas.

Pourquoi prendrait-il cette peine ? pensa-t-il. *Il sait que je vais devoir revenir avant la nuit. Où pourrais-je aller ?*

Partout. Cette réponse lui vint spontanément et son cœur lui dit que c'était la bonne réponse.

Il ne pouvait pas retourner à la ferme et faire comme si de rien n'était. Il ne pouvait pas regarder Ilain prendre la place de sa mère dans le lit conjugal. Même la jolie Renna, qui embrassait si bien, lui rappellerait toujours ce qu'il avait perdu et pourquoi.

Mais où pouvait-il aller ? Son père avait raison à propos d'une chose : il allait bien devoir s'arrêter de courir. Il allait devoir se mettre à l'abri avant la nuit ou bien les heures à venir allaient être ses dernières.

Revenir à Val Tibbet n'était pas envisageable. Quelle que soit la personne à qui il demanderait asile, elle le ramènerait chez lui en le tenant par l'oreille le lendemain et il serait fouetté pour son escapade.

Le Pré Ensoleillé, alors. À part quand le Porc payait quelqu'un pour y apporter une cargaison, personne ne s'y rendait en venant de Val Tibbet, à part les occasionnels Messagers.

Coline avait dit que Ragen se dirigeait vers le Pré Ensoleillé avant de repartir dans les Villes Libres. Arlen aimait bien Ragen, c'était le seul adulte qui lui avait parlé sans condescendance. Le Messenger et Keerin avaient plus d'un jour d'avance sur lui et ils étaient à cheval, mais s'il se dépêchait, il pourrait peut-être les rattraper à temps et les supplier de l'emmener jusqu'aux Villes Libres.

Il avait toujours la carte de Coline, attachée autour du cou. Elle indiquait la route jusqu'aux Près Ensoleillés et les fermes qui se trouvaient en chemin. Même aussi loin dans les bois, il était presque sûr de savoir où était le nord.

À midi, il trouva la route ou, plus exactement, la route le trouva car elle apparut face à lui au milieu des bois. Il avait dû perdre son sens de l'orientation entre les arbres.

Il continua à marcher pendant quelques heures, mais ne vit aucune trace d'une ferme ou de la maison de la vieille Cueilleuse d'Herbes. En regardant le soleil, son inquiétude s'accrut. S'il marchait vers le nord, l'astre aurait dû se trouver à sa gauche, mais ce n'était pas le cas. Il était pile en face de lui.

Il s'arrêta et examina la carte qui confirma ses craintes. Il n'était pas sur la route du Pré Ensoleillé, mais sur celle qui allait vers les Villes Libres. Pire : après l'embranchement qui menait au Pré Ensoleillé, cette voie sortait des limites de la carte.

L'idée de revenir sur ses pas était décourageante, d'autant plus qu'il ne savait pas s'il trouverait un abri à temps. Il se retourna néanmoins, prêt à rebrousser chemin.

Non, décida-t-il. Faire demi-tour, c'est ce qu'aurait fait papa. Quoi qu'il arrive, je continue tout droit.

Arlen se remit à marcher, laissant Val Tibbet et les Prés Ensoleillés derrière lui. Chaque pas était plus facile et léger que le précédent.

Il avança pendant des heures et finit par sortir de la zone boisée pour déboucher dans une prairie : des terres vastes et luxuriantes, vierges de tout labour et de tout pâturage. Il monta au sommet d'une colline et inspira une profonde goulée de cet air frais et pur. Un gros rocher saillait du sol : Arlen grimpa dessus et contempla le vaste monde qui avait toujours été hors de sa portée. Aucune habitation n'était visible, il n'y avait pas un seul endroit où se mettre à l'abri. Il avait peur de la nuit à venir, mais c'était une sensation lointaine, comme le fait de savoir qu'on va vieillir et mourir un jour.

Lorsque l'après-midi se transforma en soirée, Arlen se mit à chercher un endroit où se reposer. Un taillis semblait prometteur : il y avait peu d'herbes entre les arbres et il pouvait dessiner des runes sur le sol, mais un démon de bois pourrait escalader l'un des troncs et, de là, sauter dans son cercle de protection.

Il y avait un petit tas de pierres dépourvu d'herbe, mais, lorsque Arlen se tint à son sommet, il remarqua que le vent était fort et craignit qu'il puisse recouvrir les runes, les rendant inutiles.

Pour finir, Arlen trouva un endroit que les démons des flammes avaient incendié récemment. Les bourgeons naissants n'avaient pas encore percé la couche de la cendre et, en traînant les pieds, il découvrit que le sol était dur en dessous. Il dégagea la cendre sur une grande surface et commença à dessiner un cercle de runes. Comme il avait peu de temps, il en fit un petit, pour éviter que vitesse n'égale précipitation.

Il utilisa un bâton fin et dessina les runes dans la poussière, dispersant délicatement les détritiques qui s'y trouvaient. Il travailla plus d'une heure, rune après rune, reculant fréquemment d'un pas pour s'assurer qu'elles étaient alignées correctement. Ses mains, comme d'habitude, se déplaçaient avec assurance et empressement.

Lorsqu'il eut fini, Arlen avait fait un cercle d'un mètre cinquante de diamètre. Il vérifia les runes trois fois et ne décela pas d'erreurs. Il rangea le bâton dans sa poche et s'assit au milieu du cercle, observant les ombres s'allonger et le soleil descendre en colorant le ciel.

Peut-être allait-il mourir ce soir-là. Ou peut-être pas. Arlen se disait que cela importait peu. Mais son courage s'évanouissait à mesure que la lumière faiblissait. Il sentait son cœur battre dans sa poitrine, et son instinct qui lui disait de se relever et de s'enfuir. Mais il n'avait nulle part où aller. Il

était à des kilomètres du plus proche endroit où demander asile. Il trembla, mais pas de froid.

C'était une mauvaise idée, chuchota une petite voix dans son esprit. Il la fit taire, mais ce courage apparent ne détendit pas ses muscles contractés lorsque les rayons du soleil disparurent et qu'il se retrouva environné de ténèbres.

Ils arrivent, le prévint la voix effrayée dans sa tête quand les rubans de brume s'élevèrent du sol.

Le brouillard se rassembla ça et là et les corps des démons prirent forme en sortant de terre. Arlen se leva en même temps qu'eux et serra ses petits poings. Comme toujours, les démons des flammes arrivèrent en premier, trottant joyeusement, chacun suivi d'une traînée de flammes vacillantes. Vinrent ensuite les démons du vent, qui se mirent aussitôt à courir en déployant leurs ailes parcheminées avant de bondir dans les airs. Les démons de pierre leur succédèrent, extirpant péniblement leurs grosses carcasses du Cœur.

Puis les chthoniens virent Arlen et hurlèrent de plaisir en se ruant sur le garçon sans défense.

Un démon du vent s'abattit le premier, en piqué, agitant les griffes accrochées au bout de ses ailes dans l'intention de déchiqueter la gorge d'Arlen. Le garçon cria, mais des étincelles jaillirent lorsque les serres se heurtèrent aux protections et détournèrent l'attaque. Emporté par l'élan, le démon alla frapper le bouclier et fut violemment repoussé dans une explosion scintillante d'énergie. La créature hurla en touchant le sol, mais elle se redressa aussitôt, s'agitant alors que l'énergie magique courait encore le long de ses écailles.

Les agiles démons des flammes attaquèrent ensuite. Le plus imposant d'entre eux n'était guère plus grand qu'un chien. Ils arrivèrent en trotinant et en criant puis se mirent à frapper le bouclier de leurs griffes. Arlen tressaillait chaque fois que les runes s'enflammaient, mais la magie tenait bon. Lorsqu'ils virent que le garçon avait créé un maillage efficace, ils lui crachèrent du feu.

Arlen connaissait ce truc, évidemment. Il dessinait des runes depuis qu'il avait l'âge de tenir un bâtonnet de charbon et il connaissait les symboles qui contraient les jets de flammes. Le feu fut repoussé aussi efficacement que les griffes. Il ne sentit même pas la chaleur.

Les chthoniens se rassemblèrent pour profiter du spectacle, et chaque fois que les protections s'activaient et qu'un éclair permettait à Arlen d'y voir, il en dénombrait de plus en plus : une horde cruelle, avide de lui arracher la peau des os.

D'autres démons du vent s'abattirent sur lui et furent repoussés par les runes. Les démons des flammes se jetèrent eux aussi sur lui, frustrés, acceptant la brûlure cuisante de la magie dans l'espoir de réussir à passer. Ils étaient sans cesse repoussés. Arlen cessa de sursauter. Il commença à leur lancer des insultes et mit sa peur de côté.

Son attitude de défi ne fit que provoquer davantage les démons. Peu accoutumés à être raillés par leur proie, ils redoublèrent d'efforts pour passer les protections tandis qu'Arlen serrait les poings et faisait les gestes obscènes qu'il avait vu les adultes de Val Tibbet adresser parfois au vieux Porc.

C'était de ça qu'il avait peur ? C'était à cause de ça que l'humanité vivait dans la terreur ? De ces pathétiques bêtes frustrées ? Ridicule. Il cracha et la salive alla grésiller sur les écailles d'un démon des flammes, triplant sa colère.

Puis les créatures cessèrent de hurler. Dans la lumière vacillante des démons des flammes, il vit les chthoniens s'écarter et laisser passer un démon de pierre qui fonçait vers lui, chacun de ses pas

évoquant un tremblement de terre.

Toute sa vie, Arlen avait vu des chthoniens de loin, à l'abri derrière des fenêtres ou des portes. Avant les terribles événements de ces derniers jours, il n'avait jamais été dehors avec un chthonien complètement formé et n'était jamais resté sans bouger face à eux. Il savait que leur taille pouvait varier, mais il ne savait pas dans quelle proportion.

Le démon de pierre mesurait cinq mètres.

Il était gigantesque.

Arlen leva la tête pour regarder le monstre qui approchait. Même de loin, c'était une masse démesurée et imposante de muscles aux traits anguleux. Son épaisse carapace noire était couverte de bosses osseuses et sa queue épineuse battait violemment l'air, faisant onduler ses épaules massives. Il se tenait voûté sur ses deux pieds griffus qui creusaient de grands sillons dans le sol à chacun de ses pas. Ses longs bras noueux se terminaient sur des serres de la taille de couteaux de boucher et sa gueule couverte de bave s'ouvrait en grand pour révéler des rangées de dents aiguisées comme des lames. Une langue noire en sortit, comme pour goûter la peur d'Arlen.

Un des démons des flammes ne parvint pas à s'écarter à temps de son chemin et le démon de pierre le balaya d'un revers de main, ses griffes creusant de grosses entailles lorsque l'impact fit décoller le plus petit chthonien.

Terrifié, Arlen recula d'un pas, puis d'un autre face à l'avancée du monstre géant. Il ne revint à la raison qu'au dernier moment et se figea pour ne pas sortir du cercle.

Se souvenir du périmètre ne lui apporta qu'un réconfort éphémère. Arlen doutait que ses runes puissent être assez fortes pour cette épreuve. Il doutait même qu'un tel symbole puisse exister.

Les démons le regardèrent un long moment en savourant sa terreur. Les démons de pierre se hâtaient rarement, sauf lorsqu'ils le décidaient et ils pouvaient alors atteindre une vitesse ahurissante.

Lorsque le démon frappa, Arlen perdit son sang-froid. Il cria et tomba au sol, se recroquevilla en position fœtale et se couvrit la tête des bras.

L'explosion qui en résulta fut étourdissante. Alors même qu'il se protégeait les yeux, Arlen perçut l'éclair brillant de la magie, comme si la nuit s'était transformée en jour. Il entendit les cris de rage du démon et jeta un coup d'œil : il vit le chthonien tourner sur lui-même pour envoyer sa lourde queue cornue contre les protections.

La magie s'embrasa de nouveau et la créature fut encore repoussée.

Arlen s'efforça de reprendre sa respiration, qu'il avait bloquée. Il regarda le démon frapper ses protections, encore et encore, en hurlant de colère. Un liquide chaud se mit à couler sur ses cuisses.

Ayant honte de lui-même et de sa couardise, Arlen se releva et regarda le démon dans les yeux. Il hurla, un cri primal issu du plus profond de son être, un cri qui rejetait tout ce qu'était le chthonien et tout ce qu'il représentait.

Il ramassa une pierre et la lança sur la créature.

— Retourne dans le Cœur d'où tu viens ! cria-t-il. Retournes-y et meurs !

Le démon parut à peine sentir la pierre rebondir sur sa carapace, mais cela décupla sa rage et il

frappa la protection, incapable de passer au travers. Arlen traita la créature des noms les plus insultants qu'il connaissait, épuisant son vocabulaire limité, tout en fouillant le sol à la recherche de projectiles. Lorsqu'il n'eut plus de pierres, il se mit à sauter sur place en agitant les bras et en criant pour défier les monstres.

Puis il glissa et posa le pied sur une rune.

Le temps sembla s'arrêter et Arlen et le démon géant se regardèrent pendant ce qui sembla un long moment : ils prirent peu à peu conscience de l'énormité de ce qui venait de se passer. Ils finirent par bouger en même temps : Arlen sortit rapidement le bâton lui servant à tracer les symboles et plongea vers la rune tandis que le démon lui donnait un coup de son immense main griffue.

L'esprit vif, Arlen évalua les dégâts en un instant. Une seule ligne de la rune était endommagée. Il répara la protection d'un trait de son outil, mais comprit tout de même qu'il était trop tard. Les griffes avaient déjà commencé à entailler sa chair.

Puis la magie fonctionna de nouveau et le démon fut repoussé en hurlant de douleur. Arlen, lui aussi, cria. Il se retourna et retira les griffes de son dos et les lança au loin avant même de chercher à comprendre ce qui venait de se passer.

C'est alors qu'il le vit, posé dans le cercle, pris de convulsions et fumant.

Le bras du démon.

Arlen, en état de choc, regarda le membre coupé puis se retourna vers le démon qui grondait et se débattait en frappant tous les chtoniens assez stupides pour rester à sa portée. En les frappant d'un seul bras.

Il reporta son attention sur le membre, tranché net et cautérisé, qui dégageait une fumée à l'odeur infecte. Avec plus de courage qu'il pensait en posséder, Arlen ramassa la grosse masse de chair démoniaque et essaya de la lancer à l'extérieur du cercle, mais les runes marchaient dans les deux sens. Tout ce qui appartenait aux chtoniens ne pouvait pas plus en sortir qu'y entrer. Le bras rebondit sur les protections et retomba aux pieds d'Arlen.

Puis la douleur déferla. Le garçon toucha les blessures dans son dos et sa main revint couverte de sang. Écœuré, ses forces l'abandonnant, il tomba à genoux et se mit à pleurer, à cause de la douleur, mais aussi de la peur de bouger et d'érafler une autre protection. Il sanglota surtout pour sa mère. Il comprenait désormais la douleur qu'elle avait ressentie cette nuit-là.

Arlen passa le reste de la nuit, recroquevillé et terrorisé. Il entendait les démons qui l'encerclaient et attendaient, dans l'espoir d'une erreur qui leur permettrait d'entrer. Même s'il avait été possible de dormir, il ne s'y serait pas risqué de peur qu'un mouvement dans son sommeil permette aux chtoniens d'atteindre leur but.

L'aube parut mettre des années à venir. Arlen leva souvent les yeux vers le ciel, mais, chaque fois, il ne voyait que le gigantesque démon de pierre mutilé qui serrait son moignon sec et sanglant en faisant le tour du cercle, de la haine dans les yeux.

Au bout d'une éternité, une pointe de rouge vint teindre l'horizon, suivi par de l'orange, du jaune et enfin un blanc éclatant. Les autres chtoniens retournèrent vers le Cœur avant que le jaune atteigne le ciel, mais le géant resta le dernier, à montrer ses rangées de dents tout en sifflant vers le garçon.

Mais la haine du démon de pierre manchot ne pouvait rien contre sa peur du soleil. Lorsque les dernières ombres disparurent, il plongeait sous terre sa grande tête cornue. Arlen se releva et sortit du cercle en grimaçant de douleur. Son dos était en feu. Ses blessures avaient cessé de saigner pendant la nuit, mais il les sentit se rouvrir lorsqu'il s'étira.

Il repensa alors à l'avant-bras griffu qui se trouvait près de lui et le regarda. On aurait dit un tronc d'arbre couvert de plaques rigides et froides. Arlen ramassa le membre pesant et le tint devant lui.

Au moins, j'ai un trophée, pensa-t-il en s'efforçant de faire preuve de courage, même si la vue du sang sur les griffes noires le fit frissonner.

Puis un rayon de lumière l'atteignit. Plus de la moitié du soleil avait dépassé l'horizon. Le membre du démon se mit à grésiller et à fumer puis éclata comme une bûche humide que l'on aurait lancée dans un feu. Peu après, il s'enflamma et Arlen, apeuré, le lâcha. Il le regarda brûler avec fascination, la lumière du soleil le frappant jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un mince bout carbonisé. Il l'enjamba et l'effleura d'un orteil, le faisant tomber en poussière.



Arlen trouva une branche dont il se servit comme canne pour s'aider à marcher. Il était conscient de sa chance. Et de sa bêtise. Les runes tracées au sol n'étaient pas fiables. Même Ragen le disait. Qu'aurait-il fait si le vent les avait recouvertes, comme lui avait dit son père ?

Par le Créateur, et s'il avait plu ?

Combien de nuits pourrait-il survivre ? Arlen n'avait aucune idée de ce qui se trouvait derrière la prochaine colline et n'avait aucune raison de penser qu'il y avait quelque chose entre lui et les Villes Libres qui, apparemment, se situaient à plusieurs semaines de marche.

Il sentit des larmes couler sur ses joues. Il les essuya brutalement, en grognant pour se reprendre. S'abandonner à la peur, c'était ainsi que son père résolvait les problèmes, et Arlen savait déjà que ça ne fonctionnait pas.

— Je n'ai pas peur, se dit-il. Pas peur.

Arlen poursuivit son chemin, sans se méprendre sur ce mensonge.

Vers midi, il tomba sur un ruisseau rocailleux. L'eau était fraîche et pure et il se pencha pour boire. Ce mouvement provoqua des élancements douloureux tout le long de son dos.

Il ne s'était pas occupé de ses blessures. Ce n'était pas comme s'il pouvait les recoudre comme Coline. Il pensa à sa mère et à la façon dont elle nettoyait ses coupures ou ses éraflures, chaque fois qu'il rentrait à la maison.

Il retira sa chemise et découvrit que le dos de son vêtement était déchiré et couvert de croûtes de sang. Il la plongeait dans l'eau et regarda la terre et le sang être emportés par le courant. Il étendit ses habits sur les rochers pour qu'ils sèchent puis s'immergea dans le liquide glacial.

Le froid le fit tressaillir, mais il endormit aussitôt la douleur dans son dos. Il se frotta du mieux qu'il put et nettoya les blessures douloureuses jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le supporter.

Tremblant, il sortit du ruisseau et s'allongea sur les rochers près de ses vêtements.

Il se réveilla en sursaut quelque temps plus tard. Il pesta en découvrant que le soleil avait avancé dans le ciel et que la journée était presque finie. Il pourrait encore marcher un peu, mais il savait que ce serait prendre un risque inutile. Mieux valait garder du temps pour préparer ses défenses.

Près du ruisseau se trouvait une grande bande de terrain humide. Il en arracha facilement l'herbe afin de se dégager un espace. Il tassa la terre, l'aplanit et se mit à tracer des runes. Cette fois, il dessina un périmètre plus grand, puis, après l'avoir vérifié trois fois, il ajouta un autre cercle concentrique à l'intérieur du premier pour plus de sécurité. La terre humide résisterait au vent et le ciel ne semblait pas menaçant.

Satisfait, Arlen creusa un trou et rassembla des branches sèches pour allumer un petit feu. Tâchant d'oublier sa faim, il s'assit au centre du cercle intérieur tandis que le soleil plongeait derrière l'horizon. Il éteignit le feu lorsque l'astre rouge prit une teinte lavande, puis pourpre, et il respira profondément pour essayer de calmer les battements de son cœur. Finalement, la lumière disparut et les chthoniens surgirent.

Arlen attendit en retenant son souffle. Un démon des flammes finit par sentir son odeur et courut vers lui en hurlant. À cet instant, la terreur de la nuit précédente fondit de nouveau sur lui et il sentit son sang se figer.

Les chthoniens n'eurent pas conscience de ses protections avant de les heurter. Au premier éclat de magie, Arlen poussa un soupir de soulagement. Les démons griffaient la barrière, mais ne parvenaient pas à passer.

Un démon du vent, qui volait haut, là où les protections étaient faibles, passa le premier anneau, mais se heurta au second en plongeant sur le garçon et atterrit entre les deux cercles. Arlen lutta pour garder son calme lorsque la créature se releva.

Bipède, son corps long et mince était doté de membres chétifs qui se terminaient sur des griffes crochues de quinze centimètres de long. La face interne de ses bras et l'extérieur de ses jambes étaient palmés d'une membrane fine semblable à du cuir, qui recouvrait des os flexibles saillant des flancs du monstre. À peine plus grand qu'un adulte, le démon avait des ailes d'une envergure de deux fois sa hauteur qui le faisaient paraître gigantesque lorsqu'il volait. Une corne incurvée partait de sa tête, se repliait en arrière et était palmée comme ses membres, formant une crête qui rejoignait son dos. Son long museau abritait des dents de deux centimètres de long, qui brillaient d'une lueur jaune sous le clair de lune.

Malgré la grâce dont il faisait preuve dans les airs, le chthonien se déplaçait avec maladresse au sol. De près, les démons du vent n'étaient pas aussi impressionnants que leurs cousins. Les démons de bois et de pierre étaient couverts d'une cuirasse impénétrable et usaient d'une force surhumaine pour mouvoir leurs griffes épaisses. Les démons des flammes étaient plus rapides que n'importe quel humain et crachaient un feu qui pouvait embraser n'importe quoi. Les démons du vent... Arlen se disait que Ragen aurait pu transpercer une de ces ailes d'un coup de lance et le mutiler.

Non, pensa-t-il. Je suis presque sûr que je pourrais y arriver tout seul.

Mais il n'avait pas de lance, et qu'il soit impressionnant ou non importait peu : le chthonien pouvait encore le tuer si ses runes intérieures ne tenaient pas. Il se crispa lorsque la bête approcha.

La créature balança la griffe crochue au bout de son aile vers le garçon. Arlen tressaillit, mais la magie étincela sur les runes et le monstre fut repoussé.

Après quelques autres coups inutiles, le chtonien tenta de s'envoler. Il courut, déploya ses ailes pour prendre le vent, mais heurta la protection extérieure avant d'avoir assez d'élan. La magie le renvoya à terre.

Arlen éclata de rire malgré lui lorsque le chtonien essaya de se relever. Ses ailes immenses qui traînaient sur le sol lui firent perdre l'équilibre. Il n'avait pas de mains pour se propulser et ses bras chétifs ployaient sous son poids. Il gesticula désespérément un moment avant de réussir enfin à se relever.

Piégé, il tenta de décoller à plusieurs reprises, mais l'espace entre les cercles n'était pas assez grand et il échoua chaque fois. Les démons des flammes sentirent la détresse de leur cousin et poussèrent des cris de joie, bondissant autour du cercle pour suivre la créature et railler sa malchance.

Arlen sentit une vague de fierté monter en lui. Il avait commis des erreurs la nuit précédente, mais il ne les referait pas. L'espoir naquit alors en lui, celui de survivre et voir les Villes Libres.

Les démons des flammes finirent par se lasser de se moquer du démon du vent et ils partirent à la recherche d'une proie plus facile, tirant de leurs cachettes de petits animaux en crachant du feu. Un lièvre apeuré bondit dans le cercle extérieur d'Arlen et le démon qui le pourchassait s'arrêta près de la protection. Le démon du vent lui sauta dessus maladroitement, mais le lièvre l'évita facilement en traversant le cercle et en sortant de l'autre côté pour se retrouver alors face à d'autres chtoniens. Il fit demi-tour et repartit en sens inverse ; cette fois encore, il alla trop loin.

Arlen aurait aimé pouvoir communiquer avec la pauvre créature et lui faire comprendre qu'elle serait à l'abri dans le cercle intérieur, mais il devait se contenter de la regarder entrer et sortir du périmètre des runes.

Puis l'impensable se produisit. Le lièvre entra en trotinant dans le cercle et érafla une rune. Les démons des flammes se précipitèrent par l'ouverture en hurlant, à la suite de l'animal. Le démon du vent isolé s'échappa et s'envola.

Arlen maudit le lièvre et l'insulta de plus belle lorsque l'animal fonça sur lui. S'il endommageait les runes intérieures, ils seraient tous les deux condamnés.

Avec la vitesse d'un garçon de ferme, Arlen se précipita sur le lièvre et l'attrapa par les oreilles. L'animal gigota vivement, prêt à tout pour s'échapper, mais l'enfant avait bien souvent attrapé des lapins dans les champs de son père. Il le ramena dans ses bras, le dos contre lui, l'arrière-train par-dessus la tête. Quelques instants plus tard, le lièvre l'observait d'un regard vide et avait cessé de lutter.

Il était tenté de jeter la créature aux démons. Cela serait plus sûr que de prendre le risque qu'il s'échappe et endommage une autre protection. *Et pourquoi pas ?* se demanda-t-il. *Si je l'avais trouvé en plein jour, je l'aurais mangé.*

Pourtant, il se rendit compte qu'il ne pouvait s'y résoudre. Les démons avaient tant pris au monde, à lui-même. Il jura alors qu'il ne leur donnerait jamais rien de son plein gré.

Pas même ça.

Toute la nuit, Arlen tint fermement la créature terrifiée, lui parlant à voix basse et caressant sa douce fourrure. Tout autour, les démons hurlaient, mais le garçon fit comme si de rien n'était, son attention portée sur l'animal.

Cette méditation marcha un temps, jusqu'à ce qu'un grognement le ramène à la réalité. Il leva les yeux et découvrit le gigantesque démon de pierre manchot qui fondait sur lui, sa bave grésillant chaque fois qu'elle touchait les runes. La blessure de la créature avait guéri et formait un moignon nouveau au niveau de son coude. Il semblait encore plus furieux que la nuit précédente.

Le chthonien frappa la barrière sans se soucier des embrasements magiques qui l'aiguillonnaient. Il frappa à plusieurs reprises, des coups assourdissants, pour tenter de passer et d'assouvir sa vengeance. Arlen serra fort le lièvre, les yeux écarquillés. Il savait que les chocs ne feraient pas faiblir les runes, mais cela ne diminuait en rien la peur que le démon était déterminé à lui infliger.



Lorsque la lumière matinale chassa les démons pour une autre journée, Arlen laissa enfin partir le lièvre qui s'éloigna aussitôt en bondissant. Son estomac gargouilla lorsqu'il le regarda s'enfuir, mais après ce qu'ils avaient partagé, il ne parvenait pas à considérer l'animal comme de la nourriture.

Il se leva, tituba et manqua de tomber, pris de nausées. Ses blessures lui donnaient l'impression que son dos était en feu. Il toucha la peau tendre et enflée et il se rendit compte que sa main était couverte du même pus marron et puant que Coline avait extrait des plaies de Silvy. Les coupures le brûlaient et il avait des bouffées de chaleur. Il se baigna de nouveau dans le ruisseau, mais l'eau froide n'abaissa pas sa température.

Arlen savait qu'il allait mourir. La vieille Mey Friman, si elle existait bien, était à deux jours de trajet. Et s'il avait vraiment la fièvre du démon, cela importait peu. Il ne tiendrait pas deux jours.

Pourtant, il ne parvenait pas à se résoudre à abandonner. Il reprit la route, titubant, en suivant les sillons creusés par un chariot là où ils le mèneraient.

S'il devait mourir, il préférerait le faire plus près des Villes Libres que de la prison d'où il venait.



4

LEESHA

319 AR

Leesha passa la nuit à pleurer.

Cela n'avait rien d'extraordinaire, mais, ce soir-là, ce n'était pas sa mère qui l'avait mise dans cet état. C'étaient les cris. Les runes de quelqu'un ne fonctionnaient plus ; impossible de dire lesquelles, mais des hurlements de terreur et d'agonie résonnaient dans le noir et de la fumée s'élevait dans le ciel. Le village entier était baigné dans une lumière orange brumeuse, la fumée réfractant les émanations enflammées des chthoniens.

Les habitants du Creux du Coupeur ne pouvaient pas encore partir à la recherche des survivants. Ils n'osaient même pas affronter les flammes. Ils devaient se contenter de prier le Créateur que les braises ne soient pas emportées par le vent, que les flammes ne se propagent pas. C'était pour cette raison que les maisons du Creux du Coupeur étaient construites à bonne distance les unes des autres, mais une forte brise pouvait toujours emporter une étincelle au loin.

Même si le feu était contenu, la cendre et la fumée dans l'air pouvaient facilement tacher de suie d'autres runes et permettre aux chthoniens d'entrer là où ils mouraient d'envie de le faire.

Aucun monstre ne testait les runes autour de la maison de Leesha. C'était mauvais signe, car cela indiquait que les démons avaient trouvé des proies plus faciles dans le noir.

Sans défense et effrayée, la jeune fille fit la seule chose possible. Elle pleura. Elle pleura pour les morts, pour les blessés et pour elle-même. Dans un village composé de moins de quatre cents habitants, tous les décès lui feraient de la peine.

Leesha n'avait pas tout à fait treize étés. Ses longs cheveux bruns ondulés et ses yeux perçants bleu clair faisaient d'elle une jeune fille exceptionnellement belle. Elle n'était pas encore en fleur et ne pouvait donc pas se marier, mais elle était promise à Gared Coupeur, le plus joli garçon du village. Grand et musclé, Gared avait deux étés de plus qu'elle. Les autres filles gloussaient quand il passait, mais il était à Leesha et tout le monde le savait. Il lui ferait de solides enfants.

S'il survivait à cette nuit.

La porte de sa chambre s'ouvrit. Sa mère ne prenait jamais la peine de frapper.

De visage comme de corps, Elona ressemblait beaucoup à sa fille. Elle était dans la trentaine et était encore belle ; sa longue chevelure, noire et épaisse, tombait en cascade sur ses fières épaules.

Elle avait une silhouette généreuse et féminine que tous jalousaient, et c'était la seule chose que Leesha espérait hériter d'elle. Sa propre poitrine commençait seulement à éclore et il faudrait encore du temps avant qu'elle soit comparable à celle de sa mère.

— Cesse donc de pleurer, bonne à rien, lança Elona en jetant à Leesha un chiffon pour qu'elle s'essuie la figure. Sangloter ne sert à rien. Cela peut te permettre d'arriver à tes fins si tu le fais devant un homme, mais mouiller ton oreiller ne ramènera pas les morts à la vie.

Elle referma la porte et laissa Leesha de nouveau seule, dans l'horrible lumière orange qui vacillait à travers les lattes des volets.

As-tu le moindre sentiment ? pensa Leesha en s'adressant à sa mère.

Elona avait raison : les pleurs ne ramèneraient personne à la vie, mais elle avait tort en disant qu'ils ne servaient à rien. Pleurer avait toujours servi d'échappatoire à Leesha lorsque les choses allaient mal. D'autres filles auraient pu croire que sa vie était parfaite, uniquement parce qu'elles ne voyaient pas le visage qu'Elona montrait à sa fille unique lorsqu'elles étaient seules. La mère n'avait jamais caché qu'elle avait toujours voulu des fils, et Leesha et son père devaient affronter son mépris pour ne pas lui avoir fait ce plaisir.

Mais elle sécha tout de même ses larmes avec colère. Il lui tardait d'être en fleur et que Gared l'emmène. Comme cadeau de mariage, les villageois leur construiraient une maison, puis il la porterait pour traverser les runes et ferait d'elle une femme pendant que tous se réjouiraient à l'extérieur. Elle aurait ses propres enfants et les traiterait bien mieux que sa mère l'avait fait avec elle.



Leesha était habillée lorsque sa mère ouvrit la porte à la volée. Elle n'avait pas du tout dormi.

— Je veux que tu sois sortie dès que cette satanée cloche sonnera, ordonna Elona. Et que je ne t'entende pas ne serait-ce que murmurer que tu es fatiguée ! Je ne laisserai aucun membre de notre famille paraître rechigner à aider.

Leesha connaissait assez bien sa mère pour savoir que le mot le plus important de sa phrase était « paraître ». Elona ne se souciait d'aider personne à part elle-même.

Le père de Leesha, Erny, attendait à la porte sous le regard sévère d'Elona. Il n'était pas très grand et le qualifier de robuste aurait suggéré une force qu'il ne possédait pas. Il n'était pas plus solide de corps que d'esprit : c'était un homme timide qui n'élevait jamais la voix. Erny avait douze ans de plus qu'Elona. Ses fins cheveux bruns avaient déserté le sommet de son crâne et il portait des lunettes à la fine monture qu'il avait achetées à un Messenger, des années plus tôt ; c'était le seul homme du village à en posséder.

En résumé, il n'était pas celui qu'Elona aurait aimé qu'il soit, mais il y avait, dans les Villes Libres, une grosse demande pour le papier fin qu'il fabriquait, et elle aimait suffisamment l'argent que cela lui rapportait.

Contrairement à sa mère, Leesha désirait vraiment aider ses voisins. Dès que les chtoniens

disparurent, avant même que la cloche sonne, elle sortit et se mit à courir vers le feu.

— Leesha ! Reste avec nous ! cria Elona.

Sa fille ne lui prêta aucune attention. La fumée était épaisse et étouffante, mais elle se servit de son tablier pour couvrir sa bouche et ne ralentit pas.

Quelques habitants du village s'étaient déjà rassemblés au moment où elle atteignit le foyer de l'incendie. Trois maisons avaient été réduites en cendres et deux autres brûlaient. Les flammes menaçaient de se propager aux habitations voisines. Leesha poussa un cri en s'apercevant qu'une des maisons était celle de Gared.

Smitt, le propriétaire de l'auberge et de l'épicerie de la ville, se trouvait sur les lieux et aboyait des ordres. Il était le Représentant du village depuis si longtemps que Leesha ne se souvenait d'aucune autre personne occupant ce poste. Il n'aimait guère donner des directives et préférait laisser les gens régler leurs propres problèmes, mais tout le monde s'accordait pour dire qu'il faisait bien son travail.

— ... ne tirera jamais l'eau du puits assez vite, disait-il lorsque Leesha arriva près de lui. Nous allons devoir former une chaîne de seaux depuis le ruisseau pour asperger les autres maisons, ou le village entier sera en feu à la nuit tombée.

Gared et Steave arrivèrent alors en courant, épuisés et couverts de suie, mais en bonne santé. Gared, qui venait d'avoir quinze ans, était plus grand que la majorité des adultes du village. Steave, son père, était un géant qui dépassait tout le monde. Leesha sentit le nœud dans son estomac disparaître lorsqu'elle les aperçut.

Mais avant qu'elle puisse courir vers Gared, Smitt désigna le garçon.

— Gared, tire la charrette contenant les seaux jusqu'au ruisseau ! (Il regarda les autres.) Leesha, suis-le et commence à les remplir !

La jeune fille courut aussi vite qu'elle put, mais même en tirant la lourde charrette, Gared arriva avant elle au petit ruisseau qui coulait jusqu'à la Rivière Angiers, à des kilomètres au nord. Dès qu'elle l'eut rattrapé, elle se jeta dans ses bras. Elle s'était dit que le revoir vivant dissiperait les horribles images qu'elle avait en tête, mais cela ne fit que les rendre plus vivaces. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait si elle perdait Gared.

— J'avais peur que tu sois mort, gémit-elle en pleurant contre sa poitrine.

— Je vais bien, chuchota-t-il en la serrant fort. Je vais bien.

Ils se mirent aussitôt à décharger la charrette et à remplir les seaux, formant le début de la chaîne alors que d'autres les rejoignaient. Bientôt, plus d'une centaine de villageois formaient une ligne du ruisseau jusqu'à l'incendie et se faisaient passer des seaux, remplis dans une direction et vides dans l'autre. Gared fut rappelé jusqu'au feu avec la charrette. On avait besoin de la force de ses bras pour lancer de l'eau.

Le chariot revint bien vite, cette fois tiré par le Confesseur Michel et rempli de blessés. Cette vision provoqua des sentiments partagés chez Leesha. Voir des villageois, tous des amis, brûlés et blessés, la touchait profondément, mais peu de brèches laissaient des survivants et chacun d'eux était un cadeau pour lequel elle pouvait remercier le Créateur.

Le Saint Homme et son acolyte, l'Enfant Jona, allongèrent les blessés près du ruisseau. Michel laissa le jeune homme les réconforter pendant qu'il retournait en chercher d'autres avec la charrette.

Leesha détourna le regard et se concentra sur le remplissage des seaux. L'eau froide engourdisait ses pieds et ses bras devinrent lourds comme du plomb, mais elle s'oublia dans le travail jusqu'à ce qu'un chuchotement retienne son attention.

— La Sorcière Bruna arrive !

Leesha tourna aussitôt la tête.

En effet, la vieille Cueilleuse d'Herbes avançait sur le chemin, accompagnée par son apprentie, Darsy.

Personne ne connaissait vraiment l'âge de Bruna. On racontait qu'elle était déjà vieille lorsque les anciens du village étaient encore jeunes. Elle avait même assisté à la naissance de la plupart d'entre eux. Elle avait survécu à son mari, à ses enfants, à ses petits-enfants, et il ne lui restait plus aucune famille.

À présent, seule une mince peau ridée et translucide couvrait ses os effilés. À moitié aveugle, elle ne marchait que d'un pas traînant, mais pouvait se faire entendre depuis l'autre bout du village. Elle agitait son bâton de marche noueux avec une force et une précision surprenantes lorsqu'elle se mettait en colère.

Leesha, comme la plupart des habitants du village, en avait une peur bleue.

L'apprentie de Bruna, une femme modeste âgée de vingt étés, avait des membres épais et un gros visage. Lorsque la dernière apprentie de Bruna était morte, de nombreuses jeunes filles avaient été envoyées à la Cueilleuse d'Herbes pour qu'elle les forme. Les insultes et les mauvais traitements les avaient toutes fait fuir et il n'était plus resté que Darsy.

— Elle est aussi laide qu'un taureau, et aussi forte, avait dit un jour Elona de Darsy en gloussant. Qu'a-t-elle à craindre de cette vieille sorcière ? Ce n'est pas comme si Bruna allait lui voler les prétendants qui sont à sa porte.

Bruna s'agenouilla à côté des blessés et les ausculta de ses mains adroites tandis que Darsy déplaçait une longue étoffe couverte de poches, chacune marquée d'un symbole et contenant un outil, une fiole ou une bourse. Les villageois blessés geignaient ou hurlaient pendant qu'elle les examinait, mais Bruna ne leur prêtait pas attention. Elle pinçait les blessures et se sentait les doigts, se guidant autant avec son toucher et son odorat qu'avec les yeux. Sans regarder, les mains de Bruna plongeaient dans les poches de l'étoffe et mélangeaient les herbes avec un mortier et un pilon.

Darsy alluma un petit feu et leva les yeux vers Leesha qui l'observait depuis le ruisseau.

— Leesha ! Apporte de l'eau et dépêche-toi ! cria-t-elle.

La jeune fille se hâta d'obéir alors que Bruna interrompit son travail pour sentir les herbes qu'elle venait de concasser.

— Idiote ! s'écria Bruna.

Leesha sursauta, pensant qu'elle s'adressait à elle, mais la vieille lança le pilon et le mortier sur Darsy, l'atteignant à l'épaule et la couvrant d'herbes.

Bruna fouilla dans sa couverture, sortit le contenu de chaque poche et le renifla comme un animal.

— Tu ranges le datura à la place du tordylum et tu as mélangé la durante avec la tamponelle ! (La vieille bique leva son bâton noueux et frappa Darsy entre les omoplates.) Tu essaies de tuer ces gens ou tu es trop bête pour lire ?

Leesha avait déjà vu sa mère dans un tel état, et si Elona était aussi effrayante qu'un chthonien, alors la Sorcière Brunna était la mère de tous les démons. La jeune fille s'éloigna des deux autres, de peur d'attirer l'attention.

— Je ne supporterai pas indéfiniment ces mauvais traitements, vieille sorcière ! cria Darsy.

— Alors, va-t'en ! s'exclama Brunna. Je préférerais esquinter toutes les runes du village plutôt que de te laisser mon sac à herbe lorsque je mourrai ! Les gens ne s'en tireraient pas plus mal !

Darsy éclata de rire.

— M'en aller ? demanda-t-elle. Qui porterait tes bouteilles et ton trépied, vieille femme ? Qui allumerait ton feu, te préparerait tes repas et t'essuierait la bouche après tes quintes de toux ? Qui porterait tes vieux os lorsque le froid et l'humidité sapent tes forces ? Tu as plus besoin de moi que je n'ai besoin de toi !

Bruna balança son bâton et Darsy s'écarta sagement, heurtant Leesha qui avait fait de son mieux pour rester invisible. Elles tombèrent toutes les deux à terre.

Bruna en profita pour frapper de nouveau avec son arme. Leesha roula dans la poussière pour éviter les coups, mais la vieille visait juste. Darsy hurla de douleur et se couvrit la tête des bras.

— Va-t'en ! cria de nouveau Brunna. Il faut que je m'occupe des malades !

Darsy se releva en grognant. Leesha eut peur qu'elle frappe la vieille, mais elle se contenta de s'enfuir. Brunna lâcha un chapelet d'insultes en la regardant s'éloigner.

Leesha retint son souffle et resta accroupie pour s'écarter lentement. Juste au moment où elle croyait qu'elle allait pouvoir disparaître, Brunna la remarqua.

— Toi, la gosse d'Elona ! cria-t-elle en pointant son bâton noueux vers Leesha. Finis d'allumer le feu et pose mon trépied dessus !

Bruna retourna vers les blessés et Leesha n'eut d'autre choix que d'obéir.

Pendant les heures suivantes, la vieille aboya un flot ininterrompu d'ordres à l'intention de la fille, pestant contre sa lenteur, alors que Leesha se dépêchait de faire ce qu'on lui disait. Elle alla chercher de l'eau qu'elle fit bouillir, concassa des herbes, prépara des teintures et mélangea des baumes. Il lui semblait qu'elle n'achevait pas la moitié de ses tâches avant que la vieille Cueilleuse d'Herbes lui en donne d'autres et elle était obligée de travailler de plus en plus vite pour parvenir à tout faire. Les nouveaux blessés arrivaient de l'incendie sans discontinuer, souffrant de graves brûlures et de fractures dues à l'écroulement des bâtiments. Elle craignait que la moitié du village soit en feu.

Bruna concocta une tisane pour endormir la douleur de certains et droguer les autres afin qu'ils dorment d'un sommeil sans rêve pendant qu'elle les découpait avec des instruments affûtés. Elle travaillait sans relâche, à suturer et à appliquer cataplasmes et pansements.

L'après-midi s'achevait presque lorsque Leesha s'aperçut qu'il ne restait plus de blessés à soigner

et que la chaîne de seaux avait elle aussi disparu. Elle se retrouvait seule avec Bruna et les malades, dont le plus alerte avait le regard perdu dans le vide à cause des herbes de la vieille.

Une vague de fatigue jusqu'alors réprimée déferla sur elle et Leesha tomba à genoux. Elle prit une profonde inspiration. Chaque centimètre carré de son corps lui faisait mal, mais la douleur était accompagnée d'une puissante sensation de satisfaction. Certains de ceux qui auraient dû mourir avaient maintenant une chance de rester en vie, en partie grâce à son travail.

Mais la vraie héroïne, s'avoua-t-elle, était Bruna. Elle se rendit alors compte que la femme ne lui avait rien ordonné depuis plusieurs minutes. Elle regarda autour d'elle et vit la vieille étendue sur le sol, haletante.

— À l'aide ! À l'aide ! cria Leesha. Bruna est malade !

Une force nouvelle déferla en elle et elle se précipita vers la femme, la redressant en position assise. La Sorcière Bruna était étonnamment légère et Leesha ne sentit rien d'autre que ses os sous ses châles épais et ses habits en laine.

Bruna se convulsait et une mince coulée de bave s'échappait de sa bouche pour aller se perdre dans les sillons infinis de sa peau ridée. Ses yeux, noirs derrière un voile laiteux, contemplaient frénétiquement ses mains qui ne cessaient de trembler.

Leesha chercha désespérément quelqu'un autour d'elle, mais il n'y avait personne pour l'aider dans les environs. Maintenant Bruna en position assise, elle attrapa une des mains agitées de la femme et frotta ses muscles contractés.

— Oh, Bruna ! supplia-t-elle. Que dois-je faire ? S'il te plaît ! Je ne sais pas comment t'aider ! Tu dois me dire quoi faire !

Face à son impuissance, Leesha se mit à pleurer.

La main de Bruna s'échappa de son emprise et Leesha, craignant une nouvelle série de spasmes, poussa un cri. Mais ses soins avaient donné à la vieille Cueilleuse d'Herbes assez de maîtrise pour pouvoir plonger une main dans son châte et en tirer une bourse qu'elle poussa vers Leesha. Une quinte de toux secoua son corps frêle. Elle fut éjectée des bras de Leesha et s'écroula sur le sol, frétilant comme un poisson à chaque nouvel accès de toux. Leesha, horrifiée, se retrouva avec la bourse dans les mains.

Elle baissa les yeux sur le sac en tissu, le pressa pour deviner ce qu'il abritait et sentit des herbes craquer. Elle renifla son contenu et perçut une odeur de pot-pourri.

Elle remercia le Créateur. S'il ne s'était agi que d'une herbe, elle n'aurait jamais pu deviner la dose à administrer, mais elle avait assez fait de décoctions et de tisanes pour Bruna dans la journée pour comprendre ce qu'elle venait de lui donner.

Elle se précipita vers la bouilloire qui fumait au-dessus du trépied, posa un linge fin sur un bol et y plaça une couche d'herbes provenant de la bourse. Elle versa doucement de l'eau bouillante sur les plantes, extrayant ainsi leur force, puis rassembla le morceau de tissu en un sachet qu'elle plongea dans l'eau.

Elle retourna auprès de Bruna en soufflant sur le liquide. Il serait brûlant, mais elle n'avait pas le temps de le laisser refroidir. Soulevant Bruna d'une main, elle porta le bol aux lèvres couvertes de

salive de la vieille femme.

La Cueilleuse d'Herbes s'agita et renversa une partie du remède, mais Leesha l'obligea à boire. Le liquide jaune coula aux commissures de ses lèvres. Bruna continua à se convulser et à tousser, mais les symptômes se calmèrent. Lorsque les haut-le-cœur cessèrent, Leesha pleura de soulagement.

— Leesha ! entendit-elle crier.

Elle quitta des yeux Bruna et vit sa mère courir vers elle, suivie d'un groupe d'habitants du village.

— Qu'as-tu fait, bonne à rien ? (Elona arriva face à Leesha avant que les autres puissent s'approcher et poursuivit en susurrant.) Si seulement j'avais eu un garçon pour combattre ce feu, au lieu d'une stupide fille comme toi ! Voilà que tu as tué la vieille bique du village !

Elle leva le revers de la main pour frapper sa fille, mais Bruna tendit le bras et attrapa le poignet d'Elona de sa main squelettique.

— La vieille bique est encore en vie grâce à elle, espèce d'idiote ! dit Bruna d'une voix rauque.

Elona pâlit et se recula comme si Bruna s'était transformée en chthonien. Cette vision procura à Leesha une bouffée de plaisir.

Les autres villageois les avaient alors rejointes et demandèrent ce qui s'était passé.

— Ma fille a sauvé la vie de Bruna ! cria Elona avant que Leesha ou Bruna puissent parler.



Le Confesseur Michel brandissait son Canon pour que tout le monde puisse voir le livre saint tandis que l'on lançait les dépouilles des morts sur les ruines de la dernière maison en feu. Les villageois se tenaient là, chapeaux à la main et têtes baissées. Jona lança de l'encens dans le brasier pour masquer la puanteur âcre qui imprégnait l'air.

— Jusqu'à ce que le Libérateur vienne nous délivrer du Fléau des démons, souvenez-vous que ce sont les péchés des hommes qui en sont la cause ! cria Michel. Les adultères et les fornicateurs ! Les menteurs, les voleurs et les usuriers !

— Ceux qui serrent trop les fesses, murmura Elona, ce qui provoqua quelques ricanements.

— Ceux qui quittent ce monde seront jugés, poursuivit Michel, et ceux qui ont obéi au Créateur le rejoindront au Paradis, tandis que ceux qui ont trahi sa confiance, souillés par les péchés du vice et de la chair, brûleront dans le Cœur pour l'éternité !

Il referma le livre et les villageois rassemblés s'inclinèrent en silence.

— Mais bien qu'il soit bon et juste de porter le deuil, dit Michel, nous ne devons pas oublier ceux d'entre nous que le Créateur a choisi de laisser en vie. Mettons des tonneaux en perce et buvons pour les morts. Racontons-nous des histoires sur ceux que nous aimions et rions, car la vie est précieuse, et ne doit pas être gaspillée. Nous pleurerons lorsque nous serons assis derrière nos protections, ce soir.

— Ça, c'est bien notre Confesseur, marmonna Elona. Il trouve toujours une excuse pour vider un

fût.

— Mais, chérie, il cherche à bien faire, dit Erny en lui tapotant la main.

— Le lâche défend l'ivrogne, évidemment, dit Elona en retirant sa main. Steave se précipite dans des maisons en feu et mon mari bat en retraite avec les femmes.

— J'étais dans la chaîne pour porter les seaux ! protesta Erny.

Steave et lui avaient été rivaux pour ravir le cœur d'Elona et on racontait que c'était à cause de son porte-monnaie qu'elle l'avait choisi.

— Comme une femme, ajouta Elona en regardant le musculeux Steave dans la foule.

C'était toujours la même chose. Leesha aurait aimé pouvoir se boucher les oreilles pour ne pas les entendre. Elle aurait préféré que les chthoniens emportent sa mère plutôt que sept bonnes personnes. Elle aurait aimé que son père lui tienne tête pour une fois, qu'il le fasse pour lui s'il ne le faisait pas pour sa fille. Elle espérait être bientôt en fleur afin de pouvoir partir avec Gared et les abandonner tous les deux.

Ceux qui étaient trop jeunes ou trop vieux pour combattre les flammes avaient préparé un grand repas pour le village et ils le servirent tandis que les autres s'asseyaient, trop épuisés pour bouger, en regardant les cendres fumantes.

Mais les feux étaient éteints, les blessures pansées et en voie de guérison et il restait des heures avant le coucher du soleil. Les paroles du Confesseur avaient soulagé ceux qui se sentaient coupables d'être encore en vie et la forte bière du Creux avait fait le reste. On racontait que le breuvage de Smitt pouvait guérir tous les maux. Très vite, les longues tables résonnèrent d'éclats de rire et d'anecdotes sur ceux qui venaient de quitter ce monde.

Gared était assis à quelques tables de là avec ses amis Ren et Flinn, leurs épouses, et son autre camarade Evin. Les garçons, tous bûcherons, avaient quelques années de plus que Gared, mais il était plus grand qu'eux, sauf Ren, qu'il finirait par dépasser avant d'avoir fini sa croissance. De tout le groupe, seul Evin n'était pas promis et de nombreuses filles lui faisaient les yeux doux, malgré son tempérament irascible.

Les garçons plus âgés taquinaient Gared sans relâche, en particulier à propos de Leesha. Elle n'était guère ravie d'être obligée de s'asseoir avec ses parents, mais rester auprès de Gared lorsque Ren et Flinn faisaient des blagues obscènes et qu'Evin cherchait la bagarre était souvent pire.

Dès qu'ils eurent mangé leur part, le Confesseur Michel et l'Enfant Jona se levèrent de table pour porter un grand plat de nourriture jusqu'à la Maison Sainte, où Darsy s'occupait de Bruna et des blessés. Leesha s'excusa pour aller les aider. Gared la vit et se leva pour aller la rejoindre, mais elle fut aussitôt interceptée par Brianne, Saira et Mairy, ses meilleures amies.

— C'est vrai ce qui s'est passé ? demanda Saira en lui prenant le bras gauche.

— Tout le monde raconte que tu as frappé Darsy et que tu as sauvé la Sorcière Bruna ! ajouta Mairy en lui agrippant le droit.

Leesha jeta un regard impuissant à Gared et se laissa entraîner.

— L'ours brun attendra son tour, lui dit Brianne.

— Tu pass’ras après ces filles même quand tu s’ras marié, Gared ! cria Ren.

Ses amis éclatèrent de rire et frappèrent sur la table.

Les filles firent mine de ne pas les avoir entendus, étendirent leurs jupes et s’assirent sur l’herbe, à l’écart du bruit du festin qui allait croissant, les aînés buvant fût sur fût.

— Gared n’a pas fini de l’entendre, celle-ci, dit Brianne en riant. Ren a parié cinq klats qu’il n’arriverait pas à t’embrasser avant ce soir et encore moins à te peloter.

À seize ans, elle était déjà veuve depuis deux ans, mais n’était pas à court de soupirants. D’après elle, c’était parce qu’elle connaissait quelques trucs d’épouse. Elle vivait avec son père et ses deux frères plus âgés, des bûcherons, et leur servait à tous de mère.

— Contrairement à d’autres, je n’invite pas tous les garçons qui passent à me peloter, dit Leesha en lançant un regard d’indignation feinte à Brianne.

— Je laisserais Gared faire si je lui étais promise, dit Saira.

Elle avait quinze ans, de courts cheveux bruns et des taches de rousseur sur ses joues de rongeur. Elle avait été promise à un garçon l’année précédente, mais les chthoniens l’avaient emporté la même nuit où ils avaient tué le père de la jeune fille.

— J’aimerais être promise, se plaignit Mairy qui, à quatorze ans, était décharnée, avait le visage émacié et un nez proéminent.

Elle avait dépassé la puberté mais, malgré les efforts de ses parents, n’était pas encore promise. Elona la traitait d’épouvantail. « Aucun homme ne voudrait mettre un enfant entre ces hanches osseuses, avait-elle dit un jour avec mépris, de crainte que l’épouvantail se casse en deux lorsque le bébé sortira. »

— Ça arrivera bien assez tôt, lui dit Leesha.

À treize ans, elle était la plus jeune du groupe, mais toutes les autres semblaient se réunir autour d’elle. Selon Elona, c’était parce qu’elle était la plus jolie et la plus riche, mais Leesha ne pouvait pas croire que ses amies soient si mesquines.

— Tu as vraiment frappé Darsy avec un bâton ? demanda Mairy.

— Ça ne s’est pas passé comme ça, répondit Leesha. Darsy a fait une bêtise et Bruna s’est mise à la frapper avec sa canne. Darsy a essayé de reculer et m’est rentrée dedans. Nous sommes toutes les deux tombées et Bruna a continué à la frapper jusqu’à ce qu’elle parte.

— Si elle me battait avec une canne, je lui rendrais ses coups, dit Brianne. Papa dit que Bruna est une sorcière et qu’elle se fend la poire avec les démons, la nuit dans sa hutte.

— C’est n’importe quoi ! l’interrompit Leesha.

— Alors pourquoi vit-elle si loin de la ville ? demanda Saira. Et comment se fait-il qu’elle soit si vieille alors que ses petits-enfants sont morts de vieillesse ?

— C’est parce que c’est une Cueilleuse d’Herbes, répondit Leesha, et les herbes ne poussent pas au centre du village. Je l’ai aidée aujourd’hui et c’était merveilleux. Je croyais que la moitié des gens qu’on lui amenait étaient trop gravement blessés pour survivre, mais elle les a tous sauvés.

— Tu l’as vue leur lancer des sorts ? demanda Mairy avec excitation.

— Ce n’est pas une sorcière ! s’exclama Leesha. Elle ne s’est servie que d’herbes, de couteaux et de fils.

— Elle découpe les gens ? dit Mairy, dégoûtée.

— C’est une sorcière, lança Brianne.

Saira acquiesça.

Leesha leur jeta un regard hargneux et elles se turent.

— Elle ne s’est pas contentée de découper les gens, reprit Leesha. Elle les a soignés. C’était... j’ai du mal à l’expliquer. Malgré son grand âge, elle ne s’est arrêtée de travailler qu’après s’être occupée de tout le monde. On aurait dit qu’elle ne tenait le coup que par la force de sa volonté. Elle s’est effondrée juste après avoir soigné le dernier patient.

— Et c’est là que tu l’as sauvée ? demanda Mairy.

Leesha acquiesça.

— Elle m’a donné le remède juste avant que la toux commence. En réalité, je n’ai eu qu’à le faire infuser. Je l’ai tenue dans mes bras jusqu’à ce qu’elle ne tousse plus et c’est là que tout le monde nous a trouvées.

— Tu l’as touchée ? dit Brianne en faisant une grimace. Je parie qu’elle pue le lait tourné et les herbes.

— Par le Créateur ! cria Leesha. Bruna a sauvé des vies par dizaines aujourd’hui, et vous ne trouvez rien de mieux à faire que vous moquer !

— Eh bien, lança Brianne, Leesha a sauvé la vieille et voilà que ses seins sont devenus trop gros pour son corset.

Leesha se renfroga. Elle était la dernière de ses amis à devenir une femme et sa poitrine, ou plutôt son absence, constituait un point sensible.

— Tu disais d’elle les mêmes choses que nous, avant, dit Saira.

— Peut-être, mais plus maintenant, répondit Leesha. C’est peut-être une vieille femme méchante, mais elle ne mérite pas ça.

L’Enfant Jona vint alors les voir. Il avait dix-sept ans, mais était trop petit et trop frêle pour manier une hache ou une scie. Jona passait la majeure partie de ses journées à écrire ou à lire des lettres pour les habitants du village qui ne connaissaient pas l’alphabet, c’est-à-dire quasiment tout le monde. Leesha, une des rares enfants à en être capable, allait souvent le voir pour emprunter des livres dans la bibliothèque du Confesseur Michel.

— J’ai un message de la part de Bruna, dit-il à Leesha. Elle aimerait...

Il se tut lorsqu’on le tira en arrière. Jona avait deux ans de plus que Gared, mais celui-ci le fit pirouetter comme une girouette, l’attrapa par le col et le souleva si haut que leurs nez se touchèrent presque.

— Je t’ai déjà dit de ne pas parler à celles qui ne te sont pas promises, tonna Gared.

— Je ne leur parlais pas ! protesta Jona, ses pieds battant l'air. J'ai simplement...

— Gared ! lança Leesha. Repose-le tout de suite !

Gared observa la jeune fille puis reporta son attention sur Jona. Il jeta un coup d'œil vers ses amis, regarda de nouveau sa promise et lâcha Jona. Celui-ci tomba à terre, se releva et s'enfuit à toute vitesse. Brianne et Saira ricanèrent, mais Leesha les fit taire d'un regard avant de s'en prendre à Gared.

— Par le Cœur, qu'est-ce qui te prend ? demanda Leesha.

— Je suis désolé, répondit Gared en baissant les yeux. C'est juste que... ben, je t'ai pas parlé de la journée et ça m'a énervé de le voir t'adresser la parole.

— Oh, Gared, dit Leesha en lui touchant la joue. Tu n'as aucune raison d'être jaloux. Il n'y a que toi qui comptes à mes yeux.

— Vraiment ? demanda Gared.

— Tu vas t'excuser auprès de Jona ?

— Oui, promit-il.

— Alors, oui, vraiment, dit Leesha. Maintenant, retourne à ta table. Je vais bientôt te rejoindre.

Elle l'embrassa et le garçon afficha un large sourire avant de partir.

— J'imagine que c'est un peu comme apprivoiser un ours, dit Brianne d'un air songeur.

— Un ours qui vient de s'asseoir dans un taillis de ronces, ajouta Saira.

— Laisse-le, dit Leesha. Gared ne pensait pas à mal. C'est juste qu'il ne connaît pas sa force et qu'il est un peu...

— Lourd ? proposa Brianne.

— Lent ? fit Saira.

— Bête ? suggéra Mairy.

Leesha fit mine de les chasser comme des mouches et elles éclatèrent toutes de rire.



Gared prit place aux côtés de Leesha, affichant un air protecteur. Steave et lui étaient venus s'asseoir avec la famille de la jeune fille. Elle avait envie qu'il la prenne dans ses bras, mais ce n'était pas convenable, même s'ils étaient promis, avant qu'elle en ait l'âge et que leur union soit scellée par le Confesseur. Même alors, ils ne devraient pas aller plus loin que de chastes caresses et des baisers, jusqu'à leur nuit de noces.

Pourtant, Leesha laissait Gared l'embrasser lorsqu'ils étaient seuls, mais elle s'en tenait là, quoi qu'en pense Brianne. Elle voulait respecter la tradition pour que leur nuit de noces soit un moment spécial dont ils se souviendraient toute leur vie.

Bien sûr, elle se souvenait aussi de Klarissa, qui aimait danser et flirter. Elle avait appris à Leesha et à ses amies à tresser des fleurs dans leurs cheveux. Exceptionnellement belle, Klarissa avait eu son lot de soupirants.

Son fils devait avoir trois ans, à présent, et aucun homme du Creux du Coupeur ne l'avait reconnu. Tout le monde se disait que le père devait être marié et, les mois où le ventre de la mère avait grossi, il ne s'était pas passé un sermon sans que le Confesseur Michel lui rappelle que c'était son péché et ceux des gens de son espèce qui conféraient une telle force au Fléau du Créateur.

— Le démon extérieur reflète le démon intérieur, disait-il.

Klarissa avait été appréciée de tous, mais, après cet événement, le village avait rapidement changé d'avis. Les femmes la fuyaient, chuchotant sur son passage. Les hommes, eux, refusaient de croiser son regard lorsque leurs épouses étaient dans les parages et faisaient des commentaires salaces lorsqu'elles étaient absentes.

Peu après le sevrage du garçon, Klarissa était partie avec un Messenger qui se dirigeait vers Fort Rizon et elle n'était jamais rentrée. Elle manquait à Leesha.

— Je me demande ce que voulait Bruna quand elle a envoyé Jona, dit Leesha.

— Je déteste ce petit avorton, tonna Gared. Chaque fois qu'il te regarde, j'ai l'impression qu'il s' imagine être ton mari.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, demanda Leesha, s'il ne fait que l'imaginer ?

— Je n'ai pas envie de te partager, même dans les rêves d'un autre.

Sous la table, Gared couvrit de sa main gigantesque celle de la jeune fille, qui poussa un soupir et s'appuya contre lui. Bruna pouvait attendre.

Smitt se leva alors, les jambes flageolantes sous l'effet de la bière, et fit claquer sa chope contre la table.

— Tout le monde ! Votre attention, s'il vous plaît !

Sa femme, Stefny, l'aida à grimper sur le banc, le soutenant lorsqu'il chancelait. La foule se tut et Smitt s'éclaircit la voix. Il n'aimait pas donner des ordres, mais ne se lassait jamais de faire des discours.

— C'est dans les pires moments que ressort ce que nous avons de meilleur en nous, commença-t-il. Et c'est dans ces moments que nous montrons notre courage au Créateur. On lui montre que nous rectifions nos erreurs et que nous sommes prêts à recevoir le Libérateur et à en finir avec le Fléau. On lui montre que le mal nocturne ne nous enlèvera pas notre esprit de famille.

» Parce que voilà ce qu'est le Creux du Coupeur. Une famille. Oh, on se chamaille, on se bagarre, on préfère certains à d'autres, mais quand les chthoniens arrivent, on voit ces liens familiaux se resserrer, comme les fils d'un métier à tisser, et nous relier les uns les autres. Quels que soient nos différends, on ne laisse tomber personne face aux démons.

» Quatre maisons ont perdu leurs protections cette nuit, mettant une dizaine de personnes à la merci des chthoniens. Mais grâce à des actes héroïques, accomplis au cœur de la nuit, sept vies seulement ont été prises.

» Niklas ! cria Smitt en désignant l'homme aux cheveux blonds assis en face de lui. Il s'est précipité dans une maison en feu pour en tirer sa mère !

» Jow ! dit-il en montrant un autre homme qui sursauta en entendant son nom. Il n'y a pas deux jours, Dav et lui se disputaient sous mes yeux, prêts à en venir aux mains. Mais la nuit dernière, Jow a frappé avec sa hache un démon de bois, *un démon de bois*, pour le retenir et permettre à Dav et à sa famille de se mettre à l'abri derrière ses runes.

Smitt sauta sur la table, son ardeur fournissant un peu d'agilité à son corps ivre. Il la parcourut sur toute sa longueur, appelant les villageois par leurs noms, racontant leurs actes de bravoure de la nuit précédente.

— Il y a eu aussi des héros pendant la journée. Gared et Steave ! lança-t-il en les désignant. Ils ont abandonné leur maison en feu pour tâcher d'éteindre les incendies de celles qui avaient une meilleure chance ! Grâce à eux et à d'autres, huit maisons seulement ont brûlé alors qu'en principe, toute la ville aurait dû prendre feu.

Smitt se retourna et, soudain, il regardait Leesha. Il leva sa main et l'index qu'il pointa vers elle lui fit l'effet d'un coup de poing.

— Leesha ! cria-t-il. Elle n'a que treize ans et elle a sauvé la vie de la Cueilleuse Bruna !

» Dans chaque habitant du Creux du Coupeur bat le cœur d'un héros ! dit Smitt en balayant l'assistance d'une main. Les chtoniens nous mettent à l'épreuve et la tragédie nous fait plier, mais comme l'acier de Miln, le Creux du Coupeur ne cédera pas !

La foule gronda pour montrer son approbation. Ceux qui avaient perdu des proches criaient le plus fort, les joues couvertes de larmes.

Debout au milieu de ce tumulte, Smitt semblait se repaître de la force qui s'en dégageait. Au bout d'un moment, il tapa dans ses mains et les villageois se turent.

— Le Confesseur Michel, dit-il en désignant l'homme, a ouvert la Maison Sainte aux blessés. Stefny et Darsy se sont portées volontaires pour y passer la nuit et s'occuper d'eux. Michel a aussi proposé les runes du Créateur à tous ceux qui n'ont nulle part où aller. (Smitt leva un poing.)

» Mais ce n'est pas sur les durs bancs d'une église que des héros devraient poser leurs têtes ! Pas alors qu'ils sont entourés par leur famille. Ma taverne pourra confortablement en accueillir dix, et plus si besoin est. Qui d'autre parmi vous partagera ses runes et ses lits avec des héros ?

Tout le monde cria de nouveau, cette fois plus fort, et Smitt afficha un large sourire. Il tapa encore dans ses mains.

— Le Créateur vous sourit à tous, dit-il, mais il se fait tard. Je vais assigner...

Elona se leva. Elle avait bu quelques chopes elle aussi et articulait mal.

— Erny et moi prendrons Gared et Steave ! dit-elle, ce qui lui valut un regard sévère de la part de son mari. Nous avons de la place, et comme Gared et Leesha sont promis, ils font déjà quasiment partie de la famille.

— C'est très généreux de ta part, Elona, dit Smitt sans parvenir à cacher sa surprise.

Elona ne faisait que très rarement preuve de générosité et, même dans ces cas-là, il y avait toujours

une contrepartie dissimulée.

— Tu es sûre que c'est convenable ? demanda Stefny d'une voix forte, ce qui attira l'attention de tout le monde sur elle.

Lorsqu'elle ne travaillait pas dans la taverne de son mari, Stefny était volontaire à la Maison Sainte ou étudiait le Canon. Elle détestait Elona – ce qui jouait en sa faveur aux yeux de Leesha – mais elle avait été la première à attaquer Klarissa lorsque son état était devenu apparent.

— Deux enfants promis vivant sous le même toit ? demanda Stefny en regardant Steave et non Gared. Qui sait ce qu'il pourrait se passer ? Il faudrait peut-être mieux que vous hébergiez quelqu'un d'autre et laissiez Gared et Steave à la taverne.

Elona plissa les yeux avant de répondre sur un ton glacial.

— Je pense que trois parents suffiront à chaperonner deux enfants, Stefny. (Elle se tourna vers Gared et serra ses larges épaules.) Mon futur gendre a fait le travail de cinq hommes aujourd'hui. Et Steave a travaillé comme dix, ajouta-t-elle en tendant le bras pour toucher la poitrine musclée de l'homme.

Elle se retourna vers Leesha, mais tituba légèrement. Steave éclata de rire et l'attrapa par la taille avant qu'elle tombe. Sa main était immense sur les hanches fines de la femme.

— Même ma... (Elle se retint de prononcer l'expression « bonne à rien de », mais Leesha l'entendit tout de même)... fille a accompli des prouesses aujourd'hui. Je ne laisserai pas mes héros dormir chez quelqu'un d'autre.

Stefny se renfroigna, mais les autres villageois considérèrent que l'affaire était réglée et tous se mirent à proposer leurs maisons à ceux qui en avaient besoin.

Elona tituba une nouvelle fois et tomba dans les bras de Steave en riant.

— Tu peux dormir dans la chambre de Leesha, lui dit-elle. Elle est juste à côté de la mienne.

Elle baissa la voix pour terminer sa phrase, mais comme elle était ivre, tout le monde l'entendit. Gared rougit, Steave éclata de rire et Erny baissa la tête. Leesha ressentit un élan de sympathie pour son père.

— J'aurais aimé que les chthoniens la prennent, *elle*, hier soir, marmonna-t-elle.

— Ne dis pas ça, rétorqua son père en levant les yeux vers elle. Ne dis ça de personne.

Il lui jeta un regard furieux jusqu'à ce qu'elle hoche la tête.

— Et puis, ajouta-t-il tristement, ils la rendraient probablement aussitôt.



Lorsque tous furent logés et sur le point de partir, un murmure s'éleva et la foule s'écarta. La Sorcière Bruna arrivait en boitant.

L'Enfant Jona soutenait la femme par l'un des bras. Leesha se leva pour aller prendre l'autre.

— Bruna, tu ne devrais pas être debout, la sermonna-t-elle. Tu devrais te reposer !

— C'est ta faute, ma fille, l'interrompit Bruna. Il y a des gens plus malades que moi et j'ai besoin d'herbes qui sont dans ma cabane pour les soigner. Si ton garde du corps avait laissé Jona apporter mon message, j'aurais pu te faire parvenir une liste. (Elle jeta un regard noir à Gared qui eut un mouvement de recul, effrayé.) Mais maintenant, il est tard et je vais devoir y aller avec toi. Nous pourrions rester derrière mes runes pour la nuit et sortir au matin.

— Pourquoi moi ? demanda Leesha.

— Parce que aucune des écervelées de cette ville ne sait lire ! s'écria Bruna. Elles mélangeraient encore plus les étiquettes sur les fioles que cette idiote de Darsy !

— Jona sait lire, dit Leesha.

— Je lui ai proposé de venir, expliqua l'acolyte avant que Bruna lui coupe la parole en le frappant de sa canne sur le pied, lui tirant un petit cri.

— Cueilleuse d'Herbes est un travail de femme, rétorqua Bruna. Les Saints Hommes ne servent qu'à prier pendant que nous l'effectuons.

— Je..., fit Leesha, jetant un coup d'œil à ses parents, cherchant une échappatoire.

— Je pense que c'est une bonne idée, fit remarquer Elona en se dégageant enfin du giron de Steave. Passe la nuit chez Bruna, Leesha ! Ma fille est ravie de pouvoir aider.

Elle poussa la jeune fille vers l'avant avec un grand sourire.

— Peut-être que Gared devrait y aller, lui aussi ? suggéra Steave en donnant un coup de pied à son fils.

— Tu auras besoin de bras pour porter tes herbes et tes potions au matin, Bruna, ajouta Elona en poussant Gared à son tour.

La vieille Cueilleuse d'Herbes lui jeta un regard noir, qu'elle adressa ensuite à Steave, mais elle finit par acquiescer.



Le trajet jusqu'à la maison de Bruna fut lent, la vieille avançant d'un pas traînant. Ils atteignirent la cabane juste avant le coucher du soleil.

— Vérifie les runes, mon garçon, dit Bruna à Gared.

Pendant qu'il s'exécutait, Leesha emmena la vieille femme à l'intérieur et l'installa dans un fauteuil rembourré avant de la couvrir d'une couette. Bruna avait du mal à respirer et Leesha craignait qu'elle se remette à tousser d'un moment à l'autre. Elle remplit la bouilloire, posa des bûches et du petit bois dans la cheminée, puis chercha du regard une pierre à briquet et de l'acier.

— La boîte sur le manteau de la cheminée, dit Bruna.

Leesha y remarqua un petit étui de bois.

Elle l'ouvrit, mais ne découvrit ni pierre, ni acier, seulement quelques petits bâtonnets en bois aux extrémités couvertes d'une sorte d'argile. Elle en prit deux et essaya de les frotter l'un contre l'autre.

— Pas comme ça, ma fille ! intervint Bruna. As-tu déjà vu un bâtonfeu ?

Leesha secoua la tête.

— Papa en a quelques-uns dans la boutique où il mélange les produits chimiques, dit-elle, mais je n'ai pas le droit d'y aller.

La vieille Cueilleuse d'Herbes poussa un soupir et fit signe à la jeune fille d'approcher. Elle prit l'un des petits bâtons, le frotta contre son pouce sec et noueux et le bout du bâtonnet s'enflamma. Leesha écarquilla les yeux.

— Être une Cueilleuse d'Herbes ne consiste pas seulement à s'occuper des plantes, ma fille, dit Bruna en approchant la flamme d'un cierge avant que le bâtonfeu se consume.

La vieille femme alluma une lampe et tendit le cierge à Leesha. Elle leva la lampe et la lumière vacillante éclaira une étagère poussiéreuse remplie de livres.

— Par le jour ! s'écria Leesha. Tu as plus de livres que le Confesseur Michel.

— Mais il ne s'agit pas d'histoires idiotes censurées par les Saints Hommes, fillette. Les Cueilleuses d'Herbes conservent une partie du savoir de l'ancien monde, celui d'avant le Retour, lorsque les démons ont brûlé les grandes bibliothèques.

— La science ? demanda Leesha. N'était-ce pas l'orgueil qui a déclenché le Fléau ?

— C'est ce que dit Michel. Si j'avais su que ce garçon allait devenir un imbécile si prétentieux, je l'aurais laissé entre les jambes de sa mère. C'est la science, autant que la magie, qui a repoussé les chtoniens la première fois. Les épopées évoquent les grandes Cueilleuses d'Herbes qui ont guéri des blessures mortelles, et les mélanges d'herbes et de minéraux qui ont tué des démons par dizaines grâce au feu ou à des poisons.

Leesha s'apprêtait à poser une autre question lorsque Gared revint. Bruna fit un geste vers la cheminée. Leesha y alluma un feu, puis y plaça la bouilloire. L'eau ne tarda pas à bouillir et Bruna plongea une main dans une des nombreuses poches de sa robe. Elle mit un mélange spécial d'herbes dans son bol et du thé dans ceux de Leesha et Gared. Ses mains se déplaçaient rapidement, mais Leesha remarqua tout de même que la vieille femme ajoutait quelque chose dans celui du garçon.

Elle versa l'eau et ils burent tous dans un silence embarrassé. Gared acheva bien vite son breuvage et se mit aussitôt à se frotter le visage. Quelques instants plus tard, il s'effondra, profondément endormi.

— Tu as mis quelque chose dans son thé, fit remarquer Leesha sur un ton accusateur.

La vieille femme ricana.

— De la résine de tamponelle et du pollen de durante, répondit-elle. Ils sont souvent utilisés séparément, mais, une fois mélangés, une seule pincée suffit à endormir un bœuf.

— Mais pourquoi ? demanda Leesha.

Bruna eut un sourire inquiet.

— Disons que je vous chaperonne, dit-elle. Promis ou pas, on ne peut pas faire confiance à un garçon de quinze étés qui passe une nuit avec une fille.

— Alors, pourquoi l’avoir laissé venir ? demanda Leesha.

Bruna secoua la tête.

— J’avais dit à ton père de ne pas épouser cette harpie, mais elle lui a agité ses mamelles sous le nez et l’a étourdi, soupira-t-elle. Saouls comme ils sont, Steave et ta mère vont s’en donner à cœur joie sans se soucier de qui est dans la maison. Mais ce n’est pas une raison pour que Gared les entende. Les garçons sont déjà suffisamment terribles à cet âge. Leesha écarquilla les yeux.

— Ma mère ne ferait jamais...

— Fais attention à la façon dont tu vas finir cette phrase, ma fille, l’interrompit Bruna. Le Créateur déteste les menteurs.

Leesha se dégonfla. Elle connaissait Elona.

— Gared n’est pas comme ça, lui, dit-elle.

Bruna grogna.

— Reviens me dire ça lorsque tu auras accouché tout un village, dit-elle.

— Tout cela n’aurait aucune importance si j’étais devenue une femme, dit Leesha. Gared et moi pourrions nous marier et je pourrais agir avec lui comme est censée le faire une épouse.

— Il te tarde, hein ? dit Bruna avec un sourire en coin. Ça n’a rien de triste, je te l’accorde. Les hommes servent à autre chose qu’à manier les haches et à porter les fardeaux.

— Pourquoi est-ce si long ? demanda Leesha. Saira et Mairy ont rougi leurs draps à douze ans, et je vais bientôt en avoir treize ! Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Chaque fille fleurit à un âge différent. Il peut encore se passer une année pour toi, voire plus.

— Une année ! s’écria Leesha.

— Ne sois donc pas si pressée d’abandonner ton enfance, ma fille. Elle te manquera, tu verras. Le monde a plus à offrir que coucher avec un homme et lui faire des enfants.

— Mais que peut-il y avoir de mieux ? demanda Leesha.

Bruna désigna son étagère.

— Prends un livre, dit-elle. N’importe lequel. Apporte-le-moi et je te montrerai ce que le monde a d’autre à offrir.



5

MAISON BONDÉE

319 AR

Leesha se réveilla en sursaut lorsque le vieux coq de Bruna chanta pour annoncer l'aube. Elle se frotta le visage et sentit la marque du livre sur sa joue. Gared et Bruna dormaient encore profondément. La Cueilleuse d'Herbes s'était endormie tôt, mais, malgré sa fatigue, Leesha avait continué à lire jusque tard dans la nuit. Elle avait toujours cru que le métier de Cueilleuse d'Herbes consistait à réparer des os et à accoucher des bébés, mais il offrait tellement plus. Les Cueilleuses d'Herbes étudiaient la nature et trouvaient des moyens de combiner les nombreux cadeaux du Créateur pour le bénéfice de Ses enfants.

Leesha dénoua le ruban qui retenait ses cheveux bruns en arrière et le posa sur la page avant de refermer le livre aussi révérencieusement qu'elle l'aurait fait avec le Canon. Elle se leva, s'étira, posa du bois sur le feu et remua les braises pour les rallumer. Elle installa la bouilloire au-dessus et alla secouer Gared.

— Debout, fainéant, dit-elle à voix basse.

Gared se contenta de grogner. Ce que lui avait donné Bruna devait être fort. Elle le secoua de plus belle et il essaya de la faire partir, les yeux encore fermés.

— Lève-toi ou tu n'auras pas de petit déjeuner, dit Leesha en riant et en lui donnant un coup de pied.

Gared grogna de nouveau et ses paupières s'écartèrent à peine. Lorsque Leesha le frappa une seconde fois, il se leva, lui attrapa la jambe et la fit tomber sur lui avec un petit cri.

Il roula sur elle et l'entoura de ses bras musclés. Leesha ricana tandis qu'il l'embrassait.

— Arrête, dit-elle en le frappant sans conviction, tu vas réveiller Bruna.

— Et alors ? demanda Gared. La vieille bique a une centaine d'années et elle est aussi aveugle qu'une chauve-souris.

— Mais elle a toujours une ouïe perçante, ajouta Bruna en ouvrant un œil d'un blanc laiteux.

Gared poussa un cri et s'envola pratiquement pour se remettre debout. Il s'écarta de Leesha et de Bruna.

— Chez moi, tu gardes tes mains dans tes poches, mon garçon, ou je te concocterai une potion qui

réduira ta virilité à néant pendant un an, dit Bruna.

Leesha vit Gared pâlir et elle se mordit la lèvre pour se retenir de rire. Étrangement, Bruna ne lui faisait plus peur et elle aimait voir la vieille femme intimider quelqu'un.

— Nous nous comprenons bien ? demanda Bruna.

— Oui, m'dame, dit aussitôt Gared.

— Bien, fit la vieille. Maintenant, va mettre ces épaules au travail et va couper du bois pour le feu.

Gared était dehors avant qu'elle ait achevé sa phrase. Leesha éclata de rire lorsque la porte claqua.

— Ça t'a plu, hein ? demanda Bruna.

— Je n'avais encore jamais vu quelqu'un faire courir Gared comme ça, dit Leesha.

— Approche, que je puisse te voir. (Leesha s'exécuta et la vieille femme poursuivit.) Être la guérisseuse du village représente bien plus que concocter des potions. Une bonne dose de peur ne peut pas faire de mal au plus grand garçon du village. Peut-être que cela le fera réfléchir à deux fois avant de blesser quelqu'un.

— Gared ne ferait pas de mal à une mouche, dit Leesha.

— Comme tu dis, répondit Bruna sans paraître convaincue.

— Pourrais-tu vraiment faire une potion pour lui retirer sa virilité ? demanda Leesha.

— Pas pour toute une année, ricana Bruna. En tout cas, pas avec une seule dose. Mais pour quelques jours, ou peut-être même pour une semaine ? Aussi facilement que j'ai drogué son thé.

Leesha avait l'air songeuse.

— Qu'y a-t-il, ma fille ? demanda Bruna. Tu as peur que ton garçon ne te laisse pas arriver vierge au mariage ?

— Je pensais plutôt à Steave.

Bruna acquiesça.

— Et tu fais bien, lui conseilla-t-elle. Mais sois prudente. Ta mère connaît la chanson. Elle est souvent venue me voir, plus jeune, lorsqu'elle avait besoin de l'aide de la Cueilleuse pour contenir ses écoulements et l'empêcher de tomber enceinte pendant qu'elle s'amusait. Je ne savais pas encore à quel genre de personne j'avais affaire et je dois avouer avec regret que je lui en ai bien trop appris.

— Maman n'était pas vierge lorsque papa lui a fait traverser ses runes ? demanda Leesha, choquée.

Bruna grogna.

— La moitié de la ville a couché avec elle avant que Steave fasse fuir les autres.

Leesha en resta bouche bée.

— Maman a réprouvé Klarissa lorsqu'elle est tombée enceinte, dit-elle.

Bruna cracha par terre.

— Tout le monde s'en est pris à cette pauvre fille. Tous des hypocrites ! Smitt parle de famille, mais il n'a rien fait lorsque sa femme a lancé toute la ville contre Klarissa comme une meute de démons des flammes. La moitié des femmes qui la montraient du doigt en criant « péché ! » étaient coupables des mêmes méfaits et avaient simplement eu la chance de se marier rapidement, ou la sagesse d'avoir pris des précautions.

— Des précautions ? demanda Leesha.

Bruna secoua la tête.

— Elona a tellement envie d'avoir un petit-fils qu'elle t'a laissée dans l'ignorance sur de nombreux sujets, hein ? Dis-moi, ma fille, comment on fait les bébés ?

Leesha se mit à rougir.

— L'homme, enfin, ton mari... il...

— Ça suffit, fillette, l'interrompit Bruna. Je suis trop vieille pour attendre que tu cesses de rougir.

— Il répand sa semence en toi, dit Leesha en devenant encore plus écarlate.

Bruna gloussa.

— Tu peux soigner les brûlures et les blessures dues aux démons, mais tu rougis en expliquant l'origine de la vie ?

Leesha ouvrit la bouche pour répondre, mais Bruna l'en empêcha :

— Arrange-toi pour que ton garçon répande sa semence sur ton ventre et tu pourras coucher avec lui aussi souvent que tu le souhaites. Mais on ne peut pas se fier aux hommes pour se retirer à temps, comme l'a appris Klarissa. Les plus intelligentes viennent me voir pour que je leur donne de la tisane.

— De la tisane ? répéta Leesha en se penchant un peu plus vers la vieille femme.

— Une infusion de feuilles de pomm, mélangées dans les bonnes proportions avec d'autres herbes, pour empêcher la semence de l'homme de fonctionner.

— Mais le Confesseur Michel a dit...

— Épargne-moi les passages du Canon appris par cœur, l'interrompit Bruna. C'est un livre écrit par des hommes, sans une pensée pour la condition des femmes.

Leesha ferma la bouche avec un petit bruit.

— Ta mère est souvent venue me voir pour me poser des questions, m'aider dans la cabane ou concasser des herbes, poursuivit Bruna. J'avais pensé faire d'elle mon apprentie, mais elle voulait simplement connaître le secret de la tisane. Lorsque je lui ai révélé, elle n'est plus jamais revenue.

— Ça ne m'étonne pas d'elle, dit Leesha.

— La tisane de pomm est sans danger à petites doses, mais Steave est vigoureux et ta mère en a trop pris. Tous les deux ont dû se frotter le ventre un millier de fois avant que les affaires de ton père commencent à prospérer et que sa bourse retienne l'attention d'Elona. Les entrailles de ta mère étaient alors devenues inhospitalières.

Leesha la regarda avec curiosité.

— Après avoir épousé ton père, Elona a essayé pendant deux ans de concevoir, sans succès, expliqua Bruna. Steave s'est marié avec une jeune fille et l'a mise aussitôt enceinte, ce qui a encore plus désespéré ta mère. Finalement, elle est revenue me voir en me suppliant de l'aider.

Leesha s'approcha un peu plus, car elle savait que Bruna allait lui révéler les circonstances de sa venue au monde.

— Il faut utiliser la tisane de pomm à petites doses, répéta Bruna et il vaut mieux arrêter une fois par mois pour laisser s'évacuer les écoulements. Sans quoi, on risque de devenir stérile. J'ai prévenu Elona, mais elle était esclave de ses pulsions et a refusé de m'écouter. Pendant des mois, je lui ai fait boire des tisanes, j'ai surveillé ses écoulements et je lui ai donné des herbes qu'elle devait introduire dans l'alimentation de ton père. Et elle a fini par concevoir un enfant.

— Moi, dit Leesha. Elle m'a alors conçue.

Bruna acquiesça.

— J'ai eu peur pour toi, ma fille. L'utérus de ta mère était fragile et nous savions toutes les deux qu'elle n'aurait pas de seconde chance. Elle venait me voir tous les jours, en me demandant de vérifier si son fils allait bien.

— Son fils ?

— Je l'ai prévenue qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un garçon, mais Elona était entêtée. « Le Créateur ne serait pas aussi cruel », disait-elle, en oubliant que ce même Créateur avait fait les chtoniens.

— Alors, je ne suis qu'une blague cruelle du Créateur ? demanda Leesha.

Bruna prit le menton de Leesha entre ses doigts osseux et l'attira vers elle. La jeune fille voyait de longs poils gris, semblables à des moustaches de chat, au-dessus des lèvres ridées de la vieille.

— Nous sommes ce que nous choisissons d'être, fillette, dit-elle. Si tu laisses les autres déterminer ta valeur, tu as déjà perdu, car personne n'a envie d'être entouré d'individus meilleurs qu'eux. Elona ne peut s'en prendre qu'à elle-même pour ses mauvais choix, mais elle est trop vaniteuse pour l'avouer. Il est plus facile de mettre cela sur ton dos et sur celui d'Erny.

— J'aurais préféré qu'elle se fasse prendre et qu'on l'oblige à quitter la ville, dit Leesha.

— Tu trahirais toutes les femmes par pur dépit ?

— Je ne comprends pas.

— Il n'y a aucune honte pour une fille à vouloir un homme entre ses jambes, Leesha, expliqua Bruna. Une Cueilleuse d'Herbes ne peut pas juger les gens lorsqu'ils font ce que la nature a prévu qu'ils fassent lorsqu'ils sont jeunes et libres. Ce que je ne supporte pas, ce sont ceux qui rompent leurs serments. Tu as fait une promesse, ma fille, et tu ferais mieux de la respecter.

Leesha acquiesça.

Gared revint à ce moment-là.

— Darsy est arrivée pour t'accompagner en ville, dit-il à Bruna.

— Je croyais avoir renvoyé cette truie sans cervelle, grommela la vieille.

— Le conseil du village s'est réuni hier et m'a rétablie dans mes fonctions, expliqua Darsy en entrant dans la cabane. Et tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Personne d'autre ne voudrait de ce travail.

Darsy était presque aussi grande que Gared et assurément plus grosse.

— Ils n'ont pas le droit ! aboya Bruna.

— Oh que si, dit Darsy. Je n'aime pas ça plus que toi, mais tu pourrais mourir d'un jour à l'autre et le village a besoin de quelqu'un pour s'occuper des blessés.

— J'ai survécu à de meilleures que toi, lança Bruna avec mépris. Je choisirai mes apprenties.

— Eh bien, je resterai le temps que tu le fasses, dit Darsy en montrant les dents à Leesha.

— Alors, rends-toi utile et prépare le porridge, dit Bruna. Gared est en pleine croissance et il a besoin de prendre des forces.

Darsy se renfrogna, mais elle retroussa ses manches et se rendit tout de même près de la bouilloire.

— Je vais avoir une petite conversation avec Smitt lorsque j'arriverai en ville, grommela Bruna.

— Darsy est vraiment si mauvaise ? demanda Leesha.

Bruna tourna ses yeux humides vers Gared.

— Je sais que tu es plus fort qu'un bœuf, mon garçon, mais j'imagine qu'il reste encore quelques bûches à couper dehors.

Elle n'eut nul besoin de lui dire deux fois. Il sortit en un clin d'œil et elles entendirent sa hache se remettre au travail.

— Darsy se rend utile à la cabane, avoua Bruna. Elle coupe du bois presque aussi vite que ton garçon et elle fait un bon porridge. Mais ses grosses mains sont trop maladroites pour soigner et elle n'est pas douée pour l'art des Cueilleuses. Elle fera une sage-femme passable – n'importe quelle idiote peut faire sortir un bébé du ventre de sa mère – et elle est parfaite pour remettre les os en place, mais les travaux plus subtils ne sont pas son fort. Imaginer qu'elle devienne la Cueilleuse d'Herbes de ce village me donne envie de pleurer.



— Tu ne feras pas une bonne épouse pour Gared si tu es incapable de préparer un simple dîner ! cria Elona.

Leesha se renfrogna. Pour autant qu'elle le sache, sa mère n'avait jamais préparé de repas de sa vie. Cela faisait des jours qu'elle n'avait pas bien dormi, mais Elona ne risquait pas de lui donner un coup de main.

Elle avait passé la nuit à s'occuper des malades avec Bruna et Darsy. Elle avait rapidement acquis du savoir-faire et Bruna la montrait en exemple à Darsy, qui n'en avait que faire.

Leesha avait compris que Bruna voulait qu'elle devienne son apprentie. La vieille femme n'insistait pas, mais elle avait bien explicité ses intentions. Pourtant, la jeune fille devait aussi penser à l'entreprise de fabrication de papier de son père. Depuis son plus jeune âge, elle travaillait dans l'atelier, une grande salle située dans la maison ; elle écrivait des lettres pour les villageois et assemblait des feuilles. Erny lui avait dit qu'elle était douée pour ça. Ses reliures étaient meilleures que celles de son père et Leesha aimait décorer les pages de pétales de fleurs pour lesquelles les femmes de Lakton et de Fort Rizon payaient plus que leurs maris pour des feuilles toutes simples.

Erny comptait prendre sa retraite lorsque Leesha tiendrait la boutique et que Gared s'occuperait de la confection de pâte à papier et des tâches qui demandaient beaucoup d'efforts. Mais Leesha ne s'intéressait pas à la fabrication du papier. Elle ne le faisait que pour passer du temps avec son père, à l'abri des commentaires blessants de sa mère.

Elona avait beau aimer l'argent que rapportait l'atelier, elle détestait cet endroit, se plaignait de l'odeur de la lessive dans les cuves de pâte et du bruit du broyeur. L'atelier était une retraite dans laquelle Leesha et Erny se retrouvaient souvent, un lieu où, contrairement au reste de la maison, s'amuser était possible.

Le rire tonitruant de Steave fit lever les yeux de Leesha des légumes qu'elle coupait pour le ragoût. Il était dans la salle commune, assis dans le fauteuil de son père, à boire sa bière. Elona, installée sur l'accoudoir, riait et se penchait sur lui, une main sur son épaule.

Leesha aurait aimé être un démon des flammes pour pouvoir leur cracher du feu. Elle n'avait jamais aimé rester enfermée avec Elona, mais à présent, elle n'arrivait pas à oublier les histoires de Bruna. Sa mère n'aimait pas son père et ne l'avait probablement jamais aimé. Elle estimait que sa fille était une blague cruelle du Créateur. Et elle n'était pas vierge lorsque Erny lui avait fait traverser ses runes.

Étrangement, c'était cela qui la blessait le plus. Bruna disait qu'une femme ne commettait pas un péché en prenant du plaisir avec un homme, mais cela n'aidait pas Leesha à supporter l'hypocrisie de sa mère. Elle avait fait partie de ceux qui avaient obligé Klarissa à quitter le village pour cacher ses propres bêtises.

— Je ne serai jamais comme toi, jura Leesha.

Elle vivrait le jour de son mariage comme le Créateur l'avait prévu et deviendrait une femme dans un vrai lit nuptial.

Une remarque de Steave tira un petit cri à Elona et Leesha se mit à chanter à haute voix pour ne pas les entendre. Sa voix était chaude et pure ; le Confesseur Michel lui demandait toujours de chanter pendant les services.

— Leesha ! aboya sa mère un instant plus tard. Cesse ces gazouillis ! On ne s'entend plus réfléchir ici !

— Je n'ai pas l'impression que vous réfléchissiez beaucoup, marmonna Leesha.

— Comment ? lança Elona.

— Rien, cria Leesha de sa voix la plus innocente.

Ils mangèrent juste après le coucher du soleil et Leesha regarda fièrement Gared se servir du pain

qu'elle avait fait pour saucer son troisième bol de ragoût.

— Elle n'est pas très bonne cuisinière, Gared, s'excusa Elona, mais ça remplit l'estomac correctement si tu te bouches le nez.

Steave, qui buvait de la bière en même temps, en cracha par les narines. Gared se moqua de son père et Elona prit une serviette sur les genoux d'Erny pour essuyer le visage de Steave. Leesha chercha le soutien de son père du regard, mais il ne quitta pas son bol des yeux. Il n'avait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de son atelier.

C'en était trop pour Leesha. Elle nettoya la table et se retira dans sa chambre, mais cette pièce n'était plus un sanctuaire. Elle avait oublié que sa mère avait donné l'endroit à Steave pour la durée, indéterminée, de son séjour en compagnie de Gared. L'immense bûcheron avait taché de boue le sol propre et laissé ses bottes crasseuses sur son livre préféré, posé près du lit.

Elle poussa un cri et se précipita vers son trésor, mais la couverture était maculée de boue. Seul le Créateur savait quelle substance tachait sa couette de douce laine rizonienne, qui exhalait un mélange de sueur musquée et du parfum angierien préféré de sa mère.

Leesha eut un haut-le-cœur. Elle serra son précieux livre contre elle et s'enfuit dans l'atelier de son père, pour y pleurer et essayer de nettoyer les taches de son livre. Gared l'y rejoignit.

— C'est donc là que tu vas te cacher, dit-il en s'approchant pour la prendre dans ses bras musclés.

Leesha le repoussa, s'essuya les yeux et tenta de reprendre contenance.

— J'ai juste besoin d'un moment, dit-elle.

Gared lui prit le bras.

— C'est à cause de la blague de ta mère ? demanda-t-il.

Leesha secoua la tête en essayant encore de se détourner, mais Gared ne la lâcha pas.

— Je ne faisais que me moquer de mon père, dit-il. J'ai adoré ton ragoût.

— C'est vrai ? dit Leesha en reniflant.

— Oui. (Il s'approcha d'elle et l'embrassa avec passion.) On pourrait nourrir une armée d'enfants avec une telle cuisine, ajouta-t-il d'une voix rauque.

Leesha ricana.

— Je risque d'avoir du mal à mettre au monde une armée de petits Gared.

Il la serra encore plus fort et colla ses lèvres contre l'oreille de la jeune fille.

— Pour l'instant, un seul suffira, dit-il.

Leesha poussa un gémissement et le repoussa doucement.

— Nous serons mariés bien assez tôt.

— Ce ne sera jamais assez tôt, dit Gared avant de la laisser partir.



Leesha était recroquevillée sous des couvertures près du feu, dans la salle commune. Steave occupait sa chambre et Gared dormait sur un lit de camp dans l'atelier.

La nuit, des courants d'air balayaient le sol froid et le tapis de laine était dur et rêche. Son lit lui manquait, même s'il lui faudrait le brûler pour en ôter l'odeur de Steave et des péchés de sa mère.

Elle ne comprenait pas pourquoi Elona s'obstinait à cacher son jeu. Elle ne trompait plus personne. Elle aurait aussi bien pu mettre Erny dans la salle commune et prendre directement Steave dans son lit.

Leesha avait hâte de partir avec Gared.

Allongée et éveillée, elle écoutait les démons tester les runes en s'imaginant tenir la boutique de papier avec Gared. Son père aurait pris sa retraite ; sa mère et Steave auraient malheureusement trouvé la mort. Son ventre serait rond et plein et elle s'occuperait des livres tandis que Gared la rejoindrait, rompu et en sueur, après avoir travaillé sur le broyeur. Elle l'embrasserait et leurs enfants courraient dans toute la boutique.

Cette image lui redonna chaud au cœur, mais elle se rappela les paroles de Bruna et se demanda si elle allait manquer quelque chose en consacrant sa vie à ses enfants et à la fabrication de papier. Elle ferma de nouveau les yeux et s'imagina tenant le rôle de la Cueilleuse d'Herbes du Creux du Coupeur. Tout le monde compterait sur elle pour guérir les maladies, mettre au monde les enfants et panser les blessures. C'était une image séduisante, mais dans laquelle s'intégraient mal Gared ou des enfants. Une Cueilleuse d'Herbes devait rendre visite aux malades, et elle ne parvenait pas à imaginer son mari portant ses herbes et ses outils d'un endroit à l'autre, ou bien restant à la maison pour garder les enfants.

Pourtant, Bruna y était bien arrivée, des décennies auparavant. Elle s'était mariée et avait eu des enfants tout en continuant à s'occuper des habitants du village, mais Leesha avait du mal à imaginer comment. Il lui faudrait demander à la vieille femme.

Elle entendit un petit bruit, leva les yeux et découvrit Gared qui sortait prudemment de l'atelier. Elle fit semblant de dormir jusqu'à ce qu'il s'approche, puis se retourna brusquement.

— Qu'est-ce que tu fais là ? chuchota-t-elle.

Gared sursauta et se couvrit la bouche pour étouffer un petit cri. Leesha dut se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Je vais juste aux toilettes, murmura Gared en s'agenouillant près d'elle.

— Il y en a dans l'atelier, lui rappela Leesha.

— Alors, je suis venu pour un baiser de bonne nuit, dit-il en se penchant, les lèvres plissées.

— Tu en as déjà eu trois la première fois que tu t'es couché, dit Leesha en le repoussant avec espièglerie.

— Quel mal y a-t-il à en vouloir un autre ? demanda Gared.

— Aucun, je pense, dit Leesha en entourant de ses bras les épaules du garçon.

Quelque temps plus tard, une autre porte grinça. Gared se raidit et chercha un endroit où se cacher. Leesha lui montra un des sièges. Le garçon était trop grand pour disparaître complètement derrière, mais avec pour seule lumière la lueur faible et orange de la cheminée, cela pourrait peut-être suffire.

Une petite lumière apparut un instant plus tard et mit fin à cet espoir. Leesha eut à peine le temps de s'allonger et de fermer les yeux avant que l'intruse entre dans la pièce.

La jeune fille écarta à peine les paupières et vit sa mère embrasser du regard la salle commune. La lanterne qu'elle tenait était en grande partie recouverte et elle projetait d'immenses ombres, permettant à Gared de rester caché tant qu'Elona n'examinait pas attentivement l'endroit.

Ils n'avaient pas à s'en faire. Après s'être assurée que Leesha dormait bien, sa mère ouvrit la porte de la chambre de Steave et disparut à l'intérieur.

Le regard de Leesha resta longtemps rivé à cette porte. L'infidélité d'Elona n'était pas une révélation, mais jusqu'à cet instant, la jeune fille s'était permis de douter que sa mère puisse être si prompte à trahir ses vœux.

Elle sentit la main de Gared sur son épaule.

— Leesha, je suis désolé, dit-il.

Elle plongea la tête contre sa poitrine et éclata en sanglots. Il la serra fort, étouffa ses pleurs et la berça. Un démon grogna au loin et Leesha eut envie de crier avec lui. Elle se retint, espérant que son père soit endormi et n'entende pas les gémissements d'Elona. Mais à moins qu'il ait bu une potion de sommeil de Bruna, c'était peu probable.

— Je vais t'éloigner de tout ça, dit Gared. Nous n'allons pas perdre de temps en préparatifs et je nous aurai construit une maison avant la cérémonie, même si je dois couper et apporter moi-même tous les troncs.

— Oh, Gared, dit-elle en l'embrassant.

Il lui rendit son baiser et l'allongea. Les bruits sourds dans la chambre de Steave et le fracas des démons furent couverts par le battement du sang dans ses oreilles.

Les mains de Gared s'aventurèrent librement sur son corps et Leesha le laissa toucher des endroits auxquels seul un mari avait accès. Elle haleta puis cambra le dos de plaisir et Gared en profita pour se placer entre ses jambes. Elle le sentit ôter son pantalon et comprit ce qu'il faisait. Elle savait qu'elle devait le repousser, mais il y avait un grand vide en elle et Gared semblait être la seule personne au monde à pouvoir le remplir.

Il était prêt à s'introduire lorsque Leesha se raidit en entendant sa mère crier de plaisir. Était-elle meilleure qu'Elona si elle rompait sa promesse aussi facilement ? Elle avait juré de traverser les runes vierge le jour de son mariage. Elle avait juré d'être différente d'Elona. Mais voilà qu'elle s'apprêtait à tout gâcher pour s'accoupler avec un garçon à quelques mètres à peine de l'endroit où sa mère péchait.

« Ce que je ne supporte pas, ce sont ceux qui rompent leurs serments », entendit-elle répéter Bruna. Leesha repoussa le garçon avec force.

— Gared, non, je t'en prie, chuchota-t-elle.

Il se raidit pendant un long moment puis finit par rouler sur le côté et remettre son pantalon.

— Je suis désolée, dit faiblement Leesha.

— Non, c'est moi qui suis désolé, dit Gared en l'embrassant sur la tempe. Je peux attendre.

Leesha le serra fort dans ses bras et Gared se leva pour partir. Elle aurait voulu qu'il reste et dorme avec elle, mais ils avaient déjà pris énormément de risques. S'ils se faisaient surprendre ensemble, Elona les punirait sévèrement, malgré ses propres péchés. Sans doute même à cause d'eux.

Lorsque la porte de l'atelier se referma, Leesha se rallongea, l'esprit rempli de pensées agréables concernant Gared. Quelle que soit la douleur que sa mère pouvait lui infliger, elle arriverait à la supporter tant qu'elle avait le garçon à ses côtés.



Le petit déjeuner fut désagréable. Le voile de silence qui planait sur la table n'était rompu que par des bruits de mastication, comme si les mots étaient superflus. Leesha débarrassa la table sans un mot tandis que Gared et Steave allaient chercher leurs haches.

— Tu passeras la journée à l'atelier ? demanda le jeune homme, rompant enfin le silence.

Erny, intéressé par sa réponse, leva les yeux pour la première fois de la matinée.

— J'ai promis à Bruna que je l'aiderais à s'occuper des blessés, dit Leesha tout en s'excusant du regard auprès de son père.

Erny, compréhensif, hocha la tête et sourit faiblement.

— Et ça va continuer longtemps ? demanda Elona.

Leesha haussa les épaules.

— Jusqu'à ce qu'ils aillent mieux, sans doute, dit-elle.

— Tu passes trop de temps avec cette vieille sorcière, dit sa mère.

— À ta demande, lui rappela Leesha.

Elona se renfrogna.

— Ne joue pas à la plus maligne avec moi, fillette.

La colère s'empara de Leesha, mais elle afficha son plus charmant sourire en posant sa cape sur ses épaules.

— Ne t'en fais pas, mère, dit-elle. Je n'abuserai pas de sa tisane. Steave grogna et Elona écarquilla les yeux, mais Leesha passa la porte avant qu'elle ait le temps d'encaisser et de répondre.

Gared l'accompagna une partie du chemin, mais ils arrivèrent rapidement à l'endroit où les bûcherons se réunissaient chaque matin, et les amis du garçon l'attendaient déjà.

— T'es en r'tard, Gar, grommela Evin.

— L'a une femme qui cuisine pour lui, maintenant, dit Flinn. N'importe qui traînerait dans ces cas-là.

— Encore faut-il qu'il ait dormi, dit Ren en ricanant. Je parie qu'il a réussi à lui faire faire autre chose que la cuisine, et juste sous l'nez de son père.

— Ren a raison, pas vrai, Gar ? demanda Flinn. T'as trouvé un nouvel endroit où ranger ta hache, hier soir ?

Leesha se hérissa et ouvrit la bouche pour rétorquer, mais Gared posa une main sur son épaule.

— Ne fais pas attention à eux, dit-il. Ils veulent juste t'énervé.

— Tu pourrais défendre mon honneur, dit Leesha.

Les garçons n'hésitaient pas à se battre pour n'importe quelle autre raison.

— Oh, je vais le faire, promet Gared. Je n'ai simplement pas envie que tu y assistes. Je préfère que tu continues à croire que je suis doux.

— Tu es doux, dit Leesha en se dressant sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

Les garçons sifflèrent et Leesha leur tira la langue en s'éloignant.



— Idiote, marmonna Bruna lorsque Leesha lui raconta ce qu'elle avait dit à Elona. Seule une imbécile montre ses cartes au début du jeu.

— Ce n'est pas un jeu, c'est ma vie ! dit Leesha.

Bruna lui attrapa le visage et pressa ses joues si fort que les lèvres de la jeune fille s'écartèrent.

— Raison de plus pour faire preuve de bon sens, tonna-t-elle en lui lançant un regard noir de ses yeux laiteux.

Leesha sentit la colère monter en elle. Qui était cette femme pour lui parler ainsi ? Bruna semblait considérer la ville entière avec dédain. Elle agrippait, frappait et menaçait à loisir. Était-elle vraiment meilleure qu'Elona ? Avait-elle à cœur de préserver l'intérêt de Leesha en lui racontant toutes ces horribles choses sur sa mère ou la manipulait-elle pour en faire son apprentie, de la même façon qu'Elona faisait pression pour qu'elle épouse rapidement Gared et porte ses enfants ? Au fond de son cœur, Leesha le désirait autant qu'elle, mais elle en avait assez qu'on lui force la main.

— Tiens, tiens, regarde qui voilà, dit quelqu'un à la porte. Le jeune prodige.

Leesha leva les yeux et découvrit Darsy dans l'embrasement de la porte de la Maison Sainte, un fagot de bois à la main. La femme ne faisait aucun effort pour cacher son antipathie envers la jeune fille et elle pouvait être aussi intimidante que Bruna lorsqu'elle le voulait. Leesha avait tenté de lui assurer qu'elle ne représentait pas une menace, mais chaque fois qu'elle essayait d'entamer une discussion, les choses paraissaient empirer.

— N'en veux pas à Leesha parce qu'elle a plus appris en deux jours que toi lors de ta première année, dit Bruna pendant que Darsy posait le bois et prenait un lourd tisonnier de fer pour entretenir le feu.

Leesha était certaine qu'elle ne s'entendrait jamais avec Darsy tant que Bruna continuerait à retourner le couteau dans la plaie, mais elle s'occupa en concassant des herbes pour préparer un cataplasme. Parmi les brûlés de l'attaque, certains avaient des infections de la peau qui nécessitaient une attention régulière. D'autres, cependant, étaient en moins bonne santé. On avait réveillé Bruna en sursaut deux fois dans la nuit pour qu'elle s'en occupe, mais jusqu'à présent, ses herbes et son don avaient été efficaces.

Bruna avait pris le contrôle total de la Maison Sainte. Elle donnait des ordres au Confesseur Michel et aux autres comme à des servants milniens. Elle gardait Leesha à ses côtés, parlait continuellement de sa voix râpeuse et glaireuse pour lui expliquer la nature des blessures et les propriétés des herbes qu'elle utilisait pour les soigner. Leesha la regardait découper et recoudre les chairs et découvrait que son estomac s'habituaît à de telles visions.

Le matin se transforma en après-midi et Leesha dut obliger Bruna à s'arrêter pour manger. Les autres n'avaient peut-être pas remarqué que la vieille femme avait des difficultés à respirer et que ses mains tremblaient, mais ce n'était pas le cas de Leesha.

— Ça suffit, finit-elle par dire en prenant le mortier et le pilon des mains de la Cueilleuse d'Herbes.

Bruna lui jeta un regard sévère.

— Va te reposer, dit Leesha.

— Qui es-tu, fillette, pour..., commença Bruna en tendant le bras pour prendre sa canne.

Leesha fut plus prompte qu'elle. Elle s'empara de la canne et la pointa droit sous le nez crochu de Bruna.

— Tu vas avoir une autre attaque si tu ne te reposes pas, la gronda-t-elle. Je t'emmène dehors, et inutile de discuter ! Stefny et Darsy peuvent prendre le relais pendant une heure.

— À peine, grommela Bruna.

Elle laissa néanmoins Leesha l'aider à se lever et la guider vers l'extérieur.

Le soleil était haut dans le ciel et l'herbe près de la Maison Sainte verte et luxuriante, à l'exception de quelques endroits noircis par les démons des flammes. Leesha étendit une couverture et y installa Bruna. Elle lui apporta ensuite une infusion spéciale et du pain mou qui ne ferait pas tomber les quelques dents qu'elle avait encore.

Elles restèrent assises un moment dans un silence agréable et profitèrent de cette chaude journée de printemps. Leesha estimait avoir été injuste en comparant Bruna à sa mère. Quand avait-elle profité d'un moment de calme avec Elona pour la dernière fois ? Était-ce jamais arrivé ?

Elle entendit un raclement, se retourna et se rendit compte que Bruna ronflait. Elle sourit et couvrit la vieille femme de son châle. Elle étendit les jambes et aperçut Saira et Mairy qui cousaient, assises sur l'herbe, un peu plus loin. Elles l'appelèrent d'un geste et firent de la place sur leur couverture pour que Leesha puisse s'installer.

— Comment se passe le travail avec la Cueilleuse d’Herbes ? demanda Mairy.

— C’est épuisant, dit Leesha. Où est Brianne ?

Les filles se regardèrent et ricanèrent.

— Dans les bois avec Evin, dit Saira.

Leesha fit claquer sa langue.

— Cette fille va finir comme Klarissa, dit-elle.

Saira haussa les épaules.

— D’après Brianne, il ne faut pas dédaigner quelque chose avant de l’avoir essayé.

— Tu comptes essayer ? demanda Leesha.

— Tu penses qu’il n’y a aucune raison pour ne pas attendre, dit Saira. Je l’ai cru aussi, avant que Jak soit tué. Maintenant, je donnerais tout ce que j’ai pour avoir fait l’amour avec lui avant qu’il meure. Et même pour porter son enfant.

— Désolée, dit Leesha.

— C’est bon, répondit tristement Saira.

Leesha la serra dans ses bras et Mairy se joignit à elles.

— Oh, comme c’est mignon ! lança quelqu’un derrière elles. Moi aussi, je veux un câlin.

Elles levèrent les yeux au moment où Brianne se jeta sur elles. Elles s’écroulèrent dans l’herbe en riant.

— Tu es de bonne humeur, aujourd’hui, dit Leesha.

— À cause de mes ébats dans les bois, expliqua Brianne avec un clin d’œil et en lui donnant un coup de coude dans les côtes. Et puis, se mit-elle à chanter, Eevin m’a dit un seeecret !

— Quoi ? demandèrent les trois filles en même temps.

Brianne éclata de rire et elle jeta un bref coup d’œil à Leesha.

— Peut-être plus tard, répondit-elle. Comment va la nouvelle apprentie de la vieille, aujourd’hui ?

— Je ne suis pas son apprentie, quoi qu’en pense Bruna, rétorqua Leesha. Je compte toujours m’occuper de la boutique de mon père lorsque j’aurai épousé Gared. Je l’aide simplement à s’occuper des malades.

— Je préfère que ce soit toi que moi, dit Brianne. Le travail de Cueilleuse d’Herbes m’a l’air difficile. Tu as mauvaise mine. Tu as assez dormi, cette nuit ?

Leesha secoua la tête.

— Le sol devant la cheminée n’est pas aussi confortable qu’un lit, dit-elle.

— Ça ne me dérangerait pas de dormir par terre, si j’avais Gared pour me servir de paille, dit Brianne.

— Et qu’est-ce que tu veux dire par là ? demanda Leesha.

— Ne fais pas l’idiote, Leesha, dit Brianne avec une pointe d’irritation. Nous sommes tes amies.

Leesha se hérissa.

— Si tu insinues...

— Descends de ton piédestal, Leesha, l’interrompit Brianne. Je sais que tu l’as fait avec Gared hier soir. J’aurais aimé que tu nous le dises.

Saira et Mairy eurent le souffle coupé et Leesha écarquilla les yeux en rougissant.

— Ce n’est pas vrai ! cria-t-elle. Qui t’a dit ça ?

— Evin, dit Brianne en souriant. Apparemment, Gared s’en est vanté toute la journée.

— Alors Gared est un fichu menteur ! aboya Leesha. Je ne suis pas une traînée qui va folâtrer...

Le visage de Brianne s’assombrit. Leesha poussa un petit cri et se couvrit la bouche des mains.

— Oh, Brianne, reprit-elle. Je suis désolée ! Je ne voulais pas...

— Non, je crois que tu voulais, au contraire, rétorqua Brianne. Je crois que c’est la seule chose de vraie que tu aies dite aujourd’hui.

Elle se leva et épousseta sa jupe, son habituelle bonne humeur évanouie.

— Venez, les filles, dit-elle. Allons là où l’air est plus pur.

Saira et Mairy échangèrent un regard, puis se tournèrent vers Leesha, mais Brianne était déjà partie et elles se levèrent aussitôt pour la suivre. Leesha ouvrit la bouche mais s’étrangla, ne sachant que dire.

— Leesha ! entendit-elle crier Bruna.

Elle se retourna. La vieille femme, appuyée sur sa canne, tentait de se relever. Après un regard peiné vers ses amies qui partaient, elle se précipita pour l’aider.



Leesha attendait que Gared et Steave, qui marchaient nonchalamment sur le sentier, arrivent à la maison de son père. Ils plaisantaient, riaient, et leur entrain donna à Leesha la force dont elle avait besoin. Elle saisit ses jupons, serra les poings jusqu’à s’en faire blanchir les jointures et alla les rejoindre.

— Leesha ! s’exclama Steave en l’accueillant d’un sourire moqueur. Comment va ma future belle-fille, aujourd’hui ?

Il écarta les bras comme s’il voulait l’étreindre.

Leesha ne lui prêta aucune attention et se précipita sur Gared pour le gifler.

— Eh ! cria le garçon.

— Oh, oh ! dit Steave en riant.

Leesha lui jeta un regard digne de sa mère et il leva les mains en un geste apaisant.

— Je vois que vous d’vez parler, alors je vais vous laisser. (Steave fit un clin d’œil à Gared.) C’est le prix à payer pour le plaisir, glissa-t-il en partant.

Leesha fonça sur Gared et chercha à le frapper de nouveau. Il lui attrapa le poignet et le serra fort.

— Arrête, Leesha ! lui ordonna-t-il.

La jeune fille passa outre à la douleur dans son poignet et lui donna un coup de genou entre les jambes. Ses épais jupons amortirent le choc, mais l’impact suffit à le faire lâcher prise. Il tomba par terre en se tenant les parties. Leesha lui donna des coups de pied, mais Gared était corpulent et musclé et ses mains protégeaient les endroits les plus vulnérables de son corps.

— Leesha, par le Cœur, qu’est-ce qu’il t’arrive ? demanda le garçon en haletant avant d’être interrompu par un coup à la mâchoire.

Il grogna et, lorsqu’elle leva de nouveau son pied, il l’attrapa à la cheville et tira d’un coup sec, la faisant tomber en arrière. Elle atterrit sur le dos et eut le souffle coupé. Avant qu’elle puisse reprendre sa respiration, Gared avait bondi et lui avait attrapé les bras pour la clouer au sol.

— Tu es devenue folle ? s’écria-t-il tandis qu’elle continuait à s’agiter sous lui.

Il avait le visage rouge et des larmes aux coins des yeux.

— Comment as-tu pu ? cria Leesha. Fils de chthonien, comment as-tu pu être aussi cruel ?

— Par la nuit, Leesha, de quoi tu parles ? dit Gared d’une voix éraillée en se penchant un peu plus sur elle.

— Comment as-tu pu ? demanda-t-elle de nouveau. Comment as-tu pu mentir à tout le monde et dire que tu as couché avec moi hier soir ?

Gared la regarda, d’un air sincèrement ébahi.

— Qui t’a dit ça ? demanda-t-il.

Leesha se prit à espérer que le mensonge n’émanait pas de lui.

— Evin l’a dit à Brianne, répondit-elle.

— Je vais tuer ce fils de chthonien, tonna Gared en se relevant légèrement. Il avait promis de ne rien dire.

— Alors, c’est vrai ? ! cria Leesha.

Elle lui donna un coup de genou et Gared hurla, puis roula sur le côté. Elle se releva et s’écarta avant qu’il puisse se ressaisir suffisamment pour l’attraper.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi mentir ainsi ?

— Ce n’était qu’une discussion de bûcherons, grogna Gared, ça ne voulait rien dire.

Leesha, qui n’avait jamais fait ça de son existence, lui cracha dessus.

— Ça ne voulait rien dire ? cria-t-elle. Tu as gâché ma vie pour quelque chose qui ne voulait rien dire ?

Gared se leva et Leesha recula. Il leva les mains et resta à distance.

— Ta vie n'est pas gâchée, dit-il.

— Brianne est au courant ! hurla Leesha. Et Saira et Mairy aussi ! Demain, tout le village le saura !

— Leesha...

— À combien d'autres ?

— Quoi ?

— À combien d'autres l'as-tu dit, espèce d'idiot ?

Il plongea les mains dans ses poches et baissa les yeux.

— Rien qu'aux autres bûcherons, dit-il.

— Par la nuit ! À *tous* les autres ? !

Leesha courut vers lui et chercha à la griffer, mais il l'attrapa par les poignets.

— Calme-toi ! cria-t-il.

Ses mains immenses serraient fort et la douleur remonta le long de son bras, lui faisant reprendre ses esprits.

— Tu me fais mal, dit-elle du ton le plus calme possible.

— C'est mieux, répondit-il en desserrant la pression sans la lâcher. Je parie que c'est loin de faire aussi mal qu'un coup de pied dans les bourses.

— Tu l'as mérité.

— J'imagine que oui. On peut parler comme des personnes civilisées, maintenant ?

— Si tu me lâches.

Gared fronça les sourcils puis la lâcha doucement et se mit hors de portée d'un coup de pied.

— Tu vas dire à tout le monde que tu as menti ? demanda Leesha.

Gared secoua la tête.

— Je ne peux pas faire ça, Leesh, je passerais pour un idiot.

— Tu préfères que je passe pour une pute ? rétorqua Leesha.

— Tu n'es pas une pute, Leesh, nous sommes promis. C'est pas comme si tu étais Brianne.

— Très bien, dit Leesha. Peut-être que je vais raconter quelques mensonges, moi aussi. Puisque tes amis t'ont déjà taquiné, que dirais-tu si je leur racontais que tu n'étais pas assez raide pour y arriver ?

Gared ferma un de ses énormes poings et le leva légèrement.

— Vaut mieux pas que tu fasses ça, Leesha. Je suis patient avec toi, mais si tu racontes de tels mensonges, je te jure que...

— Mais mentir à mon propos ne te pose pas de problèmes ? demanda Leesha.

— Ça n’aura plus d’importance lorsque nous serons mariés, dit Gared. Tout le monde aura oublié.

— Je ne t’épouserai pas, dit Leesha.

Elle se sentit aussitôt soulagée d’un poids énorme.

Gared fronça les sourcils.

— Ce n’est pas comme si tu avais le choix, dit-il. Même si quelqu’un voulait bien de toi, comme ce bouffeur de livres de Jona ou quelqu’un dans son genre, je lui casserais la figure. Aucun habitant du Creux du Coupeur ne me prendra ce qui m’appartient.

— Profite bien de ton mensonge, dit Leesha en se détournant avant qu’il remarque ses larmes, parce que je préférerais m’abandonner à la nuit plutôt que le voir se réaliser.



Leesha dut faire appel à toutes ses forces pour ne pas s’effondrer en larmes en préparant le dîner ce soir-là. Chaque parole de Gared ou Steave lui faisait l’effet d’un coup de couteau planté en plein cœur. Elle avait été attirée par le garçon la nuit précédente. Elle l’avait presque laissé faire tout en sachant ce que cela signifiait. Refuser n’avait pas été facile, mais elle s’était dit que le choix de renoncer à sa vertu n’appartenait qu’à elle. Elle n’aurait jamais imaginé qu’il aurait pu la lui prendre rien qu’en prononçant une phrase, et encore moins qu’il en était capable.

— Heureusement que tu passes beaucoup de temps avec Bruna, chuchota quelqu’un à son oreille.

Leesha se tourna aussitôt et découvrit sa mère qui lui souriait avec suffisance.

— Il ne faudrait pas que tu aies un ventre rond le jour de ton mariage, ajouta Elona.

Regrettant l’allusion à la tisane qu’elle avait faite ce matin-là, Leesha ouvrit la bouche pour répondre, mais sa mère ricana et se détourna avant qu’elle ait pu trouver quoi dire.

Leesha cracha dans le bol de sa mère, ainsi que dans ceux de Gared et de Steave. Elle n’en tira qu’une faible satisfaction lorsqu’ils mangèrent.

Le dîner fut horrible. Steave chuchotait à l’oreille de sa mère et la faisait ricaner. Gared ne la quittait pas des yeux, mais Leesha refusait de lui rendre son regard. Elle contemplait son bol et le remuait d’un air triste, comme son père le faisait à côté d’elle.

Erny était probablement le seul à n’avoir pas entendu le mensonge de Gared. Leesha s’en réjouissait, mais elle savait que cela ne durerait pas. Trop de personnes semblaient résolues à s’en servir pour la détruire.

Elle quitta la table dès qu’elle le put. Gared resta assis, mais elle sentit qu’il la suivait du regard. Dès qu’il se retira dans l’atelier, elle l’enferma à l’intérieur et se sentit légèrement plus en sécurité.

Comme tant d’autres nuits précédentes, Leesha pleura avant de s’endormir.



Leesha se leva en ayant l'impression de n'avoir pas dormi. Sa mère avait encore rendu à Steave une visite tardive, mais la jeune fille n'avait ressenti qu'une sorte de torpeur en entendant leurs grognements couvrir la cacophonie des démons.

Gared lui aussi produisit un bruit sourd pendant la nuit, lorsqu'il s'aperçut que la porte qui menait à la maison était bloquée. Elle eut un sourire amer lorsqu'il tenta d'ouvrir plusieurs fois avant de se résoudre à abandonner.

Erny vint l'embrasser sur le haut du crâne pendant qu'elle mettait du porridge sur le feu. Ils étaient seuls pour la première fois depuis des jours. Elle se demanda comment réagirait son père, déjà brisé, lorsque les mensonges de Gared lui parviendraient aux oreilles. Avant, il aurait sans doute cru sa fille, mais avec la récente trahison de sa femme, Leesha doutait qu'il soit encore capable de faire confiance à quelqu'un.

— Tu vas encore soigner les blessés, aujourd'hui ? (Lorsque Leesha acquiesça, il sourit.) C'est bien.

— Je suis désolée de ne pas avoir plus de temps à consacrer à l'atelier, dit Leesha.

Il lui saisit les bras et s'approcha en la regardant dans les yeux.

— Les gens sont plus importants que le papier, Leesha.

— Même les méchants ? demanda-t-elle.

— Même les méchants. (Il avait un sourire peiné, mais il n'y avait aucun doute, aucune hésitation dans sa réponse.) Tu trouveras toujours pire que l'être humain le plus affreux qui existe en regardant par la fenêtre la nuit.

Leesha se mit à pleurer. Son père l'attira contre lui et la berça en lui caressant les cheveux.

— Je suis fier de toi, Leesh, chuchota-t-il. Fabriquer du papier, c'était mon rêve. Les runes ne vont pas cesser de fonctionner si tu choisis une autre voie.

Elle le serra fort et ses larmes mouillèrent la chemise de son père.

— Je t'aime, papa, dit-elle. Quoi qu'il arrive, n'en doute jamais.

— Je ne pourrais jamais en douter, mon rayon de soleil, dit-il. Et je t'aimerai toujours, moi aussi.

Elle resta longtemps serrée contre lui, son père, le seul ami qu'elle avait en ce monde.

Puis elle fila par la porte alors que Gared et Steave étaient encore en train de mettre leurs bottes. Elle espérait ne croiser personne sur le chemin de la Maison Sainte, mais les amis de Gared l'attendaient devant chez elle. Ils la saluèrent avec des sifflets.

— On est simplement venus pour s'assurer que ta mère ne garde pas Gared et Steave au lit alors qu'ils devraient travailler ! cria Ben.

Leesha rougit, mais ne dit rien en passant devant eux pour rejoindre la route. Leurs rires résonnèrent dans son dos.

Elle n'eut pas l'impression d'imaginer quoi que ce soit : les villageois qu'elle croisait en chemin l'observaient et se mettaient à chuchoter sur son passage. Elle se précipita vers l'abri que représentait la Maison Sainte, mais lorsqu'elle arriva, Stefny se mit en travers de la porte, les narines dilatées comme si Leesha sentait aussi mauvais que la teinture dont son père se servait pour fabriquer du papier.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Leesha. Laisse-moi passer. Je viens aider Bruna.

Stefny secoua la tête.

— Tu ne souilleras pas ce lieu sacré de tes péchés, dit-elle d'un air méprisant.

Leesha se dressa de toute sa hauteur. Elle dominait Stefny de quelques centimètres, mais se sentait tout de même comme une souris face à un chat.

— Je n'ai commis aucun péché, dit-elle.

— Ah ! fit Stefny en riant. Toute la ville sait comment Gared et toi occupez vos nuits. Je croyais en toi, petite, mais on dirait que tu es bien la digne fille de ta mère, finalement.

— Qu'y a-t-il ? lança Bruna de sa voix rauque avant que Leesha puisse répondre.

Stefny se retourna, envahie d'une fierté hautaine, et baissa les yeux sur la vieille Cueilleuse d'Herbes.

— Cette fille est une putain et je ne la laisserai pas entrer dans la maison du Créateur.

— Tu ne la laisseras pas ? demanda Bruna. C'est toi, le Créateur ?

— Ne blasphème pas ici, vieille femme. Ses paroles sont écrites et tout le monde peut les consulter. (Elle leva l'exemplaire relié de cuir du Canon qu'elle emportait partout avec elle.) Le Fléau est sur nous à cause des fornicateurs et des adultères, ce que sont cette pute et sa mère.

— Et où est la preuve de ses crimes ? demanda Bruna.

Stefny sourit.

— Gared s'est vanté de ses péchés à qui voulait l'entendre, dit-elle.

Bruna ronchonna puis, soudain, se déchaîna. Elle frappa Stefny à la tête avec son bâton et la fit tomber par terre.

— Tu condamnerais une fille sans autre preuve que les fanfaronnades d'un garçon ? hurla-t-elle. Ce que racontent les garçons ne vaut pas tripette et tu le sais bien !

— Tout le monde sait que sa mère est la salope du village ! siffla Stefny, une goutte de sang coulant sur sa tempe. Comment sa fille pourrait être différente ?

Bruna enfonça son bâton dans l'épaule de Stefny, lui tirant un cri de douleur.

— Eh, là ! cria Smitt en se précipitant vers elle. Ça suffit !

Le Confesseur Michel était sur ses talons.

— C'est une Maison Sainte, pas une taverne angierienne...

— Il s'agit d'affaires de femmes et vous feriez mieux de rester en dehors de ça si vous ne voulez

pas d'ennuis ! lança Bruna, leur coupant l'herbe sous le pied, avant de reporter son attention sur Stefny. Dis-leur, ou sinon, je vais à mon tour dévoiler tes péchés, siffla-t-elle.

— Je n'ai pas commis de péchés, la vieille ! dit Stefny.

— J'ai mis au monde tous les enfants du village, répondit Bruna si doucement que les hommes ne pouvaient pas l'entendre. J'y vois beaucoup plus clair que ce qu'on dit, en particulier quand il s'agit d'un bébé entre mes mains.

Stefny pâlit et se tourna vers son mari et le Confesseur.

— Restez en dehors de ça ! cria-t-elle.

— Par le Cœur, ça m'étonnerait ! hurla Smitt, prenant le bâton de Bruna pour le détourner de son épouse. Allons, femme ! Être la Cueilleuse d'Herbes ne te donne pas le droit de frapper n'importe qui avec ton bâton !

— Oh, mais par contre, ton épouse peut condamner qui elle veut, elle ? répliqua Bruna.

Elle lui prit le bâton des mains et s'en servit pour le frapper à la tête.

Smitt recula en titubant et en se frottant le crâne.

— Très bien, dit-il. J'ai essayé d'être gentil.

Habituellement, Smitt disait cela avant de remonter ses manches et de jeter quelqu'un hors de sa taverne. Il n'était pas très grand, mais son épaisse carcasse ne manquait pas de force et il s'occupait de bûcherons ivres depuis des années.

Bruna n'était pas une coupeuse de bois musclée, mais elle ne semblait pas le moins du monde intimidée. Elle ne bougea pas lorsque Smitt se rua sur elle.

— Très bien, cria-t-elle. Jette-moi dehors ! Mélange les herbes tout seul ! Stefny et toi allez guérir ceux qui vomissent du sang et ont attrapé la fièvre du démon ! Et mettez les bébés au monde, tant que vous y êtes ! Fabriquez vos propres remèdes et vos propres bâtonfeux ! Pourquoi vous encombrer de la vieille ?

— En effet, pourquoi ? demanda Darsy.

Tout le monde la regarda s'approcher de Smitt.

— Je peux mélanger les herbes et mettre les bébés au monde aussi bien qu'elle, dit-elle.

— Ha ! dit Bruna.

Smitt lui-même la regardait avec scepticisme.

Darsy ne prêta pas attention à la vieille.

— Il me semble qu'il est temps de changer, dit-elle. Je n'ai peut-être pas cent ans d'expérience comme Bruna, mais je ne battraï personne.

Smitt se gratta le menton et regarda Bruna qui gloussait.

— Allez-y, dit-elle pour les mettre au défi. Je serai ravie de me reposer. Mais ne venez pas me supplier dans ma cabane lorsque la truie aura cousu là où elle aurait dû couper et vice versa.

— Peut-être que Darsy mérite une chance, dit Smitt.

— C'est réglé, alors, dit Bruna en cognant son bâton contre le sol. Dites au reste du village à qui s'adresser pour leurs remèdes. Je vous remercie pour la tranquillité qui régnera maintenant dans ma cabane !

Elle se tourna vers Leesha.

— Viens, fillette, aide la vieille à rentrer chez elle.

Elle prit le bras de Leesha et elles se dirigèrent ensemble vers la porte.

Toutefois, en passant devant Stefny, Bruna s'arrêta et dirigea la pointe de son bâton vers elle. Elle chuchota très bas de façon à ce que seules les trois femmes l'entendent.

— Si tu dis encore un mot de travers à propos de cette fille ou si tu laisses quelqu'un d'autre faire de même, la ville entière connaîtra tes actes honteux.

L'air terrorisé de Stefny hanta Leesha pendant tout le trajet jusqu'à la cabane de Bruna.

Une fois à l'intérieur, la vieille se tourna brusquement vers elle.

— Alors, fillette ? C'est vrai ? demanda-t-elle.

— Non ! cria Leesha. Enfin, nous avons presque... mais je lui ai dit d'arrêter et il a obéi !

Ce n'était guère crédible et elle s'en rendait compte. La terreur s'empara d'elle. Bruna était la seule qui l'avait défendue. Elle pensa qu'elle en mourrait si la vieille la prenait elle aussi pour une menteuse.

— Tu... tu n'as qu'à vérifier, si tu veux, dit-elle en rougissant.

Elle baissa les yeux et retint des larmes.

Bruna grogna et secoua la tête.

— Je te crois, fillette.

— Pourquoi ? demanda Leesha en l'implorant presque. Pourquoi Gared ment-il ainsi ?

— Parce qu'on félicite les garçons pour des actes qui condamnent les filles à quitter la ville, dit Bruna. Parce que les hommes se laissent diriger par ce que les autres pensent de leur asticot. Parce qu'il n'est qu'un petit con idiot, mesquin et nuisible qui n'avait aucune idée de la chance qu'il avait.

Leesha se remit à pleurer. Elle avait l'impression de sangloter depuis toujours. Un corps ne pouvait pas contenir autant de larmes.

Bruna ouvrit les bras et Leesha se réfugia contre elle.

— Là, là, ma fille, dit-elle. Laisse tout sortir, puis nous trouverons quoi faire ensuite.



Le silence régna sur la cabane de Bruna pendant que Leesha préparait le thé. Il était encore tôt,

mais elle se sentait complètement épuisée. Comment pouvait-elle espérer passer le restant de ses jours au Creux du Coupeur ?

Fort Rizon n'est qu'à une semaine de marche, se dit-elle. Il y a des milliers de personnes, là-bas, et aucune n'a entendu les mensonges de Gared. Je pourrais trouver Klarissa et...

Et quoi ? Elle savait qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Même si elle parvenait à trouver un Messager pour l'emmener, l'idée de passer une semaine ou plus sur la route lui glaçait le sang. De plus, les Rizoniens étaient des fermiers qui n'écrivaient guère et n'avaient pas besoin de papier. Elle pourrait peut-être trouver un nouveau mari, mais l'idée d'unir sa destinée à celle d'un autre homme ne la réconfortait pas vraiment.

Elle apporta son thé à Bruna en espérant que la vieille ait une réponse, mais la Cueilleuse d'Herbes ne dit rien et but à petites gorgées. Leesha s'agenouilla à côté de son siège.

— Qu'est-ce que je vais faire ? demanda-t-elle. Je ne vais pas rester cachée ici éternellement.

— Tu pourrais, dit Bruna. Malgré ce que prétend Darsy, elle n'a rien retenu de ce que je lui ai appris et je ne lui ai appris qu'une partie de ce que je sais. Les habitants du village reviendront bientôt ici pour me demander de l'aide. Reste et, dans un an, les gens du Creux du Coupeur ne se souviendront même plus comment ils faisaient pour s'en sortir avant que tu les aides.

— Ma mère ne me le permettra jamais, dit Leesha. Elle compte toujours me faire épouser Gared.

Bruna acquiesça.

— Rien d'étonnant. Elle ne s'est jamais pardonné de n'avoir pas porté le fils de Steave. Elle est déterminée à corriger ses erreurs.

— Je ne le ferai pas, dit Leesha. Je préférerais m'abandonner à la nuit plutôt que de laisser Gared me toucher.

Elle se surprit en s'apercevant qu'elle le pensait vraiment.

— C'est très courageux de ta part, ma petite chérie, dit Bruna sur un ton dédaigneux. Vraiment très courageux de ficher en l'air sa vie parce qu'un garçon a menti et que tu as peur de ta mère.

— Je n'ai pas peur d'elle ! dit Leesha.

— Tu crains juste de lui dire que tu n'épouserai pas le garçon qui a détruit ta réputation ?

Leesha resta longtemps silencieuse avant d'acquiescer.

— Tu as raison, dit-elle.

Bruna grogna et Leesha se leva :

— Je suppose que je ferais mieux de faire avec, dit-elle.

La vieille ne répondit pas.

Leesha s'arrêta à la porte et la regarda par-dessus son épaule.

— Bruna ? (La Cueilleuse poussa un nouveau grognement.) Quel péché a commis Stefny ?

Bruna but une gorgée de thé.

— Smitt a trois beaux enfants, dit-elle.

— Quatre, la corrigea Leesha.

Bruna secoua la tête.

— Stefny en a quatre, dit-elle. Smitt en a trois.

Leesha écarquilla les yeux.

— Mais comment est-ce possible ? demanda-t-elle. Stefny ne quitte la taverne que pour aller à la Maison...

Elle s'arrêta, le souffle coupé.

— Même les Saints Hommes sont des hommes, dit Bruna.



Leesha rentra chez elle en prenant son temps. Elle tentait de trouver les mots justes, mais savait qu'au final la façon de le dire n'aurait aucune importance. Tout ce qui comptait, c'était qu'elle n'allait pas épouser Gared et la réaction de sa mère.

La journée était bien avancée lorsqu'elle entra dans la maison. Gared et Steave reviendraient bientôt des bois. Il fallait que la confrontation soit terminée avant leur retour.

— Eh bien, tu as vraiment fichu une sacrée pagaïe, lui dit sa mère sur un ton acide quand elle arriva. Ma fille est la traînée du village.

— Je ne suis pas une traînée, dit Leesha. Gared ment.

— Comment oses-tu lui mettre sur le dos ton incapacité à fermer tes cuisses ! dit Elona.

— Je n'ai pas couché avec lui, expliqua Leesha.

— Ha ! aboya Elona. Ne me prends pas pour une idiote, Leesha. J'ai été jeune, moi aussi.

— Tu as été « jeune » toutes les nuits, cette semaine. Et Gared a menti.

Elona lui donna une gifle qui la fit tomber par terre.

— Comment oses-tu me parler ainsi, petite pute ! cria-t-elle.

Leesha resta étendue. Elle savait que si elle bougeait sa mère la frapperait de nouveau. Elle avait l'impression que sa joue était en feu.

Voyant sa fille humiliée, Elona prit une profonde inspiration et parut se calmer.

— Ce n'est rien, dit-elle. J'ai toujours pensé que tu avais besoin d'être poussée du piédestal sur lequel t'avait mise ton père. Tu épouseras bientôt Gared et les gens finiront par se lasser de parler de toi.

Leesha s'arma de courage.

— Je ne l'épouserai pas, dit-elle. C'est un menteur et je ne le ferai pas.

— Oh que si, dit Elona.

— Non. (Ce mot donna à Leesha la force de se relever.) Je ne lui dirai pas « oui » et tu ne peux pas m'y obliger.

— C'est ce qu'on verra, dit Elona en détachant sa ceinture.

Il s'agissait d'une épaisse sangle de cuir munie d'une boucle de métal qu'elle portait toujours sur les hanches, sans la serrer. Leesha se disait qu'elle ne la gardait que pour l'avoir à portée de main pour la battre.

Elona s'approcha de Leesha qui cria et recula jusque dans la cuisine avant de se rendre compte qu'il s'agissait du dernier endroit où elle aurait dû aller. Il n'y avait qu'une issue permettant d'y entrer et d'en sortir.

Elle hurla lorsque la boucle déchira sa robe et lacéra sa peau. Elona frappa encore et Leesha, désespérée, se jeta sur sa mère. Elles tombèrent au sol. La jeune fille entendit alors la porte s'ouvrir, puis la voix de Steave. Au même instant, un appel interrogateur retentit dans la boutique.

Elona se servit de cette distraction pour donner un coup de poing dans le visage de sa fille. Elle se releva en une seconde et frappa de nouveau Leesha avec la ceinture, lui arrachant un autre cri.

— Par le Cœur, que se passe-t-il ? cria quelqu'un dans l'embrasement de la porte.

Leesha leva les yeux et découvrit son père qui luttait pour entrer dans la cuisine, bloqué par le bras épais de Steave.

— Écarte-toi de mon chemin ! cria Erny.

— Ça ne concerne qu'elles, dit Steave en souriant.

— Tu es un invité chez moi, hurla Erny. Laisse-moi passer !

Comme Steave ne bougeait pas, Erny le frappa.

Tout le monde se figea. Il n'était pas évident que Steave ait senti le coup. Il rompit le silence en éclatant de rire et projeta avec désinvolture Erny dans la salle commune.

— Vous, les femmes, réglez vos problèmes en privé, dit Steave.

Il fit un clin d'œil et referma la porte de la cuisine tandis que la mère de Leesha s'en prenait une nouvelle fois à elle.



Leesha pleura en silence dans l'arrière-boutique de l'atelier de son père en tamponnant doucement ses coupures et ses bleus. Elle aurait pu faire mieux avec les herbes adéquates, mais elle n'avait qu'un torchon et de l'eau froide.

Elle s'était réfugiée dans l'atelier aussitôt le supplice terminé et avait fermé les portes de l'intérieur, faisant mine de ne pas entendre son père qui avait frappé doucement au battant. Lorsqu'elle eut nettoyé ses blessures et refermé ses coupures les plus profondes, elle se

recroquevillait sur le sol, tremblante de douleur et de honte.

— Tu épouseras Gared dès l’instant où tu saigneras, lui avait promis Elona, ou tu auras droit à ce traitement tous les jours jusqu’au mariage.

Leesha savait qu’elle était sérieuse. Elle savait aussi que les rumeurs propagées par Gared inciteraient beaucoup de villageois à prendre le parti de sa mère. Tous insisteraient pour qu’ils se marient et feindraient de ne pas voir les bleus de Leesha, comme ils l’avaient déjà fait de nombreuses fois auparavant.

Je ne le ferai pas, se promit Leesha. *Je m’abandonnerai à la nuit avant.*

C’est à ce moment-là qu’une crampe lui tordit les entrailles. Leesha gémit et sentit de l’humidité sur ses cuisses. Terrifiée, elle s’essuya avec un torchon propre en priant avec ferveur, mais, comme s’il s’agissait d’une blague cruelle du Créateur, elle découvrit du sang.

Leesha hurla. Elle entendit un cri lui répondre dans la maison.

Puis, on frappa à la porte.

— Leesha, tu vas bien ? lui lança son père.

Elle ne répondit pas et regarda fixement le sang, terrorisée. Cela faisait-il seulement deux jours qu’elle avait prié pour que cet instant arrive ? Maintenant, il lui apparaissait comme une malédiction.

— Leesha, ouvre la porte tout de suite ou tu le regretteras toute la nuit ! hurla sa mère.

La jeune fille fit comme si elle n’avait rien entendu.

— Si tu n’écoutes pas ta mère et que tu n’ouvres pas cette porte dans les dix secondes, je jure que je la défoncerai ! tonna Steave.

La peur s’empara de Leesha lorsque le bûcheron se mit à compter. Elle était sûre qu’il pourrait transformer le lourd battant en petit bois d’un simple coup de poing. Elle courut vers la porte extérieure et l’ouvrit.

Il faisait presque nuit. Le ciel était d’un pourpre profond et les derniers éclats du soleil plongeront derrière l’horizon dans quelques minutes.

— Cinq ! criait Steve. Quatre ! Trois !

Leesha prit une profonde inspiration et s’enfuit de la maison.



6

LES SECRETS DU FEU

319 AR

Leesha souleva sa jupe et courut aussi vite qu'elle le pouvait, mais la cabane de Bruna se trouvait à plus d'un kilomètre et demi et elle savait très bien qu'elle n'y arriverait jamais à temps. Derrière elles résonnaient les cris de sa famille, assourdis par les battements de son cœur et les bruits de ses pas.

Elle avait un point de côté ; son dos et ses cuisses étaient en feu à cause des coups de ceinture d'Elona. Elle trébucha et s'écorcha les mains en se rattrapant. Sans prêter attention à la douleur, elle s'efforça de se relever et repartit, mue par sa seule volonté.

Elle n'était qu'à mi-chemin quand la lumière s'affaiblit et la nuit naissante attira les démons. De la brume sombre s'éleva et s'aggloméra pour créer des silhouettes inhumaines.

Leesha ne voulait pas mourir. Elle s'en apercevait, à présent ; trop tard. Même si elle décidait de faire demi-tour, sa maison se trouvait maintenant plus loin que la cabane de Bruna et il n'y avait aucun abri sur le chemin. Erny avait construit son foyer à l'écart des autres à dessein, suite à des plaintes concernant l'odeur de ses produits chimiques. Elle n'avait d'autre choix que de continuer à foncer vers la cabane de Bruna, à l'orée du bois où les démons se rassemblaient en grand nombre.

Quelques chtoniens la frappèrent lorsqu'elle passa, mais ils étaient encore dépourvus de substance et ne trouvèrent pas de prise. Elle perçut un courant froid lorsque leurs griffes traversèrent sa poitrine, comme si elle avait été touchée par un fantôme. Mais elle ne sentit aucune douleur et ne ralentit pas.

Il n'y avait pas de démons des flammes si près de la forêt. Les démons de bois les tuaient à vue : un jet de feu pouvait embraser un démon de bois alors que les flammes normales n'y parvenaient pas. Un démon du vent se solidifia devant elle, mais Leesha l'esquiva et les pattes grêles de la créature ne lui permirent pas de la poursuivre à pied. Il hurla sur son passage.

Elle aperçut une lumière devant elle, celle de la lanterne accrochée à la porte d'entrée de Bruna. Elle accéléra encore en hurlant :

— Bruna ! Bruna, ouvre la porte, s'il te plaît !

Il n'y eut pas de réponse et le battant resta fermé. Mais la voie était libre et elle commença à se dire qu'elle allait y arriver.

C'est alors qu'un démon de deux mètres quarante apparut sur son chemin.

Et qu'elle perdit tout espoir.



Le démon rugit et dévoila des rangées de dents semblables à des couteaux de cuisine. À côté de lui, de ses tendons épais et difformes et de sa carapace semblable à de l'écorce, Steave aurait paru malingre.

Leesha dessina une protection dans l'air devant elle en priant en silence pour que le Créateur lui accorde une mort rapide. Les contes disaient que les démons consumaient l'âme en même temps que le corps. Elle se disait qu'elle allait bientôt savoir si c'était vrai.

Le démon avança vers elle, réduisant la distance d'un pas ferme en attendant de voir de quel côté elle allait tenter de s'enfuir. Leesha savait bien qu'il s'agissait de la seule chose à faire, mais même si elle n'avait pas été paralysée par la peur, elle n'aurait eu nulle part où aller. Le chthonien se dressait entre elle et sa seule possibilité de se mettre à l'abri.

Un grincement s'éleva quand la porte de Bruna s'ouvrit, projetant de la lumière dans la cour. Le démon se retourna lorsque la vieille apparut.

— Bruna ! cria Leesha. Reste derrière les runes ! Il y a un démon de bois dans la cour !

— Je n'y vois plus autant qu'avant, ma petite chérie, répondit Bruna, mais j'arrive tout de même à distinguer une horrible bête comme celle-là.

Elle fit un autre pas en avant et enjamba ses runes. Leesha hurla lorsque le démon grogna et se propulsa vers la vieille femme.

Bruna ne bougea pas lorsque la créature chargea sur ses quatre pattes, à une vitesse terrifiante. Elle prit son châle et en sortit un petit objet qu'elle approcha de la flamme de la lanterne. Leesha le vit s'embraser.

Le démon était presque sur elle lorsque Bruna lui lança l'objet. Le projectile explosa et recouvrit le démon de bois d'un feu liquide. L'incendie éclaira la nuit à des mètres de distance, Leesha sentit l'éclat de la chaleur sur son visage.

Le démon hurla. Il perdit son élan et tomba par terre, puis se roula dans la poussière dans une tentative désespérée d'éteindre le feu. Mais les flammes s'accrochèrent fermement à lui et il se débattit au sol en criant.

— Tu ferais mieux d'entrer, Leesha, lui conseilla Bruna. Il ne faudrait pas que tu attrapes froid.



Leesha était assise, enveloppée dans un des châles de Bruna, et regardait la vapeur sortir d'une

tisane qu'elle n'avait pas envie de boire. Le démon de bois avait hurlé longtemps avant de ne plus pousser que des gémissements et de s'arrêter enfin. Elle imagina les restes fumants dans la cour et sentit monter un haut-le-cœur.

Bruna, installée près d'elle dans sa chaise à bascule, fredonnait doucement en manipulant adroitement une paire d'aiguilles à tricoter. Leesha ne comprenait pas comment elle pouvait être aussi calme. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait plus jamais se détendre.

La vieille Cueilleuse d'Herbes l'avait examinée sans mot dire, grognant occasionnellement lorsqu'elle passait du baume ou bandait ses plaies, dont, visiblement, seule une minorité était due à sa fuite. Elle avait aussi montré à la jeune fille comment confectionner un tampon à partir d'un bout de tissu propre et comment l'insérer pour endiguer le flot de sang entre ses jambes. Elle lui avait également conseillé de le changer régulièrement.

Mais maintenant, Bruna était confortablement installée, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Seuls les cliquètements de ses aiguilles et les crépitements du feu résonnaient dans la pièce.

— Qu'as-tu fait à ce démon ? demanda Leesha lorsqu'elle n'arriva plus à le supporter.

— Du feu démoniaque liquide, répondit Bruna. Difficile à fabriquer. Très dangereux. Mais le seul moyen que je connaisse pour arrêter un démon de bois. Ils sont immunisés contre les flammes normales, mais le feu démoniaque liquide les brûle comme un jet de flammes.

— Je ne savais pas que l'on pouvait tuer les démons, dit Leesha.

— Je t'ai déjà dit, jeune fille, que les Cueilleuses d'Herbes préservent la science de l'ancien monde, dit Bruna avant de grogner et de cracher par terre. Une poignée d'entre elles, en tout cas. Je suis peut-être la dernière à connaître cette recette diabolique.

— Pourquoi ne pas la partager ? dit Leesha. Nous pourrions nous libérer des démons.

Bruna ricana.

— Nous libérer ? demanda-t-elle. Ou brûler entièrement nos villages, peut-être. Ou mettre le feu aux bois. La plus forte des chaleurs chatouillerait à peine un démon des flammes et ne stopperait pas un démon de pierre. Aucun feu ne peut brûler aussi haut que plane un démon du vent, ni enflammer un lac ou une mare pour atteindre un démon de l'eau.

— Mais tout de même, la pressa Leesha, ce que tu as fait ce soir prouve que ça pourrait servir. Tu m'as sauvé la vie.

Bruna acquiesça.

— Nous conservons le savoir de l'ancien monde pour le jour où l'on en aura de nouveau besoin, mais ces connaissances impliquent de grandes responsabilités. Si les histoires des anciennes guerres humaines ont quelque chose à nous apprendre, c'est qu'on ne peut confier les secrets du feu aux hommes.

» Voilà pourquoi les Cueilleuses d'Herbes sont toutes des femmes. Les hommes ne peuvent posséder une telle puissance sans s'en servir. Je vends des feux d'artifice et des pétards à Smitt, chérie, mais je ne lui expliquerai jamais comment en fabriquer.

— Darsy est une femme, dit Leesha, mais tu ne lui as jamais appris non plus.

Bruna grogna.

— Même si cette vache était assez intelligente pour arriver à mélanger les éléments sans prendre feu, elle pense comme un homme. Je lui apprendrai comment fabriquer du feu démoniaque ou de la poudre inflammable le jour où je l'expliquerai à Steave.

— Ils vont venir me chercher demain, dit Leesha.

Bruna désigna la tisane de la jeune fille qui refroidissait.

— Bois, ordonna-t-elle. Nous nous en occuperons le moment venu. Leesha obéit et remarqua le goût aigre de la tamponelle et l'amertume de la durante avant d'être prise de vertiges. Elle se rendit à peine compte qu'elle lâchait sa tasse.



Les douleurs se réveillèrent au matin. Brunna mit de la raidinelle dans la tisane de Leesha pour endormir la souffrance de ses plaies et les crampes qui lui étreignaient l'abdomen, mais la mixture bouleversa ses sensations. Elle eut l'impression de flotter au-dessus du lit de camp sur lequel elle se trouvait, et pourtant, ses membres lui semblaient de plomb.

Erny arriva peu après l'aube. Il éclata en sanglots en la voyant, s'agenouilla près de la couche et la serra fort dans ses bras.

— J'ai cru que je t'avais perdue, dit-il en pleurant.

Leesha tendit faiblement une main et passa ses doigts dans les cheveux clairsemés de son père.

— Ce n'est pas ta faute, chuchota-t-elle.

— J'aurais dû tenir tête à ta mère depuis longtemps, dit-il.

— C'est le moins qu'on puisse dire, grommela Brunna sans cesser de tricoter. Aucun homme ne devrait laisser sa femme lui marcher dessus de la sorte.

Erny acquiesça, ne pouvant répliquer. Son visage se rida et d'autres larmes apparurent derrière ses lunettes.

On frappa à la porte. Brunna jeta un regard à Erny, qui alla ouvrir.

— Elle est là ?

Leesha entendit la voix de sa mère et ses crampes redoublèrent. Elle était trop faible pour se battre. Elle n'avait même pas la force de se lever.

Un instant plus tard, Elona apparut à ses côtés, Gared et Steave sur ses talons tels deux chiens de garde.

— Tu es là, bonne à rien ! cria Elona. Tu t'imagines la peur que j'ai eue lorsque tu t'es enfuie comme ça ? La moitié du village est à ta recherche ! Je devrais te battre jusqu'au sang !

— Personne ne battra personne, Elona, dit Erny. Si quelqu'un est responsable, c'est toi.

— Tais-toi, Erny, répondit sa femme. C’est ta faute si elle est si obstinée, à la dorloter comme tu le fais.

— Je ne me tairai pas, dit Erny en venant se placer face à son épouse.

— Tu le feras si tu sais ce qui est bon pour toi, le prévint Steave en agitant un poing.

Erny le regarda et sa gorge se serra.

— Je n’ai pas peur de toi, glapit-il.

Gared ricana.

Steave attrapa Erny par le col de sa chemise et le souleva du sol d’une main, tout en levant son énorme poing.

— Arrête de te comporter comme un idiot, lui dit Elona avant de se tourner vers Leesha. Et toi, tu rentres tout de suite à la maison avec nous.

— Elle ne va nulle part, dit Bruna en posant son tricot et en s’appuyant sur sa canne pour se lever. Il n’y a que vous trois qui partez.

— La ferme, la vieille, dit Elona. Je ne te laisserai pas gâcher la vie de ma fille comme tu l’as fait avec moi.

Bruna ricana.

— C’est moi qui t’ai mis de la tisane de pomm dans la bouche et qui t’ai obligée à écarter les cuisses pour toute la ville ? demanda-t-elle. Tu es responsable de tes propres malheurs. Alors, dégage de ma cabane, maintenant.

Elona se tourna vers elle.

— Ou sinon ? dit-elle sur un ton de défi.

Bruna afficha un sourire édenté et planta sa canne dans le pied d’Elona, lui tirant un cri. Elle fit suivre ce coup d’un autre, au ventre. Elona se plia en deux, sa colère évanouie.

— Eh, là ! hurla Steave.

Il propulsa le pauvre Erny sur un côté et se précipita vers la vieille, imité par Gared.

Bruna n’eut pas l’air plus inquiète qu’elle l’avait été face à la charge du démon. Elle plongea une main dans son châle et en tira une poignée de poudre qu’elle jeta au visage des deux hommes.

Gared et Steave tombèrent par terre en se tenant la face et en hurlant.

— J’en ai encore, Elona, dit Bruna. Je vous rendrai tous aveugles avant que vous puissiez me donner des ordres dans ma propre maison.

Elona rampa à quatre pattes jusqu’à la porte en se protégeant le visage du bras. Bruna éclata de rire et l’aida à rejoindre la sortie d’un coup de pied au derrière.

— Vous deux aussi, vous sortez ! cria-t-elle à Gared et Steave. Dehors avant que je vous mette le feu !

Les deux hommes partirent en tâtonnant, aveuglés, gémissant de douleur, le visage rouge et strié de

larmes. Bruna les guida jusqu'à la porte en les frappant de sa canne, comme elle l'aurait fait à un chien qui se serait soulagé par terre.

— Ne revenez qu'à vos risques et périls ! dit-elle d'une voix forte entre deux gloussements pendant qu'ils traversaient sa cour à toute vitesse.



Plus tard dans la journée, on frappa de nouveau. Leesha était levée, mais toujours faible.

— Quoi encore ? aboya Bruna. Je n'ai pas eu autant de visiteurs en une seule journée depuis l'époque où mes seins ne tombaient pas !

D'un pas lourd, elle se rendit à la porte et l'ouvrit. Elle découvrit Smitt qui se frottait les mains nerveusement. Bruna plissa les yeux en l'observant.

— Je suis à la retraite, dit-elle. Va chercher Darsy.

Elle commença à refermer la porte.

— Attends, je t'en prie, la supplia Smitt en bloquant le battant du bras.

Bruna se renfroga et il retira aussitôt sa main comme s'il venait de se brûler.

— J'attends, dit Bruna sur un ton irrité.

— C'est Ande. (Il s'agissait d'un des hommes blessés lors de l'attaque de la semaine passée.) La blessure sur son ventre a commencé à pourrir, alors Darsy l'a coupé et, maintenant, il saigne des deux côtés.

Bruna cracha sur les bottes de Smitt.

— Je t'avais prévenu que ça allait arriver, dit-elle.

— Je sais, dit Smitt. Tu avais raison. J'aurais dû t'écouter. S'il te plaît, reviens. Je ferai tout ce que tu veux.

Bruna grommela.

— Je ne laisserai pas Ande payer le prix de ta stupidité, dit-elle. Mais je te ferai tenir parole, ne crois pas une seconde que j'y manquerai.

— Tout ce que tu veux, promet encore Smitt.

— Erny ! aboya Bruna. Va chercher mon tablier à herbes ! Smitt pourra le porter. Tu aideras ta fille à avancer. Nous allons en ville.

Leesha marchait en s'appuyant sur le bras de son père. Elle avait peur de les ralentir, mais, même dans un tel état de faiblesse, elle arrivait à suivre le rythme lent de Bruna.

— Je devrais t'obliger à me porter sur ton dos, dit Bruna à Smitt en bougonnant sur le chemin. Mes vieilles jambes ne sont plus aussi rapides qu'avant.

— Je te porte, si tu veux, dit Smitt.

— Ne sois pas idiot, répondit Bruna.

La moitié du village était rassemblée devant la Maison Sainte. Un sentiment de soulagement général s'empara des habitants quand Bruna apparut et quelques chuchotements s'élevèrent lorsqu'ils virent Leesha, sa robe déchirée et ses bleus.

La vieille fit comme s'ils n'existaient pas, écarta les gens de son passage avec sa canne et entra. Leesha vit Gared et Steave allongés sur des paillasses, des chiffons mouillés sur les yeux, et elle se retint de sourire. Bruna lui avait expliqué que le poivre et le datura qu'elle leur avait lancés ne feraient pas de dégâts permanents, mais elle espérait que Darsy l'ignorait et qu'elle n'ait pas pu leur dire. De son côté, Elona la foudroyait du regard.

Bruna alla directement au chevet d'Ande. Il était trempé de sueur et puait. Sa peau avait jauni et l'étoffe qui entourait ses parties était tachée de sang, d'urine et de fèces. Bruna le regarda et cracha. Darsy s'assit non loin. Visiblement, elle avait pleuré.

— Leesha, déroule les herbes, ordonna Bruna. Nous avons du travail.

— Je peux m'en occuper, dit Darsy en tendant précipitamment la main pour prendre la couverture. On dirait que tu vas t'effondrer.

Leesha éloigna d'elle le morceau de tissu et secoua la tête.

— C'est à moi de le faire, répondit-elle.

La jeune fille dénoua la couverture et la déroula pour dévoiler de nombreuses poches remplies d'herbes.

— Leesha est mon apprentie, désormais ! cria Bruna pour que tous l'entendent.

Elle regarda Elona dans les yeux et reprit :

— Sa promesse à Gared est dissoute et elle sera à mon service pendant sept ans et un jour ! Ceux qui trouveront quelque chose à redire pourront se soigner tout seuls !

Elona ouvrit la bouche, mais Erny pointa un doigt vers elle.

— Ferme-la ! aboya-t-il.

Elona écarquilla les yeux et se mit à tousser, ce qui l'empêcha de répondre. Erny hocha la tête et s'approcha de Smitt. Les deux hommes allèrent parler à voix basse dans un coin.

Leesha perdit la notion du temps en travaillant avec Bruna. Darsy avait accidentellement entaillé l'intestin en tentant d'exciser la pourriture démoniaque, et elle l'avait empoisonné avec ses propres excréments. Bruna ne cessa de pester en tâchant de réparer les dégâts, pressant Leesha de nettoyer les instruments, d'aller chercher des herbes et de mélanger des potions. Elle lui enseignait son art tout en travaillant, lui expliquant les erreurs de Darsy et ce qu'elle faisait pour les corriger. Leesha écoutait attentivement.

Finalement, lorsqu'elles eurent fait tout leur possible, elles refermèrent les blessures et les enveloppèrent dans des pansements propres. Ande, drogué, dormait profondément, mais semblait respirer plus facilement, et sa peau était redevenue plus proche de sa teinte normale.

— Il ira bien ? demanda Smitt tandis que Leesha aidait Bruna à se relever.

— Pas grâce à toi ou à Darsy, répondit sèchement Bruna. Mais s'il reste ici et fait ce qu'on lui dit de faire, il ne mourra pas.

Alors qu'elles se dirigeaient vers la porte, Bruna fit un détour pour s'approcher des lits de Gared et de Steave.

— Ôtez ces bandages et arrêtez de geindre, leur lança-t-elle.

Gared obéit le premier et il plissa les yeux face à la lumière.

— J'y vois ! cria-t-il.

— Bien sûr que tu y vois, espèce d'idiot sans cervelle, dit Bruna. La ville a besoin de quelqu'un pour transporter les fardeaux les plus lourds, et tu ne peux pas le faire sans y voir. Mais si tu te remets de nouveau en travers de mon chemin, devenir aveugle sera le cadet de tes soucis !

Elle agita sa canne sous son nez. Gared pâlit et hocha la tête.

— Bien, reprit Bruna. Et maintenant, dis la vérité. Tu as défloré Leesha ?

Gared regarda autour de lui, effrayé. Finalement, il baissa les yeux.

— Non, dit-il, c'était un mensonge.

— Plus fort, mon garçon, dit Bruna sèchement. Je suis vieille et je n'entends pas aussi bien qu'avant. Plus fort, pour que tout le monde entende. As-tu défloré Leesha ?

— Non ! cria Gared, le visage encore plus rouge que lorsqu'il avait reçu la poudre.

Des murmures se répandirent à travers la foule comme une traînée de poudre.

Steave, qui venait de retirer son bandage, frappa son fils sur l'arrière du crâne.

— Par le Cœur, grommela-t-il, tu seras puni pour ça lorsque nous rentrerons à la maison.

— Pas la mienne, en tout cas, dit Erny.

Elona lui jeta un regard mauvais, mais il fit comme si de rien n'était et désigna Smitt.

— Il y a de la place pour vous deux à l'auberge, dit-il.

— Et vous allez devoir travailler pour payer vos chambres, ajouta Smitt. Vous devrez partir d'ici un mois, même si vous n'avez réussi qu'à construire un apprentis d'ici là.

— C'est ridicule ! dit Elona. Ils ne peuvent pas à la fois travailler pour payer leur chambre et construire une maison en un mois !

— Je crois que tu as tes propres problèmes, dit Smitt.

— Comment ça ?

— Tu as une décision à prendre, dit Erny. Soit tu apprends à tenir la promesse faite à ton mariage, soit je demande au Confesseur de le dissoudre et tu rejoindras Gared et Steave dans leur apprentis.

— Tu n'es pas sérieux, dit Elona.

— Je ne l'ai jamais été davantage, répondit Erny.

— Que le Cœur l’emporte, dit Steave. Viens avec moi.

Elona le regarda de travers.

— Pour vivre dans un apprentis ? demanda-t-elle. N’y compte pas.

— Alors, tu ferais mieux de rentrer, dit Erny. Il va te falloir du temps pour apprendre à te repérer dans la cuisine.

Elona fronça les sourcils et Leesha comprit que la lutte de son père ne faisait que commencer, mais sa mère partit comme il lui avait ordonné. Cela en disait long sur ses chances.

Erny embrassa sa fille.

— Je suis fier de toi, dit-il. Et j’espère qu’un jour, tu seras fière de moi à ton tour.

— Oh, papa, dit Leesha en le serrant dans ses bras. Je le suis.

— Alors, tu rentreras à la maison ? demanda-t-il, plein d’espoir.

Leesha regarda Bruna, puis reporta les yeux sur lui et secoua la tête.

Erny acquiesça et la prit une nouvelle fois dans ses bras.

— Je comprends.



7

ROJER

318 AR

Rojer suivait sa mère qui balayait l'auberge, les frottements de son petit balai imitant ceux, plus amples, du sien. Elle lui sourit, ébouriffa ses cheveux roux et il afficha un sourire radieux. Il avait trois ans.

— Balaie derrière le poêle, Rojer, dit-elle.

Il s'empessa d'obéir et passa un coup de balai dans la fente qui séparait le poêle du mur, faisant voler de la sciure et des morceaux d'écorce. Sa mère rassembla ce qu'il avait sorti en un tas.

La porte s'ouvrit et le père de Rojer entra, les bras chargés de bois. Il traversa la pièce, semant sur son passage des morceaux d'écorce et de terre.

— Jessum ! cria sa mère. Je viens juste de balayer !

— J'aide à balayer ! annonça Rojer d'une voix forte.

— En effet, dit sa mère, et ton père salit tout.

— Tu veux tomber à court de bois la nuit où le duc et son entourage seront là-haut ? demanda Jessum.

— Sa Seigneurie ne sera pas là avant au moins une semaine, répondit la mère.

— Mieux vaut travailler tant que l'auberge est calme, Kally, rétorqua Jessum. Qui sait combien de courtisans accompagneront le duc ? Ils nous feront courir de toutes parts, comme si notre petit Pontrivière était Angiers elle-même.

— Si tu veux te rendre utile, les runes dehors commencent à s'écailler, dit Kally.

Jessum acquiesça.

— J'ai vu, dit-il. Le bois s'est déformé pendant la dernière vague de froid.

— Maître Piter était censé les redessiner il y a une semaine, dit Kally.

— Je lui ai parlé hier. Il fait travailler tout le monde sur le pont, mais il dit qu'elles seront prêtes avant que le duc arrive.

— Ce n'est pas pour le duc que je m'inquiète. Piter ne se soucie peut-être que d'impressionner

Rhinebeck, dans l'espoir de décrocher un contrat royal, mais j'ai des inquiétudes plus terre à terre, et notamment celle d'éviter que ma famille se fasse attaquer la nuit.

— Très bien, très bien, dit Jessum en levant les mains. Je vais lui en reparler.

— Piter pourrait tout de même réfléchir un peu plus, reprit Kally. Rhinebeck n'est même pas notre duc.

— C'est le seul assez proche pour nous aider si nous en avons besoin rapidement, dit Jessum. Euchar se fiche de Pontrivière, tant que les Messagers peuvent passer et que les impôts arrivent en temps et en heure.

— Ouvre les yeux, dit Kally. Si Rhinebeck vient, c'est parce qu'il flaire lui aussi les impôts. Nous paierons des deux côtés avant que Rojer ait pris un été de plus.

— Que veux-tu que nous fassions ? demanda Jessum. Fâcher le duc qui est à une journée pour le bien de celui qui se trouve à deux semaines au nord ?

— Je n'ai pas dit que nous devrions lui cracher au visage, dit Kally. Je ne vois simplement pas pourquoi lui faire bonne impression devrait passer avant la protection de nos maisons.

— J'ai dit que j'irais, fit Jessum.

— Alors, vas-y, répondit Kally. Il est déjà midi passé. Et emmène Rojer. Peut-être que ça te rappellera ce qui compte vraiment.

Jessum fit disparaître sa mine renfrognée et s'accroupit près de son fils.

— Tu veux aller voir le pont, Rojer ? demanda-t-il.

— On va pêcher ? l'interrogea son fils.

Il aimait pêcher depuis le pont avec son père.

Jessum éclata de rire et souleva Rojer dans ses bras.

— Pas aujourd'hui, dit-il en installant le garçon sur ses épaules. Ta mère veut que nous allions parler à Piter. Accroche-toi, maintenant.

L'enfant se tint fermement à la tête de son père, dont la barbe de trois jours rendait les joues piquantes, et celui-ci se baissa pour passer sous la porte.

Le pont ne se trouvait pas très loin. Pontrivière était un petit hameau : une poignée de maisons et de boutiques, une caserne pour les hommes d'armes qui collectaient le péage et l'auberge de ses parents. Rojer salua les gardes d'un geste de la main en passant devant le poste de péage et ils lui rendirent son salut.

Le pont enjambait la Rivière de Partage à son point le plus étroit. Construit des générations auparavant, il était constitué de deux arches d'une ouverture de cent mètres et était assez large pour y faire passer un gros chariot flanqué de deux chevaux. Une équipe d'ingénieurs milniens entretenait quotidiennement les cordages et les supports. La Route des Messagers – l'unique voie – s'étendait jusqu'à l'horizon dans les deux directions.

Maître Piter était de l'autre côté du pont et criait des instructions vers la rive opposée. Rojer suivit son regard et découvrit ses apprentis suspendus à des cordes pour dessiner des runes sous l'ouvrage.

— Piter ! cria Jessum lorsqu'ils eurent traversé la moitié du pont.

— Salut, Jessum ! lui répondit le Protecteur.

Jessum posa Rojer et serra la main de Piter.

— Le pont a belle allure, fit-il remarquer.

Piter avait remplacé la plupart des simples runes peintes par des gravures calligraphiées complexes, laquées et brillantes.

Il sourit.

— Le duc va se faire dessus lorsqu'il verra mes runes, annonça-t-il.

Jessum éclata de rire.

— Kally est en train de récurer l'auberge, dit-il.

— Rends le duc heureux et tu n'auras pas à t'inquiéter de ton avenir, dit Piter. Une recommandation glissée dans la bonne oreille et nous pourrions exercer notre métier à Angiers plutôt que dans ce trou.

— Ce « trou », c'est chez moi, rétorqua Jessum en fronçant les sourcils. Mon grand-père est né à Pontrivière et, si j'ai mon mot à dire, mes petits-enfants feront de même.

Piter acquiesça.

— Je ne voulais pas te vexer, dit-il. Mais Angiers me manque.

— Alors, retournes-y, dit Jessum. La route est ouverte et une seule nuit dehors n'est pas un grand exploit pour un Protecteur. Tu n'as pas besoin du duc pour ça.

Piter secoua la tête.

— Angiers grouille de Protecteurs, dit-il. Je ne serais qu'une feuille dans une forêt. Mais si je pouvais annoncer que je travaille pour le duc, il y aurait la queue devant ma porte.

— D'accord, mais c'est la mienne, de porte, qui m'inquiète ce matin, dit Jessum. Les runes s'écaillent et Kally pense qu'elles ne tiendront pas la nuit. Tu peux venir y jeter un coup d'œil ?

Piter poussa un soupir.

— Je t'ai déjà dit hier...

— Je sais ce que tu m'as dit, Piter, mais je te répète que ça ne suffit pas, l'interrompit Jessum. Je ne vais pas laisser mon fils dormir derrière des runes fragilisées pour que tu puisses figoler celles du pont. Tu ne peux pas les réparer pour qu'elles tiennent cette nuit ?

Piter cracha.

— Tu peux le faire toi-même, Jessum. Repasse sur les lignes. Je te donnerai de la peinture.

— Rojer dessine mieux que moi et il n'est pourtant pas très fort, dit Jessum. Je saboterais le travail et Kally me tuera si les chtoniens ne le font pas.

Piter se renfroga. Il s'apprêtait à répondre lorsqu'un cri s'éleva sur la route.

— Salut, Pontrivière !

— Geral ! s'écria Jessum.

Roger, soudain intéressé, leva les yeux et reconnut la carrure épaisse du Messenger. L'eau lui vint alors à la bouche. Geral lui offrait toujours un bonbon.

Un autre homme chevauchait près de lui, un étranger, mais sa livrée de Jongleur rassura le garçon. Il se rappela les chants, la danse et les acrobaties du dernier Jongleur et il se mit à sautiller, excité. Roger adorait les Jongleurs.

— Le petit Roger a encore poussé de quinze centimètres ! s'exclama Geral.

Il arrêta son cheval et sauta à terre pour prendre le garçon dans ses bras. Le Messenger était grand, bâti comme un tonneau de pluie, et une barbe grisonnante couvrait son visage rond. Autrefois, Roger avait peur de lui à cause de sa tunique métallique et de sa cicatrice à la lèvre inférieure, qui avait été causée par un démon et lui donnait l'air d'être en colère. Mais Roger n'avait plus peur. Les chatouilles de Geral le faisaient rire, à présent.

— Quelle poche ? demanda le Messenger en tenant le garçon à bout de bras.

Roger pointa aussitôt du doigt. Geral gardait toujours les bonbons à la même place. Le Messenger éclata de rire et sortit de la poche ainsi désignée un sucre rizonien entortillé dans une enveloppe de maïs. Roger poussa un cri perçant et se laissa tomber dans l'herbe pour le défaire.

— Qu'est-ce qui t'amène à Pontrivière, cette fois ? demanda Jessum au Messenger.

Le Jongleur fit un pas en avant, écartant sa cape d'un geste ample de la main. Il était grand et portait des cheveux longs et dorés par le soleil, ainsi qu'une barbe brune. Il avait le menton parfaitement carré et une peau hâlée. Par-dessus sa livrée, il portait un fin tabard dont le blason représentait un bouquet de feuilles vertes sur un champ marron.

— Arrick Beauchant, se présenta-t-il, maître Jongleur et héraut de Sa Seigneurie, le duc Rhinebeck III, gardien de la forteresse de la forêt, porteur de la couronne de bois et seigneur de tout Angiers. Je viens inspecter la ville avant l'arrivée de Sa Seigneurie la semaine prochaine.

— Le héraut du duc est un Jongleur ? demanda Piter à Geral en levant un sourcil.

— C'est parfait pour les hameaux, répondit le Messenger en faisant un clin d'œil. Les gens sont moins enclins à pendre celui qui annonce les augmentations d'impôts lorsqu'il jongle pour leurs enfants.

Arrick fronça les sourcils en lui lançant un regard, mais Geral se contenta de rire.

— Sois gentil et va chercher l'aubergiste pour qu'il s'occupe de nos chevaux, dit Arrick à Jessum.

— C'est moi, l'aubergiste, répondit le père de Roger en tendant la main. Jessum Tavernier. Roger est mon fils, ajouta-t-il en désignant le garçon d'un signe de la tête.

Arrick fit mine de ne remarquer ni la main tendue, ni l'enfant, puis sembla tirer de nulle part une lune en argent qu'il lança vers l'aubergiste. Jessum attrapa la pièce et la regarda avec curiosité.

— Les chevaux, dit Arrick de façon insistante.

Jessum se renfrogna, mais il empocha la pièce et s'approcha des animaux. Geral prit les rênes de sa propre monture et lui fit signe de ne pas s'en occuper.

— Piter, il faut toujours que tu ailles voir mes runes, dit Jessum. Tu le regretteras si je suis obligé de t'envoyer Kally pour qu'elle te crie dessus.

— Il semblerait qu'il y ait encore beaucoup de travail sur le pont avant que Sa Seigneurie arrive, fit remarquer Arrick.

Piter se redressa légèrement et lança à Jessum un regard hargneux.

— Tu as envie de dormir derrière des runes écaillées, ce soir, maître Jongleur ? demanda Jessum.

La peau hâlée d'Arrick se mit alors à pâlir.

— J'irai les vérifier, si tu veux, dit Geral. Je pourrai les rectifier si elles ne sont pas en trop mauvais état, et j'irai moi-même chercher Piter si je ne peux rien faire.

Il frappa le sol de sa lance et lança au Protecteur un regard sévère. Piter écarquilla les yeux et acquiesça pour signifier qu'il comprenait.

Geral souleva Rojer et l'installa sur son immense destrier.

— Accroche-toi, mon garçon, dit-il, nous partons en balade !

Rojer éclata de rire et tira sur la crinière du cheval pendant que Geral et son père menaient les animaux à l'auberge. Arrick marchait devant eux, comme un homme suivi par des serviteurs.

Kally attendait à la porte.

— Geral ! cria-t-elle. Quelle bonne surprise !

— Et à qui ai-je l'honneur ? demanda Arrick en se lissant brusquement les cheveux et les habits.

— C'est Kally, dit Jessum. Ma femme, se hâta-t-il d'ajouter en remarquant les yeux pétillants d'Arrick.

Le Jongleur fit semblant de n'avoir pas entendu et s'avança vers elle en rejetant sa cape multicolore en arrière, avant de s'agenouiller.

— C'est un plaisir, madame, dit-il en lui baisant la main. Je suis Arrick Beauchant, maître Jongleur et héraut du duc Rhinebeck III, gardien de la forteresse de la forêt, porteur de la couronne de bois et seigneur de tout Angiers. Sa Seigneurie sera ravie de trouver une telle beauté lorsqu'il visitera votre jolie auberge.

Kally se couvrit la bouche et ses joues pâles devinrent aussi rouges que ses cheveux. Elle exécuta une révérence maladroite.

— Geral et vous devez être fatigués, dit-elle. Entrez et je vous servirai de la soupe chaude avant de préparer le dîner.

— Ce serait merveilleux, ma bonne dame, dit Arrick en s'inclinant une nouvelle fois.

— Geral a promis de jeter un coup d'œil aux runes avant la nuit, Kal, dit Jessum.

— Quoi ? demanda Kally en détournant le regard du charmant sourire d'Arrick. Oh, et bien vous n'avez qu'à aller attacher les chevaux et vous occuper de ça pendant que je montre sa chambre à maître Arrick et que je prépare à manger.

— Une charmante idée, dit Arrick en lui offrant son bras pour entrer.

— Tiens le Jongleur à l'œil avec ton épouse, marmonna Geral. Ils l'appellent Beauchant, car sa voix fait fondre n'importe quelle femme au niveau de l'entrejambe, et il n'est pas réputé pour tenir compte des vœux du mariage.

Jessum se renfroigna.

— Rojer, dit-il en descendant son fils du cheval, entre et reste avec maman.

Le garçon acquiesça et se mit à courir dès qu'il toucha le sol.



— Le dernier Jongleur avalait du feu, dit Rojer. Tu peux avaler du feu ?

— Oui, dit Arrick, et je peux le cracher comme un démon des flammes.

Rojer battit des mains et Arrick se tourna vers Kally qui, les cheveux détachés, était penchée derrière le bar pour remplir un pichet de bière. Rojer tira de nouveau sur la cape du Jongleur, qui tenta de la mettre hors de sa portée. Mais le garçon tira alors sur son pantalon.

— Qu'y a-t-il ? demanda Arrick en le regardant, les sourcils froncés.

— Tu chantes aussi ? demanda Rojer. J'aime les chansons.

— Je chanterai peut-être tout à l'heure, dit Arrick en se détournant de nouveau.

— Oh, chantez-nous une petite chanson, supplia Kally en posant une chope mousseuse sur le comptoir devant lui. Ça lui ferait tellement plaisir.

Elle sourit, mais les yeux d'Arrick avaient déjà dérivé jusqu'au bouton le plus haut de sa robe, qui s'était mystérieusement défait pendant qu'elle versait la bière.

— Bien sûr, dit Arrick avec un large sourire. Après une gorgée de bière pour me dépoussiérer la gorge.

Il vida la chope d'une traite sans quitter des yeux le décolleté de Kally et attrapa un grand sac multicolore posé par terre. La femme remplit de nouveau sa chope pendant qu'il sortait son luth.

La riche voix d'alto d'Arrick, belle, pure et accompagnée par son instrument, emplit la pièce. Il chanta une chanson parlant d'une femme vivant dans un hameau, qui avait manqué sa chance d'aimer un homme avant qu'il parte pour les Villes Libres et qui le regrettait. Kally et Rojer l'observèrent, émerveillés et hypnotisés par la musique. Lorsqu'il s'arrêta, ils applaudirent à tout rompre.

— Une autre ! cria Rojer.

— Pas maintenant, mon garçon, dit Arrick en lui ébouriffant les cheveux. Peut-être après le dîner. Tiens, pourquoi ne tentes-tu pas de jouer ta propre musique ?

Il plongea une main dans son sac multicolore et en sortit un xylophone constitué de plusieurs lamelles de palissandre de différentes longueurs, fixées à un cadre de bois laqué. Une grosse corde le reliait à une baguette de quinze centimètres de long surmontée d'une bille de bois tourné.

— Prends ça et va t’amuser pendant que je parle avec ta charmante mère, dit-il.

Roger poussa un cri de joie, s’empara du jouet et alla s’affaler sur le plancher, frappant les lamelles de différentes façons, émerveillé par les sons purs qu’elles émettaient.

Cette vision fit rire Kally.

— Un jour, il sera Jongleur, dit-elle.

— Pas beaucoup de clients ? demanda Arrick en passant sa main sur l’une des tables vides de la salle commune.

— Oh, il y en avait bien assez à midi, dit Kally. Mais à cette époque de l’année, nous n’avons pas beaucoup de pensionnaires en dehors des Messagers de passage.

— Vous devez parfois vous sentir seule, à vous occuper d’une auberge vide...

— Parfois, mais Roger m’occupe bien assez. Il est épuisant lorsque tout est calme et devient une terreur pendant la saison des caravanes, quand les conducteurs s’enivrent, chantent jusqu’à pas d’heure et l’empêchent de dormir.

— J’imagine que vous aussi devez avoir du mal à dormir dans ces moments-là.

— C’est dur, avoua Kally. Mais Jessum dort en toutes circonstances.

— Vraiment ? demanda Arrick en glissant sa main sur les siennes.

Elle écarquilla les yeux et cessa de respirer, mais elle ne fit rien pour se dégager.

La porte d’entrée s’ouvrit.

— Les runes sont réparées ! cria Jessum.

Kally émit un petit son étouffé et retira ses mains si vite qu’elle renversa la bière d’Arrick sur le comptoir. Elle prit un torchon pour l’éponger.

— Il suffisait de repasser dessus ? demanda-t-elle en baissant les yeux pour cacher le rouge qui lui était monté aux joues.

— Loin de là, dit Geral. Honnêtement, vous avez de la chance qu’elles aient tenu aussi longtemps. Je suis repassé sur les plus abîmées et j’irai parler à Piter demain matin. Je veillerai à ce qu’il remplace toutes les runes de cette auberge avant le coucher du soleil, même si je dois le menacer de ma lance.

— Merci, Geral, dit Kally en foudroyant Jessum du regard.

— Il y a encore du fumier dans la grange, dit Jessum. J’ai donc attaché les chevaux dans la cour, à l’intérieur du cercle portable de Geral.

— Très bien, dit Kally. Allez tous faire un brin de toilette. Le dîner sera bientôt prêt.



— Délicieux, annonça Arrick en buvant de grosses quantités de bière avec son dîner.

Kally avait préparé un jarret d'agneau aux herbes et avait donné le meilleur morceau au héraut du duc.

— J'imagine que vous n'avez pas une sœur aussi jolie que vous ? demanda Arrick entre deux bouchées. Sa Seigneurie est à la recherche d'une nouvelle femme.

— Je croyais que le duc en avait déjà une, dit Kally en rougissant, avant de se pencher pour remplir sa chope.

— C'est le cas, grommela Geral. Sa quatrième.

Arrick ricana.

— Pas plus fertile que les autres, j'en ai peur, si ce qu'on raconte au palais est vrai. Rhinebeck continuera à chercher des femmes jusqu'à ce que l'une d'entre elles lui donne un fils.

— Tu as sans doute raison, avoua Geral.

— Combien de fois les Confesseurs vont-ils le laisser faire des vœux « éternels » devant le Créateur ? demanda Jessum.

— Autant de fois qu'il le faudra, assura Arrick. Le seigneur Janson l'impose aux Saints Hommes.

Geral cracha.

— Ce n'est pas juste d'obliger des Saints Hommes à profaner les...

Arrick leva un doigt en un signe d'avertissement.

— On raconte que même les arbres ont des oreilles pour écouter ceux qui disent du mal du premier ministre.

Geral fronça les sourcils, mais tint sa langue.

— Eh bien, ce n'est pas à Pontrivière qu'il trouvera une épouse, dit Jessum. Il n'y a pas assez de femmes pour ceux qui vivent ici. J'ai dû aller jusqu'à Fontgrillon pour trouver Kally.

— Vous êtes Angérienne, ma chère ? demanda Arrick.

— De naissance, oui, répondit Kally, mais le Confesseur m'a fait jurer allégeance à Miln pendant le mariage. Tous les habitants de Pontrivière doivent jurer fidélité à Euchor.

— Pour l'instant, dit Arrick.

— C'est donc vrai, ce qu'on raconte, dit Jessum. Rhinebeck vient pour revendiquer Pontrivière.

— Rien d'aussi dramatique, dit Arrick. Sa Seigneurie se dit simplement que la moitié de vos habitants sont d'origine angérienne, que votre pont a été construit et restauré grâce à du bois angérien, et que nous devrions donc avoir... (il regarda Kally qui se rasseyait)... une relation plus intime.

— Je doute qu'Euchor ait envie de partager Pontrivière, dit Jessum. La rivière du Partage sépare leurs terres depuis mille ans. Il est aussi attaché à cette frontière qu'à son trône.

Arrick haussa les épaules et sourit une nouvelle fois.

— Ce sont des affaires de ducs et de ministres, dit-il en levant sa chope. Les petites gens comme

nous ne devraient pas s'en soucier.

Le soleil se coucha bientôt et, à l'extérieur, on entendit des échos brefs et sonores, ponctués d'éclairs de lumière filtrant à travers les volets chaque fois que les runes s'enflammaient. Rojer détestait ces bruits autant que les cris qui les accompagnaient. Il s'assit par terre et, pour les couvrir, frappa les lamelles de son instrument de plus en plus fort.

— Les chtoniens ont faim, ce soir, dit son père d'un air songeur.

— Ça inquiète Rojer, dit Kally en se levant de son siège pour aller le rejoindre.

— Il n'y a rien à craindre, les rassura Arrick en s'essuyant la bouche. Nous allons faire fuir ces démons.

Le Jongleur s'approcha de son sac multicolore et tira de son mince étui un violon. Il posa l'archet sur une corde et inonda aussitôt la pièce de musique. Rojer éclata de rire et applaudit, libéré de sa peur. Sa mère frappa dans ses mains elle aussi et trouva un rythme qui accompagnait la mélodie d'Arrick. Geral et Jessum firent de même à leur tour.

— Danse avec moi, Rojer ! dit Kally en riant.

Elle le prit par la main et le leva.

Rojer tenta de suivre ses pas cadencés, mais il trébucha. Elle le prit alors dans ses bras et l'embrassa en tourbillonnant dans la pièce. Rojer éclata de rire, transporté de joie.

Soudain, un craquement retentit. L'archet d'Arrick dérapa sur les cordes pendant que tous se retournaient ; la porte de bois tremblait sur ses gonds. De la poussière, libérée par l'impact, dérivait lentement dans l'air.

Geral fut le premier à réagir. Le géant alla chercher, avec une rapidité surprenante, la lance et le bouclier qu'il avait laissés près de la porte. Pendant un long moment, les autres le regardèrent fixement, sans comprendre. Il y eut un autre craquement et d'épaisses griffes noires traversèrent le bois. Kally hurla.

Jessum bondit près du poêle et s'empara d'un lourd tisonnier en fer.

— Emmène Rojer dans le refuge de la cuisine ! s'écria-t-il, ses paroles ponctuées par un grognement derrière la porte.

Geral avait déjà pris sa lance et lancé son bouclier à Arrick.

— Fais sortir Kally et le garçon ! hurla-t-il.

La porte vola alors en éclats et un démon de pierre d'un mètre cinquante la franchit.

Geral et Jessum se retournèrent pour lui faire face. La créature rejeta la tête en arrière et poussa un hurlement pendant que d'agiles petits démons des flammes entraient dans la pièce, en le contournant ou en passant entre ses jambes épaisses.

Arrick attrapa le bouclier, mais lorsque Kally, serrant Rojer dans ses bras, courut vers lui pour se mettre à l'abri, il la poussa sur le côté, s'empara de son sac multicolore et fila dans la cuisine. Elle s'effondra sur le sol en se contorsionnant pour protéger son fils du choc.

— Kally ! cria Jessum.

— Puisses-tu chuter dans le Cœur, Arrick ! lança Geral au Jongleur. Que tes rêves tombent en poussière !

Le démon de pierre le frappa d'un revers de main et lui fit traverser la pièce.

Un démon des flammes bondit devant Kally alors qu'elle tentait de se relever, mais Jessum l'écarta d'un coup de tisonnier. En retombant, la créature cracha du feu et mit le feu au plancher.

— Vas-y ! cria Jessum à Kally lorsqu'elle se fut redressée.

En sortant de la pièce, Rojer vit, par-dessus l'épaule de sa mère, le démon cracher du feu sur son père. Jessum hurla lorsque ses habits s'enflammèrent.

Sa mère le serrait fort contre sa poitrine et courait dans le couloir en gémissant. Dans la salle commune, Geral poussait des hurlements de douleur.

Ils entrèrent dans la cuisine au moment où Arrick ouvrait la trappe et se laissait tomber à l'intérieur. Ses mains en ressortirent et tirèrent sur le lourd anneau de fer pour refermer l'abri protégé.

— Maître Arrick ! cria Kally. Attendez-nous !

— Démon ! hurla Rojer lorsqu'une créature des flammes entra en trotinant dans la pièce.

Son avertissement arriva trop tard. Le chthonien attaqua et l'impact coupa le souffle de sa mère, mais elle ne le lâcha pas, même lorsque les griffes de la créature s'enfoncèrent dans sa chair. Elle hurla quand la bête monta sur son dos et planta des dents aiguisées dans son épaule. Les crocs entaillèrent aussi la main du garçon qui poussa un hurlement.

— Rojer ! cria sa mère, en titubant jusqu'au bac à vaisselle avant de tomber à genoux.

Poussant un cri de douleur, elle replia un bras dans son dos et attrapa une des cornes du chthonien.

— Tu... n'auras pas... mon... fils ! hurla-t-elle en se propulsant en avant, tirant sur la corne de toutes ses forces.

Le démon fut arraché de son dos, emportant avec lui des morceaux de chair, et Kally le jeta dans le bac.

De la vaisselle mise à tremper se brisa sous le choc. Le démon des flammes gargouilla et se débattit au milieu de la vapeur produite par l'eau, qui s'était mise instantanément à bouillir. Les bras en feu, Kally cria, mais maintint la créature sous l'eau jusqu'à ce qu'elle cesse de bouger.

— Maman ! cria Rojer.

Elle se retourna et découvrit deux autres créatures qui entraient dans la pièce en trotinant. Elle attrapa son fils, courut jusqu'à la trappe et souleva la lourde porte d'une main. Arrick leva vers elle des yeux écarquillés.

Kally tomba lorsqu'un démon des flammes s'accrocha à sa jambe et mordit sa cuisse.

— Prenez-le ! Je vous en supplie !

Elle poussa le garçon dans les bras du Jongleur.

— Je t'aime ! cria-t-elle à Rojer en refermant la trappe, le laissant dans le noir.



Les maisons de Pontrivière étant construites au bord de la Rivière de Partage, elles étaient bâties sur des blocs protégés afin de résister aux inondations. Ils attendirent dans le noir, à l'abri des chthoniens tant que les fondations tiendraient, mais cernés par la fumée.

— Mourir dans les griffes des démons ou bien étouffé, marmonna Arrick.

Il commença à s'éloigner de la trappe, mais Rojer s'accrocha fort à son pantalon.

— Lâche-moi, mon garçon, dit Arrick en secouant la jambe pour essayer de faire tomber le garçon.

— Ne me laisse pas ! cria Rojer sans parvenir à cesser de pleurer.

Arrick fronça les sourcils. Il regarda la fumée autour de lui et cracha.

— Accroche-toi bien, petit, dit-il en mettant Rojer sur son dos.

Il rabattit les bords de sa cape pour asseoir l'enfant dans un porte-bébé improvisé et en attacha les coins autour de sa taille. Il prit le bouclier de Geral et, accroupi, se fraya un chemin à travers les fondations jusqu'à sortir dans la nuit.

— Par le Créateur, chuchota-t-il.

Tout le village de Pontrivière était en flammes.

Des démons dansaient dans la nuit et traînaient des corps hurlants pour aller les dévorer.

— Apparemment, Piter n'a pas négligé que tes parents, dit Arrick. J'espère qu'ils emporteront ce bâtard jusque dans le Cœur.

Tapi derrière le bouclier, Arrick parvint à contourner l'auberge, profitant de la fumée et de la confusion pour se cacher, et réussit à atteindre la cour principale. Là, à l'abri à l'intérieur du cercle portatif de Geral, se trouvaient deux chevaux : un îlot de sécurité au milieu de l'horreur.

Un démon des flammes les aperçut au moment où Arrick partait en courant vers l'abri, mais le bouclier de Geral détourna le jet enflammé avec un éclair de magie. À l'intérieur du cercle, Arrick lâcha Rojer et tomba à genoux, haletant. Lorsqu'il eut retrouvé son souffle, il fouilla désespérément dans les sacs des chevaux.

— Elle est forcément ici, marmonna-t-il. Je sais que je l'y ai laissée... Ah !

Il sortit une outre à vin et en ôta le bouchon avant de boire goulûment.

Rojer gémissait et se tenait la main droite, qui était couverte de sang.

— Eh ? demanda Arrick. Tu es blessé, mon garçon ?

Il alla examiner Rojer et eut le souffle coupé en avisant la main du garçon. L'index et le majeur du petit avaient été sectionnés et les doigts restants serraient fermement une mèche de cheveux, ceux de sa mère, coupés par la morsure.

— Non ! cria Rojer lorsque Arrick voulut lui retirer les cheveux. Ils sont à moi !

— Je ne vais pas les prendre, mon garçon, dit Arrick. Mais il faut que je voie la blessure.

Il posa la mèche dans l'autre main de Rojer et le garçon la serra fort.

La blessure ne saignait pas beaucoup, car elle avait été en partie cautérisée par la salive du démon des flammes, mais elle suintait du pus et sentait mauvais.

— Je ne suis pas une Cueilleuse d'Herbes, dit Arrick en haussant les épaules.

Il versa sur la blessure un peu de vin de son outre.

Rojer cria et Arrick déchira un bout de sa cape fine pour panser la blessure.

Le petit pleurait sans retenue maintenant, et Arrick l'enveloppa dans sa cape.

— Là, là, mon garçon, dit-il en le tenant près de lui et en lui frottant le dos. Nous sommes en vie. C'est déjà quelque chose, non ?

Rojer continua à pleurer et Arrick se mit à fredonner une berceuse. Il chanta tandis que Pontrivière brûlait. Il chanta pendant que les démons dansaient et festoyaient. La musique les entoura comme un bouclier ; sous sa protection, l'épuisement de Rojer prit le dessus et il s'endormit.



8

VERS LES VILLES LIBRES

319 AR

À mesure que la fièvre augmentait, Arlen s'appuyait de plus en plus sur sa canne. Il se pencha et eut un haut-le-cœur, mais son estomac vide n'avait plus que de la bile à expulser. Pris de vertige, il tenta de se concentrer sur un point à l'horizon.

Il vit un panache de fumée.

Il y avait une construction au bord de la route, loin devant lui. Un mur de pierre tellement recouvert de plantes rampantes qu'il en devenait presque invisible. Le point d'origine de la fumée.

L'espoir de trouver un abri redonna de la force à ses faibles membres et il repartit en titubant. Il parvint au mur et le longea en s'appuyant dessus, à la recherche d'une entrée. La pierre était trouée et fendue ; le lierre s'introduisait dans chaque fissure, dans chaque recoin. Sans la plante grimpante pour le soutenir, la vieille paroi aurait pu s'effondrer, exactement comme Arlen s'il n'y avait pas eu le mur pour le supporter.

Il atteignit enfin une arche dans la paroi. Deux grilles de métal, si rouillées qu'elles étaient tombées de leurs gonds, étaient couchées dans l'herbe. Le temps les avait tellement érodées qu'il n'en restait presque plus rien. L'arche donnait sur une grande cour couverte de plantes grimpantes et de mauvaise herbe. Une fontaine brisée remplie d'eau de pluie trouble et un bâtiment bas, qu'une grosse épaisseur de lierre rendait difficile à voir, complétaient l'ensemble.

Arlen parcourut la cour, émerveillé. Sous l'herbe, les blocs de pierre étaient fendus et des arbres adultes avaient poussé à travers, retournant d'immenses pavés à présent recouverts de mousse. Le garçon remarqua de profondes marques de griffes dans la roche.

Pas de runes, se rendit-il compte, étonné. *Cet endroit date d'avant le Retour*. Si c'était le cas, il avait été abandonné plus de trois cents ans auparavant.

La porte du bâtiment avait elle aussi pourri, comme les grilles. Une petite entrée menait dans une grande salle. Des filins métalliques étaient accrochés aux murs ; les œuvres d'art qui y avaient été accrochées étaient depuis longtemps désintégrées. Une couche de vase sur le sol était tout ce qu'il restait d'un épais tapis. De vieilles traces de griffes, incrustées dans les murs et les meubles, rappelaient la chute.

— Bonjour ? cria Arlen. Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

Il avait chaud au visage et tremblait malgré la tiédeur de l'air. Il ne se sentait pas capable de continuer ses recherches, mais il y avait eu de la fumée et la fumée signifiait qu'il y avait eu de la vie. Cette pensée lui donna de la force et, après avoir trouvé un escalier en ruine, il monta jusqu'au premier étage.

La majeure partie du niveau supérieur du bâtiment était à ciel ouvert. Le toit était fissuré et effondré ; des barres de métal rouillé dépassaient des pierres qui s'effritaient.

— Il y a quelqu'un ? cria Arlen.

Il scruta le sol, mais n'y trouva que de la pourriture et des ruines.

Alors qu'il commençait à perdre espoir, il vit la fumée par une fenêtre, à l'autre bout de la salle. Il courut vers elle et regarda plus attentivement, mais ne découvrit qu'une grosse branche d'arbre cassée au milieu de l'arrière-cour. Elle était déchiquetée et noircie ; de petits feux crépitaient encore par endroits en exhalant un panache de fumée régulier.

Déconfit, il fit la grimace, mais se retint de pleurer. Il envisagea de s'asseoir et d'attendre que les démons arrivent et le tuent plus rapidement que la maladie, mais il avait juré de ne rien leur donner. De plus, la mort de Marea n'avait pas été rapide. Il observa de nouveau par la fenêtre la cour de pierre en contrebas.

Chuter d'ici tuerait n'importe qui, songea-t-il. Il fut pris de vertige et se dit qu'il serait plus facile de se laisser tomber.

Comme Cholie ? demanda une voix dans sa tête.

Le nœud coulant s'imposa à son esprit et Arlen revint à la réalité. Il se reprit et s'écarta de la fenêtre.

Non, pensa-t-il. *La façon de faire de Cholie n'est pas meilleure que celle de papa. Lorsque je mourrai, ce sera parce que quelque chose m'aura tué, pas parce que j'aurai abandonné.*

Depuis la fenêtre, il voyait la route par-dessus le mur. Il discerna, au loin, des mouvements dans sa direction.

Ragen.

Arlen puisa dans des réserves d'énergie qu'il ignorait posséder. Il descendit les marches avec un empressement qui rappelait sa vivacité habituelle et il traversa la cour à toutes jambes.

Mais lorsqu'il atteignit la route, il n'arrivait plus à respirer et il tomba dans l'argile, haletant et un point au côté. Il avait l'impression qu'un millier d'échardes étaient plantées dans sa poitrine.

Il leva les yeux et avisa les silhouettes, encore éloignées sur la route, mais suffisamment proches pour qu'elles puissent le voir. Il entendit un cri et le monde devint noir.



Il faisait jour lorsque Arlen se réveilla, allongé sur le ventre. Il prit une inspiration et sentit les bandages autour de son torse. Son dos lui faisait toujours mal, mais ne le brûlait plus et, pour la première fois depuis des jours, il n'avait pas chaud au visage. Il s'appuya sur ses mains pour se relever, mais la douleur le rattrapa.

— Tu ne devrais pas trop être trop pressé, lui conseilla Ragen. Tu as de la chance d'être en vie.

— Que s'est-il passé ? demanda Arlen en regardant l'homme assis près de lui.

— Je t'ai trouvé évanoui sur la route, lui expliqua-t-il. Les coupures sur ton dos avaient la nécrose des démons. J'ai dû t'ouvrir et drainer le poison avant de te recoudre.

— Où est Keerin ? demanda Arlen.

Ragen éclata de rire.

— À l'intérieur, dit-il. Il reste à l'écart depuis deux jours. Il ne supporte pas le sang et a vomi lorsque nous t'avons trouvé.

— Des jours ? demanda Arlen.

Il regarda autour de lui et se rendit compte qu'il était revenu dans la vieille cour. Ragen y avait dressé son campement ; ses cercles portatifs protégeaient les tapis de couchage et les animaux.

— Nous t'avons trouvé vers midi, le troisième jour, dit Ragen. Nous sommes le cinquième maintenant. Tu as déliré tout ce temps, en t'agitant et en transpirant à cause de la maladie.

— Vous avez guéri ma fièvre du démon ? demanda Arlen, stupéfait.

— On l'appelle comme ça, au Val ? (Ragen haussa les épaules.) C'est un nom comme un autre, j'imagine, mais ce n'est pas une maladie magique, mon garçon ; il ne s'agit que d'une infection. J'ai trouvé du tordylum près de la route et j'ai donc pu mettre des cataplasmes sur tes plaies. Je m'en servirai pour te faire de la tisane tout à l'heure. Si tu en bois pendant les jours qui viennent, tu devrais t'en remettre.

— Du tordylum ? demanda Arlen.

Ragen lui montra une herbe qui poussait quasiment partout.

— L'élément de base de tout étui à herbes de Messenger, même s'il vaut mieux qu'il soit frais. Ça te donne quelques vertiges, mais, pour une raison que j'ignore, cela soigne les plaies de démon nécrosées.

Arlen se mit à pleurer. On aurait pu guérir sa mère avec une herbe qui poussait dans le champ de Jeph ? C'en était trop.

Ragen attendit sans rien dire, le temps que les larmes du garçon coulent. Après ce qui parut une éternité, le flot sembla se tarir et ses gros sanglots se calmèrent. Ragen lui tendit un mouchoir en silence et il s'essuya les joues.

— Arlen, finit par demander le Messenger, que fais-tu si loin de chez toi ?

Le garçon le regarda pendant un long moment en essayant de trouver une réponse. Lorsqu'il prit enfin la parole, le récit sortit d'un coup. Il raconta tout au Messenger, en commençant par la nuit où sa mère avait été blessée, jusqu'à sa fuite.

Ragen resta silencieux pendant qu'il parlait.

— Je suis désolé pour ta mère, Arlen, lâcha-t-il enfin.

Le garçon renifla et hocha la tête.

Keerin arriva au moment où Arlen racontait comment il avait tenté de trouver la route du Pré Ensoleillé, mais avait pris par accident celle qui menait aux Villes Libres. Il écouta, captivé, le récit de la première nuit d'Arlen dehors, avec le démon de pierre et la protection éraflée. Le Jongleur pâlit lorsque le garçon décrivit comment il s'était précipité pour la réparer avant que les démons le tuent.

— C'est toi qui as coupé le bras de ce démon ? demanda Ragen, incrédule, un instant plus tard.

Keerin semblait de nouveau sur le point de vomir.

— Ce n'est pas quelque chose que j'ai envie de réessayer, dit Arlen.

— Non, j'imagine, dit Ragen en riant. Tout de même, estropier un démon de pierre de cinq mètres est un exploit digne d'être relaté dans une chanson ou deux, hein, Keerin ?

Il donna un coup de coude au Jongleur, ce qui fit craquer celui-ci. Il se couvrit la bouche et partit en courant. Ragen secoua la tête et soupira.

— Un immense démon de pierre manchot nous hante depuis que nous t'avons retrouvé, expliqua-t-il. Il a martelé les runes plus fort qu'aucun autre chthonien ne l'a fait.

— Ça va aller ? demanda Arlen en regardant Keerin plié en deux.

— Ça lui passera, grommela Ragen. Il faut te nourrir.

Il aida Arlen à s'asseoir contre la selle du cheval. Le mouvement lui fit aussi mal qu'un coup de poignard et Ragen le vit grimacer.

— Mâche ça, conseilla-t-il en tendant au garçon une racine noueuse. Tu auras sans doute la tête qui tourne, mais ça devrait soulager la douleur.

— Êtes-vous un Cueilleur d'Herbes ? demanda le garçon.

Ragen éclata de rire.

— Non, mais un Messenger doit avoir des connaissances dans tous les arts s'il veut survivre.

Il plongea une main dans sa sacoche et en sortit une petite théière et quelques ustensiles.

— J'aurais tant voulu que vous parliez du tordylum à Coline, regretta Arlen.

— Je l'aurais fait si j'avais pu imaginer une seule seconde qu'elle l'ignorait. (Il remplit la théière et l'accrocha au trépied au-dessus du feu.) Le nombre de choses que les gens ont oubliées est hallucinant. (Il alimentait les flammes quand Keerin revint, pâle, mais soulagé.) J'en parlerai lorsque nous te ramènerons.

— Me ramener ? demanda Arlen.

— Le ramener ? répéta Keerin.

— Bien sûr, le ramener, dit Ragen. Ton père doit être en train de te chercher, Arlen.

— Mais je ne veux pas y retourner, dit le garçon. Je veux rejoindre les Villes Libres avec vous.

— Tu ne peux pas te contenter de fuir tes problèmes, Arlen, dit Ragen.

— Je n’y retournerai pas. Vous pouvez m’y traîner, mais je m’enfuirai dès que vous serez parti.

Ragen le regarda fixement pendant un long moment. Il finit par se tourner vers Keerin.

— Tu sais ce que je pense, dit le Jongleur. Je n’ai aucune envie d’ajouter cinq nuits, au mieux, à notre trajet de retour.

Ragen fronça les sourcils à l’intention d’Arlen.

— J’écrirai à ton père lorsque nous serons à Miln, le prévint-il.

— Vous perdrez votre temps, dit Arlen. Il ne viendra jamais me chercher.



Le sol de pierre de la cour et le grand mur les dissimulèrent bien, cette nuit-là. Un vaste cercle portatif sécurisait le chariot et les animaux étaient attachés dans un autre. Ils étaient à l’intérieur de deux anneaux concentriques, le feu au centre.

Keerin était recroquevillé sur son tapis de couchage, sa couverture sur la tête. Il ne faisait pas froid, mais il tremblait tout de même et tressautait chaque fois qu’un chtonien testait les runes.

Un démon du vent arriva en planant par-dessus le mur et rebondit sur les runes. En l’entendant, Keerin poussa un gémissement sous ses couvertures.

Ragen regarda le tapis de couchage du Jongleur et secoua la tête.

— Il semble croire que s’il ne voit pas les chtoniens, ils ne le verront pas non plus, marmonna-t-il.

— Il est toujours comme ça ? demanda Arlen.

— Ce démon manchot l’a effrayé plus qu’à l’ordinaire, mais il ne supportait pas vraiment les runes avant. (Ragen haussa les épaules.) J’avais besoin d’un Jongleur en urgence. La guilde m’a donné Keerin. Je ne travaille généralement pas avec ceux qui ont si peu d’expérience.

— Alors, pourquoi en avoir emmené un ?

— Oh, il le faut lorsqu’on se rend dans les hameaux. Ils font la tête si on ne le fait pas.

— Les hameaux ?

— Les petits villages, comme Val Tibbet, expliqua Ragen. Des endroits trop éloignés pour que le duc puisse les contrôler facilement et où la plupart des gens ne savent pas lire.

— Qu’est-ce que ça change ? demanda Arlen.

— Ceux qui ne savent pas lire n’ont pas vraiment besoin d’un Messenger. Oh, ils sont très enthousiastes pour récupérer leur sel ou ce qui leur manque, mais la plupart d’entre eux ne feront pas un détour pour te voir ou te donner des nouvelles, alors que recueillir des informations est la mission principale des Messagers. Mais si tu arrives avec un Jongleur, les gens cesseront leurs activités pour

venir voir le spectacle. Ce n'était pas simplement pour te rendre service que j'ai mis tout le Val au courant du spectacle de Keerin.

» Certains hommes sont des Marchands, des Jongleurs, des Cueilleurs d'Herbes et des Messagers, tout ça à la fois. Mais ils sont aussi rares que les chthoniens sympathiques. La plupart des Messagers qui prennent la route des hameaux doivent engager un Jongleur.

— Et vous ne travaillez pas dans les hameaux, d'habitude, se rappela Arlen.

Ragen lui fit un clin d'œil.

— Un Jongleur peut impressionner les villageois, mais il ne te servira à rien à la cour d'un duc. Les ducs et les princes marchands ont leurs propres Jongleurs. Il n'y a que le commerce et les nouvelles qui les intéressent et ils paient bien plus que peut se le permettre le vieux Porc.



Le lendemain matin, Ragen se leva avant l'aube. Arlen était déjà réveillé et l'homme hocha la tête pour montrer son approbation.

— Les Messagers n'ont pas le luxe de pouvoir faire la grasse matinée, dit-il en entrechoquant bruyamment ses casseroles pour réveiller Keerin. Chaque seconde de lumière est précieuse.

Arlen se sentait mieux, suffisamment pour s'asseoir à côté de Keerin dans le chariot qui roulait vers les masses minuscules, à l'horizon, que Ragen appelait « montagnes ». Pour passer le temps, le Messenger racontait au garçon ses voyages et lui montrait les herbes sur le bord de la route, en lui expliquant lesquelles étaient comestibles et lesquelles ne l'étaient pas, celles qui pouvaient servir de cataplasme et celles qui faisaient empirer les blessures. Il désignait les meilleurs endroits où passer la nuit et expliquait pourquoi ils étaient faciles à défendre. Il le mettait également en garde contre les prédateurs.

— Les chthoniens tuent les animaux les plus lents et les plus faibles, dit Ragen. Ainsi, seuls survivent les plus gros et les plus forts, ou ceux qui savent le mieux se cacher. Sur la route, les chthoniens ne sont pas les seuls à te considérer comme une proie.

Keerin lança des coups d'œil nerveux autour de lui.

— Quel était cet endroit où nous avons passé les nuits précédentes ? demanda Arlen. Ragen haussa les épaules.

— Juste le château d'un petit seigneur, répondit-il. Il y en a des centaines sur les terres entre ici et Miln, de vieilles ruines complètement pillées par d'innombrables Messagers.

— Des Messagers ?

— Bien sûr, dit Ragen. Certains Messagers passent des semaines à la recherche de ruines. Ceux qui ont assez de chance pour tomber sur des endroits que personne n'avait encore découverts peuvent revenir avec toutes sortes de butins. De l'or, des bijoux, des sculptures, parfois même de vieilles runes. Mais ce qu'ils recherchent vraiment, ce sont les anciennes runes, les runes de combat, pour autant qu'elles aient réellement existé.

— Vous pensez qu’elles ont existé ? demanda Arlen.

Ragen hocha la tête.

— Mais je ne suis pas prêt à risquer ma vie pour quitter la route et partir à leur recherche.

Deux heures plus tard, Ragen les mena jusqu’à une petite grotte à l’écart de la voie.

— Il vaut toujours mieux protéger un abri lorsqu’on peut, expliqua-t-il à Arlen. Cette grotte est une des rares inscrites dans le carnet de Graig.

Ragen et Keerin établirent le campement, donnèrent à manger et à boire aux animaux et installèrent leurs provisions dans la grotte. Ils entourèrent le chariot dételé d’un cercle, à l’extérieur. Pendant qu’ils travaillaient, Arlen inspecta l’objet.

— Il y a certaines runes que je ne connais pas, remarqua-t-il en les suivant du doigt.

— J’en ai vu aussi quelques-unes que j’ignorais à Val Tibbet, avoua Ragen. Je les ai copiées dans mon carnet. Peut-être que ce soir, tu pourras m’apprendre ce qu’elles font ?

Arlen sourit, ravi de pouvoir offrir quelque chose en échange de la générosité de Ragen.

Keerin, mal à l’aise, changea plusieurs fois de position pendant le repas et regarda fréquemment le ciel qui s’obscurcissait, sans pour autant inciter Ragen à se presser.

— Il vaudrait mieux emmener les mules dans la grotte, à présent, finit par dire le Messenger.

Keerin s’empressa de s’exécuter.

— Les animaux chargés détestent les grottes, expliqua Ragen à Arlen, et il est donc préférable d’attendre le plus longtemps possible avant de les y faire entrer. Le cheval entre toujours en dernier.

— Il n’a pas de nom ? demanda Arlen.

Ragen secoua la tête.

— Mes chevaux doivent mériter leur nom, dit-il. La guilde a beau les y entraîner spécifiquement, beaucoup continuent à avoir peur lorsqu’ils doivent passer la nuit dehors, enchaînés dans un cercle portatif. Seuls ceux dont je suis certain qu’ils ne vont pas s’emballer ou paniquer ont un nom. J’ai acheté cette jument à Angiers, après que ma précédente monture s’est enfuie et fait tuer par des chtoniens. Si elle arrive à Miln, je lui donnerai un nom.

— Elle y arrivera, dit Arlen en lui flattant l’encolure.

Lorsque Keerin eut mis les mules à l’abri, le garçon prit les rênes et mena la jument dans la grotte.

Pendant que les autres s’installaient, Arlen examina l’accès de la grotte. Des runes étaient gravées dans la pierre, mais pas sur le sol de l’entrée.

— Les runes sont incomplètes, dit-il en les montrant.

— Évidemment, répondit Ragen. On ne peut pas protéger la terre, non ? (Il regarda Arlen avec curiosité.) Que ferais-tu pour compléter le cercle ?

Le garçon réfléchit à cette énigme. L’entrée de la grotte n’était pas un cercle parfait, mais plutôt un U à l’envers. C’était plus difficile à protéger, mais pas tant que cela, et les défenses taillées dans la pierre étaient assez communes. Il prit un bâton et dessina des runes dans la terre, reliant habilement

leurs traits à ceux déjà en place. Il les vérifia trois fois et regarda Ragen pour obtenir son approbation.

Le Messenger examina le travail d'Arlen en silence puis hocha la tête.

— Bravo, dit-il, ce qui amena un sourire radieux sur le visage du garçon. Tu as merveilleusement tracé les sommets. Je n'aurais pas pu faire une toile plus resserrée et tu as fait toutes les équations de tête, en plus.

— Euh, merci, dit Arlen qui n'avait aucune idée de ce dont parlait Ragen.

Le Messenger profita de la pause du garçon pour reprendre :

— Tu as bien fait les équations, hein ?

— C'est quoi, une équation ? Cette ligne, dit Arlen en désignant la protection la plus proche, va sur cette protection-là. (Il montra le mur.) Elle croise celle-ci qui croise à son tour celle-là, expliqua-t-il en pointant d'autres runes. C'est aussi simple que ça.

Ragen était effaré.

— Tu veux dire que tu l'as fait à l'œil nu ? demanda-t-il.

Arlen haussa les épaules pendant que Ragen se tournait vers lui.

— La plupart des gens utilisent un bâton pour vérifier les lignes, avoua-t-il, mais je ne m'en sers pas.

— Comment Val Tibbet ne se fait pas engloutir par la nuit, je me le demande, dit Ragen.

Il tira un sac d'une sacoche et s'agenouilla à l'entrée de la grotte pour effacer les runes d'Arlen.

— Faire des runes de sol est imprudent, même si elles sont bien dessinées, dit-il.

Ragen choisit une poignée de plaques de protection en bois laqué dans le sac. Il utilisa une règle marquée d'encoches pour les espacer et ferma le maillage.



Il y avait à peine plus de une heure que la nuit était tombée lorsque l'immense démon de pierre manchot arriva en bondissant dans la clairière. Il hurla puissamment, se dirigea vers l'entrée de la grotte en balayant de son chemin des démons plus petits et poussa un cri de défi. Keerin gémit et se retira au fond de la caverne.

— Celui-ci connaît ton odeur, maintenant, annonça Ragen. Il te suivra continuellement, guettant le moment où tu baisseras ta garde.

Arlen regarda longuement le monstre et réfléchit aux paroles du Messenger. Le démon gronda et frappa durement la barrière, mais les runes s'embrasèrent et le repoussèrent. Keerin poussa un gémissement, mais Arlen se leva et se rendit à l'entrée de la grotte. Il croisa le regard du chtonien, leva lentement ses mains et les frappa l'une contre l'autre, se servant de ses deux bras pour narguer le démon.

— Qu’il perde son temps, dit-il tandis que la créature hurlait de rage et d’impuissance. Il ne m’aura pas.



Ils poursuivirent leur route pendant presque une semaine. Ragen leur fit prendre la direction du nord et ils traversèrent les contreforts de la chaîne de montagnes, qui montait toujours plus haut. De temps à autre, Ragen s’arrêtait pour chasser et, à une distance impressionnante, abattait du petit gibier avec sa fine lance.

Ils passaient la plupart de leurs nuits dans des abris répertoriés dans le carnet de Graig, même s’ils campèrent deux fois sur la route. Comme tous les animaux, la jument de Ragen était terrifiée par les démons, mais elle ne tenta pas de se libérer de ses entraves.

— Elle mérite un nom, répéta Arlen pour la centième fois en désignant le cheval impassible.

— Très bien ! finit par concéder Ragen en ébouriffant les cheveux du garçon. Tu peux lui en donner un.

Arlen sourit.

— Nuitiris, dit-il.

Ragen regarda le cheval et acquiesça.

— C’est un bon nom, convint-il.



9

FORT MILN

319 AR

Le terrain devenait de plus en plus rocheux à mesure que les petites bosses à l'horizon s'élevaient. Ragen n'avait pas exagéré en disant qu'une montagne équivalait à cent Collines de Boggins : la chaîne s'étendait aussi loin que le regard d'Arlen pouvait porter. La température baissait au fur et à mesure de leur ascension ; de fortes rafales de vent soufflaient dans les collines. Le garçon regarda en arrière et vit le monde entier étendu devant lui, comme sur une carte. Il s'imagina en train de voyager sur ces terres, simplement muni d'une lance et d'un sac de Messager.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin en vue de Fort Miln, Arlen n'en crut pas ses yeux. Malgré ce que lui avait raconté Ragen, il s'était toujours dit que l'endroit ressemblerait à Val Tibbet, en plus grand. Il faillit tomber du chariot lorsque la cité fortifiée s'éleva devant eux, au bout de la route.

Fort Miln était construite au pied d'une montagne et surplombait une grande vallée. De l'autre côté de celle-ci, une autre montagne faisait face à la ville, la jumelle de celle sur laquelle Miln s'appuyait. Un mur circulaire haut de neuf mètres entourait la cité, mais un grand nombre de ses bâtiments le dépassaient tout de même. Plus ils s'approchaient de la ville, plus elle se développait, le mur s'étendant sur des kilomètres dans chaque direction.

Sur les murailles, on avait peint les plus grandes runes qu'Arlen ait jamais vues. Il suivit du regard les lignes invisibles reliant les runes les unes aux autres, pour former une toile qui rendait le mur inaccessible aux chthoniens.

Cette réalisation était une prouesse, mais les murailles décurent Arlen. Les Villes « Libres » n'avaient rien de libre. Les murs qui empêchaient les chthoniens d'entrer empêchaient aussi les gens de sortir. Au moins, à Val Tibbet, les murs de la prison étaient invisibles.

— Qu'est-ce qui empêche les démons du vent de voler par-dessus les murs ? demanda Arlen.

— Le sommet des murailles est couvert de poteaux de protection qui forment une voûte au-dessus de la ville, expliqua Ragen.

Arlen se rendit compte qu'il aurait dû trouver la réponse sans avoir besoin de demander à Ragen. Il se posait d'autres questions, mais il les garda pour lui, son esprit vif essayant déjà de réfléchir à de possibles solutions.



Midi était passé depuis longtemps lorsqu'ils atteignirent enfin la ville. Ragen désigna une colonne de fumée, plus haut dans la montagne, à des kilomètres de la cité.

— Les Mines du Duc, dit-il. C'est un véritable village, plus grand que Val Tibbet. Ils ne subviennent pas à leurs propres besoins, mais le duc préfère qu'il en soit ainsi. Des caravanes y vont et en repartent toutes les semaines. On y envoie de la nourriture en échange de sel, de métal et de charbon.

Un mur plus petit partait de la ville et délimitait une large bande de terre dans la vallée. Arlen parvenait à discerner des poteaux de protection et le sommet de fines rangées vertes.

— Les grands jardins et le verger du duc, expliqua Ragen.

Les portes de la ville étaient ouvertes, car des travailleurs allaient et venaient. Les gardes les saluèrent de la main à leur arrivée. Ils étaient grands, comme Ragen, et portaient des casques de métal bosselés et des tuniques de vieux cuir empesées sur des chemises en laine épaisse. Tous les deux avaient des lances qui semblaient davantage servir de décoration que d'arme.

— Salut, Messenger ! cria l'un d'eux. Bon retour parmi nous !

— Gaims. Woron.

Ragen les salua de la tête.

— Le duc t'attend depuis des jours, dit Gaims. Nous étions inquiets de ne pas te voir revenir.

— Vous pensiez que les démons m'avaient eu ? dit Ragen avant d'éclater de rire. Aucune chance ! Il y a eu une attaque de chthoniens au hameau où je suis passé en revenant d'Angiers. Nous y sommes restés un peu pour les aider.

— Tu as récupéré un enfant perdu là-bas ? demanda Woron en souriant. Un petit cadeau pour ta femme en attendant que tu fasses d'elle une Mère ?

Ragen fronça les sourcils et le garde recula.

— Je ne voulais pas t'offenser, dit-il aussitôt.

— Alors, je te conseille d'éviter de dire des choses qui pourraient offenser, *Servant*, répondit Ragen du tac au tac.

Woron pâlit et acquiesça immédiatement.

— En fait, je l'ai trouvé sur la route, dit Ragen en ébouriffant les cheveux d'Arlen et en souriant comme si rien ne s'était passé.

Arlen aimait cet aspect de la personnalité de Ragen. Il était prompt à rire et ne gardait pas rancune, mais il demandait le respect et pouvait rappeler à l'ordre au besoin. Arlen voulait un jour lui ressembler.

— Sur la route ? demanda Gaims, incrédule.

— À des jours du premier village ! s'exclama Ragen. Le garçon dessine des runes mieux que

certaines Messagers de ma connaissance.

Arlen bomba le torse en entendant ce compliment.

— Et toi, Jongleur ? demanda Woron à Keerin. Tu as aimé tes premières nuits passées dehors ?

Keerin se renfroigna et les gardes éclatèrent de rire.

— Autant que ça ? demanda Woron.

— Le jour tombe, dit Ragen. Prévenez Mère Jone que nous irons au palais lorsque j’aurai livré le riz et après être passé chez moi pour prendre un bon bain et un repas décent.

Les hommes les saluèrent et les laissèrent entrer dans la ville.

Malgré sa déception initiale, Arlen fut submergé par la splendeur de Miln. Des bâtiments s’élevaient dans les airs, rendant par comparaison minuscule tout ce qu’il avait déjà vu, et les rues étaient couvertes de pavés et non de terre battue. Les chthoniens ne pouvaient pas passer à travers la pierre taillée, mais Arlen avait du mal à imaginer la quantité de travail nécessaire pour découper et poser des centaines de milliers de pavés.

À Val Tibbet, presque toutes les constructions étaient en bois, avec des fondations de gravier et des toits de chaume munis de tuiles protectrices. Là, tout ou presque était en pierre taillée et avait l’odeur de l’ancien. Malgré les runes des murs extérieurs, tous les bâtiments avaient leurs propres défenses, certaines de fantastiques œuvres d’art, d’autres simplement fonctionnelles.

Il régnait dans la ville une odeur nauséabonde, mélange de détritrus, de fumier brûlé et de sueur. Arlen tenta de bloquer sa respiration, mais abandonna bien vite et dut se contenter de respirer par la bouche. Keerin, en revanche, semblait respirer sans difficulté pour la première fois.

Ragen les emmena jusqu’au marché où le garçon croisa plus de personnes qu’il en avait vu dans sa vie. Des centaines de Rusco le Porc l’appelaient de tous côtés :

« Achète ça ! »

« Essaie ça ! »

« Je te fais un prix, rien que pour toi ! »

Ils étaient tous grands : des géants comparés aux habitants du Val.

Ils passèrent devant des charrettes contenant divers fruits et légumes qu’Arlen ne connaissait pas et devant tant de marchands de vêtements qu’il se dit que les Milniens ne devaient penser qu’à s’habiller. Il y avait également des peintures et des sculptures, si complexes qu’il se demandait qui pouvait avoir le temps de les faire.

Ragen les emmena à l’autre bout du marché, jusqu’à un commerçant dont la tente était ornée du symbole du bouclier.

— L’homme du duc, expliqua Ragen en arrêtant le chariot.

— Ragen ! cria le marchand. Qu’as-tu pour moi aujourd’hui ?

— Du riz des marécages, répondit Ragen. Des impôts du Val pour payer le sel du duc.

— Tu es allé chez Rusco le Porc ? annonça le marchand plus qu’il le demanda. Cet escroc

continue à tondre les villageois ?

— Tu connais le Porc ? dit Ragen.

Le marchand éclata de rire.

— J'ai témoigné devant le Conseil des Mères, il y a dix ans, pour qu'on lui retire sa licence de marchand. Il avait tenté de vendre une cargaison de grain remplie de rats. Il a quitté la ville peu après et a resurgi à l'autre bout du monde. J'ai entendu dire que la même chose s'était produite à Angiers et que c'est pour cela qu'il s'était retrouvé à Miln, d'ailleurs.

— Nous avons bien fait de vérifier le riz, marmonna Ragen.

Ils s'affrontèrent sur les cours du sel et du riz pendant un moment. Finalement, le marchand abandonna et admit que Ragen avait obtenu du Porc le meilleur prix possible. Il donna au Messenger une bourse remplie de pièces cliquetantes pour compenser la différence.

— Arlen peut prendre le relais pour conduire le chariot ? demanda Keerin.

Ragen lui jeta un coup d'œil et acquiesça.

Il lança un sac de pièces à Keerin qui l'attrapa adroitement et sauta du véhicule.

Le Messenger secoua la tête en le regardant disparaître dans la foule.

— Pas un mauvais Jongleur, dit-il, mais il n'a pas ce qu'il faut pour la route.

Il remonta en selle et guida Arlen dans les rues animées. Dans une artère particulièrement bondée, le garçon eut l'impression d'être étouffé par la foule.

Il remarqua que certaines personnes ne portaient que des habits en lambeaux malgré le froid de la montagne.

— Que font-ils ? demanda Arlen en les voyant tendre des coupes vides aux passants.

— Ils mendient, dit Ragen. À Miln, tout le monde ne peut pas se payer à manger.

— Nous ne pouvons pas leur donner de notre nourriture ? demanda le garçon.

Ragen poussa un soupir.

— Ce n'est pas aussi simple, Arlen, dit-il. Le sol d'ici n'est pas assez fertile pour nourrir la moitié des habitants. Nous avons besoin du blé de Fort Rizon, du poisson de Lakton, des fruits et du bétail d'Angiers. Les autres villes ne donnent pas tout cela gratuitement. Seuls les Marchands, qui gagnent de l'argent grâce à leurs boutiques, peuvent se l'offrir. Les Marchands embauchent des Servants pour les faire travailler ; en échange, ils les nourrissent, les logent et les habillent. Donc, à moins d'être un Royal ou un Saint Homme, si tu ne travailles pas, tu finiras ainsi.

Ragen désigna un homme enveloppé dans un habit crasseux et grossier, tendant un bol de bois aux passants qui s'écartaient pour l'éviter et ne le regardaient pas dans les yeux.

Arlen hocha la tête comme s'il comprenait, mais ce n'était pas vraiment le cas. Il arrivait que des villageois arrivent à court de crédit au grand magasin de Val Tibbet, mais même le Porc ne les laissait pas mourir de faim.

Ils arrivèrent devant une maison et Ragen fit signe à Arlen d'arrêter le chariot. Ce n'était pas une

grande habitation par rapport à toutes celles que le garçon avait vues à Miln, mais elle restait impressionnante comparée à celles de Val Tibbet. Elle était tout en pierre et comportait deux étages.

— C'est là que tu habites ? demanda Arlen.

Ragen secoua la tête. Il mit pied à terre et alla frapper vivement à la porte. Quelques instants plus tard, une jeune femme aux longs cheveux bruns retenus par une tresse serrée lui ouvrit. Elle était grande et robuste, comme tous les habitants de Miln, et la robe qui lui comprimait la poitrine la recouvrait du cou aux chevilles. Arlen avait du mal à décider s'il la trouvait jolie. Il était sur le point de conclure qu'elle ne l'était pas lorsqu'elle se mit à sourire, ce qui transforma entièrement son visage.

— Ragen ! s'écria-t-elle en le serrant dans ses bras. Tu es venu ! Loué soit le Créateur !

— Bien sûr que je suis venu, Jenya, dit Ragen. Les Messagers prennent soin des leurs.

— Je ne suis pas un Messager.

— Tu étais l'épouse d'un d'entre eux et cela revient au même. Graig est mort en Messager, qu'importent les fichues règles de la guilde.

Jenya parut triste et Ragen changea aussitôt de sujet. Il alla à grands pas jusqu'au chariot et déchargea les provisions restantes.

— Je t'ai apporté du bon riz des marécages, du sel, de la viande et du poisson, dit-il en portant la nourriture.

Il transporta les provisions jusque dans l'entrée, et Arlen se précipita pour l'aider.

— Ce n'est pas tout, ajouta Ragen.

Il décrocha de sa ceinture la bourse d'or et d'argent qu'il avait obtenue du Porc, et lui donna également celle que lui avait remise le Marchand du duc.

Jenya écarquilla les yeux en l'ouvrant.

— Oh, Ragen, dit-elle. C'est trop. Je ne peux pas...

— Tu peux et tu vas les prendre, l'interrompt Ragen. C'est le moins que je puisse faire.

Les larmes montèrent aux yeux de la jeune femme.

— Je ne sais pas comment te remercier, dit-elle. J'ai eu si peur. Écrire pour la guilde ne couvre pas tous mes frais et sans Graig... je crois que j'aurais dû retourner mendier.

— Là, là, dit Ragen en lui tapotant l'épaule. Mes frères et moi ne le permettrions pas. Je préférerais te prendre chez moi plutôt que de te laisser tomber aussi bas.

— Oh, Ragen, c'est vrai ? demanda-t-elle.

— Une dernière chose. Un cadeau de Rusco le Porc. (Il leva l'anneau.) Il veut que tu lui écrives et que tu lui fasses savoir que tu l'as reçu.

Les larmes montèrent de nouveau aux yeux de Jenya lorsqu'elle vit la belle bague.

— Graig était apprécié, dit Ragen en lui passant l'anneau au doigt. Que cette bague représente son souvenir. La nourriture et l'argent devraient permettre à ta famille de tenir longtemps. Peut-être que

d'ici là, tu auras trouvé un nouveau mari et tu seras devenu une Mère. Mais si jamais les choses tournent mal, au point que tu te sentes obligée de vendre cet anneau, tu viendras me voir avant, c'est compris ?

Jenya acquiesça, mais elle baissa le regard, les yeux encore mouillés de larmes, en caressant le bijou.

— Promets-le-moi, ordonna Ragen.

— Je te le jure, dit Jenya.

Ragen hocha la tête et la serra dans ses bras une dernière fois.

— Je viendrai te voir dès que je pourrai, dit-il.

Lorsqu'ils partirent, elle pleurait encore. Arlen se retourna pour la regarder.

— Tu sembles troublé, dit le Messenger.

— Je crois que je le suis, lui accorda Arlen.

— Jenya vient d'une famille de Mendiants, expliqua Ragen. Son père est aveugle et sa mère malade. Mais ils avaient la chance d'avoir une fille ravissante et en bonne santé. En épousant Graig, elle a changé de classe sociale, et ses parents avec elle. Il les a pris tous les trois chez lui et, même s'il n'avait pas toujours les meilleures routes, il gagnait assez d'argent pour qu'ils s'en sortent et vivent heureux.

Il secoua la tête.

— Maintenant, en revanche, elle doit payer le loyer et nourrir trois bouches à elle toute seule. Elle ne peut pas non plus trop s'éloigner de chez elle, car ses parents ne peuvent pas se débrouiller seuls.

— Tu es gentil de l'aider, dit Arlen qui se sentait un peu mieux. Elle est jolie lorsqu'elle sourit.

— On ne peut pas aider tout le monde, Arlen, mais il faut tout faire pour assister ceux que tu peux secourir.

Le garçon hocha la tête.

Ils montèrent une colline et aboutirent devant une grande résidence. Un mur de presque deux mètres, percé d'un portail, entourait l'immense propriété. Le gigantesque bâtiment comptait trois étages et des dizaines de fenêtres dont les vitres reflétaient la lumière. Il était plus vaste que la grande salle de la Colline de Boggins, qui pouvait pourtant accueillir tous les habitants du Val pour la fête du solstice. La résidence et les murs qui l'entouraient étaient couverts de runes peintes en couleurs vives. Pour Arlen, un si bel endroit ne pouvait être que la demeure du duc.

— Ma mère avait une tasse en verre protégé, aussi dure que de l'acier, dit-il en regardant les fenêtres tandis qu'un homme mince se précipitait pour leur ouvrir le portail. Elle la cachait, mais parfois, elle la sortait lorsqu'on avait du monde à la maison, pour montrer comme elle brillait.

Ils passèrent devant un jardin non endommagé par les chthoniens, où plusieurs personnes plantaient des légumes.

— C'est l'une des seules demeures de Miln dont toutes les fenêtres sont en verre, dit fièrement Ragen. Je paierais cher pour les protéger afin qu'elles ne cassent pas.

— Je sais comment on fait, dit Arlen, mais il faut qu'un chthonien touche le verre pour le charger.

Ragen eut un petit rire et secoua la tête.

— Je vais laisser tomber, alors.

Il y avait également d'autres bâtiments, plus petits, des cabanes en pierre dont les cheminées fumaient et d'où entraient et sortaient des gens, comme dans un minuscule village. Des enfants sales trottaient pendant que leurs mères les surveillaient en s'occupant de leurs travaux. Ils arrivèrent aux écuries, où un palefrenier s'empara aussitôt des rênes de Nuitiris. Il s'inclina bien bas, comme si Ragen était le roi d'un conte.

— Je croyais que nous allions nous arrêter chez toi avant d'aller voir le duc, dit Arlen.

Ragen éclata de rire.

— C'est chez moi, Arlen ! Tu crois que je m'aventure sur la route pour rien ?

Le garçon observa la demeure et écarquilla les yeux.

— Tout ça est à toi ? demanda-t-il.

— Oui, tout, confirma le Messenger. Les ducs sont généreux avec ceux qui tiennent tête aux chthoniens.

— Mais la maison de Graig était si petite, protesta Arlen.

— Graig était un homme bon, mais un Messenger passable. Il se contentait d'aller à Val Tibbet tous les ans et de s'arrêter dans les hameaux en chemin. Un homme tel que lui peut faire vivre sa famille, mais guère plus. Si Jenya a récolté autant d'argent, c'est uniquement parce que j'ai payé de mes propres deniers la marchandise supplémentaire que j'ai vendue au Porc. Graig avait l'habitude d'emprunter à la guilde et ils lui prenaient un fort pourcentage.

Un homme de grande taille ouvrit la porte de la maison en s'inclinant. Impassible, il portait un manteau en laine d'un bleu fané. Son visage et ses habits étaient propres, contrairement à ceux des gens dans la cour. Dès qu'ils furent entrés, un garçon à peine plus vieux qu'Arlen se leva d'un bond. Il courut jusqu'à une corde reliée à une cloche, au bas d'un grand escalier de marbre, et le carillon retentit dans toute la maison.

— Je constate qu'une fois de plus, tu as eu de la chance, lança quelques instants plus tard une femme aux cheveux noirs et aux yeux d'un bleu perçant.

Elle portait une robe d'un azur profond, un vêtement si raffiné qu'Arlen n'en avait jamais vu de tel, et des bijoux étincelaient à ses poignets et à son cou. Elle les regardait depuis le balcon de marbre surplombant l'entrée avec un sourire froid. Le garçon n'avait jamais vu une femme si belle et si élégante.

— Mon épouse, Elissa, l'informa doucement Ragen. Ma raison de revenir... mais aussi de partir.

Arlen ne savait pas trop s'il plaisantait. La femme ne semblait pas ravie de les voir.

— Un de ces jours, les chthoniens vont t'avoir, dit Elissa en descendant les escaliers, et je serai enfin libre de pouvoir épouser mon jeune amant.

— Aucune chance, dit Ragen avec un sourire avant de l'attirer vers lui pour l'embrasser.

Il se tourna ensuite vers Arlen et lui expliqua :

— Elissa rêve du jour où elle héritera de ma fortune. Je prends garde aux chthoniens autant pour me protéger que pour la contrarier.

Elle éclata de rire et Arlen se détendit.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle. Un enfant perdu qui t'évitera l'effort de m'engrosser toi-même ?

— Le seul effort à accomplir consiste à faire fondre tes jupons glacés, ma chère, répliqua Ragen. Je te présente Arlen, de Val Tibbet. Je l'ai rencontré sur la route.

— Sur la route ? demanda Elissa. Ce n'est qu'un enfant !

— Je ne suis pas un enfant ! s'écria Arlen.

Il se sentit aussitôt idiot. Ragen lui jeta un regard amusé et le garçon baissa les yeux.

Elissa ne donna pas l'impression d'avoir entendu sa protestation.

— Enlève ton armure et va prendre un bain, ordonna-t-elle à son mari. Tu sens la poussière et la sueur. Je vais m'occuper de notre invité.

Ragen partit et Elissa fit venir un serviteur pour qu'il prépare une collation à Arlen. Le Messenger semblait avoir plus de domestiques qu'il y avait d'habitants à Val Tibbet. Ils lui servirent des tranches de jambon froid et un épais morceau de pain, accompagné de crème fraîche et de lait pour faire passer le tout. Elissa le regarda manger, mais Arlen ne savait pas quoi lui dire et ne quitta pas son assiette des yeux.

Alors qu'il finissait la crème, une domestique qui portait une robe du même bleu que les vestes des hommes entra et s'inclina devant Elissa.

— Maître Ragen vous attend à l'étage, dit-elle.

— Merci, Mère, répondit Elissa.

Elle afficha une expression étrange pendant un instant tout en faisant courir ses doigts sur son ventre d'un air absent. Puis elle sourit et regarda Arlen.

— Emmène notre invité au bain, ordonna-t-elle à la domestique, et ne le laisse pas en sortir tant que tu ne pourras pas déterminer la couleur de sa peau.

Elle éclata de rire et quitta la pièce.

Arlen, habitué à faire ses ablutions à l'eau froide dans un abreuvoir, ne put cacher sa surprise en voyant la grande baignoire en pierre de Ragen. Il attendit que la domestique, Margrit, y ait versé une cruche d'eau bouillante pour réchauffer son contenu. Comme tous les habitants de Miln, la servante était grande. Son regard était doux et de sous son bonnet s'échappaient des cheveux couleur de miel rehaussés de mèches grises. Elle tourna le dos à Arlen pendant qu'il se déshabillait et entra dans la baignoire. En voyant les blessures suturées dans son dos, elle poussa un cri étouffé et se précipita pour les examiner.

— Aïe ! fit Arlen lorsqu'elle pinça la plaie la plus haute.

— Ne fais pas le bébé, le gronda-t-elle.

Elle frotta son pouce et son index l'un contre l'autre en les reniflant. Arlen se retint de crier lorsqu'elle répéta la même opération sur tout son dos.

— Tu as beaucoup de chance, dit-elle enfin. Quand Ragen m'a dit que tu étais blessé, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une égratignure, mais ça... (Elle secoua la tête.) Ta mère ne t'a donc pas appris à ne pas sortir la nuit ?

Au lieu de répliquer, Arlen renifla. Il se mordit la lèvre, déterminé à ne pas pleurer. Margrit le remarqua et reprit la parole d'une voix plus douce.

— Elles guérissent bien, dit-elle à propos de ses blessures.

Elle prit une savonnette et les lava doucement. Arlen grinça des dents.

— Lorsque tu en auras fini avec le bain, dit Margrit, je te préparerai un cataplasme et de nouveaux pansements.

Arlen hocha la tête.

— Vous êtes la mère d'Elissa ? demanda-t-il.

La femme éclata de rire.

— Par le Créateur, mon garçon, d'où te vient cette idée ?

— Elle vous a appelée « Mère ».

— Parce que j'en suis une, dit fièrement Margrit. J'ai deux fils et trois filles, et l'une d'elles va bientôt devenir Mère à son tour. (Elle secoua la tête tristement.) Pauvre Elissa, malgré sa richesse, elle est encore une Fille et approche de la quarantaine ! Ça me brise le cœur.

— Devenir une maman est si important ? demanda Arlen.

La femme le regarda comme s'il venait de demander si respirer était important.

— Qu'est-ce qui pourrait être plus important que de devenir Mère ? Toutes les femmes ont le devoir d'enfanter pour que la ville reste forte. Voilà pourquoi les Mères obtiennent les meilleures rations et le droit de choisir en premier au marché du matin. C'est aussi la raison pour laquelle tous les conseillers du duc sont des Mères. Les hommes sont bons pour détruire et construire, mais il vaut mieux laisser la politique et la paperasse entre les mains des femmes qui ont été à l'École des Mères. Et puis, ce sont les Mères qui votent pour élire un nouveau duc lorsque l'ancien meurt !

— Alors pourquoi Elissa n'en est pas une ? demanda Arlen.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Je parie qu'elle est en train en ce moment même. Six semaines de route transforment un homme en étalon et j'ai préparé de la tisane de fertilité, que j'ai laissée sur sa table de nuit. Peut-être que cela l'aidera, même si n'importe quel idiot sait que le meilleur moment pour faire un enfant se situe juste avant l'aube.

— Alors pourquoi n'en ont-ils pas fait ? demanda Arlen.

Il savait que faire un bébé avait un rapport avec le jeu que Renna et Beni avaient voulu jouer avec lui, mais il n'avait qu'une vague idée du processus.

— Seul le Créateur le sait, dit Margrit. Elissa est peut-être stérile, ou alors c'est Ragen. Mais ce serait dommage : on manque d'hommes aussi bons que lui. Miln a besoin de ses fils.

Elle poussa un soupir.

— Elissa a de la chance qu'il ne l'ait pas quittée, ou qu'il n'ait pas fait un enfant à une servante. Le Créateur sait qu'elles en rêvent.

— Il pourrait quitter sa femme ? s'enquit Arlen, atterré.

— Ne sois pas si surpris, mon garçon. Les hommes ont besoin d'héritiers et ils ne reculent devant rien pour en avoir. Le duc Euchor en est à sa troisième femme et n'a récolté que des filles ! (Elle secoua la tête.) Mais Ragen ne ferait pas ça. Ils se disputent parfois comme des chtoniens, mais il aime Elissa plus que tout au monde. Il ne la quittera jamais. Pas plus qu'elle ne le quittera, malgré ce qu'elle a abandonné pour lui.

— Abandonné ? répéta Arlen.

— C'était une Noble, tu sais. Sa mère est au Conseil du duc. Elissa aurait pu servir le duc, elle aussi, si elle avait épousé un autre Noble et lui avait fait un enfant. Mais elle a choisi une mésalliance avec Ragen, contre l'avis de sa mère. Elles ne se parlent plus, depuis. Elissa est une Marchande, maintenant, et même si elle a de l'argent, elle n'a pas pu aller à l'École des Mères. Cela l'empêche d'occuper une situation prestigieuse, en particulier à la cour du duc.

Arlen resta silencieux le temps que Margrit rince ses blessures et rassemble ses habits abandonnés par terre. Elle fit claquer sa langue en examinant les déchirures et les taches.

— Je vais les raccommoder du mieux possible, le temps que tu sèches, promet-elle avant de le laisser dans son bain.

En son absence, Arlen tenta de faire le tri dans tout ce qu'elle lui avait dit, mais il restait trop d'éléments qu'il ne comprenait pas.

Margrit lui rappelait un peu Catrin Porc, la fille de Rusco. « Elle te racontera tous les secrets du monde si ça peut lui permettre d'entendre sa propre voix une minute de plus », disait Silvy à son propos.

La femme revint plus tard avec des habits propres, mais qui ne lui allaient pas. Elle banda ses plaies et l'aida à s'habiller, en dépit de ses protestations. Il dut relever les manches de la tunique pour que ses mains en dépassent et faire des revers à ses pantalons pour ne pas trébucher, mais, pour la première fois depuis des semaines, il se sentait propre.

Il dîna tôt avec Ragen et Elissa. Le Messenger avait taillé sa barbe, attaché ses cheveux en arrière et revêtu une chemise blanche, une veste et un pantalon de cuir d'un bleu profond.

On avait tué un cochon à l'arrivée de Ragen et la table se retrouva bientôt couverte de côtes de porc, de travers, de tranches de lard et de délicieuses saucisses. On servit de grosses cruches de bière fraîche et d'eau glacée. Elissa fronça les sourcils lorsque Ragen demanda à une servante de verser de la bière à Arlen, mais ne dit rien. Elle buvait du vin dans un verre si fragile que le garçon avait peur que ses doigts fins le brisent. Il y avait également du pain croustillant, le plus blanc qu'il n'avait jamais vu, et des saladiers de navets et de patates bouillis baignant dans le beurre.

Arlen avait l'eau à la bouche en regardant toute cette nourriture, mais il ne pouvait s'empêcher de penser aux gens qui, dans la ville, mendiaient de quoi manger. Sa faim supplanta toutefois sa culpabilité et il goûta à tout, remplissant son assiette dès qu'elle était vide.

— Par le Créateur, où mets-tu tout ça ? demanda Elissa en battant des mains, amusée, alors qu’Arlen achevait une autre assiette. Y a-t-il un gouffre dans ton ventre ?

— Ne l’écoute pas, Arlen, lui conseilla Ragen. Les femmes s’affairent toute la journée à la cuisine, mais se contentent de grignoter par coquetterie. Les hommes, eux, savent apprécier un repas.

— Il a raison, tu sais, dit Elissa en roulant des yeux. Les femmes ont du mal à apprécier les subtilités de la vie comme les hommes.

Ragen sursauta et recracha sa bière. Arlen se rendit alors compte qu’elle avait donné un coup de pied sous la table à son mari et décida qu’il aimait bien cette femme.

Après le dîner, un page apparut, vêtu d’un tabard gris portant le blason du bouclier du duc. Il rappela à Ragen son rendez-vous et le Messenger poussa un soupir, mais lui assura qu’ils allaient partir sur-le-champ.

— Arlen n’est pas vraiment habillé pour rencontrer le duc, dit Elissa, ennuyée. On ne se présente pas devant Sa Seigneurie en ayant l’air d’un mendiant.

— Impossible d’y remédier, mon amour, répondit Ragen. Il ne reste que quelques heures avant la tombée de la nuit. On ne pourra pas faire venir de tailleur à temps.

Elissa refusa d’accepter cela. Elle regarda fixement le garçon pendant un long moment, puis claqua des doigts avant de sortir de la pièce. Elle revint bientôt avec un pourpoint bleu et une paire de bottes en cuir lustré.

— Un de nos pages a presque ton âge, dit-elle à Arlen en l’aidant à enfiler la veste et les bottes.

Les manches du pourpoint étaient courtes et les bottes lui serraient les pieds, mais dame Elissa semblait satisfaite. Elle le peigna et recula.

— Ça ira, dit-elle en souriant. Tiens-toi bien devant le duc, Arlen.

Le garçon, mal à l’aise dans ses habits trop petits, sourit et acquiesça.



Le château du duc était une forteresse protégée au sein de la forteresse protégée de Miln. Les murs extérieurs de pierre taillée, mesurant plus de six mètres de haut, étaient couverts de runes et surveillés par des patrouilles de lanciers en armure. Ils passèrent les portes et arrivèrent dans une grande cour encerclant un palais à côté duquel la demeure de Ragen paraissait minuscule. Le bâtiment comportait quatre étages et des tours deux fois plus grandes que l’édifice principal. De larges runes anguleuses étaient inscrites sur chaque pierre. Le verre étincelait aux fenêtres.

Des hommes en armure patrouillaient dans la cour et des pages portant la livrée du duc allaient et venaient. Une centaine d’hommes travaillaient d’arrache-pied dans la cour : des charpentiers, des maçons, des maréchauxferrants et des bouchers. Arlen vit des réserves de blé et de bétail, et même de vastes jardins bien plus grands que celui de Ragen. Le garçon avait l’impression que si l’on fermait les portes, le duc pourrait tenir dans son château jusqu’à la fin des temps.

Le bruit et l'odeur de la cour disparurent lorsque les lourdes portes du palais se refermèrent derrière eux. Dans le hall d'entrée, de grands tapis couvraient le sol et des tapisseries étaient étendues sur les murs de pierre froide. Il n'y avait pas d'hommes, à l'exception de quelques gardes. Mais des dizaines de femmes passaient, leurs longues jupes froufroutant pendant qu'elles vaquaient à leurs occupations. Certaines traçaient des chiffres sur des ardoises tandis que d'autres notaient les résultats dans de gros livres. D'autres encore, mieux habillées, se déplaçaient d'une démarche impérieuse en observant les femmes au travail.

— Le duc est dans la salle d'audience, leur indiqua l'une d'entre elles. Il vous attend depuis longtemps.

Une longue file de personnes patientait devant la salle d'audience du duc. Il s'agissait, pour la plupart, de femmes qui tenaient des plumes et des liasses de papiers, mais il y avait également quelques hommes bien habillés.

— De petits requérants, expliqua Ragen, qui espèrent tous obtenir une minute du temps du duc avant que la cloche du soir sonne et qu'on les escorte jusqu'à la sortie.

Les petits requérants semblaient parfaitement conscients que la nuit allait bientôt tomber et se disputaient entre eux pour déterminer qui serait le prochain à passer. Mais les discussions prirent fin dès qu'ils aperçurent Ragen. Quand le Messenger passa devant toute la file, les requérants se turent tous puis se placèrent dans son sillage comme des chiens réclamant leur nourriture. Ils le suivirent jusqu'à l'entrée où les gardes, d'un regard noir, les obligèrent à s'arrêter. Ils s'entassèrent autour de la porte pour écouter pendant que Ragen et Arlen entraient.

Dans la salle d'audience du duc Euchar de Miln, le garçon se sentit comme un nain. Le plafond voûté de la pièce culminait plusieurs étages au-dessus de lui et des torches étaient accrochées aux grandes colonnes de marbre couvertes de runes entourant le trône d'Euchar.

— De plus grands requérants, dit doucement Ragen en montrant les hommes et les femmes qui se déplaçaient dans la pièce. Ils ont tendance à se rassembler. (Du menton, il désigna un vaste groupe d'hommes proche de la porte.) Des princes Marchands. Qui paient rubis sur l'ongle pour avoir le droit de rester aux alentours du palais, à l'affût d'informations ou d'un Noble à qui donner leur fille en mariage. (Ragen montra ensuite un groupe de vieilles femmes qui se tenaient devant les Marchands.) Là, le Conseil des Mères, attendant de faire son rapport quotidien à Euchar.

Plus près du trône, des hommes en sandales et en robe marron attendaient dignement, en silence. Quelques-uns discutaient en chuchotant, tandis que d'autres couchaient sur le papier chacun de leurs mots.

— Toutes les cours ont besoin de leurs Saints Hommes, expliqua Ragen. Il montra un groupe de personnes somptueusement vêtues qui discutaient près du duc, assistées par une armée de domestiques portant des plateaux de nourriture et de boissons.

— Les Royaux, dit Ragen. Les neveux et les cousins du duc ainsi que ses cousins aux deuxième et troisième degrés. Tous essaient d'attirer son attention et rêvent de ce qui se passerait si Euchar quittait son trône sans héritier. Le duc les déteste.

— Pourquoi ne les renvoie-t-il pas ? demanda Arlen.

— Parce que ce sont des Royaux, dit Ragen comme si cela expliquait tout.

Ils étaient à mi-chemin du trône du duc lorsqu'une femme de grande taille vint les intercepter. Un foulard retenait ses cheveux et son visage était si profondément ridé que des runes paraissaient sculptées dans ses joues. Elle se déplaçait avec une grande dignité, mais son double menton semblait se mouvoir de son propre chef. Elle lui faisait penser à Selia : une femme habituée à donner des ordres et à être obéie sans qu'on lui pose de questions. Elle baissa les yeux sur Arlen et renifla comme si elle avait flairé un tas de crottin, puis elle reporta son attention sur Ragen.

— C'est le chambellan d'Euchor, Jone, murmura le Messenger à Arlen avant d'arriver à portée de voix. Une Mère et une Royale qui a un huitième de sang chthonien. Continue à marcher, sauf si je m'arrête, ou elle te fera attendre dans l'écurie pendant que je verrai le duc.

— Ton page devra attendre dans le hall, Messenger, dit Jone en se plaçant devant eux.

— Ce n'est pas mon page, dit Ragen en poursuivant son chemin.

Arlen ne ralentit pas son allure ; le chambellan dut sacrifier sa dignité et s'écarter de leur route.

— Sa Seigneurie n'a pas le temps de recevoir tous les enfants perdus de la rue, Ragen ! souffla-t-elle en se pressant pour suivre le Messenger. Qui est-ce ?

Ragen s'arrêta et Arlen l'imita. Il se retourna et jeta un regard noir à la femme en s'inclinant. Mère Jone avait beau être grande, Ragen l'était encore plus et il pesait trois fois plus lourd qu'elle. Elle se tassa involontairement face à la menace induite par sa simple présence.

— C'est quelqu'un que j'ai décidé d'emmener, dit-il entre ses dents.

Il lui fourra dans les mains un cartable rempli de lettres et Jone le prit par réflexe. Les Marchands, les acolytes des Confesseurs et les membres du Conseil des Mères se précipitèrent aussitôt vers elle.

Les Royaux remarquèrent le mouvement ; ils échangèrent des gestes ou des paroles et, soudain, la moitié de leur entourage se détacha du groupe. Arlen s'aperçut alors qu'il ne s'agissait que de domestiques bien habillés. Les Royaux se comportaient comme si de rien n'était, mais leurs serviteurs se bousculaient sans ménagement pour s'approcher du cartable.

Jone confia les lettres à une de ses domestiques et se précipita vers le trône pour annoncer Ragen, bien que cela ne soit pas nécessaire. L'entrée du Messenger avait causé tant d'agitation que le duc n'avait pas pu la manquer. Euchor les regarda arriver.

Le duc était un homme bien bâti, qui approchait de la soixantaine, aux cheveux poivre et sel et à la barbe épaisse. Il portait une tunique verte, qu'il venait de tacher de ses doigts graisseux, mais brodée de somptueux fils d'or, ainsi qu'une cape doublée de fourrure. Des bagues étincelaient sur ses phalanges et une couronne d'or reposait au-dessus de ses sourcils.

— Tu daignes enfin nous gratifier de ta présence. Mes affaires n'étaient-elles pas suffisamment pressantes ? s'écria le duc d'une voix forte, semblant plus s'adresser à toute l'assemblée qu'à Ragen.

Effectivement, la remarque provoqua des murmures et des hochements de tête chez les Royaux, et fit lever quelques têtes dans l'attroupement autour du courrier.

Ragen s'avança sur l'estrade et soutint le regard du duc.

— J'ai mis quarante-cinq jours pour aller à Angiers et autant pour revenir en passant par Val Tibbet ! répondit-il d'une voix tout aussi forte. Trente-sept nuits à dormir dehors pendant que les

chthoniens frappaient mes runes !

Il ne quittait pas le duc des yeux, mais Arlen savait qu'il s'adressait à toute la salle. La plupart des personnes présentes pâlirent et tremblèrent en entendant ses paroles. Ragen reprit en baissant nettement la voix, mais en parlant tout de même assez fort pour être entendu de tous :

— Six semaines loin de chez moi, Votre Seigneurie. M'en voulez-vous d'avoir pris un bain et un repas avec ma femme ?

Le duc hésita et embrassa sa cour du regard. Finalement, il partit d'un grand éclat de rire.

— Bien sûr que non ! s'écria-t-il. Un duc offensé peut rendre la vie difficile à un homme, mais pas autant qu'une femme offensée !

La tension vola en éclats lorsque toute la cour rit à son tour.

— Je vais parler à mon Messenger seul à seul ! ordonna le duc une fois que l'hilarité fut retombée.

Ceux qui étaient avides de nouvelles grommelèrent, mais Jone fit signe à sa domestique de partir avec les lettres et la plupart des membres de la cour la suivirent. Les Royaux s'attardèrent un moment, jusqu'à ce que Jone frappe dans ses mains. Le signal les fit sursauter et ils sortirent en file indienne aussi vite que leur dignité le leur permettait.

— Ne bouge pas, murmura Ragen à Arlen en s'arrêtant à bonne distance du trône.

Jone fit un geste aux gardes qui refermèrent les lourdes portes et restèrent à l'intérieur. Contrairement aux hommes postés aux portes de la ville, ceux-là semblaient alertes et professionnels. Jone alla se placer à côté de son seigneur.

— Ne refais jamais ça devant ma cour ! tonna Euchor lorsque tous furent sortis.

Le Messenger s'inclina légèrement pour prendre acte de cet ordre, mais d'une façon qui ne semblait pas sincère, même aux yeux d'Arlen. Le garçon était stupéfait. Ragen n'avait peur de rien.

— Il y a des nouvelles du Val, Votre Seigneurie, dit Ragen.

— Le Val ? s'emporta Euchor. Qu'est-ce que j'en ai à faire, du Val ? Qu'a dit Rhinebeck ?

— Ils ont vécu un hiver difficile, sans le sel, poursuivit Ragen comme si le duc n'avait rien dit. Et il y a eu une attaque...

— Par la nuit, Ragen ! aboya Euchor. La réponse de Rhinebeck pourrait affecter tout Miln pour les années à venir, alors épargne-moi la liste des naissances et le bilan de la récolte d'un misérable trou perdu !

Le souffle coupé, Arlen se réfugia derrière Ragen, qui lui serra le bras pour le rassurer. Euchor poursuivit ses récriminations :

— A-t-on trouvé de l'or à Val Tibbet ?

— Non, mon seigneur, répondit Ragen, mais...

— Le Pré Ensoleillé a-t-il ouvert une mine de charbon ?

— Non, monseigneur.

— Ont-ils redécouvert les runes de combat perdues ?

— Bien sûr que non, répondit Ragen en secouant la tête.

— As-tu au moins rapporté assez de riz pour que ton voyage me soit rentable, malgré le coût de tes services ?

— Non, dit Ragen en fronçant les sourcils.

— Bien, dit Euchor en se frottant les mains comme s'il voulait en ôter la poussière. Alors, inutile de nous intéresser à Val Tibbet avant un an et demi.

— Un an et demi, c'est trop long, osa insister Ragen. Les gens ont besoin de...

— Allez-y sans être payé, alors, l'interrompit le duc. Ça, je peux me le permettre.

Ragen ne répondit pas immédiatement et Euchor eut un large sourire. Il savait qu'il avait eu le dernier mot.

— Quelles nouvelles d'Angiers ? demanda-t-il.

— J'ai une lettre du duc Rhinebeck, soupira Ragen en plongeant une main dans son manteau.

Il en tira un tube mince, scellé avec de la cire, mais le duc le repoussa d'un geste de la main impatient.

— Contente-toi de me le dire, Ragen ! Oui ou non ?

Le Messenger plissa les yeux.

— Non, mon seigneur, dit-il. Sa réponse est non. Les deux dernières cargaisons ont été perdues, en même temps qu'une poignée d'hommes. Le duc Rhinebeck ne peut se permettre d'en envoyer d'autres. Ses bûcherons ne peuvent travailler plus vite qu'ils le font déjà et il a besoin de bois plus que de sel. Le rouge monta aux joues du duc et Arlen crut qu'il allait exploser.

— Bon sang, Ragen ! cria-t-il en tapant du poing. J'ai besoin de ce bois !

— Sa Seigneurie a décidé qu'il en avait plus besoin que vous, dit calmement Ragen, afin de reconstruire Pontrivière, sur la rive sud de la Rivière de Partage.

Le duc Euchor siffla et une lueur meurtrière apparut dans ses yeux.

— Tout cela est l'œuvre du premier ministre de Rhinebeck, expliqua Jone. Cela fait des années que Janson essaie d'obtenir une partie du péage du pont pour Rhinebeck.

— Et pourquoi négocier une partie lorsqu'on peut en avoir la totalité ? ajouta Euchor. Que lui avez-vous dit que je ferais lorsque vous me rapporteriez cette nouvelle ?

Ragen haussa les épaules.

— Un Messenger n'est pas censé conjecturer. Qu'auriez-vous voulu que je dise ?

— Que lorsqu'on vit dans une forteresse de bois, on ne devrait pas mettre le feu chez ses voisins ! Je n'ai pas besoin de te rappeler, Ragen, l'importance du bois pour Miln. Nos réserves de charbon diminuent et, sans combustible, notre minerais ne servira à rien et la moitié de la ville se gèlera ! Je brûlerai moi-même son nouveau Pontrivière avant qu'on en arrive là !

Ragen s'inclina pour indiquer qu'il avait compris.

— Le duc Rhinebeck le sait, dit-il. Il m'a autorisé à faire une contre-proposition.

— Laquelle ? demanda Euchor en levant un sourcil.

— Du matériel pour reconstruire Pontrivière et la moitié des péages, devina Jone avant que Ragen ait pu ouvrir la bouche. Et Pontrivière reste du côté angierien de la rivière du Partage.

Elle plissa les yeux en regardant le Messenger, qui acquiesça.

— Par la nuit ! pesta Euchor. Au nom du Créateur, Ragen, de quel côté es-tu ?

— Je suis un Messenger, répondit fièrement Ragen. Je ne prends pas parti, je me contente de répéter ce que l'on me dit.

— Alors explique-moi, au nom des ténèbres de la nuit, pourquoi je te paie ? ! tonna le duc Euchor en se levant d'un bond.

Ragen pencha la tête sur le côté.

— Vous préféreriez y aller en personne, Votre Seigneurie ? dit-il doucement.

Le duc pâlit et ne répondit pas. Arlen sentait la puissance de ce simple commentaire de Ragen. Son désir de devenir un Messenger se renforça encore, pour autant que cela soit possible.

Le duc finit par hocher la tête, résigné.

— Je vais y réfléchir, dit-il enfin. Il se fait tard. Tu peux disposer.

— Encore une chose, monseigneur, ajouta Ragen en faisant signe à Arlen de s'avancer.

Mais Jone demanda aux gardes d'ouvrir les portes et les grands requérants revinrent dans la pièce.

Le Messenger avait déjà perdu l'attention du duc.

Ragen intercepta Jone lorsqu'elle quitta sa place près d'Euchor.

— Mère, dit-il, il s'agit du garçon...

— Je suis très occupée, Messenger, dit Jone en reniflant. Peut-être devrais-tu « décider » de le ramener lorsque j'aurai plus de temps.

Elle les quitta, la tête rejetée en arrière.

Un des Marchands s'approcha d'eux. C'était un borgne à l'allure d'ours, dont l'œil manquant était remplacé par une balafre. Sur sa poitrine, un symbole représentait un cavalier portant une lance et un cartable.

— Content de te revoir, Ragen, dit l'homme. Tu viendras à la guilde au matin pour faire ton rapport ?

— Maître de la guilde Malcum, dit Ragen en s'inclinant. Je suis ravi de te voir. J'ai rencontré ce garçon, Arlen, sur la route...

— Entre deux villes ? s'étonna le maître de la guilde. Tu devrais être plus prudent, mon garçon !

— À plusieurs jours de la ville la plus proche, précisa Ragen. Il dessine des runes mieux que bien des Messagers.

À ces mots, Malcum leva son unique sourcil.

— Il veut devenir Messenger, ajouta Ragen.

— Tu n’aurais pu choisir une carrière plus honorable, dit Malcum à Arlen.

— Il n’a aucune famille à Miln, expliqua Ragen. Je me disais qu’il pourrait faire son apprentissage auprès de la guilde...

— Attends, Ragen. Tu sais très bien que nous ne formons que les Protectors agréés. Va voir le maître de la guilde Vincin.

— Le garçon sait déjà dessiner, insista Ragen, mais sur un ton plus respectueux que celui qu’il avait pris avec le duc Euchor.

Le maître de la guilde Malcum était encore plus large d’épaules que Ragen, et ce n’était vraisemblablement pas le récit de quelques nuits dehors qui allait l’impressionner.

— Alors, il ne devrait avoir aucun problème à se faire agréer par la guilde des Protectors, rétorqua Malcum en faisant demi-tour. Je te verrai demain matin, ajouta-t-il par-dessus son épaule.

Ragen regarda autour de lui et aperçut un autre homme dans le groupe des Marchands.

— Accélère, Arlen, grogna-t-il en traversant la pièce à grands pas avant de lever la voix. Maître de la guilde Vincin !

L’homme leva les yeux et, les voyant arriver, s’éloigna de ses camarades pour aller à leur rencontre. Il s’inclina devant Ragen, avec humilité et non déférence. Vincin portait un bouc noir gras et ses cheveux luisants étaient ramenés en arrière. Des bagues brillaient sur ses doigts potelés. Sa poitrine était ornée de la rune de la clé, la rune qui servait de base à toutes les autres dans un maillage.

— Que puis-je pour toi, Ragen ? demanda le maître de la guilde.

— Ce garçon, Arlen, vient de Val Tibbet, dit Ragen en désignant Arlen. Une attaque de chtonien a fait de lui un orphelin, il n’a pas de famille à Miln, mais aimerait devenir apprenti Messenger.

— Tout cela est très bien, Ragen, mais quel rapport avec moi ? demanda Vincin sans jeter plus d’un coup d’œil à Arlen.

— Malcum ne le prendra que s’il est agréé comme Protector, dit Ragen.

— Eh bien, c’est un problème, admit Vincin.

— Il sait déjà dessiner des runes, dit Ragen. Si vous pouviez...

Vincin secouait déjà la tête.

— Je suis désolé, Ragen, mais tu n’es pas près de me convaincre qu’un paysan venant d’un trou perdu dessine assez bien pour être agréé.

— Ses runes ont coupé le bras d’un démon de pierre, dit Ragen.

Vincin éclata de rire.

— À moins que tu aies le bras avec toi, tu ferais mieux de garder cette histoire pour les Jongleurs.

— Vous pourriez le prendre comme apprenti, alors ? demanda le Messenger.

— Il peut payer les frais d'apprentissage ?

— C'est un orphelin ramassé sur la route, protesta Ragen.

— Je pourrais peut-être trouver un Protecteur qui le prendra comme Servant, proposa le maître de la guilde.

Ragen fronça les sourcils.

— Merci quand même, dit-il en entraînant le garçon avec lui.

Le soleil se couchait et ils se dépêchèrent de regagner le manoir de Ragen. Arlen regarda les rues fréquentées de Miln se vider et les habitants vérifier attentivement leurs runes avant de bloquer leurs portes. Malgré les épaisses rues pavées et les murailles protégées, tout le monde se barricadait la nuit.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez parlé au duc comme ça, dit Arlen alors qu'ils marchaient.

Ragen eut un petit rire.

— C'est la première règle lorsqu'on est Messenger, Arlen, dit-il. Certes, les Marchands et les Royaux te paient, mais si tu les laisses faire, ils te marchent dessus. Tu dois agir comme un roi en leur présence et ne jamais oublier qui risque sa vie.

— Ça a marché avec Euchor, admit Arlen.

Ragen se renfrogna en entendant le nom du duc.

— Salaud d'égoïste, cracha-t-il. Il ne se soucie que de ce qu'il a dans les poches.

— Ce n'est pas grave, dit Arlen. Le Val a passé l'automne sans sel. Ils pourront le refaire.

— Peut-être, concéda Ragen, mais ils ne devraient pas avoir à le faire. Et toi ! Un bon duc aurait demandé pourquoi j'emmène un garçon avec moi dans sa salle de réception. Un bon duc t'aurait fait dessiner une rune pour le trône, afin que tu ne finisses pas mendiant dans la rue. Et Malcum n'était pas mieux ! Cela l'aurait-il tué de tester tes compétences ? Et Vincin ! Si tu avais eu de l'argent, ce salaud avide aurait trouvé un maître pour te former avant le coucher du soleil ! Servant, et puis quoi encore !

— Un apprenti n'est pas un domestique ? demanda Arlen.

— Pas du tout. Les Apprentis appartiennent à la classe des Marchands. Ils apprennent un métier puis travaillent à leur compte ou avec un autre maître. Les Servants le resteront à moins de se marier pour changer de classe, et je préférerais être maudit que te laisser en devenir un.

Il se tut et Arlen, bien que toujours troublé, estima qu'il valait mieux ne pas lui poser d'autres questions.



La nuit tomba peu après qu'ils eurent traversé les runes de Ragen et Margrit installa Arlen dans

une chambre d'ami deux fois plus grande que la maison de Jeph. Au centre de la pièce se trouvait un lit si haut que le garçon dut sauter pour monter dessus. Comme il n'avait jamais dormi ailleurs que par terre ou sur une dure paille, il s'étonna de s'enfoncer dans le matelas.

Il s'endormit vite, mais des voix fortes le réveillèrent peu après. Il glissa hors du lit et quitta la chambre en suivant les bruits. Les pièces de la grande demeure étaient vides, les domestiques s'étant retirés pour la nuit. Arlen s'avança jusqu'au sommet de l'escalier et entendit les voix plus distinctement. C'était celles de Ragen et d'Elissa.

— ... l'emmener, un point c'est tout, fit la femme. Messenger n'est pas un métier pour un garçon, de toute façon !

— C'est ce qu'il veut, insista Ragen.

Elissa grommela :

— Confier Arlen à quelqu'un d'autre ne te soulagera pas de la culpabilité de l'avoir emmené à Miln au lieu de l'avoir ramené chez lui.

— Foutaises, l'interrompit Ragen. Tu veux simplement quelqu'un à dorloter jour et nuit.

— Comment oses-tu me dire ça ? cracha Elissa. En décidant de ne pas ramener Arlen à Val Tibbet, *tu* l'as pris sous ta responsabilité ! Il est temps de le reconnaître et d'arrêter de chercher quelqu'un d'autre pour s'en occuper.

Arlen tendit l'oreille, mais Ragen ne répondit pas et le silence dura quelques instants. Il avait envie de descendre et de s'immiscer dans la conversation. Il savait qu'Elissa ne voulait que son bien, mais il en avait assez des adultes qui décidaient à sa place ce qu'il allait faire de sa vie.

— Très bien, finit par dire Ragen. Et si je l'envoyais chez Cob ? Il n'encouragera pas le garçon à devenir un Messenger. Je paierai entièrement la formation et nous pourrons souvent aller le voir à la boutique, pour garder un œil sur lui.

— Ça me semble une excellente idée, convint Elissa d'une voix dépourvue de toute trace d'irritation. Mais je ne vois pas pourquoi Arlen ne pourrait pas vivre ici, au lieu de coucher sur un banc dans un atelier en désordre.

— La vie d'apprenti n'est pas censée être agréable. Il devra être là-bas de l'aube au coucher du soleil s'il veut maîtriser l'art des runes, et s'il a toujours envie de devenir un Messenger, il en aura besoin.

— Très bien. (Elissa semblait encore fâchée, mais elle reprit d'une voix plus calme.) Maintenant, viens mettre un bébé dans mon ventre.

Arlen retourna aussitôt dans sa chambre.



Comme toujours, Arlen ouvrit les yeux avant l'aube, mais pendant un instant, il eut l'impression d'être encore endormi et de dériver sur un nuage. Puis il se rappela où il était et s'étira, profitant de la délicieuse douceur des plumes qui garnissaient le matelas et l'oreiller ainsi que de la chaleur de

l'épais édredon. Seules des cendres témoignaient du feu qui avait brûlé dans la chambre.

La tentation de rester au lit était forte, mais sa vessie l'obligea à s'extirper de cette douce étreinte. Il se glissa sur le sol froid et s'empara des pots sous le lit, comme Margrit lui avait appris. Il se lava dans l'un et fit ses besoins dans l'autre avant de les laisser près de la porte, pour qu'ils soient ramassés et récupérés pour les jardins. Le sol de Miln était rocailleux et ses habitants ne gâchaient rien.

Arlen alla à la fenêtre. Il l'avait regardée, la veille, jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal, mais le verre ne cessait de le fasciner. Il n'avait l'air de rien, mais était dur au toucher, comme un filet de protection. Il fit courir un doigt sur le verre et traça une ligne dans la condensation du matin. Il se rappela les runes du cercle portatif de Ragen et transforma la ligne en l'une de ces runes. Il en dessina plusieurs autres, souffla sur le verre pour effacer son travail et recommença.

Lorsqu'il eut terminé, il s'habilla et descendit retrouver Ragen, qui buvait son thé près d'une fenêtre en regardant le soleil se lever sur les montagnes.

— Tu te lèves tôt, fit remarquer Ragen en souriant. Tu seras bientôt un Messenger.

Arlen se rengorgea.

— Aujourd'hui, je vais te présenter un de mes amis, reprit Ragen. Un Protecteur. Il était mon professeur quand j'avais ton âge et il a besoin d'un apprenti.

— Je ne pourrais pas être votre apprenti ? demanda Arlen avec espoir. Je travaillerai dur.

Ragen eut un petit rire.

— Je n'en doute pas, dit-il, mais je ne suis pas un très bon professeur et je passe le plus clair de mon temps hors de la ville. Tu apprendras beaucoup avec Cob. Il était déjà Messenger avant ma naissance. À ces mots, le visage d'Arlen s'éclaira.

— Quand vais-je le rencontrer ? demanda-t-il.

— Le soleil s'est levé, répondit Ragen. Rien ne nous empêche d'y aller juste après le petit déjeuner.

Elissa les rejoignit bientôt dans la salle à manger. Les domestiques de Ragen avaient préparé une grande table couverte de lard, de jambon, de tartines de miel, d'œufs, de patates et de grosses pommes cuites. Arlen engloutit son repas, impatient d'aller en ville. Lorsqu'il eut terminé, il resta assis à regarder Ragen manger. Le Messenger fit comme si de rien n'était et prit son petit déjeuner avec une lenteur exaspérante pendant que le garçon s'agitait.

Il reposa enfin sa fourchette et s'essuya la bouche.

— Oh, très bien, dit-il en se levant. Nous y allons.

Arlen sourit et se leva d'un bond.

— Pas si vite ! s'exclama Elissa en arrêtant les deux hommes.

Le garçon ne s'attendait pas que ces mots résonnent en lui comme ils le firent. Ils lui rappelaient sa mère et il dut refréner une vague d'émotions.

— Vous n'irez nulle part tant que le tailleur ne sera pas venu prendre les mesures d'Arlen, dit

Elissa.

— Pour quoi faire ? demanda le garçon. Margrit a lavé et recousu mes habits.

— J’apprécie cette attention, mon amour, dit Ragen pour prendre la défense d’Arlen, mais lui fournir de nouveaux habits ne presse plus maintenant que son entrevue avec le duc est passée.

— Il n’y a pas à en discuter, les informa Elissa en s’approchant. Je n’ai pas envie qu’un invité se promène dans la maison en ressemblant à un indigent.

Le Messenger regarda les sourcils froncés de sa femme et soupira.

— Il faut obéir, Arlen, lui conseilla-t-il doucement. Nous n’irons nulle part tant qu’elle ne sera pas satisfaite.

Le tailleur arriva peu après. C’était un petit homme aux doigts agiles qui étudia chaque centimètre carré du corps d’Arlen avec ses cordes à nœuds et marqua soigneusement sur une ardoise les mesures ainsi recueillies. Il eut ensuite une vive discussion avec dame Elissa, s’inclina, puis partit.

Elissa s’approcha d’Arlen et se pencha vers lui.

— Ce n’était pas si dur, n’est-ce pas ? demanda-t-elle en lissant sa chemise et en repoussant les cheveux de son visage. Maintenant, tu peux aller avec Ragen pour rencontrer maître Cob.

Elle lui caressa la joue d’une main fraîche et douce et, pendant un instant, il pencha la tête sur le côté pour profiter de ce contact familial. Puis il eut un brusque mouvement de recul, les yeux écarquillés.

Ragen remarqua son regard ainsi que l’expression peinée de sa femme lorsque Arlen s’éloigna lentement d’elle, comme si elle était un démon.

— Je crois que tu as blessé Elissa, Arlen, dit Ragen lorsqu’ils eurent quitté sa demeure.

— Ce n’est pas ma mère, dit Arlen en réprimant sa culpabilité.

— Elle te manque ? Je parle de ta mère.

— Oui, répondit doucement le garçon.

Le Messenger hocha la tête et ne dit plus rien. Arlen lui en fut reconnaissant. Ils marchèrent en silence et l’étrangeté de Miln lui fit vite oublier l’incident. L’odeur des charrettes d’excréments empestait l’air tandis que les ramasseurs d’ordures allaient de maison en maison pour ramasser les déjections de la nuit.

— Beurk ! dit Arlen en se pinçant le nez. Toute la ville sent plus mauvais qu’une étable ! Comment arrivez-vous à le supporter ?

— C’est surtout le matin, lorsque les ramasseurs travaillent, répondit Ragen. On s’y habitue. Nous avons des égouts, autrefois, des tunnels qui passaient sous toutes les maisons et qui emportaient les déchets, mais ils ont été fermés il y a des siècles, lorsque les chthoniens ont commencé à s’en servir pour entrer dans la ville.

— Vous ne pouvez pas creuser des fosses d’aisances ? demanda Arlen.

— Le sol de Miln est rocailleux, dit Ragen. Ceux qui n’ont pas de jardins privés à fertiliser doivent mettre leurs déjections à l’extérieur afin qu’elles soient recueillies pour servir dans les

jardins du duc. C'est la loi.

— C'est une loi qui sent mauvais.

Ragen éclata de rire.

— Peut-être, répondit-il. Mais elle nous permet de nous nourrir et fait tourner l'économie. La demeure du maître de la guilde des ramasseurs fait ressembler la mienne à un taudis.

— Je suis sûr que la vôtre a une meilleure odeur.

Ragen éclata encore de rire.

Ils finirent par tourner au coin d'une rue et arrivèrent devant une boutique petite, mais solide. L'encadrement de la porte était recouvert de runes gravées avec finesse. Arlen apprécia les détails de ces runes. Leur artisan avait une main habile.

Une clochette tinta lorsqu'ils entrèrent et Arlen écarquilla les yeux en découvrant l'intérieur de la boutique. Elle était remplie de runes de toutes les formes, de toutes les tailles et sur tous les supports imaginables.

— Attends ici, dit Ragen en traversant la pièce pour aller parler à un homme assis derrière un établi.

Arlen avait à peine remarqué le départ du Messenger et flâna dans la boutique. Il fit courir ses doigts avec révérence sur des runes tissées dans des tapisseries, gravées sur des pierres de rivière lisse ou moulées dans le métal. Il y avait des poteaux de défense destinés aux champs des fermiers et un cercle portatif comme celui de Ragen. Il tenta de mémoriser les runes, mais il y en avait trop.

— Arlen, viens ici ! cria Ragen au bout de quelques minutes.

Le garçon sursauta et se hâta d'aller le rejoindre.

— Voici maître Cob, dit le Messenger en lui présentant un homme dans la soixantaine.

Petit pour un Milnien, il semblait avoir été fort, mais s'être laissé aller à grossir. Une épaisse barbe grise, où subsistaient quelques poils noirs, couvrait son visage ; des cheveux clairsemés et courts parsemaient le sommet de sa tête. Sa peau était ridée et tannée et sa poigne engloutit la main d'Arlen.

— Ragen m'a dit que tu veux devenir Protecteur, dit Cob en se rasseyant lourdement sur son banc.

— Non, monsieur, répondit Arlen. Je veux devenir Messenger.

— Comme tous les garçons de ton âge, rétorqua Cob. Les plus intelligents se ravisent avant de se faire tuer.

— Vous n'avez pas été vous-même un Messenger, à une époque ? demanda Arlen, troublé par l'attitude de son interlocuteur.

— Si, avoua Cob en levant une manche pour dévoiler un tatouage semblable à celui de Ragen. J'ai voyagé dans les cinq Villes Libres et une dizaine de hameaux, et j'ai gagné plus d'argent que je croyais possible d'en dépenser. (Il se tut et laissa la confusion d'Arlen grandir.) J'ai aussi récolté ça. (Il souleva sa chemise pour montrer d'épaisses cicatrices sur son estomac.) Et ça. (Il ôta une chaussure et dévoila un croissant de chair depuis longtemps cicatrisée à l'endroit où auraient dû se

trouver quatre de ses orteils.) Aujourd'hui encore, je ne peux pas dormir plus de une heure sans me réveiller en sursaut, en cherchant ma lance à tâtons.

» Oui, j'étais un Messenger. Un excellent, même, et plus chanceux que la plupart, mais je ne souhaite cette existence à personne. Ce métier peut te sembler merveilleux, mais pour chaque homme qui vit dans un manoir et impose le respect comme Ragen, il y en a une vingtaine qui pourrit sur la route.

— Je m'en fiche, dit Arlen. C'est ce que je veux.

— Alors, je vais faire un marché avec toi, dit Cob en soupirant. Avant tout, un Messenger doit être un Protecteur, alors je vais t'apprendre à en devenir un. Lorsque nous aurons le temps, je t'apprendrai ce que je sais sur la route et les manières d'y survivre. L'apprentissage dure sept ans. Si tu as encore envie de devenir Messenger à ce moment-là... tu feras ce que tu veux.

— Sept ans ? répéta Arlen, bouche bée.

Cob eut un petit rire.

— On n'apprend pas à dessiner en un jour, mon garçon.

— Mais je sais déjà, dit Arlen avec un air de défi.

— C'est ce que m'a dit Ragen. Il m'a aussi raconté que tu le fais sans aucune notion de géométrie, ni de théorie de défense. Dessiner des runes au jugé te mènera à la mort demain, mon garçon, ou dans une semaine, mais tu finiras par te faire tuer.

Arlen tapa du pied. Sept ans lui paraissaient une éternité, mais, au plus profond de son être, il savait que le maître avait raison. La douleur dans son dos lui rappelait constamment qu'il n'était pas prêt à affronter de nouveau les chthoniens. Il avait besoin des compétences que cet homme pouvait lui apporter. Il ne doutait pas que des dizaines de Messagers se faisaient tuer par les démons et il se jura de ne pas connaître le même sort juste parce qu'il était trop têtu pour tirer un enseignement de ses erreurs.

— D'accord, finit-il par dire. Sept ans.



DEUXIÈME PARTIE

Miln

320 à 326 Après le Retour



10

APPRENTI

320 AR

— Notre ami est de retour, dit Gaims en désignant les ténèbres depuis leur poste sur la muraille.

— Pile à l'heure, ajouta Woron en s'approchant de lui. Qu'est-ce qu'il veut d'après toi ?

— Même si tu me vides les poches, dit Gaims, tu ne trouveras pas la réponse.

Les deux soldats s'appuyèrent contre la balustrade protégée de la tour de garde et regardèrent le démon de pierre manchot se matérialiser devant les portes. Il était grand, même aux yeux des gardes milniens, qui voyaient plus de démons de pierre que toute autre sorte de chthoniens.

Alors que les créatures qui l'entouraient cherchaient encore leurs repères, le manchot se déplaça, comme mû par un objectif, reniflant les portes à la recherche de quelque chose. Puis il se redressa et frappa les battants pour tester les runes. La magie s'embrasa et repoussa le démon, mais il ne se découragea pas. Lentement, il longea le mur, frappant encore et encore, cherchant une faiblesse, puis finit par disparaître de la vue des gardes.

Des heures plus tard, un crépitement d'énergie signala le retour du démon dans la direction opposée. Les gardes, aux autres postes, racontaient qu'il faisait le tour de la ville chaque nuit et attaquait toutes les runes. Une fois revenu devant les portes, le démon s'assit sur son arrière-train et regarda patiemment la ville.

Gaims et Woron étaient habitués à ce spectacle, car ils en étaient témoins toutes les nuits depuis un an. Ils en étaient arrivés à l'attendre avec impatience pour s'occuper pendant leur tour de garde, pariant sur le temps que mettrait le « Manchot » pour faire le tour de la ville ou sur la direction qu'il prendrait, est ou ouest, pour ce faire.

— J'ai presque envie de l'laisser entrer pour voir après qui il en a, dit Woron d'un air songeur.

— Ne plaisante pas avec ça, le prévint Gaims. Si le commandant de la garde nous entend parler comme ça, il nous mettra aux fers et nous fera casser des cailloux pendant un an.

Son partenaire grogna.

— N'empêche, dit-il, ça reste quand même mystérieux...



Cette première année à Miln, sa douzième, passa vite pour Arlen qui s'habitua à son rôle d'apprenti Protecteur. Cob avait commencé par lui apprendre à lire. Le garçon connaissait des runes qui n'avaient jamais été vues à Miln et le Protecteur voulait qu'il les couche sur le papier le plus tôt possible.

Arlen se mit à lire avidement et se demanda même comment il avait pu s'en passer toute sa vie. Il se plongeait dans les livres pendant des heures d'affilée, ses lèvres remuant doucement au début, puis, bientôt, tournant rapidement les feuillets, ses yeux glissant à toute vitesse sur la page.

Cob n'avait aucune raison de se plaindre : Arlen travaillait plus dur que tous ses précédents apprentis et veillait tard pour graver des runes. Cob allait souvent se coucher en pensant à la journée de travail à venir et s'apercevait que le travail était déjà fait lorsque les premières lueurs du jour baignaient la boutique.

Après avoir appris à lire, Arlen dut cataloguer son propre répertoire de runes, en leur associant des descriptions, dans un livre que le maître avait acheté pour lui. Le papier était cher sur les terres de Miln, où les forêts étaient rares, et peu de roturiers avaient déjà vu un livre au cours de leur vie, mais Cob se moqua du prix.

— Même le pire grimoire vaut cent fois plus que le papier sur lequel on l'a écrit, dit-il.

— Un grimoire ? demanda Arlen.

— Un livre de runes, expliqua Cob. Chaque Protecteur a le sien et tous gardent précieusement leurs secrets.

Arlen chérissait le coûteux cadeau et remplissait ses pages d'une main lente, mais assurée.

Lorsque Arlen eut achevé de fouiller sa mémoire, Cob examina le livre, ébahi.

— Par le Créateur, mon garçon, as-tu une idée de la valeur de ce livre ? demanda-t-il.

Arlen leva les yeux de la rune qu'il ciselait dans un montant de pierre et haussa les épaules.

— N'importe quel ancien de Val Tibbet pourrait vous apprendre ces runes, dit-il.

— Peut-être, mais ce qui est courant chez toi est un trésor caché à Miln. Cette rune, là, dit Cob en montrant une page. Peut-elle vraiment transformer un jet de flammes en une brise fraîche ?

Arlen éclata de rire.

— Ma mère adorait celle-ci, expliqua-t-il. Elle espérait que les démons des flammes s'approchent des fenêtres les chaudes nuits d'été pour refroidir la maison de leur souffle.

— Merveilleux, dit Cob en secouant la tête. Je veux que tu en fasses encore quelques copies, Arlen. Cela va te rendre très riche.

— Comment ça ?

— Les gens paieront une fortune pour un exemplaire de ce livre. Peut-être même ne devrions-nous pas le vendre. Nous deviendrons les Protecteurs les plus courus de la ville si nous gardons tout cela

secret.

Arlen fronça les sourcils.

— Ce n'est pas bien de les garder secrets, dit-il. Mon père disait toujours que les runes étaient à tout le monde.

— Chaque Protecteur a ses secrets, Arlen. C'est comme ça qu'on gagne notre vie.

— Nous gagnons notre vie en gravant des poteaux de défense et en peignant des montants de porte, répliqua le garçon, pas en accumulant des secrets qui pourraient sauver des vies. Devrions-nous refuser assistance à ceux qui ne peuvent pas payer ?

— Bien sûr que non, mais c'est différent.

— En quoi ? Nous n'avions pas de Protecteurs, à Val Tibbet. Nous avons tous protégé nos propres maisons et les meilleurs ont aidé les autres sans attendre quoi ce soit en retour. Pourquoi ne le ferions-nous pas ? Nous ne nous affrontons pas les uns les autres, mais nous nous battons contre les démons !

— Fort Miln n'est pas comme Val Tibbet, mon garçon, dit Cob en se renfrognant. Ici, les choses coûtent de l'argent. Si tu n'en as pas assez, tu deviens Mendiant. J'ai un talent, comme un boulanger ou un maçon. Pourquoi ne devrais-je pas être payé pour l'exercer ?

Arlen resta tranquillement assis pendant quelques instants.

— Cob, pourquoi n'êtes-vous pas riche ? finit-il par demander.

— Quoi ?

— Comme Ragen, précisa le garçon. Vous avez dit que vous travailliez comme Messenger pour le duc. Pourquoi ne vivez-vous pas dans une demeure avec des domestiques pour vous servir ? Pourquoi tenez-vous une boutique ?

Cob poussa un long soupir.

— L'argent est une chose incertaine, Arlen, dit-il. Tu peux en avoir à ne plus savoir qu'en faire et, un instant plus tard... tu te retrouves en train de mendier dans la rue.

Arlen repensa aux Mendiants qu'il avait vus lors de son premier jour à Miln. Il en avait croisé bien d'autres depuis, volant du fumier à brûler pour se réchauffer, dormant dans des abris publics protégés, suppliant qu'on leur donne à manger.

— Où est passé votre argent, Cob ? demanda-t-il.

— J'ai rencontré un homme qui prétendait pouvoir construire une route. Une route protégée allant de Miln à Angiers.

Arlen s'approcha et s'assit sur un tabouret, captivé.

— On avait déjà essayé de construire des routes jusqu'aux Mines du Duc, dans les montagnes, ou vers le Bosquet d'Harden au sud, reprit Cob. De courtes distances, moins d'un jour, mais assez pour rendre leur constructeur riche. Ils ont toujours échoué. S'il y a un trou dans le filet, si petit soit-il, les chtoniens finiront par le trouver. Et une fois qu'ils seront à l'intérieur... (Il secoua la tête.) C'est ce que j'avais expliqué à l'homme, mais il était résolu. Il avait un plan. Ça marcherait. Il manquait juste

d'argent.

Cob regarda Arlen.

— Chaque ville manque de quelque chose, dit-il, et possède d'autres choses en abondance. Miln a du métal et de la pierre, mais pas de bois. À Angiers, c'est l'inverse. Toutes les deux manquent de blé et de bétail alors que Rizon en a plus qu'il en faut, mais n'a pas de bois ou de métal pour fabriquer des outils. Lakton a beaucoup de poisson, mais pas grand-chose d'autre.

» Je sais que tu dois me prendre pour un idiot, reprit-il en secouant la tête, pour croire en quelque chose que tout le monde, y compris le duc, estimait impossible, mais l'idée ne m'a pas lâché. Je n'arrêtais pas de me dire : *Et si c'était possible ? Cela ne vaudrait-il pas le risque ?*

— Je ne vous prends pas pour un idiot, dit Arlen.

— Voilà pourquoi je mets de côté la majeure partie de ta paie, rétorqua Cob en riant. Tu la dépenserais entièrement, exactement comme moi.

— Qu'est-il arrivé à la route ? le pressa Arlen.

— Les chthoniens. Ils ont massacré l'homme et tous les travailleurs que j'avais engagés pour lui, ils ont brûlé les poteaux de défense et les plans... ils ont tout détruit. J'avais investi tout ce que je possédais dans cette route, Arlen. Même en renvoyant mes domestiques, je n'avais pas de quoi payer mes dettes. En vendant ma demeure, j'ai récupéré à peine assez d'argent pour acheter cette boutique et, depuis, je vis ici.

Ils restèrent assis un moment, tous les deux plongés dans leurs pensées, imaginant la nuit du drame, les chthoniens dansant dans les flammes au milieu du carnage.

— Vous pensez toujours que le rêve en valait la peine ? demanda Arlen. Celui de relier toutes les cités ?

— Encore aujourd'hui, répondit Cob. Même quand mon dos me fait mal d'avoir gravé des poutres et que je ne supporte plus ma propre cuisine.

— Eh bien là, c'est la même chose, dit Arlen en tapotant le livre des runes. Si tous les Protecteurs partageaient leurs connaissances, tout le monde en profiterait, non ? Gagner un peu moins d'argent n'est pas grave si cela permet de rendre la ville plus sûre.

Cob le regarda longuement. Puis il s'approcha et posa une main sur son épaule.

— Tu as raison, Arlen. Je suis désolé. Nous copierons les livres et les vendrons aux autres Protecteurs.

Arlen se mit à sourire doucement.

— Quoi ? demanda Cob sur un ton suspicieux.

— Pourquoi ne pas plutôt échanger nos secrets contre les leurs ?



La clochette tinta et Elissa entra dans la boutique de protection, un large sourire aux lèvres. Elle portait un grand panier, salua Cob de la tête et alla embrasser Arlen sur la joue. Le garçon, embarrassé, fit une grimace et s'essuya, mais elle n'y prit pas garde.

— Je vous ai apporté des fruits, du pain frais et du fromage, dit-elle en sortant les aliments du panier. Je parie que vous mangez toujours aussi mal, depuis ma dernière visite.

— La viande séchée et le pain dur sont les denrées de base du Messenger, ma dame, dit Cob en souriant sans lever les yeux de la clé de voûte qu'il ciselait.

— Sottises ! rouspéta Elissa. Tu es à la retraite, Cob, et Arlen n'est pas encore un Messenger. Épargne-moi tes nobles prétextes alors que tu as juste la flemme d'aller au marché. Arlen est en pleine croissance et il a besoin de mieux se nourrir.

Elle ébouriffa les cheveux du garçon et sourit, même lorsqu'il eut un mouvement de recul.

— Viens dîner ce soir, Arlen, proposa Elissa. Ragen n'est pas là et la demeure est vide sans lui. Je te donnerai de quoi te remplumer et tu pourras dormir dans ta chambre.

— Je... ne pense pas que ce soit possible, dit Arlen en évitant son regard. Cob a besoin de moi pour finir les poteaux de défense des jardins du duc...

— C'est faux, dit Cob avec un geste de la main. Les poteaux peuvent attendre, Arlen. On ne doit les rendre que dans une semaine. (Il leva les yeux vers dame Elissa et sourit, feignant de ne pas remarquer combien Arlen était embarrassé.) Je l'enverrai à la cloche du soir, ma dame.

Elissa lui adressa un sourire.

— Alors, c'est réglé, dit-elle. Je te vois ce soir, Arlen.

Elle embrassa le garçon et quitta la boutique.

Cob jeta un coup d'œil à Arlen qui travaillait, les sourcils froncés.

— Je ne comprends pas pourquoi tu préfères passer tes nuits à dormir sur une paille dans l'arrière-boutique alors que tu pourrais avoir un matelas de plumes bien chaud et une femme comme Elissa pour s'occuper de toi, dit-il sans quitter des yeux son propre ouvrage.

— Elle se comporte comme si elle était ma mère, se plaignit Arlen. Mais elle ne l'est pas.

— C'est vrai, elle ne l'est pas, convint Cob. Mais, visiblement, elle aimerait bien l'être. Ça t'embêterait vraiment de la laisser faire ?

Arlen ne répondit pas et Cob, en voyant le regard triste du garçon, ne poursuivit pas la conversation.



— Tu passes trop de temps ici, le nez dans les livres, dit Cob en prenant le volume des mains d'Arlen. Quand as-tu senti le soleil sur ta peau pour la dernière fois ?

Le garçon écarquilla les yeux. À Val Tibbet, il fuyait l'intérieur de sa maison dès qu'il en avait

l'occasion, mais après plus d'un an à Miln, il avait du mal à se rappeler la dernière fois qu'il était sorti.

— Va donc faire des bêtises ! lui ordonna Cob. Ça ne te ferait pas de mal de trouver un ami de ton âge !

Arlen sortit de la ville pour la première fois depuis un an et le soleil le réconforta comme un vieil ami. Loin des charrettes de fumier, des déchets en train de pourrir et des foules en sueur, l'air avait une fraîcheur qu'il avait oubliée. Il alla au sommet d'une colline, au-dessus d'un terrain où les enfants jouaient, et sortit un livre de son sac avant de s'asseoir pour lire.

— Hé, rat de bibliothèque ! cria une voix.

Arlen leva les yeux sur un groupe de garçons qui le rejoignaient, un ballon à la main.

— Allez, viens ! lança l'un d'eux. Il nous manque quelqu'un pour être à égalité !

— Je ne connais pas les règles, répondit Arlen.

Cob lui avait bien ordonné de jouer avec d'autres garçons, mais il estimait que son livre était plus intéressant.

— Ce n'est pas compliqué, dit un autre. Tu aides ton camp à marquer des buts et tu empêches tes adversaires de faire de même.

Arlen fronça les sourcils.

— Très bien, dit-il en se levant pour rejoindre le garçon qui venait de parler.

— Je m'appelle Jaik, dit celui-ci.

Il était mince, avait des cheveux noirs ébouriffés et un nez étroit. Il portait des vêtements sales et rapiécés et avait l'air d'avoir treize ans, comme Arlen.

— Comment tu t'appelles ?

— Arlen.

— Tu travailles pour le Protecteur Cob, pas vrai ? demanda Jaik. Tu es le garçon que le Messenger Ragen a trouvé sur la route ?

Lorsque Arlen acquiesça, Jaik écarquilla légèrement les yeux, comme s'il ne le croyait pas. Il le guida jusque sur le terrain et lui montra les pierres peintes en blanc qui indiquaient les buts.

Arlen comprit vite les règles du jeu. Au bout d'un moment, il oublia son livre et se concentra sur l'équipe adverse. Il imagina qu'il était un Messenger et que les autres étaient des démons qui voulaient l'empêcher d'atteindre son cercle. Les heures filèrent et la cloche du soir sonna bientôt. Les enfants se hâtèrent alors de ramasser leurs affaires, effrayés par le ciel qui s'obscurcissait.

Arlen prit le temps d'aller chercher son livre. Jaik courut le rejoindre.

— Tu ferais mieux de te dépêcher, dit-il.

— On a largement le temps, répondit Arlen en haussant les épaules.

Jaik regarda le ciel et frissonna.

— Tu joues plutôt bien, dit-il. Reviens demain. On joue au ballon presque tous les après-midi. Le sixième jour, on va sur la place pour voir le Jongleur.

Arlen hocha la tête évasivement et Jaik lui sourit avant de partir en courant.

Arlen passa les portes de la ville et la puanteur désormais familière de Miln l'enveloppa. Il prit le chemin de la colline, vers la demeure de Ragen. Le Messenger était encore parti, cette fois pour la lointaine Lakton, et Arlen passait le mois avec Elissa. Elle allait le harceler de questions et rouspéter à propos de ses habits, mais il avait promis à Ragen de « tenir ses jeunes amants à l'écart ».

Margrit avait juré à Arlen qu'Elissa n'avait pas d'amants. En fait, lorsque son mari était absent, elle errait comme un fantôme dans les couloirs de la demeure ou passait des heures à pleurer dans sa chambre.

Mais lorsqu'Arlen était là, disait la domestique, elle se transformait. Plus d'une fois, Margrit l'avait supplié de venir vivre à plein-temps dans la maison. Il avait refusé, mais il avait fini par s'avouer, sans le dire à personne, qu'il commençait à aimer se faire gronder par dame Elissa.



— Le voilà, dit Gaims cette nuit-là, en voyant le gigantesque démon de pierre sortir du sol.

Woron le rejoignit et ils regardèrent, depuis la tour de garde, la créature renifler le sol près des portes. Elle hurla et bondit jusqu'au sommet d'une colline. Un démon des flammes dansait à cet endroit, mais le chtonien de pierre le frappa violemment pour l'écarter et se pencha sur le sol, à la recherche de quelque chose. Il hurla de nouveau et descendit la colline à toute vitesse, plié en deux, jusqu'au petit terrain.

— Le vieux Manchot est de mauvaise humeur, ce soir, fit remarquer Gaims.

— Qu'est-ce qui lui prend, d'après toi ? demanda Woron.

Son partenaire haussa les épaules.

Le démon quitta le terrain et remonta au sommet de la colline en bondissant. Ses cris prirent une tonalité quasi douloureuse et, lorsqu'il revint près des portes, il frappa les runes comme un fou, ses griffes provoquant des pluies d'étincelles chaque fois que la puissante magie le repoussait.

— On ne voit pas ça toutes les nuits, observa Woron. Tu crois qu'il faudrait faire un rapport ?

— À quoi bon ? répondit Gaims. Personne ne se soucie du comportement d'un démon fou, et quand bien même, que pourraient-ils faire ?

— Contre cette chose ? demanda Woron. À part se faire dessus, je ne vois pas.



Arlen se redressa sur son banc, s'étira et se leva. Le soleil était couché depuis longtemps et son

estomac gargouillait, mais le boulanger payait double pour faire réparer ses runes en une nuit, même si l'on n'avait pas vu de démon dans les rues depuis une éternité. Il espérait que Cob lui avait laissé de quoi manger dans la marmite.

Arlen ouvrit la porte de l'arrière-boutique et se pencha dehors, à l'abri derrière le demi-cercle de protection entourant l'entrée. Il regarda des deux côtés et s'assura que la voie était libre avant de s'engager sur le chemin, prenant garde à ne pas poser les pieds sur les runes.

Le passage qui menait de l'arrière-boutique de Cob à sa petite maison était plus sûr que la plupart des maisons de Miln, car les dalles qui le constituaient étaient toutes protégées individuellement. La pierre, du bét comme l'appelait Cob, était un vestige de la science de l'ancien monde, une merveille inconnue à Val Tibbet, mais assez commune à Miln. En mélangeant de la poudre de silicate et de la chaux avec de l'eau et du gravier, on obtenait une pâte qui pouvait être moulée et prenait n'importe quelle forme en séchant. On pouvait couler des dalles de bét, puis soigneusement graver des runes à leur surface avant qu'elles durcissent pour rendre les défenses quasi permanentes. C'était ce que Cob avait fait pour cette allée, dalle après dalle. Même si l'une s'abîmait, le marcheur n'avait qu'à avancer sur la prochaine ou reculer sur la précédente pour rester à l'abri des chthoniens.

Si nous pouvions faire une route entière comme cela, se disait Arlen, nous aurions le monde à portée de main.

Dans la maison, il trouva Cob penché sur son bureau, étudiant des ardoises.

— La marmite est chaude, grommela le maître sans lever les yeux. Arlen alla jusqu'à la cheminée de l'unique pièce de la chaumière et se remplit un bol de l'épais ragoût de Cob.

— Par le Créateur, mon garçon, tu as lancé une sacrée pagaïe avec ça, grommela Cob en se redressant pour désigner les ardoises. La moitié des Protecteurs de Miln préfèrent garder leurs secrets, quitte à ne pas obtenir les nôtres, et la moitié des autres s'obstinent à proposer de l'argent en échange. Mais le quart restant nous a inondés de listes de runes qu'ils sont prêts à échanger. Il me faudra des semaines pour les trier !

— Cela améliorera les choses, dit Arlen.

Il s'assit par terre pour manger goulûment, se servant d'une croûte de pain en guise de cuiller.

Comme d'habitude, le maïs et les haricots étaient durs et les pommes de terre trop cuites, mais il ne se plaignait pas. Il était désormais habitué aux légumes rabougris et coriaces de Miln et son maître ne prenait jamais la peine de les faire cuire séparément.

— Tu as sans doute raison, avoua Cob, mais par la nuit ! Qui aurait pu croire qu'il y avait tant de runes différentes rien que dans notre propre ville ! Je n'avais jamais vu la moitié d'entre elles et j'ai pourtant scruté tous les poteaux de défense et tous les portails de Miln, tu peux me croire !

Il leva une ardoise.

— Celui-ci propose une rune qui sème la confusion dans l'esprit des démons, en échange de celle de ta mère qui rend le verre aussi dur que l'acier. (Il secoua la tête.) Et ils veulent *tous* le secret de tes runes d'interdiction, mon garçon. Elles sont plus faciles à dessiner sans une règle et un demi-cercle.

— Des béquilles pour ceux qui ne savent pas tracer une ligne droite, dit Arlen avec un sourire

satisfait.

— Tout le monde n'est pas aussi doué que toi, grommela Cob.

— Doué ? répéta Arlen.

— Que ça ne te monte pas à la tête, mon gars, mais je n'ai jamais vu quelqu'un apprendre à créer des runes aussi vite que toi. Cela fait dix-huit mois que tu es apprenti et tu dessines déjà comme un artisan avec cinq ans d'expérience.

— J'ai repensé à notre accord.

Cob leva vers lui un regard curieux.

— Vous avez promis que si je travaillais dur, reprit le garçon, vous m'apprendriez à survivre sur la route.

Ils se regardèrent pendant un long moment.

— J'ai rempli ma part du contrat, lui rappela Arlen.

Cob poussa un soupir.

— On dirait, dit-il. Tu t'es entraîné à chevaucher ?

Arlen hocha la tête.

— Le palefrenier de Ragen me laisse sortir les chevaux.

— Redouble d'efforts. Le cheval d'un Messenger est sa vie. Chaque nuit que ton coursier t'empêche de passer dehors est une nuit à l'écart du danger. (Le vieux Protecteur se leva, ouvrit un placard et en sortit un épais rouleau de chiffons.) Les septièmes jours, lorsque nous fermons la boutique, je t'apprendrai à chevaucher et à utiliser ceci.

Il posa le morceau de tissu par terre et le déroula, dévoilant plusieurs lances bien huilées. Arlen les regarda avec avidité.



Cob leva les yeux sur la clochette lorsqu'un jeune homme entra dans sa boutique. Il avait à peu près treize ans, des cheveux noirs ébouriffés et, au-dessus des lèvres, un duvet qui ressemblait plus à de la crasse qu'à une moustache.

— Jaik, c'est ça ? demanda le Protecteur. Ta famille travaille au moulin près du mur est, n'est-ce pas ? Nous vous avons fait un devis pour de nouvelles runes, mais le meunier a pris quelqu'un d'autre.

— En effet, dit le garçon en acquiesçant.

— En quoi puis-je t'aider ? demanda Cob. Ton maître veut un autre devis ?

Jaik secoua la tête.

— Je suis juste venu voir si Arlen avait envie de voir le Jongleur aujourd'hui.

Cob eut du mal à en croire ses oreilles. Il n'avait jamais vu Arlen parler à quelqu'un de son âge : le garçon préférait passer son temps à lire ou à travailler, ou encore à harceler de questions les Messagers ou les Protecteurs qui passaient à l'atelier. C'était surprenant, mais une surprise telle que celle-ci devait être encouragée.

— Arlen ! appela-t-il.

Le garçon sortit de l'arrière-boutique, un livre à la main. Il faillit percuter Jaik, mais remarqua sa présence au dernier moment et s'arrêta net.

— Jaik est venu te chercher pour aller voir le Jongleur, lui expliqua Cob.

— J'aimerais bien y aller, dit Arlen à Jaik d'un air contrit, mais je dois encore faire...

— Rien qui ne puisse attendre, l'interrompit Cob. Va t'amuser.

Il lança à Arlen une petite bourse remplie de pièces et poussa les deux garçons à l'extérieur.



Peu après, les garçons traversaient le marché bondé de la place principale de Miln. Arlen dépensa une étoile d'argent afin de leur acheter des tourtes à la viande, puis, le visage couvert de gras, il donna à un vendeur quelques lumières de cuivre en échange d'une poignée de bonbons.

— Un jour, je serai Jongleur, dit Jaik en suçant une sucrerie alors qu'ils se dirigeaient vers l'endroit où les enfants se rassemblaient.

— C'est vrai ? demanda Arlen.

Jaik acquiesça en sortant trois petites balles en bois de sa poche.

— Regarde ça, dit-il en les lançant en l'air.

Arlen éclata de rire lorsque, quelques instants plus tard, une des balles frappa la tête de Jaik et que les deux autres tombèrent par terre.

— J'ai du gras sur les doigts, dit Jaik en ramassant les balles.

— Ça doit être ça, lui accorda Arlen. Je vais m'enregistrer à la guilde des Messagers dès que mon apprentissage avec Cob sera terminé.

— Je pourrais être ton Jongleur ! s'écria Jaik. Nous pourrions passer l'épreuve de la route ensemble.

Arlen le regarda.

— Tu as déjà *vu* un démon ?

— Quoi, tu penses que je manque de cran ? demanda Jaik en le poussant.

— Ou de cervelle, répondit Arlen en le bousculant à son tour.

Un instant plus tard, ils se bagarraient par terre. Arlen était encore petit pour son âge et Jaik parvint vite à le dominer.

— D'accord, d'accord ! lança Arlen en riant. Tu seras mon Jongleur !

— *Ton* Jongleur ? répliqua Jaik sans le lâcher. On dirait plutôt que tu seras *mon* Messager !

— Partenaires ? proposa Arlen.

Jaik sourit et tendit la main à son ami. Ils se retrouvèrent bientôt assis sur des blocs de pierre sur la place de la ville, à regarder les apprentis de la guilde des Jongleurs faire des acrobaties et des pantomimes, chauffant l'assistance pour l'artiste principal de la matinée.

Arlen fut abasourdi de voir Keerin arriver sur la place. Il était impossible de ne pas reconnaître ce grand échalas rouquin. Une clameur monta de la foule.

— C'est Keerin ! dit Jaik en secouant l'épaule d'Arlen, surexcité. C'est mon préféré !

— Ah bon ? demanda Arlen, surpris.

— Pourquoi ? Tu aimes qui ? Marley ? Koy ? Ce ne sont pas des héros comme Keerin !

— Il ne m'a pas paru très héroïque lorsque je l'ai rencontré, dit Arlen sur un ton sceptique.

— Tu connais Keerin ? demanda Jaik les yeux écarquillés.

— Il est venu à Val Tibbet une fois. Ragen et lui m'ont trouvé sur la route et amené à Miln.

— C'est Keerin qui t'a sauvé ?

— Ragen m'a sauvé, corrigea Arlen. Keerin sursautait dès qu'il voyait une ombre.

— Par le Cœur, ça m'étonnerait. Tu crois qu'il se souvient de toi ? Tu pourras me présenter après la représentation ?

— Peut-être, répondit Arlen en haussant les épaules.

Le spectacle de Keerin commença à peu près de la même façon qu'à Val Tibbet. Il jongla et dansa pour chauffer la foule avant de raconter l'histoire du Retour aux enfants, en la ponctuant de passages mimés, de saltos arrière et de galipettes.

— Chante la chanson ! cria Jaik.

D'autres membres de la foule reprirent sa demande et supplièrent Keerin de chanter. Pendant un moment, il feignit de ne pas le remarquer, mais la clameur devint tonitruante, accompagnée de bruits de pieds heurtant le sol. Il finit par éclater de rire et s'inclina en sortant son luth sous les applaudissements des spectateurs.

D'un geste, il ordonna à ses apprentis de prendre des chapeaux et de se déplacer dans la foule pour la quête. Les gens se montrèrent généreux, impatients de l'entendre chanter. Il entama enfin sa mélodie :

Par une nuit noire

Sur une terre aride

L'abri le plus proche est si loin

*L'austère vent glacial
Nous fend le cœur
Et seules les runes éloignent les chthoniens*

*« À l'aide ! » entend-on
Une voix crier
Celle d'un enfant effrayé*

*« Rejoins-nous ! » je réponds
« Notre cercle est grand,
Et c'est le seul abri que tu puisses trouver »*

*Le garçon hurle :
« Impossible, je suis tombé ! »
Son cri résonne dans le noir*

*Entendant son appel
Je me rue à son secours
Mais le Messenger me fait asseoir*

*« À quoi bon mourir ? »
Me demande-t-il tristement
« Car tu ne récolteras que le trépas*

*Tu ne pourras pas l'aider
Contre les griffes des chthoniens
Et n'apportera qu'un peu plus de viande à leur repas »*

*Je le frappe fort,
Prends sa lance
Et par-dessus les runes je bondis*

En une charge effrénée

*La peur donne de la force
Avant que le garçon soit occis*

*« Sois courageux », je crie
En courant vers lui
« Reste fort et fidèle à tes convictions !*

*Si tu ne peux marcher
Pour te mettre à l'abri
Je t'apporterai les runes ! »*

*Je le rejoins vite
Mais pas assez
Les chthoniens nous encerclent*

*Face aux démons nombreux
Je dessine des runes
Dans le sol, espérant un miracle*

*Un hurlement tonitruant
Résonne dans la nuit
Un démon de vingt pieds de haut*

*Dressé sur ses pattes arrière
Face à sa puissance
Ma lance semble minuscule, hors de propos*

*Cornes aiguisées comme des lances !
Griffes comme mon bras !
Une dure carapace noire !*

*Une avalanche
De douleur à venir*

La bête attaque, plus d'espoir !

*Le garçon crie, effrayé
Et s'accroche à ma jambe
Pendant que je dessine la dernière rune !*

*La magie s'embrase
Don du Créateur
La force que les démons abhorrent !*

*On raconte que
Seul le soleil
Peut blesser un démon de pierre*

*Cette nuit-là j'ai appris
Que c'était faux
En même temps que le démon Manchot !*

Il punctua la fin de son chant d'un grand geste du bras et Arlen resta immobile, choqué, tandis que le public applaudissait. Keerin salua et les apprentis ramassèrent une pluie de pièces.

— Alors, c'était pas merveilleux ? demanda Jaik.

— Ça ne s'est pas passé comme ça ! s'écria Arlen.

— Les gardes ont raconté à mon père qu'un démon de pierre manchot attaque les runes toutes les nuits, dit Jaik. Il cherche Keerin.

— Keerin n'était même pas là ! cria Arlen. C'est moi qui ai coupé le bras de ce démon !

Jaik ricana.

— Par la nuit, Arlen ! Tu ne feras avaler ça à personne.

Arlen se renfroigna, se leva et cria :

— menteur ! Escroc !

Tout le monde se retourna pour le regarder et Arlen quitta la pierre sur laquelle il était juché pour foncer vers Keerin. Le Jongleur le regarda et écarquilla les yeux en le reconnaissant.

— Arlen ? demanda-t-il, le visage soudain devenu pâle.

— Tu le connais vraiment ! chuchota Jaik en suivant Arlen de près.

Keerin regarda nerveusement la foule.

— Arlen, mon garçon, dit-il en écartant les bras, viens, allons discuter de ça en privé.

Arlen ne l'écouta pas.

— Tu n'as pas coupé le bras de ce démon ! cria-t-il assez fort pour que tout le monde entende. Tu n'étais même pas là lorsque ça s'est passé !

Un murmure de colère s'éleva de la foule. Keerin regarda autour de lui, apeuré, jusqu'à ce que quelqu'un crie :

« Dégagez ce garçon ! »

Quelques applaudissements résonnèrent.

Keerin afficha un grand sourire.

— C'est ta parole contre la mienne, et personne ne va te croire, dit-il d'un air méprisant.

— J'y étais ! cria Arlen. J'ai des cicatrices pour le prouver !

Il s'apprêtait à soulever sa chemise lorsque Keerin claquait des doigts. Soudain, Arlen et Jaik se retrouvèrent cernés par des apprentis.

Piégés, ils ne purent rien faire pour empêcher le Jongleur de s'éloigner et de reporter son attention sur la foule. Il reprit son luth et entama une autre chanson.

— Pourquoi tu ne la fermes pas, hein ? grommela un des apprentis. Celui-ci était corpulent et bien plus grand qu'Arlen ; tous étaient plus âgés que les deux garçons.

— Keerin est un menteur, dit Arlen.

— Et un fils de démon, aussi. Tu crois que j'en ai quelque chose à faire ? demanda l'apprenti en soulevant le chapeau rempli de pièces.

Jaik s'interposa.

— Pas la peine de s'énerver, dit-il. Il ne voulait pas créer...

Mais avant qu'il finisse sa phrase, Arlen se jeta sur le garçon corpulent et lui donna un coup de poing dans le ventre. Il se plia en deux et Arlen se retourna pour faire face aux autres. Il cassa un nez ou deux, mais finit par être mis au sol et roué de coups. Il entendait vaguement Jaik qui se faisait tabasser lui aussi, puis deux gardes intervinrent pour interrompre la bagarre.

— Tu sais, pour un rat de bibliothèque, tu te bats plutôt bien, dit Jaik pendant qu'ils rentraient chez eux en boitant, ensanglantés et couverts de bleus. Si seulement tu savais mieux choisir tes adversaires...

— J'en ai des pires, dit Arlen en pensant au démon manchot qui continuait à le suivre.



— Ce n'était même pas une bonne chanson, dit Arlen. Comment aurait-il pu dessiner des runes

dans le noir ?

— En voilà, une bonne raison de se bagarrer, fit remarquer Cob en nettoyant le sang sur le visage d'Arlen.

— Il mentait !

Le garçon grimaça, ses plaies le piquant. Cob haussa les épaules.

— Il ne faisait que son travail de Jongleur : raconter une histoire divertissante qu'il avait inventée.

— À Val Tibbet, toute la ville venait voir le Jongleur, dit Arlen. Selia disait qu'ils conservaient les histoires de l'ancien monde et qu'ils les transmettaient d'une génération à la suivante.

— Et c'est ce qu'ils font, dit Cob. Mais même les meilleurs d'entre eux exagèrent, Arlen. Tu croyais vraiment que le premier Libérateur avait tué une centaine de démons de pierre d'un seul coup ?

— Avant, oui, soupira Arlen. Maintenant, je ne sais plus que croire.

— Bienvenue dans l'âge adulte. Il arrive un jour où les enfants se rendent compte que les adultes peuvent être faibles et avoir tort. C'est le moment où tu deviens un homme, que tu le veuilles ou non.

— Je n'y avais jamais pensé sous cet angle.

Arlen s'aperçut alors qu'il avait depuis longtemps déjà dépassé ce moment.

Il revit alors Jeph qui se cachait derrière les runes de leur porche tandis que sa mère se faisait attaquer par les chthoniens.

— Le mensonge de Keerin était-il si grave ? demanda Cob. Il a rendu les gens heureux. Il leur a donné de l'espoir. L'espoir et la joie sont des denrées rares de nos jours, et nous en avons grand besoin.

— Il aurait pu arriver au même résultat sans mentir, dit Arlen. Mais il a préféré s'attribuer mes actions pour gagner plus d'argent.

— Recherches-tu la vérité ou la reconnaissance ? demanda Cob. La reconnaissance est-elle importante ? N'est-ce pas plutôt le message qui l'est ?

— Ce n'est pas simplement d'une chanson dont les gens ont besoin. Ils ont besoin qu'on leur prouve que les chthoniens peuvent saigner.

— Tu parles comme un martyr krasien prêt à sacrifier sa vie pour trouver le paradis du Créateur dans l'autre monde.

— J'ai lu que, selon eux, la vie après la mort offrait des femmes et des rivières de vin, fit Arlen d'un air narquois.

— Et tout ce que tu as à faire est d'emmener un démon avec toi dans la mort, ajouta Cob. Mais je préfère rester dans cette vie. La prochaine finira bien par te rattraper où que tu te caches. Inutile de courir après.



11

BRÈCHE

321 AR

— Trois lunes qu’il part vers l’est, dit Gaims en faisant tinter les pièces d’argent tandis que le Manchot sortait de terre.

— Tenu, dit Woron. Ça fait trois nuits qu’il part vers l’est. Il va changer.

Comme d’habitude, le démon de pierre renifla les portes avant de tester leurs runes. Il se déplaçait méthodiquement et n’oubliait jamais un endroit. Une fois certain qu’il ne pourrait pas passer par l’entrée, il prit la direction de l’est.

— Par la nuit, pesta Woron. J’étais sûr qu’il changerait cette fois.

Il plongeait une main dans sa poche pour en sortir des pièces quand les cris du démon et le crépitement des runes firent place au silence.

Leur pari oublié, les deux gardes jetèrent un coup d’œil par-dessus la balustrade : le Manchot observait le mur d’une façon curieuse. D’autres chtoniens se rassemblèrent autour de lui, mais restèrent tout de même à une distance raisonnable du géant.

Soudain, le démon s’avança, tendant devant lui deux uniques griffes. Les runes ne s’embrasèrent pas et un bruit de pierres raclées remonta aux oreilles des gardes. Leur sang se glaça.

Poussant un cri de triomphe, le démon de pierre frappa de nouveau, utilisant sa main entière. Même à la lueur des étoiles, les gardes virent un morceau de pierre tomber sous ses coups de griffes.

— Le cor, dit Gaims avant de saisir la balustrade en tremblant. Fais sonner le cor.

Il sentit un liquide chaud sur ses jambes et mit quelques instants avant de se rendre compte qu’il s’était fait dessus.

À ses côtés, rien ne bougea. Il se tourna vers Woron et vit que son collègue regardait fixement le démon de pierre, bouche bée, une larme unique coulant le long de sa joue.

— Souffle dans ce maudit cor ! s’écria Gaims.

Tiré de son hébètement, Woron courut décrocher l’instrument. Il lui fallut plusieurs tentatives avant d’en sortir le moindre son. Quand il y parvint, le Manchot virevoltait pour frapper le mur de sa queue couverte de pointes, arrachant chaque fois un peu plus de pierre.



Cob secoua Arlen pour le réveiller.

— Que... qu'est-ce qu'il y a ? demanda le garçon en se frottant les yeux. C'est déjà le matin ?

— Non, dit Cob. Les cors sonnent. Il y a une brèche.

Arlen se redressa pour s'asseoir, le visage décomposé.

— Une brèche ? Il y a des chtoniens dans la ville ?

— Oui, ou il y en aura bientôt. Lève-toi !

Ils se dépêchèrent d'allumer des lampes et de rassembler leurs outils, puis sortirent d'épaisses capes et des mitaines pour se protéger contre le froid qui pourrait les empêcher de bien travailler.

Les cors résonnèrent encore.

— Deux coups, dit Cob. Un court, un long. La brèche se situe entre le premier et le deuxième poste de garde, à l'est de l'entrée principale.

Ils entendirent ensuite un bruit de sabots heurtant les pavés, puis des coups à la porte. Ils ouvrirent et découvrirent Ragen, vêtu de son armure complète, une lance longue et épaisse à la main. Son bouclier protégé était suspendu au pommeau d'un lourd destrier. Celui-ci n'avait rien à voir avec un animal mince et affectueux comme Nuitiris : c'était un cheval de bataille corpulent et coléreux, élevé pour des temps disparus.

— Elissa est hors d'elle, expliqua le Messenger. Elle m'a envoyé vous protéger.

Arlen fronça les sourcils, mais la légère peur qui s'était emparée de lui au réveil s'était évanouie avec l'arrivée de Ragen. Ils attachèrent le robuste cheval au chariot de protection et partirent en suivant les cris, le fracas et les éclairs de lumière, en direction de la brèche.

Les rues étaient vides, les portes et les volets fermés à double tour, mais Arlen voyait de la lumière filtrer par les fentes du bois. Il savait que les habitants de Miln étaient réveillés et qu'ils se rongeaient les ongles, priant pour que leurs défenses tiennent. Il entendit des pleurs et se dit que les Milniens dépendaient trop de leurs murailles.

Ils arrivèrent face à une scène de chaos total. Des gardes et des Protecteurs étaient étendus sur le sol pavé, morts ou agonisants, leurs lances brisées et en flammes. Trois hommes armés ensanglantés combattaient un démon du vent, tâchant de le bloquer assez longtemps pour que deux apprentis Protecteurs puissent l'enfermer dans un cercle portatif. D'autres allaient et venaient avec des seaux d'eau, essayant d'éteindre les nombreux petits feux allumés par des démons des flammes gambadant joyeusement.

Arlen regarda la brèche, étonné qu'un chtonien puisse creuser dans une épaisseur de six mètres de pierre. Des démons s'amoncelaient dans le trou, se griffant les uns les autres, luttant pour être le prochain à entrer dans la ville.

Un démon du vent parvint à passer la brèche, puis prit son élan pour décoller, dépliant ses ailes. Un garde lui jeta sa lance, mais le projectile retomba avant d'atteindre la créature, qui s'envola dans

la ville sans être arrêtée. Quelques instants plus tard, un démon des flammes bondit sur le garde désarmé et lui arracha la tête.

— Vite, mon garçon ! cria Cob. Les gardes nous font gagner du temps, mais ils ne tiendront pas longtemps face à une brèche de cette ampleur. Il faut vite la refermer !

Il sauta du chariot avec une agilité surprenante, prit deux cercles portatifs à l'arrière et en donna un à Arlen.

Ragen chevauchant à leurs côtés pour les protéger, ils coururent vers le drapeau de la guilde des Protecteurs qui marquait le cercle de défense protégeant le quartier général de la confrérie. Là-bas, des Cueilleuses d'Herbes sans armes s'occupaient de rangées de blessés et n'hésitaient pas à sortir du cercle pour aider les hommes titubant vers l'abri. Elles n'étaient vraiment pas assez nombreuses pour soigner tant de personnes.

Mère Jone, la conseillère du duc, et maître Vincin, le chef de la guilde des Protecteurs, les accueillirent.

— Maître Cob, je suis contente que vous soyez là..., commença Jone.

— Où avez-vous besoin de nous ? demanda Cob à Vincin, faisant comme si Jone n'était pas là.

— À la brèche principale, répondit Vincin. Occupez-vous des montants qui seront orientés à quinze et trente degrés. (Il désigna une pile de poteaux.) Et par le Créateur, soyez prudents ! Il y a un sacré démon de pierre dans les parages, celui qui a créé la brèche. Ils l'ont enfermé pour l'empêcher de progresser dans la ville, mais il vous faudra traverser ces runes pour aller vous mettre en position. Il a déjà tué trois Protecteurs et le Créateur seul sait combien de gardes.

Cob hocha la tête, et Arlen et lui s'emparèrent des poteaux.

— Qui était de garde au crépuscule ce soir ? s'enquit Cob.

— Le Protecteur Macks et ses apprentis, répondit Jone. Le duc les pendra pour ça.

— Alors le duc est un idiot, rétorqua Vincin. On ne sait pas ce qui s'est passé là-bas et Miln a besoin de tous ses Protecteurs, voire davantage. (Il poussa un long soupir.) Il n'en restera pas beaucoup après ce soir, vu comme c'est parti.



— Installe d'abord ton cercle, répéta Cob pour la troisième fois. Lorsque tu seras en sécurité à l'intérieur, pose le poteau sur son support et attends le magnésium. Il fera alors aussi clair qu'en plein jour, alors protège tes yeux en attendant. Puis positionne ton poteau par rapport au cadran du mât principal. Ne t'occupe pas des autres poteaux, fais confiance à leurs Protecteurs. Lorsque ce sera fait, enfonce ces pieux entre les pavés pour que ton assemblage tienne en place.

— Et ensuite ? demanda Arlen.

— Reste dans ce foutu cercle jusqu'à ce qu'on te dise d'en sortir, aboya Cob, peu importe ce que tu vois, même si tu dois y rester toute la nuit ! C'est compris ?

Arlen acquiesça.

— Bien, dit Cob.

Il observa le chaos, attendit, attendit, puis cria :

— Maintenant !

Ils coururent, en évitant les feux, les cadavres et les gravats, en direction de leurs positions. Quelques secondes plus tard, ils dépassaient une rangée de bâtiments et virent le démon de pierre manchot qui se dressait face à un groupe de gardes et une dizaine de cadavres. Le sang luisait sur ses griffes et ses dents à la lueur des lampadaires.

Le cœur d'Arlen cessa de battre un instant. Il s'arrêta, jeta un coup d'œil à Ragen et échangea un rapide regard avec le Messenger.

— Il doit chercher Keerin, ironisa Ragen.

Arlen ouvrit la bouche, mais avant qu'il puisse répondre, le Messenger cria :

— Attention !

Il jeta sa lance vers le garçon.

Arlen se laissa tomber et lâcha son poteau. Son genou heurta durement les pavés. Il entendit le craquement de la lance de Ragen qui frappait la gueule d'un démon du vent descendant en piqué, et il se retourna juste à temps pour voir le chthonien rebondir contre le bouclier du Messenger puis s'écraser par terre.

Le cheval de Ragen piétina la créature en partant au galop, puis le Messenger attrapa Arlen qui ramassait son poteau et ramena le garçon sur sa position, en le portant autant qu'en le traînant. Cob avait déjà installé son cercle portatif et préparait le support pour son poteau de protection.

Arlen ne perdit pas de temps avant d'installer son propre cercle, mais le Manchot attirait son regard. Le démon envoyait des coups de griffes aux runes placées à la hâte devant lui et tentait de passer. Le garçon discernait des faiblesses dans le maillage chaque fois qu'il s'embrasait et comprit qu'il ne le retiendrait pas longtemps.

Le démon de pierre renifla et leva soudain les yeux. Il croisa le regard d'Arlen et tous les deux s'affrontèrent ainsi un instant, avant qu'Arlen, n'y tenant plus, baisse la tête. Le Manchot hurla et redoubla ses efforts pour passer à travers les runes faiblissantes.

— Arlen, arrête de le regarder et fais ton foutu travail ! cria Cob, tirant le garçon de sa rêverie.

En faisant de son mieux pour ne pas entendre les cris des chthoniens et les hurlements des gardes, Arlen installa le support de fer rétractable et y posa son poteau. Il l'orienta du mieux possible dans la lumière tremblante puis se couvrit les yeux d'une main dans l'attente du magnésium.

Quelques instants plus tard, un éclat transforma la nuit en jour. Les Protecteurs orientèrent rapidement leurs poteaux et les calèrent. Ils signalèrent qu'ils avaient fini en agitant des chiffons blancs.

Son travail effectué, Arlen balaya la zone du regard. Plusieurs Protecteurs et apprentis luttèrent encore pour installer leurs poteaux. L'un d'entre eux brûlait, allumé par du feu démoniaque. Les chthoniens criaient et reculaient face au magnésium, terrifiés à l'idée que le soleil soit revenu. Les

gardes les poussaient de leurs lances pour les faire reculer derrière les poteaux de protection avant que le cercle soit activé. Ragen faisait de même, sur son destrier, son bouclier luisant réfléchissant la lumière et obligeant les chtoniens terrorisés à battre en retraite.

Mais la lumière artificielle ne pouvait pas blesser les chtoniens. Le Manchot ne recula pas lorsqu'un groupe de gardes, enhardis par la lumière, tentèrent de lui planter leurs lances dans le corps. La plupart des armes se brisèrent ou rebondirent sur la carapace du démon de pierre, qui s'empara des autres et tira les hommes hors des protections aussi facilement qu'un enfant balançant une poupée.

Arlen, horrifié, assista au carnage. Le démon arracha la tête d'un homme avec ses dents et lança son corps sur les autres qui s'effondrèrent. D'un coup de sa queue couverte de piques, il en envoya un autre en l'air, qui retomba lourdement et ne se releva pas.

Les runes qui retenaient le démon se retrouvèrent dissimulées par les cadavres et le sang. Le Manchot en profita pour se ruer vers l'avant et tuer à l'envi. Les gardes reculèrent, certains fuirent même le combat, mais dès qu'ils furent hors de sa portée, le gigantesque chtonien les oublia et fonça sur le cercle portatif d'Arlen.

— Arlen ! cria Ragen en faisant pivoter son destrier.

Pris de panique en voyant le démon charger, le Messenger paraissait avoir oublié le cercle portatif dans lequel se trouvait le garçon. Il abaissa sa lance et fit partir son cheval au galop, visant le dos du Manchot.

Le démon de pierre l'entendit arriver ; il se retourna au dernier moment, se campa sur ses pieds et prit la lance en plein dans la poitrine. L'arme se brisa en mille morceaux et, d'un coup de griffes méprisant, le gigantesque démon frappa le cheval à la tête.

Le destrier fut emporté sur le côté et pénétra dans le cercle de Cob, poussant celui-ci contre son poteau de protection qui se mit à pencher. Ragen n'eut pas le temps de descendre : l'animal l'entraîna au sol et l'y bloqua, en lui écrasant la jambe. Le Manchot se rua sur lui pour le coup de grâce.

Arlen cria et chercha de l'aide, mais n'en trouva pas. Cob s'accrochait à son poteau et tentait de se relever. Tous les autres Protecteurs autour de la brèche lui faisaient des signes. Ils avaient remplacé le poteau qui avait brûlé, mais seul celui de Cob n'était pas en place et personne ne pouvait l'aider : les gardes de la ville avaient été décimés lors du dernier assaut du Manchot. Même si Cob parvenait à réparer rapidement son poteau, Arlen savait que Ragen était perdu. Le Manchot était du mauvais côté du maillage.

— Hé ! lança-t-il en sortant de son cercle et en agitant les bras. Hé, l'affreux !

— Arlen, retourne dans ton foutu cercle ! cria Cob.

Mais c'était trop tard.

Le démon de pierre avait déjà tourné la tête en entendant la voix d'Arlen.

— Eh ouais, tu m'as bien entendu, murmura le garçon dont le visage rouge et chaud se glaça soudain.

Il regarda au-delà des poteaux de protection. Les chtoniens s'enhardissaient alors que le magnésium diminuait. Aller là-bas serait du suicide.

Mais Arlen se souvenait de ses précédentes rencontres avec le démon de pierre : la créature considérait qu'il lui appartenait. Avec cette idée en tête, il fit demi-tour et courut au-delà des poteaux de protection, attirant l'attention d'un démon des flammes. Le chtonien bondit, les yeux embrasés, mais le Manchot fit de même et se précipita pour frapper le démon plus petit.

Lorsqu'il se retourna vers lui, le garçon plongeait déjà à l'abri derrière les poteaux. Le Manchot vint le frapper, mais les runes s'embrasèrent et il fut repoussé. Cob avait remplacé son poteau et le filet était dressé. Le Manchot hurla de rage et frappa la barrière, mais elle se révéla impénétrable.

Arlen rejoignit Ragen en criant. Cob le serra dans ses bras, puis le gifla sur l'oreille.

— Si tu me refais un coup comme ça, le prévint le maître, je te briserai moi-même le cou.

— C'était moi qui étais censé te protéger..., déclara faiblement Ragen, la bouche tordue en un sourire.



Il restait des chtoniens en liberté dans la ville lorsque Vincin et Jone renvoyèrent les Protecteurs. Les gardes restants aidèrent les Cueilleuses d'Herbes à transporter les blessés jusqu'aux dispensaires de la ville.

— On ne devrait pas chercher ceux qui se sont échappés ? demanda Arlen pendant qu'ils installaient Ragen à l'arrière de leur chariot.

Il avait une attelle sur la jambe et les Cueilleuses d'Herbes lui avaient donné une tisane pour endormir la douleur, ce qui le rendait somnolent et distrait.

— Pour quoi faire ? demanda Cob. Cela ne servirait qu'à envoyer les poursuivants à la mort et ne ferait aucune différence au matin. Il vaut mieux rentrer. Le soleil s'occupera de tous les chtoniens qui restent dans Miln.

— Le soleil ne se lèvera pas avant des heures, protesta Arlen en grimpant dans le chariot.

— Que proposes-tu ? demanda Cob en regardant attentivement la route sur laquelle ils avançaient. Tu as vu toutes les troupes de la garde du duc en action, ce soir, des centaines d'hommes avec des lances et des boucliers. Et des Protecteurs entraînés également. As-tu vu un seul démon tué ? Bien sûr que non. Ils sont immortels.

Arlen secoua la tête.

— Ils s'entre-tuent. Je l'ai déjà vu.

— Ils sont magiques, Arlen. Ils peuvent se faire entre eux ce qu'aucune arme mortelle ne pourra leur causer.

— Le soleil les tue.

— Le soleil a une puissance qui te dépasse et moi aussi, expliqua Cob. Nous ne sommes que des Protecteurs.

Il tourna au coin d'une rue et eut le souffle coupé. Un cadavre éviscéré était étendu dans la rue

devant eux, son sang rougissant les pavés. Certaines parties fumaient encore et empestaient l'odeur âcre de la chair brûlée.

— Un Mendiant, dit Arlen en remarquant les vêtements en haillons. Que faisait-il dehors en pleine nuit ?

— Deux Mendiants, le corrigea Cob en posant un mouchoir sur son nez et en montrant un autre carnage un peu plus loin. On leur a sans doute refusé un refuge.

— Ils peuvent faire ça ? demanda Arlen. Je croyais que les abris publics devaient prendre tout le monde.

— Tant qu'ils ont de la place, dit Cob. Ces endroits sont de piètres abris, de toute façon. Les hommes se battent pour de la nourriture une fois que les gardes les ont enfermés et ils réservent un sort encore pire aux femmes. Certains préfèrent prendre le risque de rester dans les rues.

— Pourquoi est-ce que personne n'y fait rien ? demanda Arlen.

— Tout le monde convient qu'il s'agit d'un problème. Mais les citoyens estiment qu'il s'agit de celui du duc et le duc n'a aucune envie de protéger ceux qui n'apportent rien à sa ville.

— Il vaut donc mieux renvoyer les gardes chez eux et laisser les chthoniens s'occuper du problème, grommela Arlen.

Cob ne répondit pas et se contenta de faire claquer les rênes, pressé de quitter la rue.



Deux jours plus tard, toute la ville était convoquée sur la grande place. On avait élevé un gibet sur lequel avait pris place le Protecteur Macks, de garde la nuit de la brèche.

Euchor n'était pas là, mais Jone lut son jugement :

— Au nom du duc Euchor, lumière des montagnes et seigneur de Miln, je vous déclare coupable d'avoir failli à votre tâche et permis la création d'une brèche dans la muraille de protection. Huit Protecteurs, deux Messagers, trois Cueilleuses d'Herbes, trente-sept gardes et dix-huit citoyens ont payé le prix de votre incompetence.

— Comme si porter le compte à neuf Protecteurs allait servir à quelque chose, marmonna Cob.

Des huées et des sifflets s'élevèrent de la foule et on jeta des détritrus sur le Protecteur qui se tenait debout, la tête baissée.

— Vous êtes condamné à mort, dit Jone.

Des hommes encagoulés prirent les bras de Macks et le menèrent à la corde avant de la lui passer autour du cou.

Un grand Confesseur aux larges épaules, à la barbe noire broussailleuse et à la lourde robe, s'approcha et lui dessina une rune sur le front.

— Que le Créateur te pardonne tes fautes, entonna le Saint Homme, et nous donne la pureté de

cœur et le pouvoir de mettre fin à Son Fléau et d’être enfin sauvés.

Il recula et la trappe s’ouvrit. La foule poussa des acclamations lorsque la corde se tendit.

— Idiots, cracha Cob. Un homme de moins pour combattre la prochaine brèche.

— Que voulait-il dire ? demanda Arlen. À propos du Fléau et du fait d’être sauvés ?

— Des idioties pour garder la foule sous contrôle, expliqua Cob. Inutile de t’encombrer la tête avec ça.



12

BIBLIOTHÈQUE

321 AR

Arlen, excité, suivait Cob alors qu'ils approchaient du grand bâtiment de pierre. C'était le septième jour et manquer ses leçons de maniement de lance et de cheval aurait dû l'embêter, mais cette journée s'annonçait tellement plaisante : pour la première fois, il allait entrer dans la bibliothèque du duc.

Depuis que Cob et lui s'étaient lancés dans l'échange de runes, les affaires de son maître avaient prospéré et occupaient à présent un créneau dont la ville avait besoin. Leur bibliothèque de grimoires était vite devenue la plus grande de Miln et peut-être du monde entier. En même temps, le récit de leur participation dans la fermeture de la brèche s'était répandu et, jamais en retard d'une mode, les Royaux les avaient remarqués.

Travailler avec les Royaux était agaçant : ils faisaient constamment des demandes ridicules et voulaient placer des runes là où elles n'étaient pas nécessaires. Cob doubla, puis tripla ses prix, mais cela ne changea rien. Faire sceller sa demeure par Cob, le maître Protecteur, était devenu une marque de prestige.

Mais en cet instant, mandé pour protéger le bâtiment le plus précieux de la ville, Arlen se disait que tout cela en avait valu la peine. Rares étaient les citoyens qui avaient accès à la bibliothèque. Euchor gardait jalousement sa collection, et seuls les grands requérants et leurs assistants y avaient accès.

Construite par les Confesseurs du Créateur avant d'être absorbée par le trône, la bibliothèque était toujours dirigée par un Confesseur dont les seules ouailles étaient les précieux livres. En effet, ce poste comportait plus de responsabilités que la direction de n'importe quelle Maison Sainte, à l'exception de la Grande Maison Sainte et du temple privé du duc.

Ils furent accueillis par un acolyte et conduits jusqu'au bureau du bibliothécaire en chef, le Confesseur Ronnell. Sur le chemin, Arlen, qui jetait des coups d'œil partout autour de lui, remarqua des étagères qui sentaient le renfermé et des étudiants silencieux qui hantaient les rayonnages. Si l'on exceptait les grimoires, la collection de Cob contenait plus de trente livres et Arlen estimait qu'il s'agissait d'un trésor. La bibliothèque du duc en abritait des milliers, plus qu'il aurait pu en lire durant toute sa vie. Il détestait le fait que le duc les tienne sous clé.

Le Confesseur Ronnell était jeune pour occuper la position enviée de bibliothécaire en chef : il

avait plus de cheveux bruns que de gris. Il les salua chaleureusement et les fit s'asseoir avant d'envoyer un domestique chercher des rafraîchissements.

— Votre réputation vous précède, maître Cob, dit Ronnell en ôtant ses lunettes cerclées de fer et en les essuyant avec sa robe marron. J'espère que vous accepterez cette mission.

— Toutes les runes que j'ai vues jusqu'à présent m'ont l'air encore efficaces, déclara Cob.

Ronnell remit ses lunettes et s'éclaircit la voix avec gêne.

— Depuis la récente brèche, le duc craint pour sa collection, dit-il. Sa Seigneurie voudrait... des mesures spéciales.

— Quel genre de mesures ? demanda Cob d'un air suspicieux.

Ronnell se tortilla. Arlen comprit que la commande le rendait mal à l'aise, et qu'il s'attendait qu'ils le soient tout autant en l'exécutant.

Le Confesseur finit par soupirer :

— Toutes les tables, tous les bancs et les rayonnages doivent être protégés des jets de flammes, dit-il d'une voix éteinte.

Cob écarquilla les yeux.

— Cela prendrait des mois, dit-il en postillonnant. Et pour quoi faire ? Si un démon des flammes parvenait à s'enfoncer autant dans la ville, il ne pourra jamais passer les runes de ce bâtiment, et même s'il y parvenait, vous auriez d'autres motifs d'inquiétude que les rayonnages.

À ces mots, le regard de Ronnell se durcit.

— Il n'y a pas d'autre motif d'inquiétude, maître Cob, dit-il. Sur ce point, je suis d'accord avec le duc. Vous n' imaginez pas ce que nous avons perdu lorsque les chthoniens ont brûlé les anciennes bibliothèques. Nous conservons ici les derniers lambeaux d'un savoir qui s'est accumulé pendant des millénaires.

— Je vous présente mes excuses, dit Cob. Je ne voulais pas vous manquer de respect.

Le bibliothécaire hocha la tête.

— Je comprends. Et vous avez plutôt raison, le risque est minime. Néanmoins, le duc sait ce qu'il veut. Je peux vous payer un millier de soleils d'or.

Arlen fit le calcul de tête. Un millier de soleils représentait une forte somme d'argent, plus qu'ils en avaient jamais gagné pour une seule commande, mais si l'on prenait en compte les mois de travail que cette tâche entraînerait et la perte du chiffre d'affaires habituel...

— Je crains ne pas pouvoir vous aider, dit enfin Cob. Cela m'éloignerait trop longtemps de mon travail.

— Le duc vous serait redevable, ajouta Ronnell.

Cob haussa les épaules.

— J'ai été Messenger pour son père, et cela m'a apporté suffisamment de crédit. Je n'ai pas besoin de reconnaissance supplémentaire. Tentez votre chance avec un Protecteur plus jeune, suggéra-t-il.

Quelqu'un ayant quelque chose à prouver.

— Sa Seigneurie vous a explicitement mentionné, insista Ronnell.

Cob écarta les bras pour signifier qu'il ne pouvait rien y faire.

— Je vais m'en occuper, bredouilla Arlen.

Les deux hommes se tournèrent vers lui, surpris de son audace.

— Je ne crois pas que le duc acceptera les services d'un apprenti, dit Ronnell.

— Inutile de lui dire, reprit le garçon en haussant les épaules. Mon maître peut dessiner les runes des étagères et des tables, et je les graverai, dit-il en regardant Cob. De toute façon, si vous aviez accepté le travail, j'aurais sculpté la moitié des runes, si ce n'est plus.

— Un compromis intéressant, dit Ronnell, pensif. Qu'en dites-vous, maître Cob ?

Cob jeta un regard suspicieux à Arlen.

— J'en dis que c'est un de ces travaux fastidieux que tu détestes. Qu'as-tu à y gagner ? demanda-t-il.

Arlen sourit.

— Le duc y gagnera une bibliothèque protégée par le maître Protecteur Cob. Vous y gagnerez mille soleils. Quant à moi, je... (il se tourna vers Ronnell.)

J'y gagnerai le droit d'utiliser la bibliothèque quand bon me semble. Ronnell éclata de rire.

— Un garçon comme je les aime ! Nous sommes d'accord ? demanda-t-il à Cob.

Le Protecteur sourit et les deux hommes se serrèrent la main.



Le Confesseur Ronnell fit visiter la bibliothèque à Cob et Arlen. En chemin, le garçon prit conscience de l'ampleur de la tâche pour laquelle il s'était porté volontaire. Même sans faire les équations et en gravant les runes de tête, il en avait au moins pour un an.

Pourtant, en parcourant l'endroit et en voyant tous les livres, il se dit que cela en valait la peine. Ronnell lui avait promis un accès complet à la bibliothèque, de jour comme de nuit, pour le restant de ses jours.

En remarquant l'air enthousiaste sur le visage du garçon, Ronnell sourit. Il pensa soudain à quelque chose et prit Cob à part. Arlen était trop plongé dans ses pensées pour le remarquer.

— Ce garçon est-il un apprenti ou un Servant ? demanda-t-il au Protecteur.

— C'est un Marchand, si c'est ce que vous voulez savoir, dit Cob.

Ronnell hocha la tête.

— Qui sont ses parents ?

Cob secoua la tête.

— Il n'en a pas, du moins pas à Miln.

— Vous parlez en son nom, alors ? demanda Ronnell.

— Je dirais que le garçon parle en son propre nom, répondit Cob.

— Est-il promis ? s'enquit le Confesseur.

La question était toute posée.

— Vous n'êtes pas le premier à me le demander depuis que mes affaires marchent bien, répondit Cob. Certains Royaux ont même envoyé leurs filles tâter le terrain. Mais je crois que le Créateur n'a pas encore fabriqué la fille qui pourra lui tirer le nez de ses livres assez longtemps pour qu'il la remarque.

— Je vois ce que vous voulez dire, dit Ronnell en montrant une jeune fille assise à une des tables, une demi-dizaine de livres ouverts devant elle. Mery, viens ici !

La fille leva les yeux, marqua rapidement ses pages et empila les ouvrages avant de s'approcher. Elle semblait être âgée, comme Arlen, de quatorze printemps, avait de grands yeux marron et des cheveux bruns longs et abondants. La beauté de son visage doux et rond était rehaussée par un sourire éclatant. Elle portait une robe fonctionnelle, couverte de poussière de livres, dont elle rassembla les pans pour faire une brève révérence.

— Maître Protecteur Cob, voici ma fille, Mery, dit Ronnell.

La fille releva la tête, soudain intéressée.

— *Le* maître Protecteur Cob ? demanda-t-elle.

— Ah, tu connais mon travail ?

— Non, répondit Mery en secouant la tête, mais j'ai entendu dire que votre collection de grimoires est sans pareille.

Cob éclata de rire.

— Cela pourrait marcher, Confesseur, dit-il.

Le Confesseur Ronnell se pencha vers sa fille et désigna Arlen.

— Le jeune Arlen ici présent est l'apprenti de maître Cob. Il va protéger la bibliothèque pour nous. Pourquoi ne lui ferais-tu pas visiter ?

Mery regarda Arlen qui jetait des coups d'œil autour de lui, sans prendre conscience qu'il était observé. Ses cheveux blonds n'étaient pas coupés et plutôt longs et ses habits coûteux froissés et tachés, mais ses yeux reflétaient son intelligence. Ses traits étaient fins et symétriques, pas déplaisants. Cob entendit Ronnell marmonner une prière lorsqu'elle s'approcha de lui en lissant sa robe.

Arlen ne parut pas remarquer Mery lorsqu'elle arriva à ses côtés.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, répondit-il en plissant les yeux pour lire l'inscription au dos d'un livre haut perché.

Mery fronça les sourcils.

— Je m'appelle Mery, dit-elle. Je suis la fille du Confesseur Ronnell.

— Arlen, répondit le garçon en prenant un volume sur une étagère avant de le feuilleter doucement.

— Mon père m'a demandé de te faire visiter la bibliothèque.

— Merci, dit Arlen en remettant le livre à sa place.

Il s'éloigna en longeant des rayonnages, vers une salle séparée du reste du bâtiment par une corde qui en interdisait l'accès.

Mery fut obligé de le suivre, le visage rouge d'agacement.

— Elle a l'habitude de faire comme si les autres n'existaient pas, mais pas l'inverse, observa Ronnell, amusé.

— « PR », lut Arlen sur la voûte menant à la salle condamnée. Qu'est-ce que veut dire « PR » ? marmonna-t-il.

— Pré-Retour, dit Mery. Il s'agit d'exemplaires originaux de livres de l'ancien monde.

Arlen se tourna vers elle comme s'il venait de s'apercevoir de son existence.

— C'est vrai ? demanda-t-il.

— Il est interdit d'y aller sans l'autorisation du duc. (Mery regarda le visage d'Arlen se décomposer.) Bien entendu, ajouta-t-elle en souriant, j'en ai le droit, grâce à mon père.

— Ton père ? répéta Arlen.

— Je suis Mery, la fille du Confesseur Ronnell, lui rappela-t-elle en fronçant les sourcils.

Arlen écarquilla les yeux et s'inclina maladroitement.

— Arlen, de Val Tibbet, dit-il.

À l'autre bout de la pièce, Cob ricana.

— Le garçon ne va pas s'en sortir, dit-il.



Les mois passèrent rapidement pour Arlen qui s'enfonçait dans la routine. La demeure de Ragen était plus proche de la bibliothèque et il y dormait donc la plupart du temps. La jambe du Messenger avait vite guéri et il n'avait pas tardé à repartir sur la route. Elissa encouragea Arlen à considérer la chambre comme la sienne, et parut se réjouir tout particulièrement d'y voir s'entasser des outils et des livres. Les serviteurs eux aussi appréciaient sa présence, car ils prétendaient que dame Elissa était moins difficile lorsqu'il était là.

Arlen se levait une heure avant le soleil et faisait ses exercices d'entraînement à la lance, à la lueur d'une lampe, dans le vaste vestibule de la maison. Lorsque l'astre apparaissait à l'horizon, il sortait dans la cour pour s'exercer à l'arc et à l'équitation. Il finissait par un petit déjeuner rapide en

compagnie d'Elissa – et Ragen quand il était là – avant de partir pour la bibliothèque.

Il était encore tôt lorsqu'il arrivait ; l'endroit était désert à l'exception des acolytes de Ronnell, qui dormaient dans des cellules sous le grand bâtiment. Ils gardaient leurs distances, intimidés par Arlen qui se permettait d'aller parler à leur maître sans y avoir été invité ou sans avoir demandé la permission.

On lui avait attribué une petite pièce isolée en guise d'atelier. Elle était juste assez grande pour accueillir deux bibliothèques, son établi et le meuble sur lequel il travaillait. Une des étagères était remplie de peinture, de pinceaux et d'outils de gravure. L'autre croulait sous les livres empruntés. Le sol, couvert de copeaux de bois, était taché de peinture et de laque.

Le matin, Arlen consacrait une heure à la lecture, puis posait à contrecœur son volume et se mettait au travail. Pendant des semaines, il ne protégea que des chaises. Puis il s'attaqua aux bancs. La tâche lui prenait encore plus de temps que prévu, mais il n'en avait que faire.

Les apparitions de Mery étaient bienvenues durant ces mois. Elle passait souvent la tête dans l'atelier afin de partager un sourire ou une rumeur avant d'aller reprendre ses activités. Arlen avait cru que ces interruptions dans son travail finiraient par l'ennuyer, mais ce fut le contraire. Il lui tardait de la voir et s'apercevait même qu'il se déconcentrait les jours où elle ne venait pas aussi souvent. À midi, ils mangeaient ensemble sur le vaste toit de la bibliothèque qui surplombait la ville et les montagnes au-delà.

Mery n'était pas comme les autres filles qu'Arlen avait connues. Avec pour père le bibliothécaire et l'historien en chef du duc, c'était la plus instruite de la ville et le garçon découvrit qu'il apprenait autant en parlant avec elle qu'en se plongeant dans les pages d'un livre. Mais sa situation la rendait solitaire. Les acolytes étaient encore plus intimidés par elle que par Arlen et il n'y avait pas d'autres personnes de son âge dans la bibliothèque. Mery était parfaitement à l'aise lorsqu'il s'agissait de débattre avec des érudits à la barbe grise, mais avec Arlen, elle semblait timide et peu sûre d'elle.

Exactement comme l'était le garçon en sa présence.



— Par le Créateur, Jaik, on dirait que tu n'as pas du tout répété, dit Arlen en se couvrant les oreilles.

— Ne sois pas méchant, Arlen, le gronda Mery. Ta chanson était jolie, Jaik.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Alors pourquoi te bouches-tu toi aussi les oreilles ? demanda-t-il.

— Eh bien, dit-elle en retirant ses mains avec un large sourire, mon père dit que la musique et la danse mènent au péché, alors je n'ai pas le droit d'écouter, mais je suis certain qu'elle était très belle.

Arlen éclata de rire et Jaik se renfrogna en se débarrassant de son luth.

— Essaie de jongler, suggéra Mery.

— Tu es sûre que regarder quelqu'un jongler n'est pas un péché ? demanda Jaik.

— Seulement si c'est bien fait, murmura Mery.

Arlen éclata encore de rire.

Le luth de Jaik était vieux et usé et semblait avoir toujours une corde en moins. Il le rangea dans le petit sac contenant son équipement de Jongleur et en sortit des balles en bois multicolores. Celles-ci étaient fissurées et leur peinture s'écaillait. Jaik lança une balle en l'air, puis une deuxième et une troisième. Il parvint à jongler pendant quelques secondes et Mery applaudit.

— C'est bien mieux, dit-elle.

Jaik sourit.

— Regarde ! dit-il en tendant la main vers une quatrième balle.

Arlen et Mery grimacèrent lorsque les balles vinrent s'écraser sur les pavés.

Jaik se mit à rougir.

— Je devrais peut-être m'entraîner plus avec seulement trois balles.

— Tu devrais t'entraîner plus, confirma Arlen.

— Mon père n'aime pas ça, dit Jaik. Il me dit toujours : « Si tu n'as rien d'autre à faire que jongler, je vais te trouver des corvées ! »

— Mon père fait ça lorsqu'il me surprend en train de danser, dit Mery.

Ils se tournèrent vers Arlen, dans l'attente d'un aveu.

— Mon père aussi faisait ça, dit-il.

— Mais pas maître Cob ? demanda Jaik.

Arlen secoua la tête.

— Pourquoi le ferait-il ? Je fais tout ce qu'il ordonne.

— Alors où trouves-tu le temps de t'exercer pour devenir Messenger ? demanda Jaik.

— Je le prends, dit Arlen.

— Comment ?

Arlen haussa les épaules.

— Lève-toi plus tôt. Couche-toi plus tard. Esquive-toi après les repas. Fais ce qu'il faut. À moins que tu veuilles rester meunier toute ta vie ?

— Il n'y a rien de mal à être meunier, Arlen, dit Mery.

Jaik secoua la tête.

— Non, il a raison. Si c'est ce que je veux, je dois travailler plus. Je m'exercerai plus, promit-il à Arlen.

— Ne t'en fais pas, reprit celui-ci. Si tu ne peux pas distraire les villageois dans les hameaux, tu pourras toujours gagner ta vie en effrayant les démons sur la route avec ton chant.

Jaik plissa les yeux et Mery éclata de rire lorsqu'il se mit à lancer ses balles de jonglage sur Arlen.

— Un bon Jongleur me toucherait ! le railla Arlen en évitant chaque projectile avec agilité.



— Tu la tends trop loin, cria Cob.

Pour illustrer son propos, Ragen lâcha son bouclier et, d'une main, attrapa la lance d'Arlen, juste au-dessus de la pointe, avant qu'il puisse la retirer. Il tira et le garçon, déséquilibré, s'effondra dans la neige.

— Ragen, fais attention, le prévint Elissa en serrant son châle pour se protéger de l'air froid du matin. Tu vas lui faire mal.

— Il est bien plus doux que le serait un chtonien, ma dame, dit Cob assez fort pour qu'Arlen l'entende. La lance longue sert à tenir les démons à distance pendant que l'on bat en retraite. C'est une arme défensive. Les Messagers qui s'en servent de façon trop agressive, comme le jeune Arlen, finissent par perdre la vie. Je l'ai déjà vu se produire. Une fois, sur la route de Lakton...

Arlen se renfroigna. Cob était un bon professeur, mais il avait tendance à rythmer ses leçons d'épouvantables histoires sur la mort d'autres Messagers. Il essayait ainsi de le décourager, mais ses paroles avaient l'effet inverse et renforçaient la résolution d'Arlen de réussir là où les autres avaient échoué. Il se releva et se campa encore plus fermement sur ses pieds, reportant son poids sur les talons.

— Ça suffit avec les lances longues, dit Cob. Essayons avec les courtes.

Elissa fronça les sourcils et Arlen rangea la lance de deux mètres cinquante sur un râtelier, puis, avec Ragen, il en choisit de plus petites, d'à peine quatre-vingt-dix centimètres, dont la pointe faisait le tiers de la longueur. Conçues pour le combat rapproché, il s'agissait d'armes de taille et non d'estoc. Il prit également un bouclier, et les deux se placèrent face à face dans la neige. Arlen avait grandi et ses épaules s'étaient élargies. Il avait quinze ans et une certaine force, malgré sa silhouette élancée et mince. Il portait la vieille armure en cuir de Ragen. Elle était trop grande pour lui, mais il grandissait vite.

— À quoi sert tout cela ? demanda Elissa, exaspérée. Il n'a aucune chance de se retrouver aussi près d'un démon et de survivre pour pouvoir le raconter.

— J'ai déjà vu ça, la contredit Cob en regarda Arlen et Ragen échanger des passes. Mais il n'y a pas que des démons entre les villes, ma dame. Il y a des animaux sauvages, et aussi des bandits.

— Qui attaquerait un Messager ? demanda Elissa, choquée.

Ragen jeta un regard énervé à Cob, mais le Protecteur poursuivit comme si de rien n'était :

— Les Messagers sont riches. Ils transportent des marchandises précieuses et des messages qui peuvent influencer sur le sort des Marchands comme des Royaux. La plupart des gens n'oseraient pas leur faire de mal, mais cela peut arriver. Et les animaux... comme les chtoniens éliminent les faibles,

il ne reste que les prédateurs les plus dangereux.

» Arlen ! cria le Protecteur. Que ferais-tu si tu étais attaqué par un ours ?

Sans s'arrêter ni quitter Ragen des yeux, le garçon répondit d'une voix forte :

— Je lui plante la lance longue dans la gorge, je m'écarte quand il saigne, puis je frappe dans ses parties vitales lorsqu'il baisse sa garde.

— Que peux-tu faire d'autre ? demanda Cob.

— M'allonger et rester immobile, dit Arlen d'un air dégoûté. Les ours attaquent rarement les morts.

— Avec un lion ? demanda Cob.

— Je me sers de la lance moyenne, cria Arlen en bloquant un assaut de Ragen avec son bouclier avant de contre-attaquer. Je frappe à l'articulation de l'épaule, je tiens bon pour qu'il s'y empale, puis je l'attaque avec une lance courte, au poitrail ou au flanc, suivant ce que je peux atteindre.

— Un loup ?

— Je ne veux pas en entendre plus, dit Elissa en se dirigeant, furieuse, vers sa demeure.

Arlen répondit sans lui prêter attention :

— Une bonne claque sur le museau avec une lance moyenne suffira à se débarrasser d'un loup solitaire. Si cela ne marche pas, il faut utiliser la même tactique qu'avec les lions.

— Et s'il y en a une meute ? demanda Cob.

— Les loups ont peur du feu, dit Arlen.

— Et si tu tombes sur un sanglier ? voulut savoir Cob.

Arlen éclata de rire.

— Il faut que je « coure comme si j'avais les chthoniens aux trousses », expliqua-t-il en citant ses instructeurs.



Arlen se réveilla sur un tas de livres. Pendant un instant, il se demanda où il se trouvait et il se rendit compte qu'il s'était encore endormi dans la bibliothèque. Il regarda par la fenêtre et vit que la nuit était tombée depuis bien longtemps. En tendant le cou, il distingua la forme fantomatique d'un démon du vent qui passait dehors. Elissa allait être fâchée.

Les histoires qu'il avait lues étaient vieilles et dataient de l'Ère de la Science. Elles parlaient des royaumes de l'ancien monde, Albinon, Thesa, la Grande Linm et Rusk, et des mers, d'immenses lacs s'étendant sur des distances improbables, sur les rives opposées desquelles se trouvaient encore d'autres royaumes. C'était stupéfiant. À en croire les livres, le monde était plus vaste qu'il l'avait jamais imaginé.

Il feuilleta le livre sur lequel il s'était endormi et découvrit, avec surprise, une carte. Il lut les noms des lieux et écarquilla les yeux. Le duché de Miln était indiqué noir sur blanc. Il regarda de plus près et vit les rivières où Fort Miln puisait de l'eau fraîche et les montagnes auxquelles la ville était adossée. Une petite étoile marquait la capitale.

Il tourna quelques pages et lut ce qui était écrit à propos de l'ancienne Miln. Autrefois, tout comme maintenant, il s'agissait d'une ville possédant des mines et des carrières, et dont le vasselage s'étendait sur des dizaines de kilomètres. Le territoire du duc de Miln comprenait un grand nombre de villes et de villages, et s'arrêtait à la Rivière de Partage, la frontière qui le séparait des terres du duc d'Angiers.

Arlen se rappela son propre voyage et remonta vers l'ouest jusqu'aux ruines qu'il avait trouvées. Il apprit qu'elles appartenaient alors au comte de Neuvéglise. Tremblant presque d'excitation, il regarda un peu plus loin et découvrit ce qu'il cherchait : un petit cours d'eau qui s'écoulait dans une vaste mare.

La baronnie de Tibbet.

Tibbet, Neuvéglise et les autres rendaient des comptes à Miln qui, avec Angiers, avait fait allégeance au roi de Thesa.

— Des Thesiens, chuchota Arlen en prononçant le mot à voix haute pour l'entendre résonner. Nous sommes tous des Thesiens.

Il prit une plume et se mit à recopier la carte.



— Aucun de vous deux ne devra jamais répéter ce nom, ordonna Ronnell à Arlen et sa fille sur un ton de réprimande.

— Mais..., dit Arlen.

— Tu crois que nous l'ignorions ? l'interrompit le bibliothécaire. Sa Seigneurie a ordonné que toute personne prononçant le nom de Thesa soit arrêtée. Vous avez envie de casser des cailloux dans ses mines pendant des années ?

— Pourquoi ? demanda Arlen. En quoi est-ce mal ?

— Avant que le duc ferme la bibliothèque, expliqua Ronnell, certains étaient obsédés par Thesa et payaient des Messagers pour qu'ils se rendent dans les points perdus sur les cartes.

— Quel mal y a-t-il à cela ? demanda Arlen.

— Le roi est mort depuis trois siècles, Arlen, dit Ronnell. Et les ducs préfèrent se faire la guerre ; ils ne s'agenouilleront devant personne d'autre qu'eux-mêmes. Parler de réunification rappelle aux gens des choses dont ils ne sont pas censés se souvenir.

— Mieux vaut prétendre que le monde s'arrête aux murs de Miln ? demanda Arlen.

— Jusqu'à ce que le Créateur nous pardonne et envoie Son Libérateur pour mettre fin au Fléau, dit

Ronnell.

— Nous pardonne quoi ? demanda Arlen. Quel Fléau ?

Ronnell regarda le garçon, un mélange de choc et d'indignation dans les yeux. Pendant un instant, Arlen crut que le Confesseur allait le frapper. Il se raidit, prêt à recevoir le coup.

Mais Ronnell se tourna vers sa fille.

— Est-il possible qu'il ne soit pas au courant ? demanda-t-il incrédule.

Mery hocha la tête.

—Le Confesseur de Val Tibbet n'était pas... conventionnel, expliqua-t-elle.

Ronnell acquiesça.

— Je me souviens, dit-il. C'était un acolyte dont le maître s'est fait tuer par des chtoniens et qui n'a jamais achevé sa formation. Nous étions censés y envoyer quelqu'un d'autre... (Il alla à grands pas jusqu'à son bureau et se mit à écrire une lettre.) Ce n'est pas possible. « Quel Fléau », franchement...

Il continua à marmonner et Arlen estima que le moment était bien choisi pour se diriger vers la porte.

—Pas si vite, vous deux, reprit Ronnell. Vous m'avez beaucoup déçu. Je sais que Cob n'est pas religieux, Arlen, mais une telle négligence est impardonnable. (Il se tourna vers Mery.) Et toi, jeune fille ! Tu le savais et tu n'as rien fait ?

Elle regarda ses pieds.

— Je suis désolée, père, dit-elle.

— Et tu fais bien de l'être.

Ronnell prit un épais volume sur son bureau et le tendit à sa fille.

— Apprends-lui, ordonna-t-il en lui donnant le Canon. Si Arlen ne connaît pas le livre sur le bout des doigts d'ici un mois, vous aurez droit tous les deux à une correction !

Mery prit le livre et les enfants partirent aussi vite que possible.



— On s'en est plutôt bien sortis, dit Arlen.

— Trop bien, lui confirma Mery. Père a raison. J'aurais dû en parler plus tôt.

— Ne t'en fais pas. Ce n'est qu'un livre. Je l'aurai lu demain matin.

— Ce n'est pas qu'un livre ! s'exclama Mery.

Arlen la regarda d'un air surpris.

— Ce sont les paroles du Créateur, rapportées par le premier Libérateur, poursuivit-elle.

Le garçon leva un sourcil.

—C'est vrai ? demanda-t-il.

Mery hocha la tête.

— Le lire ne suffit pas. Il faut le vivre. Au quotidien. C'est un guide pour éloigner l'humanité du péché qui a donné naissance au Fléau.

—Quel Fléau ? demanda Arlen pour ce qui lui parut être la dixième fois.

— Les démons, bien sûr, dit Mery. Les chtoniens.



Quelques jours plus tard, Arlen, assis sur le toit de la bibliothèque, les yeux fermés, récitait :

*Et une nouvelle fois l'homme devint effronté et suffisant,
En s'opposant au Créateur et au Libérateur.
Il choisit de ne pas honorer Celui qui lui avait donné la vie,
Et tourna le dos à la moralité.*

*La science de l'homme devint sa nouvelle religion
Il remplaça la prière par les machines et la chimie,
Guérit ceux destinés à mourir,
Et se crut ainsi l'égal de son Créateur.*

*Le frère affronta le frère, combat stérile.
Absent au-dehors, le mal grandit à l'intérieur,
Prit racine dans les cœurs et les âmes des hommes,
Noircissant ce qui était autrefois pur et blanc.*

*Ainsi le Créateur, dans Sa Sagesse,
Envoya un fléau sur ses enfants perdus, En ouvrant de nouveau le Cœur,
Pour montrer à l'homme ses erreurs.*

*Et il en sera ainsi,
Jusqu'au jour où Il enverra de nouveau un Libérateur.
Car lorsque le Libérateur purifiera l'homme,*

Les chthoniens n'auront plus rien pour se nourrir.

*Et alors, vous reconnaîtrez le Libérateur
Car sa chair nue sera marquée
Et les démons ne supporteront pas cette vue
Et fuiront, terrifiés, devant lui.*

— Très bien ! le félicita Mery en souriant.

Arlen fronça les sourcils.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Bien sûr.

— Tu y crois vraiment ? demanda-t-il. Le Confesseur Harral disait toujours que le Libérateur n'était qu'un homme. Un grand général, mais un mortel. Cob et Ragen le pensent aussi.

Mery écarquilla les yeux.

— Tu ferais mieux de ne pas dire ça devant mon père, le prévint-elle.

— Tu crois que les chthoniens sont là à cause de nous ? demanda Arlen. Que nous les méritons ?

— Bien sûr que j'y crois. C'est la parole du Créateur.

— Non. C'est un livre. Les livres sont écrits par des hommes. Si le Créateur voulait nous dire quelque chose, pourquoi aurait-il utilisé un livre plutôt que d'écrire dans le ciel en lettres de feu ?

— Parfois, il est difficile de croire qu'il y a un Créateur qui nous observe, là-haut, dit Mery en regardant l'azur. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Le monde ne s'est pas créé tout seul. D'où proviendrait la puissance des runes s'il n'y avait pas une volonté derrière la création ?

— Et le Fléau ? demanda Arlen.

Mery haussa les épaules.

— Les livres d'histoire parlent de guerres terribles, dit-elle. Peut-être que nous l'avons mérité.

— Mérité ? demanda Arlen. Ma maman n'a pas mérité de mourir à cause d'une foutue guerre qui s'est déroulée il y a des siècles !

— Ta mère s'est fait tuer ? demanda Mery en lui touchant le bras. Arlen, je ne savais pas...

Il retira son bras.

— Ça ne change rien, dit-il en fonçant vers la porte. J'ai des runes à graver, même si je n'en vois pas l'utilité puisque nous méritons tous d'avoir des démons dans nos lits.



13

IL Y A FORCÉMENT PLUS

325 AR

Penchée dans le jardin, Leesha choisissait les herbes du jour. Elle prenait des racines ou des tiges au sol, arrachait quelques feuilles ou se servait de son pouce pour décrocher un bourgeon.

Elle était fière de la parcelle derrière la cabane de Bruna. La vieille était trop âgée pour s'en occuper et Darsy n'avait pas réussi à rendre fertile ce sol dur, mais Leesha savait y faire. À présent, la plupart des herbes que Bruna et elle passaient des heures à chercher dans la nature poussaient à deux pas de leur porte, à l'abri derrière des poteaux de protection.

— Tu as l'esprit affûté et la main verte, lui avait dit Bruna lorsque les premiers germes avaient poussé. Tu seras bientôt une meilleure Cueilleuse que moi.

La fierté qu'avait ressentie Leesha à ces mots était un sentiment nouveau. Elle ne serait peut-être jamais l'égale de Bruna, mais la vieille n'était pas du genre à se répandre en mots gentils ou en compliments. Elle avait vu quelque chose chez Leesha qui avait échappé aux autres et la jeune fille ne voulait pas la décevoir.

Son panier rempli, Leesha se leva, épousseta ses habits et se dirigea vers la cabane, si on pouvait encore l'appeler ainsi. Refusant de laisser sa fille vivre dans des conditions sordides, Erny avait envoyé des charpentiers et des couvreurs pour consolider les murs frêles et remplacer le chaume usé. Très vite, il ne resta quasiment plus rien de la cabane d'origine et les ajouts doublèrent la taille du bâtiment.

Bruna avait pesté contre le bruit et les hommes qui travaillaient, mais ses plaintes s'étaient calmées lorsqu'elle s'était aperçue que le froid et l'humidité n'entraient plus. Leesha s'occupait bien d'elle et, au lieu de s'affaiblir, la vieille femme semblait devenir plus forte avec les années.

Leesha, elle aussi, s'était réjouie de l'achèvement des travaux. Vers la fin, les hommes s'étaient mis à la regarder différemment.

Les années l'avaient pourvue de la silhouette généreuse de sa mère. Elle l'avait toujours désiré, mais à présent, cela lui semblait moins avantageux. Les hommes du village la regardaient avec concupiscence et les rumeurs de son flirt avec Gared étaient encore présentes à l'esprit de beaucoup, malgré le temps écoulé. Plus d'un s'imaginait qu'elle pourrait être ouverte à une proposition obscène chuchotée à l'oreille. Elle en dissuadait la plupart d'un simple froncement de sourcils et les autres avec une gifle. Elle avait même dû lancer un mélange de poivre et de datura à Evin pour lui rappeler

qu'il avait une femme enceinte. Leesha gardait désormais une poignée de cette poudre aveuglante dans une des innombrables poches de son tablier et de ses chemisiers.

Évidemment, quand bien même elle se serait intéressée à un des hommes du village, Gared se serait assuré qu'aucun d'eux ne l'approche. À l'exception d'Erny, tout homme surpris en train de parler à Leesha d'autre chose que de son travail de Cueilleuse d'Herbes se voyait rappeler sans ménagement que, dans l'esprit du bûcheron corpulent, elle lui était encore promise. Même l'Enfant Jona se mettait à transpirer chaque fois que Leesha lui adressait ne serait-ce qu'un salut.

Son apprentissage allait bientôt s'achever. Sept ans et un jour lui avaient paru une éternité lorsque Bruna le lui avait annoncé, mais les années avaient filé et il ne restait plus que quelques nuits avant la fin. Leesha partait déjà chaque jour au village voir ceux qui avaient besoin des services d'une Cueilleuse d'Herbes, ne demandant les conseils de Bruna que les rares fois où elle en avait vraiment besoin. La vieille devait se reposer.

— Le duc juge l'efficacité d'une Cueilleuse d'Herbes en comparant le nombre des naissances de l'année à celui des décès, lui avait dit Bruna lors de son premier jour. Mais si tu te préoccupes plutôt de ce qui se passe entre les deux, d'ici un an, les habitants du Creux du Coupeur ne se souviendront même plus comment ils s'en sortaient sans toi.

Cela s'était révélé juste. À partir de ce moment, Bruna l'avait emmenée partout avec elle, sans tenir compte du désir d'intimité de certains. Après avoir suivi les grossesses de la plupart des femmes de la ville et avoir concocté de la tisane pour la moitié des autres, Leesha avait gagné leur confiance et elles n'hésitaient plus à lui révéler tous leurs problèmes physiques.

Mais elle restait malgré tout une paria. Les femmes parlaient comme si elle était invisible, évoquant les secrets du village aussi librement que si elle n'était qu'un meuble.

— Et c'est ce que tu es, lui avait dit Bruna lorsque Leesha avait osé s'en plaindre. Tu n'as pas à juger la vie des gens, tu dois simplement t'occuper de leur santé. Lorsque tu enfiles ce tablier couvert de poches, tu jures de garder ton calme, quels que soient les propos que tu entends. Une Cueilleuse d'Herbes a besoin de confiance pour faire son travail et elle doit gagner cette confiance. Aucun secret ne devra sortir de ta bouche, sauf si le garder t'empêche de guérir quelqu'un d'autre.

Leesha tint donc sa langue et les femmes finirent par lui faire confiance. Les hommes ne tardèrent pas à suivre, souvent poussés par leurs épouses. Mais le tablier les tenait éloignés de toute façon. Leesha avait vu tous les hommes du village nus, mais elle n'était jamais devenue intime avec aucun d'entre eux ; et même si les femmes chantaient ses louanges et lui envoyaient des cadeaux, elle n'avait personne à qui confier ses propres secrets.

Pourtant, malgré tout, Leesha avait été plus heureuse ces sept dernières années que les treize précédentes. Le monde de Bruna était tellement plus vaste que celui auquel sa mère l'avait préparée. Elle connaissait la peine de devoir fermer les yeux de quelqu'un, mais aussi la joie de sortir un bébé de sa mère et de déclencher ses premiers pleurs d'une tape ferme.

Son apprentissage serait bientôt achevé et Bruna prendrait sa retraite pour de bon. À l'en croire, elle ne vivrait pas longtemps après cela. Cette idée terrifiait Leesha de bien des façons.

Bruna était son bouclier et sa lance, sa protection impénétrable contre le village. Que deviendrait-elle sans cela ? Leesha n'avait pas son autorité et ne savait pas aboyer des ordres ou frapper les idiots. Et sans Bruna, qui lui parlerait comme à une personne et non pas comme à une Cueilleuse

d'Herbes ? Qui sécherait ses larmes et l'écouterait exprimer ses doutes ? Car le doute entraînait aussi une perte de confiance. Les gens avaient besoin d'avoir confiance en leur Cueilleuse d'Herbes.

Ses pensées les plus intimes allaient plus loin. Le Creux du Coupeur lui paraissait petit, à présent. Les portes qu'avaient ouvertes les leçons de Bruna ne se refermaient pas facilement ; elles ne lui rappelaient pas ce qu'elle savait, mais plutôt ce qu'elle ignorait. Sans Bruna, ce voyage s'achèverait.

Elle entra dans la maison et découvrit Bruna à table.

— Bonjour, dit-elle. Je ne pensais pas que tu te lèverais si tôt, sinon, je t'aurais fait du thé avant d'aller au jardin.

Elle posa son panier, regarda le feu et vit que la bouilloire fumante était presque bouillante.

— Je suis vieille, grommela Bruna, mais pas aveugle ou paralysée au point de ne pas faire mon propre thé.

— Bien sûr que non, dit Leesha en embrassant la vieille sur la joue. Tu es assez en forme pour donner des coups de hache avec les bûcherons.

Elle éclata de rire voyant la grimace de Bruna et alla chercher les ingrédients pour préparer du porridge.

Les années passées ensemble n'avaient pas adouci la façon de parler de Bruna, mais Leesha le remarquait à peine à présent et ne percevait que l'affection derrière les grommellements de la vieille femme. Elle lui répondait donc gentiment.

— Tu es sortie cueillir tôt, ce matin, fit remarquer Bruna pendant leur repas. On sent encore la puanteur des démons dans l'air.

— Tu es la seule personne qui, entourée de fleurs fraîchement coupées, se plaint de la puanteur, répondit Leesha.

En effet, la jeune fille garnissait la maison de fleurs qui délivraient un doux parfum.

— Ne change pas de sujet, dit Bruna.

— Un Messenger est venu, hier soir. J'ai entendu le cor.

— Juste avant que le soleil se couche, grommela la vieille. Imprudent.

Elle cracha par terre.

— Bruna ! la gronda Leesha. Qu'est-ce que je t'ai dit à propos des crachats dans la maison ?

La vieille la regarda et plissa ses yeux chassieux.

— Tu m'as dit que j'étais chez moi et que je crachais où je voulais.

Leesha fronça les sourcils.

— Je suis sûre que ce n'était pas ça, dit-elle d'un air songeur.

— Pas si tu es plus maligne que tes seins le laissent croire, dit Bruna en sirotant son thé.

La mâchoire de Leesha tomba en une indignation feinte, mais elle était habituée à bien pire de la part de la vieille. Bruna parlait et agissait comme bon lui semblait et personne ne pouvait la faire

changer.

— C'est donc le Messenger qui t'a fait te lever si tôt, reprit Bruna. J'espère que c'est le charmant ? Comment s'appelle-t-il ? Celui qui te fait les yeux doux ?

Leesha fit un sourire timide.

— Il a plutôt un regard dur, comme un loup, dit-elle.

— Ça peut aussi être bon signe ! gloussa la vieille en donnant une tape sur le genou de Leesha.

La jeune fille se leva pour nettoyer la table.

— Comment il s'appelle ? insista Bruna.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Je suis trop vieille pour qu'on me la fasse, fillette. Son nom.

— Marick, dit Leesha en roulant des yeux.

— Dois-je préparer une cruche de tisane à la pomm avant la visite du jeune Marick ?

— Tout le monde ne pense donc qu'à ça ? J'aime parler avec lui. C'est tout.

— Je ne suis pas aveugle au point de ne pas voir que ce garçon a une idée derrière la tête.

— Ah oui ? demanda Leesha en croisant les bras. Combien de doigts je te montre ?

Bruna ricana.

— Aucun, dit-elle sans même se tourner vers la jeune fille. Je ne suis pas née de la dernière pluie et je connais ce tour, tout comme je sais que Merdick le Messenger ne t'a pas une seule fois regardée dans les yeux lors de vos conversations.

— Il s'appelle Marick, répéta Leesha, et il l'a fait.

— Chaque fois qu'il n'avait pas une vue dégagée sur ton décolleté.

— Tu es incroyable, dit Leesha, froissée.

— Tu n'as pas à avoir honte. Si j'avais des nichons comme les tiens, je les exhiberais moi aussi.

— Je ne les *exhibe* pas ! cria Leesha, mais Bruna ricana de nouveau.

Un cor sonna, non loin de là.

— Ça doit être le jeune maître Marick, annonça la vieille. Dépêche-toi de te faire belle.

— Ce n'est pas ce que tu crois ! répéta Leesha, mais Bruna écarta cette possibilité d'un geste de la main.

— Je vais préparer cette tisane, juste au cas où, dit-elle.

Leesha lança un chiffon sur la vieille et lui tira la langue avant de se diriger vers la porte.

Dehors, sous le porche, elle sourit malgré elle en attendant le Messenger. Bruna la pressait presque autant que sa mère de trouver un homme, mais la vieille agissait ainsi par amour. Elle ne voulait que le bonheur de Leesha et la jeune femme l'aimait beaucoup pour cela. Mais malgré les taquineries de Bruna, elle était plus intéressée par les lettres qu'apportait Marick que par ses yeux de loup.

Depuis son enfance, elle adorait les jours de passage du Messenger. Le Creux du Coupeur était un petit village, mais il se trouvait sur la route entre trois grandes villes et une dizaine de hameaux et, grâce aux bois du Creux et au papier d’Erny, il avait une place importante dans l’économie de la région.

Les Messagers passaient au Creux au moins deux fois par mois, et même s’ils laissaient la majorité du courrier à Smitt, ils apportaient le sien personnellement à Bruna, attendant souvent une réponse. La vieille correspondait avec des Cueilleuses de Fort Rizon, d’Angiers, de Lakton et de plusieurs autres hameaux. Comme sa vue baissait, la tâche de lire les lettres et d’écrire les réponses incombait à Leesha.

Même à distance, Bruna imposait le respect. En effet, la plupart des Cueilleuses d’Herbes de la région avaient étudié avec elle à un moment ou à un autre. On lui demandait souvent conseil pour guérir des maux qui dépassaient les connaissances des autres et chaque Messenger lui apportait des demandes d’apprentissage. Personne ne voulait que son savoir disparaisse du monde.

— Je suis trop vieille pour former une autre novice ! râlait Bruna en repoussant cette possibilité d’un geste de la main.

Leesha rédigeait alors une lettre de refus polie, chose à laquelle elle avait fini par s’habituer.

Cela donnait à Leesha de nombreuses occasions de parler avec des Messagers. La plupart lui lançaient des regards concupiscents, en effet, ou tentaient de l’impressionner avec leurs contes des Villes Libres. Marick faisait partie de ceux-là.

Mais les récits des Messagers touchaient une corde sensible de Leesha. Ils ne servaient peut-être qu’à la séduire, mais les images que ces mots faisaient naître l’accompagnaient dans ses rêves. Elle mourait d’envie de marcher sur les quais de Lakton, de voir les grands champs protégés de Fort Rizon, ou d’apercevoir Angiers, la forteresse de la forêt ; de lire leurs livres et de rencontrer leurs Cueilleuses d’Herbes. Il existait d’autres gardiens du savoir de l’ancien monde, si elle prenait la peine de les chercher.

Elle sourit lorsque Marick apparut. Même de loin, elle reconnut sa démarche, les jambes légèrement arquées à cause du temps passé à cheval. Le Messenger était angierien, à peine aussi grand que Leesha avec son mètre soixante-treize et d’une minceur qui lui conférait une certaine dureté. La jeune fille n’avait pas exagéré en parlant de ses yeux de loup. Ils observaient avec un calme de prédateur, à l’affût du danger... ou d’une proie.

— Salut, Leesha ! cria-t-il en levant sa lance vers elle.

La jeune femme le salua de la main.

— Tu as vraiment besoin de porter cette arme en plein jour ? cria-t-elle en montrant la lance.

— Et s’il y avait un loup ? répondit Marick avec un sourire. Comment pourrais-je te défendre ?

— Il n’y a pas beaucoup de loups au Creux du Coupeur, rétorqua Leesha tandis qu’il approchait.

Il avait des cheveux bruns assez longs et des yeux de la même couleur que l’écorce des arbres. Elle était obligée d’admettre qu’il était charmant.

— Un ours, alors, dit Marick en arrivant à la cabane. Ou un lion. Il y a toutes sortes de prédateurs dans le monde, ajouta-t-il en jetant un coup d’œil à son décolleté.

— Je le sais bien, dit Leesha en ajustant son châle pour cacher la chair visible.

Marick éclata de rire et posa son sac de Messenger sous le porche.

— Les châles ne sont plus à la mode, fit-il remarquer. Les femmes de Rizon et d'Angiers n'en portent plus.

— Alors, j'imagine que leurs robes sont moins décolletées ou que leurs hommes sont plus subtils.

— Elles remontent jusqu'au cou, confirma Marick en riant et en saluant bien bas. Je pourrais t'en rapporter une d'Angiers, chuchota-t-il en s'approchant d'elle.

— Et quand aurais-je l'occasion de la porter ? demanda Leesha en s'écartant avant que l'homme puisse l'acculer contre le mur de la cabane.

— Viens à Angiers, lui proposa-t-il. Tu la porteras là-bas.

— J'aimerais bien, soupira-t-elle.

— Tu en auras peut-être l'occasion, dit le Messenger avec espièglerie.

Il se courba de nouveau, indiquant du bras la porte de la cabane pour l'inviter à y pénétrer avant lui.

Elle sourit et entra, mais sentit alors les yeux de l'homme posés sur son derrière.

Bruna était retournée sur sa chaise lorsqu'ils entrèrent. Marick s'approcha d'elle et la salua bien bas.

— Jeune maître Marick ! dit joyusement Bruna. Quelle bonne surprise !

— Je vous transmets les salutations de maîtresse Jizell d'Angiers, dit Marick. Elle vous demande votre aide dans une affaire délicate.

Il plongea une main dans son sac et en sortit un rouleau de papier attaché avec une épaisse ficelle.

D'un geste, Bruna pria Leesha de prendre la lettre, puis elle s'appuya contre le dossier de son siège. Elle ferma les yeux quand son apprentie commença à lire.

« Chère Bruna, salutations de Fort Angiers en cette année 326 AR, lut Leesha. »

— Jizell jacassait comme une pie lorsqu'elle était encore mon apprentie et elle écrit de la même façon, l'interrompit Bruna. Je n'ai pas l'éternité devant moi. Passe directement au cas.

Leesha lut la page en diagonale, la retourna et fit de même avec le verso. Elle s'attaqua à la deuxième feuille avant de trouver ce qu'elle cherchait.

— Il s'agit d'un garçon de dix ans, expliqua Leesha. Sa mère l'a emmené au dispensaire, car il avait des nausées et se sentait faible. Pas d'autres symptômes, ni d'antécédents de maladies. Elle lui a donné de la lugubrelle, de l'eau et lui a ordonné de rester au lit. En trois jours, les symptômes ont empiré et il a eu une éruption sur les bras, les jambes et la poitrine. Elle a augmenté la lugubrelle à trois onces par jour pendant plusieurs jours.

» Son état a encore empiré, avec de la fièvre et des furoncles blancs et durs qui sont apparus sur les rougeurs. Le baume n'a eu aucun effet. Il s'est ensuite mis à vomir. Elle lui a donné de la plante caméléon et du pavot pour la douleur, ainsi que du lait pour l'estomac. Il n'a plus d'appétit et ne

semble pas être contagieux.

Bruna resta assise un long moment, le temps d'assimiler les informations. Elle regarda Marick.

— Vous avez vu ce garçon ? demanda-t-elle.

Le Messenger acquiesça.

— Il transpirait ?

— Oui, mais il tremblait aussi, comme s'il avait à la fois chaud et froid.

Bruna grogna.

— De quelle couleur étaient ses ongles ? demanda-t-elle.

— De la couleur que sont les ongles, répondit le Messenger avec un sourire.

— Ne joue pas au plus malin avec moi, le prévint Bruna.

Marick pâlit et acquiesça. La femme le questionna quelques minutes de plus et grogna parfois après ses réponses. Les Messagers étaient réputés pour leur bonne mémoire et leur sens de l'observation, et Bruna ne mettait pas ses paroles en doute. Elle finit par lui faire signe de se taire.

— Y a-t-il autre chose d'important dans la lettre ? demanda-t-elle.

— Elle veut vous envoyer une nouvelle apprentie, dit Leesha.

Bruna se renfrognait.

« J'ai une apprentie, Vika, qui a presque fini son apprentissage », lut Leesha, « tout comme toi d'après ce que disent tes lettres. Si tu n'as pas envie d'accepter une novice, considère l'idée d'un échange d'apprenties. »

Leesha s'arrêta, le souffle coupé, et Marick afficha un sourire entendu.

— Je ne t'ai pas ordonné de cesser de lire, dit Bruna d'une voix rauque.

Leesha se racla la gorge.

« Vika est très prometteuse », lut-elle, « et bien préparée pour s'occuper des besoins du Creux du Coupeur, mais elle pourra aussi prendre soin de la sage Bruna et beaucoup apprendre d'elle. Leesha pourrait également apprendre énormément en soignant les malades de mon dispensaire. S'il te plaît, je te supplie de laisser encore une autre fille bénéficier de la sagesse de Bruna avant qu'elle quitte ce monde. »

La vieille resta silencieuse un long moment.

— Je vais y réfléchir avant de répondre, dit-elle enfin. Va faire ta tournée en ville, ma fille. Nous en parlerons à ton retour. Tu auras ta réponse demain, annonça-t-elle à Marick. Leesha s'occupera de te payer.

Le Messenger s'inclina et sortit de la maison pendant que Bruna s'adossait contre le dossier de son siège, les yeux fermés. Leesha sentait son cœur battre la chamade, mais elle savait qu'il ne fallait pas interrompre la vieille pendant qu'elle fouillait sa mémoire pour trouver un moyen de soigner le garçon. Elle prit son panier et partit faire sa tournée.



Lorsque Leesha sortit, Marick l'attendait.

— Tu savais ce qu'il y avait dans cette lettre depuis le début, l'accusat-elle.

— Bien sûr. J'étais là lorsqu'elle l'a écrite.

— Mais tu n'as rien dit.

Marick sourit.

— Je t'ai proposé une robe à haut col, dit-il, et cette offre tient toujours.

— Nous verrons, dit Leesha en souriant et en lui tendant une bourse remplie de pièces. Ta paie.

— Je préférerais que tu me paies avec un baiser.

— Tu me flattes en prétendant que mes baisers valent plus que de l'or, répondit Leesha. J'ai peur de te décevoir.

Marick éclata de rire.

— Ma chère, si j'affrontais les démons de la nuit d'Angiers jusqu'ici et ne m'en retournais qu'avec un de tes baisers, je rendrais jaloux tous les Messagers qui passeraient jamais au Creux du Coupeur.

— Eh bien, dans ce cas, dit Leesha en riant, je pense que je vais garder mes baisers un peu plus longtemps dans l'espoir d'en obtenir un meilleur prix.

— Tu me brises le cœur, dit-il en se serrant la poitrine.

Leesha lui lança la bourse et il l'attrapa habilement.

— Aurai-je au moins l'honneur d'escorter la Cueilleuse d'Herbes en ville ? demanda-t-il avec un sourire.

Il fit une révérence et lui tendit le bras. Leesha sourit malgré elle.

— Nous ne précipitons pas les choses, au Creux, dit-elle en regardant le bras, mais tu peux porter mon panier.

Elle l'accrocha au bras tendu du Messager et il la regarda s'en aller vers le village.



Le marché de Smitt était animé lorsqu'ils arrivèrent en ville. Leesha aimait faire ses commissions au plus tôt, avant que les meilleurs produits soient partis, et passer commande chez Dug le boucher avant de faire sa tournée.

— Bonjour, Leesha, dit Yon Legris, le doyen du Creux du Coupeur.

Sa barbe grise, un motif de fierté, était plus longue que les cheveux de la plupart de femmes. Autrefois un bûcheron corpulent, Yon avait perdu presque toute sa stature en vieillissant et il s'appuyait dorénavant lourdement sur une canne.

— Bonjour, Yon, répondit-elle. Comment vont les articulations ?

— J'ai toujours mal. Surtout aux mains. Il y a des jours où j'arrive à peine à tenir ma canne.

— Tu arrives pourtant bien à me pincer chaque fois que je tourne le dos, fit remarquer Leesha.

Yon ricana.

— Un vieil homme comme moi est prêt à affronter toutes les douleurs du monde pour ça, fillette.

Leesha plongea une main dans son panier et en sortit un petit bocal.

— Je t'ai préparé du baume relaxant, dit-elle. Et tu m'épargnes le déplacement pour te l'apporter.

Yon sourit.

— Tu peux toujours venir chez moi pour m'aider à l'appliquer, dit-il avec un clin d'œil.

Leesha essaya en vain de ne pas rire. Yon était un vieux pervers, mais elle l'aimait bien. Vivre avec Bruna lui avait appris que les excentricités de l'âge étaient un petit prix à payer pour bénéficier de l'expérience d'une vie entière.

— J'ai bien peur que tu doives te débrouiller seul, dit-elle.

— Bah ! fit Yon en feignant l'irritation d'un geste de sa canne. En tout cas, réfléchis-y. (Il regarda Marick avant de partir et hocha la tête respectueusement.) Messenger.

Marick lui rendit son salut et le vieil homme s'éloigna.

Sur le marché, tous saluaient Leesha ou lui glissaient un mot gentil, et elle s'arrêtait pour s'enquérir de la santé de chacun, travaillant sans cesse, même lorsqu'elle faisait ses courses.

Même si Bruna et elle récoltaient beaucoup d'argent en vendant des bâtonfeux et d'autres objets, personne n'acceptait le moindre klat en échange de ses achats. Bruna ne demandait pas d'argent pour soigner et personne ne lui en réclamait en échange de quoi que ce soit.

Marick resta près d'elle, comme pour la protéger, pendant qu'elle tâtait des fruits et des légumes d'une main experte. Il attirait les regards, et Leesha se dit que ce n'était pas tellement en tant qu'étranger, mais plutôt parce qu'il était avec elle. Les Messagers étaient assez banals au Creux du Coupeur.

Elle croisa le regard de Keet, qui était le fils de Stefny, mais pas de Smitt. Il avait presque onze ans et ressemblait un peu plus chaque jour au Confesseur Michel. Stefny avait rempli sa part du marché et n'avait pas dit de mal de Leesha depuis qu'elle était apprentie. Son secret était bien gardé avec Bruna, mais Leesha n'arrivait pas à comprendre comment Smitt faisait pour ne pas voir la vérité qui lui faisait face chaque soir à sa table.

Elle fit un signe et Keet arriva en courant.

— Apporte ce sac à Bruna lorsque tu auras fini tes corvées, dit-elle en lui donnant ses courses.

Elle lui sourit et lui glissa discrètement un klat dans la main.

Keet afficha un large sourire en découvrant le cadeau. Les adultes n'acceptaient pas d'argent d'une Cueilleuse d'Herbes, mais Leesha donnait toujours un petit quelque chose aux enfants pour les services qu'ils lui rendaient. La pièce en bois laqué d'Angiers était la monnaie du Creux du Coupeur et elle permettrait à Keet et à ses frères et sœurs d'acheter des bonbons rizoniens la prochaine fois que passerait un Messager.

Elle s'apprêtait à partir lorsqu'elle vit Mairy et alla la saluer. Son amie avait été fort occupée ces dernières années, et trois enfants étaient accrochés à sa jupe à présent. Un jeune souffleur de verre appelé Benn avait quitté Angiers pour faire fortune à Lakton ou à Fort Rizon. Il s'était arrêté au Creux pour travailler et gagner quelques klats avant de finir son voyage, mais avait rencontré Mairy et ses projets s'étaient dissous comme du sucre dans le thé.

Maintenant, Benn exerçait son art dans l'écurie du père de Mairy et le commerce était florissant. Il achetait des sacs de sable aux Messagers qui venaient de Fort Krasia et les transformait en objets utiles et beaux. Le Trou n'avait jamais eu de souffleur auparavant et tout le monde voulait posséder son propre objet en verre.

Leesha s'était réjouie elle aussi de cette nouveauté et n'avait pas tardé à faire fabriquer par Benn les délicats outils de distillation décrits dans les livres de Bruna. Ils lui permirent de mieux filtrer les herbes et de fabriquer les remèdes les plus puissants de l'histoire du Creux.

Peu après, Benn et Mairy s'étaient mariés, puis Leesha avait aidé son amie à mettre son premier enfant au monde. Deux autres avaient rapidement suivi et Leesha les aimait autant que s'il s'agissait des siens. Elle avait été émue aux larmes lorsqu'ils avaient donné son prénom à la petite dernière.

— Bonjour, les polissons, dit Leesha en s'accroupissant pour laisser les enfants de Mairy sauter dans ses bras.

Elle les serra fort, les embrassa et leur glissa des bonbons enveloppés dans du papier avant de se relever. Elle avait fabriqué les sucreries elle-même, une autre recette que lui avait apprise Bruna.

— Bonjour, Leesha, dit Mairy en faisant une petite révérence.

Leesha retint un froncement de sourcils. Mairy et elle étaient restées proches toutes ces années, mais son amie la regardait différemment maintenant qu'elle portait un tablier à poches et rien ne semblait pouvoir changer cela. La révérence était une habitude tenace.

Toutefois, Leesha tenait beaucoup à leur amitié. Saira lui rendait des visites discrètes pour lui demander de la tisane de pomm, mais leur relation s'arrêtait là. D'après ce qu'en disaient les femmes en ville, Saira ne s'ennuyait pas. La moitié des hommes du village frappaient à sa porte à un moment ou à un autre et elle avait toujours plus d'argent que ce que rapportaient les travaux de couture qu'elle effectuait avec sa mère.

D'une certaine manière, Brianne était tombée encore plus bas. Elle n'avait pas parlé à Leesha depuis sept ans, mais ne perdait pas une occasion de médire d'elle. Elle allait voir Darsy pour ses remèdes et son badinage avec Evin n'avait pas tardé à la mettre enceinte. Lorsque le Confesseur Michel l'avait questionnée, elle avait préféré avouer qu'Evin était le père plutôt que d'affronter le village seule.

Evin avait épousé Brianne, encadré par les frères de la jeune femme et sous la menace de la fourche de son père. Il s'employait depuis à faire un enfer de la vie de sa femme et de son fils Callen.

Brianne s'était révélée une mère et une épouse convenable, mais elle n'avait jamais perdu le poids pris durant sa grossesse, et Leesha était aux premières loges pour savoir que les yeux d'Evin – et ses mains – s'égaraiient parfois. D'après la rumeur, il avait frappé plusieurs fois à la porte de Saira.

— Bonjour, Mairy, dit-elle. Tu connais le Messenger Marick ?

Leesha se tourna pour présenter l'homme et découvrit qu'il n'était plus derrière elle.

— Oh, non, dit-elle en le voyant face à Gared, à l'autre bout du marché.

Lorsqu'il avait quinze ans, Gared était déjà plus grand que tous les hommes de la ville, sauf son père. À présent, à vingt-deux, il était gigantesque : deux mètres dix de muscles affermis par le maniement de la hache. On racontait qu'il avait du sang milnien, car aucun Angierien n'était aussi grand.

L'histoire de son mensonge avait fait le tour du village et, depuis, les filles gardaient leurs distances, apeurées à l'idée de rester seules avec lui. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il convoitait encore Leesha, ou peut-être l'aurait-il fait tout de même. Mais Gared n'avait pas retenu les leçons du passé. Son ego avait enflé en même temps que ses muscles et il était devenu la terreur que tout le monde redoutait qu'il devienne. Les garçons qui le taquinaient auparavant sursautaient maintenant dès qu'il ouvrait la bouche, et, s'il se montrait cruel avec eux, il devenait encore plus redoutable avec tout homme assez bête pour poser les yeux sur Leesha.

Gared continuait à l'attendre, se comportant comme si elle allait reprendre un jour ses esprits et se rendre compte qu'elle lui appartenait. Toute tentative de le convaincre du contraire revenait à s'adresser à un mur.

— Tu n'es pas d'ici, entendit-elle Gared dire tout en poussant sans ménagement Marick par l'épaule. Tu ne sais donc peut-être pas que Leesha est prise.

Il se dressa face au Messenger comme un adulte devant un enfant.

Mais Marick ne cilla pas plus qu'il ne bougea. Il resta complètement immobile, sans quitter Gared de ses yeux de loup. Leesha pria pour qu'il soit assez intelligent et ne réponde pas à la provocation.

— Ce n'est pas ce qu'elle dit, répondit Marick.

La jeune femme perdit tout espoir.

Elle se dirigea vers les deux hommes, mais une foule s'était déjà formée autour d'eux et l'empêchait d'avancer. Elle regrettait de ne pas avoir la canne de Bruna pour forcer le passage.

— Elle a prononcé des vœux avec toi, Messenger ? demanda Gared. Elle l'a fait avec moi.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit Marick. J'ai aussi entendu dire que tu es le seul idiot du Creux à croire encore que ces vœux ont plus de valeur que de la pisse de chthonien après ta trahison.

Gared grogna et essaya d'attraper le Messenger, mais Marick fut plus rapide. Il fit un pas de côté, leva sa lance et, de l'extrémité du manche, assena au bûcheron un coup entre les deux yeux. D'un mouvement agile, il balaya l'air de sa lance, frappant à l'arrière des genoux un Gared déséquilibré. Le coupeur tomba lourdement sur le dos.

Marick planta sa lance dans le sol et se tint au-dessus de Gared, ses yeux de loup affichant une confiance froide.

— J’aurais pu utiliser la pointe, dit-il. Tu ferais mieux de t’en souvenir. Leesha sait très bien s’exprimer toute seule.

Tous les membres de la foule étaient bouche bée, mais Leesha, connaissant Gared et sachant que ce n’était pas terminé, continua sa tentative désespérée de se frayer un chemin.

— Arrêtez vos idioties ! cria-t-elle.

Marick la regarda et Gared profita de cet instant pour attraper le bout de sa lance. Le Messenger s’en aperçut et il agrippa la hampe des deux mains pour dégager son arme.

C’était la dernière chose à faire. Gared était fort comme un démon de bois et, même allongé à terre, personne ne pouvait l’égaler. Il banda les muscles de ses bras et Marick se retrouva projeté dans les airs.

Gared se leva et cassa en deux la lance d’un mètre quatre-vingts, comme s’il s’agissait d’une vulgaire brindille.

— Voyons voir comment tu te bats lorsque tu ne peux pas te cacher derrière ta lance, dit-il en lâchant les morceaux.

— Gared, non ! cria Leesha en écartant la dernière rangée de badauds.

Elle lui agrippa le bras et il la poussa sur le côté sans quitter Marick des yeux. Ce simple mouvement renvoya la jeune femme dans la foule, où elle heurta Dug et Niglas qui tombèrent par terre.

— Arrête ! cria-t-elle désespérément en luttant pour retrouver l’équilibre.

— Aucun autre homme ne t’aura, dit Gared. Ce sera moi ou tu finiras ratatinée et seule comme Bruna !

Il repartit vers Marick qui venait à peine de se relever.

Gared balança un coup de poing au Messenger mais, de nouveau, celui-ci fut plus prompt. Il se pencha habilement pour éviter le choc et frappa deux fois le bûcheron avant de reculer, hors de portée du violent crochet lancé en contre par Gared.

Mais le coupeur ne paraissait pas avoir senti les coups. Cet échange se répéta et, cette fois, Marick frappa Gared au nez. Du sang gicla et le géant éclata de rire puis cracha un peu de liquide rouge.

— Tu peux pas faire mieux ? demanda-t-il.

Marick gronda et bondit vers l’avant en envoyant une salve de coups de poing. Gared n’arrivait pas à suivre et n’essaya guère. Il se contenta de serrer les dents et d’encaisser les chocs, le visage rouge de colère.

Au bout de quelques instants, Marick bondit en arrière et adopta une posture de combat féline, les poings en l’air, prêt à continuer le combat. Les articulations de ses doigts étaient écorchées et il était essoufflé. Gared ne semblait qu’à peine atteint. Pour la première fois, il y avait de la peur dans les yeux de loup de Marick.

— C’est tout ce que tu as ? demanda Gared en s’élançant de nouveau.

Le Messenger l’attaqua encore mais, cette fois, il ne fut pas si rapide. Il le toucha une fois, deux

fois, puis les doigts épais de Gared trouvèrent une prise sur son épaule et serrèrent fort. Le Messenger tenta de se dégager, mais l'autre le tenait bien.

Gared donna un coup de poing dans l'estomac du Messenger et tout l'air contenu dans ses poumons fut expulsé. Il frappa de nouveau, cette fois à la tête, et Marick tomba par terre comme un sac de pommes de terre.

— Tu fais moins le malin, maintenant ! gronda Gared.

Marick se mit à quatre pattes et essaya de se relever, mais Gared lui donna un grand coup de pied dans le ventre qui le retourna et le fit retomber sur le dos.

Leesha se précipita vers eux tandis que Gared s'agenouillait sur Marick et lui décrochait de puissants coups de poing.

— Leesha m'appartient ! tonna-t-il. Et tous ceux qui prétendent le contraire seront... !

Il se tut lorsque Leesha lui jeta une grosse poignée de poudre aveuglante de Bruna au visage. Sa bouche était déjà ouverte et il inspira par réflexe, puis se mit à hurler lorsque la substance attaqua ses yeux et sa gorge, s'insinua dans ses sinus et brûla sa peau comme de l'eau bouillante. Il tomba à côté de Marick et se roula par terre en s'étouffant et en se griffant le visage.

Leesha se rendit compte qu'elle avait utilisé trop de poudre. Une pincée suffisait à arrêter sur-le-champ un homme, mais une pleine poignée pouvait le tuer en le faisant s'étouffer avec ses propres mucosités.

Elle se renfroigna et poussa les badauds pour aller chercher le seau d'eau dont se servait Stefny pour laver des pommes de terre. Elle le jeta sur Gared et ses convulsions se calmèrent. Il resterait aveugle encore quelques heures, mais elle n'aurait pas sa mort sur la conscience.

— Notre promesse est rompue, à jamais, lui dit-elle. Je ne serai jamais ta femme, même si je dois finir ratatinée et seule ! Je préférerais épouser un chtonien !

Gared grogna et ne montra aucun signe apparent qu'il avait entendu.

Elle alla voir Marick et s'agenouilla pour l'aider à s'asseoir. Elle prit un chiffon propre et essuya le sang sur son visage. Ses blessures commençaient déjà à gonfler et bleuir.

— Je pense qu'on lui a donné une bonne leçon, non ? demanda le Messenger avec un petit rire faible qui le fit grimacer de douleur.

Leesha versa, sur le chiffon, quelques gouttes de l'alcool fort que Smitt distillait dans sa cave.

— Aahhh ! souffla Marick lorsqu'elle s'en servit sur lui.

— Bien fait pour toi, dit Leesha. Tu aurais pu éviter cette bagarre et tu aurais dû, même si tu avais pu l'emporter. Je n'ai pas besoin qu'on me protège et je ne suis pas encline à aimer un homme qui pense que se battre va lui permettre d'obtenir les faveurs d'une Cueilleuse d'Herbes ; pas plus qu'à devenir la terreur du village.

— C'est lui qui a commencé ! protesta Marick.

— Tu me déçois, maître Marick, dit Leesha. Je croyais que les Messagers étaient plus malins que ça.

Marick baissa la tête.

— Emmenez-le dans sa chambre chez Smitt, dit-elle aux quelques hommes qui l'entouraient.

Ils s'empressèrent d'obéir, comme le faisaient la plupart des habitants du Creux du Coupeur, ces temps-ci.

— Si tu sors de ton lit avant demain matin, dit Leesha au Messenger, je le saurai et je serai encore plus en colère contre toi.

Marick sourit faiblement, puis les hommes l'aidèrent à se lever.

—C'était formidable ! souffla Mairy lorsque Leesha retourna chercher son panier d'herbes.

— Ce n'était qu'une idiotie à laquelle il fallait mettre fin, l'interrompit son amie.

— Rien que ça ? demanda Mairy. Deux hommes qui se battent comme des taureaux et tu n'as eu qu'à jeter une poignée d'herbes pour les arrêter !

— Faire mal avec des herbes est facile, dit Leesha, surprise de parler comme Bruna. S'en servir pour guérir est bien plus difficile.



Il était midi passé quand Leesha acheva sa tournée et revint à la cabane de Bruna.

— Comment vont les enfants ? demanda Bruna lorsque son apprentie posa son panier.

Leesha sourit. Tous les habitants du Creux du Coupeur étaient des enfants aux yeux de Bruna. Elle alla s'asseoir sur le tabouret bas, près du siège de Bruna, pour que la vieille Cueilleuse d'Herbes puisse bien la voir.

— Plutôt bien, répondit-elle. Les articulations de Yon Legris le font encore souffrir, mais son esprit est toujours jeune. Je lui ai donné du baume adoucissant. Smitt est encore au lit, mais sa toux se calme. Je crois que le pire est passé.

Elle continua à décrire sa tournée pendant que la vieille acquiesçait en silence. Bruna l'arrêtait quand elle avait des commentaires à faire ; cela n'arrivait plus que rarement.

—C'est tout ? demanda Bruna. Qu'en est-il de l'épisode de ce matin, au marché, dont le jeune Keet m'a parlé ?

— Des bêtises, dit Leesha.

Bruna la fit taire d'un geste.

— Les garçons ne changent jamais, dit-elle. Même lorsqu'ils deviennent des hommes. On dirait que tu as bien géré cette histoire.

— Bruna, ils auraient pu s'entre-tuer ! dit Leesha.

— Oh, pff ! Tu n'es pas la première jolie fille pour laquelle des hommes se battent. Tu ne le croiras peut-être pas, mais lorsque j'avais ton âge, quelques-uns se sont brisé les os pour moi aussi.

— Tu n’as jamais eu mon âge, la taquina Leesha. Yon Legris dit qu’on t’appelait déjà « la vieille » avant qu’il apprenne à marcher.

Bruna ricana.

—C’est vrai, c’est vrai. Mais il y a eu une époque avant ça où mes seins étaient aussi gros et doux que les tiens, et les hommes se battaient comme des chthoniens pour les téter.

Leesha regarda attentivement Bruna, tâchant d’oublier les années pour voir la femme comme elle avait pu être, mais c’était impossible. Même en tenant compte des exagérations et des histoires à dormir debout, Bruna avait au moins cent ans. Elle n’avouait jamais son âge exact et se contentait de répondre « J’ai arrêté de compter à cent » lorsqu’on insistait.

— En tout cas, dit Leesha, Marick a peut-être le visage un peu enflé, mais il n’aura aucune raison de ne pas reprendre la route demain.

—C’est bien, dit Bruna.

—Alors, tu as trouvé un remède pour le jeune patient de maîtresse Jizell ?

— Que lui conseillerais-tu de faire avec ce garçon ?

— Je ne sais vraiment pas.

— Ah bon ? Je pense le contraire. Allez, que dirais-tu à Jizell si tu étais moi ? Ne me dis pas que tu n’en as aucune idée ?

Leesha prit une profonde inspiration.

— Le système du garçon ne supporte pas la lugubrelle, dit-elle. Il faut lui faire évacuer, et percer et drainer les furoncles. Bien entendu, cela n’enlèvera pas la maladie originelle. La fièvre et la nausée peuvent être dues à un simple rhume, mais les yeux dilatés et les vomissements indiquent qu’il y a autre chose. J’essaierais de la feuille de moine avec de la brochedame et de la viperade moulue, soigneusement titrée, pendant au moins une semaine.

Bruna la regarda longuement puis acquiesça.

— Fais tes bagages et va prendre congé, dit-elle. Tu iras donner ce conseil à Jizell toi-même.



14

LA ROUTE D'ANGIERS

326 AR

Tous les après-midi sans faute, Erny prenait le chemin qui menait à la cabane de Bruna. Le Creux avait six Protecteurs, chacun secondé par un apprenti, mais Erny ne faisait confiance à personne en ce qui concernait la sécurité de sa fille. Le petit fabricant de papier était le meilleur Protecteur du Creux du Coupeur et tout le monde le savait.

Il apportait souvent des cadeaux que les Messagers s'étaient procurés dans des endroits lointains : des livres, des herbes et de la dentelle cousue main. Mais ce n'était pas pour les cadeaux que Leesha attendait ses visites. Elle dormait derrière les fortes protections de son père et le voir heureux les sept dernières années avait été le plus beau des présents. Elona lui causait toujours du souci, évidemment, mais pas autant qu'avant.

Pourtant, ce jour-là, en regardant le soleil avancer dans le ciel, Leesha se mit à redouter la visite de son père. Cela allait le faire énormément souffrir.

Et elle aussi. Erny lui fournissait tout le soutien et l'amour dont elle avait besoin chaque fois que les choses devenaient difficiles pour elle. Que ferait-elle à Angiers sans lui ? Et sans Bruna ? Y aurait-il des gens pour voir au-delà de son tablier à poches ?

Mais si elle craignait de se retrouver seule à Angiers, une terreur plus grande l'étreignait : et si, après avoir eu un aperçu du vaste monde, elle ne voulait plus jamais retourner au Creux du Coupeur ?

Ce n'est que lorsqu'elle vit son père arriver sur le chemin que Leesha s'aperçut qu'elle avait pleuré. Elle se sécha les yeux et afficha son plus beau sourire en lissant nerveusement sa jupe.

— Leesha ! cria son père en ouvrant les bras.

Elle s'offrit à son étreinte, consciente qu'il s'agissait peut-être de la dernière fois qu'ils se livraient à ce petit rituel.

— Tout va bien ? demanda Erny. J'ai entendu dire qu'il y avait eu des problèmes au marché.

Les secrets étaient rares dans un endroit aussi petit que le Creux du Coupeur.

— Ça va, dit-elle. Je m'en suis occupé.

— Tu t'occupes de tout le monde au Creux du Coupeur, Leesha, dit Erny en la serrant fort. Je ne sais pas ce que nous ferions sans toi.

Leesha se mit à pleurer.

— Allons, allons, ça suffit, dit Erny en ramassant une larme sur sa joue avec son index avant de l'envoyer au loin. Sèche tes yeux et rentre. Je vais vérifier les runes et nous pourrons parler de ce qui te tracasse en mangeant une assiette de ton délicieux ragoût.

Leesha sourit.

— Maman fait toujours brûler la nourriture ? demanda-t-elle.

— Quand ce n'est pas le cas, c'est que le repas bouge encore, confirma Erny.

Leesha éclata de rire et laissa son père vérifier les runes pendant qu'elle mettait le couvert.



— Je vais à Angiers, pour étudier avec une des anciennes apprenties de Bruna, dit Leesha lorsque les assiettes furent vides.

Erny resta silencieux un bon moment.

— Je vois, finit-il par dire. Quand ?

— Dès que Marick partira, dit Leesha. Demain.

Erny secoua la tête.

— Ma fille ne passera pas une semaine sur la route, seule avec un Messenger, dit-il. Je vais louer une caravane. Ce sera plus sûr.

— Je ferai attention aux démons, papa, dit Leesha.

— Il n'y a pas que les chthoniens qui m'inquiètent, dit Erny sur un ton plein de sous-entendus.

— Je saurai gérer le Messenger Marick, lui assura Leesha.

— Tenir un homme à l'écart la nuit dans le noir n'est pas la même chose que mettre fin à une bagarre au marché. Tu ne peux pas aveugler un Messenger si tu veux finir le trajet en vie. Attends juste quelques semaines, je t'en supplie.

Leesha secoua la tête.

— Je dois soigner un enfant immédiatement.

— Alors, j'irai avec toi, dit Erny.

— Tu ne vas pas faire ça, Ernal, dit Bruna. Leesha doit accomplir cela seule.

Erny se tourna vers la vieille et ils se regardèrent fixement comme s'ils opposaient leurs volontés. Mais il n'y avait aucune volonté plus forte que celle de Bruna au Creux du Coupeur et Erny détourna vite les yeux.

Peu après, Leesha raccompagna son père jusqu'à la porte. Il ne voulait pas partir, pas plus qu'elle ne voulait qu'il la quitte, mais le ciel était rempli de couleurs et il devrait déjà se dépêcher pour

arriver chez lui à temps.

— Tu vas partir pendant combien de temps ? demanda Erny, serrant fort la balustrade du porche en regardant dans la direction d'Angiers.

Leesha haussa les épaules.

— Cela dépendra de ce que maîtresse Jizell a à m'enseigner et de ce qu'il reste à apprendre à Vika, l'apprentie qu'elle envoie ici. Deux ans, au moins.

— J'imagine que si Bruna peut s'en sortir sans toi aussi longtemps, je le pourrai moi aussi.

— Promets-moi que tu vérifieras les runes pendant mon absence, dit Leesha en lui touchant le bras.

— Bien sûr, répondit-il en se retournant pour l'étreindre.

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, mon bébé, dit Erny en la pressant contre elle. On se voit demain matin.

Puis il partit sur la route qui s'obscurcissait.

— Ton père a raison, dit Bruna lorsque Leesha retourna à l'intérieur.

— Ah oui ?

— Les Messagers sont des hommes comme les autres, la prévint Bruna.

— Oh, je n'en doute pas, dit Leesha en se rappelant la bagarre au marché.

— Le jeune maître Marick est peut-être charmant et souriant maintenant, expliqua la vieille, mais une fois que vous serez sur la route, il tentera sa chance, que tu le veuilles ou non, et lorsque vous atteindrez la forteresse dans la forêt, Cueilleuse d'Herbes ou pas, il y en aura peu pour croire la parole d'une jeune femme plutôt que celle d'un Messager.

Leesha secoua la tête.

— Il n'aura que ce que je lui donnerai, dit-elle, et rien de plus.

Bruna plissa les yeux, mais grommela, rassurée que Leesha soit consciente du danger.



Un coup sec retentit contre la porte juste après la première lumière. Leesha alla ouvrir et découvrit sa mère. Elona n'était pas revenue à la cabane depuis qu'elle s'en était fait chasser par le balai de Bruna. Elle entra en bousculant Leesha, la colère se lisant sur son visage.

La quarantaine passée, Elona aurait encore pu être la plus belle femme du village s'il n'y avait pas eu sa fille. Mais jouer le rôle de l'automne face à l'été de Leesha ne l'avait pas rendue humble. Elle avait beau s'incliner devant Erny en serrant les dents, elle se comportait comme une duchesse avec tous les autres.

— Ça ne te suffit pas de me voler ma fille, il faut que tu la fasses partir ? demanda-t-elle.

— Bonjour à toi aussi, mère, dit Leesha en fermant la porte.

— Toi, tu restes en dehors de ça ! l'interrompit Elona. La sorcière te manipule.

Bruna gloussa dans son porridge. Leesha s'interposa entre les deux, juste au moment où la vieille poussait son bol à moitié vide et s'essuyait la bouche de la manche pour répondre.

— Finis ton petit déjeuner, ordonna Leesha en plaçant de nouveau le bol devant elle.

» Je m'en vais parce que je le veux, mère, dit la jeune femme en se tournant vers Elona. Et lorsque je reviendrai, je ramènerai des remèdes que le Creux du Coupeur n'a pas vus depuis la jeunesse de Bruna.

— Et combien de temps ça te prendra, cette fois ? demanda Elona. Tu as déjà gaspillé tes meilleures années de fécondité, le nez dans de vieux livres poussiéreux.

— Mes meilleures... ! bégaya Leesha. Mère, j'ai à peine vingt ans !

— Exactement ! cria Elona. Tu devrais déjà avoir trois enfants, comme ton amie l'épouvantail. Au lieu de ça, je te vois sortir des bébés de tous les ventres du village sauf du tien.

— Au moins, elle a été assez intelligente pour ne pas dessécher le sien avec de la tisane de pomm, marmonna Bruna.

Leesha se retourna vers elle.

— Je t'avais dit de terminer ton porridge ! s'exclama-t-elle.

Bruna écarquilla les yeux.

Elle sembla sur le point de répondre, puis grogna et reporta son attention sur son bol.

— Je ne suis pas une jument reproductrice, mère, dit Leesha. J'attends autre chose de la vie.

— Quoi d'autre ? demanda Elona. Qu'est-ce qui pourrait être plus important ?

— Je ne sais pas, répondit honnêtement Leesha. Mais je le saurai lorsque je le trouverai.

— Et en attendant, tu laisses le Creux du Coupeur entre les mains d'une fille que tu n'as jamais vue et de cette maladroite de Darsy qui a failli tuer Ande et une dizaine d'autres encore.

— Cela ne durera que quelques années. Tu m'as traitée de bonne à rien toute ma vie et tu voudrais maintenant me faire croire que le Creux ne pourra pas vivre quelques années sans moi ?

— Et s'il t'arrive quelque chose ? demanda Elona. Si tu te fais tuer sur la route ? Qu'est-ce que je ferai ?

— Qu'est-ce que tu feras ? demanda Leesha. Pendant sept ans, tu m'as à peine adressé la parole, sauf pour m'inciter à pardonner à Gared. Tu ne sais plus rien de moi, mère. Tu n'as jamais pris la peine de te renseigner. Alors, ne fais pas comme si ma mort allait te toucher. Si tu veux tant l'enfant de Gared sur tes genoux, il va falloir que tu le portes toi-même.

Elona écarquilla les yeux et, comme lorsque Leesha s'entêtait lorsqu'elle était enfant, sa réponse ne se fit pas attendre :

— Je te l'interdis ! cria-t-elle, sa main ouverte filant vers le visage de Leesha.

Mais Leesha n'était plus une enfant. Elle était aussi grande que sa mère, plus rapide et plus forte. Elle attrapa le poignet d'Elona et le serra fort.

— L'époque où tes mots avaient encore un pouvoir sur moi est révolue, mère, dit Leesha.

Elona essaya de retirer sa main, mais Leesha la tint encore un peu, uniquement pour lui montrer qu'elle en était capable. Lorsqu'elle la lâcha enfin, Elona se frotta le poignet et regarda sa fille avec dédain.

— Tu reviendras un jour, Leesha, pesta-t-elle. Et ce sera bien pire pour toi ! Souviens-toi de ce que je te dis !

— Je crois qu'il est temps que tu partes, mère.

Leesha alla à la porte et lui ouvrit, au moment où Marick levait la main pour frapper.

Elona grogna, sortit en le bousculant et partit sur le chemin.

— Désolé de vous interrompre, dit Marick. Je suis venu pour la réponse de maîtresse Bruna. Je dois partir pour Angiers au milieu de la matinée.

Leesha regarda Marick. Sa mâchoire était contusionnée, mais son teint hâlé le cachait et les herbes qu'elle avait appliquées sur sa lèvre coupée et sur ses yeux avaient empêché qu'ils gonflent trop.

— Tu as l'air de t'être bien remis, dit-elle.

— Il faut guérir vite pour être performant dans mon métier, rétorqua Marick.

— Alors, va chercher ton cheval, dit Leesha, et reviens dans une heure. Je vais apporter la réponse de Bruna moi-même.

Marick afficha un large sourire.



— Tu fais bien de partir, dit Bruna lorsqu'elles se retrouvèrent enfin seules toutes les deux. Il n'y a plus aucun défi pour toi au Creux du Coupeur et tu es bien trop jeune pour stagner.

— Si tu crois que ce qui vient de se passer n'était pas un défi, tu ne faisais pas attention, répliqua Leesha.

— Peut-être que c'était un défi, mais l'issue n'a jamais fait de doute. Tu es devenue trop forte pour les gens comme Elona.

Forte, se dit-elle. C'est donc ça que je suis devenue ? La plupart du temps, elle n'avait pas l'impression de l'être, mais c'était pourtant vrai : aucun des habitants du Creux du Coupeur ne lui faisait plus peur.

Leesha remplit ses petits sacs, visiblement inadaptés, de quelques robes et de livres, d'un peu d'argent, de son étui à herbes, d'un tapis de couchage et de nourriture. Elle laissa ses beaux habits, les cadeaux que son père lui avait faits et d'autres possessions auxquelles elle était attachée. Les Messagers voyageaient léger et Marick n'apprécierait pas que son cheval soit surchargé. Bruna avait

dit que Jizell assurerait ses besoins le temps de son apprentissage, mais elle avait tout de même l'impression de se lancer dans sa nouvelle vie avec bien peu de chose.

Une nouvelle vie. La tension que cette idée faisait naître en elle s'accompagnait d'un sentiment d'excitation. Leesha avait lu tous les livres de la bibliothèque de Bruna, mais Jizell en avait bien d'autres et les Cueilleuses d'Herbes d'Angiers, si on pouvait les convaincre de les prêter, encore plus.

Mais alors que l'heure approchait, Leesha avait de plus en plus de mal à respirer. Où était son père ? Manquerait-il son départ ?

— C'est presque l'heure, dit Bruna.

Leesha leva la tête vers elle et s'aperçut que ses yeux étaient mouillés.

— Il faut se dire au revoir, dit la vieille. Nous n'aurons sans doute pas d'autre occasion.

— Que dis-tu, Bruna ? demanda Leesha.

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, fillette. Tu sais très bien ce que je veux dire. J'ai vécu bien plus que j'aurais dû et je ne suis pas éternelle.

— Bruna, je ne suis pas obligée de partir...

— Bah ! protesta la vieille avec un geste de la main. Tu maîtrises tout ce que je t'ai appris, ma fille, alors que ces années soient le dernier cadeau que je te fais. Va là-bas, observe et apprend tout ce que tu peux.

Elle écarta les bras et Leesha l'étreignit.

— Promets-moi simplement de veiller sur mes enfants lorsque je ne serai plus là. Ils peuvent être stupides et têtus, mais quand la nuit est noire, ils sont pleins de bonté.

— Je le ferai, promit Leesha. Et je te rendrai fière.

— Tu es incapable de faire autrement, dit la vieille.

Leesha pleura contre le châle rêche de la Cueilleuse d'Herbes.

— J'ai peur, Bruna.

— Le contraire serait étonnant, mais j'ai moi-même vu une bonne partie du monde et je n'ai jamais rien rencontré dont tu ne pourras te sortir.

Peu après, Marick arriva avec son cheval sur le chemin. Le Messenger avait une lance neuve à la main et son bouclier protégé était suspendu au pommeau de sa selle. Il ne paraissait pas souffrir de la raclée reçue la veille.

— Bonjour, Leesha ! cria-t-il en la voyant. Prête pour l'aventure ?

L'aventure. Ce mot refoula la tristesse et la peur et fit courir un frisson dans son échine.

Marick prit les sacs de Leesha et les accrocha sur son coursier angerien pendant que la jeune femme se tournait vers Bruna pour la dernière fois.

— Je suis trop vieille pour les adieux qui durent une demi-journée, dit Bruna. Prends soin de toi, ma fille.

La vieille lui donna une bourse et Leesha entendit le cliquetis de pièces milniennes, qui valaient une fortune à Angiers. Bruna tourna les talons et rentra chez elle avant que Leesha puisse protester.

Elle empocha rapidement la bourse. La vue de pièces de métal, si loin de Miln, pouvait tenter n'importe qui, y compris un Messenger. Leesha et Marick marchèrent de chaque côté du cheval sur le chemin de la ville pour rejoindre la route principale qui menait à Angiers. Leesha appela son père lorsqu'ils passèrent devant sa maison, mais il n'y eut aucune réponse. Elona les vit et rentra en faisant claquer la porte derrière elle.

Leesha baissa la tête. Elle espérait voir son père une dernière fois. Elle pensait à tous les villageois qu'elle croisait chaque jour et se disait qu'elle n'avait pas eu le temps de leur dire au revoir correctement. Les lettres qu'elle avait laissées à Bruna lui paraissaient terriblement inadaptées.

En arrivant sur la place du village, pourtant, Leesha fut soulagée. Son père l'y attendait et, derrière lui, tous les habitants du Creux, le long de la route. Ils s'approchèrent d'elle un par un lorsqu'elle passa, certains l'embrassant et d'autres lui donnant des cadeaux.

— Souviens-toi de nous et reviens, lui dit Erny.

Leesha le serra fort et ferma les yeux pour refouler des larmes.



— Les habitants du Creux t'aiment beaucoup, lui fit remarquer Marick pendant qu'ils traversaient la forêt.

Ils avaient quitté le Creux du Coupeur depuis des heures et les ombres s'allongeaient. Leesha était assise devant lui sur la large selle de son coursier et la bête semblait bien la supporter, elle et ses bagages.

— Parfois, j'en arrive à le croire moi-même, dit-elle.

— Pourquoi ne devrais-tu pas le croire ? demanda Marick. Tu es belle comme l'aube et tu peux guérir toutes les maladies. J'ai du mal à voir comment on pourrait ne pas t'aimer.

Leesha éclata de rire.

— Belle comme l'aube ? demanda-t-elle. Va voir le pauvre Jongleur à qui tu as volé cette réplique et dis-lui de ne plus jamais l'utiliser.

Marick éclata de rire, et la serra un peu plus dans ses bras.

— Tu sais, lui dit-il à l'oreille, nous n'avons jamais parlé de ma rétribution pour t'escorter.

— J'ai de l'argent, dit Leesha en se demandant combien de temps elle pourrait tenir à Angiers avec son pécule.

— Moi aussi, répondit Marick en riant. L'argent ne m'intéresse pas.

— Alors, à quelle sorte de récompense penses-tu, maître Marick ? Tu veux encore gagner un baiser ?

Marick eut un petit rire et ses yeux de loups étincelèrent.

— Le baiser était la récompense pour t’avoir apporté une lettre. Mais te conduire saine et sauve jusqu’à Angiers sera... plus cher.

Il glissa ses hanches contre elle, un geste dont la signification était claire.

— Tu mets toujours la charrue avant les bœufs, dit Leesha. À ce rythme-là, tu auras de la chance d’obtenir un baiser.

— On verra, répondit Marick.

Ils établirent leur campement peu après. Leesha prépara le dîner pendant que le Messenger installait les runes. Lorsque le ragoût fut chaud, elle émietta quelques herbes supplémentaires dans l’assiette de Marick avant de la lui donner.

— Mange vite, dit-il en enfournant une grosse cuillerée de ragoût dans sa bouche. Il vaut mieux être dans la tente avant que les chthoniens sortent. Les voir de près peut être effrayant.

Leesha regarda la tente que Marick avait préparée, à peine assez grande pour une personne.

— Elle est petite, dit-il avec un clin d’œil, mais nous pourrons nous réchauffer dans la fraîcheur de la nuit.

—C’est l’été, lui rappela-t-elle.

— Oui, mais je sens une brise froide chaque fois que tu parles, dit Marick en riant. Peut-être qu’on pourra trouver un moyen de faire fondre la glace. De plus, dit-il en montrant l’extérieur du cercle où les formes brumeuses des chthoniens commençaient déjà à se former, tu ne pourras pas aller bien loin.



Il était plus fort qu’elle et elle n’obtint pas plus de résultats en se débattant qu’elle en avait eu en lui disant « non ». Les chthoniens hurlaient autour d’eux alors qu’elle subissait ses baisers et ses caresses gauches et rugueuses. Et lorsque sa virilité lui faisait défaut, invariablement, elle le réconfortait avec des mots gentils et lui proposait des remèdes d’herbes et de racines qui ne faisaient qu’empirer son état.

Parfois, il se mettait en colère et elle avait peur qu’il la frappe. À d’autres moments, il pleurait, car quel genre d’homme ne peut disséminer sa semence ? Leesha supportait tout cela, car cette épreuve n’était qu’un maigre sacrifice pour aller à Angiers.

Je le protège de lui-même, se disait-elle chaque fois qu’elle ajoutait des herbes à sa nourriture, car quel homme aurait voulu devenir un violeur ? Mais en vérité, elle n’avait que peu de remords. Se servir de ses connaissances pour lui mettre son drapeau en berne ne l’amusait pas, mais au plus profond d’elle-même, elle ressentait une froide satisfaction. C’était comme si toutes ses ancêtres, depuis l’époque lointaine où un homme avait pris de force une femme pour la première fois, acquiesçaient gravement pour approuver qu’elle l’ait émasculé avant qu’il la déflore.

Les jours passaient lentement et l’humeur de Marick variait de revêche à maussade à mesure que

les échecs nocturnes s'accumulaient. La nuit précédente, il avait bu toute son outre à vin et semblait prêt à sortir du cercle et à s'abandonner aux démons. Le soulagement de Leesha fut palpable lorsqu'elle vit la forteresse de la forêt apparaître devant eux dans les bois. Elle eut le souffle coupé en voyant les hautes murailles aux runes laquées, dures et solides, assez grandes pour contenir plusieurs fois le Creux du Coupeur.

Les rues d'Angiers étaient recouvertes de bois pour empêcher les démons de sortir du sol ; dans toute la ville, on marchait sur des planches. Marick l'emmena au cœur de la cité et la déposa devant le dispensaire de Jizell. Il lui agrippa le bras alors qu'elle se tournait pour partir, serrant si fort qu'il lui fit mal.

—Ce qui s'est passé en dehors de ces murailles ne doit pas y entrer, dit-il.

— Je n'en parlerai à personne, lui répondit-elle.

— Assure-t'en. Parce que si tu le fais, je te tuerai.

— Je le jure. Parole de Cueilleuse.

Marick grogna et la lâcha. Il tira fort sur la bride de son coursier et partit au petit galop.

Les lèvres de Leesha s'étirèrent en un mince sourire lorsqu'elle rassembla ses affaires et se dirigea vers le dispensaire.



15

UNE FORTUNE AU VIOLON

325 AR

Ily avait de la fumée, du feu, et les cris d'une femme couvraient ceux des chthoniens.

Je t'aime !

Roger se réveilla, le cœur battant. L'aube s'était levée au-dessus des hautes murailles de Fort Angiers et une douce lumière sourdait à travers les fentes des volets. Il serra fort son talisman de sa main valide et attendit que les battements de son cœur se calment, tandis que la lumière s'intensifiait. La petite poupée, une création d'enfant faite de bois, de ficelle et surmontée d'une mèche de cheveux rouges, était tout ce qu'il lui restait de sa mère.

Il ne se rappelait ni son visage, perdu dans la fumée, ni grand-chose d'autre de cette nuit-là, mais il se souvenait de ses derniers mots. Il les entendait sans cesse en rêve.

Je t'aime !

Il frotta les cheveux entre le pouce et l'annulaire de sa main mutilée. Il ne restait plus qu'une cicatrice aux bords irréguliers à la place de son index et de son majeur, mais grâce à elle, il n'avait rien perdu d'autre.

Je t'aime !

Le talisman était la rune de protection secrète de Roger, quelque chose qu'il ne partageait même pas avec Arrick qui était pourtant comme son père. Il l'avait aidé pendant les longues nuits où les ténèbres l'étouffaient et les cris des chthoniens le faisaient trembler de peur.

Mais le jour était venu et la lumière lui apportait un sentiment de sécurité. Il embrassa la petite poupée et la rangea dans la poche secrète qu'il avait cousue dans la ceinture de son pantalon bigarré. La savoir là le rendait courageux. Il avait dix ans.

Roger se leva de son matelas de paille, s'étira et sortit lentement de la minuscule chambre en bâillant. Il eut mal au cœur en voyant Arrick inconscient, écroulé sur la table, les mains serrées autour du goulot d'une bouteille vide, comme s'il avait voulu l'étrangler pour en tirer les dernières gouttes.

Chacun avait son talisman.

Roger s'approcha et ôta la bouteille des doigts de son maître.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ? demanda Arrick en tournant un peu la tête.

— Tu t'es encore endormi sur la table, dit Rojer.

— Oh, c'est toi, mon garçon. J'croisais qu'c'était encore ce foutu proprio.

— Le loyer est en retard. On est censés jouer sur la petite cour, ce matin.

— Le loyer, toujours le loyer, grommela Arrick.

— Si nous ne payons pas aujourd'hui, lui rappela Rojer, maître Keven a juré qu'il nous mettrait dehors.

— Alors, nous jouerons, dit Arrick en se levant.

Il perdit l'équilibre et tenta de se rattraper à la chaise, mais ne réussit qu'à la faire tomber sur lui une fois par terre.

Rojer alla l'aider, mais Arrick le repoussa.

— Je vais bien ! dit-il, comme s'il défiait le garçon de dire le contraire, en se remettant difficilement debout. Je pourrais faire un saut périlleux arrière !

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir s'il avait assez de place et, à en juger par sa mine, il regrettait de s'être vanté.

— Nous devrions garder ça pour le spectacle, dit aussitôt Rojer.

Arrick tourna la tête vers lui.

— Tu as sans doute raison, répondit-il.

Ils en furent tous les deux soulagés.

— J'ai la gorge sèche, reprit Arrick. Il faut que je boive avant de chanter.

Rojer acquiesça et se hâta de remplir une tasse en bois de l'eau de la cruche.

— Pas de l'eau. Apporte-moi du vin. J'ai besoin d'un petit coup de griffe de mon démon personnel.

— On n'a plus de vin, dit Rojer.

— Alors, cours en acheter, lui ordonna Arrick.

Il tituba jusqu'à sa bourse et trébucha, ne se rattrapant que de justesse. Rojer se précipita pour le soutenir.

Arrick lutta un moment pour dénouer les ficelles de sa bourse, puis finit tout simplement par la frapper contre la table. Le tissu heurta le bois en silence et Arrick grogna.

— Pas un klat ! s'écria-t-il, frustré, en lançant la bourse.

Ce geste lui fit perdre l'équilibre et il tourna sur lui-même avant de s'effondrer par terre dans un bruit sourd.

Il s'était remis à quatre pattes lorsque Rojer le rejoignit, mais il eut un haut-le-cœur et cracha du vin et de la bile sur le sol. Il serra les poings et se contracta. Le garçon pensa qu'il allait encore vomir, mais il s'aperçut, quelques instants plus tard, que son maître pleurait.

— Ce n'était pas comme ça lorsque je travaillais pour le duc, gémit Arrick. J'avais de l'argent plein les poches.

Seulement parce que le duc te payait ton vin, pensa Rojer, mais il était assez intelligent pour ne pas le dire à voix haute. Annoncer à Arrick qu'il buvait trop était le plus sûr moyen de le mettre en colère.

Il nettoya son maître et le soutint jusqu'à son matelas, où il perdit de nouveau connaissance. Rojer prit alors un chiffon pour laver le sol. Il n'y aurait pas de spectacle ce jour-là.

Il se demanda si maître Keven allait vraiment les jeter dehors et où ils iraient si c'était le cas. Les murailles de protection d'Angiers étaient solides, mais il y avait des trous dans le filet au-dessus de la ville et les démons du vent n'étaient pas rares. L'idée de passer une nuit dans la rue le terrifiait.

Il détailla leurs maigres possessions en se demandant s'il y avait là quelque chose qu'il pourrait vendre. Arrick avait cédé le destrier de Geral et le bouclier protégé lorsque les temps étaient devenus durs, mais le cercle portatif du Messenger était toujours là. Il en tirerait un bon prix, mais Rojer n'osait pas le vendre. Arrick boirait et jouerait avec l'argent ainsi gagné et ils n'auraient plus rien pour se protéger lorsqu'ils se retrouveraient pour de bon à la rue.

L'époque où Arrick travaillait pour le duc manquait aussi à Rojer. Les prostituées de Rhinebeck appréciaient Arrick et elles traitaient Rojer comme leur fils. Tous les jours, une dizaine de poitrines parfumées le serraient contre elles ; les femmes lui donnaient des bonbons et il avait appris à les maquiller et les apprêter. Il ne voyait alors guère son maître : Arrick le laissait souvent au bordel lorsqu'il partait pour les hameaux, sa douce voix allant porter au loin les décrets ducaux.

Mais le duc n'avait pas aimé trouver un jeune garçon pelotonné dans le lit lorsqu'il était entré en titubant la chambre de sa pute préférée, une nuit, ivre et excité. Il avait décidé que Rojer devait partir et Arrick avec lui. Le garçon savait que c'était sa faute s'ils vivaient à présent dans la pauvreté. Le Jongleur, comme ses parents, avait tout sacrifié pour s'occuper de lui.

Mais contrairement à ses parents, Rojer pouvait faire quelque chose pour lui.



Rojer courait aussi vite qu'il pouvait, en espérant que la foule serait encore là. Même maintenant, beaucoup se déplaçaient encore pour un spectacle de Beauchant, mais ils n'attendraient pas éternellement.

Il portait sur l'épaule le « sac à merveilles » d'Arrick. Comme leurs habits, le sac était fait de morceaux élimés de livrées de Jongleur cousus ensemble, aux couleurs passées. Le sac contenait tous les ustensiles qui permettaient à un saltimbanque d'exercer son art. Rojer savait se servir de tous, à l'exception des balles de jonglage colorées.

Ses pieds nus recouverts de cals frappaient le trottoir. Rojer avait des bottes et des gants assortis à son habit, mais il les avait laissés. Il préférerait la prise de ses orteils aux semelles usées de ses bottes à grelots chamarrées, et il détestait les gants.

Arrick avait rempli les doigts du gant droit avec du coton pour masquer l'infirmité de Rojer. De minces fils reliaient les fausses phalanges aux doigts restants pour qu'elles se plient en même temps. C'était une ruse très bien pensée, mais Rojer avait honte chaque fois qu'il enfilait l'objet gênant sur sa main mutilée. Arrick insistait pour qu'il les porte, mais son maître ne pouvait pas le punir pour quelque chose qu'il ignorait.

Une foule grincheuse grouillait sur la petite cour lorsque Rojer arriva ; il y avait peut-être une vingtaine de personnes, dont pas mal d'enfants. Rojer se rappelait une époque où la rumeur d'un spectacle d'Arrick Beauchant en attirait des centaines, des quatre coins de la ville et même des hameaux alentour. Il aurait pu alors chanter dans le temple, pour le Créateur, ou dans l'amphithéâtre du duc. À présent, la petite cour était le meilleur endroit que la guilde pouvait lui offrir et il ne la remplissait même pas.

Mais un peu d'argent valait mieux que pas du tout. Si une dizaine de personnes seulement donnaient à Rojer une pièce d'un klat, il pourrait acheter une autre nuit à maître Keven, tant que la guilde ne le surprenait pas en train de donner un spectacle sans son maître. Si cela arrivait, le loyer en retard deviendrait le cadet de leurs soucis.

Il traversa la foule en dansant, en saluant et en lançant des graines séchées qu'il puisait dans le sac. Les cosses tournoyaient et flottaient dans son sillage, formant une traînée multicolore.

—L'apprenti d'Arrick ! s'écria l'un des spectateurs. Beauchant va venir, finalement !

Il y eut des applaudissements et Rojer sentit son estomac se retourner. Il voulait dire la vérité, mais la première règle du jonglage d'Arrick était de ne jamais dire ou faire quoi que ce soit qui puisse interrompre la bonne humeur d'une foule.

La scène de la petite cour avait trois gradins. Au fond, une charpente conçue pour amplifier le son protégeait également les artistes du mauvais temps. Des runes, vieilles et à moitié effacées, étaient inscrites sur le bois. Rojer se demandait si elles pourraient lui servir d'abri au cas où son maître et lui seraient mis à la porte ce soir-là.

Il monta les marches en courant, fit des sauts de main sur scène et, d'un geste précis du poignet, lança le chapeau pour la quête juste devant la foule.

Rojer avait l'habitude de chauffer le public pour son maître et, pendant quelques minutes, il fit son numéro. Il enchaîna les roues, raconta des blagues, exécuta des tours de magie et fit quelques imitations de figures d'autorité bien connues. Rires. Applaudissements. Peu à peu, la foule grossit. Trente. Cinquante. Mais de plus en plus de spectateurs murmuraient entre eux, impatients de voir arriver Arrick Beauchant. L'estomac de Rojer se noua et il toucha le talisman dans sa poche secrète pour se donner du courage.

Afin de repousser l'inévitable autant que possible, il fit avancer les enfants pour leur raconter l'histoire du Retour. Il joua bien toutes les parties et certains hochèrent la tête pour montrer leur approbation, mais on lisait aussi de la déception sur de nombreux visages. N'était-ce pas Arrick qui, habituellement, chantait ce récit ? Ne venaient-ils pas pour ça ?

—Où est Beauchant ? cria quelqu'un dans le fond.

Ses voisins le firent taire, mais ses mots restèrent suspendus en l'air. Lorsque Rojer en termina avec les enfants, quelques grommellements de mécontentement s'élevèrent.

— Je suis venu pour écouter une chanson ! cria le même homme, et, cette fois-ci, d'autres acquiescèrent.

Roger était assez censé pour ne pas répondre à ses attentes. Il n'avait jamais eu une voix forte et elle se brisait chaque fois qu'il tenait une note plus de quelques secondes. La foule s'énervait s'il chantait.

Il se tourna vers le sac à merveilles à la recherche d'une alternative et écarta les balles de jonglage, un peu honteux. Il pouvait lancer et attraper convenablement avec sa main droite mutilée, mais sans index pour faire tourner correctement la balle et avec trois doigts seulement pour la rattraper, il ne parvenait pas à maîtriser l'interaction complexe entre les deux mains que requérait le jonglage.

— Quel genre de Jongleur ne peut ni chanter, ni jongler ? criait parfois Arrick.

Un qui n'est pas très bon, se disait Roger.

Il savait mieux se servir des couteaux dans le sac, mais appeler des spectateurs pour qu'ils se collent au mur pendant qu'il lançait exigeait un permis spécial de la guilde. Pour l'assister, Arrick choisissait toujours une fille aux formes généreuses qui finissait le plus souvent dans son lit après le spectacle.

— Je crois qu'il ne viendra pas, lança le même homme.

Roger le maudit en silence.

D'autres spectateurs partirent à sa suite. Il y avait bien quelques klats, jetés dans le sac par pitié, mais si Roger n'agissait pas rapidement, ils n'auraient pas de quoi satisfaire maître Keven. Il posa les yeux sur l'étui du violon et s'en empara aussitôt en s'apercevant qu'il ne restait plus que quelques badauds. Il sortit l'archet qui sembla, comme toujours, s'adapter parfaitement à sa main mutilée. Il n'avait pas besoin de ses doigts manquants pour ça.

Dès que l'archet toucha une corde, la musique emplit la place. Certains de ceux qui partaient s'arrêtèrent pour écouter, mais Roger ne leur prêtait plus attention.

Il ne se rappelait pas grand-chose de son père, Jessum, mais il gardait un souvenir vivace de lui en train d'applaudir et de rire pendant qu'Arrick jouait du violon. Quand il faisait de la musique, Roger sentait l'amour de son père de la même façon qu'il sentait celui de sa mère en touchant son talisman. Cette affection lui apportait un sentiment de sécurité et éloignait sa peur. Il se perdait dans la caresse vibrante des cordes.

Habituellement, il ne jouait que pour accompagner le chant d'Arrick, mais cette fois, Roger alla plus loin et laissa sa musique envahir l'espace que Beauchant aurait occupé. Les doigts de sa main gauche allaient très vite et la foule se mit bientôt à battre des mains, lui fournissant une cadence sur laquelle entremêler ses notes. Il joua encore plus vite alors que le tempo s'intensifiait et se mit à danser sur les planches au rythme de la musique. Lorsqu'il posa un pied sur une des marches de la scène et qu'il exécuta un saut périlleux arrière sans manquer une note, la foule hurla.

Le bruit interrompit sa transe. Il remarqua alors que la cour était remplie et que des gens s'entassaient même dehors pour l'écouter. Cela faisait bien longtemps qu'Arrick n'avait pas attiré autant de monde ! Surpris, Roger faillit même manquer une note et serra les dents pour s'accrocher à la musique et replonger enfin dedans.



—C’était une belle prestation, dit quelqu’un à Rojer.

Celui-ci comptait les pièces en bois dans le chapeau.

Presque trois cents klats ! Keven ne les embêterait plus pendant un mois.

— Merci..., répondit Rojer, mais sa voix se brisa lorsqu’il leva les yeux.

Les maîtres Jasin et Edum se tenaient devant lui. Des membres de la guilde.

—Où est ton maître, Rojer ? demanda Edum d’un air sévère.

C’était un maître acteur et un mime dont les pièces étaient réputées pour attirer des spectateurs d’endroits aussi éloignés que Fort Rizon.

La gorge de Rojer se serra et il se mit à rougir. Il baissa les yeux en espérant qu’ils prennent sa peur et sa culpabilité pour de la honte.

— Je... je ne sais pas, dit-il. Il était censé venir.

— Encore ivre, je parie, cracha Jasin.

Connu aussi sous le nom de Doreson, qu’il s’était, d’après la rumeur, lui-même attribué, il jouissait d’une certaine renommée en tant que musicien, mais il était surtout le neveu du seigneur Janson, premier ministre du duc Rhinebeck, et il n’oubliait jamais de le rappeler.

— Le vieux Beauchant est souvent bourré, ces temps-ci.

—C’est un miracle qu’il ait gardé son permis aussi longtemps, dit Edum. J’ai entendu dire qu’il s’était fait dessus au beau milieu d’un spectacle, le mois dernier.

—C’est faux ! protesta Rojer.

— Si j’étais toi, je m’inquiéteraïs plutôt pour moi, dit Jasin en pointant un long doigt vers le visage de Rojer. Connais-tu le montant de l’amende pour avoir récolté de l’argent lors d’un spectacle non autorisé ?

Rojer pâlit. Arrick pourrait perdre son permis. Si la guilde portait en plus l’affaire devant le magistrat, ils pourraient tous les deux se retrouver à couper du bois, des chaînes aux pieds.

Edum éclata de rire.

— Ne t’en fais pas, mon garçon. Tant que la guilde a sa part, dit-il en prélevant une grande partie des pièces en bois que Rojer avait gagnées, je ne pense pas que nous soyons obligés de faire un rapport concernant cet incident.

Rojer estima qu’il valait mieux ne pas protester lorsque les hommes partagèrent et empochèrent plus de la moitié de l’argent. Les caisses de la guilde des Jongleurs n’en verraient qu’une petite partie, voire pas la moindre.

— Tu es doué, mon garçon, dit Jasin en se retournant pour partir. Tu devrais envisager de prendre un maître avec de meilleures perspectives d’avenir. Viens me voir lorsque tu en auras assez de

nettoyer derrière le vieux Vilainchant.

La déception de Rojer s'estompa dès l'instant où il secoua le chapeau de quête. La moitié de la recette représentait tout de même plus que ce qu'il avait espéré pouvoir gagner. Il se dépêcha de rentrer à l'auberge et ne s'arrêta qu'une fois en route, pour aller voir un maître Keven blême de colère.

— Tu n'as pas intérêt à venir mendier pour ton maître, mon garçon, dit-il.

Rojer secoua la tête et tendit une bourse à l'homme.

— Mon maître dit qu'il y en a assez pour dix jours, expliqua-t-il.

Keven ne cacha pas sa surprise lorsqu'il soupesa le sac et entendit le cliquetis satisfaisant des pièces de bois qui s'entrechoquaient à l'intérieur. Il hésita un instant, puis grogna et empocha la bourse en haussant les épaules.

Arrick dormait toujours lorsqu'il rentra. Rojer savait que son maître ne s'apercevrait même pas que le propriétaire avait été payé. Il prendrait bien soin de l'éviter et se féliciterait d'avoir passé dix jours sans le régler.

Il laissa les quelques pièces restantes dans la bourse d'Arrick. Il dirait à son maître qu'il les avait trouvés au fond du sac à merveilles. Cela arrivait rarement depuis qu'ils n'avaient plus d'argent, mais Arrick ne poserait pas de question une fois qu'il aurait remarqué ce que Rojer avait rapporté.

Le garçon posa la bouteille de vin près d'Arrick endormi.



Arrick était déjà debout lorsque Rojer se leva, le lendemain, et il examinait son maquillage sur un miroir à main fendu. Il n'était plus très jeune, mais il n'était pas encore assez vieux pour que sa trousse à maquillage de Jongleur ne puisse pas le rajeunir. Ses longs cheveux décolorés par le soleil étaient encore plus blonds que gris et sa barbe brune, assombrie par la teinture, cachait la peau qui commençait à pendre sous son menton. Le fond de teint avait exactement la même couleur que sa peau bronzée, si bien qu'il dissimulait presque parfaitement les rides autour de ses yeux bleus.

— Nous avons eu de la chance hier soir, mon garçon, dit-il en grimaçant pour voir si le maquillage tenait, mais nous ne pourrons pas toujours éviter Keven. Ce blaireau chevelu finira bien par nous attraper et lorsqu'il le fera, je préférerais... (Il plongea une main dans la bourse, en sortit les pièces et les jeta en l'air.)... que nous ayons plus de six klats.

Ses mains se déplacèrent si vite que le garçon n'arriva pas à les suivre des yeux. Arrick attrapa les pièces en l'air et se mit à jongler avec à une cadence confortable.

— Tu t'es entraîné au jonglage, mon garçon ? demanda-t-il.

Avant que Rojer puisse ouvrir la bouche pour répondre, Arrick lança un des klats vers lui. Le garçon connaissait cette ruse mais, prêt ou pas, il sentit une vague de peur lorsqu'il attrapa la pièce de la main gauche et qu'il la jeta en l'air. D'autres pièces suivirent en une rapide succession et il lutta pour les contrôler, les rattrapant de sa main mutilée pour les envoyer dans l'autre et les lancer

de nouveau.

Le temps d'arriver à quatre pièces, il était terrifié. Lorsque Arrick en ajouta une cinquième, Rojer dut s'agiter dans tous les sens pour les garder toutes en mouvement. Le Jongleur préféra ne pas lancer la sixième et attendit patiemment. Effectivement, quelques instants plus tard, Rojer tomba par terre dans un cliquetis de pièces.

Le garçon craignit l'inévitable diatribe de son maître, mais Arrick se contenta de pousser un profond soupir.

— Enfile tes gants, dit-il. Il faut sortir et aller remplir notre bourse.

Le soupir lui fit encore plus mal qu'une réprimande et une gifle sur l'oreille. La colère signifiait qu'Arrick attendait mieux de sa part. Un soupir indiquait que son maître avait abandonné.

— Non, dit-il.

Le mot était sorti avant qu'il puisse le retenir, mais maintenant qu'il était lâché, Rojer sentit qu'il était aussi juste qu'un coup d'archet de sa main mutilée.

Arrick fulmina derrière sa moustache, choqué de l'audace du garçon.

— Je parlais des gants, précisa Rojer qui vit alors l'expression d'Arrick passer de la colère à la curiosité. Je ne veux plus les porter. Je les déteste.

Arrick soupira et déboucha sa nouvelle bouteille de vin avant de s'en servir une tasse.

— Nous étions bien d'accord sur le fait que les gens t'engageraient moins volontiers s'ils connaissaient ton infirmité ? demanda-t-il en pointant la bouteille vers le garçon.

— Nous ne nous sommes jamais mis d'accord. Tu m'as juste dit un jour de mettre les gants.

Arrick partit d'un petit rire.

— Désolé de t'ôter tes illusions, mon garçon, mais c'est ainsi que les choses se passent entre les maîtres et leurs apprentis. Personne ne veut d'un jongleur infirme.

— Je ne suis donc que ça ? demanda Rojer. Un infirme ?

— Bien sûr que non. Je ne t'échangerais contre aucun autre apprenti d'Angiers. Mais tout le monde n'est pas prêt à regarder au-delà de ta cicatrice démoniaque pour voir la personne qui se trouve derrière. Ils te donneront un surnom moqueur et riront à tes dépens au lieu de rire à tes blagues.

— Je m'en fiche, dit Rojer. Avec les gants, j'ai l'impression d'être un imposteur, et ma main est assez moche sans que les faux doigts la rendent encore plus laide. Peu m'importe pourquoi ils rient, tant qu'ils viennent et qu'ils paient.

Arrick le regarda longuement en pianotant sur sa tasse.

— Fais-moi voir les gants, finit-il par dire.

Ils étaient noirs et remontaient jusqu'à la moitié de son avant-bras, où ils s'achevaient sur des triangles de couleurs vives et des clochettes. Rojer les lança à son maître en fronçant les sourcils.

Arrick les attrapa et les examina un bref instant, puis il les jeta par la fenêtre et s'essuya les mains, comme si elles avaient été salies au contact des gants.

— Prends tes bottes et allons-y, dit-il avant d’avalier le reste de sa tasse.

— Je n’aime pas trop les bottes non plus, risqua Rojer.

Arrick sourit au garçon.

— Ne pousse pas trop, le prévint-il avec un clin d’œil.



Les règles de la guilde autorisaient les Jongleurs munis d’un permis à jouer à n’importe quel coin de rue, tant qu’ils ne bloquaient pas la circulation et ne gênaient pas le commerce. Certains commerçants les engageaient même pour attirer l’attention sur leur boutique ou leur taverne.

Le problème de boisson d’Arrick leur avait aliéné la plupart des taverniers et ils faisaient donc leur spectacle dans la rue. Arrick dormait tard et les meilleurs emplacements étaient pris depuis longtemps par les autres Jongleurs. L’endroit qu’ils trouvèrent n’était pas idéal : au coin d’une rue secondaire, à l’écart des principales voies de passage.

— Ça ira, grommela Arrick. Attire la clientèle, mon garçon, pendant que je prépare.

Rojer acquiesça et partit en courant. Dès qu’il croisait des passants, il faisait des roues ou marchait sur les mains, les clochettes cousues sur son habit sonnant comme une invitation.

— Spectacle de Jongleur ! criait-il. Venez voir Arrick Beauchant !

Ses acrobaties et le crédit encore associé au nom de son maître lui permirent d’attirer pas mal de curieux. Certains le suivirent même, applaudissant et riant de ses cabrioles.

Un homme donna un coup de coude à sa femme.

— Regarde, c’est le garçon infirme de la petite cour !

— Tu es sûre ? demanda-t-elle.

— Regarde sa main ! dit l’homme.

Rojer fit semblant de ne rien entendre et repartit à la recherche d’autres clients. Il emmena bientôt sa petite troupe à son maître et trouva Arrick en train de jongler avec un couteau de boucher, un fendoir à viande, une hachette, un petit tabouret et une flèche à une cadence tranquille, plaisantant avec les passants qu’il avait lui-même attirés.

— Et voici mon assistant, cria Arrick à la foule. Rojer Mimain !

Rojer était déjà en train de courir lorsqu’il comprit le nom. À quoi jouait Arrick ?

Il était de toute façon trop tard pour ralentir ; il tendit les bras, se propulsa en avant et effectua trois sauts périlleux, atterrissant à quelques pas de son maître. Arrick saisit le couteau de boucher de l’assemblage mortel avec lequel il jonglait et l’envoya vers le garçon.

Comme il s’attendait à ce geste, Rojer virevolta et attrapa en plein vol, de sa main gauche, le couteau émoussé et spécialement lesté. Il acheva sa figure en dépliant le bras pour lancer la lame droit vers la tête d’Arrick.

Le Jongleur tournoya à son tour et termina son mouvement le couteau entre les dents. La foule les acclama et lorsque la lame reprit sa place en l'air avec les autres outils, une multitude de klats cliquetèrent dans le chapeau.

— Rojer Mimain ! cria Arrick. Il n'a que dix ans, huit doigts, et il est pourtant plus dangereux avec un couteau qu'un adulte !

La foule applaudit. Rojer leva sa main estropiée pour que tout le monde puisse la voir et les spectateurs lancèrent des « oooh » et des « aaah ». L'insinuation d'Arrick avait fait croire à la plupart qu'il avait attrapé et jeté la lame avec sa main mutilée. Les spectateurs le diraient à d'autres qui exagéreraient en le racontant à leur tour. Pour éviter que la foule lui attribue un sobriquet, Arrick lui avait trouvé un nom de scène.

— Rojer Mimain, murmura le garçon pour tester le nom dans sa propre bouche.

— Hop ! cria Arrick.

Rojer se retourna pour découvrir que son maître venait de lui lancer la flèche.

Il attrapa le projectile entre ses deux mains juste avant qu'il atteigne son visage, tournoya encore et tourna le dos à la foule. De sa bonne main, il lança la flèche entre ses jambes vers son maître, mais lorsqu'il eut fini son geste et qu'il fit de nouveau face aux spectateurs, sa main droite était tendue !

— Hop ! répondit-il.

Feignant la peur, Arrick laissa tomber toutes les lames avec lesquelles il jonglait, mais le tabouret tomba dans ses mains, juste à temps pour que la flèche aille se planter en son centre. Le Jongleur l'examina comme s'il était émerveillé par sa propre chance. Il arracha la flèche d'un petit coup de poignet et elle se transforma en un bouquet de fleurs qu'il offrit à la plus belle femme du public. D'autres pièces tombèrent alors dans le chapeau.

En voyant son maître passer à la magie, Rojer courut vers le sac à merveilles pour en tirer les instruments dont Arrick aurait besoin. Un cri s'éleva alors de la foule.

— Joue du violon ! lança un homme.

Aussitôt, un brouhaha vint lui faire écho, demandant la même chose. Rojer leva les yeux et découvrit l'homme qui réclamait si bruyamment Beauchant la veille.

— Vous êtes d'humeur musicale, hein ? rétorqua Arrick, toujours prompt à réagir à la foule.

Des acclamations lui répondirent. Arrick alla donc chercher le violon dans le sac. Il le bloqua sous son menton et se retourna vers le public. Mais avant qu'il ait pu poser l'archet sur une corde, l'homme cria :

— Pas toi, le garçon ! Laisse Mimain jouer !

Irrité, Arrick jeta un regard à Rojer, alors que la foule se mettait à entonner :

« Mimain ! Mimain ! »

Il finit par hausser les épaules et tendre l'instrument à son apprenti.

Rojer prit le violon, les mains tremblantes.

« Ne vole jamais la vedette à ton maître » était l'une des règles de base pour les apprentis. Mais la

foule réclamait qu'il joue, et l'archet lui paraissait tellement à sa place dans sa main mutilée libérée de son maudit gant. Il ferma les yeux, sentit les cordes immobiles sous ses doigts, puis il en tira un lent bourdonnement. Le public se calma et il joua doucement pendant quelques instants, caressant les cordes comme le dos d'un chat, pour le faire ronronner.

Le violon devint vivant dans ses mains. Rojer le guida comme une partenaire dans un quadrille et l'emporta dans un tourbillon sonore. Il oublia la foule. Il oublia Arrick. Seul avec sa musique, il explora de nouvelles harmonies tout en conservant une mélodie perpétuelle, improvisant sur le rythme de battements de mains qui lui semblaient appartenir à un autre monde.

Il ne sut pas combien de temps cela dura. Il aurait pu rester à jamais dans cet univers, mais il y eut un claquement et quelque chose vint frapper sa main. Il secoua la tête pour sortir de sa transe et leva les yeux vers le public silencieux aux yeux écarquillés.

— Une corde a cassé, dit-il d'un air penaud.

Il jeta un coup d'œil à son maître qui se trouvait dans le même état de choc que les autres spectateurs. Arrick leva lentement les mains et se mit à applaudir.

La foule l'imita peu après et il reçut un tonnerre d'applaudissements.



— Ton violon va nous rendre riches, mon garçon, dit Arrick en comptant leur part. Riches !

— Assez riches pour payer ce que tu dois à la guilde ? demanda quelqu'un.

Ils se retournèrent et virent maître Jasin adossé à un mur. Ses deux apprentis, Sali et Abrum, étaient près de lui. Sali chantait d'une voix de soprano aussi belle qu'elle-même était laide. Arrick disait parfois en plaisantant que, si elle portait un casque à cornes, le public risquerait de la confondre avec un démon de pierre. Abrum avait une voix de basse si profonde qu'elle faisait vibrer les rues couvertes de planches. Il était grand et maigre avec des pieds et des mains gigantesques. Si Sali était un démon de pierre, lui en était un de bois.

Comme Arrick, maître Jasin était un alto à la voix riche et claire. Au lieu de la tunique bariolée des Jongleurs, il portait des habits onéreux de belle laine bleue rehaussée de fils dorés. Ses longs cheveux noirs et les poils de sa moustache étaient pommadés et bien entretenus.

Jasin était un homme de taille moyenne, mais cela ne le rendait pas moins dangereux. Il avait un jour poignardé un Jongleur dans l'œil au cours d'une dispute pour un coin de rue. Le magistrat avait estimé qu'il s'agissait de légitime défense, mais les rumeurs dans la salle des apprentis de la maison de la guilde donnaient une autre version.

— Le paiement de mes cotisations à la guilde ne te regarde pas, Jasin, dit Arrick en jetant aussitôt les pièces dans le sac à merveilles.

— Ton apprenti t'a peut-être sauvé la mise pour le spectacle d'hier, Vilainchant, mais son violon ne pourra pas toujours venir à ton secours. Tôt ou tard, la guilde te retirera ton permis, dit Abrum.

L'apprenti s'empara de l'instrument dans les mains de Rojer et le brisa sur son genou.

— La guilde n’abandonnerait jamais Arrick Beauchant, rétorqua Arrick. Même si cela devait arriver, Jasin resterait connu sous le nom de « Secondchant ».

Jasin se renfroigna, car de nombreux membres de la guilde utilisaient ce sobriquet, et le maître était réputé pour s’énervier lorsqu’il l’entendait. Sali et lui avancèrent vers Arrick qui tenait le sac contre lui d’une façon protectrice. Abrum repoussa Rojer contre un mur pour l’empêcher d’aller aider son maître.

Mais ce n’était pas la première fois qu’ils étaient obligés de se battre pour conserver ce qu’ils avaient gagné. Rojer se laissa tomber sur le dos, s’enroula comme un ressort et bondit en battant des pieds. Abrum cria d’une voix bien plus aiguë que d’habitude.

— Je croyais que ton apprenti chantait dans les basses. J’ignorais que c’était un soprano, dit Arrick.

Lorsque Jasin et Sali jetèrent un coup d’œil à leur compagnon, sa main plongea rapidement dans le sac à merveilles et envoya une poignée de graines en l’air devant eux.

Jasin se précipita à travers le nuage mais Arrick, se décalant sur le côté, le fit trébucher facilement avant de frapper Sali à la poitrine avec le sac. Elle aurait pu rester debout, mais, agenouillé derrière elle, Rojer n’attendait que cet instant. Elle chuta lourdement et, avant qu’aucun des trois puisse se remettre, Arrick et Rojer partirent en courant sur les planches de bois.



16

LIENS AFFECTIFS

323-325 AR

Pour Arlen, le toit de la bibliothèque du duc à Miln était magique. Par temps clair, le monde s'étalait sous ses yeux, un univers que ne barrait ni muraille, ni protection et qui s'étendait à l'infini. C'était aussi là qu'il avait regardé Mery pour la première fois et qu'il l'avait vraiment vue.

Son travail à la bibliothèque était presque achevé et il retournerait bientôt à la boutique de Cob. Il regarda les rayons du soleil jouer sur les sommets neigeux des montagnes et tomber sur la vallée, tenta de mémoriser cette vision pour la conserver à jamais et, lorsqu'il se tourna vers Mery, eut envie de faire de même avec elle. Elle avait quinze ans et était bien plus belle que les montagnes et la neige.

Depuis plus d'un an, Mery était sa meilleure amie et Arlen ne l'avait jamais considérée autrement. Mais maintenant, il la voyait baignée par la lumière du soleil, le vent froid des montagnes soulevant ses longs cheveux bruns, les bras croisés sur sa poitrine naissante pour combattre le froid ; elle devint brusquement une jeune femme et lui un jeune homme. Son pouls s'accéléra lorsqu'il vit la façon dont sa jupe s'évasait sous l'effet de la brise, les bords en dentelle offrant un aperçu des jupons en dessous.

Il ne dit rien en s'approchant d'elle, mais elle remarqua la façon dont il la regardait et sourit.

— Il était temps, dit-elle.

Il tendit un bras, timidement, et lui caressa la joue du revers de la main. Elle se laissa aller à ce contact et il l'embrassa, goûtant sa douce haleine. Le baiser fut d'abord doux, hésitant, puis devint plus intense lorsqu'elle y répondit, et il se transforma en un acte doté d'une vie propre, passionné et intense, quelque chose qui grandissait en lui depuis plus d'un an sans qu'il le sache.

Quelques instants plus tard, leurs lèvres se séparèrent avec un doux bruit et ils échangèrent un sourire nerveux. Serrés l'un contre l'autre, ils contemplèrent Miln en partageant l'éclat d'un amour naissant.

— Tu observes toujours la vallée, dit Mery en faisant courir ses doigts dans les cheveux du garçon et en l'embrassant à la tempe. Dis-moi à quoi tu rêves, lorsque tes yeux sont ainsi perdus dans le lointain.

Arlen resta silencieux quelques instants.

— Je rêve de libérer le monde des chtoniens, dit-il finalement.

Ses pensées ayant dérivé dans une tout autre direction, cette réponse inattendue fit éclater de rire Mery. Elle ne voulait pas paraître cruelle, mais cette réaction frappa le garçon comme un coup de fouet.

— Alors, tu penses être le Libérateur ? demanda-t-elle. Comment vas-tu t’y prendre ?

Arlen s’écarta d’elle légèrement et se sentit soudain vulnérable.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Je commencerai par être Messenger. J’ai déjà économisé assez d’argent pour une armure et un cheval.

Mery secoua la tête.

— Ça ne suffira pas si nous devons nous marier.

— Nous marier ? répéta Arlen, surpris et la gorge serrée.

— Quoi ? Je ne suis pas digne d’être ta femme ? demanda Mery en reculant d’un air indigné.

— Non ! Je n’ai jamais dit..., bégaya Arlen.

— Très bien, alors. Être un Messenger rapporte peut-être de l’argent et des lauriers, mais c’est trop dangereux, surtout lorsqu’on a des enfants.

— Parce que nous allons avoir des enfants, maintenant ? glapit Arlen.

Mery le regarda comme s’il était idiot, puis décida de faire comme s’il n’avait rien dit et poursuivit son raisonnement :

— Non, ce ne sera pas possible. Il faut que tu deviennes Protecteur, comme Cob. Tu combattras tout de même les démons, mais tu seras à l’abri avec moi au lieu de chevaucher sur des routes infestées de chtoniens.

— Je ne veux pas devenir Protecteur. J’ai toujours vu ça comme une étape.

— Une étape vers quoi ? demanda Mery. La mort sur la route ?

— Non, ça ne m’arrivera pas.

— Qu’obtiendras-tu de plus en étant Messenger que tu n’auras pas en tant que Protecteur ?

— L’évasion, dit Arlen sans réfléchir.

Mery ne répondit pas. Elle tourna la tête pour éviter son regard et, après quelques instants, retira son bras du sien. Elle resta assise, silencieuse, et Arlen trouva que la tristesse la rendait encore plus belle.

— Tu veux échapper à quoi ? finit-elle par demander. À moi ?

Arlen la regarda, attiré d’une manière qu’il commençait juste à comprendre, et sa gorge se serra. Serait-ce si mal de rester ? Quelles chances avait-il de rencontrer une autre fille comme Mery ?

Mais était-ce suffisant ? Il n’avait jamais voulu de famille. Certains liens affectifs lui étaient inutiles. S’il avait voulu se marier et avoir des enfants, il aurait pu rester à Val Tibbet avec Renna. Il aurait cru Mery différente...

Arlen invoqua l'image qui l'avait aidé à tenir durant les trois années passées, celle où il se voyait chevauchant sur la route, libre de voyager. Comme d'habitude, cette idée lui redonna le moral, jusqu'à ce qu'il se tourne de nouveau vers Mery. Le rêve s'évanouit et l'envie de l'embrasser revint aussitôt.

— Pas à toi, dit-il en lui prenant les mains. Jamais.

Ils s'embrassèrent de nouveau et, pendant un moment, il ne pensa à rien d'autre.



— J'ai une mission à effectuer au Bosquet d'Harden, dit Ragen en parlant d'un petit hameau campagnard à une journée de cheval de Fort Miln. Tu aimerais venir avec moi, Arlen ?

— Non, Ragen ! cria Elissa.

Arlen lui jeta un regard noir, mais Ragen lui attrapa le bras avant qu'il puisse parler.

— Arlen, puis-je rester un instant seul à seul avec ma femme ? demanda-t-il doucement.

Arlen s'essuya la bouche et sortit.

Ragen ferma la porte derrière lui, mais le garçon refusait qu'on décide de son destin en son absence : il passa par la cuisine pour aller écouter la conversation depuis l'entrée des domestiques. Le cuisinier l'observa, mais Arlen lui rendit son regard et l'homme reprit ses activités.

— Il est trop jeune ! disait Elissa.

— Lissa, il le sera toujours pour toi. Arlen a seize ans et il est assez grand pour faire un simple voyage d'une journée.

— Tu l'encourages.

— Tu sais très bien qu'il n'a pas besoin de ça.

— Alors, tu l'aides, corrigea Elissa. Il est en sécurité ici !

— Il le sera aussi avec moi. Ne vaut-il pas mieux qu'il fasse ses premiers voyages avec quelqu'un pour veiller sur lui ?

— Je préférerais qu'il ne voyage pas du tout, répondit Elissa sur un ton mordant. Si tu t'inquiétais pour lui, tu serais de mon avis.

— Par la nuit, Lissa, il ne verra même pas un démon. Nous atteindrons le Bosquet avant le coucher du soleil et nous le quitterons après l'aube. Des gens normaux font ce trajet très souvent.

— Je m'en fiche. Je ne veux pas qu'il y aille.

— Ce n'est pas à toi de décider, lui rappela Ragen.

— Je l'interdis ! cria Elissa.

— Tu n'as pas le droit ! hurla Ragen à son tour.

Arlen ne l'avait jamais entendu hausser le ton face à elle.

— Tu verras bien, tonna Elissa. Je droguerais tes chevaux ! Je couperai toutes tes lances en deux ! Je jetterai ton armure dans le puits !

— Tu peux faire tout ce que tu veux, dit Ragen entre ses dents, mais Arlen et moi irons tout de même au Bosquet d'Harden demain, à pied s'il le faut.

— Je te quitterai, dit doucement Elissa.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendue. Si tu emmènes Arlen, je partirai avant que tu reviennes.

— Tu n'es pas sérieuse.

— De toute ma vie, je ne l'ai jamais été autant. Emmène-le et je pars. Ragen resta silencieux un long moment.

— Écoute, Lissa, finit-il par dire. Je sais combien tu es peinée de ne pas être tombée enceinte, mais...

— Comment oses-tu parler de ça ? gronda Elissa.

— Arlen n'est pas ton fils ! reprit Ragen. Et ce n'est pas en l'étouffant que cela va changer ! C'est notre invité, pas notre fils !

— Bien sûr qu'il n'est pas notre enfant ! cria Elissa. Comment pourrait-il l'être, puisque tu cours le pays en distribuant de fichues lettres pendant mon cycle ?

— Tu savais ce que j'étais avant de m'épouser, lui rappela Ragen.

— Je sais et je me rends compte que j'aurais dû écouter ma mère.

— Et qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Que je n'en peux plus, dit Elissa en se mettant à pleurer. D'attendre constamment, en me demandant si tu rentreras ; des cicatrices qui, d'après toi, ne sont pas graves. De prier que les rares fois où nous faisons l'amour me permettent de concevoir avant d'être trop vieille. Et maintenant, ça !

» Je savais qui tu étais avant de t'épouser, dit-elle en sanglotant, et je pensais avoir appris à le supporter. Mais ça... Ragen, je ne peux pas accepter l'idée de vous perdre tous les deux. C'est impossible !

Une main se posa sur l'épaule d'Arlen et le fit sursauter. C'était Margrit, un air sévère sur le visage.

— Tu ne devrais pas écouter ça, dit-elle.

Le jeune homme se sentit alors honteux de les avoir espionnés.

Il s'apprêtait à partir lorsqu'il entendit le Messenger dire :

— Très bien. Je dirai à Arlen qu'il ne peut pas venir et j'arrêterai de l'encourager.

— Vraiment ? dit Elissa en reniflant.

— Je te le jure. Et lorsque je rentrerai du Bosquet d'Harden, je prendrai quelques mois de congé et

je te féconderai tellement que tu ne pourras faire autrement que tomber enceinte.

— Oh, Ragen, dit Elissa en éclatant de rire.

Arlen l'entendit tomber dans ses bras.

— Vous avez raison, dit le garçon à Margrit. Je n'avais pas le droit d'écouter ça. (La colère lui serrait la gorge.) Mais ils n'avaient pas non plus le droit d'en discuter.

Il monta dans sa chambre et commença à faire ses bagages. Mieux valait dormir sur une paille dure dans la boutique de Cob que dans un lit douillet qui lui coûtait son libre arbitre.



Pendant des mois, Arlen évita Ragen et Elissa. Ils s'arrêtaient souvent à la boutique de Cob pour le voir, mais ils ne l'y trouvaient pas. Ils envoyaient des serviteurs à sa recherche, mais sans plus de succès.

Comme il n'avait plus accès à l'écurie de Ragen, Arlen acheta son propre cheval et s'entraîna à chevaucher dans les champs en dehors de la ville. Mery et Jaik l'accompagnaient souvent et tous les trois devenaient de plus en plus proches. Mery voyait ces exercices d'un mauvais œil, mais ils étaient encore jeunes et le bonheur simple de galoper à cheval dans un champ surpassait tous les autres sentiments.

Arlen faisait preuve de plus en plus d'autonomie à la boutique de Cob. Il prenait les commandes et s'occupait des nouveaux clients sans être supervisé. Son nom commença à être connu dans le milieu des Protectors et les profits de Cob augmentèrent. Il engagea des domestiques et prit d'autres apprentis dont l'enseignement était en grande partie assuré par Arlen.

Presque tous les soirs, Arlen et Mery se promenaient ensemble pour profiter des couleurs du ciel. Leurs baisers devenaient de plus en plus fougueux et tous les deux désiraient plus, mais Mery se reprenait toujours avant qu'ils aillent trop loin.

— Dans un an, tu auras fini ton apprentissage, répétait-elle. Nous pourrions nous marier le lendemain, si tu veux, et tu pourras alors m'avoir toutes les nuits.



Un matin que Cob était absent de la boutique, Elissa arriva à l'improviste. Arlen, occupé à parler avec un client, ne la remarqua que trop tard.

— Bonjour, Arlen, dit-elle une fois le client parti.

— Bonjour, dame Elissa, répondit-il.

— Inutile d'être si distant.

— Je pense que la familiarité a perturbé la nature de nos relations, répondit Arlen. Et je ne veux

pas que cette erreur se répète.

— J’ai présenté mes excuses à de nombreuses reprises, Arlen. Que faudra-t-il pour que tu me pardonnes ?

— Des excuses sincères, répondit Arlen.

Les deux apprentis penchés sur l’établi échangèrent un regard, puis se levèrent en même temps et sortirent de la pièce.

Elissa ne les remarqua pas.

— Elles l’étaient, dit-elle.

— Non, répliqua Arlen en rassemblant des livres sur le comptoir avant d’aller les ranger. Vous êtes désolée parce que j’ai entendu ce que vous disiez et que je me suis vexé. Vous êtes désolée parce que je suis parti. La seule chose pour laquelle vous *n’êtes pas* désolée est pourtant de votre fait. Vous avez obligé Ragen à ne pas m’emmener.

— C’est un voyage dangereux, dit prudemment Elissa.

Arlen posa bruyamment la pile de livres et croisa le regard de la femme pour la première fois.

— Depuis six mois, j’ai fait ce voyage une dizaine de fois, dit-il.

— Arlen ! souffla Elissa.

— Je suis aussi allé aux Mines du Duc, poursuivit Arlen. Et dans les carrières du sud, dans tous les endroits situés à un jour de la ville. J’ai fabriqué mes propres cercles et la guilde des Messagers s’intéresse de très près à moi. Depuis que j’ai posé ma candidature, ils m’envoient partout où je veux aller. Vous avez échoué. Je ne me laisserai pas enfermer, Elissa. Ni par vous, ni par personne.

— Je n’ai jamais dit que je voulais t’enfermer, Arlen, mais seulement te protéger, dit doucement Elissa.

— Ce n’était pas votre rôle, dit le jeune homme en se remettant au travail.

— Peut-être pas, mais je ne l’ai fait que parce que je tiens à toi. Parce que je t’aime.

Arlen se figea, mais refusa de la regarder.

— Serait-ce vraiment si affreux, Arlen ? demanda Elissa. Cob n’est plus tout jeune et il t’aime comme son propre fils. Serait-ce vraiment horrible de reprendre sa boutique et d’épouser la jolie fille que tu fréquentes ?

Arlen secoua la tête.

— Je ne serai jamais Protecteur.

— Même lorsque tu prendras ta retraite, comme Cob ?

— Je mourrai avant.

— Arlen ! Il ne faut pas dire ça !

— Pourquoi ? C’est la vérité. Aucun Messenger en activité ne meurt de vieillesse.

— Mais puisque tu sais que cela te tuera, pourquoi le faire ? demanda Elissa.

— Parce que je préfère vivre libre quelques années seulement plutôt que passer des décennies en prison.

— Miln n'est pas vraiment une prison, Arlen.

— Si. Nous nous convainquons qu'il s'agit du monde entier, mais c'est faux. Nous nous racontons qu'il n'y a rien là-dehors que nous n'ayons pas ici, mais ce n'est pas vrai. Pourquoi croyez-vous que Ragen continue à travailler comme Messenger ? Il a plus d'argent qu'il ne pourra jamais en dépenser.

— Ragen est au service du duc. Il doit faire son travail, car personne d'autre ne peut le faire à sa place.

Arlen ricana.

— Il y a d'autres Messagers, Elissa, et Ragen considère le duc comme un nuisible. Il ne le fait pas par loyauté ou pour l'honneur. Il le fait parce qu'il connaît la vérité.

—Quelle vérité ?

— Qu'il y a plus de choses à vivre à l'extérieur qu'ici, dit Arlen.

—Je suis enceinte, Arlen. Crois-tu que Ragen pourra trouver ça ailleurs ?

Arlen se tut un instant.

— Félicitations, finit-il par dire. Je sais combien vous l'espériez.

—C'est tout ce que tu as à dire ?

— Je suppose que vous vous attendez que Ragen prenne sa retraite, donc. Un père ne peut pas prendre de risques, hein ?

— Il y a d'autres moyens de combattre les démons, Arlen. Chaque naissance est une victoire contre eux.

— On croirait entendre mon père.

Elissa écarquilla les yeux. Depuis qu'elle connaissait Arlen, il n'avait jamais parlé de ses parents.

— Il me paraît être un homme sage, répondit-elle doucement.

Elissa venait de dire ce qu'il ne fallait pas et elle le comprit aussitôt. Le visage d'Arlen se contracta pour afficher une expression qu'elle ne lui avait encore jamais vue, une mimique effrayante.

— Il n'était pas sage ! (Arlen jeta par terre un gobelet de pinceaux, qui se brisa en projetant des gouttelettes d'encre un peu partout.) C'était un lâche ! Il a laissé mourir ma mère ! Il l'a laissée mourir...

Une grimace angoissée apparut sur son visage et il tituba, les poings serrés. Elissa se précipita sur lui, ne sachant que faire ou quoi dire, mais désirant simplement le serrer contre elle.

— Il l'a laissée mourir parce qu'il avait peur de la nuit, chuchota Arlen.

Il essaya de résister lorsqu'elle le prit dans ses bras, mais elle ne le lâcha pas et il se mit à pleurer.

Elle le serra longtemps en lui caressant les cheveux. Puis elle chuchota :

— Reviens à la maison, Arlen.



Arlen passa sa dernière année d'apprentissage dans la maison de Ragen et d'Elissa, mais la nature de leurs relations avait changé. Il décidait de ses actes, à présent, et Elissa n'essayait même plus de le dissuader de faire quoi que ce soit. À sa grande surprise, sa capitulation les avait rapprochés. Le jeune homme l'aimait de plus en plus à mesure que son ventre grossissait, et Ragen et lui planifiaient leurs excursions de façon à ne jamais la laisser seule.

Arlen passait aussi beaucoup de temps avec la sage-femme Cueilleuse d'Herbes d'Elissa. Ragen disait qu'un Messenger devait avoir quelques connaissances sur l'art des Cueilleuses. Le jeune homme allait ainsi chercher pour la femme les plantes et les racines qui poussaient en dehors des murailles de la ville et, en échange, elle lui enseignait un peu de son savoir.

Ragen resta près de Miln pendant ces quelques mois et lorsque sa fille, Marya, naquit, il abandonna sa lance pour de bon. Cob et lui célébrèrent l'événement en passant la nuit entière à boire.

Arlen resta avec eux, le regard rivé sur son verre, perdu dans ses pensées.



— Nous devrions commencer à prévoir, dit Mery un soir où Arlen et elle marchaient vers la maison de son père.

— Prévoir quoi ?

— Le mariage, idiot, dit Mery en éclatant de rire. Mon père ne me laisserait jamais épouser un apprenti, mais il ne dira rien une fois que tu seras un Protecteur.

— Messenger, la corrigea le garçon.

Mery l'observa longuement.

— Il est temps de remiser tes voyages, dit-elle. Tu seras bientôt père.

— Quel est le rapport ? demanda Arlen. Beaucoup de Messagers sont pères.

— Je n'épouserai pas un Messenger, dit sèchement Mery. Tu le sais. Tu l'as toujours su.

— Comme tu as toujours su ce que je suis. Et pourtant, tu es toujours là.

— Je croyais que tu pourrais changer. Je pensais que tu pourrais t'échapper de cette illusion dans laquelle tu t'es enfermé, selon laquelle tu dois risquer ta vie pour être libre. Je croyais que tu m'aimais !

— C'est le cas, dit Arlen.

— Mais pas assez pour renoncer à ça.

Arlen resta silencieux.

— Comment peux-tu m’aimer et continuer à y penser ? reprit-elle.

— Ragen aime Elissa, dit Arlen. Il est possible de faire les deux.

—Elissa déteste le travail de Ragen, répliqua Mery. Tu l’as dit toi-même.

— Et ça fait pourtant quinze ans qu’ils sont mariés.

—C’est à ça que tu me condamnes ? Passer des nuits seule, à me demander si tu rentreras, si tu es mort ou si tu as rencontré une coquine dans une autre ville ?

— Ça n’arrivera pas.

— Tu as foutrement raison, dit Mery tandis que des larmes commençaient à couler sur ses joues. Ça n’arrivera pas. C’est fini.

— Mery, je t’en prie...

Arlen tendit un bras vers elle, mais elle se recula, hors de portée.

— Nous n’avons plus rien à nous dire.

Elle tourna les talons et partit en courant vers la maison de son père.

Arlen resta longtemps à la regarder. Les ombres s’allongèrent et le soleil plongea derrière l’horizon, mais il ne bougea pas, même après la dernière sonnerie de la cloche. Puis il traîna ses bottes contre les pavés de la rue, en espérant que les chtoniens puissent passer à travers et le consumer.



— Arlen ! Par le Créateur, que fais-tu là ? ! cria Elissa en se précipitant vers lui lorsqu’il entra dans le manoir. Lorsque le soleil s’est couché, nous nous sommes dit que tu dormais chez Cob !

— J’avais simplement besoin de réfléchir, grommela Arlen.

— Dehors dans le noir ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— La ville est protégée. Il n’y avait pas de chtoniens.

Elissa ouvrit la bouche pour répondre, mais elle croisa le regard d’Arlen et la réprimande mourut sur ses lèvres.

— Arlen, que s’est-il passé ? demanda-t-elle doucement.

— J’ai dit à Mery ce que je vous avais dit, expliqua Arlen en riant avec un air hébété. Elle ne l’a pas très bien pris.

— Je ne me rappelle pas l’avoir très bien pris moi-même.

— Alors, vous avez compris ce que je veux dire, confirma Arlen en montant l’escalier.

Il alla dans sa chambre et ouvrit la fenêtre, respira l'air froid de la nuit et regarda dans les ténèbres.

Au matin, il alla voir le maître de la guilde Malcum.



Marya pleura le lendemain matin, avant l'aube, mais ses sanglots engendrèrent plus de soulagement que d'irritation. Elissa avait entendu des histoires d'enfants mourant pendant la nuit et cette idée la terrorisait tellement qu'il fallait lui ôter l'enfant des bras à l'heure du coucher, avant qu'elle plonge dans des rêves effrayants.

Elissa sortit les pieds du lit et enfila ses chaussons tout en libérant un de ses seins pour lui donner la tétée. Marya pinça fort le téton, mais la douleur elle-même était bienvenue : c'était une preuve de la vigueur de sa fille chérie.

—C'est bien, ma lumière, gazouilla-t-elle. Bois et deviens forte.

Elle faisait les cent pas tout en nourrissant l'enfant, déjà effrayée à l'idée d'être de nouveau séparée d'elle. Ragen ronflait avec contentement dans le lit. Il avait arrêté de travailler depuis quelques semaines et, déjà, il dormait mieux, ses cauchemars étaient moins fréquents, et sa femme et Marya occupaient tant ses journées que la route ne lui manquait pas.

Lorsque l'enfant eut cessé de téter, elle lâcha un rot satisfait et se rendormit. Elissa l'embrassa, la reposa dans son berceau et sortit de la chambre. Comme d'habitude, Margrit l'attendait derrière la porte.

— Bonjour, Mère Elissa, dit-elle.

Le titre et l'affection sincère avec laquelle il était prononcé réjouissaient Elissa. Même si Margrit était sa servante, elles n'avaient encore jamais partagé le statut qui comptait le plus à Miln.

— J'ai entendu la petite pleurer, reprit Margrit. Elle est vigoureuse.

— Je dois sortir. Fais-moi couler un bain, je te prie, et prépare ma robe bleue et ma cape d'hermine.

La femme acquiesça et Elissa retourna auprès de son enfant. Lorsqu'elle fut lavée et habillée, elle confia à contrecœur le bébé à Margrit et sortit en ville avant que son mari se lève. Ragen la réprimanderait pour s'en être mêlée, mais Elissa savait qu'Arlen était sur le fil du rasoir et elle devait agir pour l'empêcher de se blesser.

Avant d'entrer dans la bibliothèque, elle jeta des coups d'œil aux alentours, craignant qu'Arlen puisse la voir. Elle ne trouva pas Mery dans les cellules, ni dans les rayonnages, et cela ne la surprit guère. Comme pour tout ce qui lui était personnel, Arlen ne parlait pas souvent de Mery, mais Elissa l'écoutait attentivement lorsqu'il le faisait. Elle savait qu'ils partageaient un endroit spécial et que la fille s'y trouverait.

Elissa découvrit Mery sur le toit de la bibliothèque, en train de pleurer.

— Mère Elissa ! souffla Mery en essuyant ses larmes en hâte. Vous m'avez surprise !

— Je suis désolée, ma chère, dit Elissa en s'approchant d'elle. Si tu veux que je parte, je le ferai, mais je me disais que tu aurais peut-être besoin de parler à quelqu'un.

— C'est Arlen qui vous envoie ? demanda Mery.

— Non, répondit Elissa. Mais j'ai vu combien il était bouleversé et je me disais que cela devait être aussi dur pour toi.

— Il était bouleversé ? répéta Mery en reniflant.

— Il a erré dans les rues, de nuit, pendant des heures, dit Elissa. J'étais morte d'inquiétude.

Mery secoua la tête.

— Il est bel et bien décidé à se faire tuer, murmura-t-elle.

— Je crois que c'est le contraire. Je crois qu'il tente désespérément de se sentir vivant.

Mery la regarda avec surprise et Elissa s'assit près de la jeune fille.

— Pendant des années, reprit-elle, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi mon mari ressentait le besoin de s'éloigner de chez lui, d'affronter les chthoniens et de risquer sa vie pour quelques paquets et des lettres. Il avait gagné assez d'argent pour vivre deux vies confortablement. Pourquoi continuer ?

» Les gens associent les notions de « devoir », d'« honneur » et de « don de soi » aux Messagers. Ils se convainquent que c'est pour cela que les Messagers font ce qu'ils font.

— Et ce n'est pas le cas ? demanda Mery.

— Je l'ai cru pendant longtemps, mais je commence à y voir clair, maintenant. Il y a des moments, dans la vie, où tu te sens tellement vivant que lorsque ces instants sont passés, tu as l'impression d'être... amoindri. Et quand cela arrive, tu es quasiment prêt à tout pour te sentir de nouveau vivant.

— Je ne me suis jamais sentie diminuée, dit Mery.

— Moi non plus, répondit Elissa. Jusqu'à ce que je me retrouve enceinte. Tout à coup, je me retrouvais responsable d'une vie à l'intérieur de moi. Tout ce que je mangeais, tout ce que je faisais, l'affectait. J'avais attendu si longtemps que j'étais terrifiée à l'idée de perdre l'enfant, comme cela arrive à beaucoup de femmes de mon âge.

— Vous n'êtes pas si vieille, protesta Mery.

Elissa se contenta de sourire.

— Je parvenais à sentir la vie de Marya battre en moi, reprit-elle, en harmonie avec la mienne. Je n'avais jamais rien éprouvé de tel. Maintenant que le bébé est né, je désespère de pouvoir ressentir cela de nouveau un jour. Je m'accroche à elle autant que je peux, mais ce lien ne sera plus jamais comme avant.

— Quel est le rapport avec Arlen ? demanda Mery.

— Je t'explique ce que je pense avoir compris de l'état d'esprit des Messagers lorsqu'ils voyagent, dit Elissa. Je crois que, dans le cas de Ragen, risquer sa peau lui a ouvert les yeux sur la

valeur de la vie et a déclenché chez lui un instinct qui l'empêchera de mourir.

»C'est différent pour Arlen. Les chtoniens lui ont beaucoup pris, Mery, et il se sent responsable. Je crois qu'au plus profond de lui, il se déteste. Il en veut aux chtoniens de lui faire ressentir cela et il ne parviendra à la paix qu'en les affrontant.

— Oh, Arlen, chuchota Mery, les yeux de nouveau mouillés de larmes.

Elissa tendit un bras et lui toucha la joue.

— Mais il t'aime, dit-elle. Je m'en aperçois lorsqu'il parle de toi. Je crois que parfois, lorsqu'il est occupé à t'aimer, il oublie de se haïr.

— Comment avez-vous fait, Mère ? demanda Mery. Comment avez-vous pu supporter toutes ces années en étant mariée à un Messenger ?

Elissa poussa un soupir.

— Ragen a un grand cœur tout en étant fort et je sais que ce genre d'homme est rare. Je n'ai jamais douté de son amour, ni du fait qu'il reviendrait. Mais surtout, les moments que je passais avec lui valaient bien le sacrifice de son éloignement.

Elle enlaça Mery et étreignit la jeune fille.

— Donne-lui une raison de rentrer, Mery, et je suis sûre qu'Arlen apprendra que sa vie a de la valeur, finalement.

— Je ne veux pas qu'il parte, dit doucement Mery.

— Je sais. Moi non plus. Mais je ne crois pas que je l'aimerais moins s'il le faisait.

Mery poussa un soupir.

— Moi non plus, dit-elle.



Ce matin-là, Arlen attendit que Jaik parte pour le moulin. Il avait son cheval avec lui, un coursier bai à la crinière noire qui s'appelait Fend l'Aube, et portait son armure.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jaik. Tu pars pour le Bosquet d'Harden ?

— Je vais plus loin, dit Arlen. La guilde m'envoie porter des messages jusqu'à Lakton.

— Lakton ? répéta Jaik, bouche bée. Tu vas mettre des semaines avant d'y arriver !

— Tu pourrais venir avec moi, proposa Arlen.

— Quoi ?

— Pour être mon Jongleur.

— Arlen, je ne suis pas prêt...

— Cob dit que le meilleur moyen d'apprendre, c'est par la pratique, l'interrompit Arlen. Viens

avec moi et nous apprendrons ensemble ! Tu veux travailler au moulin toute ta vie ?

Jaik baissa les yeux sur la rue pavée.

— Être meunier n'est pas si mal, dit-il en faisant passer son poids d'une jambe à l'autre.

Arlen le regarda un moment puis hocha la tête.

— Prends soin de toi, Jaik, dit-il en montant sur Fend l'Aube.

— Quand reviendras-tu ?

Arlen haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-il en regardant les portes de la ville. Peut-être jamais.



Elissa et Mery retournèrent chez Ragen, plus tard ce matin-là, pour attendre Arlen.

— Ne capitule pas *trop* facilement, conseilla Elissa à la jeune fille sur le trajet. Tu ne veux pas perdre tout ton ascendant. Oblige-le à se battre pour toi, sinon il ne comprendra jamais ta valeur.

— Vous croyez qu'il le fera ?

— Oh, j'en suis persuadée, dit Elissa en souriant. Tu as vu Arlen, ce matin ? demanda-t-elle à Margrit lorsqu'elles arrivèrent.

— Oui, Mère, répondit la femme. Il y a quelques heures. Il est resté un peu avec Marya puis est parti en emportant un sac.

— Un sac ? répéta Elissa.

Margrit haussa les épaules.

— Sans doute pour aller au Bosquet d'Harden ou quelque chose comme ça.

Elissa acquiesça, guère surprise qu'Arlen ait choisi de quitter la ville pour un jour ou deux.

— Il sera parti jusqu'à demain, au moins, dit-elle à Mery. Viens voir le bébé avant de repartir.

Elles montèrent. Elissa gazouilla en approchant près du berceau de Marya, ravie de revoir sa fille, mais s'arrêta net en voyant le papier plié partiellement glissé sous le bébé.

Les mains tremblantes, elle prit le morceau de parchemin et lut à haute voix :

« Chers Elissa et Ragen,

J'ai accepté une mission de la guilde des Messagers pour me rendre à Lakton. Lorsque vous lirez ceci, je serai sur la route. Je suis désolé de ne pas être ce que tout le monde voulait que je devienne.

Merci pour tout. Je ne vous oublierai jamais.

Arlen»

— Non ! cria Mery.

Elle tourna les talons et sortit de la pièce, puis de la maison en courant.

— Ragen ! hurla Elissa. Ragen !

Son mari se précipita à ses côtés et secoua la tête tristement en lisant la note.

— Il continue à fuir ses problèmes, marmonna-t-il.

— Eh bien ? demanda Elissa.

— Eh bien quoi ? répondit Ragen.

— Va le chercher ! s'écria Elissa. Ramène-le !

Ragen jeta à sa femme un coup d'œil sévère et ils se disputèrent du regard, silencieusement. Elissa savait que la bataille était perdue d'avance et elle baissa les yeux.

— C'est trop tôt, chuchota-t-elle. Pourquoi n'a-t-il pas pu attendre un jour ou deux de plus ?

Ragen la serra dans ses bras lorsqu'elle se mit à pleurer.



— Arlen ! criait Mery en courant.

Elle ne cherchait plus à paraître calme, à présent, ni à sembler forte ou à pousser Arlen à se battre. Tout ce qu'elle voulait, c'était le trouver avant qu'il parte et lui dire qu'elle l'aimait et qu'elle continuerait à l'aimer quoi qu'il choisisse de faire.

Elle atteignit les portes de la ville en un temps record, essoufflée, mais il était trop tard. Les gardes lui dirent qu'il avait quitté la ville des heures plus tôt.

Au fond de son cœur, Mery savait qu'il ne reviendrait pas. Si elle le voulait, elle devrait partir à sa recherche. Elle avait appris à monter à cheval. Ragen pourrait lui donner une monture et elle s'élancerait à sa poursuite. Il s'abriterait probablement au Bosquet d'Harden la première nuit. En se dépêchant, elle y arriverait à temps.

Elle retourna en courant au manoir, la terreur de le perdre lui insufflant des forces cachées.

— Il est parti ! cria-t-elle à Elissa et Ragen. Il faut que je vous emprunte un cheval !

Ragen secoua la tête.

— Il est midi passé. Tu n'arriveras jamais à temps. Tu ne parcourras que la moitié du chemin et les chtoniens te réduiront en morceaux, dit-il.

— Je m'en fiche ! hurla Mery. Il faut que j'essaie.

Elle fonça vers les écuries, mais Ragen la rattrapa vite. Elle cria et le frappa, mais il se montra inflexible et elle ne put le faire lâcher prise.

Soudain, Mery comprit ce qu'Arlen avait voulu dire en comparant Miln à une prison. Et elle sut ce qu'on éprouvait lorsqu'on se sentait amoindrie.



Ce n'est que bien plus tard que Cob trouva la lettre, glissée dans le registre posé sur le comptoir. Arlen y présentait ses excuses pour être parti si tôt, avant d'avoir fini ses sept années. Il espérait que Cob comprendrait.

Le Protecteur relut la missive plusieurs fois, jusqu'à la connaître par cœur, et il comprit le message contenu entre les lignes.

— Par le Créateur, Arlen, dit-il. Bien sûr que je comprends.

Puis il se mit à pleurer.



TROISIÈME PARTIE

Krasia

328 Après le Retour



17

RUINES

328 AR

Qu'est-ce que tu fabriques, Arlen ? se demanda-t-il tandis que sa torche éclairait de manière attrayante l'escalier de pierre qui descendait dans le noir. Le soleil était bas et il lui faudrait plusieurs minutes pour revenir au campement, mais les marches l'attiraient d'une manière inexplicable.

Cob et Ragen l'avaient pourtant prévenu. L'espoir de trouver un trésor dans des ruines poussait les Messagers à prendre des risques. Des risques stupides. Arlen savait que c'était le cas en ce moment même, mais il ne pouvait résister à l'envie d'explorer les « points perdus sur la carte », comme disait le Confesseur Ronnell. L'argent gagné comme Messenger payait ces expéditions qui l'entraînaient parfois à plusieurs jours de la route la plus proche. Mais tous ses efforts n'avaient, jusqu'à présent, pas été récompensés : il n'avait rien trouvé de valable.

Il repensa au tas de livres de l'ancien monde qui était tombé en poussière lorsqu'il avait tenté de les ramasser. À l'épée rouillée qui lui avait entaillé la main et l'avait tellement infectée qu'il avait cru que son bras était en feu. À la cave à vins qui s'était effondrée et l'avait bloqué pendant trois jours avant qu'il parvienne à s'en sortir en creusant, sans même avoir récupéré une bouteille. Fouiller les ruines ne payait jamais et il savait qu'un jour cela causerait sa perte.

Fais demi-tour, s'exhorta-t-il. Mange un morceau. Vérifie tes runes. Repose-toi.

— Que la nuit t'emporte ! pesta Arlen en descendant les escaliers.

Le jeune homme avait beau se faire des remontrances, son cœur battait d'excitation. Il se sentait bien plus libre et vivant qu'il l'avait jamais été dans les Villes Libres. C'était pour cela qu'il était devenu Messenger.

Il arriva au pied de l'escalier, s'essuya le front d'un revers de manche et but un peu d'eau à sa gourde. Il faisait si chaud qu'il était difficile d'imaginer que, après le coucher du soleil, la température dans le désert, à la surface, deviendrait glaciale.

Il emprunta un couloir dont le sol était couvert de gravier. La lumière de sa torche dansait, créant des ombres démoniaques sur les murs de pierres taillées. *Est-ce qu'il existe des démons de l'ombre ?* se demanda-t-il. *Il ne manquerait plus que ça.* Il soupira. Il ignorait tellement de choses.

Il avait beaucoup appris durant les trois dernières années, en absorbant comme une éponge les

connaissances d'autres cultures et leurs façons de lutter contre les chthoniens. Il avait passé des semaines à étudier les démons de bois dans les forêts angériennes. À Lakton, il s'était familiarisé avec d'autres bateaux que les petites barques à deux places utilisées à Val Tibbet et avait récolté, pour prix de sa curiosité envers les démons de l'eau, une cicatrice plissée sur le bras. Il avait eu de la chance : en plantant fermement ses pieds, il avait pu tirer sur le tentacule pour faire sortir le chthonien de l'eau. Incapable de supporter l'air, la créature cauchemardesque l'avait lâché et était repartie sous l'onde. Il avait passé des mois, là-bas, à apprendre les runes d'eau.

Fort Rizon ressemblait beaucoup à son foyer. Il s'agissait moins d'une ville que d'un assemblage de communautés paysannes, s'épaulant les unes les autres pour soulager les pertes inévitables dues aux chthoniens qui traversaient les poteaux de protection.

Mais Fort Krasia, la Lance du Désert, était la ville préférée d'Arlen. Krasia au vent cinglant, où les journées étaient brûlantes et où les nuits froides voyaient surgir des dunes les démons de sable.

Krasia où l'on se battait encore.

Les hommes de Fort Krasia ne s'étaient pas laissé aller au désespoir. Chaque nuit, ils enfermaient leurs femmes et leurs enfants, prenaient leurs lances et leurs filets et faisaient la guerre aux chthoniens. Leurs armes, tout comme celles que portait Arlen, ne pouvaient guère transpercer l'épaisse peau des chthoniens, mais elles piquaient les démons et suffisaient à les repousser vers des pièges de runes, où ils restaient enfermés jusqu'à ce que le soleil rouge du désert se lève et les réduise en cendres. Leur détermination l'inspirait.

Malgré tout ce qu'il avait appris, Arlen avait encore soif de connaissance. Chaque ville lui enseignait quelque chose que les autres ignoraient. Les réponses qu'il cherchait devaient bien se trouver quelque part.

Et il s'était donc retrouvé dans cette ruine. À moitié enterrée dans le sable, presque disparue, sauf sur une carte krasienne prête à tomber en poussière découverte par Arlen, la ville de Soleil d'Anoch était restée inviolée pendant des centaines d'années. La majeure partie de sa surface s'était effondrée ou avait été érodée par le vent et le sable, mais les niveaux inférieurs, creusés dans le sol, étaient intacts.

Arlen s'engagea dans un couloir et eut le souffle coupé. Devant lui, dans la faible lumière tremblante de la torche, il vit des symboles gravés dans des piliers de pierre, de chaque côté du couloir. Des runes.

Il en approcha la torche et les inspecta. Elles étaient vieilles. Très anciennes. L'air qui les entourait était vicié par le poids des siècles. Il prit du papier et un crayon dans son cartable pour les décalquer, puis, la gorge serrée, il reprit son avancée, faisant voler la poussière des ans sous ses pas.

Au bout du couloir, il arriva devant une porte de pierre ornée de runes décolorées et ébréchées. Arlen n'en reconnut que quelques-unes. Il sortit son carnet et copia celles qui étaient en assez bon état pour être encore utiles, puis alla examiner la porte.

Il s'aperçut qu'il s'agissait plus d'une dalle que d'une porte, car rien ne la retenait en place sinon son propre poids. Il prit sa lance et s'en servit de levier, calant la pointe métallique dans la jointure entre la dalle et le mur. Il tira et la pointe de la lance se brisa.

— Par la nuit ! pesta-t-il.

Si loin de Miln, le métal était rare et cher. Refusant d'abandonner, il prit un marteau et un burin dans son sac et frappa le mur. Le grès céda facilement et il eut bientôt creusé un trou assez grand pour y passer la hampe de sa lance. L'arme était épaisse et solide et, cette fois, lorsque Arlen fit levier de tout son poids, il sentit la grande dalle bouger légèrement. Mais le bois risquait de se casser avant qu'il réussisse à la déplacer.

Il se servit du burin pour arracher les pavés à la base de la porte et creusa un profond sillon dans lequel elle pourrait tomber. S'il parvenait à la déplacer jusque-là, son élan la ferait chuter.

Il reprit la lance et tira de nouveau. La pierre résista, mais Arlen persévéra, les dents serrées par l'effort. Finalement, la dalle chuta dans un bruit tonitruant, laissant une étroite ouverture dans le mur poussiéreux.

Arlen entra dans ce qui semblait être une chambre funéraire empestant l'air vicié. Ce dernier fut aussitôt renouvelé par un souffle plus frais venu du couloir. Il leva sa torche et découvrit de petites silhouettes stylisées peintes en couleurs vives sur les murs, représentant d'innombrables combats entre humains et démons.

Des combats que les humains semblaient remporter.

Au centre de la pièce se trouvait un cercueil d'obsidienne, grossièrement taillé pour représenter un homme tenant une lance. Arlen s'en approcha et remarqua les runes sur toute sa longueur. Il tendit un bras pour les toucher et s'aperçut que ses mains tremblaient.

Il savait qu'il ne restait que très peu de temps avant le coucher du soleil, mais il n'aurait pu repartir tout de suite, même si tous les démons s'étaient dressés face à lui. Il inspira profondément, s'approcha de la tête du sarcophage et poussa fort, de façon à incliner le couvercle pour qu'il touche le sol sans se briser. Arlen savait qu'il aurait d'abord dû copier les runes avant de l'ouvrir, mais prendre le temps de les décalquer l'aurait obligé à revenir au matin et il était tout simplement incapable d'attendre.

La lourde pierre remua lentement et l'effort fit rougir le visage d'Arlen. Tous ses muscles étaient bandés. Il posa un pied sur le mur le plus proche pour y prendre appui. Avec un cri qui résonna dans le couloir, il pesa de toutes ses forces et le couvercle glissa, allant s'écraser au sol.

Arlen se désintéressa aussitôt de la stèle et regarda le contenu du grand cercueil. Le cadavre enveloppé à l'intérieur était remarquablement bien conservé, mais ce ne fut pas lui qui retint son attention. Arlen n'avait d'yeux que pour l'objet serré dans la main bandée : une lance en métal.

Avec déférence, il ôta l'arme de la prise tenace du cadavre et s'émerveilla de sa légèreté. Elle mesurait deux mètres du bout à la pointe, et la hampe était épaisse de plus de deux centimètres et demi. La pointe était assez aiguisée pour faire couler le sang, même après toutes ces années. Arlen n'avait jamais vu un tel métal, mais un autre détail attira vite son attention.

La lance était protégée. Toute sa surface argentée était gravée avec un degré de finesse jamais atteint à l'époque moderne. Arlen n'avait jamais vu de telles runes.

Il se rendit compte de l'énormité de sa trouvaille et, simultanément, qu'il était en danger. Le soleil se couchait. Rien de ce qu'il avait découvert là n'aurait d'importance s'il mourait avant de pouvoir le rapporter à la civilisation.

Il saisit sa torche, sortit précipitamment de la chambre funéraire, traversa le couloir en courant et monta les escaliers quatre à quatre. Il fonça dans le dédale de couloirs, se dirigeant à l'instinct, espérant tourner aux bons endroits.

Il trouva enfin la sortie vers les rues poussiéreuses et à demi ensevelies, mais ne vit aucun rayon de lumière filtrer sous la porte. En s'approchant, il s'aperçut que le ciel était encore coloré. Le soleil venait à peine de se coucher. Son campement était à portée de vue et les chthoniens commençaient juste à sortir de terre.

Sans s'arrêter pour réfléchir à ce qu'il faisait, Arlen lâcha sa torche et se précipita hors du bâtiment, soulevant du sable et zigzaguant entre les démons de sable.

Ces derniers étaient plus petits et plus agiles que leurs cousins, les démons de pierre, mais faisaient néanmoins partie des chthoniens les plus forts et les mieux cuirassés. Ils étaient pourvus de petites écailles pointues couleur de sable au lieu des grosses plaques d'un gris charbonneux des démons de pierre, et ils couraient à quatre pattes quand les autres se tenaient, voûtés, sur deux jambes.

Mais leurs visages étaient semblables : des rangées de dents dépassant de leurs mâchoires jusqu'au groin, et des naseaux remontés jusque sous leurs grands yeux dépourvus de paupières. Des os épais partant de leur front, longeaient le crâne vers le haut, puis vers l'arrière, traversant les écailles pour former des cornes pointues. Alors qu'ils se matérialisaient dans le sable cinglant, leurs fronts étaient constamment parcourus de tressaillements.

Et comme ils chassaient en meute, les démons de sable étaient encore plus effrayants que leurs cousins. Ils s'allieraient pour le tuer.

Le cœur d'Arlen se mit à battre la chamade et il oublia ses découvertes. Il traversa les ruines à une vitesse incroyable, sautant par-dessus des piliers écroulés et des pierres éboulées tout en évitant les chthoniens qui prenaient de la consistance.

Les démons avaient besoin de quelques instants pour prendre leurs repères à la surface et Arlen en profita autant que possible, courant jusqu'à son cercle. Il donna un coup de pied dans les pattes d'un démon, le déséquilibrant assez longtemps pour passer. Il fonça vers un autre et ne l'évita qu'au dernier moment, les griffes du monstre ne rencontrant que le vide.

Il reprit de la vitesse à l'approche du cercle, mais un démon se dressait sur son chemin et il n'avait aucun moyen de le contourner. La créature mesurait presque un mètre vingt et sa désorientation initiale était passée. Elle se ramassa, prête à bondir sur lui, en sifflant toute sa haine.

Arlen était si près du but : son précieux cercle n'était qu'à quelques dizaines de centimètres. Sa dernière chance était de forcer le passage et d'atteindre le havre d'une roulade avant que la petite créature puisse le tuer.

Il chargea droit devant, frappant instinctivement avec sa nouvelle lance lorsqu'il atteignit la bête. L'impact provoqua un éclair et Arlen heurta durement le sol. Il se releva au milieu d'un nuage de sable et poursuivit sa course sans oser regarder derrière lui. Il bondit dans son cercle et se retrouva en sécurité.

Essoufflé par l'effort, il leva les yeux vers les démons de sable qui l'entouraient, et dont les silhouettes se découpaient devant le crépuscule du désert. Ils sifflaient et attaquaient ses protections,

leurs coups de griffes faisant jaillir de brillants éclairs magiques.

Cette lueur vacillante permit à Arlen de repérer le démon avec lequel il était entré en collision. Il s'éloignait lentement du cercle et de ses congénères, laissant une traînée noir foncé sur le sable.

Le jeune homme écarquilla les yeux, puis les baissa sur la lance qu'il avait toujours à la main.

La pointe était couverte d'ichor de démon.

Réprimant une envie d'éclater de rire, Arlen reporta son attention sur le chtonien blessé. Un à un, ses congénères cessèrent leurs assauts sur les runes du jeune homme et humèrent l'air. Ils se retournèrent, regardèrent la traînée d'ichor puis le démon blessé.

La meute se jeta sur la créature en hurlant et la déchiqueta.



Le froid de la nuit du désert obligea finalement Arlen à quitter des yeux la lance en métal. Plus tôt, en établissant le campement, il avait fait un feu ; il en raviva les braises pour le rallumer et put ainsi se réchauffer et manger. Fend l'Aube, entravé dans son cercle, avait une couverture sur le dos. Il l'avait brossé et nourri avant de partir explorer les ruines.

Comme toutes les nuits depuis trois ans, le Manchot arriva peu après le lever de la lune, en bondissant sur les dunes et en écartant les chtoniens plus petits pour venir se placer devant le cercle d'Arlen. Le jeune homme l'accueillait toujours en frappant dans ses mains. Le Manchot répondait en grognant toute sa haine.

Lorsqu'il était parti de Miln, Arlen s'était demandé s'il trouverait un moyen de dormir avec le fracas du Manchot frappant ses runes, mais il y parvenait désormais sans problème. Son cercle de protection avait prouvé son efficacité à de nombreuses reprises et Arlen l'entretenait méticuleusement, laquant souvent les plaques et raccommodant régulièrement la corde.

Il détestait pourtant le démon. Les années n'avaient pas engendré chez lui l'espèce d'affinité qu'avaient ressentie les gardes sur la muraille de Fort Miln. Le Manchot se rappelait qui l'avait estropié tout comme Arlen se souvenait à qui il devait les cicatrices plissées dans son dos qui avaient manqué de lui coûter la vie. Il se rappelait aussi les neufs Protectors, les trente-sept gardes, les deux Messagers, les trois Cueilleuses d'Herbes et les dix-huit citoyens de Miln morts à cause de lui. Il observa le démon en caressant sa nouvelle lance d'un air absent. Que se passerait-il s'il le frappait ? L'arme avait blessé un démon de sable. Les runes agiraient-elles aussi sur un démon de pierre ?

Il lui fallut faire appel à toute sa volonté afin de repousser l'envie de bondir hors de son cercle pour aller vérifier.



Arlen n'avait presque pas dormi lorsque le soleil ramena les démons dans le Cœur, mais il se leva

de bonne humeur. Après le petit déjeuner, il prit son carnet et examina la lance pour copier méticuleusement toutes les runes et étudier les motifs qu'elles formaient sur la hampe et la pointe.

Lorsqu'il eut terminé, le soleil était haut dans le ciel. Il prit une autre torche, retourna dans les catacombes et reproduisit les runes gravées dans la pierre en les recouvrant d'une feuille et en y frottant un crayon. Il y avait d'autres tombes et il fut tenté d'aller à l'encontre du bon sens et de toutes les explorer. Mais s'il restait une journée de plus, il n'aurait pas assez de nourriture pour tenir jusqu'à l'Oasis de l'Aube. Il avait pris un risque en presumant qu'il trouverait un puits dans les ruines de Soleil d'Anoch, risque qui s'était révélé payant, mais la végétation était rare et non comestible.

Arlen poussa un soupir. Les ruines étaient là depuis des siècles. Elles y seraient encore lorsqu'il reviendrait, avec un peu de chance en compagnie d'une équipe de Protecteurs krasiens à ses côtés.

Lorsqu'il sortit, le jour tombait. Arlen prit le temps de faire courir et de nourrir Fend l'Aube, puis il se prépara à manger, préoccupé.

Les Krasiens demanderaient des preuves, évidemment. Des preuves que la lance pouvait tuer. Il s'agissait de guerriers, pas de fouilleurs de ruines et, sans une raison valable, ils n'enverraient pas dans une expédition un seul homme apte au combat.

Une preuve, pensa-t-il. Et il était tout naturel que ce soit lui qui l'apporte.

Comme il restait à peine une heure avant le coucher du soleil, Arlen commença à préparer son campement. Il entrava son cheval et vérifia les runes du cercle portatif qui l'abritait. Il prépara son propre cercle de trois mètres de diamètre comme d'habitude, puis prit des plaques gravées de runes dans son sac et les disposa au-dehors, créant ainsi un deuxième anneau de douze mètres de diamètre. Il plaça les plaques légèrement plus loin les unes des autres qu'habituellement et les aligna soigneusement. Il y avait un troisième cercle portatif dans les sacoches de la selle – Arlen en gardait toujours un de rechange – et il installa également celui-ci dans le campement, au bord du cercle le plus grand.

Lorsqu'il eut terminé, le jeune homme s'agenouilla dans le cercle central, la lance à ses côtés, et inspira profondément, pour se vider l'esprit de tout ce qui pourrait le distraire. Il ne regarda pas le soleil se coucher, ni le sable luire à l'horizon avant de s'assombrir.

Les agiles démons de sable s'élevèrent les premiers et Arlen entendit les runes de son cercle extérieur crépiter et étinceler en les repoussant. Quelques instants plus tard, il entendit les grognements du Manchot qui écartait les démons plus petits de son chemin pour s'approcher du cercle extérieur du jeune homme. Arlen fit comme si de rien n'était et continua à respirer profondément, les yeux fermés, l'esprit en paix. Son manque de réaction ne fit qu'attiser la colère du démon qui frappa puissamment contre les protections.

La magie s'embrasa, visible même à travers ses paupières fermées, mais le démon interrompit finalement son assaut. Arlen ouvrit les yeux et vit le Manchot pencher curieusement la tête sur le côté. Arlen se permit d'afficher un sourire ironique.

Le Manchot se remit à frapper le maillage, encore et encore, avant de s'arrêter de nouveau. Cette fois, le démon poussa un cri perçant et cala ses pieds avant d'assener de nouveau son unique bras, toutes griffes dehors, sur les protections. Comme s'il appuyait sur une paroi de verre, le démon se pencha en avant et hurla de douleur tout en augmentant la pression contre les runes. Là où ses griffes

touchaient la barrière, une intense magie se répandait et, sous le poids du démon, elle ployait de façon visible dans l'air.

Avec un bruit qui glaça même le sang d'Arlen, le démon de pierre fléchit ses jambes cuirassées et traversa le filet de protection pour tomber dans le cercle. Fend l'Aube gémit et tira sur ses entraves.

Arlen se leva en même temps que le Manchot et leurs regards se croisèrent. Les démons de sable, plus faibles, tentaient désespérément de réitérer l'exploit du Manchot, mais les plaques de protection avaient été espacées d'une façon précise et aucune autre créature ne pouvait rassembler la force nécessaire pour traverser. Les petits chthoniens hurlèrent de frustration face à la barrière en assistant à la confrontation qui avait lieu à l'intérieur du cercle.

Même s'il avait grandi depuis leur première rencontre, Arlen se sentait aussi minuscule face au Manchot que lors de cette terrifiante première nuit. De ses pieds griffus jusqu'au bout de ses cornes, le démon de pierre mesurait près de cinq mètres, trois fois la taille d'un homme. Arlen était obligé de lever la tête pour croiser le regard du chthonien, rivé sur lui.

La gueule du Manchot s'ouvrit, révélant des rangées de dents aiguisées comme des lames, couvertes de bave, et la créature fit jouer ses griffes semblables à des poignards pour provoquer son adversaire. Il bomba son torse cuirassé d'une carapace noire qu'aucune arme connue ne pouvait percer. Sa queue couverte de piques, qui battait de gauche à droite, aurait pu faire voler un cheval d'un simple coup. Son corps fumait, car il s'était brûlé en traversant le filet, mais l'évidente souffrance ne semblait que le rendre plus dangereux : un titan devenu fou de douleur.

Arlen sortit du cercle en serrant dans ses mains la lance de métal.



RITE DE PASSAGE

328 AR

Le Manchot hurla dans la nuit : la vengeance était enfin à sa portée. Arlen s'efforça de respirer profondément et lutta pour empêcher son cœur de sortir de sa poitrine, tant il battait fort. Même si la magie de la lance pouvait blesser le démon – et il n'en avait aucune preuve –, elle ne suffirait pas pour remporter le combat. Il devrait faire appel à toute son intelligence et à tout ce qu'il avait appris.

Il écarta lentement ses pieds pour se placer en position de combat. Le sable le ralentirait, mais le Manchot était logé à la même enseigne. Il ne le quitta pas des yeux et ne fit pas de gestes brusques pendant que le chthonien profitait du moment. L'allonge de la créature était bien plus importante que la sienne, même avec sa lance. Il devait le laisser venir.

Arlen eut l'impression que sa vie entière l'avait conduit à cet instant, sans même qu'il s'en rende compte. Il n'était pas sûr d'être prêt pour cette épreuve. Mais après avoir été chassé par ce démon pendant plus de dix ans, la pensée de repousser la confrontation à plus tard lui était insupportable. Même maintenant, il pouvait encore retourner se protéger dans le cercle, à l'abri des attaques du démon de pierre. Il s'en écarta délibérément pour s'obliger à combattre. Soit il mourrait là, soit il prouverait qu'il avait le droit d'être libre.

Le Manchot montra les dents en le regardant tourner autour de lui. Un grondement résonna dans la gorge du chthonien. Sa queue se mit à battre plus vite et Arlen comprit qu'il s'apprêtait à attaquer.

Le démon se rua sur lui en hurlant, toutes griffes dehors. Arlen plongea en avant pour esquiver le coup, se retrouvant à portée du chthonien. Il poursuivit sur son élan, passa entre les jambes de la créature puis planta la lance dans sa queue en roulant sur le côté. Un éclair magique réjouissant apparut lorsqu'il frappa et le démon hurla quand l'arme transperça sa carapace, atteignant la chair.

Arlen s'attendait à la réplique de la queue de la créature, mais elle vint plus vite qu'il l'avait prévu. Il se jeta par terre et l'appendice l'effleura, les piques passant à quelques centimètres de sa tête. Il se releva en un éclair, mais le Manchot se retournait déjà, utilisant l'élan de sa queue pour accélérer son mouvement. Malgré sa taille, le chthonien était vif et agile.

Le Manchot frappa de nouveau et Arlen ne put esquiver à temps. Il para le coup en interposant la hampe de sa lance, mais il savait que le démon était bien trop puissant pour qu'il parvienne à le bloquer. Il avait laissé ses émotions prendre le dessus et était entré trop tôt dans ce combat. Il se maudit pour sa stupidité.

Mais lorsque les griffes du démon heurtèrent le métal de la lance, les runes gravées sur toute sa longueur s'embrasèrent. Arlen sentit à peine le coup, mais le Manchot fut repoussé comme s'il avait frappé un cercle protégé. Le démon fut projeté en arrière par sa propre puissance mais, indemne, il se reprit rapidement.

Arlen se contraignit à surpasser le choc et à bouger. Il appréciait cette bénédiction à sa juste valeur et était bien déterminé à en tirer profit. Le Manchot chargea sur lui comme un fou afin de traverser ce nouvel obstacle.

Le jeune homme sauta par-dessus les restes d'un épais pilier de pierre effondré, soulevant un nuage de sable. Il s'abrita derrière et se prépara à plonger à gauche ou à droite, suivant le côté d'où surgirait le démon.

Le Manchot frappa le pilier de plus de un mètre de diamètre, le cassant en deux. Il en projeta une moitié au loin d'un simple geste de son bras musclé. La démonstration de puissance brute était terrifiante et Arlen se rua vers son cercle. Il avait besoin d'un moment pour récupérer.

Mais le démon anticipa sa réaction et poussa sur ses jambes pour sauter en l'air. Il atterrit entre Arlen et son abri.

Le jeune homme s'arrêta et le Manchot poussa un autre cri de triomphe. Il avait testé le courage d'Arlen et découvert qu'il en manquait. Il respectait la morsure de la lance, mais aucune trace de peur ne se lisait dans son regard lorsqu'il s'avança. Arlen céda du terrain lentement, délibérément, pour éviter de provoquer la créature avec un geste brusque. Il recula aussi loin que possible, ne s'arrêtant qu'aux plaques de protection extérieures, évitant ainsi de se mettre à portée des démons de sable rassemblés pour observer le combat.

Le Manchot vit que le jeune homme se trouvait dans une situation délicate et grogna pour annoncer sa terrible charge. Arlen se prépara et fléchit les jambes. Il ne prit pas la peine de lever la lance pour parer, mais il la pointa vers la créature, prêt à frapper.

Le coup du démon de pierre était assez puissant pour écraser le crâne d'un lion, mais il n'atteignit jamais son objectif. Arlen avait laissé le chtonien le faire reculer jusque dans son cercle portatif de rechange, qu'il n'avait pas vu à cause du sable. Les runes s'embrasèrent et rendirent son coup au démon. Arlen était prêt. Il bondit en avant et planta sa lance protégée dans le ventre du chtonien.

Le cri du Manchot, un bruit assourdissant et horrible, mais qui parut mélodieux aux oreilles du jeune homme, déchira la nuit. Arlen tira la lance vers lui, mais elle resta coincée dans l'épaisse carapace noire du démon. Il essaya de nouveau et cette tentative manqua de lui coûter la vie : le Manchot frappa un coup oblique, ses griffes s'enfonçant profondément dans l'épaule et la poitrine du jeune homme.

Arlen fut projeté au loin en tournoyant, mais il parvint à regagner son cercle de secours et s'effondra à l'intérieur. La main sur ses plaies, il regarda le démon de pierre géant tituber. Le Manchot tenta plusieurs fois de saisir la lance pour l'arracher de la blessure, mais les runes gravées sur toute sa longueur l'en empêchaient. Et pendant tout ce temps, la magie ne cessa pas de fonctionner, faisant jaillir des étincelles dans la lésion et envoyant des remous mortels dans le corps du chtonien.

Arlen s'autorisa un petit sourire lorsque le Manchot s'effondra en se convulsant. Mais en voyant les spasmes du démon s'espacer, il sentit un vide profond s'insinuer en lui. Il avait rêvé de ce

moment d'innombrables fois, imaginé ce qu'il ressentirait, ce qu'il dirait, mais cela ne se passait pas comme il l'avait prévu. Il n'éprouvait aucun soulagement, mais plutôt un sentiment de dépression et de perte.

—C'était pour toi, maman, chuchota-t-il lorsque le grand démon cessa de bouger.

Il tenta de se la représenter dans son esprit, de ressentir son approbation, mais il prit conscience qu'il ne se rappelait plus son visage. Cette révélation le choqua et le couvrit de honte. Il cria, se sentant petit et misérable sous les étoiles.

Il évita soigneusement le démon en revenant près de ses affaires pour panser ses plaies. Ses points de suture n'étaient pas droits, mais ils fermaient ses blessures et le cataplasme de tordylum le brûlait, preuve qu'il en avait bien besoin. La lésion s'infectait déjà.

Il ne trouva pas le sommeil, cette nuit-là. La douleur physique et émotionnelle aurait suffi à l'empêcher de dormir, mais un chapitre de sa vie était sur le point de s'achever et il voulait vivre cet instant jusqu'au bout, en restant éveillé.

Lorsque le soleil apparut sur la crête des dunes, il submergea le campement d'Arlen à une vitesse seulement possible dans le désert. Les démons de sable avaient déjà disparu, enfuis dès la première lueur de l'aube. Arlen se leva en clignant des yeux et sortit du cercle pour aller chercher sa lance, encore plantée dans le corps du Manchot.

Lorsque la carapace noire du chthonien fut touchée par la lumière du soleil, elle fuma, étincela puis s'enflamma. Le cadavre de la créature se transforma rapidement en un bûcher funéraire qu'Arlen contempla, fasciné. Quand les cendres du démon de pierre furent emportées par le vent du matin, il entrevit un espoir pour l'espèce humaine.



19

LE PREMIER GUERRIER DE KRASIA

328 AR

La route du désert n'avait de route que le nom : c'était une simple succession d'anciens poteaux indicateurs, certains couverts de coups de griffes et déchiquetés, d'autres à moitié ensevelis dans le sable, qui empêchait les voyageurs de se perdre. Le désert n'était pas entièrement composé de sable, comme l'avait dit un jour Ragen, mais il y en avait tout de même assez pour avancer pendant des jours sans voir autre chose. Tout autour, on ne voyait que des centaines de kilomètres de plaines arides et couvertes de poussière avec, accrochées çà et là aux craquelures de la terre, des touffes de végétation morte trop sèches pour pourrir. Dans cette mer de sable, les seuls abris contre le soleil ardent étaient les ombres offertes par les dunes ; l'astre était si brûlant qu'Arlen avait du mal à concevoir qu'il puisse s'agir du même corps céleste qui baignait Fort Miln de sa froide lumière. Le vent ne cessait jamais de souffler et le jeune homme devait se couvrir le visage pour éviter d'inhalier du sable. Sa gorge était constamment sèche et irritée.

Les nuits étaient pires encore. La chaleur s'évanouissait à travers le sol dès que l'astre plongeait derrière l'horizon, pour accueillir les chtoniens dans un endroit froid et désolé.

Mais même là, il y avait de la vie. Les serpents et les lézards chassaient les petits rongeurs. Les charognards cherchaient les cadavres des créatures massacrées par les chtoniens ou perdues dans le désert. Il y avait au moins deux grosses oasis, où une vaste étendue d'eau permettait aux terres environnantes d'accueillir de la végétation comestible. Les autres points d'eau – des filets coulant d'un rocher ou des mares que l'on pouvait aisément enjamber – permettaient à des plantes rabougries de pousser et à de petites créatures de vivre. Arlen avait vu ces habitants du désert s'enfoncer dans le sable, la nuit, pour se protéger du froid en conservant leur chaleur et se cacher des démons qui hantaient les sables.

Il n'y avait pas de démons de pierre dans le désert, par manque de proies. Pas de démon des flammes, car il n'y avait rien à brûler. Les démons de bois n'avaient pas d'arbres pour les escalader et s'y camoufler. Les démons de l'eau ne pouvaient nager dans le sable et ceux du vent n'y trouvaient nul endroit où se percher. Les dunes et les plaines du désert appartenaient aux seuls démons de sable. Et même eux étaient rares dans le désert profond. Ils restaient plutôt autour des oasis, mais la vue d'un feu pouvait les attirer à plusieurs kilomètres à la ronde.

Il y avait cinq semaines de route de Fort Rizon à Krasia, dont plus de la moitié dans le désert, et de nombreux Messagers, y compris parmi les plus courageux, ne risquaient jamais un tel déplacement.

Les Marchands du nord avaient beau offrir des sommes exorbitantes pour les soies et les épices de Krasia, peu étaient assez désespérés, ou fous, pour s'y rendre.

Arlen, quant à lui, trouvait le voyage apaisant. Il dormait en selle durant les moments les plus chauds de la journée, soigneusement enveloppé dans un ample vêtement blanc. Il donnait souvent à boire à son cheval et étendait une bâche sous son cercle portatif, le soir, afin d'empêcher que les runes soient recouvertes de sable. Il était tenté de frapper les démons de sable qui l'encerclaient, mais ses blessures avaient affaibli sa prise et il savait que, si la lance lui était arrachée des mains, un simple coup de vent pourrait la dissimuler dans le sable aussi sûrement que si elle avait passé une centaine d'années dans une tombe.

Malgré les cris des démons de sable, les nuits étaient calmes pour Arlen, habitué aux hurlements puissants du Manchot. Il dormit plus profondément qu'il l'avait jamais fait sur la route auparavant.

Pour la première fois de son existence, Arlen entrevit la possibilité que sa vie ne soit pas simplement celle d'un vulgaire coursier. Il avait toujours su qu'il était destiné à être plus qu'un Messager ; son destin était de combattre. Mais il se rendait compte désormais qu'il y avait plus encore : il était destiné à inciter les autres au combat.

Il était certain de parvenir à répliquer la lance protégée et réfléchissait déjà à des façons d'adapter ses runes à d'autres armes : des flèches, des bâtons, des lance-pierres et ainsi de suite.

De tous les endroits qu'il avait visités, il n'y avait qu'à Krasia que les habitants refusaient de vivre dans la peur des chtoniens, et c'était pour cela qu'il les respectait plus que quiconque. Personne ne méritait ce cadeau plus qu'eux. Il leur montrerait la lance, et ils lui fourniraient ce dont il avait besoin pour forger les armes qui renverseraient la tendance dans leur guerre nocturne.

Arlen cessa d'y réfléchir lorsqu'il vit l'oasis. Un reflet du ciel bleu sur la vaste étendue de sable pouvait pousser un homme à courir vers une eau qui n'existait pas, mais lorsque son cheval hâta le pas, le jeune homme comprit que l'endroit était réel. Fend l'Aube pouvait sentir l'eau.

Les outres étaient vides depuis la veille et, lorsqu'ils parvinrent à la petite mare, Arlen et son cheval étaient tous deux assoiffés et déshydratés. Ils plongèrent leur tête en même temps dans l'eau froide et burent à grands traits.

Lorsqu'ils eurent terminé, Arlen remplit leurs outres et les plaça à l'ombre, sous un des monolithes de grès qui montaient silencieusement la garde autour de l'oasis. Il inspecta les runes inscrites dans la pierre et s'aperçut qu'elles étaient intactes, avec seulement quelques traces d'usure. Le vent qui soufflait sans cesse les érodait peu à peu, lissant leurs bords avec le temps. Il prit ses instruments de gravure et les creusa un peu plus pour entretenir le maillage.

Pendant que Fend l'Aube broutait des broussailles et des plantes rabougries, Arlen ramassa des dattes, des figues et d'autres fruits dans les arbres de l'oasis. Il mangea à sa faim et fit sécher au soleil le reste de la nourriture.

Une rivière souterraine alimentait l'oasis et, en des temps immémoriaux, les hommes avaient creusé le sable et la roche en dessous pour finalement atteindre l'eau. Arlen descendit les marches de pierre jusque dans la fraîche salle souterraine et ramassa les filets qui y étaient entreposés avant de les jeter dans l'eau. Lorsqu'il partit, il emporta une belle pêche. Il mit de côté quelques poissons pour lui, nettoya les autres, les sala et les posa à côté des fruits pour qu'ils sèchent eux aussi.

Il prit une branche fourchue dans la réserve de l'oasis, chercha autour des pierres et finit par trouver des sillons éloquents dans le sable. Il ne lui fallut pas longtemps pour coincer un serpent au bout du bâton. Il l'attrapa par la queue et le fit claquer comme un fouet pour le tuer. Il y avait sans doute un nid garni d'œufs dans les environs, mais il ne le chercha pas. Il serait déshonorant d'épuiser les ressources de l'oasis plus que nécessaire. Cette fois encore, il se garda une partie du serpent et mit l'autre à sécher.

L'un des monolithes portait les symboles et les noms de nombreux Messagers ; une cachette était creusée dans la pierre, et Arlen y trouva des fruits secs, du poisson et de la viande laissée par le Messenger précédent. Il en garnit ses sacoches. Une fois sa moisson terminée, il remplirait la cachette pour le prochain Messenger qui s'abriterait là.

Il était impossible de traverser le désert sans s'arrêter à l'Oasis de l'Aube. C'était la seule source d'eau à des kilomètres à la ronde et la destination de tous les voyageurs du désert, quelle que soit leur direction. La plupart d'entre eux étaient des Messagers, et donc des Protecteurs ; au fil des ans, les membres de ce cercle privé avaient donc laissé des traces de leur passage sur les nombreux monolithes de grès. Des dizaines de noms étaient inscrits sur la roche, certains étaient gravés très simplement, d'autres étaient des chefs-d'œuvre de calligraphie. De nombreux Messagers ne se contentaient pas de marquer leur nom, ils ajoutaient la liste des villes qu'ils avaient visitées et le nombre de fois où ils s'étaient abrités à l'Oasis de l'Aube.

C'était la onzième fois qu'Arlen passait à cet endroit et il avait depuis longtemps gravé son nom et ceux des villes et villages qu'il avait visités, mais il ne cessait jamais d'explorer et avait donc toujours quelque chose à ajouter. Lentement, d'une jolie écriture déliée, Arlen inscrivit avec déférence « Soleil d'Anoch » sur la liste des ruines qu'il avait vues. À en juger par les marques de l'oasis, aucun autre Messenger ne pouvait s'en vanter et il en tira une grande fierté.

Le lendemain, Arlen garnit encore les réserves de l'oasis. Il s'agissait d'une question d'honneur pour les Messagers : il fallait laisser à l'oasis plus de provisions qu'il en avait trouvé en arrivant, au cas où une grave blessure ou une insolation empêcherait l'un des leurs de trouver seul sa nourriture.

Cette nuit-là, il écrivit une lettre à Cob. Il en avait rédigé beaucoup, mais elles étaient restées dans ses sacoches et il ne les avait jamais envoyées. Ses mots ne suffiraient jamais à faire oublier sa désertion, mais cette nouvelle était trop importante pour qu'il la garde pour lui. Il dessina les runes qui ornaient le bout de la lance avec précision, car Cob les apprendrait rapidement à tous les Protecteurs de Miln.

Il quitta l'Oasis de l'Aube tôt le lendemain et se dirigea vers l'ouest. Pendant cinq jours, il ne vit que des dunes jaunes et des démons de sable, mais au matin du sixième, la ville de Fort Krasia, la Lance du Désert, apparut à l'horizon, encadrée par les montagnes qui se dessinaient derrière.

De loin, elle ressemblait à une autre dune, ses murs de grès se confondant avec son environnement. Elle était construite sur une oasis bien plus grande que l'Oasis de l'Aube, alimentée, disaient les anciennes cartes, par la même longue rivière souterraine. Ses murs protégés, couverts de gravures et non de peintures, se dressaient fièrement sous le soleil. La bannière de Krasia, des lances croisées sur un soleil levant, flottait au-dessus de la ville.

Les gardes à l'entrée portaient les robes noires des *dal'Sharum*, la caste des guerriers krasiens, qui les protégeaient du sable impitoyable. Bien que plus petits que les Milniens, les Krasiens

mesuraient une tête de plus que la plupart des Angieriens ou des Laktoniens, et étaient robustes, minces et musclés. Arlen les salua de la tête en passant.

Les gardes lui répondirent en levant leurs lances. C'était la moindre des politesses pour un Krasien, mais Arlen avait dû lutter pour obtenir cette marque de respect. À Krasia, un homme était jugé par le nombre de cicatrices qu'il avait et d'*alagai* – de chthoniens – qu'il avait tués. Les étrangers – ou *chin*, comme les appelaient les Krasiens -, y compris les Messagers, étaient considérés comme des lâches qui avaient abandonné la lutte et ne méritaient aucune marque de politesse de la part des *dal'Sharum*. Le mot *chin* était une insulte.

Mais Arlen avait ébahi les Krasiens en leur demandant de combattre à leurs côtés. Depuis, il avait appris à leurs guerriers de nouvelles runes et il les avait aidés à tuer des chthoniens. Ils lui avaient alors donné le nom de *Par'chin*, ce qui signifiait « étranger courageux ». Il ne serait jamais considéré comme leur égal, mais les *dal'Sharum* avaient cessé de cracher à ses pieds et il s'était même fait de véritables amis.

Arlen passa les portes pour entrer dans le dédale, une vaste enceinte intérieure précédant les murailles de la cité proprement dite, remplie de murs, de tranchées et de trous. Chaque nuit, leurs familles en sécurité derrière les murailles intérieures, les *dal'Sharum* se lançaient dans l'*alagai'sharak*, la guerre sainte contre la race des démons. Ils attiraient les chthoniens dans le dédale, puis les piégeaient et les harcelaient pour les faire tomber dans des fosses protégées où ils restaient jusqu'au lever du soleil. Les Krasiens subissaient beaucoup de pertes, mais pour eux, mourir lors de l'*alagai'sharak* assurait une place aux côtés d'Everam, le Créateur, et ils allaient donc volontiers sur le champ de bataille.

Bientôt, pensa Arlen, seuls les chthoniens mourront ici.

Juste après l'entrée principale se trouvait le grand bazar, avec ses Marchands négociant bruyamment les chargements de centaines de charrettes et ses odeurs d'épices krasiennes, d'encens et de parfums exotiques. Des tapis, des rouleaux de beaux tissus et des poteries joliment décorées jouxtaient des tas de fruits et de bétail bêlant. C'était un endroit bruyant et bondé, où l'on marchandait en criant.

Tous les autres marchés qu'avait vus Arlen grouillaient d'hommes, mais la clientèle du grand bazar de Krasia était presque entièrement constituée de femmes, couvertes des pieds à la tête d'un épais habit noir. Elles s'affairaient, achetaient et vendaient, se criaient après énergiquement et n'échangeaient leurs pièces en or usées qu'à contrecœur.

On vendait beaucoup de bijoux et de beaux vêtements au bazar, mais Arlen ne les avait jamais vus portés. Les hommes lui avaient dit que les femmes mettaient leurs parures sous leurs robes noires, mais seuls leurs maris pouvaient les voir.

Presque tous les Krasiens de plus de seize ans étaient des guerriers. Quelques-uns avaient le statut de *dama*, ce qui correspondait à la fois aux Saints Hommes et aux chefs krasiens séculiers. Aucune autre occupation n'était considérée comme honorable. Ceux qui choisissaient le métier d'artisan étaient appelés *khaffit* et méprisés : ils étaient à peine mieux considérés que les femmes dans la société krasienne. Celles-ci s'occupaient du travail quotidien dans la ville, de l'agriculture à la cuisine en passant par la garde des enfants. Elles ramassaient l'argile et fabriquaient des poteries, construisaient et réparaient les maisons, élevaient et abattaient les animaux et vendaient sur les

marchés. En bref, elles s'occupaient de tout, sauf des combats.

Pourtant, malgré la quantité de travail qu'elles effectuaient, elles étaient soumises aux hommes. L'épouse d'un Krasien et sa fille encore célibataire lui appartenaient, et il pouvait faire d'elles ce que bon lui semblait, y compris les tuer. Un homme pouvait prendre plusieurs épouses, mais si une femme se dévoilait seulement devant un homme qui n'était pas son mari, elle pouvait - et cela arrivait souvent - être mise à mort. On considérait qu'on pouvait se passer des Krasiennes. Mais pas des Krasiens.

Arlen savait que sans leurs femmes les Krasiens seraient perdus, mais les femmes considéraient les hommes en général avec un grand respect et vénéraient quasiment leurs maris. Elles venaient chaque matin voir les cadavres de l'*alagai'sharak* de la nuit et pleuraient sur les corps de leurs hommes, recueillant leurs précieuses larmes dans de petites fioles. L'eau avait de la valeur à Krasia et on pouvait estimer la vie d'un homme aux nombres de bouteilles de larmes recueillies à sa mort.

Si un Krasien était tué, la coutume voulait que ses frères ou ses amis reprennent ses femmes afin qu'elles aient toujours un homme à servir. Une fois, dans le dédale, Arlen avait tenu dans ses bras un guerrier mourant qui lui proposait ses trois épouses. « Elles sont belles, Par'chin, et fertiles, lui avait-il assuré. Elles te donneront de nombreux enfants. Promets-moi que tu les prendras. »

Arlen avait promis qu'on s'occuperait d'elles, puis avait trouvé quelqu'un d'autre pour les recueillir. Ce qui se cachait sous les robes des Krasiennes le rendait curieux, mais pas assez pour qu'il échange son cercle portatif contre une maison en grès et sa liberté contre une famille.

Presque toutes les femmes étaient suivies par des enfants vêtus d'habits brun clair, les cheveux attachés pour les filles et les garçons coiffés de casquettes en lambeaux. Les filles étaient bonnes à marier dès onze ans et se mettaient alors à porter les habits noirs des femmes ; les garçons étaient menés sur les terrains d'entraînement plus tôt encore. La plupart revêtaient la robe noire des *dal'Sharum*. Certains mettaient la blanche du *dama* et consacraient leurs vies à servir Everam. Ceux qui échouaient dans les deux professions devenaient des *khaffit* et portaient du brun clair, couleur de la honte, jusqu'à leur mort.

Les femmes remarquèrent Arlen qui traversait le marché et se mirent à converser en chuchotant. Il les observa, amusé, car aucune ne le regardait dans les yeux, ni ne s'approchait. Elles avaient envie de voir ce qu'il y avait dans ses sacoches - de la jolie laine rizonienne, des bijoux milniens, du papier angierien, et d'autres trésors venus du nord - mais il était un homme et, encore pire, un *chin*, et elles n'osaient donc pas aller le voir. Les yeux des *dama* étaient partout.

— Par'chin ! cria une voix familière et Arlen se retourna.

Il découvrit son ami Abban, le gros marchand, qui arrivait en boitant et en s'appuyant lourdement sur sa béquille.

Éclopé depuis l'enfance, Abban était un *khaffit*, incapable de combattre avec les guerriers et indigne d'être un Saint Homme. Il s'était pourtant bien débrouillé en commerçant avec les Messagers du nord. Rasé de près, il portait la casquette et la chemise des *khaffit*, mais sous un somptueux turban, un gilet et un pantalon de soie brillante cousu par des fils de différentes couleurs. Il prétendait que ses femmes étaient aussi jolies que celle d'un *dal'Sharum*.

— Par Everam, c'est bon de te voir, fils de Jeph ! cria Abban dans un thesien parfait en donnant une tape sur l'épaule d'Arlen. Le soleil brille toujours plus fort lorsque tu gratifies notre ville de ta

présence !

Arlen regrettait d'avoir dit au marchand comment s'appelait son père. À Krasia, le nom du père d'un homme était plus important que le sien. Il se demandait ce que tous penseraient s'ils apprenaient que le sien était un lâche.

Mais il donna à son tour une tape sur l'épaule d'Abban en lui adressant un sourire sincère.

— Ça me fait plaisir aussi, dit-il.

Sans l'aide du marchand boiteux, il n'aurait jamais maîtrisé la langue krasienne ou appris à se comporter dans cette culture étrange et parfois dangereuse.

— Viens, viens ! dit Abban. Repose tes pieds sous mon ombre et rince la poussière de ta gorge avec mon eau !

Il emmena Arlen jusqu'à une tente aux couleurs brillantes montée derrière sa charrette au bazar. Il frappa dans ses mains et ses femmes et ses filles – Arlen était incapable de les différencier – se précipitèrent pour ouvrir les rabats et s'occuper de Fend l'Aube. Arlen dut se contraindre à ne pas les aider lorsqu'elles emportèrent les sacoches lourdement chargées dans la tente, car il savait que les Krasiens trouvaient inconvenant de voir un homme travailler. Une des femmes voulut prendre la lance protégée, enveloppée dans du tissu et accrochée au pommeau de sa selle, mais Arlen s'en empara avant qu'elle puisse la toucher. Elle s'inclina bien bas, craignant l'avoir insulté.

Le sol de la tente était couvert de coussins en soie et de tapis aux motifs complexes. Arlen laissa ses bottes poussiéreuses à l'entrée et prit une profonde inspiration d'air frais et parfumé. Il s'installa sur les coussins pendant que les femmes s'agenouillaient devant lui avec de l'eau et des fruits.

Lorsqu'il se fut désaltéré, Abban frappa dans ses mains et les femmes apportèrent du thé et des pâtisseries au miel.

— Ton voyage dans le désert s'est bien passé ? demanda Abban.

— Oh, oui, répondit Arlen. Extrêmement bien.

Ils papotèrent ensuite pendant quelque temps. Abban n'abrégeait jamais cette formalité, mais ne quittait pas des yeux les sacoches d'Arlen et il se frottait les mains d'un air absent.

— Nous passons aux affaires ? demanda Arlen dès qu'il estima cela poli.

— Bien sûr, le Par'chin est un homme occupé, dit Abban en claquant des doigts.

Les femmes apportèrent alors un ensemble d'épices, de parfum, de soie, de bijoux, de tapis et d'autres objets artisanaux krasiens.

Abban examina ce que les clients d'Arlen lui avaient donné dans le nord pendant que le Messenger étudiait avec attention les articles proposés en échange. Abban trouva des défauts à tout et fronça les sourcils.

— Tu as traversé le désert pour n'échanger que ça ? demanda-t-il, dégoûté, lorsqu'il eut terminé. Ce n'était presque pas la peine de faire un tel voyage.

Arlen dissimula son sourire lorsqu'ils s'assirent et se firent servir du thé glacé. Les négociations commençaient toujours ainsi.

— Ne dis pas n'importe quoi. Un aveugle verrait que j'ai rapporté certains des plus beaux trésors que Thesa a à offrir. Bien meilleurs que les pauvres articles que tes femmes viennent de me mettre sous le nez. J'espère que tu as autre chose ailleurs, parce que j'ai vu de plus beaux tapis pourrir dans des ruines, affirma Arlen en montrant du doigt un magnifique tapis finement tissé.

— Tu me blesses ! s'écria Abban. Moi qui t'ai donné de l'eau et de l'ombre. Pauvre de moi, comment un de mes invités peut me traiter ainsi ? Mes femmes sont restées devant leur métier à tisser jour et nuit pour le fabriquer en n'utilisant que la laine la plus belle ! Tu ne trouveras pas de meilleur tapis !

Le marchandage commença ensuite et Arlen n'avait pas oublié les leçons apprises en observant le vieux Porc et Ragen, une éternité plus tôt. Comme toujours, à la fin de la séance, les deux hommes se comportèrent comme s'ils s'étaient fait voler, mais avec la conviction intime qu'ils avaient obtenu le meilleur de l'autre.

— Mes filles vont emballer tes objets et les garder jusqu'à ton départ, finit par dire Abban. Dîneras-tu avec nous ce soir ? Mes femmes préparent un repas qu'aucune de celles du nord ne pourra égaler !

Arlen secoua la tête avec regret.

— Je dois me battre, ce soir, dit-il.

Abban l'imita.

— Je crains que tu aies trop bien assimilé nos coutumes, Par'chin. Tu cherches toi aussi la mort.

Arlen secoua la tête.

— Je n'ai aucune intention de mourir et je ne crois pas au paradis dans l'au-delà.

— Ah, mon ami, personne n'espère rejoindre Everam dans la fleur de l'âge, mais c'est le sort qui attend ceux qui prennent part à l'*alagai'sharak*. Je me souviens d'une époque où nous étions aussi nombreux que les grains de sable dans le désert, mais maintenant... (Il secoua tristement la tête.) La ville est pratiquement déserte. Nous engrossons nos femmes, mais il y a plus de morts la nuit que de naissances dans la journée. Si nous ne changeons pas, dans dix ans, Krasia sera recouverte de sable.

— Et si je te disais que je suis venu changer ça ? demanda Arlen.

— Le cœur du fils de Jeph est pur, dit Abban, mais le *Damaji* ne t'écouterait pas. Everam exige la guerre, disent-ils, et ce n'est pas un *chin* qui va les faire changer d'avis.

Le *Damaji* était le conseil qui dirigeait la ville et il était composé des *dama* les plus haut placés de chacune des douze tribus krasiennes. Ils servaient l'Andrah, le *dama* préféré d'Everam, dont la parole était souveraine.

Arlen sourit.

— Je ne peux pas les détourner de l'*alagai'sharak*, convint-il, mais je peux les aider à le gagner.

Il ôta le tissu qui recouvrait sa lance et la tendit à Abban.

Le marchand écarquilla les yeux à la vue de la magnifique arme, mais il leva la paume et secoua la tête.

— Je suis un *khaffit*, Par'chin. Mon toucher impur ne doit pas souiller la lance.

Arlen reprit l'arme et s'inclina pour s'excuser.

— Je ne voulais pas t'offenser.

— Ah, dit Abban en riant. Tu es peut-être le seul homme qui s'incline devant moi ! Même le Par'chin n'a pas à craindre d'offenser les *khaffit*.

Arlen se renfroigna.

— Tu es un homme comme les autres, dit-il.

— Avec une telle attitude, tu resteras toujours un *chin*, dit Abban en souriant. Tu n'es pas le premier à protéger une lance. Sans les anciennes runes de combat, ça ne change pas grand-chose.

— Ce *sont* les anciennes runes de combat. Je les ai trouvées dans les ruines de Soleil d'Anoch.

Abban pâlit.

— Tu as trouvé la ville perdue ? La carte était juste ?

— Pourquoi es-tu si surpris ? demanda Arlen. Tu m'as garanti l'authenticité de cette carte !

Abban toussota.

— Oui, eh bien, je faisais confiance à ma source, évidemment, mais personne n'y est allé depuis trois cents ans. Qui pouvait dire que la carte était suffisamment précise ? (Il se mit à sourire.) Et puis ce n'est pas comme si tu allais revenir pour te faire rembourser si j'avais tort. Ils éclatèrent de rire.

— Par Everam, c'est une jolie histoire, Par'chin, dit Abban lorsque Arlen eut terminé de raconter son aventure dans la ville perdue. Mais si tu tiens à la vie, tu ne diras pas au *Damaji* que tu as pillé la cité sainte de Soleil d'Anoch.

— Je ne le ferai pas, promit Arlen, mais ils verront tout de même la valeur de la lance ?

Abban secoua la tête.

— Même s'ils daignent t'accorder audience, Par'chin, et je doute qu'ils le fassent, ils refuseront de reconnaître la valeur de n'importe quel objet apporté par un *chin*.

— Tu as peut-être raison, mais je dois au moins essayer. De toute façon, j'ai des messages à apporter au palais de l'Andrah. Accompagne-moi.

— Le palais est loin, Par'chin, rétorqua Abban en levant sa béquille.

— Je marcherai lentement, répondit Arlen qui savait que l'infirmité du marchand n'avait rien à voir avec son refus.

— Il vaut mieux qu'on ne te voie pas avec moi en dehors du marché, mon ami. Cela pourrait te coûter le respect que tu as gagné dans le dédale.

— Alors, je le regagnerai. À quoi sert le respect si je ne peux pas marcher aux côtés de mon ami ?

Abban s'inclina bien bas.

— Un jour, dit-il, j'aimerais voir la terre où naissent des hommes aussi nobles que le fils de Jeph.

Arlen sourit.

— Lorsque ce jour viendra, Abban, je te ferai traverser le désert moi-même.



Abban attrapa le bras d'Arlen.

— Arrête-toi, lui ordonna-t-il.

Le Messenger obéit, se fiant à son ami, car il n'avait rien vu d'anormal. Des femmes marchaient dans la rue en portant de lourdes charges et un groupe de *dal'Sharum* les précédait. Un autre groupe approchait de la direction opposée. Chacun était mené par un *dama* en robe blanche.

— La tribu de Kaji, dit Abban en désignant, du menton, les guerriers face à eux. Les autres sont des Majah. Il vaudrait mieux que nous attendions ici quelques instants.

Arlen plissa les yeux pour détailler les deux groupes. Ils étaient tous vêtus du même noir et leurs lances étaient simples et dépourvues d'ornements.

— Comment arrives-tu à les différencier ? demanda-t-il.

— Comment n'y arrives-tu pas ? répondit Abban en haussant les épaules.

Sous leurs yeux, un des *dama* cria quelque chose à l'autre. Tous deux se firent face à face et se mirent à discuter vivement.

— Pourquoi s'affrontent-ils ? demanda Arlen.

— Toujours pour la même chose. Le *dama* kaji pense que les démons de sable résident dans le troisième niveau de l'Enfer et ceux du vent au quatrième. Les Majah disent le contraire. L'Evejah est vague sur ce point, ajouta-t-il en parlant du Canon saint krasien.

— Qu'est-ce que ça change ? demanda Arlen.

— Ceux qui sont dans les plus bas niveaux sont plus loin du regard d'Everam et doivent être tués en premier.

Les *dama* criaient désormais, et les *dal'Sharum* des deux côtés serraient leurs lances de rage, prêts à défendre leurs chefs.

— Ils s'affrontent pour savoir quel démon tuer en premier ? demanda Arlen, incrédule.

Abban cracha par terre.

— Les Kaji combattent les Majah pour moins que ça, Par'chin.

— Mais il y a de vrais ennemis à combattre lorsque le soleil se couche ! protesta Arlen.

Abban acquiesça.

— Et la nuit, les Kaji et les Majah s'unissent. Comme on dit : « La nuit, mon ennemi devient mon frère. » Mais il reste encore des heures avant le coucher du soleil.

Un des *dal'Sharum* kaji frappa un guerrier majah au visage avec la hampe de sa lance et le fit

tomber. En un clin d'œil, tous les combattants se jetèrent dans l'affrontement. Leurs *dama* s'écartèrent sur le côté, sans se soucier de la violence, et continuèrent à se crier après.

— Pourquoi tolère-t-on ça ? demanda Arlen. L'Andrah ne peut-il pas l'interdire ?

Abban secoua la tête.

— L'Andrah est censé être avec toutes les tribus et aucune, mais en vérité, il favorise toujours la tribu dont il est issu. Et même si ce n'était pas le cas, il serait incapable de mettre fin aux vendettas de Krasia. Tu ne peux pas interdire aux hommes d'être des hommes.

— Ils se comportent plus comme des enfants.

— Les *dal'Sharum* ne connaissent que la lance et les *dama* que l'Evejah, reconnut tristement Abban.

Les hommes n'utilisaient pas la pointe de leurs lances... pourtant, l'affrontement se fit plus violent. Si personne n'intervenait, il y aurait sûrement des morts.

— N'y pense même pas, dit Abban en serrant le bras d'Arlen lorsque celui-ci tenta de s'avancer.

Le Messager se retourna pour lui répondre, mais son ami eut l'air d'avoir vu quelque chose par-dessus son épaule et, le souffle coupé, il posa un genou à terre. Il tira sur le bras d'Arlen pour qu'il l'imité.

— À genoux, si tu tiens à ta peau, souffla-t-il.

Arlen regarda autour de lui et découvrit l'origine de la peur d'Abban. Une femme drapée de blanc, couleur sacrée, descendait la route.

— Une *dama'ting*, murmura-t-il.

On voyait rarement les mystérieuses Cueilleuses d'Herbes de Krasia.

Il baissa les yeux lorsqu'elle passa devant lui, mais ne s'agenouilla pas. Cela n'avait pas importance : elle ne remarqua aucun d'entre eux et poursuivit son chemin vers la mêlée, d'une démarche sereine. Les hommes ne l'avisèrent que lorsqu'elle approcha d'eux. Les *dama* pâlirent en la voyant et crièrent des ordres à leurs hommes. Les combats cessèrent aussitôt et les guerriers tombèrent les uns sur les autres en s'écartant pour laisser passer la *dama'ting*. Les guerriers et les *dama* se dispersèrent rapidement dans son sillage et la circulation reprit sur la route comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

— Es-tu courageux, Par'chin, ou fou ? demanda Abban lorsqu'elle eut disparu.

— Depuis quand les hommes s'agenouillent-ils devant les femmes ? demanda Arlen, perplexe.

— Les hommes ne le font pas devant les *dama'ting*, mais les *khaffit* et les *chin* le font, s'ils ont deux doigts de jugeote. Même les *dama* et les *dal'Sharum* les craignent. Il paraît qu'elles lisent l'avenir et savent quels hommes vont passer la nuit et lesquels vont mourir.

— Et quand bien même ? demanda Arlen, visiblement perplexe, en haussant les épaules.

Une *dama'ting* lui avait prédit son avenir le premier soir où il s'était rendu dans le dédale, mais cette expérience ne lui avait en rien prouvé qu'elle pouvait vraiment voir le futur.

— Offenser une *dama'ting* revient à offenser le destin, répondit Abban comme si Arlen était idiot.

Le Messenger secoua la tête.

— Nous façonnons notre propre destinée, dit-il, même si les *dama'ting* parviennent à la lire en jetant leurs os.

—Eh bien, je n'envie pas le sort que tu te façonneras si tu en offenses une.

Ils repartirent et arrivèrent bientôt au palais de l'Andrah : une immense structure couverte d'un dôme de pierre blanche, probablement aussi ancienne que la ville elle-même. Ses runes étaient peintes en doré et brillaient sous le soleil qui frappait ses immenses flèches.

Mais à peine eurent-ils posé le pied sur les marches du palais qu'un *dama* sortit et se précipita vers eux.

—Va-t'en, *khaffit* ! cria-t-il.

— Désolé, répondit Abban en s'inclinant bien bas, les yeux baissés, en reculant.

Arlen, lui, ne bougea pas.

— Je suis Arlen, dit-il en krasien, fils de Jeph, Messenger du nord, connu sous le nom de Par'chin. (Il planta sa lance par terre et, même enveloppée de tissu, l'arme restait aisément reconnaissable.) J'apporte des lettres et des cadeaux pour l'Andrah et ses ministres, reprit le jeune homme en levant son cartable.

— Tu es en bien mauvaise compagnie pour quelqu'un qui parle notre langue, homme du nord, dit le *dama* sans cesser de regarder méchamment Abban qui s'aplatissait dans la poussière.

Arlen se retint de lancer une violente réplique.

— Il fallait guider le Par'chin, dit Abban en s'adressant au sol. Je n'ai fait que lui montrer le chemin...

— Je ne t'ai pas demandé de parler, *khaffit* ! cria le *dama*, en donnant un grand coup de pied dans les côtes d'Abban.

Arlen se raidit, mais un regard de mise en garde de son ami le retint de bouger.

Le *dama* se retourna comme si de rien n'était.

— Je vais prendre tes messages, dit-il.

— Le duc de Rizon a exigé que je remette en main propre un cadeau au *Damaji*, osa dire Arlen.

— Ce n'est pas dans cette vie que je vais laisser un *chin* et un *khaffit* entrer au palais, répondit le *dama* d'un ton méprisant.

La réponse, décevante, n'avait rien d'inattendu. Arlen n'avait jamais réussi à voir un *Damaji*. Il remit les lettres et les paquets au *dama* et fronça les sourcils lorsque celui-ci s'éloigna en remontant les marches.

— Je suis désolé de te le dire, mais je t'avais prévenu, mon ami, dit Abban. Ma présence à tes côtés n'a sans doute pas aidé, mais je disais la vérité en te prévenant que le *Damaji* n'accepterait pas de recevoir un étranger, même s'il s'agissait du duc de cette Rizon d'où tu viens. On t'aurait demandé poliment de patienter et on t'aurait laissé attendre sur des coussins de soie jusqu'à ce que tu perdes la face.

Arlen grinça des dents. Il se demandait comment avait agi Ragen lors de sa visite de la Lance du Désert. Son mentor avait-il supporté un tel traitement ?

— Tu vas accepter de dîner avec moi, maintenant ? demanda Abban. J’ai une fille très belle qui a quinze ans. Elle pourrait être une bonne épouse pour toi au nord et s’occuperait de ta maison pendant tes voyages.

Quelle maison ? se demanda Arlen en pensant à son petit appartement rempli de livres à Fort Angiers, dans lequel il n’avait pas mis les pieds depuis plus d’un an. Il regarda Abban en se disant que son calculateur d’ami s’intéressait plus aux contacts commerciaux qu’il pourrait établir en ayant une fille au nord qu’au bonheur de celle-ci ou à la tenue de la maisonnée d’Arlen.

— Tu m’honores, mon ami, répondit-il, mais je ne suis pas encore prêt à abandonner.

— Non, c’est bien ce que je me disais, soupira Abban. Je parie que tu vas aller voir une certaine personne ?

— Oui, dit Arlen.

— Il ne tolérera pas plus ma présence que le *dama*, le prévint Abban.

— Il connaît ta valeur.

Le marchand secoua la tête.

— Il me tolère grâce à toi, dit-il. Le Sharum Ka veut des leçons de langue du nord depuis que tu as été autorisé à te rendre dans le dédale.

— Et Abban est le seul Krasien qui la parle, dit Arlen, ce qui lui donne de la valeur aux yeux du Premier Guerrier, malgré son statut de *khaffit*.

Abban s’inclina, sans pour autant avoir l’air convaincu.

Ils se rendirent sur les terrains d’entraînement situés non loin du palais. Le centre de la ville était un territoire neutre pour toutes les tribus. Elles pouvaient s’y rassembler pour vénérer leur dieu et se préparer pour l’*alagai’sharak*.

C’était la fin de l’après-midi et le camp grouillait d’activité. Arlen et Abban passèrent d’abord devant les ateliers des armuriers et des Protectors, les seules professions que les *dal’Sharum* estimaient dignes d’eux. Au-delà s’étendaient les terrains où les maîtres d’armes criaient et entraînaient les hommes.

De l’autre côté se trouvait le palais du Sharum Ka et de ses lieutenants, les *kai’Sharum*. Un peu moins grand que l’immense palais de l’Andrah, ce gigantesque dôme abritait les hommes les plus respectés, ceux qui avaient prouvé leur valeur sur le champ de bataille à de nombreuses reprises. La rumeur disait qu’on y trouvait, dans les niveaux inférieurs, un grand harem où les *kai’Sharum* pouvaient transmettre leur courage aux générations futures.

Abban supporta des regards noirs et des insultes murmurées en avançant sur sa béquille, mais personne n’osa se mettre en travers de leur chemin. Le marchand était sous la protection du Sharum Ka.

Ils passèrent devant des rangées d’hommes qui exécutaient des figures avec leurs lances, les pieds collés au sol, et d’autres qui pratiquaient les mouvements brutaux et efficaces du *sharusahk*, le

combat krasien à mains nues. Les guerriers affûtaient leurs talents en vue de la nuit à venir, s'entraînant au tir à l'arc ou lançant des filets sur des jeunes assistants en pleine course. Au beau milieu de tout cela était dressée une tente, où ils trouvèrent Jardir qui étudiait un plan avec un de ses hommes.

Ahmann asu Hoshkamin am'Jardir était le Sharum Ka de Krasia, un titre qui signifiait « Premier Guerrier ». Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et portait une robe noire et un turban blanc. Sans qu'Arlen comprenne dans quelle mesure, le titre de Sharum Ka était visiblement également religieux, comme l'indiquait le turban.

La peau de Jardir avait une couleur cuivrée et ses yeux étaient aussi noirs que ses cheveux huilés qui, rejetés en arrière, retombaient sur sa nuque. Sa barbe noire pointue était impeccablement soignée, mais l'homme n'avait rien de doux. Il se déplaçait comme un rapace, d'une manière rapide et assurée, et ses grandes manches retroussées dévoilaient des bras musclés et robustes, couverts de cicatrices. Il avait à peine plus de trente ans.

Un des gardes de la tente aperçut Arlen et Abban qui approchaient et il se pencha pour murmurer à l'oreille de Jardir. Le Premier Guerrier se détourna de l'ardoise couverte de craie qu'il étudiait.

— Par'chin ! s'écria-t-il en écartant les bras avec un sourire avant de se lever pour les accueillir. Bon retour dans la Lance du Désert ! Je ne savais pas que tu étais revenu. Les *alagai* vont trembler de peur, ce soir !

Il s'exprimait en thesien et son vocabulaire comme son accent s'étaient beaucoup améliorés depuis la dernière visite d'Arlen. Il serra le Messenger dans ses bras et l'embrassa sur les joues.

Lors de sa première visite à Krasia, le Premier Guerrier s'était intéressé à Arlen comme à une curiosité jusqu'à ce que leur sang coule l'un pour l'autre dans le dédale, ce qui, à Krasia, signifiait beaucoup.

Jardir se tourna vers Abban.

— Que fais-tu ici parmi les hommes, *khaffit* ? demanda-t-il avec dégoût. Je ne t'ai pas convoqué.

— Il est avec moi, dit Arlen.

— Il était avec toi, corrigea sèchement Jardir.

Abban s'inclina bien bas et partit aussi vite que sa jambe boiteuse le lui permettait.

— Je ne comprends pas pourquoi tu perds ton temps avec ce *khaffit*, Par'chin, cracha Jardir.

— Là d'où je viens, la valeur d'un homme ne dépend pas seulement de sa capacité à tenir une lance.

Jardir éclata de rire.

— Là d'où tu viens, Par'chin, personne ne tient de lance.

— Tu as beaucoup progressé en thesien, remarqua Arlen.

Jardir grogna.

— Ta langue *chin* n'est pas facile et devoir la pratiquer avec un *khaffit*, lorsque tu n'es pas là, la rend encore plus dure. Regarde-le, il s'habille comme une femme ! ajouta-t-il en regardant Abban

s'éloigner, faisant référence à ses habits de soie brillante.

Arlen jeta un coup d'œil, de l'autre côté de la cour, à une femme couverte d'un habit noir qui portait de l'eau.

— Je n'ai jamais vu une femme habillée comme lui, dit-il.

— Seulement parce que tu ne me laisses pas t'en trouver une dont tu pourras ôter le voile, rétorqua Jardir avec un grand sourire.

— Je doute que ton *dama* autorise une de vos femmes à épouser un *chin* sans tribu, dit Arlen.

Jardir balaya cette idée d'un geste de la main.

— Balivernes ! Notre sang a coulé l'un pour l'autre dans le dédale, mon frère. Si je te prends dans ma tribu, l'Andrah lui-même n'osera pas protester !

Arlen n'en était pas si sûr, mais il savait qu'il valait mieux éviter de défendre son point de vue. Les Krasiens avaient tendance à devenir violents si l'on mettait en doute leurs fanfaronnades et celui-ci ne faisait pas exception à la règle. Jardir semblait au moins être l'égal d'un *Damaji*. Les guerriers lui obéissaient encore plus aveuglément qu'à leur *dama*.

Mais Arlen n'avait pas envie de rejoindre la tribu de Jardir, ni aucune autre. Ce *chin* qui participait à l'*alagai'sharak* et traînait pourtant avec un *khaffit* rendait les Krasiens mal à l'aise. Ce sentiment disparaîtrait s'il rejoignait une tribu, mais il deviendrait alors un sujet du *Damaji* de cette tribu, serait impliqué dans toutes leurs vendettas et n'aurait plus le droit de quitter la ville.

— Je ne crois pas être encore prêt pour une femme, dit-il.

— Eh bien, n'attends pas trop, ou les hommes vont penser que tu es un *push'ting*, dit Jardir en riant et en donnant une tape sur l'épaule d'Arlen.

Le Messenger ne connaissait pas vraiment la signification de ce mot, mais il hocha tout de même la tête.

— Depuis combien de temps es-tu arrivé en ville, mon ami ? demanda Jardir.

— Seulement quelques heures, dit Arlen. Je viens juste de livrer mes messages au palais.

— Et tu viens déjà m'offrir ta lance ! Par Everam, cria Jardir à ses camarades, le Par'chin doit avoir du sang krasien !

Ses hommes éclatèrent de rire avec lui.

— Marche avec moi, dit Jardir en entourant du bras l'épaule d'Arlen.

Ils s'éloignèrent des autres. Le Messenger savait que son ami cherchait déjà à déterminer le rôle à lui proposer pour la bataille de la nuit à venir.

— Les Bajin ont perdu un Protecteur de fosse, hier soir, dit-il. Tu pourrais le remplacer.

Les Protecteurs de fosse étaient les soldats krasiens les plus importants. Ils protégeaient les fosses utilisées pour piéger les chthoniens et s'assuraient que les défenses s'activaient une fois la créature tombée dedans. C'était une tâche risquée, car si la toile qui servait à cacher les fosses ne s'effondrait pas sous le poids du démon, dévoilant complètement les runes qu'elle recouvrait, rien n'empêchait un démon de sable de remonter et d'aller tuer le Protecteur. Une seule autre position connaissait un pire

taux de mortalité.

— Je préférerais servir de garde d'assaut, répondit Arlen.

Jardir secoua la tête en souriant.

— Tu veux toujours la tâche la plus dangereuse, le gronda-t-il. Si tu es tué, qui portera nos lettres ?

Arlen perçut le sarcasme malgré le fort accent de Jardir. Il n'avait que faire des lettres. Peu de *dal'Sharum* savaient lire.

— Ce ne sera pas si dangereux, ce soir, dit Arlen.

Incapable de contenir son excitation, il déroula l'emballage de sa nouvelle lance et la tendit fièrement au Premier Guerrier.

— Une arme majestueuse, observa Jardir, mais c'est le comportement du guerrier qui lui permet de passer la nuit, pas son arme. (Il posa une main sur l'épaule d'Arlen et le regarda dans les yeux.) Ne fonde pas trop d'espoir sur ton arme. J'ai vu des guerriers plus expérimentés que toi peindre leurs lances et mal finir.

— Je ne l'ai pas protégée moi-même, dit Arlen. Je l'ai trouvée dans les ruines de Soleil d'Anoch.

— L'endroit où est né le Libérateur ? dit Jardir avant d'éclater de rire. La Lance de Kaji est un mythe, Par'chin, et la cité perdue a été recouverte de sable.

Arlen secoua la tête.

— J'y suis allé. Je peux t'y emmener.

— Je suis le Sharum Ka de la Lance du Désert, Par'chin, répondit Jardir. Je ne peux pas prendre un chameau et partir dans le sable à la recherche d'une ville qui n'existe que dans les textes antiques.

— Je crois que je vais réussir à te convaincre lorsque la nuit sera tombée. Jardir afficha un sourire patient.

— Promets-moi de ne rien tenter de stupide, dit-il. Lance protégée ou pas, tu n'es pas le Libérateur. Ça m'attristerait de devoir t'enterrer.

— Je le jure.

— Bien ! s'exclama Jardir en lui donnant une tape sur l'épaule. Viens, mon ami, l'heure tourne. Tu dîneras dans mon palais, ce soir, avant que nous nous rassemblions devant le Sharik Hora !



Ils mangèrent de la viande épicée, des petits pois et du pain fin comme du papier que les Krasiennes confectionnaient en étalant la pâte humide sur des pierres plates. Arlen était à une place d'honneur, près de Jardir, entouré par des *kai'Sharum* et servi par les propres femmes de Jardir. Le Messenger n'avait jamais compris pourquoi Jardir lui montrait tant de respect, mais après la façon dont il avait été traité au palais de l'Andrah, il appréciait la situation.

Les hommes le suppliaient de raconter des histoires, et particulièrement celle de l'amputation du

Manchot, même s'ils l'avaient entendue à de nombreuses reprises. Ils réclamaient toujours des récits sur le Manchot, ou Alagai Ka comme ils l'appelaient. Les démons de pierre étaient rares à Krasia, et quand Arlen s'exécutait, son histoire hypnotisait l'auditoire.

— Nous avons construit un nouveau scorpion depuis ta dernière visite, Par'chin, lui dit un des *kai'Sharum* tandis qu'ils dégustaient leur nectar après le repas. Il peut envoyer une lance à travers un mur de grès. Nous trouverons bientôt un moyen de transpercer le cuir de l'Alagai Ka.

Arlen rit doucement et secoua la tête.

— Je crains que vous ne voyiez pas le Manchot ce soir, dit-il, ni plus jamais d'ailleurs. Il a vu le soleil.

Le *kai'Sharum* écarquilla les yeux.

—L'Alagai Ka est mort ? demanda un autre. Comment as-tu réussi ça ?

Arlen sourit.

— Je vous le raconterai après la victoire de ce soir.

En disant cela, il toucha la lance posée à ses côtés, un geste que remarqua le Premier Guerrier.



20

ALAGAI'SHARAK

328 AR

— Grand Kaji, Lance d'Everam, accorde de la force aux bras de tes guerriers et donne-leur le courage, car cette nuit, ils vont accomplir ta tâche sainte.

Arlen remuait, mal à l'aise, pendant que le *Damaji* invoquait la bénédiction de Kaji, le premier Libérateur, sur les *dal'Sharum*. Au nord, prétendre que le Libérateur n'était qu'un homme normal pouvait entraîner une bagarre, mais ce n'était pas un crime. À Krasia, une telle hérésie était passible de mort. Kaji était le Messager d'Everam, venu pour unir toute l'humanité contre les *alagai*. Ils l'appelaient Shar'Dama Ka, « le Premier Prêtre-Guerrier », et disaient qu'il reviendrait un jour pour rassembler les hommes lorsqu'ils seraient dignes de la *Sharak Ka*, « la Première Guerre ». Tous ceux qui affirmaient le contraire trouvaient une mort rapide et brutale.

Arlen n'était pas assez idiot pour exprimer ses doutes à propos de la divinité de Kaji, mais les Saints Hommes le déconcertaient toujours autant. Ils semblaient toujours chercher une excuse pour s'offusquer de son comportement, ce qui, à Krasia, équivalait généralement à une condamnation à mort.

Mais malgré la gêne qu'Arlen ressentait en présence du *Damaji*, il se reprenait toujours à la vue du Sharik Hora, l'énorme temple recouvert d'un dôme consacré à Everam. Son nom signifiait littéralement « les os des héros » et le Sharik Hora lui rappelait ce dont l'humanité était capable. À côté de ce bâtiment, tous ceux qu'il avait déjà vus lui semblaient petits ; en comparaison, la bibliothèque du duc à Miln était minuscule.

Mais il n'y avait pas que la taille du Sharik Hora qui était impressionnante. C'était un symbole du courage par-delà la mort, car il était décoré avec les os blanchis de tous les guerriers tombés lors de l'*alagai'sharak*. Ils recouvraient les poutres de soutien et encadraient les fenêtres. Le grand autel était entièrement fait de crânes et les bancs d'os de jambes. Le calice dans lequel les fidèles buvaient de l'eau était un crâne creusé posé sur deux mains, son support était fait d'avant-bras et sa base d'une paire de pieds. Les chandeliers gigantesques rassemblaient des dizaines de crânes et des centaines de côtes. Le grand plafond voûté, soixante mètres plus haut, était couvert des crânes des ancêtres des guerriers krasiens qui regardaient vers le bas et les considéraient, exigeant d'être honorés.

Arlen tenta un jour de calculer combien de guerriers décoraient le hall, mais la tâche se révéla trop difficile. Toutes les villes et les hameaux de Thesa, peut-être deux cent cinquante mille âmes, n'auraient pu décorer qu'une partie du Sharik Hora. Autrefois, les Krasiens devaient être

innombrables.

Maintenant, tous les guerriers de Krasia, peut-être quatre mille au total, rentraient dans le Sharik Hora sans le remplir. Ils s'y rassemblaient deux fois par jour, une fois à l'aube et l'autre au crépuscule, pour honorer Everam, le remercier pour les chtoniens tués la nuit précédente et lui demander la force de les massacrer la nuit suivante. Mais surtout, ils priaient le Shar'Dama Ka de revenir et de commencer le *Sharak Ka*. Ils le suivraient jusqu'au Cœur.



Des hurlements portés par le vent du désert atteignirent Arlen dans la zone d'embuscade où il attendait les chtoniens avec impatience. Les guerriers qui l'entouraient s'agitaient et priaient Everam. Ailleurs dans le dédale, l'*alagai'sharak* avait commencé.

Ils entendirent les cris de la tribu Mehnding, dont les hommes, positionnés sur les murailles de la cité, actionnaient des catapultes envoyant de lourdes pierres et de gigantesques lances dans les rangs des chtoniens. Quelques projectiles atteignirent des démons de sable, en tuant certains et en blessant d'autres assez gravement pour que leurs congénères se retournent vers eux. Mais le véritable but de l'attaque était de mettre les chtoniens en colère afin de les plonger dans la frénésie. Les démons enrageaient facilement et, une fois dans cet état, ils pouvaient être guidés comme des moutons à la seule vue de leurs proies.

Quand les chtoniens bouillirent de rage, les portes extérieures de la ville s'ouvrirent, désactivant ainsi le maillage. Des démons de sable et des flammes chargèrent à travers, les démons du vent passant au-dessus d'eux. On en laissait entrer plusieurs dizaines avant de fermer les portes, ce qui réactivait le filet.

Un groupe de guerriers attendait derrière les portes, tapant leurs lances contre leurs boucliers. Ces hommes, appelés les appâts, étaient pour la plupart vieux et faibles : ils pouvaient être sacrifiés, mais leur honneur resterait intact. Quand les démons chargeaient, ils s'éparpillaient en criant, selon des trajectoires prévues à l'avance pour diviser les chtoniens et les faire pénétrer plus avant dans le Dédale.

Des vigies, au sommet des murs du Dédale, abattaient des démons du vent avec des bolas et des filets lestés. Lorsqu'ils heurtaient le sol, les cloueurs émergeaient de minuscules alcôves protégées pour les clouer au sol avant qu'ils puissent se libérer et les ligotaient à des pieux protégés fermement plantés, pour les empêcher de retourner dans le Cœur et d'échapper à l'aube.

Pendant ce temps, les appâts couraient pour précipiter les démons de sable et des flammes vers leur mort. Les créatures avançaient plus vite qu'eux, mais n'arrivaient pas à négocier les changements de direction brutaux du Dédale aussi facilement que des hommes qui en connaissaient tous les recoins. Lorsqu'un démon se rapprochait trop de sa proie, les vigies tentaient de le ralentir avec des filets. Beaucoup de ces tentatives étaient fructueuses, mais certaines ne l'étaient pas.

Arlen et les gardes d'assaut se contractèrent en entendant les cris des appâts qui approchaient.

— Attention ! cria une vigie. J'en compte neuf !

Neuf démons de sable, c'était beaucoup plus que les deux ou trois qui atteignaient habituellement les zones d'embuscade. Les appâts tentèrent de diminuer ce nombre en se séparant pour que chaque groupe n'en affronte pas plus de cinq. Arlen resserra sa prise sur la lance protégée tandis que les yeux des *dal'Sharum* reflétaient leur excitation. Mourir pendant l'*alagai'sharak* permettait d'accéder au paradis.

— Lumières ! cria quelqu'un au-dessus.

Pendant que les appâts menaient les démons jusqu'au point d'embuscade, les vigies allumèrent de grandes lampes à huile devant des miroirs orientés pour inonder la zone de lumière.

Surpris, les chthoniens crièrent et reculèrent. La lumière ne pouvait pas les blesser, mais elle donnait le temps aux appâts épuisés de s'échapper. S'attendant à l'afflux de lumière, ils filèrent en évitant les fosses à démons avec une précision éprouvée et disparurent dans des tranchées protégées peu profondes.

Les démons de sable se reprirent rapidement et repartirent à l'assaut, sans savoir dans quelle direction étaient partis les appâts. Trois d'entre eux coururent droit sur les toiles couleur sable et crièrent en tombant dans les fosses de six mètres de profondeur qu'elles recouvraient.

Lorsqu'il chargea avec les autres, Arlen hurla pour repousser sa peur, emporté par la belle folie de Krasia. Il imaginait les guerriers antiques faisant de même, couvrant par des cris l'envie d'aller se terrer quand ils partaient au combat. Pendant un instant, il oublia qui et où il était.

Puis sa lance frappa un démon de sable et les runes s'embrasèrent, envoyant un éclair argenté sur la créature. Elle poussa un cri de douleur, mais fut balayée par les lances plus longues qui provenaient des deux côtés d'Arlen. Ébloui par le flamboiement des runes défensives, les autres hommes ne remarquèrent rien.

Le groupe d'Arlen repoussa les deux derniers démons restants dans la fosse ouverte au bord de la zone d'embuscade. Les runes longeant le piège, connues seulement à Krasia, étaient à sens unique. Les chthoniens pouvaient pénétrer dans le cercle, mais pas en sortir. Sous la terre battue de la fosse se trouvait une pierre qui leur bloquait l'accès au Cœur et les emprisonnait dans le trou jusqu'à ce que l'aube vienne les emporter.

En levant les yeux, Arlen s'aperçut que, de l'autre côté de la zone, on ne s'en sortait pas aussi bien. La toile était restée accrochée en tombant dans la fosse et couvrait quelques runes. Avant que le Protecteur de fosse puisse les dégager, les deux chthoniens qui avaient chuté remontèrent et le tuèrent.

Les gardes d'assaut du côté opposé de la zone d'embuscade se retrouvaient en plein chaos, face à cinq démons de sable et sans fosse à démons en fonctionnement dans laquelle les pousser. Il n'y avait que dix hommes dans cette unité et les démons, en leur sein, les frappaient et les mordaient.

— Repliez-vous jusqu'à la zone ! cria un *kai'Sharum* à côté d'Arlen.

— Par le Cœur, ça m'étonnerait ! hurla Arlen en chargeant pour aller aider l'autre groupe.

En voyant un étranger faire preuve d'un tel courage, le *kai'Sharum* le suivit tandis que le commandant leur criait dessus.

Arlen ne s'arrêta que pour libérer la toile d'un coup de pied, réactivant les runes. Il repartit aussitôt et sauta dans la mêlée, la lance protégée active dans ses mains.

Il frappa le premier démon au flanc et, cette fois, les autres hommes ne manquèrent pas l'éclair de magie qui jaillit lorsque l'arme mit dans le mille. Le démon de sable s'effondra au sol, mortellement blessé, et Arlen sentit une vague d'énergie folle le traverser.

Du coin de l'œil, il aperçut un mouvement et pivota, sa lance prête à bloquer les dents aiguisées d'un autre démon de sable. Les runes défensives le long de l'arme s'activèrent avant que le chthonien puisse mordre et il se retrouva bloqué, la gueule ouverte. Arlen tourna la lance ; la magie s'embrasa et brisa la mâchoire de la créature.

Un troisième démon chargea, mais les membres du Messenger s'emplirent d'une soudaine puissance. Il retourna sa lance et les runes de sa pointe arrachèrent la moitié de la gueule du chthonien. Lorsqu'il tomba, Arlen lâcha son bouclier et fit tourner la lance dans ses mains avant de transpercer le cœur du démon.

Le Messenger cria et regarda autour de lui, à la recherche d'un autre démon à combattre, mais ils avaient déjà tous été repoussés dans la fosse. Autour, les hommes le regardaient, choqués et impressionnés.

— Qu'attendez-vous ? cria-t-il en chargeant dans le Dédale. Il y a des *alagai* à traquer !

Les *dal'Sharum* le suivirent, en scandant : « Par'chin ! Par'chin ! »

Ils rencontrèrent d'abord un démon du vent qui fondit sur eux et arracha la gorge d'un des hommes dans le sillage d'Arlen. Avant que la créature puisse remonter dans le ciel, le Messenger lança son arme qui alla se planter dans la tête du chthonien, provoquant une pluie d'étincelles et l'abattant au sol.

Arlen récupéra sa lance et continua à courir, la puissante magie de son arme l'animant, comme l'un de ces guerriers furieux dont parlaient les légendes. En parcourant le Dédale, le groupe s'épaissit et, pendant qu'Arlen tuait des démons, les hommes, toujours plus nombreux, reprenaient en chœur : « Par'chin ! Par'chin ! »

Les zones d'embuscade protégées et les tranchées étaient oubliées. La peur et le respect vis-à-vis de la nuit s'étaient envolés. Avec sa lance en métal, Arlen semblait invulnérable et la confiance qui émanait de lui agissait comme une drogue sur les Krasiens.



Empourpré par le frisson de la victoire, Arlen avait l'impression d'être sorti de sa chrysalide, de renaître grâce à la vieille arme. Il avait beau avoir couru et s'être battu pendant des heures, il ne ressentait aucune fatigue. Malgré ses nombreuses coupures et entailles, nulle douleur ne parcourait son corps. Il n'était concentré que sur le prochain affrontement, sur le prochain démon à tuer. Chaque fois qu'il sentait la vague de magie frapper la carapace d'un chthonien, une idée lui traversait la tête.

Il faut que tous les hommes en aient une.

Jardir apparut devant lui et Arlen, couvert d'ichor de démon, leva haut la lance pour saluer le Premier Guerrier.

—Sharum Ka ! cria-t-il. Aucun démon ne sortira de ton Dédale, ce soir !

Jardir éclata de rire et leva sa propre arme pour lui répondre. Il s'approcha et serra Arlen dans ses bras comme un frère.

— Je t'ai sous-estimé, Par'Chin, dit-il. Je ne recommencerai plus.

— Tu dis toujours ça, répondit Arlen en souriant.

— Cette fois, c'est sûr ! promit Jardir en lui rendant son sourire et en désignant de la tête les deux démons de sable qu'Arlen venait d'abattre.

Puis il se tourna vers les hommes qui suivaient le Messenger.

— *Dal'Sharum* ! cria-t-il en montrant les chthoniens morts. Ramassez ces bêtes immondes et hissez-les au sommet de la muraille extérieure ! Nos tireurs ont besoin de cibles pour s'entraîner ! Que les chthoniens au-delà de ces murs se rendent compte qu'attaquer Fort Krasia est pure folie !

Les hommes l'acclamèrent et ils se hâtèrent d'exécuter ses ordres. Jardir se tourna alors vers Arlen.

— Les vigies rapportent que les combats continuent aux zones d'embuscade de l'est, dit-il. Tu peux encore te battre, Par'chin ?

Arlen lui répondit par un sourire sauvage.

— Passe devant, dit-il.

Les deux hommes s'éloignèrent, laissant les autres à leur travail. Ils coururent un moment, jusqu'aux limites les plus éloignées du Dédale.

—Là, devant, cria Jardir quand ils arrivèrent dans un coin de la zone d'embuscade.

Le calme n'alarma pas Arlen, la tête pleine de sons : le martèlement de ses pieds, les battements de son cœur.

Mais lorsqu'il tourna à l'angle, un pied lui fit un croc-en-jambe et il tomba par terre. Il roula en heurtant le sol et en serrant sa précieuse arme, mais lorsqu'il se remit debout, des hommes barraient les seules sorties.

Arlen, en plein désarroi, regarda autour de lui et ne vit aucune trace de démons ou de combats. Il s'agissait bien d'une embuscade, mais elle n'était pas destinée aux chthoniens.



21

RIEN QU'UN *CHIN*

328 AR

Les *sharum*, troupe d'élite de Jardir, se déplacèrent pour cerner Arlen. Il les connaissait tous, avait mangé et ri avec eux le soir même et avait combattu à leurs côtés à de nombreuses reprises.

— Que se passe-t-il ? demanda Arlen, même si, au fond de son cœur, il connaissait la réponse.

— La Lance de Kaji appartient au Shar'Dama Ka, répondit Jardir en s'approchant. Ce n'est pas toi.

Arlen serra l'arme comme s'il avait peur qu'elle s'envole. Il avait dîné quelques heures plus tôt avec les hommes qui s'approchaient, mais, à présent, leurs yeux ne reflétaient aucune sympathie. Jardir avait bien fait de le séparer de ceux qui l'acclamaient.

— Tout cela est inutile, dit Arlen en reculant jusqu'à la fosse à démons située au centre de la zone d'embuscade.

Il entendit faiblement le sifflement d'un démon de sable emprisonné au fond.

— Je peux en fabriquer d'autres comme celle-ci, reprit-il. Une pour chaque *dal'Sharum*. Je suis venu pour ça.

— Nous sommes capables de le faire nous-mêmes, répondit Jardir en souriant, une fente froide trouant sa barbe et dévoilant des dents brillantes sous le clair de lune. Tu ne peux pas être notre Libérateur. Tu n'es rien qu'un *chin*.

— Je ne veux pas t'affronter, déclara Arlen.

— Alors, ne le fais pas, dit doucement Jardir. Donne-moi l'arme, prends ton cheval, pars à l'aube et ne reviens jamais.

Arlen hésita. Il ne doutait pas que les Protecteurs de Krasia soient capables de répliquer la lance aussi bien que lui. En un rien de temps, les Krasiens pourraient prendre le dessus dans la guerre sainte. Des milliers de vies seraient sauvées, des milliers de démons tués. Peu importait qui s'en attribuerait le mérite.

Mais il y avait en jeu plus que cela. La lance n'était pas un cadeau pour la seule Krasia mais pour *tous* les hommes. Les Krasiens partageraient-ils leur savoir avec les autres ? À en juger par la situation dans laquelle il se trouvait, Arlen en doutait.

— Non, répondit-il. Je crois que je vais la garder encore un peu. Laisse-moi en faire une pour toi et je m'en irai. Tu ne me reverras jamais, et tu auras ce que tu voulais.

Jardir claquait des doigts et les hommes se rapprochèrent d'Arlen.

— S'il vous plaît, supplia le Messenger. Je ne veux pas vous faire de mal.

Les guerriers d'élite de Jardir éclatèrent de rire. Ils avaient tous consacré leur vie à la lance.

Tout comme Arlen.

— Les ennemis sont les chthoniens ! cria-t-il lorsqu'ils chargèrent. Pas moi !

Mais tout en protestant, il se retourna et para deux pointes de lances d'un revers de son arme, puis donna un puissant coup de pied dans les côtes d'un des hommes, l'envoyant heurter ses camarades. Arlen plongea dans la mêlée et atterrit au sein des guerriers, faisant virevolter sa lance comme un bâton pour ne pas utiliser la pointe.

Il abattit la hampe de son arme contre le visage d'un des hommes, sentit la mâchoire se briser et se baissa ensuite pour frapper le genou d'un autre en utilisant la pointe en métal comme une massue. Une lance passa juste au-dessus de lui tandis que le guerrier s'effondrait par terre en hurlant.

Mais contrairement à ce qui lui était arrivé en combattant les chthoniens, l'arme pesait lourd dans les mains d'Arlen : l'inépuisable énergie qui l'avait soutenu dans le Dédale s'était éteinte. Contre les hommes, ce n'était plus qu'une lance. Arlen la planta dans le sol pour se propulser en l'air, donnant un coup de pied dans la poitrine d'un guerrier. Le bout de l'arme en frappa un autre au ventre et le plia en deux. La pointe entailla la cuisse d'un homme et lui fit lâcher sa lance pour tenir sa blessure. Arlen recula sous la pression de la riposte et se plaça dos à la fosse à démons afin de les empêcher de le cerner.

— Encore une fois, je t'avais sous-estimé, même si je t'avais promis que je ne le ferais plus, dit Jardir.

D'un geste de la main, il ordonna à d'autres hommes de venir s'ajouter à ceux qui pressaient Arlen.

Le Messenger se battait comme un lion, mais l'issue ne faisait aucun doute. Une hampe le frappa à la tempe et il s'écroula. Les guerriers se jetèrent alors sauvagement sur lui et une pluie de coups s'abattit, jusqu'à ce qu'il lâche la lance pour se couvrir la tête avec les mains.

La correction cessa aussitôt. On releva Arlen et deux guerriers très musclés lui tinrent les mains dans le dos. Il suivit des yeux Jardir qui se penchait pour ramasser la lance. Le Premier Guerrier serra fermement sa prise et regarda Arlen dans les yeux.

— Je suis vraiment désolé, mon ami, dit-il. J'aurais aimé qu'il y ait un autre moyen.

Arlen lui cracha au visage.

— Everam est témoin de ta trahison ! cria-t-il.

Jardir se contenta de sourire et essuya la salive.

— Ne parle pas d'Everam, *chin*. Je suis son Sharum Ka, pas toi. Sans moi, Krasia tomberait. À qui vas-tu manquer, Par'chin ? Tu ne rempliras même pas une seule bouteille de larmes.

Il regarda les hommes qui tenaient Arlen.

— Jetez-le dans la fosse.



Arlen ne s'était pas encore remis du choc de l'impact lorsque la lance personnelle de Jardir tomba devant lui, rebondissant plusieurs fois dans la poussière. Il leva les yeux vers le sommet de la fosse, six mètres plus haut, et vit le Premier Guerrier qui l'observait.

— Tu as vécu avec honneur, Par'chin, dit Jardir, et tu pourras ainsi mourir honorablement. Meurs au combat et tu te réveilleras au paradis.

Arlen grogna en avisant le démon de sable qui s'accroupissait de l'autre côté de la fosse. Un long grondement sortit de sa gueule et il montra des rangées de dents aiguisées.

Arlen se leva en faisant abstraction de la douleur dans ses muscles meurtris. Il attrapa la lance lentement, sans cesser de regarder le démon dans les yeux. Sa posture, ni menaçante, ni effrayée, troubla la créature qui avança et recula sur ses quatre pattes, incertaine.

Il n'était pas facile, mais néanmoins possible, de tuer un démon de sable avec une lance non protégée. Les petits yeux dépourvus de paupières des monstres, habituellement abrités sous les arêtes osseuses de leurs sourcils, s'écarquillaient lorsqu'ils bondissaient. Frapper précisément ce point faible, avec suffisamment de puissance pour atteindre le cerveau derrière, pouvait tuer instantanément une créature. Mais les démons guérissaient à une vitesse magique : une mauvaise visée ou une pénétration partielle de la lance dans la tête de la créature ne servait qu'à les faire enrager un peu plus. Sans un bouclier et sous la faible lueur de la lune et des lampes à huile au-dessus, la tâche se révélait quasi impossible.

Pendant que le démon essayait de comprendre le comportement d'Arlen, celui-ci enfonça doucement la pointe de la lance dans la poussière pour dessiner des runes juste devant lui, là où le chtonien avait le plus de chances de passer pour l'attaquer. La créature trouverait vite un moyen de les contourner, mais cela lui ferait gagner un peu de temps. Ligne après ligne, il dessina une rune sur le sol.

Le démon de sable recula contre le mur de la fosse, là où les ombres occultaient le plus la lumière des lampes. Ses écailles brunes se confondirent avec le grès, le rendant quasi invisible. Seuls ses grands yeux noirs se détachaient et reflétaient une pâle lueur.

Arlen vit l'attaque avant qu'elle soit lancée. Le démon contracta ses muscles et se tassa sur ses pattes arrière. Le Messenger se positionna soigneusement derrière les runes qu'il avait achevées, puis quitta la créature des yeux, comme pour montrer qu'il se soumettait.

Avec un grognement qui se transforma en hurlement, le chtonien, plus de quarante-cinq kilos de griffes, de crocs et de muscles protégés par une carapace se propulsa vers lui. Arlen attendit qu'il se heurte aux runes et, dès qu'elles s'embrasèrent, il frappa le démon aux yeux, l'élan de la créature ajoutant de la puissance à son coup.

Les Krasiens qui regardaient d'en haut lancèrent des acclamations.

Arlen sentit la pointe de la lance s'enfoncer, mais pas suffisamment, avant que le choc et l'embrasement de la magie repoussent la créature de l'autre côté de la fosse en lui tirant un hurlement de douleur. Le Messenger regarda son arme et s'aperçut que la pointe s'était cassée. Il la vit luire au clair de lune dans l'œil du démon, qui s'était remis sur ses pieds et se secouait comme pour chasser la douleur. Il passa les griffes de ses pattes avant sur sa face et extirpa la pointe de son orbite. Le saignement s'était déjà arrêté.

Le chthonien gronda faiblement et se glissa vers lui, en rampant, frottant son ventre contre le sol de la fosse. Arlen le laissa venir et se hâta de terminer son demi-cercle. Le démon bondit de nouveau et les runes improvisées s'embrasèrent, l'arrêtant net. Le jeune homme le frappa de nouveau, cette fois en essayant d'enfoncer l'extrémité brisée de son arme dans le cou, là où la peau était la plus vulnérable. Le chthonien fut trop rapide et attrapa la lance d'Arlen entre ses dents, la lui arrachant des mains lorsqu'il fut repoussé.

— Par la nuit, pesta le Messenger.

Son cercle était loin d'être terminé et, sans la lance, il ne pourrait pas l'achever.

Récupérant à peine du choc, le démon de sable ne s'attendait pas à ce qu'Arlen bondisse hors de ses protections pour l'attaquer. Au-dessus, les spectateurs hurlèrent.

Le chthonien griffa et mordit, mais Arlen fut plus prompt : il le contourna, glissa ses avant-bras sous les articulations des pattes avant, puis joignit ses mains sur la nuque de la créature. Il se redressa de toute sa hauteur et souleva le démon du sol.

Arlen était plus grand et plus lourd que le démon de sable, mais pas aussi fort. Le chthonien se débattait ; ses muscles devaient être aussi solides que les câbles utilisés dans les carrières de Miln et ses griffes arrière menaçaient de réduire ses jambes en lambeaux. Il balança le démon et le fit heurter le mur de la fosse. Avant qu'il puisse se remettre du choc, il recula et recommença. Sa prise faiblissait sous les assauts puissants de la créature et il la projeta, en y mettant tout son poids, contre ses runes. La magie illumina la fosse et l'impact secoua le démon. Arlen récupéra la lance et retourna derrière ses runes avant que la créature puisse se remettre.

Le démon enragé se projeta contre les protections à plusieurs reprises, mais Arlen, adossé au mur, termina rapidement un demi-cercle improvisé. Il y avait des trous dans le filet, mais ils étaient trop petits pour que le démon les trouve et puisse passer au travers.

L'espoir l'abandonna toutefois un instant plus tard lorsque le chthonien bondit sur le mur de la fosse, ses griffes s'enfonçant dans le grès. Il se déplaça sur la cloison vers Arlen en dévoilant des crocs couverts de bave.

Les runes dessinées à la hâte par le Messenger étaient faibles et n'offraient qu'un champ de protection réduit, à peine plus grand que la hauteur que pouvait sauter le chthonien. Il ne faudrait pas longtemps à la créature pour comprendre qu'elle pouvait grimper par-dessus.

Arlen se prépara puis plaça son pied au-dessus de la rune la plus proche du mur. Il laissa un espace de quelques centimètres entre son pied et le sol pour ne pas érafler les dessins. Il attendit que le démon bondisse, puis recula en découvrant la rune.

Le démon était à mi-chemin lorsque le maillage se réactiva, chassant toute chair de chthonien de son rayon d'action. Une moitié de la créature tomba dans le cercle avec Arlen et l'autre s'effondra à

l'extérieur dans un bruit sourd.

Même privé de son arrière-train, le chtonien chercha à griffer et à mordre Arlen qui recula en le repoussant avec sa lance. Il traversa les runes et immobilisa le torse du démon de sable dans le demi-cercle. La créature remuait encore pendant que son ichor noir s'écoulait sur le sable.

Arlen leva les yeux et vit les Krasiens qui le regardaient, bouche bée. Il prit un air menaçant et brisa le manche de la lance sur sa cuisse. Inspiré par le démon, il planta l'un des morceaux dans le grès tendre du mur de la fosse, à une bonne hauteur. Il se souleva en tirant dessus, les biceps contractés, puis lança son autre bras pour planter l'autre partie de la lance plus haut sur le mur.

Arlen escalada ainsi les six mètres du mur de la fosse. Il n'eut pas une pensée pour ce qu'il y laissait, ni pour ce qui l'attendait au-dessus. Il se concentrait seulement sur la tâche en cours, tentant d'oublier la brûlure de ses muscles et la douleur dans sa chair. Lorsqu'il arriva au bord de la fosse, les Krasiens reculèrent, les yeux écarquillés. Beaucoup d'entre eux invoquèrent Everam et se touchèrent le menton et le cœur, pendant que d'autres dessinaient des runes dans le vide pour se protéger comme s'il s'agissait d'un démon.

Les membres flageolants, Arlen lutta pour se relever. Les yeux embués, il avisa le Premier Guerrier.

— Si tu veux que je meure, gronda-t-il, tu vas devoir me tuer toi-même. Il ne reste plus de chtoniens dans le Dédale pour faire le travail à ta place.

Jardir fit un pas en avant, mais hésita en entendant les murmures désapprobateurs de certains de ses hommes. Arlen avait prouvé qu'il était un guerrier. Le tuer maintenant ne serait pas honorable.

C'est ce que le Messenger espérait, mais avant que les hommes aient eu le temps d'y réfléchir, Jardir le frappa à la tempe de l'extrémité de sa lance protégée.

Arlen s'écroula, le monde tourbillonnant autour de lui et un bourdonnement résonnant dans sa tête. Il cracha, s'appuya sur les mains et se redressa d'une poussée. Il leva les yeux et vit que Jardir bougeait de nouveau. Il sentit l'arme en métal heurter son visage, puis plus rien.



SE PRODUIRE DANS LES HAMEAUX

329 AR

Rojer dansait pendant qu'ils marchaient, quatre balles en bois brillantes orbitant autour de sa tête. Il ne parvenait toujours pas à jongler en restant immobile, mais Rojer Mimain avait une réputation à tenir ; il avait donc appris à contourner ses limites, se déplaçant avec une grâce fluide pour maintenir sa main mutilée en position d'attraper et de lancer.

Il était petit pour ses quatorze ans et dépassait à peine le mètre cinquante. Il avait des cheveux couleur carotte, des yeux verts et un visage rond, agréable et couvert de taches de rousseur. Il se baissait, s'étirait et tournait sur lui-même, ses pieds se déplaçant au rythme des balles. La route avait couvert ses bottes à bouts fendus de poussière et le nuage qu'il soulevait en marchant donnait à chacune de ses inspirations un goût de terre.

— Est-ce que ça vaut la peine, si tu ne peux pas rester immobile ? demanda Arrick, irrité. On dirait un amateur, et ton public n'aimera pas plus que moi avaler de la poussière.

— Je ne me produirai pas sur la route, dit Rojer.

— Ça pourrait arriver dans les hameaux, répliqua Arrick. Il n'y a pas de trottoirs de planches, là-bas.

Rojer fit une erreur et Arrick s'immobilisa tandis que le garçon tentait désespérément de se reprendre. Il finit par retrouver le contrôle des balles, mais le Jongleur fit claquer sa langue contre son palais.

— Sans planches, comment font-ils pour empêcher les démons de sortir à l'intérieur des murailles ? demanda Rojer.

— Il n'y a pas non plus de murailles, expliqua Arrick. Entretenir un maillage autour d'un petit hameau requerrait une dizaine de Protecteurs. Les villages s'estiment chanceux quand ils en ont deux, assistés par un apprenti.

Rojer ravala le goût de bile dans sa bouche et se sentit faible. Des cris datant d'une décennie revinrent résonner dans sa tête et il trébucha et tomba sur le dos. Il subit une pluie de balles et frappa le sol de sa main mutilée, avec colère.

— Tu ferais mieux de me laisser le jonglage et de te concentrer sur d'autres talents, dit Arrick. Si tu affectais au chant la moitié du temps que tu passes à jongler, tu pourrais tenir au moins trois notes

avant que ta voix se brise.

— Tu as toujours dit : « Un Jongleur qui ne sait pas jongler n'est pas un Jongleur. »

— Peu importe ce que j'ai dit ! l'interrompit Arrick. Tu crois que ce foutu Jasin Doreson jongle ? Tu as du talent. Une fois que tu te seras fait une réputation, tes apprentis jongleront pour toi.

— Pourquoi voudrais-je que quelqu'un fasse mes tours à ma place ? Rojer ramassa les balles et les glissa dans la bourse accrochée à sa taille. Il en profita pour caresser la bosse rassurante de son talisman, enfermé à l'abri dans sa poche secrète, pour y puiser de la force.

— Parce que ce n'est pas avec des tours insignifiants que l'on gagne de l'argent, mon garçon, dit Arrick en prenant une gorgée dans l'outre qui ne le quittait jamais. Les Jongleurs empochent des klats. Fais-toi une réputation et tu gagneras du bon or milnien, comme je le faisais avant. (Il but de nouveau, cette fois plus longuement.) Mais pour se faire une réputation, il faut se produire dans les hameaux.

— Doreson n'a jamais joué dans les hameaux, dit Rojer.

— Justement ! s'écria Arrick en gesticulant vivement. Son oncle peut le pistonner à Angiers, mais il n'a aucune influence dans les hameaux. Quand nous nous serons fait un nom, nous l'enterrerons !

— Il ne tiendra pas le coup face à Beauchant et Mimain !

Rojer avait placé le nom de son maître en premier, même si, dernièrement, la rumeur dans les rues d'Angiers les avait inversés.

— Oui ! cria Arrick en faisant claquer ses talons et en se lançant dans une brève gigue.

Rojer avait détourné à temps Arrick de son irritation. Depuis quelques années, les accès de rage de son maître devenaient fréquents. Le Jongleur buvait davantage à mesure que la renommée de Rojer croissait et que la sienne diminuait. Son chant n'était plus si beau et il le savait.

— Dans combien de temps arriverons-nous à Fontgrillon ? demanda Rojer.

— Normalement demain, à l'heure du repas.

— Je croyais que les hameaux ne pouvaient pas être éloignés de plus d'une journée.

Arrick poussa un grognement.

— Le décret du Duc stipule que les villages ne doivent pas être à plus d'une journée de voyage pour un homme sur un bon cheval, dit-il. C'est bien plus long lorsqu'on se déplace à pied.

Rojer perdit espoir. Arrick comptait vraiment passer une nuit sur la route en utilisant seulement, pour les séparer des chthoniens, le vieux cercle portatif de Geral qui n'avait pas servi depuis une décennie.

Mais Angiers n'était plus complètement sûre pour eux. À mesure que leur popularité augmentait, maître Jasin prenait un malin plaisir à contrarier leurs projets. Ses apprentis avaient cassé le bras d'Arrick l'année précédente et volé plus d'une fois la recette d'une grosse représentation. En ajoutant à cela le problème de boisson et de conduite d'Arrick, Rojer et lui se retrouvaient souvent sans un klat. Peut-être les hameaux pourraient-ils leur réserver un meilleur sort.

Se faire un nom dans les hameaux était un rite de passage pour les Jongleurs, et, vu d'Angiers, cela avait semblé une belle aventure. Rojer regarda le ciel et sa gorge se serra.



Assis sur une pierre, Rojer cousait une pièce brillante sur sa cape. Comme sur ses autres habits, le tissu original était depuis longtemps usé et il l'avait tant rapiécé qu'il n'en restait plus que les rustines.

— Installe le cerc' quand t'auras fini, mon garçon, dit Arrick en titubant légèrement.

Son outre était presque vide. Rojer regarda le soleil couchant et cligna des yeux, puis se hâta d'obéir.

Le cercle était petit, à peine trois mètres de diamètre. Il y avait juste assez de place pour que deux hommes puissent s'y allonger autour d'un feu. Rojer planta un pieu au milieu du campement et se servit de la ficelle d'un mètre cinquante qui y était accrochée pour dessiner un rond régulier dans la terre. Il posa le cercle portatif sur ce périmètre en utilisant une règle pour s'assurer que les plaques protégées s'alignaient correctement. Mais il n'était pas Protecteur, et n'était pas persuadé de l'avoir bien fait.

Lorsqu'il eut terminé, Arrick tituba jusqu'à lui pour inspecter son travail.

— Ç'm'a l'air bon, dit son maître d'une voix pâteuse.

Il avait à peine jeté un coup d'œil au cercle. Rojer sentit un frisson lui parcourir l'échine et il vérifia une fois de plus pour être sûr, puis une troisième pour être absolument certain. Mais il demeura mal à l'aise en allumant le feu et en préparant le souper, tandis que le soleil plongeait derrière l'horizon.

Rojer n'avait jamais vu de démon. Tout au moins, il ne s'en souvenait pas clairement. La patte griffue qui avait fait exploser la porte de ses parents était à jamais gravée dans son esprit, mais le reste, y compris le chthonien qui l'avait mutilé, n'était qu'un brouillard de dents et de cornes.

Son sang se glaça lorsque les arbres commencèrent à projeter de longues ombres sur la route. Il ne fallut pas longtemps avant qu'une forme fantomatique s'élève du sol, près de leur feu. Le démon de bois n'était pas plus grand qu'un homme moyen, avec une peau irrégulière ressemblant à de l'écorce qui recouvrait des tendons effilés. La créature vit leur feu et grogna en rejetant la tête en arrière, en dévoilant des rangées de dents pointues. Elle allongea ses griffes, comme si elle se préparait déjà pour la tuerie à venir. D'autres formes voletèrent à la lisière de la lumière dispensée par le feu, les cernant peu à peu.

Rojer tourna les yeux vers Arrick, qui ne cessait de boire à son outre. Il avait espéré que son maître, qui avait déjà dormi dans des cercles portatifs, resterait calme, mais la peur qu'il lisait dans les yeux d'Arrick lui prouvait le contraire. D'une main tremblante, Rojer sortit le talisman de sa poche secrète et le serra fort.

Le démon de bois baissa ses cornes, puis chargea. Une image remonta alors à la surface de l'esprit de Rojer, un souvenir refoulé depuis longtemps. Soudain, il avait de nouveau trois ans et regardait, par-dessus l'épaule de sa mère, la mort approcher.

Tout lui revint en un instant : son père qui s'emparait du tisonnier et qui restait avec Geral, pour gagner du temps et permettre à sa mère et à Arrick de s'enfuir avec lui ; Arrick qui les bousculait en

se précipitant vers la trappe. La morsure qui lui coupait les doigts. Le sacrifice de sa mère.

Je t'aime !

Roger agrippa le talisman et sentit l'esprit de sa mère à ses côtés, aussi intensément qu'une présence physique. Il se fiait plus à la poupée qu'aux runes pour le protéger des chthoniens qui fondaient sur eux.

Le démon heurta les protections sans ménagement. Roger et Arrick sursautèrent tous les deux lorsque la magie s'embrasa. Le maillage de Geral devint visible pendant un bref instant, comme des flammes argentées dans l'air, et le chthonien, étourdi, fut repoussé.

Le soulagement ne dura pas. Le bruit et la lumière attirèrent l'attention d'autres démons de bois et ils chargèrent à leur tour, testant le maillage de tous les côtés.

Toutefois, les runes laquées de Geral tinrent bon. L'un après l'autre, ou en groupe, les démons de bois étaient repoussés, obligés de leur tourner autour, enragés, cherchant en vain des faiblesses dans le maillage.

Mais alors que les chthoniens se jetaient sans cesse sur eux, l'esprit de Roger était ailleurs. Il revoyait encore et encore ses parents mourir, son père immolé par le feu, sa mère noyant le démon des flammes avant d'emmener son fils dans la cave. Et il revit encore et encore Arrick les bousculer.

Son maître avait tué sa mère. Aussi sûrement que s'il l'avait poignardée lui-même. Roger porta le talisman à ses lèvres et embrassa ses cheveux rouges.

— Qu'est-ce que tu tiens ? demanda doucement Arrick lorsqu'il devint évident que les chthoniens ne passeraient pas.

À n'importe quel autre moment, Roger aurait été pris de panique de savoir son talisman découvert, mais il était désormais ailleurs, revivait un cauchemar et tentait désespérément de comprendre ce qu'il signifiait. Depuis plus de dix ans, Arrick était comme un père pour lui. Ces souvenirs étaient-ils exacts ?

Il ouvrit sa paume et laissa voir à Arrick la petite poupée en bois aux cheveux rouges.

— Ma mère, dit-il.

Arrick regarda la poupée avec un air triste, et quelque chose dans son expression fournit à Roger tout ce qu'il avait besoin de savoir. Ses souvenirs ne mentaient pas. Des jurons lui vinrent aux lèvres et il se tendit, prêt à foncer sur son maître, à le jeter hors du cercle et à laisser les chthoniens s'occuper de lui.

Arrick baissa les yeux et se racla la gorge avant de se mettre à chanter. Sa voix, éraillée par des années de boisson, reprit un peu de sa douceur d'antan pour livrer une tendre berceuse qui revint chatouiller la mémoire de Roger, exactement comme l'avait fait la vue du démon de bois. Il se rappela soudain qu'Arrick l'avait serré contre lui dans ce même cercle de protection, et lui avait chanté la même berceuse pendant que Pontrivière brûlait.

Comme son talisman, la chanson réconforta Roger et lui rappela le sentiment de sécurité qu'elle lui avait procuré, cette nuit-là. Arrick avait agi comme un lâche, c'était vrai, mais il avait honoré la requête de Kally : il s'était occupé de lui, même si cela lui avait coûté son poste auprès du duc et sa carrière.

Il remit son talisman dans sa poche secrète et plongea le regard dans la nuit tandis que des images datant d'une décennie lui revenaient à l'esprit et qu'il tentait désespérément d'y trouver un sens.

Finalement, la voix d'Arrick dérailla et Rojer s'extirpa de sa contemplation puis alla chercher leurs ustensiles de cuisine. Ils firent cuire des saucisses et des tomates dans un poêlon et les mangèrent avec du pain sec et croustillant. Après le dîner, ils s'exercèrent. Rojer sortit son violon et Arrick s'humecta les lèvres avec les dernières gouttes de son outre. Ils se placèrent l'un en face de l'autre, faisant de leur mieux pour ne pas remarquer les chthoniens qui tournaient autour du cercle.

Rojer se mit à jouer ; tous ses doutes, toutes ses peurs s'évanouirent quand la vibration des cordes remplit son univers. D'une caresse de son violon, il joua une mélodie et hocha la tête lorsqu'il s'estima prêt. Arrick l'accompagna en fredonnant doucement, dans l'attente d'un autre hochement de tête avant de se mettre à chanter. Ils improvisèrent ainsi pendant quelque temps, créant des harmonies agréables, affinées par des années de répétitions et de spectacles.

Bien plus tard, Arrick s'arrêta brusquement et regarda autour de lui.

— Qu'y a-t-il ? demanda Rojer.

— Il me semble qu'aucun démon n'a frappé les protections depuis que nous avons commencé, dit Arrick.

Rojer cessa de jouer et jeta un coup d'œil vers les ténèbres. Il se rendit compte que c'était vrai et se demanda comment il avait fait pour ne pas s'en apercevoir plus tôt. Les démons de bois étaient accroupis autour du cercle et ne bougeaient pas, mais lorsque Rojer croisa le regard de l'un d'entre eux, celui-ci lui sauta dessus.

Le garçon cria et tomba en arrière lorsque le chthonien frappa les protections et fut repoussé. Tout autour d'eux, la magie s'embrasa tandis que les autres créatures sortaient de leur hébètement et attaquaient.

— C'était la musique ! s'exclama Arrick. La musique les retenait !

En voyant l'air troublé sur le visage de Rojer, Arrick se racla la gorge et se mit à chanter.

Sa voix était puissante et portait loin sur la route. Elle couvrait de sa beauté les grognements des démons, mais ne les éloignait pas. Au contraire, les chthoniens hurlaient encore plus fort et griffaient la barrière, comme s'ils voulaient le faire taire.

Arrick fronça ses épais sourcils et changea d'air pour chanter la dernière chanson que Rojer et lui avaient répétée, mais les chthoniens attaquaient encore les protections. Le garçon sentit une vague de peur le submerger. Et si les démons trouvaient un défaut dans les défenses comme ils l'avaient fait quand...

— Le violon, mon garçon ! s'écria Arrick.

Rojer baissa les yeux avec stupeur sur l'instrument et l'archet qu'il avait toujours dans les mains.

— Joues-en, idiot ! lui ordonna son maître.

Mais la main mutilée de Rojer tremblait et, en touchant les cordes, l'archet n'en tira qu'une plainte stridente, semblable au bruit d'ongles sur une ardoise. Les chthoniens hurlèrent et reculèrent d'un pas. Enhardi, Rojer joua des fausses notes encore plus discordantes, qui éloignèrent un peu plus les

démons. Ils criaient et portaient leurs pattes griffues à leur tête, comme s'ils souffraient.

Mais ils ne s'enfuirent pas. Les démons reculèrent doucement du cercle jusqu'à une distance qu'ils devaient trouver tolérable. Là, ils attendirent, leurs yeux noirs reflétant la lumière du feu.

Cette vision glaça le sang de Rojer. Ils savaient qu'il ne pourrait pas jouer éternellement.



Arrick n'avait pas exagéré en affirmant qu'ils seraient traités comme des héros dans les hameaux. Les gens de Fontgrillon n'avaient pas leurs propres Jongleurs et beaucoup se souvenaient d'Arrick, depuis l'époque où il était le héraut du duc, une décennie plus tôt.

On les accueillit et on leur offrit le gîte et le couvert dans la petite auberge qui abritait habituellement les bergers et les fermiers allant ou revenant de Finbois et du Vallon des Bergers. Tout le village vint voir leur spectacle et les gens burent assez de bière pour rembourser l'aubergiste, et même lui faire gagner de l'argent. En fait, tout se déroula sans encombre jusqu'au moment de faire passer le chapeau.



— Un épi de maïs ! cria Arrick en le secouant sous le nez de Rojer. Qu'est-ce tu veux qu'j'en fasse ?

— On pourrait toujours le manger, proposa Rojer.

Son maître lui lança un regard noir et continua à faire les cent pas.

Rojer avait aimé Fontgrillon. Les gens y étaient simples, bons et savaient profiter de la vie. À Angiers, des foules se pressaient pour écouter son violon, hochaient la tête et applaudissaient, mais il n'avait jamais vu de personnes aussi promptes à danser que les habitants de Fontgrillon. Il avait à peine sorti son violon de son étui qu'ils reculaient déjà pour faire de la place. Sans tarder, ils se mettaient à guincher, à tourbillonner en riant à pleins poumons, profitant pleinement de la musique et se laissant emporter par elle.

Ils pleuraient sans honte lorsqu'Arrick chantait de tristes ballades et riaient comme des fous à leurs mimes et à leurs blagues salaces. Aux yeux de Rojer, ils représentaient ce qu'on pouvait attendre de meilleur de la part d'un public.

Lorsqu'ils eurent terminé leur spectacle, les cris de « Beauchant et Mimain ! » retentirent, assourdissants. Ils furent submergés par les propositions d'hébergement et on leur offrit de la nourriture et du vin. Deux filles aux yeux noirs entraînèrent Rojer derrière une meule de foin et l'embrassèrent jusqu'à lui faire tourner la tête.

Arrick était moins ravi.

— Comment avais-je pu oublier tout ça ? se lamentait-il.

Il faisait référence, évidemment, au chapeau de quête. Il n'y avait pas de monnaie dans les hameaux, ou alors très peu. L'argent ne servait qu'aux choses indispensables : les graines, les outils et les poteaux de protection. Il y avait bien deux klats en bois au fond du chapeau, mais ce n'était pas assez pour payer le vin qu'Arrick avait bu durant le voyage depuis Angiers. Pour la plupart, les habitants de Fontgrillon donnaient du blé et parfois un sac de sel ou d'épice.

— Du troc ! lâcha Arrick comme s'il s'agissait d'un gros mot. Aucun marchand de vin d'Angiers ne va accepter d'être payé avec un sac d'orge !

Les habitants du village avaient donné bien plus que du blé. Ils avaient offert de la viande salée et du pain frais, un pot de crème fraîche et un panier de fruits. De chaudes couvertures. Des morceaux de cuir pour leurs bottes. Ils proposaient avec gratitude tous les biens et toute l'aide qu'ils pouvaient fournir. Rojer n'avait pas aussi bien mangé depuis le palais du duc et il ne comprenait vraiment pas la détresse de son maître. À quoi servait l'argent, sinon à acheter les choses que les habitants de Fontgrillon donnaient à profusion ?

— Z'ont au moins du vin, grommela Arrick.

Rojer jeta un coup d'œil nerveux à l'outre pendant que son maître buvait une gorgée. Il savait que cela ne ferait qu'amplifier son désespoir, mais il se tut. Dire à Arrick qu'il ne devait pas boire autant le déprimait plus que n'importe quelle dose de vin qu'il pouvait ingurgiter.

— J'ai bien aimé Fontgrillon, osa lancer Rojer. J'aurais aimé rester plus longtemps.

— Qu'est-ce que t'y connais ? l'interrompit Arrick. T'es qu'un garçon stupide. (Il grogna comme s'il avait mal et regarda la route.) Et ça sera pas mieux à Finbois, mais le pire, ça sera le Vallon des Enfileurs de Mouton ! Je pensais à quoi en gardant ce foutu cercle ? !

Il donna un coup de pied dans les précieuses plaques du cercle portatif, ce qui mit les runes de travers. Il ne sembla pourtant ni le remarquer, ni s'en faire, et retourna en titubant près du feu.

Rojer poussa un soupir. Le coucher du soleil était proche, mais il resta silencieux et se précipita pour réparer les dégâts en regardant craintivement l'horizon.

Il termina juste à temps. Les chtoniens s'élevèrent pendant qu'il lissait la corde. Il tomba en arrière lorsque le premier démon lui sauta dessus et se mit à crier quand les runes s'embrasèrent.

— Maudit sois-tu ! cria Arrick lorsque le démon chargea vers lui.

Le Jongleur ivre leva le menton en une attitude de défi et ricana lorsque le chtonien s'écrasa contre le maillage.

— S'il te plaît, maître, le supplia Rojer en prenant son bras et en le tirant vers le centre de l'anneau.

— Oh, Mimain sait tout, maint'nant ? ricana-t-il en tirant son bras pour le libérer, manquant ainsi de tomber. Ce pauvre ivrogne de Beauchant sait même plus s'tenir à l'écart des griffes des chtoniens ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, protesta Rojer.

— Alors quoi ? demanda Arrick. Tu crois qu'tu pourrais t'en sortir sans moi pasque les foules t'acclament ?

—Non.

— Et t’as bien raison, marmonna Arrick en buvant encore à son outre.

Il s’éloigna du bord du cercle en titubant. La gorge de Rojer se serra et il plongea une main dans sa poche secrète pour prendre son talisman. Il tenta d’invoquer sa puissance, frottant du pouce le doux bois et les cheveux soyeux.

— C’est ça, appelle ta mère ! s’écria Arrick en se retournant et en pointant du doigt la petite poupée. Oublie qui t’a élevé, qui t’a appris tout ce que tu sais ! J’ai sacrifié ma vie pour toi !

Roger serra encore plus fort son talisman et sentit la présence de sa mère, entendit ses derniers mots. Il repensa à la façon dont Arrick l’avait bousculée et une boule de colère se forma dans sa gorge.

— Non, dit-il. Tu es le seul à ne pas l’avoir fait.

Arrick fronça les sourcils et avança vers le garçon. Roger recula, mais le cercle était petit et il n’avait nulle part où aller. À l’extérieur du périmètre, les démons, affamés, allaient et venaient.

— Donne-moi ça ! hurla Arrick avec colère en saisissant la main de Roger.

— C’est à moi ! cria le garçon.

Ils luttèrent un moment, mais Arrick était plus grand, plus fort, et ses deux mains étaient valides. Il réussit enfin à s’emparer du talisman et le lança dans le feu.

— Non ! cria Roger en se jetant vers les flammes.

Mais c’était trop tard. Les cheveux rouges s’embrasèrent immédiatement et, avant qu’il puisse trouver une branche pour sortir le talisman, le bois prit feu. Roger s’agenouilla dans la poussière et le regarda brûler, sidéré. Ses mains se mirent à trembler.

Arrick fit comme si de rien n’était et s’approcha en titubant d’un démon de bois qui, voûté au bord du cercle, donnait des coups de griffes sur les protections.

— C’est vot’ faute c’qui m’arrive ! cria-t-il. Vot’ faute si je m’suis retrouvé avec un p’tit ingrat et que j’ai perdu mon travail ! Vot’ faute !

Le chtonien lui hurla dessus, dévoilant des rangées de dents aiguisées. Arrick lui répondit en criant et lui lança à la tête son outre. Celle-ci se déchira et les aspergea tous deux de vin rouge sang.

— Mon vin ! hurla Arrick en s’apercevant brusquement de ce qu’il venait de faire.

Il s’approcha de la limite des protections comme s’il pouvait réparer les dégâts.

— Maître, non ! cria Roger en se précipitant.

Il attrapa, de sa main valide, la queue-de-cheval emmêlée d’Arrick, tout en lui donnant un coup de pied derrière les genoux. Arrick fut éloigné des runes et retomba lourdement sur son apprenti.

— Lâch’moi ! cria Arrick sans s’apercevoir que Roger venait juste de lui sauver la vie.

En se relevant, il agrippa le garçon par la chemise, puis le poussa hors du cercle.

Les chtoniens et les humains se figèrent au même moment. Arrick se rendit compte de ce qu’il venait de faire lorsque le démon le plus proche poussa un hurlement de triomphe avant de se

précipiter vers le garçon.

Roger cria et se laissa tomber par terre, n'espérant même pas retourner derrière les runes à temps. Il leva les mains dans une piètre tentative de parer l'attaque de la créature, mais avant que le chtonien frappe, il entendit un cri. Arrick s'était jeté sur le démon, le plaquant au sol.

— Retourne dans le cercle ! cria-t-il.

Le démon poussa un hurlement et riposta, envoyant le Jongleur voler dans les airs. Arrick heurta le sol puis rebondit, l'une de ses jambes se prenant dans la corde du cercle portatif. Les plaques perdirent ainsi leur alignement.

Des chtoniens arrivèrent de toute la clairière pour foncer vers la brèche. Roger se rendit compte qu'ils allaient mourir tous les deux. Le premier démon les chargea de nouveau, mais Arrick l'attrapa encore une fois, le détournant sur le côté.

— Ton violon ! cria-t-il. Tu peux les repousser !

Alors qu'il achevait sa phrase, les griffes du chtonien se plantèrent profondément dans sa poitrine et il cracha une épaisse bulle de sang.

— Maître ! cria Roger.

Il jeta à son violon un coup d'œil sceptique.

— Sauve-toi la vie ! souffla Arrick juste avant que le démon lui arrache la poitrine.



Lorsque l'aube repoussa les démons dans le Cœur, les doigts de la main valide de Roger étaient barrés de coupures sanglantes. Il lui fallut accomplir un gros effort pour les déplier et lâcher le violon.

Il avait joué pendant toute cette longue nuit, en se recroquevillant lorsque le feu s'était éteint, produisant des notes discordantes pour tenir à l'écart les chtoniens qui, il le savait, attendaient dans les ténèbres.

Il n'avait pu se raccrocher à aucune beauté, à aucune mélodie pendant qu'il jouait. Il n'y avait eu que des crissements et des dissonances, rien pour détourner ses pensées de l'horreur qui l'entourait. Mais désormais, alors qu'il regardait les morceaux éparpillés de chair et de tissu ensanglanté qui étaient tout ce qu'il restait de son maître, un sentiment d'horreur nouveau s'empara de lui et il tomba à genoux, pris de haut-le-cœur.

Au bout d'un moment, il cessa de vomir et regarda ses mains raides et sanglantes, tâchant de faire cesser leur tremblement. Il avait chaud, mais son visage restait froid dans l'air du matin, comme vidé de son sang. Son estomac gargouillait encore, mais il n'avait plus rien à expulser. Il s'essuya la bouche avec une manche de sa tunique et se contraignit à se lever.

Il essaya de ramasser assez de restes d'Arrick pour pouvoir l'enterrer, mais n'en trouva guère. Une touffe de cheveux. Une botte, fendue en deux pour libérer la viande qu'elle renfermait. Du sang. Les chtoniens ne dédaignaient pas les entrailles et les os, et ils avaient dévoré avec frénésie.

D'après les Confesseurs, les chthoniens avalaient les corps et les âmes de leurs victimes, mais Arrick disait toujours que les Saints Hommes mentaient encore plus que les Jongleurs, et son maître était un expert en la matière. Rojer pensa à son talisman, qui lui procurait le sentiment que l'esprit de sa mère l'accompagnait. Comment avait-il pu la sentir si son âme avait été dévorée ?

Il regarda les cendres froides du feu. On discernait encore la petite poupée, noircie et déchirée, mais elle s'émietta dans ses mains. Un peu plus loin, ce qui restait de la queue-de-cheval d'Arrick était étalé dans la poussière. Rojer prit les cheveux, maintenant plus gris que blonds, et les mit dans sa poche.

Il se ferait un nouveau talisman.



À son grand soulagement, Rojer arriva en vue de Finbois bien avant le crépuscule. Il doutait avoir la force de tenir une nuit de plus dehors.

Il avait envisagé de retourner à Fontgrillon et de supplier un Messenger de le ramener à Angiers, mais cela impliquerait d'expliquer ce qui s'était passé et il n'était pas encore prêt pour ça. De plus, quel sort l'attendait à Angiers ? Sans permis, il ne pouvait pas se produire, et Arrick s'était fâché avec tous ceux qui auraient pu achever son apprentissage. Il valait mieux continuer jusqu'aux confins du monde, là où personne ne le connaissait et où la guilde ne pourrait pas l'atteindre.

Comme Fontgrillon, Finbois était peuplé de gens bons, qui étaient trop ravis de pouvoir accueillir un Jongleur pour lui demander par quel hasard un artiste se retrouvait seul sur les routes.

Rojer accepta leur hospitalité avec gratitude. Il eut l'impression d'être un imposteur, car il se faisait passer pour un Jongleur alors qu'il n'était qu'un apprenti sans permis, mais il doutait que les Finboisiens lui en tiennent rigueur s'ils l'apprenaient. Refuseraient-ils de danser pendant qu'il jouait du violon, ou de rire à ses pitreries ?

Mais Rojer n'osa pas toucher aux balles colorées dans le sac à merveilles et s'excusa de ne pas chanter. À la place, il fit des acrobaties, marcha sur les mains et enchaîna les cabrioles, se servant de tout son répertoire pour masquer ses défaillances.

Les Finboisiens n'insistèrent pas et, pour l'instant, c'était déjà bien suffisant.



23

RENAISSANCE

328 AR

Le soleil brillant réveilla Arlen. Lorsqu'il leva la tête, du sable resta collé à son visage et il en cracha un peu. Il se mit péniblement à genoux et regarda autour de lui. Tout autour de lui, il ne voyait que du sable.

Ils l'avaient porté jusque dans les dunes et l'y avaient abandonné à son sort.

— Lâches ! cria-t-il. Laisser le désert faire votre travail ne vous absout pas !

À genoux, il vacilla et tenta de trouver la force de se lever complètement, malgré son corps qui lui hurlait de s'allonger et d'attendre la mort. La tête lui tournait.

Il était venu aider les Krasiens. Comment pouvaient-ils le trahir ainsi ?

Sois honnête avec toi-même, lui dit une voix dans sa tête. Tu as accompli toi aussi ta part de trahisons. Tu as quitté ton père lorsqu'il avait le plus besoin de toi. Tu as abandonné Cob avant la fin de ton apprentissage. Tu as laissé Ragen et Elissa sans même leur dire au revoir. Et Mery...

« À qui vas-tu manquer, Par'chin ? avait demandé Jardir. Tu ne rempliras même pas une seule bouteille de larmes. »

Et il avait raison.

S'il devait mourir là, Arlen savait que les seuls à le remarquer seraient les marchands, plus préoccupés par la perte de leurs profits que par sa vie. Il méritait peut-être ce sort pour avoir abandonné tous ceux qui l'avaient jamais aimé. Peut-être s'allonger et mourir n'était-il pas une si mauvaise idée.

Ses genoux fléchirent. Le sable semblait l'appeler, l'exhorter à l'étreindre. Il était sur le point d'abandonner lorsque quelque chose attira son attention.

À quelques mètres de lui, il y avait une outre dans le sable. Jardir avait-il eu mauvaise conscience au dernier moment, ou l'un de ses hommes s'était-il pris de pitié pour le Messenger trahi ?

Arlen rampa jusqu'à l'outre et s'y accrocha comme à une planche de salut. Finalement, quelqu'un pleurerait peut-être sa perte.

Mais cela ne changeait pas grand-chose. Même s'il retournait à Krasia, la parole d'un *chin* avait moins de valeur que celle du Sharum Ka. Un simple mot de Jardir suffirait pour que les *dal'Sharum*

l'exécutent aussitôt.

Et tu devrais donc leur laisser la lance pour laquelle tu as risqué ta vie ? se demanda-t-il. *Les laisser garder Fend l'Aube, tes cercles portatifs et toutes tes autres possessions ?*

Cette pensée hanta Arlen et il se rendit compte avec soulagement qu'il n'avait pas tout perdu. Le simple sac de cuir qu'il portait en se battant dans le Dédale était encore là, intact. Il y conservait un petit équipement de protection, sa bourse à herbes... et son carnet.

Le carnet changeait tout. Arlen avait perdu ses autres livres, mais aucun d'eux ne valait celui-ci. Depuis qu'il avait quitté Miln, il avait copié toutes les runes qu'il avait apprises dans son carnet.

Y compris celles de la lance.

Qu'ils la gardent donc, puisqu'ils la veulent tant, pensa Arlen. *Je pourrai en fabriquer une autre.*

Il se remit debout avec difficulté. Il prit la chaude outre d'eau et s'autorisa à en boire une petite gorgée avant de la poser sur son épaule et de grimper au sommet de la dune la plus proche.

En se protégeant les yeux, il vit Krasia, comme un mirage dans le lointain. La cité lui donna une idée de sa position, lui permettant de prendre la direction de l'Oasis de l'Aube. Sans son cheval, il devrait dormir pendant une semaine dans le désert sans protection. Il n'aurait pas assez d'eau pour tenir jusque-là, mais cela importait peu. Les démons de sable l'auraient avant qu'il meure de soif.



Arlen mâchait du tordylum en marchant. C'était amer et cela lui faisait gargouiller l'estomac, mais il était couvert de blessures de démons et cela prévenait les infections. De plus, sans nourriture, la nausée était préférable aux tiraillements de la faim.

Sa gorge avait beau être sèche et enflée, il buvait avec modération. Pour se protéger du soleil, il avait attaché sa chemise sur sa tête et son dos était donc vulnérable. Sa peau, déjà couverte d'ecchymoses jaunes et bleues, rougissait. Chaque pas le mettait à l'agonie.

Arlen poursuivit son chemin quasiment jusqu'au coucher du soleil. Il avait l'impression de ne pas avoir du tout progressé, mais la longue série de traces de pas dans son sillage indiquait une étonnante distance parcourue.

La nuit arriva, accompagnée des chthoniens et d'un froid glacial. Chacun de ces éléments pouvait le tuer à lui seul et Arlen se protégea donc des deux en s'enterrant dans le sable, pour préserver la chaleur de son corps et se cacher des démons. Il arracha une feuille de son carnet et la roula pour confectionner un mince tube lui permettant de respirer, mais il eut néanmoins l'impression de s'étouffer en s'allongeant, terrifié à l'idée que les chthoniens le trouvent. Lorsque le soleil se leva et réchauffa les dunes, il se libéra de sa tombe de sable et repartit en titubant, en ayant l'impression de ne pas s'être reposé.

Et il continua ainsi, jour après jour, nuit après nuit. Il faiblissait à mesure que les journées passaient, sans nourriture, sans repos, avec à peine plus d'une gorgée d'eau de temps à autre. Sa peau

se craquelait et saignait, mais il faisait comme s'il ne le sentait pas et continuait à marcher. Le soleil cognait de plus en plus dur et l'horizon plat ne se rapprochait pas.

À un moment, il perdit ses bottes. Il ne sut pas vraiment comment, ni quand. Ses pieds s'usaient contre le sable chaud. Ils saignaient et étaient couverts d'ampoules. Il déchira les manches de sa chemise pour les bander.

Il tombait de plus en plus souvent. Parfois, il se relevait aussitôt ; à d'autres moments, il perdait connaissance et ne se réveillait que des minutes ou des heures plus tard. Il lui arrivait de s'effondrer et de rouler jusqu'au bas d'une dune. Épuisé, il considérait cela comme une bénédiction qui lui épargnait des pas douloureux.

Lorsqu'il arriva à court d'eau, il avait perdu le compte des jours. Il était toujours sur la route du désert, mais ignorait totalement la distance qu'il avait parcourue et celle qui lui restait avant d'arriver. Ses lèvres étaient fendues et sèches, et même ses coupures et ses cloques avaient cessé de suinter, comme si tout le liquide de son corps s'était déjà évaporé.

Il tomba encore une fois et lutta pour trouver une raison de se relever.



Arlen se réveilla en sursaut, le visage humide. Il faisait nuit et cela aurait dû le terrifier, mais il n'avait plus la force d'avoir peur.

Il baissa les yeux et constata que son visage avait reposé au bord de la mare de l'Oasis de l'Aube. Une de ses mains trempait dans l'eau.

Il se demanda comment il était arrivé là. Son dernier souvenir... il ne savait absolument pas quel était son dernier souvenir. Le voyage dans le désert était flou, mais il s'en fichait. Il avait réussi. C'était tout ce qui comptait. Derrière les obélisques protégés de l'oasis, il était à l'abri.

Arlen but goulûment dans la mare. Il vomit presque aussitôt et s'obligea ensuite à avaler plus lentement. Lorsqu'il eut éteint sa soif, il ferma les yeux de nouveau et dormit profondément pour la première fois depuis plus d'une semaine.

Lorsqu'il se réveilla, il puisa dans les réserves de l'oasis. Il y avait, en plus de la nourriture, d'autres provisions : des couvertures, des herbes, un équipement de protection de rechange. Trop épuisé pour fouiller l'oasis plus avant, il passa plusieurs jours à manger la nourriture séchée, à boire de l'eau fraîche et à nettoyer ses blessures. Puis il put commencer à ramasser des fruits frais. Au bout d'une semaine, il trouva la force de pêcher. Au bout de deux, il pouvait se lever et s'étirer sans douleur.

L'oasis avait assez de ressources pour lui permettre de traverser le désert. Il serait peut-être à moitié mort lorsqu'il sortirait des plaines d'argile séchée, mais il serait aussi à moitié vivant.

Il y avait quelques lances dans les réserves de l'oasis, mais comparé à la magnificence de l'arme en métal qu'il avait perdue, le bois aiguisé ne faisait vraiment pas le poids. Sans laque pour durcir les symboles, les runes sculptées s'abîmeraient au premier coup porté contre les solides écailles des chtoniens.

Alors quoi ? Il possédait des runes qui pouvaient brûler vifs les démons, mais à quoi servaient-elles sans une arme sur laquelle les apposer ?

Il envisagea l'idée de peindre les runes d'attaque sur des pierres. Il pourrait les lancer ou même les presser, avec les mains, contre les chthoniens...

Arlen éclata de rire. S'il devait s'approcher d'un démon, il pouvait tout aussi bien se peindre les runes directement sur les mains.

Son rire s'évanouit en même temps que l'idée fit son chemin. Cela pourrait-il marcher ? Si oui, il posséderait une arme qu'on ne pourrait lui voler, que les chthoniens ne pourraient lui arracher et qu'il aurait toujours sur lui.

Arlen sortit son carnet, étudia les runes sur la pointe et sur le manche de la lance. Les premières étaient offensives et les secondes défensives. Il remarqua que les runes du manche ne formaient pas une ligne les reliant les unes aux autres comme le faisaient celles situées sur la pointe. Elles étaient isolées, le même symbole se répétant tout autour de la lance et sur le plat de son extrémité. La différence était peut-être la même qu'entre un coup tranchant et un coup contondant.

Pendant que le soleil déclinait, Arlen copia les runes contondantes dans le sable à de nombreuses reprises, jusqu'à se sentir suffisamment confiant. Il prit un pinceau et un bol de peinture dans son équipement de protection et peignit soigneusement la rune dans la paume de sa main gauche. Il souffla doucement dessus jusqu'à ce qu'elle sèche.

Peindre sa main droite fut plus difficile, mais Arlen savait, par expérience, qu'en se concentrant il pouvait dessiner aussi bien de la main gauche, même si cela prenait plus de temps.

Alors que la nuit tombait, Arlen plia doucement ses mains et s'assura que ses mouvements ne faisaient ni craqueler ni peler la peinture. Satisfait, il s'approcha des obélisques de pierre qui protégeaient l'oasis et regarda les démons faire le tour de la barrière, sentant leur proie toute proche à leur portée.

Le premier chthonien qui le remarqua fut un spécimen tout à fait banal : un démon de sable d'un mètre vingt, aux longues pattes repliées et musclées. Sa queue acérée se mit à onduler lorsqu'il croisa le regard d'Arlen.

Un instant plus tard, il se jeta contre le maillage de protection. Lorsqu'il bondit, le jeune homme fit un pas de côté et tendit un bras, recouvrant partiellement deux runes. Le filet se rompit et le chthonien tomba devant lui, surpris par le manque de résistance. Le jeune homme retira aussitôt sa main pour réactiver le maillage. Quoi qu'il arrive, le démon ne survivrait pas. Il mourrait en combattant Arlen ou bien il tuerait le Messenger, puis périrait lorsque le soleil se lèverait, incapable de quitter l'oasis lourdement protégée.

Le démon se releva et se retourna, sifflant à travers ses rangées de dents découvertes. Il décrivit un cercle autour d'Arlen, ses muscles noueux tendus, sa queue ondulant vivement. Puis, avec un rugissement félin, il bondit de nouveau.

Arlen alla à sa rencontre la tête la première, les mains tendues paumes en avant, ses bras étant plus longs que ceux du démon. La poitrine écaillée de la créature heurta les runes et, avec un éclair et un hurlement de douleur, le chthonien fut repoussé. Il retomba lourdement sur le sol et Arlen vit de petites volutes de fumée s'échapper de l'endroit où il l'avait touché. Il sourit.

Le démon se remit sur pieds et recommença à tourner, cette fois plus précautionneusement. Il n'était pas habitué à ce que ses proies répliquent, mais il reprit vite courage et repartit à l'assaut.

Arlen attrapa les pattes avant du chthonien et se laissa tomber en arrière, donnant un coup de pied dans le ventre de la créature pour la faire passer au-dessus de lui. Lorsqu'il le toucha, les runes s'embrasèrent et il sentit la magie fonctionner. Ses mains ne le brûlaient pas, même si la chair du chthonien grésillait à leur contact, mais il perçut un picotement d'énergie dans ses paumes, comme si le sang n'y circulait plus et qu'elles étaient prises de fourmillements. Cette sensation remonta le long de son bras comme un frisson.

Ils se relevèrent tous deux rapidement et Arlen répondit aux grognements du chthonien par un des siens. Le démon lécha les brûlures de ses pattes pour tenter de les apaiser et Arlen vit naître dans ses yeux, comme à contrecœur, du respect. Du respect et de la peur. Cette fois, c'était lui, le prédateur.

Sa confiance en lui manqua de lui être fatale. Le démon hurla et donna un coup face auquel, cette fois, Arlen se révéla trop lent. Des griffes noires lui lacérèrent la poitrine lorsqu'il essaya de s'écarter.

Par désespoir, il donna un coup de poing, oubliant que les runes se trouvaient dans ses paumes. Ses jointures frottèrent contre les écailles rugueuses du chthonien et il s'arracha de la peau, mais l'attaque n'eut que peu d'effet. D'un revers, le démon de sable l'envoya au sol.

Les instants suivants, épouvantables, virent Arlen s'enfuir et rouler pour éviter les griffes cinglantes, les dents aiguisées et la queue couverte de piques. Il commença à se lever, mais le démon se ramassa, puis bondit sur lui pour le clouer au sol. Arlen parvint à placer son genou entre son adversaire et lui et à repousser la créature, mais son haleine chaude et fétide le balaya quand des crocs se refermèrent à moins de deux centimètres de son visage.

Arlen dévoila ses propres dents lorsqu'il abattit violemment ses mains sur les oreilles du démon. Le chthonien hurla de douleur lorsque les runes s'embrasèrent, mais le jeune homme le tenait fermement. De la fumée commença à s'échapper aux points de contact et la lumière brillait de plus en plus fort. Le démon s'agita furieusement, ses griffes frappant Arlen, dans une tentative désespérée de s'échapper.

Mais Arlen le tenait, maintenant, et il n'allait pas le lâcher. Le picotement dans ses paumes s'intensifiait de seconde en seconde, et semblait gagner en puissance. Il pressa plus fort et fut surpris de voir ses mains se rapprocher, comme si le crâne de la créature se ramollissait, se liquéfiait.

Le chthonien ralentit le rythme de ses assauts et Arlen roula sur le côté pour se placer au-dessus de lui. Les griffes du démon se rapprochèrent faiblement de ses bras pour tenter de les écarter, mais sans succès. En bandant ses muscles une dernière fois, Arlen joignit les mains et fit éclater la tête du chthonien dans une explosion de sang.



AIGUILLES ET ENCRE

328 AR

Ce ne fut pas la douleur due à ses blessures qui empêcha Arlen de dormir cette nuit-là. Toute sa vie, il avait rêvé des héros qui, dans les contes des Jongleurs, enfilèrent des armures et combattèrent les chthoniens avec des armes protégées. Lorsqu'il était tombé sur la lance, il s'était dit que ce rêve était à sa portée, mais alors qu'il allait l'atteindre, il lui avait filé entre les doigts, et Arlen avait trouvé autre chose.

Rien, pas même la nuit dans le Dédale au cours de laquelle il s'était senti invincible, n'était comparable à la sensation d'affronter un chthonien sur un pied d'égalité et de sentir le picotement dans sa chair lorsque la magie le brûlait jusqu'à la mort. Il avait envie de l'éprouver de nouveau et ce désir ardent remettait tous ses anciens rêves en perspective.

En repensant à sa visite à Krasia, Arlen se rendit compte qu'il n'était pas aussi magnanime qu'il le croyait. Malgré ce qu'il s'était dit, il refusait d'être un simple fabricant d'armes ou un guerrier parmi d'autres. Il voulait la gloire. La renommée. Il voulait que l'on parle de lui, dans les livres, comme de celui qui avait rendu aux hommes le combat.

Et même comme le Libérateur ?

Cette idée le perturba. Pour sauver vraiment l'humanité et inscrire ce salut dans le temps, il faudrait que cela vienne de tous et non d'un seul.

Mais l'humanité voulait-elle vraiment être sauvée ? Le méritait-elle ? Arlen n'en était plus sûr. Les hommes comme son père avaient perdu la volonté de combattre et se contentaient de se cacher derrière des runes. De plus, ce qu'il avait vu à Krasia, ce qu'il voyait maintenant en lui-même, l'obligeait à se poser des questions sur ceux qui ressentaient encore cette envie.

Il n'y aurait jamais de paix entre Arlen et les chthoniens. Il savait, au fond de son cœur, qu'il ne pourrait plus jamais rester tranquillement assis derrière ses runes et les laisser danser en paix, maintenant qu'il avait un autre choix. Mais qui viendrait combattre à ses côtés ? Jeph l'avait frappé lorsqu'il avait évoqué cette idée. Elissa l'avait réprimandé. Mery l'avait fui. Les Krasiens avaient tenté de le tuer.

Depuis la nuit où il avait vu Jeph regarder sa femme se faire attaquer par des chthoniens, à l'abri derrière les runes de son porche, Arlen savait que la meilleure arme des démons était la peur. Mais il n'avait pas compris que la peur revêtait plusieurs formes. Malgré toutes ses tentatives de se prouver

le contraire, Arlen était terrifié à l'idée de se retrouver seul. Il voulait que quelqu'un, n'importe qui, croie en ce qu'il faisait. Quelqu'un avec qui il pourrait combattre et qui lui donnerait une raison de le faire.

Mais il n'y avait personne. Il le comprenait, désormais. S'il voulait de la compagnie, il devait retourner furtivement dans les villes et respecter leurs règles. S'il voulait se battre, il devait le faire seul.

La sensation de puissance et d'allégresse, si fraîche dans son esprit, s'évanouit. Il se recroquevilla doucement, serra ses genoux contre lui et contempla le désert à la recherche d'une route qui n'existait pas.



Arlen se leva avec le soleil et alla à pas de loup jusqu'à la mare pour rincer ses plaies. Il les avait refermées et y avait appliqué des cataplasmes avant de se coucher, mais on n'était jamais trop prudent avec des blessures de chthonien. Quand il s'aspergea le visage, son tatouage attira son attention.

Les Messagers avaient tous des tatouages indiquant leur ville d'origine, un symbole témoignant de la distance qu'ils avaient parcourue. Arlen se rappelait ce premier jour, quand Ragen lui avait montré le sien, la ville dans les montagnes sur laquelle flottait le drapeau de Miln. Arlen avait voulu le même après avoir achevé sa première mission. Il était allé chez un tatoueur pour se faire marquer à jamais, comme un Messager, avant d'hésiter. Fort Miln était son foyer de bien des façons, mais il ne venait pas de cette ville.

Val Tibbet n'ayant pas de drapeau, Arlen avait opté pour les armoiries du comte Tibbet lui-même : des champs luxuriants traversés par un ruisseau se jetant dans un petit lac. Le tatoueur avait pris ses aiguilles et avait gravé ce souvenir de chez lui sur l'épaule d'Arlen, à jamais.

À jamais. Cette idée s'attardait dans l'esprit d'Arlen. Il avait observé attentivement le tatoueur. L'art de l'homme n'était pas si différent de celui d'un Protecteur : des inscriptions précises soigneusement placées, aucun droit à l'erreur. Il y avait des aiguilles dans la bourse à herbes d'Arlen, et de l'encre dans son équipement de protection.

Il alluma un petit feu en se rappelant chaque moment passé avec le tatoueur. Il fit passer ses aiguilles au-dessus des flammes et versa un peu d'encre épaisse et visqueuse dans un petit bol. Il entoura les aiguilles de fil pour les empêcher de s'enfoncer trop profondément et examina soigneusement les contours de sa main gauche, détaillant chaque ligne et chaque mouvement lorsqu'il la pliait. Quand il fut prêt, il prit une aiguille, la trempa dans l'encre et se mit au travail.

Il avançait lentement. Il était obligé de s'arrêter fréquemment pour essuyer le sang et l'encre qui coulait sur sa paume. Mais il avait autant de temps qu'il lui fallait et il continua à travailler avec soin, d'une main ferme. Au milieu de la matinée, il s'estima satisfait de sa rune. Il posa un cataplasme sur sa paume et banda soigneusement sa main avant d'aller remplir les réserves de l'oasis. Il travailla dur tout le reste de la journée et le lendemain, car il savait qu'il aurait besoin de tout ce qu'il pourrait emporter.



Arlen resta dans l'oasis encore une semaine, dessinant des runes sur sa peau le matin et récoltant de la nourriture l'après-midi. Les tatouages sur ses paumes guérissent vite, mais il ne s'arrêta pas là. Il se souvenait de s'être écorché les articulations en frappant le démon de sable, et il protégea donc les jointures de sa main gauche en attendant que les croûtes de la droite tombent et qu'il puisse faire de même. Dorénavant, les chthoniens sentiraient chacun de ses coups de poing.

En travaillant, il se remémora plusieurs fois son combat contre le démon de sable : comment la créature s'était déplacée, comment ses attaques s'étaient déroulées, quels signes lui auraient permis de les anticiper. Il nota soigneusement ses observations pour les étudier et réfléchir à la meilleure manière d'améliorer sa technique de combat. Il ne pouvait plus se permettre de tâtonner.

Les Krasiens avaient élevé au rang d'art les mouvements brutaux, mais précis, du *sharusahk*. Il adapta ces gestes au placement de ses tatouages pour que les deux agissent ensemble.

Lorsque Arlen quitta enfin l'Oasis de l'Aube, il ne porta pas la moindre attention à la route et coupa droit à travers le sable vers la cité perdue de Soleil d'Anoch. Il emporta autant de nourriture séchée que possible. Il y avait un puits à Soleil d'Anoch, mais pas à manger, et il comptait y rester quelque temps.

En partant, Arlen savait qu'il n'aurait pas assez d'eau pour tenir jusqu'à la cité perdue. Il y avait peu d'autres de rechange dans l'oasis et il lui faudrait au moins deux semaines pour atteindre la ville à pied. Il n'aurait de l'eau que pour une semaine.

Mais il ne regarda pas une seule fois en arrière. *Je ne laisse rien derrière moi*, pensa-t-il. *Je ne peux qu'avancer*.

Lorsque le crépuscule fit descendre l'obscurité sur le sable, Arlen prit une profonde inspiration et poursuivit sa route, sans prendre la peine d'établir un campement. Les étoiles brillaient dans le désert sans nuage et il pouvait se diriger facilement, plus facilement même que durant la journée.

Il y avait peu de chthoniens, si profondément dans le désert. Ils avaient tendance à se rassembler là où se trouvaient leurs proies et ces dernières étaient rares sur le sable aride. Arlen marcha des heures sous le clair de lune froid avant qu'un démon sente son odeur. Il entendit son cri bien avant que la créature apparaisse, mais le jeune homme ne s'enfuit pas, car il savait que le chthonien pouvait le suivre. Il n'essaya pas non plus de se cacher, parce qu'il avait trop à faire cette nuit-là. Il ne recula pas quand le démon de sable arriva en bondissant au-dessus des dunes.

Lorsque Arlen croisa calmement le regard de la créature, le chthonien s'arrêta, troublé. Il grogna en donnant des coups de griffes dans le sable ; Arlen se contenta de sourire. La bête poussa un hurlement de défi, mais le jeune homme ne réagit pas du tout. Il se concentra plutôt sur ce qui l'entourait : les éclairs de mouvement à la périphérie de son champ de vision, le murmure du vent, le raclement du sable et l'odeur qui baignait l'air froid de la nuit.

Les démons de sable chassaient en meute. Arlen n'en avait encore jamais vu un tout seul et il doutait que celui-ci le soit. Effectivement, pendant qu'il maintenait son attention sur la créature qui hurlait et grognait, deux autres démons, aussi silencieux que la mort, l'avaient encerclé pour se placer

à sa gauche et à sa droite, quasi invisibles dans les ténèbres. Arlen fit semblant de ne pas les remarquer et ne quitta pas des yeux le chthonien qui, face à lui, se rapprochait.

Comme il s'y attendait, ce n'est pas ce démon de sable qui l'attaqua, mais ceux qui se trouvaient sur ses flancs. La ruse des chthoniens impressionna Arlen. Sur le sable, où l'on pouvait voir dans toutes les directions et où le moindre bruit pouvait être porté sur des kilomètres par le vent, il était probablement nécessaire d'utiliser des leurres pour chasser.

Mais même si Arlen n'était pas encore devenu un chasseur, il n'était pas non plus une proie facile. Lorsque les deux démons de sable bondirent sur lui des deux côtés, tendant vers lui les griffes de leurs pattes avant, il fonça vers la créature qui avait servi à le distraire.

Les deux autres démons changèrent de direction et manquèrent de se rentrer dedans, pendant que l'autre reculait, surpris. Il était rapide, mais pas autant que le crochet du gauche d'Arlen. Les runes sur ses jointures s'embrasèrent et le coup grésillant renvoya le démon sur ses talons. Pourtant, le jeune homme ne s'arrêta pas là. Il colla sa main droite contre le visage du démon et appuya sa paume tatouée contre ses yeux. Les runes s'activèrent et la créature hurla en donnant des coups de pattes à l'aveuglette.

Arlen, qui avait anticipé le mouvement, se projeta vers l'arrière. Il roula en touchant le sol et se releva à quelques mètres de la créature aveuglée, face aux deux autres démons qui s'apprêtaient à se jeter sur lui.

Encore une fois, Arlen fut impressionné. Pour ne pas se faire piéger deux fois, les chthoniens n'attaquèrent pas ensemble et décalèrent leurs assauts pour qu'il ne puisse pas se servir de l'un contre l'autre.

Cette tactique desservit pourtant les démons, en permettant à Arlen de s'occuper de l'un après l'autre. Lorsque le premier fonça sur lui, il s'avança, se mit à sa portée et le frappa aux oreilles. L'explosion de magie fit tomber le démon dans le sable où il cria et se tordit de douleur, se tenant la tête entre ses pattes avant.

Le second démon suivit de près le premier et Arlen n'eut pas le temps d'esquiver ou de frapper. Mais il se rappela une autre tactique employée lors de l'affrontement précédent : il s'empara des pattes avant de la créature et se laissa tomber en arrière en donnant un coup de pied vers le haut. Les écailles pointues de l'abdomen du démon de sable coupèrent les bandages entourant ses pieds, ainsi que la chair en dessous, mais cela n'empêcha pas Arlen d'utiliser l'élan de la créature pour la projeter. Celui qu'il avait aveuglé s'agitait encore, mais ne représentait pas une grande menace.

Avant que le démon qu'il venait de lancer puisse se relever, Arlen sauta sur celui qui se tordait au sol et planta ses genoux dans son dos, sans faire attention à la douleur lorsque ses écailles entamèrent sa chair. Il saisit la gorge du chthonien d'une main et appuya fortement l'autre contre sa nuque. Il sentit la magie commencer à s'intensifier, mais fut obligé de lâcher prise trop tôt pour s'écarter en roulant afin d'éviter l'assaut du chthonien qu'il avait projeté.

Arlen se releva et le démon de sable et lui se tournèrent autour avec prudence. La créature chargea et le Messenger plia les genoux, prêt à esquiver les griffes cinglantes, mais le démon s'arrêta net. Son corps puissant et robuste se déploya comme un fouet et son épaisse queue frappa Arlen aux côtes, l'envoyant à terre.

Il heurta le sol et roula aussitôt sur le côté : l'extrémité lourde et plissée de la queue vint frapper le

sable à l'endroit où se trouvait sa tête quelques secondes auparavant. Il roula de l'autre côté et évita de justesse le coup suivant. Lorsque le démon de sable releva sa queue pour frapper de nouveau, Arlen réussit à l'attraper. Il pressa, sentant les runes picoter ses paumes. Lorsque la magie se concentra, elles devinrent plus chaudes. Le démon hurla et donna des coups de pied, mais Arlen tint bon et bloqua son autre main juste sous la première. Il fit de petits pas pour rester hors de portée pendant que la magie s'intensifiait. Elle finit par brûler la chair de la queue et l'extrémité écailleuse de celle-ci se décrocha, projetant de l'ichor.

Sous le choc, Arlen fut jeté en arrière et le chthonien, de nouveau libre, se retourna vers lui et l'attaqua. Le Messenger saisit une des pattes de la créature de la main gauche et planta son coude droit dans sa gorge. Mais le coup, dépourvu de rune, n'eut que peu d'effet. Le démon agita sa patte musclée et Arlen se retrouva une nouvelle fois projeté dans les airs.

Lorsque la créature bondit, le jeune homme rassembla ses dernières forces et sauta à sa rencontre. Il bloqua ses mains autour de sa gorge et poussa vers l'avant. Les griffes du chthonien frappèrent ses bras, mais comme ceux d'Arlen étaient plus grands, elles ne pouvaient pas atteindre son corps. Ils heurtèrent le sol violemment et le Messenger remonta ses genoux contre les articulations des pattes du chthonien pour bloquer ses membres de tout son poids. La créature continua à s'étouffer tandis que le jeune homme sentait la magie s'intensifier, seconde après seconde.

Le chthonien se débattit, mais Arlen serra encore plus fort, brûlant les écailles et la chair vulnérable en dessous. Les os craquèrent et ses poings se refermèrent.

Il se releva au-dessus du démon, désormais décapité, et regarda les autres. Celui dont il avait frappé les oreilles s'enfuyait en rampant, privé de l'envie de se battre. Le démon aveugle avait disparu, mais Arlen n'en était pas surpris. Il n'enviait pas à la créature son voyage de retour jusqu'au Cœur. Ses congénères allaient vraisemblablement le réduire en miettes.

Il acheva le démon qui boitait pitoyablement dans le sable, pansa ses blessures puis, après un court repos, ramassa ses provisions emballées dans du tissu et repartit vers Soleil d'Anoch.



Arlen avançait nuit et jour, dormant à l'ombre des dunes lorsque le soleil était à son zénith. Il ne dut se battre que deux nuits de plus : une fois contre une meute de démons de sable et une seconde contre un démon du vent solitaire. Il passa les autres nuits sans se faire attaquer.

Sans l'éclat du soleil, il parcourait plus de distance la nuit que le jour. Dès la septième journée passée loin de l'oasis, sa peau était asséchée et brûlée par le vent, ses pieds en sang et couverts de cloques et il n'avait plus d'eau, mais il reprit de nouvelles forces en apercevant Soleil d'Anoch.

Arlen remplit ses outres grâce à l'un des rares puits qui fonctionnaient encore, but longuement, puis protégea le bâtiment qui menait aux catacombes où il avait trouvé la lance. Dans certaines bâtisses effondrées, non loin, des poutres de soutien en bois restaient visibles et, grâce à la chaleur du désert, étaient encore intactes. Arlen les utilisa, avec ses pinces de rechange, pour faire du feu. Les trois torches de l'oasis et la poignée de bougies de son équipement de protection ne dureraient pas longtemps, et il n'y avait pas de lumière naturelle là-dessous.

Il rationna soigneusement sa nourriture, dont les réserves allaient s'amenuisant. Il ne pourrait en trouver d'autre avant de sortir du désert, après cinq jours de marche de Soleil d'Anoch au minimum, peut-être trois s'il avançait nuit et jour. Cela ne lui laissait pas beaucoup de temps et il avait tant à faire.

Pendant la semaine suivante, Arlen explora les catacombes et copia soigneusement les nouvelles runes sur lesquelles il tombait. Il découvrit d'autres cercueils de pierre, mais aucun ne contenait d'arme comme celle qu'il avait trouvée dans le premier. Pourtant un grand nombre de runes restaient tout de même gravées sur les cercueils et les piliers, et d'autres encore étaient peintes sur les fresques narratives des murs. Arlen ne pouvait lire les idéogrammes, mais il comprenait une bonne partie des histoires dessinées grâce au langage et aux expressions des corps représentés dans ces suites d'images. Le travail était si détaillé qu'il parvenait à distinguer certaines des runes sur les armes que portaient les guerriers.

Sur les images, il y avait aussi de nouvelles races de chthoniens. Une série de dessins montrait des hommes tués par des démons qui semblaient humains, à l'exception de leurs dents et de leurs griffes. Une image centrale dévoilait un mince chthonien aux membres grêles et à la poitrine décharnée, doté d'une tête énorme par rapport à son corps, se tenant devant une foule de démons. Le chthonien faisait face à un homme en robe entouré d'un nombre équivalent de guerriers humains. Leurs deux visages étaient tordus comme si leurs volontés s'affrontaient sous le regard de leurs armées respectives.

Ce qui frappait peut-être le plus dans l'image était le fait que l'homme n'avait pas d'armes. La lumière qui émanait de lui semblait provenir d'une rune peinte – tatouée ? – sur son front. Arlen regarda le dessin suivant et vit le démon et sa cohorte fuir pendant que les humains levaient leurs lances d'un air triomphant.

Arlen copia soigneusement la rune inscrite sur le front de l'homme dans son carnet.

Les jours passèrent et la nourriture s'épuisait. S'il restait plus longtemps à Soleil d'Anoch, il mourrait de faim avant d'en trouver plus. Il décida de partir pour Fort Rizon aux premières lueurs de l'aube. Une fois qu'il aurait atteint la ville, il pourrait récupérer de l'argent sur ses comptes et acheter un cheval et des provisions pour revenir.

Mais partir en n'ayant gratté qu'à peine la surface de Soleil d'Anoch le contrariait. Beaucoup de tunnels s'étaient effondrés et il fallait du temps pour les creuser. De plus, il y avait bien d'autres bâtiments, qui pouvaient eux aussi mener à des chambres souterraines. Les ruines renfermaient la clé qui permettrait de détruire les démons et, pour la deuxième fois, son estomac l'obligeait à les quitter.

Les chthoniens s'élevèrent alors qu'il était encore perdu dans ses pensées. Ils venaient en nombre à Soleil d'Anoch, malgré le manque de proie. Peut-être se disaient-ils que le bâtiment attirerait d'autres humains, ou bien prenaient-ils plaisir à dominer un endroit qui défiait autrefois leur race.

Arlen se leva et s'avança jusqu'au bord de ses protections pour regarder les chthoniens danser sous le clair de lune. Son estomac gargouilla et, une fois de plus, il se posa des questions sur la nature des démons. Il s'agissait de créatures magiques, apparemment immortelles et inhumaines. Elles détruisaient, mais ne créaient rien. Même leurs cadavres brûlaient, au lieu de pourrir pour nourrir la terre. Mais il les avait vus s'alimenter, déféquer et pisser. Étaient-ils vraiment en dehors de l'ordre naturel des choses ?

Un démon de sable siffla vers lui.

— Qu'es-tu ? demanda Arlen.

Mais la créature frappa les protections en grognant de frustration, puis recula lorsqu'elles s'embrasèrent.

Le jeune homme le regarda partir, en ruminant de sombres pensées.

— Qu'il reparte dans le Cœur, marmonna-t-il en traversant ses runes.

Le chtonien se retourna juste à temps pour encaisser le coup de poing protégé d'Arlen. Celui-ci frappa la créature, qui ne s'y attendait pas, d'une multitude de coups jaillissant comme des éclairs. Avant même qu'il comprenne ce qui lui arrivait, le démon était mort.

Le bruit attira d'autres chtoniens, mais ils arrivèrent prudemment et Arlen put retourner vers le bâtiment et couvrir ses runes assez longtemps pour traîner sa victime à l'intérieur du cercle.

— Voyons voir si tu peux servir à quelque chose, après tout, dit Arlen à la créature morte.

À l'aide d'une rune coupante peinte sur un morceau d'obsidienne pointu, il ouvrit le démon de sable et découvrit, surpris, que, sous la carapace épaisse, la chair de la créature était aussi vulnérable que la sienne. Les muscles et les tendons étaient durs, mais pas plus que ceux d'une autre bête.

La puanteur de la créature était horrible. L'ichor noir qui lui servait de sang sentait tellement mauvais que les yeux d'Arlen se mouillèrent et qu'il eut un haut-le-cœur. Il retint sa respiration, préleva un peu de viande sur la créature, secoua vigoureusement le morceau pour ôter l'excès de fluide avant de le poser sur son petit feu. L'ichor fuma, finit par brûler, et l'odeur de la chair carbonisée devint supportable.

Lorsque le morceau de viande noire et infecte fut cuit, Arlen le leva pour l'observer et retourna des années en arrière, à l'époque de Val Tibbet, pour se rappeler les paroles de Coline Trigg. Il avait pris un poisson, ce jour-là, mais ses écailles étaient sombres et écœurantes, et la Cueilleuse d'Herbes l'avait obligé à le jeter.

« Ne mange jamais quelque chose qui a l'air malade, avait-elle dit. Ce que tu mets dans ta bouche devient une partie de toi. »

Ceci va-t-il aussi devenir une partie de moi ? se demanda-t-il. Il regarda la viande, prit son courage à deux mains et la mit dans sa bouche.



QUATRIÈME PARTIE

Le Creux du Coupeur

331-332 Après le Retour



25

UNE NOUVELLE SCÈNE

331 AR

La pluie redoubla d'intensité pour tomber à verse et Rojer accéléra le pas en maudissant sa déveine. Il avait prévu de quitter le Vallon des Bergers depuis quelque temps, mais pas dans des circonstances aussi précipitées que déplaisantes.

Il se disait qu'il ne pouvait en vouloir au berger. Certes, l'homme passait plus de temps à s'occuper de son troupeau que de sa femme, et c'était elle qui lui avait fait des avances. Mais rentrer chez soi plus tôt pour éviter la pluie et découvrir un garçon au lit avec son épouse, cela ne met généralement pas un mari de bonne humeur.

D'une certaine façon, il remerciait la pluie. Sans elle, l'époux aurait très bien pu lancer à sa poursuite la moitié des hommes du Vallon. Les habitants du village étaient possessifs, sans doute parce que leurs femmes restaient souvent seules pendant qu'ils emmenaient leurs précieux troupeaux dans les pâturages. Les bergers prenaient au sérieux tout ce qui concernait leurs bêtes et leurs épouses. Si l'on s'immisçait dans l'un ou l'autre de ces aspects de leur vie...

Après une course-poursuite frénétique dans la chambre, la femme du berger avait sauté sur le dos de son mari et l'avait retenu assez longtemps pour que Rojer puisse s'emparer de ses affaires et prendre la porte. Ses sacs étaient toujours prêts. C'était Arrick qui le lui avait appris.

— Par la nuit, marmonna-t-il lorsque sa botte plongea dans une épaisse flaque de boue.

Le froid et l'humidité s'infiltrèrent à travers le cuir souple, mais il n'osait pas encore s'arrêter pour tenter d'allumer un feu.

Il resserra contre lui sa cape bariolée en se demandant pourquoi il avait toujours l'impression de fuir quelque chose. Depuis deux ans, il déménageait à chaque saison : il avait vécu à Fontgrillon, à Finbois et au Vallon des Bergers, au moins trois fois dans chacun de ces hameaux, mais il se sentait toujours comme un étranger. La plupart des villageois passaient leur vie entière sans quitter leur bourg et essayaient constamment de persuader Rojer de faire de même.

Épouse-moi. Épouse ma fille. Reste dans mon auberge et nous peindrons ton nom au-dessus de la porte pour attirer les clients. Réchauffe-moi pendant que mon mari est aux champs. Aide-nous à moissonner et reste pour l'hiver.

On le lui avait dit de centaines de façons différentes, mais ce que tous ces gens voulaient signifier

était : « Abandonne la route et prends racine ici. »

Chaque fois qu'on le lui disait, Rojer repartait sur les chemins. Il appréciait d'être désiré, mais pour quel rôle ? Mari ? Père ? Ouvrier agricole ? Rojer était un Jongleur et il ne s'imaginait pas faire autre chose. S'il levait le petit doigt pour aider aux moissons ou poursuivre un mouton égaré, ne serait-ce qu'une fois, il savait qu'il se retrouverait sur une pente qui le détournerait de son vrai métier.

Il toucha le talisman aux cheveux blonds dans sa poche secrète et sentit l'esprit d'Arrick qui le protégeait. Il savait que, s'il ôtait sa tunique bariolée, il décevrait profondément son maître. Arrick avait été un Jongleur jusqu'à sa mort et Rojer finirait ainsi lui aussi.

Comme l'avait prédit Arrick, les hameaux avaient affûté les talents de Rojer. Deux années de représentations incessantes avaient fait de lui plus qu'un violoniste ou qu'un acrobate. Sans Arrick pour le guider, il avait dû grandir, s'ouvrir l'esprit et trouver, seul, des façons innovantes de distraire. Il mettait constamment au point de nouveaux tours de magie ou de nouvelles mélodies, mais, s'il était devenu réputé, ce n'était pas seulement pour sa prestidigitation et son violon ; c'était aussi pour ses contes.

Dans les hameaux, tout le monde appréciait les bonnes histoires, surtout celles qui parlaient d'endroits éloignés. Rojer consentait à les raconter, évoquant des lieux qu'il avait vus et d'autres où il n'avait jamais mis les pieds, des villes qui se trouvaient juste derrière la prochaine colline et d'autres qui n'existaient que dans son imagination. Chaque fois qu'il les racontait, les histoires s'étoffaient et leurs personnages prenaient vie dans l'esprit des gens. Jak Languécaille, qui pouvait parler aux chthoniens et trompait sans cesse les stupides créatures avec de fausses promesses. Marko Errant, qui traversait les montagnes milniennes et trouvait, de l'autre côté, de riches terres où l'on adorait les chthoniens comme des dieux. Et, évidemment, l'Homme-rune.

Les Jongleurs du duc passaient dans les hameaux pour apporter les décrets chaque printemps et le dernier qui était venu avait mentionné un homme sauvage qui errait dans la nature en tuant des démons et en se nourrissant de leur chair. Il prétendait que c'était la vérité, qu'il l'avait apprise de la bouche du tatoueur qui avait dessiné des runes sur le dos de l'homme et que d'autres lui avaient confirmé cette histoire. Il avait captivé son auditoire et, lorsque les villageois avaient demandé à Rojer de raconter de nouveau ce récit le lendemain, il l'avait fait en l'enjolivant.

Le public aimait poser des questions pour essayer de le prendre en défaut, mais Rojer adorait la danse des mots et il réussissait sans mal à convaincre les péquenauds de la véracité de ses récits bizarres.

De façon ironique, la seule chose qu'ils ne parvenaient pas à croire était que Rojer puisse faire danser les chthoniens avec son violon. Il aurait pu le prouver quand il le voulait, évidemment, mais comme disait Arrick : « Si tu commences à prouver quelque chose, tu vas devoir prouver tout le reste. »

Rojer regarda le ciel. *Je jouerai bientôt pour les chthoniens*, se dit-il. Le temps était resté couvert toute la journée et il faisait de plus en plus sombre. Dans les villes, où les hautes murailles empêchaient la plupart des gens de voir de vrais chthoniens, personne ne croyait qu'ils puissent sortir sous des nuages noirs et tous pensaient que c'était un conte à la tamponelle, mais après avoir vécu deux ans hors les murs et dans les hameaux, Rojer connaissait la vérité. La plupart attendaient le

crépuscule pour s'élever, mais si les nuages s'épaississaient assez, quelques démons audacieux se risqueraient dans la fausse nuit.

Mouillé, frigorifié et pas d'humeur à tutoyer le danger, il tenta de trouver un endroit pour établir son campement. Il aurait de la chance s'il arrivait à Finbois le lendemain. Plus vraisemblablement, il passerait deux nuits sur la route. Cette idée lui fit gargouiller l'estomac.

Et à Finbois, tout se passerait comme au Vallon. Ou à Fontgrillon, d'ailleurs. Tôt ou tard, il mettrait enceinte une femme ou, pire, tomberait amoureux, puis, avant même de s'en rendre compte, il ne sortirait son violon de son étui que les jours de fête. Et ce, jusqu'à ce qu'il ait besoin de l'échanger pour réparer la charrue ou acheter des graines. Et il deviendrait alors comme tout le monde.

Ou tu pourrais rentrer chez toi.

Roger pensait souvent à retourner à Angiers, mais trouvait toujours des raisons de remettre son voyage à la saison suivante. Après tout, qu'avait à offrir la ville ? Des rues étroites remplies de gens et d'animaux, des planches de bois puant le fumier et les ordures. Des mendiants et des voleurs, et la préoccupation constante de devoir trouver de l'argent. Des gens qui ne prêtaient pas la moindre attention les uns aux autres.

Des gens normaux, se dit Roger en soupirant. Les villageois voulaient toujours tout savoir sur leurs voisins et ouvraient leurs portes aux étrangers sans rechigner. C'était louable, mais, au fond de lui, Roger était un enfant de la ville.

S'il retournait à Angiers, il devrait de nouveau se frotter à la guilde. Les jours d'un Jongleur sans permis étaient comptés, mais les affaires d'un membre assermenté de la guilde pouvaient être florissantes. Son expérience dans les hameaux suffirait à lui permettre d'obtenir un permis, surtout s'il trouvait un membre de la guilde pour parler en sa faveur. Arrick s'était mis à dos la plupart de ses confrères, mais Roger pourrait peut-être en trouver un qui prendrait pitié de lui en apprenant le sort de son maître.

Il dénicha un arbre pour s'abriter de la pluie et, après avoir installé son cercle, parvint à ramasser suffisamment de petit bois sec, à l'abri sous une branche, pour allumer un petit feu. Il l'attisa soigneusement, mais le vent et l'humidité l'éteignirent vite.

— J'emmerde les hameaux, dit Roger tandis que les ténèbres l'enveloppaient, seulement entrecoupées par les éclairs magiques occasionnels engendrés par les chthoniens testant ses défenses. Je les emmerde tous.



Angiers n'avait pas beaucoup changé depuis son départ. Elle paraissait plus petite, mais Roger avait longtemps vécu dans de grands espaces et pris quelques centimètres depuis sa dernière venue. Il avait seize ans, à présent, et était un homme à tous les égards. Il resta un moment à l'extérieur de la cité et observa les portes en se demandant s'il faisait une erreur.

Il avait un peu d'argent, récolté dans son chapeau et soigneusement mis de côté ces dernières

années en vue de son retour, ainsi qu'un peu de nourriture dans son sac. Ce n'était pas beaucoup, mais cela l'empêcherait de dormir dans des abris pour au moins quelques nuits.

Si je ne veux qu'un ventre plein et un toit sur ma tête, je peux toujours retourner dans les hameaux, pensa-t-il. Il pourrait repartir vers le sud, où se trouvaient la Bosse des Fermiers et le Creux du Coupeur, ou vers le nord, où le duc avait reconstruit Pontrivière sur la rive angérienne du fleuve.

Bah, avec des « si »..., se dit-il en rassemblant son courage pour passer les portes.

Il trouva une auberge assez bon marché, tira de son sac sa plus belle tunique bariolée et ressortit aussitôt après s'être changé. La maison de la guilde des Jongleurs se trouvait près du centre-ville, afin que ses résidents puissent facilement se produire partout dans la cité. Tout Jongleur assermenté pouvait vivre dans la maison, à condition d'accepter sans se plaindre les spectacles qu'on lui assignait et de donner la moitié de ses revenus à la guilde.

« Des idiots, disait Arrick à leur propos. Un Jongleur prêt à donner la moitié de son argent pour un toit et trois bouillies d'avoine n'est pas digne de ce nom. »

C'était vrai. Seuls les Jongleurs les plus vieux et les moins talentueux vivaient dans la maison, prêts à prendre les spectacles que les autres refusaient. C'était pourtant mieux que de vivre dans l'indigence et plus sûr que de dormir dans un abri. Les runes sur la maison de la guilde étaient puissantes et ses résidents moins susceptibles de se voler les uns les autres.

Roger se dirigea vers l'aile résidentielle de la maison et, après avoir posé quelques questions, frappa sur une porte bien précise.

— Quoi ? demanda le vieil homme en plissant les yeux dans le couloir après avoir ouvert. Qui es-tu ?

— Roger Mimaïn, monsieur.

Aucune lueur de reconnaissance n'éclaira les yeux chassieux du vieux Jongleur.

— J'étais l'apprenti d'Arrick Beauchant, ajouta Roger.

En un instant, le regard troublé devint mauvais et l'homme s'apprêta à refermer la porte.

— Maître Jaycob, s'il vous plaît, dit Roger en posant sa main contre la porte.

Le vieil homme poussa un soupir, mais ne prit pas la peine de fermer le montant. Il recula dans la petite chambre et s'assit lourdement. Roger entra et ferma la porte derrière lui.

— Que veux-tu ? dit Jaycob. Je suis vieux et je n'ai pas le temps de jouer.

— J'ai besoin d'un parrain pour demander un permis de la guilde.

Jaycob cracha par terre.

— Arrick est devenu un poids mort ? demanda-t-il. Son problème de boisson met un frein à ton succès, alors tu le laisses pourrir dans son coin et tu te lances à ton compte ? (Il grogna.) C'est un juste retour des choses. C'est ce qu'il m'a fait il y a vingt-cinq ans.

Il leva les yeux vers Roger.

— Mais juste ou pas, si tu crois que je vais t'aider à le trahir...

— Maître Jaycob, l’interrompit Rojer en levant les mains pour l’empêcher de se lancer dans une tirade. Arrick est mort. Tué par des chtoniens sur la route de Finbois, il y a deux ans.



— Tiens-toi droit, mon garçon, dit Jaycob tandis qu’ils marchaient dans le couloir. Souviens-toi de regarder le maître de la guilde dans les yeux et ne parle pas avant que l’on se soit adressé à toi.

Il avait déjà répété cela une dizaine de fois, mais Rojer se contenta d’acquiescer. Il était jeune pour obtenir son propre permis, mais Jaycob avait dit que d’autres, dans l’histoire de la guilde, l’avaient eu encore plus tôt. C’était le talent et la compétence qui permettaient de l’obtenir, pas les années d’expérience.

Il n’était pas facile d’obtenir un rendez-vous avec le maître de la guilde, même avec un parrain. Jaycob n’avait plus la force de se produire depuis des années, et même si les membres de la guilde considéraient avec respect son âge avancé, il était plus ignoré que vénéré dans l’aile administrative de la maison.

Le secrétaire du maître de la guilde les fit attendre devant son bureau pendant plusieurs heures et ils regardèrent, avec désespoir, d’autres personnes passer avant eux. Rojer s’assit le dos droit et résista à l’envie de gigoter ou de se vautrer, pendant que la lumière passant par la fenêtre traversait doucement la pièce.

— Le maître de la guilde Cholls va vous recevoir, finit par dire l’employé, attirant ainsi l’attention de Rojer.

Il se leva aussitôt et aida Jaycob à faire de même.

Le bureau du maître de la guilde ne ressemblait à rien de ce qu’avait pu voir Rojer depuis l’époque où il fréquentait le palais du duc. Des tapis chauds et épais aux motifs éclatants recouvraient le sol et des lampes à huile ornementées en verre coloré étaient accrochées sur les murs de chêne, entre des peintures représentant des grandes batailles, des belles femmes et des natures mortes. Sur le bureau de noyer noir brillant, de petites statuettes complexes servaient de presse-papier et reprenaient les motifs des statues plus massives posées sur des piédestaux dans la pièce. Sur le mur derrière le bureau se trouvait le symbole de la guilde des Jongleurs : trois balles colorées dans un sceau.

— Je n’ai pas beaucoup de temps, maître Jaycob, dit le maître de la guilde Cholls sans prendre la peine de lever les yeux de la liasse de papiers posée sur son bureau.

C’était un homme corpulent, d’au moins cinquante étés, portant l’habit brodé d’un Marchand ou d’un Noble au lieu de la tunique d’un Jongleur.

— Celui-ci ne vous fera pas perdre votre temps, dit Jaycob. C’est l’apprenti d’Arrick Beauchant.

Cholls leva enfin les yeux pour jeter un regard de travers à Jaycob.

— Je ne savais pas que tu étais encore en contact avec Arrick, dit-il sans même jeter un coup d’œil à Rojer. J’avais entendu dire que vous vous étiez quittés en mauvais termes.

— Les années finissent par atténuer ce genre de choses. Je suis en paix avec Arrick, dit froidement Jaycob en allant aussi loin qu’il le pouvait dans le mensonge.

— Il semble que tu sois le seul, dit Cholls en ricanant. La plupart des hommes de ce bâtiment l’étrangleraient volontiers s’ils le croisaient.

— Ils arriveraient un peu tard, rétorqua Jaycob. Arrick est mort.

Cholls redevint sérieux.

— Cela m’attriste, dit-il. Chacun de nous est précieux. Est-ce la boisson qui l’a tué ?

Jaycob secoua la tête.

— Les chthoniens.

Le maître de la guilde se renfroigna et cracha dans un seau en cuivre posé près de son bureau et apparemment déposé là à cet effet.

— Où et quand ? demanda-t-il.

— Il y a deux ans, sur la route de Finbois.

Cholls secoua la tête tristement.

— Je me rappelle que son apprenti était un bon violoniste, finit-il par dire en tournant la tête vers Rojer.

— En effet, confirma Jaycob. Et plus encore. Je vous présente Rojer Mimain.

Le garçon s’inclina.

— Mimain ? répéta le maître de la guilde avec un soudain intérêt. J’ai entendu parler d’un Mimain qui jouait dans les hameaux. C’est toi, mon garçon ?

Rojer écarquilla les yeux, mais hocha la tête. Arrick avait dit que la réputation se propageait bien au-delà des hameaux, mais il n’en revenait pas. Il se demanda si la sienne était bonne ou mauvaise.

— Que cela ne te monte pas à la tête, reprit Cholls comme s’il lisait dans ses pensées. Les ploucs exagèrent toujours.

Rojer acquiesça sans quitter des yeux le maître de la guilde.

— Oui, monsieur, je comprends.

— Bien, alors, allons-y, dit Cholls. Montre-moi ce que tu vaux.

— Ici ? demanda Rojer en hésitant.

Le bureau était grand et paisible, mais avec ses épais tapis et ses meubles hors de prix, il ne semblait pas convenir pour les acrobaties et le lancer de couteau.

Cholls eut un geste impatient.

— Tu t’es produit avec Arrick pendant des années, alors je veux bien croire que tu sais jongler et chanter.

Rojer sentit sa gorge se serrer.

— Pour mériter son permis, ajouta Cholls, il faut montrer un talent supplémentaire et pas seulement ces bases.

— Joue-lui du violon, comme tu me l'as montré, dit Jaycob avec confiance.

Roger acquiesça. Ses mains tremblaient légèrement quand il prit l'instrument dans son étui, mais lorsque ses doigts se refermèrent sur le doux bois, la peur s'évanouit comme neige au soleil. Il commença à jouer et oublia le maître de la guilde en se plongeant dans la musique.

Il joua un court moment, puis un cri rompit le charme de la mélodie. Son archet glissa des cordes et, dans le silence qui suivit, une voix tonna de l'autre côté de la porte.

— Non, je n'attendrai pas qu'un apprenti à la noix ait fini son examen ! Pousse-toi !

Un bruit de bagarre se fit entendre, puis la porte s'ouvrit et maître Jasin entra en trombe dans la pièce.

— Je suis désolé, maître de la guilde, dit le secrétaire, il a refusé d'attendre.

Cholls le chassa d'un geste pendant que Jasin fonçait sur lui.

— Vous avez donné le bal du duc à Edum ? demanda-t-il. C'était mon spectacle depuis dix ans ! Mon oncle en entendra parler !

Cholls ne bougea pas, les bras croisés.

— Le duc lui-même a demandé ce changement, dit-il. Si ton oncle a un problème, je lui conseille d'aller en toucher deux mots à Sa Seigneurie.

Jasin fronça les sourcils. Il était peu probable que le premier ministre Janson intercède auprès du duc en faveur de son neveu.

— Si vous êtes simplement venu parler de ça, Jasin, vous allez devoir nous excuser, reprit Cholls. Le jeune Roger passe l'épreuve en vue d'obtenir son permis.

Les yeux de Jasin sortirent de leurs orbites lorsqu'il reconnut Roger.

— Je vois que tu t'es débarrassé de l'ivrogne, souffla-t-il. J'espère que tu ne l'as pas remplacé par ce vieux croulant. (Il désignait Jaycob du menton.) L'offre tient toujours, si tu souhaites travailler pour moi. Pour une fois, ce sera Arrick qui te suppliera de récupérer tes miettes.

— Maître Arrick a été tué par des chtoniens sur la route, il y a deux ans, dit Cholls.

Jasin regarda le maître de la guilde et éclata de rire.

— Fabuleux ! s'écria-t-il. Cette nouvelle compense la perte du bal du duc et même plus.

Puis Roger le frappa.

Il ne se rendit pas compte de ce qu'il avait fait jusqu'à ce qu'il se retrouve au-dessus du maître, des picotements sur ses articulations humides. Il avait senti un craquement sec lorsque son poing avait heurté le nez de Jasin et savait qu'il n'avait plus aucune chance d'obtenir son permis, mais n'en avait que faire.

Jaycob l'attrapa et le tira en arrière alors que Jasin se relevait en titubant.

— Je te tuerai pour ça, espèce de... !

Cholls s'interposa aussitôt entre eux. Jasin s'agita, mais le maître de la guilde le retenait et il était bien assez massif pour cette tâche.

— Ça suffit, Jasin ! aboya-t-il. Tu ne vas tuer personne !

— Vous avez vu ce qu'il m'a fait ! cria Jasin, du sang coulant de son nez.

— Et j'ai entendu ce que tu as dit ! répliqua Cholls. J'ai eu moi-même envie de te frapper !

— Comment che bais pouboir chanter che choir ? demanda Jasin.

Son nez gonflait déjà et chaque seconde qui passait rendait ses paroles de moins en moins compréhensibles.

Cholls se renfroгна.

— Je trouverai quelqu'un pour te remplacer, dit-il. La guilde te remboursera la perte. Daved !

Le secrétaire passa sa tête à la porte.

— Escorte maître Jasin jusque chez une Cueilleuse d'Herbes et fais envoyer la note ici, lui ordonna le maître de la guilde.

Daved acquiesça et vint aider Jasin, qui le repoussa.

— Ch'est pas fini, promit-il à Rojer en partant.

Cholls poussa un long soupir lorsque la porte se referma.

— Eh bien, mon garçon, tu n'as pas fait les choses à moitié. C'est un ennemi que je ne souhaite à personne.

— C'était déjà mon ennemi, dit Rojer. Vous avez entendu ce qu'il a dit.

Cholls acquiesça.

— Oui, mais tu aurais tout de même dû te retenir. Que feras-tu si un client t'insulte ? Ou le duc lui-même ? Les membres de la guilde ne peuvent pas frapper tous ceux qui les mettent en colère.

Rojer baissa la tête.

— Je comprends, dit-il.

— Tu viens de me faire perdre une grosse somme, reprit Cholls. Je vais devoir donner de l'argent et de bons spectacles à Jasin pendant les semaines à venir pour l'apaiser, et, avec tes talents de violoniste, je serais idiot de ne pas te les faire rembourser.

Rojer leva les yeux en silence.

— Permis probatoire, dit Cholls en prenant une feuille de papier et une plume. Tu ne te produiras que sous la supervision d'un maître de la guilde payé sur ta part, et la moitié de tes revenus ira à ce bureau jusqu'à ce que je considère ta dette effacée. C'est compris ?

— Tout à fait, monsieur ! dit Rojer avec enthousiasme.

— Et tu garderas ton sang-froid, le prévint Cholls, ou je déchirerai ton permis et tu ne te produiras plus jamais à Angiers.



Roger jouait de son violon, mais, du coin de l'œil, il observait Abrum, l'apprenti corpulent de Jasin. Ce dernier faisait généralement surveiller les spectacles du garçon par un de ses élèves. Cela le rendait mal à l'aise, car il savait qu'ils n'y assistaient que pour le compte de leur maître et que celui-ci lui voulait du mal, mais des mois s'étaient écoulés depuis l'incident dans le bureau du maître de la guilde et rien ne s'était passé. Maître Jasin s'était vite remis et avait rapidement repris ses spectacles, récoltant tous les honneurs lors des événements de la haute société d'Angiers.

Roger aurait pu espérer que cet épisode était derrière eux si les apprentis ne venaient pas tous les jours. Parfois, c'était Abrum, le démon de bois, qui se tapissait dans la foule ; à d'autres moments, il s'agissait de Sali, le démon de pierre, qui buvait un verre au fond d'une taverne. Malgré leur air inoffensif, il ne pouvait être question d'une coïncidence.

Roger acheva sa représentation en lançant son archet en l'air d'un grand geste du bras. La foule applaudit à tout rompre et, grâce à son ouïe fine, le garçon entendit le tintement des pièces de métal dans le chapeau que faisait passer Jaycob. Roger ne put retenir un sourire. Le vieux semblait presque alerte.

Il parcourut du regard la foule qui se dispersait pendant qu'ils rassemblaient leur équipement, mais Abrum avait disparu. Ils se dépêchèrent tout de même d'emballer leurs affaires et prirent un chemin détourné pour rentrer à leur auberge, afin de s'assurer qu'ils ne seraient pas faciles à suivre. Le soleil était sur le point de se coucher et les rues se vidaient rapidement. C'était la fin de l'hiver, mais il restait des plaques de glace et de neige sur les trottoirs en bois et seuls ceux qui avaient à faire restaient à l'extérieur.

— Même avec la part de Cholls, le loyer est payé et il nous reste encore des jours d'avance, dit Jaycob en faisant tinter la bourse contenant leur argent. Lorsque la dette sera remboursée, tu seras riche !

— *Nous* serons riches ! le corrigea Roger.

Jaycob éclata de rire en faisant claquer ses talons, puis donna une tape dans le dos du garçon.

— Regarde-toi, reprit Roger en secouant la tête. Qu'est-il arrivé au vieux à moitié aveugle et sans énergie qui m'a ouvert sa porte il y a quelques mois ?

— C'est le fait de me produire de nouveau, répondit Jaycob en affichant un sourire édenté. Je sais bien que je ne chante plus et que je ne lance plus de couteaux, mais passer le chapeau suffit à me redonner une énergie comme je n'en avais pas connu depuis vingt ans. J'ai l'impression que je pourrais...

Il détourna le regard.

— Quoi ? demanda Roger.

— Je pourrais juste... Je ne sais pas, raconter une histoire, peut-être ? Ou jouer en sourdine pour accompagner la chute de tes blagues ? Rien qui ne te ferait de l'ombre...

— Bien sûr, dit Roger. Je te l'aurais demandé, mais j'avais peur de t'imposer déjà trop de choses

en t'entraînant aux quatre coins de la ville pour surveiller mes spectacles.

— Mon garçon, je ne me rappelle pas la dernière fois où j'ai été aussi heureux.

Ils souriaient lorsqu'ils tournèrent à un angle et tombèrent face à Abrum et Sali. Derrière eux, Jasin affichait un large sourire.

— Je suis content de te voir, mon ami ! dit-il tandis qu'Abrum attrapait Rojer par les épaules.

Le garçon eut brusquement l'impression que l'air dans son estomac explosait ; le coup le plia en deux et le fit tomber sur le trottoir gelé. Avant qu'il puisse se relever, Sali lui donna un grand coup de pied dans la mâchoire.

— Laisse-le ! cria Jaycob en se jetant sur Sali.

La lourde soprano se contenta de rire, l'attrapa et le lança avec force contre le mur d'un bâtiment.

— Oh, il y en a pour toi aussi, le vieux ! dit Jasin pendant que Sali le rouait de coups de poing.

Rojer entendait les os fragiles craquer et le souffle faible et humide qui sortait des lèvres du maître. Il ne tenait encore debout que grâce au mur.

Les planches de bois sous les mains de Rojer semblaient tourner, mais il parvint tant bien que mal à se relever, tenant son violon des deux mains par le manche et balançant furieusement cette matraque improvisée.

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça ! cria-t-il.

Jasin éclata de rire.

— À qui vas-tu te plaindre ? demanda-t-il. Les magistrats de la ville vont-ils accepter les fausses accusations d'un artiste de rue insignifiant ou se fier à la parole du neveu du premier ministre ? Va voir la garde et c'est toi qu'ils pendront.

Abrum attrapa facilement le violon et tordit le bras de Rojer avant de lui envoyer un coup de genou dans l'entrejambe. Le garçon sentit son bras se casser et son aine s'enflammer. Le violon se brisa contre sa nuque et il se retrouva par terre.

Malgré le bourdonnement dans ses oreilles, Rojer pouvait entendre Jaycob, qui n'avait pas cessé de grogner de douleur. Abrum se tenait au-dessus de lui et souriait en soulevant un gros gourdin.

**DISPENSARE**

332 AR

— Bonjour, Jizell ! s'exclama Skot lorsque la vieille Cueilleuse d'Herbes s'approcha de lui, un bol à la main. Pourquoi ne laisses-tu pas ton apprentie se charger de cela pour une fois ?

Il désigna de la tête Leesha, qui changeait le pansement d'un autre homme.

— Ha ! aboya Jizell, une grosse femme aux courts cheveux gris et à la voix forte. Si je la laisse s'occuper de la toilette, il ne faudra pas une semaine avant que la moitié d'Angiers vienne se plaindre de la peste.

Leesha secoua la tête en souriant tandis que les autres personnes présentes dans la pièce éclataient de rire. Skot était inoffensif. Le cheval de ce Messenger l'avait fait tomber sur la route. Il avait eu de la chance de s'en tirer vivant : malgré ses deux bras cassés, il avait réussi à rattraper sa monture et à remonter en selle. Il n'avait pas de femme pour s'occuper de lui et la guilde des Messagers avait payé assez de klats pour qu'il reste dans le dispensaire de Jizell jusqu'à ce qu'il puisse se débrouiller tout seul.

Jizell mouilla son chiffon dans le bol d'eau chaude savonneuse et souleva le drap de l'homme, sa main se déplaçant avec efficacité. Le Messenger poussa un petit cri lorsqu'elle termina et Jizell éclata de rire.

— Heureusement que c'est moi qui donne le bain, dit-elle d'une voix forte en regardant vers le bas. Il ne faudrait pas décevoir la pauvre Leesha.

Les autres patients alités rirent aux dépens de l'homme. La chambre était bien remplie et tous s'ennuyaient.

— M'est avis qu'elle la trouverait en meilleure forme que toi, grommela Skot en rougissant avec colère.

Mais Jizell se contenta de nouveau de rire.

— Ce pauvre Skot a le béguin pour toi, dit-elle plus tard à Leesha alors qu'elles se trouvaient dans la pharmacie à concasser des herbes.

— Le béguin ? répéta Kadie, une des plus jeunes apprenties, en riant. Il n'a pas le béguin, il est amoooooureux !

Les autres élèves à portée d'oreille se mirent à ricaner.

— Je le trouve mignon, osa Roni.

Celle-ci était à peine en fleur et les garçons la rendaient folle.

— Tu trouves tout le monde mignon, lui dit Leesha. Mais j'espère que tu as suffisamment bon goût pour ne pas céder aux avances d'un homme qui te supplie de lui faire la toilette.

— Ne lui donne pas d'idées, intervint Jizell. Si ça ne tenait qu'à elle, Roni ferait la toilette à tous les hommes du dispensaire.

Les filles ricanèrent et Roni n'osa pas la contredire.

— Aie au moins la décence de rougir, lui dit Leesha.

Les apprenties gloussèrent de nouveau.

— Ça suffit ! Arrêtez donc, les ricaneuses ! dit Jizell en riant. Il faut que je parle à Leesha.

Elle attendit que les filles soient parties avant de reprendre :

— La plupart des hommes qui arrivent ici ont le béguin pour toi. Cela te tuerait de leur parler d'autre chose que de leur santé ?

— On croirait entendre parler ma mère, dit Leesha.

Jizell fit claquer son pilon contre le comptoir.

— Rien à voir avec elle ! protesta la Cueilleuse qui avait, au fil des ans, entendu parler d'Elona. Mais je ne veux pas que tu meures vieille fille juste pour l'embêter. Aimer les hommes n'est pas un crime.

— J'aime les hommes, protesta Leesha.

— On ne dirait pas.

— Alors, j'aurais dû sauter sur l'occasion de faire la toilette à Skot ?

— Certainement pas. En tout cas, pas devant tout le monde, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

— Maintenant, on croirait entendre parler Bruna, se plaignit Leesha. Quelques remarques grossières ne suffiront pas à me conquérir.

Les requêtes comme celles de Skot n'étaient pas inhabituelles pour Leesha. Elle avait le corps de sa mère et il lui valait énormément d'attention de la part des hommes, qu'elle les y incite ou pas.

— Alors que faut-il ? demanda Jizell. Quel homme pourrait franchir les runes de ton cœur ?

— Un qui serait digne de confiance, répondit Leesha. Que je pourrais embrasser dans le cou sans qu'il aille, le lendemain, se vanter auprès de ses amis de m'avoir prise derrière une grange.

Jizell grogna.

— Tu trouveras plus facilement un chthonien amical, dit-elle.

Leesha haussa les épaules.

— Je crois que tu as peur, l'accusa Jizell. Tu as attendu si longtemps pour perdre ta virginité que

tu as transformé cette chose simple et naturelle qu'accomplissent toutes les filles en un obstacle infranchissable.

— C'est ridicule, dit Leesha.

— Ah bon ? Je t'ai observée, lorsque les dames viennent te demander conseil pour des affaires conjugales : tu cherches à deviner quoi dire en rougissant. Comment peux-tu donner des conseils à propos du corps des autres, alors que tu ne connais même pas le tien ?

— Je suis à peu près sûre de savoir comment ça se passe, dit sèchement Leesha.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— Et que me conseilles-tu ? De choisir un homme au hasard, histoire de passer le cap ?

— S'il le faut.

Leesha lui jeta un regard noir, mais Jizell ne baissa pas les yeux.

— Tu as gardé ta virginité si longtemps qu'aucun homme n'en sera jamais digne à tes yeux, dit-elle. À quoi sert une fleur si personne ne peut la voir ? Qui se souviendra de sa beauté lorsqu'elle fanera ?

Leesha laissa échapper un sanglot réprimé et Jizell se précipita aussitôt vers elle, la serrant dans ses bras alors qu'elle se mettait à pleurer.

— Là, là, ma petite, la réconforta-t-elle en caressant ses cheveux, ce n'est pas si grave.



Après le dîner, lorsqu'elles eurent vérifié les runes et renvoyé les apprenties étudier, Leesha et Jizell eurent enfin le temps de se préparer une tasse de tisane aux herbes et d'ouvrir le cartable apporté par le Messenger du matin. Une lampe était posée sur la table, remplie d'huile pour tenir longtemps.

— Des patients toute la journée et des lettres toute la nuit, soupira Jizell. Remercions la lumière que les Cueilleuses d'Herbes n'aient pas besoin de dormir, hein ?

Elle retourna le sac et déversa des parchemins sur toute la table.

Elles trièrent rapidement la correspondance, mettant de côté les lettres destinées aux patients, puis Jizell prit une liasse au hasard en regardant sa provenance.

— Celles-ci sont pour toi, dit-elle en la donnant à Leesha.

Elle s'empara d'une autre lettre sur le tas, l'ouvrit et la parcourut.

— Celle-là vient de Kimber, dit-elle au bout d'un moment.

Kimber était une autre de ses apprenties, qui était partie pour la Bosse des Fermiers, à une journée de cheval au sud.

— L'urticaire du tonnelier a empiré et s'est encore étendue.

— Elle prépare mal sa tisane, j'en suis sûre, gémit Leesha. Elle ne la laisse jamais assez infuser, et ensuite elle s'étonne que ses remèdes ne marchent pas. Si elle m'oblige à aller à la Bosse des Fermiers et à faire la tisane moi-même, je vais la frapper !

— Elle le sait, dit Jizell en riant. C'est pour cela qu'elle m'écrit à moi, cette fois.

Son rire était contagieux et Leesha ne tarda pas à l'imiter. La jeune femme adorait Jizell. Elle pouvait être aussi dure que Bruna lorsque les circonstances l'exigeaient, mais elle aimait aussi rire.

Bruna manquait énormément à Leesha et cette pensée la ramena à la liasse. C'était le quatrième jour, celui où le Messenger hebdomadaire arrivait de la Bosse des Fermiers et du Creux du Coupeur avant de repartir vers le sud. Elle reconnut l'écriture fine de son père sur la première lettre du tas.

Il y avait aussi une missive de Vika que Leesha lut d'abord, et, comme d'habitude, elle serra les poings jusqu'au moment où elle apprit que l'antique Bruna était encore en vie.

— Vika vient d'accoucher, constata-t-elle. D'un garçon, Jame. Trois kilos.

— C'est son troisième, non ? demanda Jizell.

— Quatrième, répondit Leesha.

Vika avait épousé l'Enfant Jona – le Confesseur Jona à présent – peu après son arrivée au Creux du Coupeur et n'avait pas traîné pour mettre au monde des enfants.

— Il n'y a donc aucune chance qu'elle retourne à Angiers, alors, se lamenta Jizell.

Leesha éclata de rire.

— Je crois que c'était acquis dès le premier, dit-elle.

Elle avait du mal à croire que sept ans s'étaient écoulés depuis que Vika et elle avaient échangé leurs places. L'arrangement temporaire s'était révélé permanent, ce qui ne déplaisait pas entièrement à Leesha.

Peu importe ce que Leesha ferait : Vika resterait au Creux du Coupeur où elle semblait être plus appréciée que Bruna, Leesha et Darsy réunies. Cette pensée apporta à la jeune femme une sensation de liberté dont elle n'avait jamais rêvé. Elle avait promis de revenir un jour pour s'assurer que le Creux avait la Cueilleuse qu'il méritait, mais le Créateur s'en était chargé à sa place. Elle était désormais libre de choisir son avenir.

Son père lui écrivait qu'il avait attrapé la grippe, mais Vika s'occupait de lui et il allait bientôt se remettre. La lettre suivante provenait de Mairy : sa fille aînée était déjà en fleur et promise, et Mairy serait bientôt grand-mère. Leesha soupira.

Il y avait deux autres lettres dans la liasse. Leesha correspondait avec Mairy, Vika et son père presque chaque semaine, mais sa mère écrivait moins fréquemment et souvent par dépit.

— Tout va bien ? demanda Jizell, levant les yeux de sa propre lecture en remarquant les sourcils froncés de Leesha.

— C'est juste ma mère, dit la jeune femme en lisant. Le ton change selon son humeur, mais le message reste le même : « Rentre à la maison et fais des enfants avant de devenir trop vieille et que le Créateur te retire cette possibilité. »

Jizell grommela et secoua la tête.

La lettre d'Elona était accompagnée d'une seconde, censée provenir de Gared, même s'il s'agissait de l'écriture de sa mère. Le jeune homme ne savait pas écrire, et Elona s'était efforcée de donner l'impression qu'il s'agissait d'un message dicté. Malgré cela, Leesha était persuadée que la moitié des phrases venaient directement de sa mère, et il y avait de grandes chances pour que ce soit aussi le cas de l'autre moitié. Le contenu, comme dans les missives de sa génitrice, ne variait jamais. Gared allait bien. Elle lui manquait. Il l'attendait et l'aimait.

— Ma mère doit vraiment me prendre pour une idiote, dit sèchement Leesha en lisant. Elle essaie de me faire croire que Gared pourrait se risquer à l'écriture d'un poème, et à plus forte raison d'un qui ne rime pas.

Jizell éclata de rire, mais elle s'arrêta prématurément en voyant que son apprentie ne l'imitait pas.

— Et si elle avait raison ? demanda soudain Leesha. Si déprimante que soit l'idée qu'Elona puisse avoir raison à propos de quoi que ce soit, j'ai envie d'avoir des enfants un jour, et inutile d'être une Cueilleuse d'Herbes pour savoir que j'ai moins de jours de fertilité devant moi que derrière. Tu as toi-même dit que j'avais gâché mes plus belles années.

— Je n'ai pas dit exactement cela, répondit Jizell.

— Mais c'est pourtant vrai, reprit tristement Leesha. Je n'ai jamais pris la peine de chercher un homme ; c'étaient eux qui me trouvaient toujours, que je le veuille ou non. J'ai toujours cru qu'un jour, celui qui pourrait s'adapter à mon monde me trouverait et que ce ne serait pas à moi de m'adapter à son univers.

— Nous rêvons toutes de cela, ma chère, et c'est agréable d'y rêver de temps en temps en regardant fixement un mur, mais il ne faut pas trop fonder d'espoir là-dessus.

Leesha serra la lettre dans ses mains, la froissant légèrement.

— Alors, tu envisages vraiment d'y retourner et d'épouser ce Gared ? demanda Jizell.

— Oh, par le Créateur, non ! s'écria Leesha. Bien sûr que non !

— Bien, grogna Jizell. Je n'aurai donc pas à te taper sur la tête.

— Même si j'ai envie d'un enfant, je préférerais mourir vierge plutôt que d'en faire un avec Gared. Le problème, c'est qu'il s'en prendrait à tout homme du Creux avec qui j'essaierais.

— C'est facile à résoudre, dit Jizell. Fais des enfants ici.

— Quoi ?

— Le Creux du Coupeur est entre de bonnes mains avec Vika. J'ai moi-même formé cette fille et son cœur est là-bas de toute façon. (Elle se pencha et posa une grosse main sur celle de Leesha.) Reste. Fais d'Angiers ton foyer et reprends le dispensaire lorsque je partirai à la retraite.

Leesha écarquilla les yeux. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Tu m'as appris autant que je t'ai appris durant toutes ces années, poursuivit Jizell. Je ne ferai confiance à personne d'autre pour reprendre mon travail, même si Vika revenait demain.

— Je ne sais pas quoi répondre, parvint à dire Leesha.

— Inutile de te presser, dit Jizell en tapotant la main de son apprentie. Je ne vais sans doute pas prendre ma retraite avant longtemps. Mais penses-y.

Leesha acquiesça. Jizell ouvrit les bras et elle tomba dedans, avant d'êtreindre la femme plus âgée. Lorsqu'elles se séparèrent, un cri à l'extérieur les fit sursauter.

— À l'aide ! À l'aide !

Elles levèrent toutes deux les yeux vers la fenêtre. Il faisait nuit noire.

Ouvrir un volet, le soir, à Angiers, était un crime passible de coups de fouet, mais Leesha et Jizell ne réfléchirent pas à deux fois : elles ôtèrent le verrou et découvrirent trois gardes courant sur le trottoir, deux d'entre eux portant chacun un homme.

— Holà, le dispensaire ! cria le garde de tête en voyant les volets s'ouvrir sur la pièce éclairée par la lampe. Ouvrez vos portes ! Nous demandons l'abri ! L'abri et des soins !

Leesha et Jizell se précipitèrent ensemble vers les escaliers, manquant de trébucher dans leur hâte d'arriver à la porte. C'était l'hiver et, même si les Protectors de la ville travaillaient avec zèle pour éviter que la glace, la neige ou les feuilles mortes ne désactivent un maillage de protection, il y avait toujours un démon du vent pour parvenir à entrer chaque nuit et chasser les mendiants sans toit ou les quelques idiots qui osaient défier le couvre-feu et la loi. Un démon du vent pouvait plonger aussi silencieusement qu'une pierre, déplier ses ailes griffues d'un coup pour éviscérer sa victime, puis attraper le cadavre avec ses pattes arrière et s'envoler avec.

Les deux femmes arrivèrent au rez-de-chaussée et ouvrirent la porte, puis regardèrent les hommes approcher. Les linteaux étaient protégés, leurs patients et elles étaient en sécurité, même avec la porte ouverte.

— Que se passe-t-il ? cria Kadie en penchant la tête au-dessus de la rambarde, au sommet des escaliers.

Derrière elle, les autres apprenties sortaient de leurs chambres.

— Remettez vos tabliers et descendez ! ordonna Leesha.

Les jeunes filles se hâtèrent d'obéir.

Les hommes étaient encore loin, mais ils couraient vite. Leesha eut une boule dans la gorge en entendant des hurlements dans le ciel. Des démons du vent, attirés par la lumière et le bruit, étaient à proximité.

Mais les gardes approchaient rapidement et Leesha se prenait à espérer qu'ils arrivent sans encombre, lorsque l'un d'eux, glissant sur une plaque de glace, chuta lourdement. Il poussa un cri et l'homme qu'il soutenait tomba sur le trottoir en planches.

Celui des gardes qui portait toujours une personne sur l'épaule baissa la tête et accéléra après avoir crié quelque chose au troisième. Celui-ci se retourna et se précipita vers son camarade au sol. Un soudain battement d'ailes de peau fut le seul avertissement avant que la tête du malheureux garde soit détachée de son corps et roule sur le trottoir. Kadie cria. Le sang avait à peine jailli de la blessure que le démon du vent poussait un hurlement et s'élançait vers le ciel en emportant le cadavre.

Le garde en tête passa les runes et déposa à l’abri l’homme qu’il avait porté. Leesha observait le garde restant, qui tentait de se relever. Elle fronça les sourcils.

— Leesha, non ! cria Jizell en essayant de l’attraper par le bras.

Mais la jeune femme s’écarta lestement et sortit en trombe dans la rue.

Elle courut en décrivant de brusques zigzags, les cris des démons du vent résonnant dans l’air froid au-dessus de sa tête. Un chthonien tenta de plonger vers elle et la manqua de quelques centimètres seulement. Il heurta le sol de planches avec fracas, mais se releva vite : l’impact n’avait pas endommagé sa peau épaisse. Leesha se retourna et lui lança une poignée de poudre aveuglante de Bruna dans les yeux. La créature hurla de douleur et la femme repartit en courant.

Quand elle s’approcha, le garde désigna la silhouette immobile allongée par terre.

— Sauve-le plutôt que moi ! s’écria-t-il.

La cheville du soldat formait un angle étrange et était visiblement cassée. Leesha jeta un coup d’œil à l’autre homme, couché sur le ventre sur le trottoir en planches. Elle ne pouvait pas porter les deux.

— Pas moi ! répéta le garde lorsqu’elle arriva à ses côtés.

Leesha secoua la tête.

— J’ai plus de chances de vous porter en sécurité, dit-elle sur un ton qui ne laissait pas de place à la discussion.

Elle passa un des bras de l’homme autour de ses épaules et le souleva.

— Restez baissée, dit le garde en haletant. Les venteux sont moins susceptibles de plonger sur ce qui est proche du sol.

Elle se pencha autant que possible et tituba sous le poids de l’homme. Elle comprit alors qu’ils n’y arriveraient pas en avançant si lentement, qu’ils restent près du sol ou pas.

— Maintenant ! cria Jizell.

Leesha leva les yeux et vit Kadie et les autres apprenties qui couraient sur les planches, tenant par les coins des draps blancs au-dessus de leurs têtes. Le tissu immaculé battait au vent, omniprésent, et empêchait les démons de choisir une cible.

Sous cet abri, maîtresse Jizell et le premier garde se précipitèrent vers eux. Jizell aida Leesha tandis que le soldat se chargeait de l’homme inconscient. La peur leur donna à tous de la force et ils parcoururent rapidement la distance qui les séparait du dispensaire, avant d’en bloquer la porte.



— Celui-ci est mort, dit Jizell d’une voix froide. Depuis plus de une heure, à mon avis.

— J’ai failli me sacrifier pour un mort ? s’écria le garde à la cheville cassée.

Leesha ne lui répondit pas et alla voir l’autre blessé.

Avec son visage rond, couvert de taches de rousseur, et sa silhouette fine, il ressemblait plus à un garçon qu'à un homme. Il avait été salement amoché, mais il respirait et son cœur battait fort. Leesha l'examina rapidement et le déshabilla en coupant ses habits bigarrés, à la recherche d'os cassés et de l'origine du saignement qui trempait la tunique.

— Que s'est-il passé ? demanda Jizell au garde blessé en examinant sa cheville cassée.

— Nous partions pour la dernière patrouille, répondit le garde entre ses dents. Nous avons trouvé ces deux-là, des Jongleurs visiblement, étendus par terre. Ils ont dû se faire voler après un spectacle. Z'étaient tous les deux en vie, mais mal en point. Il faisait déjà nuit, mais aucun des deux ne semblait pouvoir passer la nuit sans l'aide d'une Cueilleuse. Je me suis souvenu de ce dispensaire et nous avons couru aussi vite que possible en essayant de rester sous les avant-toits, hors de la vue des vendeurs.

Jizell hocha la tête.

— Vous avez bien agi, dit-elle.

— Dites ça au pauvre Jonsin, lança le garde. Par le Créateur, qu'est-ce que je vais dire à sa femme ?

— Vous vous en inquiétez demain, répondit Jizell en tendant une flasque à l'homme. Buvez ça.

Le garde la regarda d'un air dubitatif.

— Qu'est-ce c'est ?

— Ça va vous faire dormir. Je dois remettre votre cheville en place et je peux vous jurer que vous n'aurez aucune envie d'être éveillé quand je vais le faire.

Le garde avala rapidement la potion.

Leesha lavait les blessures de son jeune patient lorsqu'il se réveilla en sursaut, haletant. Il se redressa en position assise. L'un de ses yeux était gonflé et fermé, mais l'autre était d'un vert brillant et regardait partout autour de lui.

— Jaycob ! cria-t-il.

Il s'agita frénétiquement et il fallut que Leesha, Kadie et le dernier garde s'y mettent à trois pour l'obliger à se rallonger. Il tourna son œil perçant vers Leesha.

— Où est Jaycob ? demanda-t-il. Il va bien ?

— Le vieil homme qui était avec toi ? dit Leesha.

Il acquiesça. Elle hésita, le temps de choisir ses mots, mais cette pause était une réponse suffisante et il cria de nouveau en s'agitant. Le garde le maintint allongé et le regarda droit dans les yeux.

— Tu as vu qui vous a fait ça ? demanda-t-il.

— Il n'est pas en état..., commença à dire Leesha.

— J'ai perdu un homme, ce soir, l'interrompit le soldat en lui jetant un regard noir. Je n'ai pas le temps d'attendre. (Il se tourna de nouveau vers le garçon.) Eh bien ?

Le jeune homme le regarda, les yeux emplis de larmes. Il finit par secouer la tête, mais le garde ne

le lâcha pas.

— Tu dois bien avoir vu quelque chose, le pressa-t-il.

— Ça suffit, dit Leesha en saisissant l'homme aux poignets.

Elle tâcha de l'écarter. Il résista un moment puis se laissa faire.

— Attendez dans l'autre pièce, ordonna-t-elle.

Il fronça les sourcils, mais obéit.

Le garçon pleurait sans se cacher lorsque Leesha revint vers lui.

— Remettez-moi dehors dans la nuit, dit-il en levant une main mutilée. J'aurais dû mourir il y a longtemps et tous ceux qui tentent de me sauver finissent par disparaître.

Leesha prit la main estropiée dans la sienne et le regarda dans les yeux.

— Je prends le risque, dit-elle en la serrant. Nous autres, les survivants, devons nous protéger les uns les autres.

Elle lui posa la flasque de breuvage soporifique sur les lèvres et lui tint la main, lui prodiguant de la force jusqu'à ce qu'il ferme les yeux.



La mélodie du violon baignait le dispensaire. Les patients tapaient dans leurs mains et les apprenties dansaient en travaillant. Même Leesha et Jizell faisaient de petits bonds en se déplaçant.

— Et dire que le jeune Rojer s'inquiétait de ne pas avoir de quoi payer, dit Jizell pendant qu'elles préparaient le repas. J'ai presque envie de lui donner de l'argent pour qu'il vienne distraire les patients lorsqu'il sera remis sur pied.

— Les patients et les filles l'adorent, reconnut Leesha.

— Je t'ai vue danser quand tu te croyais seule, dit Jizell.

Leesha sourit. Lorsqu'il ne jouait pas du violon, Rojer racontait des histoires qui rassemblaient les apprenties autour de son lit, ou bien il leur apprenait des façons de se maquiller qui, disait-il, venaient tout droit des courtisanes du duc. Jizell le maternait constamment et les apprenties en étaient folles.

— Il aura donc droit à une épaisse tranche de bœuf supplémentaire, alors, dit Leesha en coupant la viande et en la disposant sur une assiette déjà remplie de pommes de terre et de fruits.

Jizell secoua la tête.

— Je ne sais pas où ce garçon le met. Les autres et toi le gavez depuis plus d'une lune et il est toujours aussi fin qu'un roseau. À table ! hurla-t-elle.

Les filles s'approchèrent pour venir chercher les plateaux. Roni se dirigea droit sur celui qui était le plus chargé, mais Leesha ne la laissa pas faire.

— J'apporterai celui-ci moi-même, dit-elle en souriant de la déception générale qu'elle venait de causer.

— Rojer a besoin de faire une pause et de manger, pas de vous faire des représentations privées pendant que vous lui coupez sa viande, les filles, dit Jizell. Vous irez lui lécher les bottes plus tard.

— Entracte ! s'exclama Leesha en entrant dans la pièce.

Elle n'aurait pas dû se donner cette peine, car, dès qu'elle apparut, l'archet glissa des cordes du violon avec un crissement. Rojer sourit, salua de la main et renversa une tasse en bois en tentant de ranger son instrument. Ses doigts et son bras cassés s'étaient parfaitement remis, mais sa jambe plâtrée était toujours en suspension et il avait du mal à atteindre sa table de chevet.

— Tu dois avoir faim, aujourd'hui, dit-elle en riant.

Elle posa le plateau devant lui et prit le violon. Rojer regarda le repas d'un air dubitatif avant de lui sourire.

— J'imagine que tu ne vas pas m'aider à couper ma viande ? demanda-t-il en levant sa main mutilée.

Leesha haussa les sourcils.

— Tu as les doigts assez agiles pour jouer du violon, dit-elle. Pourquoi ne le seraient-ils pas pour ça ?

— Parce que je déteste manger seul, dit Rojer en riant.

Leesha sourit, s'assit au bord du lit et prit le couteau et la fourchette. Elle coupa un gros morceau de viande, le trempa dans la sauce et les pommes de terre avant de l'enfourner dans la bouche de Rojer. Il lui sourit et un peu de sauce coula de ses lèvres, provoquant un petit gloussement chez Leesha. Le garçon s'empourpra, ses joues claires devenant aussi rouges que ses cheveux.

— Je peux soulever la fourchette moi-même, dit-il.

— Tu veux juste que je coupe la viande et que je parte ? demanda Leesha.

Rojer secoua vigoureusement la tête.

— Alors, silence, dit-elle en lui fourrant de nouveau la fourchette dans la bouche.

— Ce n'est pas mon violon, tu sais, dit Rojer en regardant l'instrument après un court moment de silence. C'est celui de Jaycob. Le mien a été cassé lorsque...

Leesha fronça les sourcils quand sa voix se brisa. Après plus d'un mois, il refusait toujours de parler de l'attaque, même lorsque les gardes le pressaient de le faire. Il avait envoyé chercher ses maigres possessions, mais pour autant qu'elle le sache, il n'avait même pas contacté la guilde des Jongleurs pour leur dire ce qui s'était passé.

— Ce n'était pas ta faute, dit Leesha en voyant son regard se perdre dans le vide. Tu ne l'as pas attaqué.

— Cela revient au même.

— Comment ça ? demanda Leesha.

Rojer détourna les yeux.

— C'est-à-dire... en l'obligeant à sortir de sa retraite. Il serait encore vivant si...

— Tu l'as dit toi-même, il te l'avait expliqué : sa reprise d'activité était la meilleure chose qui lui soit arrivée en vingt ans. On dirait qu'il a plus vécu dans ce court laps de temps qu'il l'aurait fait durant les années qui lui restaient dans cette cellule de la maison de la guilde.

Rojer acquiesça, mais ses yeux s'emplirent de larmes. Leesha lui pressa la main.

— Les Cueilleuses d'Herbes voient souvent la mort, lui dit-elle. Personne ne rejoint le Créateur en ayant accompli tout ce qu'il avait à faire. Nous avons tous une durée de vie différente, mais, quelle qu'elle soit, elle doit suffire.

— On dirait que la mort arrive vite pour les gens qui croisent mon chemin, soupira Rojer.

— Je l'ai vue advenir bien tôt pour des gens qui n'avaient jamais entendu parler de Rojer Mimain. Veux-tu assumer aussi la responsabilité de leurs morts ?

Rojer la regarda. Elle lui enfourna une autre fourchetée dans la bouche et conclut :

— Les morts ne le seront pas moins si tu t'arrêtes de vivre par culpabilité.



Leesha avait les mains pleines de linge lorsque le Messenger arriva. Elle glissa la lettre de Vika dans son tablier et mit les autres de côté afin de s'en occuper plus tard. Elle terminait d'étendre la lessive lorsqu'une fille vint la prévenir qu'un patient crachait du sang. Elle dut ensuite s'occuper d'un bras cassé et donner leur leçon aux apprenties.

Avant qu'elle s'en rende compte, le soleil s'était déjà couché et les élèves étaient au lit. Elle baissa l'intensité des lampes pour qu'elles ne dispensent qu'une faible lueur orange et fit une dernière inspection au milieu des lits alignés, s'assurant que les patients allaient bien avant de monter pour la nuit. Au passage, elle croisa le regard de Rojer. Il lui fit un signe, mais elle sourit et secoua la tête. Elle le montra du doigt, joignit les mains et posa sa joue dessus en fermant les yeux.

Rojer fronça les sourcils. Elle lui fit un clin d'œil et poursuivit son chemin, sachant qu'il ne la suivrait pas. Il n'avait plus ses plâtres, mais, même s'il paraissait guéri, il était encore perclus de douleurs et se sentait fatigué.

Au bout de la pièce, elle prit le temps de se verser un verre d'eau. C'était une chaude nuit de printemps et la cruche était couverte de condensation. Elle se frotta la main contre son tablier d'un air absent et sentit un bout de papier se froisser. Elle se rappela la lettre de Vika et la sortit. Du pouce, elle brisa le sceau et inclina la feuille vers la lampe en buvant.

Un instant plus tard, elle lâcha son verre. Elle ne remarqua ni n'entendit la céramique se briser. Elle serra le papier dans ses mains et quitta la pièce.



Leesha pleurait doucement dans la cuisine sombre lorsque Rojer la trouva.

— Tu vas bien ? demanda-t-il gentiment, en se penchant lourdement sur sa canne.

— Rojer ? dit-elle en reniflant. Pourquoi n'es-tu pas couché ?

Il ne répondit pas et vint s'asseoir près d'elle.

— Des mauvaises nouvelles de chez toi ?

Leesha le regarda un instant puis hocha la tête.

— Cette grippe que mon père a attrapée ? demanda-t-elle, attendant que Rojer acquiesce avant de reprendre. Il semblait aller mieux, mais la maladie est revenue de plus belle. Visiblement, c'est une fièvre qui s'est répandue aux quatre coins du Creux. La plupart ont réussi à s'en sortir, mais les plus faibles... Elle se remit à pleurer.

— Quelqu'un que tu connais ? demanda Rojer.

Il se maudit aussitôt d'avoir dit cela. Évidemment, qu'il s'agissait de quelqu'un qu'elle connaissait. Tout le monde se connaissait dans les hameaux.

Leesha ne remarqua pas sa bévue.

— Ma maîtresse, Bruna, dit-elle tandis que d'épaisses larmes tombaient sur son tablier. Quelques autres aussi, et deux enfants que je n'ai jamais eu la chance de rencontrer. Plus d'une dizaine en tout, et plus de la moitié de la ville est encore alitée, dont mon père. Il ne va vraiment pas bien.

— Je suis désolé, dit Rojer.

— Ne le sois pas ; tout est ma faute.

— Quoi ?

— J'aurais dû y être. Cela fait des années que je suis l'apprentie de Jizell. J'ai promis de retourner au Creux du Coupeur lorsque mon enseignement serait achevé. Si j'avais tenu parole, j'y aurais été et peut-être que...

— J'ai vu des gens mourir de la fièvre, à Finbois, une fois. Veux-tu assumer aussi la responsabilité de leurs morts ? Ou celle de tous ceux qui sont morts dans cette ville, car tu ne peux pas t'occuper de tous ?

— Ce n'est pas pareil et tu le sais, répondit Leesha.

— Ah bon ? Tu as dit toi-même que les morts ne l'étaient pas moins si l'on s'arrêtait de vivre par culpabilité.

Leesha le regarda, les yeux ronds et mouillés.

— Alors que veux-tu faire ? demanda Rojer. Passer la nuit à pleurer ou commencer à préparer tes affaires ?

— Préparer mes affaires ?

— J'ai un cercle de Messenger portatif. Nous pouvons partir pour le Creux du Coupeur au matin.

— Rojer, tu peux à peine marcher ! dit Leesha.

Le garçon leva sa canne, la posa sur le comptoir et se leva. Il avança d'une démarche raide, mais sans avoir besoin d'aide.

— Tu simulais pour garder un peu plus longtemps un lit chaud et des femmes aux petits soins ? demanda Leesha.

— Pas du tout ! dit Rojer en rougissant. C'est juste... que je ne suis pas encore prêt pour me produire.

— Mais tu es capable de marcher jusqu'au Creux du Coupeur ? demanda Leesha. Sans cheval, il nous faudra une semaine.

— Je ne pense pas que j'aurai besoin de faire des sauts périlleux en chemin, dit Rojer. Je peux y arriver.

Leesha croisa les bras et secoua la tête.

— Non. Je te l'interdis.

— Je ne suis pas une de tes apprenties que tu peux commander.

— Tu es mon patient, répliqua Leesha, et je peux t'interdire ce qui met ta santé en danger. J'engagerai un Messenger pour m'accompagner.

— Bonne chance pour en trouver un. Le Messenger de la semaine est parti pour le sud aujourd'hui et, à cette époque de l'année, la plupart des autres sont déjà pris. Ça te coûtera une fortune d'en convaincre un de tout lâcher pour t'amener au Creux du Coupeur. Et puis, je peux faire fuir les chtoniens avec mon violon. Aucun Messenger ne peut t'offrir ça.

— Je suis certaine que tu en es capable, dit Leesha sur un ton qui voulait dire le contraire. Mais j'ai besoin d'un cheval de Messenger rapide, pas d'un violon magique.

Elle ne prêta aucune attention à ses protestations et le reconduisit à son lit avant de monter pour préparer ses affaires.



— Tu en es vraiment sûre ? demanda Jizell le lendemain.

— Je dois y aller, dit Leesha. Vika et Darsy ont trop à faire pour y arriver seules.

Jizell acquiesça.

— Rojer semble croire qu'il t'emmène.

— Eh bien, ce n'est pas le cas, dit Leesha. J'engage un Messenger.

— Il a préparé ses affaires toute la matinée.

— Il est à peine guéri.

— Bah ! dit Jizell. Cela fait presque trois lunes. Je ne l'ai pas vu se servir de sa canne, ce matin. Je crois que c'était juste une raison pour rester près de toi un peu plus longtemps.

Leesha écarquilla les yeux.

— Tu crois que Rojer... ?

Jizell haussa les épaules.

— Je dis juste que ce n'est pas tous les jours qu'un homme propose d'affronter les chthoniens pour quelqu'un.

— Jizell, je pourrais être sa mère ! dit Leesha.

— Bah ! Tu n'as que vingt-sept ans et Rojer prétend en avoir vingt.

— Rojer ment beaucoup.

Jizell haussa encore les épaules.

— Tu dis que tu n'es pas comme ma mère, dit Leesha. Mais, toutes les deux, vous trouvez toujours un moyen de transformer une tragédie en discussion sur ma vie amoureuse.

Jizell ouvrit la bouche pour répondre, mais Leesha leva une main pour l'arrêter.

— Si tu veux bien m'excuser, dit-elle. Je dois aller engager un Messenger.

Elle quitta la cuisine, furieuse, et Rojer, qui écoutait à la porte, parvint tout juste à s'écarter de son chemin pour se cacher.



Entre ce que lui avait donné son père et ce qu'elle avait gagné avec Jizell, Leesha put acquérir un billet à ordre de la banque du duc de cent cinquante soleils milniens. C'était une somme dépassant les rêves les plus fous d'un paysan angierien, mais les Messagers ne risquaient pas leur vie pour des klats. Elle espérait que cela suffirait, mais les paroles de Rojer se révélèrent prophétiques, dignes d'une malédiction.

Le commerce printanier était à son apogée et même le pire des Messagers avait du travail. Skot était hors de la ville et le secrétaire de la guilde refusa tout simplement de l'aider. Le mieux qu'il pouvait lui offrir était le prochain Messenger hebdomadaire pour le sud, qui ne partirait pas avant six jours.

— J'aurais le temps d'y aller en marchant si je dois l'attendre ! cria-t-elle au clerc.

— Alors, je vous conseille de partir tout de suite, répondit sèchement l'homme.

Leesha se mordit la langue et sortit d'un pas lourd. Elle se disait qu'elle deviendrait folle s'il lui fallait attendre une semaine avant de partir. Si son père mourait pendant cette semaine...

— Leesha ? appela une voix.

Elle s'arrêta net et se retourna doucement.

— C'est toi ! hurla Marick en courant vers elle les bras ouverts. Je ne savais pas que tu étais toujours en ville !

Choquée, Leesha le laissa la prendre dans ses bras.

— Que faisais-tu dans la maison de la guilde ? demanda Marick en reculant pour la contempler avec plaisir.

Il était toujours charmant et avait encore ses yeux de loup.

— J'ai besoin qu'on m'escorte jusqu'au Creux du Coupeur, dit-elle. Une fièvre ravage la ville et ils ont besoin de mon aide.

— Je crois que je pourrais t'emmener, dit Marick. Il faudrait que je demande à quelqu'un de s'occuper de ma course de demain à Pontrivière, mais ça doit pouvoir s'arranger.

— J'ai de l'argent, dit Leesha.

— Tu sais que je ne prends pas d'argent pour escorter les gens, dit Marick en lui jetant un regard concupiscent tout en s'approchant. Un seul mode de paiement m'intéresse.

Il tendit la main pour lui pincer les fesses et Leesha réprima un mouvement de recul. Elle pensa à ceux qui avaient besoin d'elle, et surtout à ce que Jizell avait dit à propos des fleurs que personne ne voyait. Peut-être le Créateur avait-il prévu qu'elle rencontre Marick ce jour-là. Sa gorge se serra et elle hocha la tête.

Marick attira Leesha jusque sous une alcôve ombragée de la salle principale. Il la poussa contre le mur derrière une statue en bois et l'embrassa fougueusement. Au bout d'un moment, elle lui rendit son baiser et passa les bras autour de ses épaules. La langue de l'homme était chaude dans sa bouche.

— Je n'aurai pas ce problème, cette fois, lui promit Marick en lui prenant la main et en la posant sur son membre raide.

Leesha sourit timidement.

— Je pourrais venir à ton auberge avant la nuit, dit-elle. Nous pourrions... passer la nuit ensemble et partir au matin.

Marick regarda à gauche et à droite puis secoua la tête. Il la plaqua de nouveau contre le mur et, d'une main, commença à défaire sa ceinture.

— J'ai trop attendu, grogna-t-il. Je suis prêt et je ne vais pas laisser passer l'occasion !

— Je ne vais pas faire ça dans un couloir ! souffla Leesha en le repoussant. Quelqu'un va nous voir !

— Mais non, dit Marick.

Il se serra contre elle et l'embrassa de nouveau, puis sortit son membre raide et retroussa sa jupe.

— Tu es ici, comme par magie, dit-il, et cette fois-ci, moi aussi. Que veux-tu de plus ?

— De l'intimité ? suggéra Leesha. Un lit ? Des chandelles ? N'importe quoi !

— Un Jongleur qui chante sous ta fenêtre ? plaisanta Marick, ses doigts s'insinuant entre ses

jambes pour trouver sa fente. À croire que tu es vierge !

— Je le suis ! siffla Leesha.

Marick se recula, son sexe érigé encore à la main, et la regarda avec un air sarcastique.

— Au Creux du Coupeur, tout le monde sait que tu l’as fait avec ce gorille de Gared au moins des dizaines de fois, dit-il. Tu continues à mentir après tout ce temps ?

Leesha se renfroigna et lui donna un coup de genou dans l’entrejambe avant de sortir en trombe de la maison de la guilde, laissant Marick gémir par terre.



— Personne ne veut t’emmener ? demanda Rojer ce soir-là.

— Personne tant que je ne serai pas prête à coucher, grogna Leesha en taisant le fait qu’elle aurait consenti à aller jusque-là.

Même maintenant, elle avait peur d’avoir commis une grosse erreur. Une part d’elle-même regrettait de ne pas avoir laissé Marick arriver à ses fins, mais même si Jizell avait raison et que sa virginité n’était pas la chose la plus précieuse du monde, elle valait néanmoins mieux que ça.

Elle se pressa les yeux trop tard et ne parvint qu’à faire jaillir les larmes qu’elle tentait de repousser. Rojer lui toucha le visage et elle le regarda. Il sourit, tendit les bras et fit semblant de sortir un mouchoir coloré de derrière son oreille. Elle éclata de rire malgré elle et prit le morceau de tissu pour essuyer ses larmes.

— Je peux toujours t’emmener, dit-il. J’ai marché depuis le Vallon des Bergers. Si j’ai réussi à le faire, je peux t’accompagner au Creux du Coupeur.

— Vraiment ? demanda Leesha en reniflant. Ce n’est pas encore une autre de ces histoires à la Jak Languécaille, comme celle où tu charmes les chtoniens avec ton violon ?

— C’est vrai, dit Rojer.

— Pourquoi ferais-tu ça pour moi ? demanda Leesha.

Rojer sourit et prit la paume de la femme dans sa main mutilée.

— Nous sommes des survivants, non ? Quelqu’un m’a dit un jour que les survivants doivent prendre soin les uns des autres.

Leesha sanglota et le serra dans ses bras.



Est-ce que je deviens fou ? se demanda Rojer alors qu’ils laissaient les murailles d’Angiers derrière eux. Leesha avait acheté un cheval pour le voyage, mais le Jongleur ne savait pas monter et

la jeune femme à peine mieux. Il était assis derrière elle et elle guidait l'animal à une allure à peine plus rapide que la marche.

Même à ce rythme, monter à cheval irritait ses jambes raides, mais Rojer ne se plaignait pas. S'il disait quoi que ce soit avant que la ville ne soit plus en vue, Leesha leur ferait faire demi-tour.

Ce que tu devrais faire de toute façon, pensa-t-il. Tu es un Jongleur, pas un Messenger.

Mais Leesha avait besoin de lui et il savait, depuis la première fois où il avait posé les yeux sur elle, qu'il ne pourrait jamais rien lui refuser. Il était conscient qu'elle le considérait comme un enfant, mais cela changerait une fois qu'il l'aurait emmenée chez elle. Elle s'apercevrait qu'il n'était pas si jeune, qu'il était débrouillard et qu'il pouvait s'occuper d'elle.

Et que restait-il pour lui à Angiers, de toute façon ? Jaycob n'était plus là et la guilde le croyait sûrement mort lui aussi, ce qui valait sans doute mieux.

« Si tu vas voir la garde, c'est toi qu'ils pendront », avait dit Jasin. Mais Rojer n'était pas idiot. Si Doreson apprenait qu'il était en vie, le garçon n'aurait plus jamais l'occasion de raconter des histoires.

Pourtant, lorsqu'il regarda la route devant lui, sa gorge se serra. Comme Fontgrillon, la Bosse des Fermiers n'était qu'à une journée de cheval, mais le Creux du Coupeur était bien plus éloigné, peut-être à quatre nuits de là. Rojer n'avait jamais passé plus de deux nuits d'affilée dehors, et cela ne lui était arrivé qu'une fois. La mort d'Arrick lui revint en mémoire. Supporterait-il également de perdre Leesha ?

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— Quoi ? répondit Rojer.

— Tes mains tremblent.

Il regarda ses mains posées sur les hanches de la jeune femme et vit qu'elle avait raison.

— Ce n'est rien, dit-il. J'ai juste eu un frisson.

— Je déteste ça, moi aussi.

Mais Rojer l'entendit à peine. Il regardait fixement ses mains en tentant de les faire cesser de bouger.

Tu es un acteur ! se gronda-t-il. Fais semblant d'être courageux !

Il pensa à Marko Errant, l'intrépide explorateur de ses contes. Rojer avait tant de fois décrit l'homme et joué ses aventures que le personnage était pour lui comme une seconde nature. Il redressa le dos et ses mains cessèrent de trembler.

— Préviens-moi lorsque tu seras fatiguée, dit-il, et je prendrai les rênes.

— Je croyais que tu n'avais jamais fait de cheval, dit Leesha.

— On apprend en pratiquant, répondit Rojer en citant une réplique dont se servait Marko chaque fois qu'il faisait face à une nouveauté.

Marko Errant n'avait jamais peur d'accomplir quelque chose qui lui était inconnu.



Ils avancèrent un peu plus vite lorsque Rojer eut pris les rênes, mais ils n'arrivèrent à la Bosse des Fermiers que peu avant le crépuscule. Ils confièrent le cheval à l'écurie et se rendirent à l'auberge.

— T'es un Jongleur ? demanda l'aubergiste en voyant la tunique bariolée de Rojer.

— Rojer Mimain, dit-il. Je viens d'Angiers et me dirige vers l'ouest.

— Jamais entendu parler de toi, grommela l'aubergiste, mais la chambre est gratuite si tu donnes un spectacle.

Rojer regarda Leesha et, lorsqu'elle haussa les épaules et acquiesça, il sourit et sortit son sac à merveilles.

La Bosse des Fermiers était un petit hameau dont les différents bâtiments étaient reliés les uns aux autres par des trottoirs protégés. Contrairement aux autres villages que Rojer avait visités, les Bosseurs sortaient la nuit et se rendaient en toute liberté – bien que rapidement – d'une habitation à l'autre.

Cette liberté permit à Rojer de se produire devant une salle pleine, pour son plus grand plaisir. Il se produisit pour la première fois depuis des mois, mais cela lui parut naturel, et bientôt toute la salle tapait dans ses mains et riait en écoutant les aventures de Jak Languécaille et de l'Homme-rune.

Lorsqu'il retourna s'asseoir, le vin avait légèrement empourpré les joues de Leesha.

— Tu étais formidable, dit-elle. Je m'en doutais.

Rojer fit un grand sourire et allait lui répondre lorsque deux hommes s'approchèrent, des cruches à la main. Ils en tendirent une à Rojer et une à Leesha.

— Simplement pour vous remercier du spectacle, dit l'homme de tête. Je sais que ce n'est pas beaucoup...

— C'est très gentil, merci, dit Rojer. Joignez-vous à nous, je vous en prie.

Il désigna les deux sièges vides à leur table et les hommes s'assirent.

— Qu'est-ce qui vous amène à la Bosse ? demanda le premier homme.

Il était petit et portait une épaisse barbe noire. Son compagnon était plus grand, solidement charpenté et silencieux.

— Nous sommes en route pour le Creux du Coupeur, répondit Rojer. Leesha est une Cueilleuse d'Herbes qui va les aider à lutter contre la fièvre.

— Le Creux est loin, dit l'homme à la barbe noire. Comment ferez-vous la nuit ?

— Ne vous en faites pas pour nous, dit Rojer. Nous avons un cercle de Messenger.

— Un cercle portatif ? demanda l'homme avec surprise. Ça a dû vous coûter cher.

Rojer acquiesça.

— Plus que vous l'imaginez, dit-il.

— Eh bien, nous n'allons pas vous empêcher de vous coucher, dit l'homme en se levant de table avec son compagnon. Vous allez sûrement partir tôt.

Ils s'éloignèrent pour aller rejoindre un troisième homme à une autre table. Rojer et Leesha, eux, finirent leurs verres et montèrent dans leur chambre.



NUIT TOMBANTE

323 AR

— Regardez, regardez ! Je suis un Jongleur ! s'exclama l'un des hommes, le chapeau bigarré à grelots sur la tête, en caracolant sur la route.

Celui qui portait une barbe noire éclata de rire, mais leur troisième compagnon, plus grand que les deux autres réunis, ne dit rien. Tous souriaient.

— J'aimerais bien savoir ce que cette sorcière m'a lancé, dit l'homme à la barbe noire. J'ai plongé la tête dans le ruisseau et j'ai encore l'impression d'avoir les yeux en feu. (Il leva le cercle et les rênes du cheval avec un rictus.) Mais c'était une prise facile, de celles qui n'arrivent qu'une fois dans la vie.

— On n'a plus besoin de travailler avant des mois, ajouta l'homme au chapeau bigarré en faisant tinter la bourse remplie de pièces. Et on n'a même pas une égratignure.

Il sauta et fit claquer ses talons.

— Parle pour toi, dit le barbu en gloussant, mais j'en ai quelques-unes sur le dos ! Un tel cul valait presque autant que le cercle, même si, avec la poussière qu'elle m'a lancée dans les yeux, j'ai à peine vu ce qui rentrait dans quoi.

L'homme au chapeau éclata de rire et leur compagnon géant et muet applaudit en souriant.

— On aurait dû la prendre avec nous, dit l'homme au chapeau. Il fait froid dans cette grotte minable.

— Ne sois pas bête, dit le barbu. Nous avons un cheval et un cercle de Messenger, maintenant : nous n'avons plus besoin de rester dans la grotte et c'est tant mieux. La rumeur à la Bosse va apprendre au duc qu'ils se sont fait attaquer juste après leur départ du village. Nous prenons la direction du sud dès demain matin, avant d'avoir les gardes de Rhinebeck à nos trousses.

Les trois hommes étaient tellement accaparés par leur discussion qu'ils ne remarquèrent pas immédiatement l'homme qui chevauchait dans leur direction, sur la route. Il n'était plus qu'à une quinzaine de mètres d'eux quand ils le virent. Dans la lumière déclinante, il ressemblait à un spectre, enveloppé dans une robe flottante et monté sur un cheval noir, se déplaçant à l'ombre des arbres sur le bord de la route de la forêt.

Lorsqu'ils l'aperçurent, leur hilarité laissa place à un air de défi. Le barbu était trapu et costaud, et des cheveux fins surmontaient sa longue barbe négligée. Il laissa tomber le cercle portatif, s'empara d'un lourd gourdin attaché à la selle du cheval et s'avança vers l'étranger. Derrière lui, le muet leva une massue de la taille d'un arbuste et l'homme au chapeau bigarré brandit une lance à la pointe ébréchée et émoussée.

— Cette route est à nous, expliqua le barbu à l'étranger. Nous voulons bien la partager, mais il faut payer une taxe.

Pour toute réponse, l'homme fit sortir son cheval de l'ombre.

Un carquois d'épaisses flèches était accroché à sa selle et l'arc se trouvait à portée de main. De l'autre côté, sous un bouclier rond, une lance plus grande que la normale était placée dans son harnais. Accrochées derrière la selle, plusieurs lances plus courtes dépassaient, leurs pointes menaçantes brillant à la lueur du soleil couchant.

Mais l'étranger ne prit pas d'arme. Il se contenta de laisser légèrement glisser sa capuche en arrière. Les hommes écarquillèrent les yeux et leur chef recula avant de ramasser le cercle portatif.

— Nous allons faire une exception et vous laisser passer, corrigea-t-il en jetant des coups d'œil aux autres.

Le géant lui-même avait pâli sous l'effet de la peur. Leurs armes toujours levées, ils passèrent au large du cheval géant avant de revenir sur la voie.

— Et qu'on ne vous revoie plus sur cette route ! cria le barbu lorsqu'ils furent à bonne distance.

L'étranger poursuivit son chemin, comme si rien de tout cela ne le concernait.



Roger combattait sa terreur tandis que leurs voix s'évanouissaient. Ils lui avaient dit qu'ils le tueraient s'il tentait encore de se lever. Il glissa une main dans sa poche secrète pour en sortir son talisman, mais il ne trouva que des morceaux de bois cassés et une touffe de cheveux blonds et gris. La poupée avait dû se briser lorsque le muet lui avait donné un coup de pied dans le ventre. Il laissa tomber les restes du talisman entre ses doigts engourdis, et ils atterrirent dans la boue.

Il entendit les sanglots de Leesha et eut peur de lever les yeux. Il avait déjà commis une fois cette erreur, lorsque le géant s'était levé de son dos pour aller prendre son tour sur Leesha. Un des autres l'avait rapidement remplacé, s'asseyant sur le dos de Roger comme sur un banc, pour assister au spectacle.

Il n'y avait pas beaucoup d'intelligence dans les yeux du géant, mais si le sadisme de ses compagnons en était absent, son désir aveugle était terrifiant à lui seul : les besoins d'un animal dans le corps d'un démon de pierre. Si Roger avait pu, en s'arrachant les yeux, s'extraire de l'esprit l'image de cet homme sur Leesha, il n'aurait pas hésité.

Il avait été idiot d'afficher ainsi leur itinéraire et leurs possessions. Trop de temps passé dans les hameaux de l'ouest avait endormi sa méfiance citadine naturelle envers les étrangers.

Marko Errant ne leur aurait pas fait confiance, pensa-t-il.

Mais ce n'était pas entièrement vrai. Marko se faisait toujours tromper et frapper sur la tête avec un gourdin avant d'être laissé pour mort. Il parvenait à survivre en gardant ensuite l'esprit vif.

Il survit parce que c'est une histoire et que tu en contrôles la fin, se rappela Rojer.

Mais l'image de Marko Errant se relevant et époussetant ses habits ne le quitta pas et, finalement, Rojer rassembla ses forces et son courage pour se redresser, à grand-peine, sur ses genoux. Tout son corps était endolori, mais il avait l'impression de n'avoir rien de cassé. Son œil gauche était si gonflé qu'il y voyait à peine et ses lèvres enflées avaient le goût du sang. Il était couvert de contusions, mais Abrum avait fait pire.

Cette fois, cependant, il n'y avait pas de gardes pour le porter à l'abri. Ni mère, ni maître pour se mettre en travers du chemin des démons.

Leesha gémit une nouvelle fois et la culpabilité déferla sur lui. Il s'était battu pour défendre son honneur, mais ils étaient trois, armés et bien plus forts que lui. Qu'aurait-il pu faire ?

J'aurais préféré qu'ils me tuent, se dit-il en s'écroulant. *Mieux vaut mourir que voir ce...*

Lâche, lança une voix dans sa tête. *Lève-toi. Elle a besoin de toi.*

Rojer lutta pour se remettre debout et regarda autour de lui. Leesha était recroquevillée dans la poussière, sur la route de la forêt, et pleurait. Elle n'avait même plus la force de couvrir sa dignité. Il n'y avait aucune trace des bandits.

Évidemment, cela importait peu. Ils avaient pris son cercle portatif et, sans lui, Leesha et le Jongleur n'avaient aucune chance. La Bosse des Fermiers se trouvait à un jour derrière eux et il n'y avait rien sur la route avant plusieurs jours de marche. La nuit tomberait dans un peu plus d'une heure.

Rojer courut vers Leesha et s'agenouilla à ses côtés.

— Leesha, tu vas bien ?

Sa voix était brisée et il se maudissait pour cela. Elle avait besoin qu'il soit fort.

— Leesha, je t'en prie, réponds-moi, supplia-t-il en lui pressant l'épaule.

Elle ne fit pas attention à lui et se recroquevilla un peu plus, secouée par les sanglots. Rojer lui caressa le dos et chuchota des paroles réconfortantes, en rajustant discrètement sa robe. Quel que soit l'endroit où son esprit s'était retiré pour supporter un tel supplice, elle n'avait aucune envie de le quitter. Il tenta de la serrer dans ses bras, mais elle le repoussa violemment et se recroquevilla de nouveau avant de se remettre à pleurer.

Rojer la quitta et alla ramasser, dans la poussière, les rares objets qu'on leur avait laissés. Les bandits avaient fouillé leurs sacs, pris ce qu'ils voulaient et jeté le reste en se moquant, détruisant leurs effets personnels. Les vêtements de Leesha étaient éparpillés sur la route et Rojer trouva le sac à merveilles multicolore d'Arrick piétiné dans la boue. L'essentiel de son contenu avait été pris ou cassé. Les balles de jonglages en bois peint avaient été abandonnées sur le bas-côté, mais Rojer les y laissa.

Au bord de la route, là où le muet l'avait envoyé d'un coup de pied, se trouvait l'étui de son

violon. Rojer se prit à espérer qu'ils survivent à cette nuit ; il se précipita et trouva l'étui ouvert. Toutefois, le violon était récupérable : il faudrait juste le raccorder et remplacer quelques cordes. Mais l'archet était introuvable.

Roger chercha aussi longtemps qu'il l'osa, envoyant des feuilles et des broussailles dans toutes les directions avec une panique grandissante, mais sans succès. L'archet n'était plus là. Il rangea le violon dans son étui et étendit une des longues jupes de Leesha par terre, avant d'y rassembler les quelques vêtements qu'il pouvait encore récupérer.

Une forte brise vint interrompre le silence en faisant bruire les feuilles des arbres. Rojer leva les yeux vers le soleil couchant et se rendit soudain compte, d'une façon qui lui avait échappé jusqu'à présent, qu'ils allaient vraiment mourir. À quoi bon avoir un violon sans archet et quelques habits lorsque cela arriverait ?

Il secoua la tête. Ils n'étaient pas encore morts et il était possible d'éviter les chthoniens pendant une nuit, en gardant son sang-froid. Il pressa l'étui de son violon contre lui pour se rassurer. S'ils passaient la nuit, il pourrait couper une mèche de cheveux de Leesha et confectionner un nouvel archet. Les chthoniens ne pouvaient pas leur faire de mal tant qu'il avait son violon.

Des deux côtés de la route, les bois semblaient sombres et dangereux, mais Rojer savait que les chthoniens préféraient s'attaquer aux hommes plus qu'à toute autre créature. Ils chasseraient sur la route. Les bois représentaient leur meilleure chance de trouver une cachette ou un endroit isolé où préparer un cercle.

Comment ? demanda de nouveau cette voix qu'il détestait. *Tu n'as jamais pris la peine d'apprendre.*

Il retourna voir Leesha et s'agenouilla précautionneusement à ses côtés. Elle tremblait toujours et pleurait en silence.

— Leesha, dit-il doucement, il faut quitter la route.

Elle ne l'écoutait pas.

— Leesha, il faut trouver un endroit où se cacher.

Il la secoua. Toujours pas de réaction.

— Leesha, le soleil se couche !

Les sanglots cessèrent et la jeune femme leva des yeux apeurés et écarquillés. Elle considéra Rojer, son air inquiet et son visage couvert de bleu, et elle se remit à pleurer.

Mais il était conscient de l'avoir touchée pendant quelques instants et il refusa d'abandonner. Il ne parvenait pas à imaginer beaucoup de choses pires que ce qu'elle avait subi, mais se faire déchiquter par des chthoniens en faisait partie. Il l'attrapa par les épaules et la secoua violemment.

— Leesha, il faut que tu te reprennes ! cria-t-il. Si nous ne trouvons pas bientôt un endroit où nous cacher, nous serons éparpillés sur la route lorsque le soleil se lèvera !

C'était une image crue qu'il avait choisie intentionnellement et elle eut l'effet escompté sur Leesha : elle leva la tête pour respirer, toujours haletante, mais cessa de pleurer. Rojer sécha de sa manche les larmes de la jeune femme.

— Qu'allons-nous faire ? glapit Leesha en lui serrant le bras jusqu'à lui faire mal.

Encore une fois, Rojer invoqua l'image de Marko Errant et, cette fois, elle lui vint facilement.

— Pour commencer, nous allons quitter la route, dit-il d'une voix faussement confiante.

Comme s'il avait un plan alors qu'il n'en avait pas. Leesha acquiesça et le laissa l'aider à se relever. Elle grimaça de douleur et cela lui fendit le cœur.

Rojer aida Leesha à quitter la route et ils gagnèrent le bois en titubant. La lumière déclina de façon spectaculaire sous la canopée de la forêt, et les branches et les feuilles sèches craquèrent sous leurs pieds. L'endroit avait l'odeur douceâtre de la végétation en décomposition. Rojer détestait les bois.

Il passa en revue les histoires qu'il connaissait sur des gens ayant survécu au cœur de la nuit, faisant défiler les passages qui lui semblaient véridiques, à la recherche de quelque chose, n'importe quoi, qui aurait pu l'aider.

D'après tous les récits, les grottes étaient les meilleurs endroits. Les chthoniens préféraient chasser à ciel ouvert et une grotte munie de simples runes devant l'entrée valait mieux que n'importe quelle tentative de se cacher. Rojer se rappelait au moins trois symboles successifs de son cercle. Peut-être suffiraient-ils à protéger l'entrée d'une grotte.

Mais Rojer ne connaissait pas de grottes dans les parages et n'avait aucune idée de l'endroit où chercher. Il fouilla en vain et perçut un bruit d'eau courante. Il entraîna aussitôt Leesha dans cette direction. Les chthoniens chassaient en se guidant à la vue, au son et à l'odeur. Sans possibilité de se mettre à l'abri, le meilleur moyen de les éviter était de masquer ces éléments. Peut-être qu'ils pourraient creuser dans la boue sur les berges du ruisseau.

Mais lorsqu'il découvrit l'origine du bruit, il ne s'agissait que d'une source qui coulait, sans berge à proprement parler. Rojer prit un caillou poli dans l'eau et le lança en grognant de frustration.

Il se retourna vers Leesha qui, accroupie dans le liquide qui lui arrivait aux chevilles, pleurait et prenait de l'eau à pleine main pour s'en asperger. Le visage. Les seins. L'entrejambe.

— Leesha, il faut partir..., dit-il en tendant la main pour lui prendre le bras.

Mais elle cria et s'éloigna de lui, puis se pencha pour puiser de nouveau de l'eau.

— Leesha, nous n'avons pas le temps ! cria-t-il en l'attrapant et en la tirant pour la remettre debout.

Il la ramena dans les bois sans avoir aucune idée de ce qu'il cherchait.

Il finit par abandonner en repérant une petite clairière. Ils n'avaient nulle part où se cacher et leur seul espoir était de dessiner un cercle. Il lâcha Leesha et se précipita vers la clairière où il déblaya un lit de feuilles pourrissantes pour dégager le sol doux et humide en dessous.



La vision de Leesha restait floue, mais devenait de plus en plus nette alors qu'elle regardait Rojer ôter les feuilles sur le sol de la forêt. Elle s'appuya lourdement contre un arbre, les jambes encore

faibles.

À peine quelques minutes plus tôt, elle avait cru qu'elle ne se remettrait jamais de son supplice. Mais elle s'aperçut, presque reconnaissante, que les chthoniens sur le point de surgir représentaient une menace si immédiate qu'ils l'empêchaient de se repasser la scène en esprit, comme elle l'avait fait depuis que les hommes l'avaient souillée et étaient partis.

Sur ses joues pâles couvertes de terre, ses larmes avaient creusé des sillons. Elle tenta de lisser sa robe froissée afin de retrouver un semblant de décence, mais la douleur entre ses jambes lui rappelait constamment que sa dignité était marquée à jamais.

— Il fait presque nuit ! gémit-elle. Qu'allons-nous faire ?

— Je vais dessiner un cercle dans le sol, dit Rojer. Tout ira bien. Je vais m'en assurer.

— Tu sais comment faire, au moins ? demanda-t-elle.

— Bien sûr... enfin, je crois, reprit Rojer sur un ton peu convaincant. J'avais ce cercle portatif depuis des années. Je me souviens des symboles.

Il ramassa un bâton et se mit à tracer des lignes sur le sol, jetant de temps en temps des coups d'œil au ciel qui s'obscurcissait, sans jamais cesser de travailler.

Il faisait preuve de courage pour elle. Leesha regarda Rojer et se sentit coupable de l'avoir emmené là. Il prétendait avoir vingt ans, mais elle savait qu'il exagérait de plusieurs années. Elle n'aurait jamais dû le prendre avec elle dans un voyage si dangereux.

Il était comme la première fois qu'elle l'avait vu : le visage bouffi et couvert de bleus, du sang coulant de son nez et de sa bouche. Il l'essuya de sa manche et fit semblant de ne pas être affecté. Leesha voyait qu'il jouait la comédie et savait bien qu'il était aussi paniqué qu'elle, mais ses efforts étaient tout de même réconfortants.

— Je ne crois pas que tu t'y prennes comme il faut, dit-elle en regardant par-dessus son épaule.

— Ça ira, rétorqua sèchement Rojer.

— Je suis sûre que les chthoniens vont adorer, répliqua-t-elle, agacée par son ton dédaigneux. Car ça ne les bloquera pas le moins du monde. (Elle regarda autour d'elle.) Nous pourrions grimper à un arbre.

— Les chthoniens grimpent mieux que nous, dit Rojer.

— Et si nous trouvions un endroit où nous cacher ?

— Nous avons cherché aussi longtemps que possible. Nous avons à peine le temps de faire le cercle, mais il devrait nous protéger.

— J'en doute, dit Leesha en regardant les lignes tremblantes sur le sol.

— Si seulement j'avais mon violon..., dit Rojer.

— Ne recommence pas avec ces conneries, l'interrompt Leesha, une brusque irritation faisant remonter l'humiliation et la peur. Tu peux te vanter à la lumière du jour, devant des apprenties, de pouvoir charmer les démons avec ton violon, mais à quoi bon apporter ce mensonge dans ta tombe ?

— Je ne mens pas ! insista Rojer.

— Comme tu veux, dit Leesha en soupirant avant de croiser les bras.

— Tout ira bien, répéta Rojer.

— Par le Créateur, tu ne peux pas arrêter de mentir pendant au moins une minute ? dit Leesha en pleurant. Tout n'ira pas bien et tu le sais. Les chthoniens ne sont pas des bandits, Rojer. Ils ne se contenteront pas de...

Elle baissa les yeux sur ses jupons déchirés et sa voix se brisa.

Rojer grimaça de douleur et Leesha comprit qu'elle avait été trop dure. Elle voulait se défouler d'une manière ou d'une autre, mais s'en prendre à Rojer et à ses promesses exagérées était trop facile. Au fond de son cœur, elle savait qu'elle était bien plus responsable que lui de cette situation. Il avait quitté Angiers pour elle.

Elle leva les yeux vers le ciel de plus en plus sombre et se demanda si elle aurait le temps de présenter des excuses avant de se faire déchiqueter.

Un mouvement dans les arbres et les broussailles derrière eux les fit se retourner, effrayés. Un homme portant une robe grise s'avança dans la clairière. Son visage était caché dans l'ombre de sa capuche et, même s'il ne portait pas d'armes, Leesha parvenait à voir, à son maintien, qu'il était dangereux. Si Marick était un loup, celui-ci était un lion.

Elle se prépara, le viol encore frais dans son esprit, et se demanda honnêtement pendant un instant ce qui serait pire : un autre viol ou les démons.

Rojer se leva aussitôt, l'attrapa par le bras et la poussa derrière lui. Il brandit le bâton devant lui comme une lance, le visage déformé par un grognement.

L'homme fit comme si de rien n'était et s'approcha du cercle de Rojer pour l'inspecter.

— Il y a des trous dans ton maillage, ici, là, et là, dit-il en les montrant, avant de donner un coup de pied dans une des runes grossières. Ça, ce n'est même pas une rune.

— Vous pouvez le réparer ? demanda Leesha avec espoir, s'écartant de Rojer pour s'avancer vers l'homme.

— Leesha, non, chuchota immédiatement Rojer.

Elle ne lui prêta aucune attention, mais l'homme ne leur jeta même pas un coup d'œil.

— Nous n'avons pas le temps, répondit-il en désignant les chthoniens qui commençaient déjà à s'élever aux abords de la clairière.

— Oh, non, gémit Leesha, soudain pâle.

Le premier à se solidifier fut un démon du vent. Il siffla en les voyant et se ramassa comme pour bondir, mais l'homme ne lui en laissa pas le temps. Sous le regard stupéfait de Leesha, il sauta droit sur le chthonien et lui attrapa les bras pour l'empêcher de déployer ses ailes. La peau de la créature siffla et se mit à fumer à son contact.

Le démon du vent hurla et ouvrit une gueule remplie de dents aussi pointues que des aiguilles. L'homme rejeta sa tête en arrière, faisant glisser sa capuche en arrière, puis envoya le sommet de son crâne chauve contre le museau du chthonien. Un éclair d'énergie explosa et le démon recula sous le choc. Il heurta le sol, assommé. L'homme raidit ses doigts et les planta dans la gorge du chthonien. Il y

eut un autre éclair et de l'ichor noir jaillit.

L'homme se retourna brusquement et essuya le sang de ses doigts en passant devant Rojer et Leesha. Elle parvenait à voir son visage, à présent, même s'il n'y restait plus grand-chose d'humain. Toute sa tête était rasée, y compris ses sourcils, et des tatouages remplaçaient les cheveux. Ils encerclaient ses yeux, recouvraient le sommet de son crâne, bordaient ses oreilles et cachaient ses joues. Il en avait même sur la mâchoire et autour des lèvres.

— Mon campement n'est pas loin, dit-il sans prêter attention à leurs regards. Venez avec moi si vous voulez revoir l'aube.

— Et les démons ? demanda Leesha alors qu'ils partaient à sa suite.

Comme pour souligner ses propos, deux démons de bois nouveaux, au corps ressemblant à de l'écorce, apparurent devant eux pour leur bloquer le passage.

L'homme retira sa robe et se retrouva en pagne. Leesha s'aperçut que les tatouages ne se limitaient pas à sa tête. Des runes parcouraient ses jambes et ses bras puissants pour former des motifs complexes, s'agrandissant aux coudes et aux genoux. Un cercle de protection recouvrait son dos et un autre gros tatouage barrait le centre de sa poitrine musclée. Chaque centimètre de son corps était protégé.

— L'Homme-rune, souffla Rojer.

Ce nom rappelait vaguement quelque chose à Leesha.

— Je m'occupe des démons, dit l'homme en tendant sa robe à Leesha. Prends ça.

Il courut vers les chtoniens, fit un saut périlleux et, de ses talons, frappa les deux démons au torse. La magie explosa sous l'effet des coups et éjecta les chtoniens de leur chemin.

La fuite dans les bois parut floue à Leesha et Rojer. L'Homme-rune maintenait une cadence brutale, nullement entravée par les chtoniens qui surgissaient devant eux de partout. Un démon de bois sauta sur Leesha depuis un arbre, mais l'homme l'intercepta et planta un coude protégé dans son squelette avec une force explosive. Un démon du vent s'abattit pour planter ses griffes sur Rojer, mais l'Homme-rune le repoussa en donnant un coup de poing qui traversa une de ses ailes et le cloua au sol.

Avant que Rojer puisse le remercier, l'Homme-rune était déjà reparti et leur montrait le chemin à travers les arbres. Le garçon aida Leesha à se relever et démêla ses jupons lorsqu'ils se coincèrent dans des broussailles.

Ils sortirent de la forêt et Leesha vit un feu de l'autre côté de la route : le campement de l'Homme-rune. Entre eux et l'abri se trouvait un groupe de chtoniens comprenant un immense démon de pierre de deux mètres quarante.

La créature gronda et frappa son épaisse poitrine cuirassée de ses poings gigantesques, sa queue battant de droite à gauche. Il frappa les autres chtoniens pour les éloigner et se réserver les proies.

L'Homme-rune s'approcha du monstre sans afficher la moindre peur. Il émit un sifflement haut perché et planta fermement ses pieds, prêt à bondir lorsque la créature attaquerait.

Mais avant que le démon de pierre puisse frapper, deux grandes piques surgirent de sa poitrine en

grésillant et en étincelant sous l'effet de la magie. L'Homme-rune frappa rapidement en enfonçant ses talons protégés dans le genou du chtonien, le faisant ainsi tomber au sol.

Une fois le chtonien à terre, Leesha vit derrière lui une silhouette noire et monstrueuse. Celle-ci donna des coups de patte dans le vide et libéra ses cornes, avant de les lever en hennissant et de planter ses sabots dans le dos du chtonien avec un craquement magique tonitruant.

L'Homme-rune chargea les démons restants, mais les chtoniens s'éparpillèrent à son approche. Un démon des flammes cracha du feu dans sa direction, mais l'homme leva les mains et l'explosion se transforma en un vent froid lorsqu'elle passa entre ses doigts protégés. Tremblant de peur, Rojer et Leesha le suivirent jusqu'à son campement et entrèrent dans son cercle de protection avec un énorme soulagement.

— Danseur de l'Aube ! cria l'Homme-rune avant de siffler de nouveau.

Le grand cheval cessa d'attaquer le démon à terre et galopa vers eux pour sauter à l'intérieur du cercle.

Comme son maître, Danseur de l'Aube semblait tout droit sortir d'un cauchemar. L'étalon était immense : c'était le plus grand cheval que Leesha ait jamais vu. Une armure de métal couvrait son pelage épais d'un noir brillant. Le chanfrein avait été équipé d'une paire de longues cornes métalliques sur lesquelles étaient inscrits des symboles magiques, et des runes avaient même été gravées, puis peintes en argent sur ses sabots noirs. L'imposant animal ressemblait plus à un démon qu'à un cheval.

Plusieurs harnais destinés à des armes pendaient de sa selle de cuir noir. Il y avait là un arc en if, un carquois rempli de flèches, de longs couteaux, un bola et des lances de diverses tailles. Un bouclier en métal poli, circulaire et convexe, était accroché au pommeau de la selle, prêt à être levé en un instant. Sur son pourtour étaient gravées des runes aux motifs complexes.

Danseur de l'Aube resta tranquille le temps que l'Homme-rune vérifie si l'animal était blessé, sans se soucier du démon qui ne se trouvait qu'à quelques mètres de là. Lorsqu'il fut certain que sa monture était indemne, l'Homme-rune retourna près de Leesha et Rojer qui se tenaient au centre du cercle, nerveux, encore sous le choc des événements dont ils venaient d'être les témoins.

— Attise le feu, dit l'homme à Rojer. J'ai de la viande que nous pourrions cuire et une miche de pain.

Il se dirigea vers ses provisions en se frottant l'épaule.

— Vous êtes blessé, dit Leesha en sortant de sa torpeur.

Elle se précipita pour l'examiner. Il avait une coupure sur l'épaule et une balafre plus profonde sur la cuisse. Sa peau était dure et striée de cicatrices, ce qui lui donnait une texture rugueuse, mais pas désagréable au toucher. Elle sentit un léger picotement au bout des doigts à son contact, semblable à de l'électricité statique.

— Ce n'est rien, dit l'Homme-rune. Parfois, un chtonien a de la chance et une de ses griffes atteint la chair avant que les runes le repoussent.

Il tenta de se dégager tout en lui reprenant sa robe, mais elle ne se laissa pas faire.

— Les blessures de chtoniens ne sont jamais bénignes. Asseyez-vous, je vais les bander, ordonna-

t-elle en l'emmenant s'asseoir sur une grosse pierre.

En réalité, elle avait presque aussi peur de l'homme que des chtoniens, mais elle avait consacré sa vie à aider les blessés et une tâche familière détournerait ses pensées de la douleur qui menaçait de l'engloutir.

— J'ai une bourse d'herbes dans cette sacoche, dit-il en la désignant.

Leesha ouvrit le sac et trouva le sachet. Elle se pencha près du feu pour fouiller son contenu.

— J'imagine que vous n'avez pas de feuilles de pomm ? demanda-t-elle.

L'homme tourna les yeux vers elle.

— Non, répondit-il. Pourquoi ? Il y a plein de tordylum.

— Ce n'est pas grave, marmonna Leesha. Je vous jure, vous autres Messagers, vous croyez que le tordylum est le remède universel.

Elle prit la bourse, un pilon, un mortier ainsi qu'une outre d'eau, puis elle s'agenouilla près de l'homme pour concasser le tordylum et quelques autres herbes afin d'en faire une pâte.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis un Messager ? demanda l'Homme-rune.

— Qui d'autre pourrait être seul sur une route ? demanda Leesha.

— Je ne suis plus un Messager depuis des années.

Il ne tressaillit pas lorsqu'elle nettoya ses blessures et appliqua la pâte piquante. Rojer plissa les yeux en la regardant étendre le baume sur ses muscles épais.

— Es-tu une Cueilleuse d'Herbes ? demanda l'Homme-rune lorsqu'elle passa l'aiguille au-dessus du feu avant d'y faire passer un fil.

Leesha acquiesça sans quitter des yeux son travail, repoussa une épaisse mèche de cheveux derrière son oreille et s'apprêta à recoudre la blessure de sa cuisse. Comme l'Homme-rune n'ajouta plus rien, elle leva la tête pour croiser son regard. Ses yeux étaient noirs et les runes autour des orbites leur donnaient un aspect émacié et lugubre. Leesha ne put soutenir longtemps ce regard et baissa rapidement la tête.

— Je m'appelle Leesha, dit-elle, et celui qui prépare le dîner, c'est Rojer, un Jongleur.

L'homme salua Rojer d'un hochement de tête mais, comme Leesha, le garçon ne parvint pas à soutenir son regard très longtemps.

— Merci de nous avoir sauvé la vie, reprit Leesha.

Pour toute réponse, l'homme se contenta de grogner. Elle s'arrêta quelques instants, attendant qu'il se présente à son tour, mais il n'en prit pas la peine.

— Vous n'avez pas de nom ? finit-elle par demander.

— Aucun dont je me sois servi récemment, répondit l'homme.

— Mais vous devez bien en avoir un, le pressa Leesha.

L'homme se contenta de hausser les épaules.

— Bien, alors, comment devons-nous vous appeler ? demanda-t-elle.

— Je ne pense pas que vous ayez besoin de m'appeler.

Il remarqua qu'elle avait fini de recoudre la blessure et s'écarta d'elle, avant de revêtir la robe grise qui le couvrait des pieds à la tête.

— Vous ne me devez rien, reprit-il. J'aurais aidé quiconque dans votre situation. Demain, je vous accompagnerai jusqu'à la Bosse des Fermiers.

Leesha regarda Rojer près du feu puis de nouveau l'Homme-rune.

— Nous venons juste de quitter la Bosse, dit-elle. Nous devons absolument rejoindre le Creux du Coupeur. Vous pouvez nous y accompagner ?

La capuche grise fit un mouvement de gauche à droite.

— Retourner à la Bosse nous coûtera au moins une semaine ! cria Leesha.

L'Homme-rune haussa les épaules.

— Ce n'est pas mon problème.

— Nous avons de quoi payer, bredouilla Leesha.

L'homme lui jeta un coup d'œil et elle détourna le regard d'un air coupable.

— Pas maintenant, évidemment, corrigea-t-elle. Nous avons été attaqués par des bandits sur la route. Ils ont pris notre cheval, notre cercle, notre argent et même notre nourriture. (Sa voix s'adoucit.) Ils nous ont tout pris. (Elle leva les yeux.) Mais lorsque nous serons au Creux du Coupeur, je pourrai payer.

— Je n'ai nul besoin d'argent, dit l'Homme-rune.

— S'il vous plaît ! le supplia Leesha. C'est urgent.

— Je suis désolé, dit l'Homme-rune.

Rojer les rejoignit et fronça les sourcils.

— C'est bon, Leesha, dit-il. Si ce cœur de pierre ne veut pas nous aider, nous irons par nos propres moyens.

— Et par quels moyens ? l'interrompt Leesha. En nous faisant tuer pendant que tu tentes de repousser les démons avec ton stupide violon ?

Rojer se détourna d'elle, vexé, et elle reporta son attention sur l'Homme-rune. Lui aussi s'éloignait déjà d'elle, mais elle lui saisit le bras et reprit sur un ton suppliant :

— Je vous en prie. Un Messenger est arrivé à Angiers, il y a trois jours, pour nous apprendre qu'une fièvre ravageait le Creux. Elle a tué une dizaine de personnes jusqu'à présent, dont la meilleure Cueilleuse d'Herbes qui ait jamais vécu. Les guérisseuses qui sont encore au village ne peuvent pas soigner tout le monde. Elles ont besoin de moi.

— Vous voulez non seulement que j'abandonne ma propre route, mais en plus que je me rende dans un village ravagé par une fièvre ? demanda l'Homme-rune d'un ton tout sauf complaisant.

Leesha se mit à pleurer et tomba à genoux en empoignant sa robe.

— Mon père est très malade, chuchota-t-elle. Si je n’y vais pas bientôt, il risque de mourir.

L’Homme-rune tendit une main hésitante et la posa sur son épaule. Leesha ne savait pas trop comment, mais elle avait l’impression de l’avoir touché.

— Je vous en prie, répéta-t-elle.

L’Homme-rune la regarda fixement pendant un long moment.

— Très bien, finit-il par dire.



Le Creux du Coupeur était à six jours de cheval d’Angiers, à la lisière sud de la forêt angierienne. L’Homme-rune leur expliqua qu’il leur faudrait encore quatre nuits avant d’atteindre le village, trois s’ils avançaient vite. Il chevaucha à côté d’eux, ralentissant son grand étalon pour suivre leur allure.

— Je vais partir en reconnaissance sur la route, dit-il au bout d’un moment. Je reviendrai d’ici une heure.

Leesha sentit un frisson de peur la parcourir lorsqu’il talonna son étalon et partit au galop sur la route. L’Homme-rune l’effrayait autant que les bandits et les chthoniens, mais, au moins, en sa présence, elle ne craignait ni les uns ni les autres.

Elle n’avait pas dormi du tout et sa lèvre inférieure la lançait, conséquence de toutes les fois où elle l’avait mordue pour ne pas pleurer. Elle avait frotté chaque centimètre carré de son corps une fois les deux autres endormis, mais se sentait toujours souillée.

— J’ai entendu des histoires à propos de cet homme, dit Rojer. J’en ai raconté quelques-unes moi-même. Je croyais qu’il n’était qu’un mythe, mais il ne peut pas y avoir deux hommes peints comme lui qui tuent des chthoniens à mains nues.

— Tu l’as appelé l’Homme-rune, dit Leesha en s’en rappelant.

Rojer acquiesça.

— C’est ainsi qu’il est nommé dans les contes. Personne ne connaît son vrai nom. J’ai entendu parler de lui pour la première fois l’année dernière, lorsque l’un des Jongleurs du duc est passé dans les hameaux de l’ouest. Je croyais que c’était juste une histoire de taverne, mais, visiblement, l’homme du duc disait la vérité.

— Et que disait-il ? demanda Leesha.

— Que l’Homme-rune erre au cœur de la nuit et chasse les démons. Il évite les contacts humains et n’apparaît que lorsqu’il a besoin de nourriture, qu’il paie avec de l’or ancien. De temps en temps, on entend raconter qu’il a secouru quelqu’un sur la route.

— Eh bien, nous pouvons en témoigner, dit Leesha. Mais s’il peut tuer les démons, pourquoi personne n’a essayé d’apprendre ses secrets ?

Rojer haussa les épaules.

— Selon les récits, personne n’ose. Les ducs eux-mêmes ont peur de lui, surtout après ce qui s’est passé à Lakton.

— Comment ça ? demanda Leesha.

— On raconte que les maîtres des quais de Lakton ont envoyé des espions pour voler ses runes de combat, expliqua Rojer. Une dizaine d’hommes, avec armes et armures. Ceux qu’il n’a pas tués sont handicapés à vie.

— Par le Créateur ! souffla Leesha en se couvrant la bouche. Avec quel genre de monstre voyageons-nous ?

— Certains disent qu’il est en partie démon, reprit Rojer, et qu’il est né après le viol d’une femme par un chthonien sur la route.

Il s’interrompit en sursautant, le visage rougissant, se rendant compte de ce qu’il venait de dire, mais ses mots irréfléchis avaient eu l’effet opposé : ils rompirent le cycle de la peur chez la jeune femme.

— C’est ridicule, dit-elle en secouant la tête.

— D’autres disent qu’il n’a rien d’un démon, poursuivit Rojer, mais qu’il est le Libérateur lui-même, venu arrêter le Fléau. Les Confesseurs le louent dans leurs prières et demandent sa bénédiction.

— Je trouve moins difficile de le croire à moitié démon, dit Leesha même si elle ne paraissait pas vraiment en être sûre.

Ils voyagèrent dans un silence gêné. Pas plus tard que la veille, Leesha n’avait pas réussi à avoir un moment de paix de la part de Rojer, le Jongleur essayant constamment de l’impressionner avec ses histoires et sa musique, mais à présent, il gardait les yeux baissés et broyait du noir. Leesha savait qu’il avait mal et une partie d’elle voulait lui offrir du réconfort, mais une autre partie, plus importante, avait elle-même besoin de ce réconfort. Elle n’avait rien à offrir.

Peu après, l’Homme-rune revint.

— Vous marchez trop lentement, dit-il en mettant pied à terre. Si vous voulez éviter de passer une quatrième nuit sur la route, il faudra parcourir cinquante kilomètres aujourd’hui. Montez à cheval. Je courrai à côté de vous.

— Vous ne devriez pas courir, dit Leesha. Vous allez déchirer les points de suture sur votre cuisse.

— C’est guéri, dit l’Homme-rune. J’avais juste besoin d’une nuit de repos.

— Balivernes, dit Leesha. Cette balafre faisait plus de deux centimètres de profondeur.

Comme pour prouver ses dires, elle s’approcha de lui, s’agenouilla et souleva la robe sur sa jambe musclée et tatouée.

Mais lorsqu’elle retira le pansement pour examiner la plaie, elle écarquilla les yeux de surprise. Une bande rosée de chair nouvelle avait déjà recouvert la blessure et ses points de suture étaient enfoncés dans de la peau saine.

— C'est impossible, dit-elle.

— Ce n'était qu'une égratignure, dit l'Homme-rune en glissant une lame aiguisée sous les points pour les arracher un à un.

Leesha ouvrit la bouche, mais l'Homme-rune se redressa, retourna près de Danseur de l'Aube, prit les rênes et les donna à la femme.

— Merci, dit-elle d'un air hébété en les saisissant.

En un instant, tout ce qu'elle savait sur la guérison venait d'être remis en question. Qui était cet homme ? *Qu'était-il ?*

Danseur de l'Aube partit au petit galop sur la route et l'Homme-rune courut près de lui à grandes enjambées, sans paraître se fatiguer et suivant facilement l'allure du cheval tandis que ses pieds protégés avalaient les kilomètres. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque Rojer et Leesha le demandaient, jamais à son instigation. La jeune femme l'observait discrètement à la recherche de signes de fatigue, mais n'en trouvait pas. Lorsqu'ils établirent enfin le campement, il nourrit et abreuva son cheval, la respiration calme et régulière, alors que Rojer et elle grognaient et frottaient leurs membres endoloris.



Un silence gêné régnait sur le campement. La nuit était tombée depuis longtemps, mais l'Homme-rune se déplaçait librement aux alentours, que ce soit pour ramasser du bois pour le feu, pour retirer le harnachement de Danseur de l'Aube ou pour brosser le grand étalon. Il passait du cercle du cheval au leur sans se soucier des démons de bois qui hantaient les environs. L'un d'entre eux, caché derrière des broussailles, bondit sur lui, mais l'Homme-rune ne lui prêta aucune attention lorsqu'il se heurta aux protections, à quelques centimètres à peine de son dos.

Pendant que Leesha préparait le dîner, Rojer faisait les cent pas à l'intérieur du cercle, en boitant, les jambes arquées, pour tenter de se défaire de la raideur d'une journée de cheval.

— Je crois que je me suis froissé les bijoux de famille à cause de tous ces cahots, grommela-t-il.

— Je vais jeter un coup d'œil si tu veux, dit Leesha.

L'Homme-rune ricana. Rojer jeta un regard contrit à Leesha.

— Ça ira, parvint-il à dire en continuant à marcher.

Il s'arrêta soudain, quelques instants plus tard, en contemplant la route.

Ils levèrent tous les yeux en apercevant la sinistre lueur orange des yeux et de la bouche d'un démon des flammes, bien avant que le démon lui-même apparaisse en hurlant et en courant à toute vitesse, propulsé par ses quatre pattes.

— Comment se fait-il que les démons des flammes ne brûlent pas la forêt tout entière ? se demanda Rojer en observant les petites volutes de fumée dans le sillage de la créature.

— Tu es sur le point de le découvrir, dit l'Homme-rune.

Roger trouva son ton amusé encore plus perturbant que sa voix monocorde habituelle. À peine avait-il fini de parler que des grognements annoncèrent l'arrivée d'un groupe de trois gros démons de bois qui fonçait sur la route à la suite du démon des flammes. Un des congénères de ce dernier pendait mollement dans la gueule d'un des démons de bois et de l'ichor noir s'en écoulait.

Le démon des flammes était si occupé à échapper à ses poursuivants qu'il ne remarqua pas que d'autres démons de bois se rassemblaient dans les broussailles au bord de la route. Puis, l'un d'entre eux bondit, clouant l'infortunée créature au sol avant de l'éviscérer de ses griffes noires. Le démon des flammes hurla atrocement et Leesha se couvrit les oreilles pour ne pas l'entendre.

— Ceux des bois détestent les démons des flammes, expliqua l'Homme-rune lorsque tout fut terminé, ses yeux brillant de plaisir après cette mise à mort.

— Pourquoi ? demanda Roger.

— Parce que les démons de bois sont vulnérables au feu démoniaque, répondit Leesha.

L'Homme-rune leva les yeux vers elle, surpris, puis acquiesça.

— Alors pourquoi les démons des flammes ne les brûlent-ils pas ? demanda Roger.

L'Homme-rune éclata de rire.

— Ils le font parfois, mais feu démoniaque ou pas, il n'existe pas de démon des flammes capable de tenir tête à un démon de bois dans un combat. Ceux de bois sont les plus forts après les démons de pierre, et ils sont quasi invisibles à l'intérieur de la forêt.

— Le grand dessein du Créateur, dit Leesha. Tout s'équilibre.

— Pas du tout, répliqua l'Homme-rune. Si les démons des flammes brûlaient tout, ils n'auraient plus rien à chasser. La nature a trouvé un moyen de résoudre le problème.

— Vous ne croyez pas au Créateur ? demanda Roger.

— Nous avons déjà assez de problèmes, répondit l'Homme-rune en fronçant les sourcils pour indiquer qu'il n'avait aucune envie de poursuivre cette conversation.

— Certains vous appellent le Libérateur, osa dire Roger.

L'Homme-rune ricana.

— Celui qui doit venir nous libérer n'existe pas, Jongleur, dit-il. Si tu veux tuer les démons en ce monde, tu dois les tuer toi-même.

Comme pour lui répondre, un démon du vent rebondit sur le maillage de protection de Danseur de l'Aube et un bref éclair de lumière éclaira la zone. Les sabots de l'étalon frappèrent le sol, comme s'il voulait sauter hors du cercle et se battre, mais il ne bougea pas, dans l'attente d'un ordre de son maître.

— Comment se fait-il que le cheval n'ait pas peur ? demanda Leesha. Même les Messagers entravent leurs bêtes le soir, pour les empêcher de se sauver, mais le vôtre paraît avoir envie de se battre.

— J'entraîne Danseur de l'Aube depuis qu'il est né, expliqua l'Homme-rune. Il a toujours été protégé et n'a donc jamais appris la peur. Son père était l'animal le plus gros et le plus agressif que

j'ai pu trouver, de même pour sa mère.

— Mais il semble si doux lorsque nous le chevauchons, dit Leesha.

— Je lui ai appris à canaliser son agressivité, dit l'Homme-rune avec une fierté qui contrastait par rapport à son habituel ton dépourvu d'émotion. Il se comporte docilement, mais s'il est menacé, ou que je le suis, il n'hésite pas avant d'attaquer. Une fois, il a écrasé le crâne d'un sanglier sauvage qui aurait pu me tuer.

En ayant terminé avec les démons des flammes, les démons de bois se mirent à encercler les protections en se rapprochant de plus en plus. L'Homme-rune tendit son arc en if et prit son carquois de flèches au bout renforcé, mais il ne prêta aucune attention aux créatures qui frappaient la barrière avant d'être repoussées. Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, il sortit une flèche non marquée du carquois et prit un outil de gravure dans son équipement de protection pour inscrire lentement des runes sur la hampe.

— Si nous n'étions pas là..., commença Leesha.

— Je serais là, dehors, compléta l'Homme-rune sans lever les yeux vers elle. À la chasse.

Leesha acquiesça et le regarda un moment en silence. Rojer s'agitait nerveusement en la voyant ainsi fascinée.

— Avez-vous vu mon village ? demanda-t-elle doucement.

L'Homme-rune la regarda curieusement, mais ne répondit pas.

— Si vous venez du sud, vous avez forcément traversé le Creux, dit-elle.

L'Homme-rune secoua la tête.

— Je passe loin des hameaux, dit-il. Il suffit qu'une personne me voie pour que je me retrouve face à une meute d'hommes en colère avec des fourches.

Leesha voulut protester, mais elle savait que les gens du Creux du Coupeur agiraient comme il l'avait dit.

— Ils ont simplement peur, dit-elle sans conviction.

— Je sais. Je les laisse donc en paix. Il n'y a pas que les hameaux et les villes, dans le monde, et s'il faut y renoncer pour obtenir autre chose... (Il haussa les épaules.) Que les gens se cachent chez eux, comme des poulets en cage. Les lâches ne méritent pas mieux.

— Alors, pourquoi nous avoir sauvés des démons ? demanda Rojer.

L'Homme-rune haussa de nouveau les épaules.

— Parce que vous êtes humains et que ce sont des abominations, dit-il. Et parce que vous avez lutté pour survivre, jusqu'à la dernière seconde.

— Qu'aurions-nous pu faire d'autre ? demanda Rojer.

— Tu serais surpris d'apprendre combien se contentent de s'allonger et d'attendre la fin, répondit l'Homme-rune.



Le quatrième jour après leur départ d'Angiers, ils avancèrent rapidement. L'Homme-rune, tout comme son étalon, ne semblait pas ressentir la fatigue ; Danseur de l'Aube suivait facilement la course bondissante de son maître.

Lorsqu'ils établirent enfin leur campement pour la nuit, Leesha prépara une maigre soupe avec les réserves restantes de l'Homme-rune, mais elle parvint à peine à leur remplir l'estomac.

— Comment allons-nous faire pour la nourriture ? lui demanda-t-elle pendant que Rojer avalait sa dernière bouchée.

L'Homme-rune haussa les épaules.

— Je n'avais pas prévu d'avoir de la compagnie, dit-il en se rasseyant et en peignant soigneusement des runes sur ses ongles.

— Deux jours de cheval sans manger, c'est long, se lamenta Rojer.

— Si tu veux raccourcir le voyage de moitié, dit l'Homme-rune en soufflant sur un ongle pour le sécher, nous pouvons avancer de nuit. Danseur de l'Aube peut semer la plupart des chthoniens et je tuerai les autres.

— Trop dangereux, dit Leesha. Nous ne rendrons pas service au Creux du Coupeur en nous faisant tuer. Nous devons voyager avec le ventre vide.

— Je ne quitterai pas les runes la nuit, ajouta Rojer en se frottant l'estomac avec regret.

L'Homme-rune montra un chthonien qui tournait autour du campement.

— Nous pourrions le manger, dit-il.

— Vous n'êtes pas sérieux ! cria Rojer, dégoûté.

— Rien que d'y penser, ça me rend malade, avoua Leesha.

— Ce n'est pas si mauvais, en fait.

— Vous avez vraiment *mangé* du démon ? demanda Rojer.

— Je fais ce qu'il faut pour survivre, répondit l'homme.

— Eh bien, je ne vais certainement pas manger de viande de démon, dit Leesha.

— Moi non plus, renchérit Rojer.

— Très bien, dit l'Homme-rune en soupirant.

Il se leva, prit son arc, un carquois de flèches et une longue lance. Puis il ôta sa robe pour dévoiler sa peau tatouée et alla jusqu'aux limites du cercle.

— Je vais voir si je peux chasser quelque chose.

— Ce n'est pas la peine de... ! cria Leesha, mais l'homme ne lui prêta aucune attention.

Un instant plus tard, il avait disparu dans la nuit.

Il revint plus de une heure après, en portant une paire de lapins dodus par les oreilles. Il donna sa prise à Leesha et retourna s'asseoir, s'emparant de nouveau du petit pinceau de protection.

— Tu joues de la musique ? demanda-t-il à Rojer qui finissait juste de remplacer les cordes de son violon et les pinçait pour l'accorder.

La question fit sursauter le Jongleur.

— O-oui, parvint-il à dire.

— Tu veux bien jouer quelque chose ? demanda l'Homme-rune. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai entendu de la musique.

— J'aimerais bien, dit tristement Rojer, mais les bandits ont jeté mon archet dans les bois.

L'homme hocha la tête et resta assis, pensif, pendant un moment. Puis il se leva brusquement et sortit un long couteau. Rojer se tassa, mais l'homme sortit du cercle. Un démon de bois siffla vers lui. L'Homme-rune lui rendit son cri et la créature s'effaroucha.

Il revint peu après avec un morceau de bois souple dont il ôtait l'écorce avec sa lame affûtée.

— Combien mesurait-il ? demanda-t-il.

— Qu-quarante centimètres, bredouilla Rojer.

L'Homme-rune hocha la tête, puis coupa la branche à la bonne longueur en s'avancant vers Danseur de l'Aube. L'étalon ne réagit pas lorsqu'il préleva une mèche de sa queue. Il fit une encoche dans le bois et attacha le crin d'un côté, puis retourna après de Rojer, s'agenouillant à ses côtés en pliant la branche.

— Dis-moi lorsque la tension sera bonne, dit-il.

Rojer posa les doigts de sa main estropiée sur les poils. Quand il fut satisfait, l'Homme-rune attachait l'autre bout et le lui tendit.

Ravi de ce cadeau, Rojer passa un peu de résine sur les crins, puis s'empara de son violon. Il cala l'instrument sous son menton et donna quelques coups de ce nouvel archet. Celui-ci n'était pas parfait, mais il redonna confiance à Rojer, qui s'arrêta pour accorder une fois de plus son violon avant de se mettre à jouer.

Ses doigts agiles emplirent l'air d'une mélodie obsédante qui ramena les pensées de Leesha au Creux du Coupeur et la fit s'interroger sur son sort. La lettre de Vika datait presque d'une semaine. Que trouverait-elle en arrivant ? Peut-être la fièvre s'était-elle terminée sans faire d'autres victimes et que cette épouvantable épreuve n'avait servi à rien.

Ou peut-être avaient-ils plus que jamais besoin d'elle.

La musique touchait aussi l'Homme-rune, remarqua-t-elle, car ses mains cessèrent leur travail de précision et son regard se perdit dans la nuit. Des ombres drapaient son visage, obscurcissant les tatouages, et elle vit, à son expression triste, qu'il avait autrefois été beau. Quelle douleur l'avait amené à mener une telle existence, à se balafrer lui-même et à fuir sa propre espèce pour préférer la compagnie des chthoniens ? Elle ressentit une soudaine envie de le soigner, malgré son absence de douleur apparente.

L'homme secoua brusquement la tête comme pour la vider et il tira Leesha de sa rêverie en

désignant les ténèbres.

— Regardez, chuchota-t-il. Ils dansent.

Leesha s'exécuta, stupéfaite. En effet, les chthoniens avaient cessé de tester les protections, et même de siffler et de hurler. Ils faisaient le tour du campement en se balançant au rythme de la musique. Des démons des flammes bondissaient et tourbillonnaient, envoyant des rubans de feu tournoyer loin de leurs membres noueux, et les démons du vent plongeaient et formaient des boucles dans le ciel. Les démons de bois étaient sortis du couvert de la forêt, mais ils ne prêtaient aucune attention aux démons des flammes, attirés par la mélodie.

L'Homme-rune regarda Rojer.

— Comment fais-tu ça ? demanda-t-il d'une voix stupéfaite.

Rojer sourit.

— Les chthoniens ont l'oreille musicale, dit-il.

Il se leva et alla au bord du cercle. Les démons se rassemblèrent à cet endroit et le regardèrent intensément. Il se mit à longer le périmètre du cercle et ils le suivirent, hypnotisés. Il s'arrêta et se balança d'un côté à l'autre, sans cesser de jouer. Les chthoniens imitèrent son mouvement presque parfaitement.

— Je ne te croyais pas, s'excusa doucement Leesha. Tu peux vraiment les charmer.

— Et ce n'est pas tout, se vanta Rojer.

En plusieurs petits coups d'archet, il transforma la mélodie et la rendit désagréable ; les notes pures devinrent discordantes et déplaisantes. Soudain, les chthoniens se remirent à hurler puis se couvrirent les oreilles de leurs griffes en s'écartant de Rojer. Ils reculèrent de plus en plus sous l'assaut musical et disparurent dans l'ombre, au-delà de la lumière du feu.

— Ils ne sont pas allés loin, dit Rojer. Dès que j'arrêterai, ils reviendront.

— Que peux-tu faire d'autre ? demanda doucement l'Homme-rune.

Rojer sourit, aussi heureux de jouer pour deux personnes que pour une foule qui l'acclamait. Il adoucit de nouveau sa musique et les notes chaotiques refluèrent pour céder la place à la mélodie obsédante. Les chthoniens réapparurent, attirés une fois de plus par la musique.

— Regardez ça, leur ordonna Rojer.

Il changea encore de sonorité et monta les notes dans les aigus, jusqu'à produire un crissement qui obligea Leesha et l'Homme-rune à détourner la tête, tout en leur faisant grincer les dents.

La réaction des chthoniens fut encore plus marquée. Ils devinrent enragés, hurlèrent et grognèrent en se jetant contre la barrière, comme hors d'eux. Les runes ne cessaient de s'embraser et de les repousser, mais les démons ne fléchissaient pas et se projetaient contre le maillage dans une folle tentative d'atteindre Rojer et de le faire taire à jamais.

Deux démons de pierre rejoignirent les autres, les poussèrent et frappèrent à leur tour les protections pour ajouter à la pression déjà existante. L'Homme-rune se leva en silence derrière Rojer et arma son arc.

La corde vrombit et une flèche lourde et affûtée explosa dans la poitrine du démon de pierre le plus proche, projetant un éclair qui illumina la zone pendant un instant. L'Homme-rune tira à plusieurs reprises sur la horde, si vite qu'il était impossible de suivre ses mains. Les flèches protégées foudroyaient les chthoniens et ceux qui se relevaient étaient aussitôt déchiquetés par leurs camarades.

Le massacre horrifia Rojer et Leesha. L'archet du Jongleur glissa de ses cordes et resta accroché à sa main mutilée, oublié, tandis qu'il regardait l'Homme-rune au travail.

Les démons criaient toujours, mais de douleur et de peur à présent, leur envie d'attaquer ayant disparu en même temps que la musique. Pourtant, l'Homme-rune ne cessa pas de tirer, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de flèches. Il attrapa ensuite une lance, la propulsa et atteignit dans le dos un démon de bois en fuite.

C'était le chaos, à présent, les quelques chthoniens restants tentant désespérément de s'échapper. L'Homme-rune ôta sa robe, prêt à bondir à l'extérieur du cercle pour achever les démons à mains nues.

— Non, s'il vous plaît ! cria Leesha en se jetant sur lui. Ils s'enfuient !

— Tu les épargnerais ? tonna l'Homme-rune en lui jetant un regard noir, son visage reflétant un terrible courroux.

Apeurée, elle tomba en arrière, mais ne le quitta pas des yeux.

— Je vous en prie, le supplia-t-elle. N'y allez pas.

Leesha craignait qu'il la frappe, mais il se contenta de la regarder fixement, le souffle court. Après ce qui parut une éternité, il se calma et remit sa robe, couvrant une fois de plus ses runes.

— Était-ce nécessaire ? demanda-t-elle en rompant le silence.

— Le cercle n'était pas prévu pour repousser autant de chthoniens d'un coup, répondit l'Homme-rune de sa voix monocorde. Je ne sais pas s'il aurait tenu.

— Vous auriez pu me demander de cesser de jouer, dit Rojer.

— Oui, avoua l'Homme-rune. J'aurais pu.

— Alors, pourquoi ne pas l'avoir fait ? demanda Leesha.

L'Homme-rune ne répondit pas. Il sortit du cercle et alla récupérer ses flèches sur les cadavres des démons.



Plus tard dans la nuit, l'Homme-rune attendit que Leesha soit profondément endormie pour s'approcher de Rojer. Le Jongleur, qui contemplait les démons morts, sursauta, surpris, lorsque l'homme s'agenouilla près de lui.

— Tu as du pouvoir sur les chthoniens, dit-il.

Rojer haussa les épaules.

— Vous aussi. Plus que j'en aurai jamais.

— Peux-tu m'apprendre ? demanda l'Homme-rune.

Rojer se retourna et croisa son regard perçant.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Vous tuez les démons par dizaines. À quoi peut servir mon petit tour en comparaison ?

— Je pensais connaître mes ennemis, dit l'Homme-rune. Mais tu m'as démontré le contraire.

— Vous croyez qu'ils ne sont peut-être pas si mauvais puisqu'ils apprécient la musique ? demanda Rojer.

L'Homme-rune secoua la tête.

— Ce ne sont pas des amateurs d'art, Jongleur, dit-il. Dès que tu as cessé de jouer, ils t'auraient tué sans hésitation.

Rojer acquiesça, lui concédant ce point.

— Alors pourquoi vous en préoccuper ? demanda-t-il. Apprendre le violon représente beaucoup de travail pour charmer des bêtes que vous pouvez tout aussi bien tuer.

Le visage de l'Homme-rune se durcit.

— Tu m'apprendras ou pas ?

— D'accord, dit Rojer en y réfléchissant. Mais je veux quelque chose en échange.

— J'ai beaucoup d'argent, lui assura l'Homme-rune.

Rojer rejeta cette idée d'un geste de la main.

— Je peux me procurer de l'argent si j'en ai besoin, dit-il. Ce que je veux a plus de valeur.

L'Homme-rune ne dit rien.

— Je veux voyager avec vous, ajouta Rojer.

Son interlocuteur secoua la tête.

— Hors de question, dit-il.

— On n'apprend pas le violon en une nuit. Il vous faudra des semaines pour jouer correctement et encore plus de temps pour charmer le chthonien le moins averti.

— Et qu'as-tu à y gagner ? demanda l'Homme-rune.

— De la matière pour mes histoires, de quoi remplir l'amphithéâtre du duc chaque soir, dit Rojer.

— Et elle ? demanda l'Homme-rune en désignant Leesha du menton.

Rojer considéra la Cueilleuse d'Herbes, sa poitrine se soulevant et s'abaissant doucement dans son sommeil, et l'homme comprit ce que signifiait ce regard.

— Elle m'a demandé de l'escorter chez elle, rien de plus, finit par dire Rojer.

— Et si elle te demande de rester ?

— Elle ne le fera pas, dit doucement Rojer.

— Ma route n'est pas un conte de Marko Errant, mon garçon. Je ne peux pas être ralenti par quelqu'un qui veut se cacher la nuit.

— J'ai mon violon, maintenant, dit Rojer avec plus de courage qu'il n'en ressentait. Je n'ai pas peur.

— Il te faudra plus que du courage, dit l'Homme-rune. Dans la nature, tu tues ou tu te fais tuer, et je ne parle pas seulement des démons.

Rojer se redressa et avala sa salive, la gorge serrée.

— Tous ceux qui essaient de me protéger finissent par en mourir, dit-il. Il est temps que j'apprenne à me protéger tout seul.

L'Homme-rune se pencha en arrière et considéra le jeune Jongleur.

— Viens avec moi, dit-il enfin en se levant.

— Hors du cercle ? demanda Rojer.

— Si tu n'en es pas capable, tu ne me sers à rien, dit l'Homme-rune.

Comme le Jongleur regardait autour de lui d'un air sceptique, il ajouta :

— Tous les chtoniens à des kilomètres à la ronde ont entendu ce que j'ai fait à leurs semblables. Je doute que nous en voyions d'autres ce soir.

— Et Leesha ? demanda Rojer en se levant doucement.

— Danseur de l'Aube la protégera au besoin. Viens.

Il sortit du cercle et disparut dans la nuit.

Rojer lâcha un juron, mais il attrapa son violon et suivit l'homme sur la route.



Rojer serrait fermement contre lui l'étui de son violon en avançant entre les arbres. Il avait d'abord voulu le sortir, mais l'Homme-rune lui avait fait comprendre, d'un geste, de s'en garder.

— Tu attirerais l'attention et ce n'est pas ce que nous cherchons, chuchota-t-il.

— Vous aviez dit que nous ne risquions pas de voir des chtoniens ce soir, répondit doucement Rojer.

Mais l'Homme-rune ne lui répondit pas et poursuivit son chemin dans les ténèbres avec autant d'assurance que s'il faisait jour.

— Où allons-nous ? demanda Rojer pour ce qui lui parut être la centième fois.

Ils montèrent une petite pente et l'Homme-rune s'allongea sur le ventre avant de désigner un

endroit en contrebas.

— Regarde, glissa-t-il à Rojer.

Au pied de la petite éminence, le Jongleur distingua un cheval et trois hommes de sa connaissance qui dormaient dans les limites étroites d'un cercle de voyage qu'il connaissait encore mieux.

— Les bandits, souffla Rojer.

Une vague d'émotion déferla sur lui – de la peur, de la colère et de l'impuissance – et il revit en esprit le supplice qu'ils leur avaient fait traverser, à Leesha et à lui. Le muet s'agita dans son sommeil et Rojer ressentit une pointe de panique.

— Je les traque depuis que je vous ai trouvés, dit l'Homme-rune. J'ai remarqué leur feu, ce soir, pendant que je chassais.

— Pourquoi m'avez-vous emmené ici ?

— Je me disais que tu aimerais pouvoir récupérer ton cercle.

Rojer le regarda.

— Si nous volons le cercle pendant qu'ils dorment, les chthoniens vont les tuer avant qu'ils puissent se rendre compte de ce qui leur arrive.

— Les démons sont peu nombreux, dit l'Homme-rune. Ils auront de meilleures chances de s'en sortir que vous.

— Quand bien même, qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai envie de me risquer à faire ça ? demanda Rojer.

— J'observe et j'écoute, dit l'homme. Je sais ce qu'ils t'ont fait... et ce qu'ils ont fait à Leesha.

Rojer resta silencieux un long moment.

— Ils sont trois, dit-il enfin.

— C'est la nature, dit l'Homme-rune. Si tu veux vivre en sécurité, retourne en ville.

Il cracha le dernier mot comme s'il s'agissait d'un juron.

Mais Rojer savait qu'il n'était pas plus en sécurité en ville. L'image de Jaycob s'écroulant par terre et le rire de Jasin lui revinrent aussitôt à l'esprit. Il aurait pu réclamer justice après l'attaque, mais il avait préféré s'enfuir. C'était toujours ce qu'il faisait : partir et laisser les autres mourir à sa place. Sa main chercha un talisman qui n'était plus là et il observa le feu en contrebas.

— Avais-je tort ? demanda l'Homme-rune. Nous retournons au campement ?

Rojer sentit sa gorge se serrer.

— Dès que j'aurai récupéré ce qui m'appartient, décida-t-il.



28

SECRETS

332 AR

Un doux hennissement réveilla Leesha. Elle ouvrit les yeux et vit Rojer en train de brosser la jument brune qu'elle avait achetée à Angiers. Pendant un instant, elle se prit à espérer que les deux derniers jours n'avaient été qu'un rêve.

Puis Danseur de l'Aube, l'étalon géant bien plus grand que la jument, apparut dans son champ de vision et tout lui revint alors en mémoire.

— Rojer, demanda-t-elle doucement, d'où vient mon cheval ?

Le Jongleur ouvrit la bouche pour répondre, mais l'Homme-rune arriva dans le campement à ce moment-là, avec deux petits lapins et une poignée de pommes.

— J'ai vu le feu de vos amis, expliqua-t-il, et je me suis dit que nous voyagerions plus vite si nous étions tous à cheval.

Leesha resta silencieuse un long moment, le temps de digérer la nouvelle. Une dizaine d'émotions se succédèrent en elle, la plupart indignes et répugnantes. Rojer et l'Homme-rune lui laissèrent du temps et elle leur en fut reconnaissante.

— Les avez-vous tués ? demanda-t-elle enfin.

Une partie d'elle, dépourvue d'émotion, voulait qu'il réponde oui, même si cela allait à l'encontre de tout ce en quoi elle croyait, de tout ce que Bruna lui avait appris.

L'Homme-rune la regarda dans les yeux.

— Non, dit-il. Je les ai fait fuir assez longtemps pour pouvoir voler le cheval, mais c'est tout.

Un soulagement immense la traversa. Leesha hocha la tête.

— Nous les signalerons au magistrat du duc dès qu'un Messenger passera par le Creux.

Sa couverture à herbes était roulée en boule et accrochée à la selle. Elle la détacha et l'examina, soulagée de trouver la plupart des bouteilles et des bourses intactes. Ils avaient fumé toute sa tamponelle, mais elle pouvait la remplacer facilement.

Après le petit déjeuner, Rojer monta la jument tandis que Leesha s'installa derrière l'Homme-rune sur Danseur de l'Aube. Ils avancèrent vite, car les nuages s'amassaient et la pluie menaçait.

Leesha avait l'impression qu'elle aurait dû avoir peur. Les bandits étaient vivants, plus loin sur la route. Elle se rappela le regard méchant de l'homme à la barbe noire et du rire bruyant de son camarade. Pire, elle se souvint du poids terrible et du violent désir aveugle du muet.

Elle aurait dû être effrayée, mais ne l'était pas. Plus encore que Bruna, l'Homme-rune lui procurait une sensation de sécurité. Il ne se fatiguait pas. Il n'avait pas peur. Et elle savait sans l'ombre d'un doute qu'on ne pourrait lui faire aucun mal tant qu'elle se trouvait sous sa protection.

Protection. Avoir besoin de protection était un sentiment étrange, comme tiré d'une autre vie. Elle se protégeait toute seule depuis si longtemps qu'elle avait oublié ce que cela faisait. Ses talents et son intelligence suffisaient à la préserver dans les endroits civilisés, mais ils n'étaient d'aucune efficacité dans la nature.

L'Homme-rune bougea sur sa selle et elle s'aperçut qu'elle était collée à lui, ses mains pressées autour de sa taille et la tête posée sur son épaule. Elle se recula, si gênée qu'elle ne remarqua pas tout de suite la main coincée dans une broussaille sur le bord de la route.

Lorsqu'elle l'avisa, elle se mit à hurler.

L'Homme-rune tira sur les rênes et Leesha tomba presque de cheval pour se précipiter vers la main. La Cueilleuse écarta les feuilles et eut le souffle coupé en s'apercevant qu'elle n'était pas reliée à un corps, mais qu'elle avait été arrachée par une morsure.

— Leesha, qu'est-ce que c'est ? cria Rojer en la rejoignant avec l'Homme-rune.

— Ils campaient près d'ici ? demanda Leesha en soulevant la main.

L'Homme-rune acquiesça.

— Emmenez-moi là-bas, ordonna-t-elle.

— Leesha, à quoi bon..., commença Rojer

Mais elle ne lui prêta pas la moindre attention, et ne quitta pas des yeux l'Homme-rune.

— Emmenez. Moi. Là. Bas, dit-elle.

L'Homme-rune hocha la tête puis planta un pieu auquel il attacha la jument.

— Surveillance, dit-il à Danseur de l'Aube.

Le cheval lui répondit en hennissant.

Ils trouvèrent le campement peu après, couvert de sang et de corps à moitié dévorés. Leesha leva son tablier pour se couvrir la bouche et lutter contre la puanteur. Rojer eut un haut-le-cœur et sortit de la clairière en courant.

Mais Leesha avait l'habitude de voir du sang.

— Il n'y en a que deux, dit-elle en examinant les restes avec des sentiments si mélangés qu'elle était encore incapable de les trier.

L'Homme-rune acquiesça.

— Il manque le muet, dit-il. Le géant.

— Oui, dit Leesha. Et le cercle aussi.

— Le cercle aussi, confirma l’Homme-rune quelques instants plus tard.



Les lourds nuages commençaient à s’amasser lorsqu’ils revinrent aux chevaux.

— Il y a une grotte de Messenger à quinze kilomètres de la route, dit l’Homme-rune. Si nous nous dépêchons et que nous sautons le repas, nous devrions y arriver avant la pluie. Nous pourrions nous y réfugier le temps que l’orage passe.

— L’homme qui tue les chthoniens à mains nues a peur d’un peu de pluie ? demanda Leesha.

— Si le nuage est assez épais, les chthoniens se lèveront plus tôt, dit l’Homme-rune.

— Depuis quand craignez-vous les chthoniens ? reprit Leesha.

— Se battre sous la pluie est stupide et dangereux, dit l’Homme-rune. La boue couvre les runes et rend le sol glissant.

Ils venaient à peine d’arriver dans la grotte lorsque l’orage éclata. Des trombes d’eau transformèrent la route en borbier et le ciel devint noir, illuminé de temps à autre par de violents éclairs. Le vent soufflait dans leur direction, accompagné par le vrombissement du tonnerre.

La majeure partie de l’entrée de la grotte était déjà protégée avec des symboles de puissance profondément gravés dans la pierre, et l’Homme-rune sécurisa aussitôt le reste en utilisant des pierres protégées trouvées dans une cachette.

Comme il l’avait prédit, quelques démons s’élevèrent en avance dans cette fausse nuit. L’air sinistre, il les regarda surgir des parties les plus sombres du bois, ravis d’avoir été libérés prématurément du Cœur. Les brefs éclairs de lumière faisaient ressortir leurs silhouettes sinueuses tandis qu’ils gambadaient sous la pluie.

Ils tentèrent d’entrer dans la grotte, mais les protections tinrent bon. Ceux qui s’aventuraient trop près le regrettaient, car ils étaient accueillis par les coups de lance de l’Homme-rune, qui était d’humeur maussade.

— Pourquoi êtes-vous tant en colère ? demanda Leesha en sortant des bols et des fourchettes de son sac pendant que Rojer s’efforçait d’allumer un petit feu.

— Qu’ils sortent la nuit est déjà une malédiction, cracha l’Homme-rune. Ils n’ont aucun droit sur le jour.

Leesha secoua la tête.

— Vous seriez plus heureux si vous acceptiez ce qui se passe, lui conseilla-t-elle.

— Je n’ai aucune envie d’être heureux.

— Tout le monde le désire, dit Leesha sur un ton moqueur. Où est la casserole ?

— Dans mon sac, dit Rojer. J’y vais.

— Inutile, dit Leesha en se levant. Occupe-toi du feu, je vais la chercher.

— Non ! cria le Jongleur en bondissant sur ses pieds.

Mais c'était trop tard. Le souffle coupé, la jeune femme sortait du sac de Rojer le cercle portatif.

— Mais..., balbutia-t-elle. Ils l'avaient pris !

Elle regarda Rojer et le vit se tourner vers l'Homme-rune. Elle l'observa à son tour et ne put rien lire dans l'ombre de sa capuche.

— Quelqu'un va-t-il m'expliquer ? demanda-t-elle.

— Nous... l'avons récupéré, dit Rojer d'une façon peu convaincante.

— Je vois bien que vous l'avez récupéré ! cria Leesha en jetant violemment au sol l'assemblage de corde et de plaques de bois. Mais comment ?

— Je l'ai pris en même temps que le cheval, dit soudain l'Homme-rune. Je ne voulais pas que cela pèse sur ta conscience, alors je ne t'ai rien dit.

— Vous l'avez volé ?

— *Ils* l'ont volé, corrigea l'Homme-rune. Je l'ai récupéré.

Leesha le regarda un long moment.

— Vous l'avez pris pendant la nuit, dit-elle doucement.

L'Homme-rune ne répondit pas.

— L'utilisaient-ils ? demanda Leesha, les dents serrées.

— La route est déjà assez dangereuse sans de tels hommes, répondit l'Homme-rune.

— Vous les avez assassinés.

Leesha fut surprise de constater qu'elle avait les larmes aux yeux. « Tu trouveras toujours pire que l'être humain le plus affreux qui existe en regardant par la fenêtre la nuit », lui avait dit son père. Personne ne méritait d'être jeté en pâture aux chthoniens. Pas même eux.

— Comment avez-vous pu ? demanda-t-elle.

— Je n'ai assassiné personne, dit l'Homme-rune.

— C'est tout comme !

L'homme haussa les épaules.

— Ils vous ont fait la même chose.

— En quoi cela le justifie-t-il ? cria Leesha. Regardez-vous ! Vous n'en avez rien à faire ! Deux hommes, au moins, sont morts et vous dormez sans problème ! Vous êtes un monstre !

Elle se jeta sur lui, prête à le frapper de ses poings, mais il lui attrapa les poignets et l'observa, impassible, tandis qu'elle se débattait.

— Qu'en avez-vous à faire ? demanda-t-il.

— Je suis une Cueilleuse d'Herbes ! J'ai prêté serment ! J'ai juré de guérir, mais vous, vous

n'avez juré que de tuer, dit-elle en lui jetant un regard froid.

Au bout d'un moment, l'envie de combattre la quitta et elle s'éloigna de lui.

— Vous vous moquez de ce que je suis, dit-elle en s'effondrant.

Elle contempla le sol de la grotte pendant plusieurs minutes, puis elle leva les yeux sur Rojer.

— Tu as dit « nous », l'accusa-t-elle.

— Quoi ? demanda le Jongleur en faisant semblant d'être troublé.

— Tout à l'heure, expliqua-t-elle. Tu as dit : « *Nous* l'avons récupéré. » Et le cercle était dans ton sac. Tu es allé avec lui ?

— Je..., dit-il pour gagner du temps.

— Ne me mens pas, Rojer ! tonna Leesha.

Le Jongleur baissa les yeux au sol. Au bout d'un moment, il acquiesça.

— Il a dit la vérité, avoua Rojer. Il n'a pris que le cheval. Pendant qu'ils étaient distraits, j'ai pris le cercle et tes herbes.

— Pourquoi ? demanda Leesha, d'une voix prête à se briser.

La déception qu'il percevait dans son ton lui fit l'effet d'un coup de couteau.

— Tu sais pourquoi, répondit Rojer d'un air sinistre.

— Pourquoi ? demanda de nouveau Leesha. Pour moi ? Pour mon honneur ? Dis-moi, Rojer. Dis-moi que tu as tué en mon nom !

— Il fallait qu'ils paient, dit fermement Rojer. Ils devaient payer pour ce qu'ils ont fait. C'était impardonnable.

Leesha partit d'un rire dépourvu de la moindre note d'humour.

— Tu crois que je ne le sais pas ? s'écria-t-elle. Tu crois que je me suis préservée vingt-sept ans pour m'offrir à un groupe de bandits ?

Le silence régna dans la grotte pendant un long moment. Un coup de tonnerre fendit l'air.

— Tu t'es préservée..., répéta Rojer.

— Oui, par le Cœur ! cria Leesha, des larmes de colère striant son visage. J'étais vierge ! Est-ce que cela justifie de jeter des hommes en pâture aux chthoniens ?

— Jeter en pâture ? répéta l'Homme-rune.

Leesha se retourna vers lui.

— Bien sûr que oui ! cria-t-elle. Je suis sûre que vos amis les démons ont été ravis de votre petit cadeau. Rien ne leur fait plus plaisir que d'avoir des humains à tuer. Nous sommes si peu nombreux que c'est un présent rare !

L'Homme-rune écarquilla les yeux et la lumière du feu se refléta dans ses pupilles. Leesha ne lui avait jamais vu une expression aussi humaine et cette vision lui fit momentanément oublier sa colère. Il semblait véritablement terrifié et il s'écarta d'eux pour gagner l'entrée de la grotte.

Juste à ce moment-là, un chtonien se jeta contre le maillage et un éclair de lumière argentée éclaira la caverne. L'Homme-rune tournoya vers lui et lui adressa un cri tel que Leesha n'avait jamais entendu, mais qu'elle reconnut tout de même. C'était une vocalisation de ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle avait été clouée au sol, lors de cette horrible matinée sur la route.

L'Homme-rune ramassa vivement une de ses lances et la projeta sous la pluie. Une explosion magique retentit lorsqu'elle toucha un démon et l'envoya dans la boue.

— Soyez maudits ! tonna l'Homme-rune en arrachant sa robe et en bondissant sous la pluie. J'avais juré de ne rien vous donner ! Rien du tout !

Il bondit sur le dos d'un démon de bois et l'écrasa au sol. Les grosses runes sur sa poitrine s'embrasèrent et le chtonien prit feu malgré la pluie. D'un coup de pied, il rejeta au loin la créature.

— Combattez-moi ! exigea l'Homme-rune, s'adressant aux autres monstres, en plantant ses pieds dans la boue.

Les chtoniens s'exécutèrent et bondirent vers lui, griffes et dents en avant, mais l'homme se battait lui-même comme un démon et ses adversaires furent balayés telles des feuilles d'automne dans le vent.

Des profondeurs de la grotte, Danseur de l'Aube, entraîné à lutter aux côtés de son maître, hennit et tira sur son entrave. Rojer alla calmer l'animal en regardant Leesha, troublé.

— Il ne peut pas tous les affronter, dit Leesha. Pas dans la boue.

La plupart des runes de l'homme étaient déjà maculées de terre.

— Il cherche à mourir, reprit-elle.

— Que faire ? demanda Rojer.

— Ton violon ! cria Leesha. Fais-les fuir !

Rojer secoua la tête.

— Le vent et le tonnerre me couvriraient, dit-il.

— Nous ne pouvons pas le laisser se tuer ! lui cria Leesha.

— Tu as raison, convint Rojer.

Il s'approcha des armes de l'Homme-rune et prit une lance légère et le bouclier protégé. Comprenant ce qu'il avait en tête, Leesha alla l'arrêter, mais il sortit de la grotte avant qu'elle puisse l'atteindre et se précipita vers l'Homme-rune.

Un démon des flammes cracha du feu sur Rojer, mais le jet grésilla sous la pluie et n'alla pas loin. Le chtonien sauta sur lui, mais il leva le bouclier protégé qui repoussa la créature. Concentré sur ce qui se passait devant lui, il ne remarqua pas l'autre démon des flammes, derrière lui, avant qu'il soit trop tard. Le chtonien bondit, mais l'Homme-rune attrapa le démon de un mètre de haut en l'air et le projeta, sa chair grésillant à son contact.

— Rentre ! ordonna l'homme.

— Pas sans vous ! répliqua Rojer.

Les cheveux roux trempés et collés à son visage, il plissait les yeux face au vent et à la pluie, mais il faisait face à l'Homme-rune avec fermeté, sans reculer d'un pouce.

Des démons de bois leur sautèrent dessus, mais l'Homme-rune se laissa tomber dans la boue en balayant les jambes de Rojer. En s'effondrant, le Jongleur esquiva involontairement les crocs de son agresseur, qui fut frappé au dos par les poings protégés de l'Homme-rune. D'autres créatures arrivaient, attirées par les éclairs de lumière et les bruits des combats. Elles étaient trop nombreuses pour les combattre.

L'Homme-rune avisa Rojer allongé dans la boue et la folie quitta son regard. Il tendit une main et le Jongleur la saisit. Ils foncèrent ensemble vers la grotte.



— Qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? demanda Leesha en attachant le dernier pansement. À tous les deux !

Rojer et l'Homme-rune, enveloppés dans des couvertures près du feu, ne dirent rien pendant qu'elle les réprimandait. Au bout de quelques minutes, elle finit par s'arrêter et prépara un bouillon chaud avec des herbes et des légumes avant de leur en tendre chacun un bol, sans dire un mot.

— Merci, dit doucement Rojer, le premier mot qu'il prononçait depuis son retour dans la grotte.

— Je suis toujours en colère contre toi, dit Leesha sans le regarder dans les yeux. Tu m'as menti.

— Non, protesta Rojer.

— Tu m'as caché des choses. C'est pareil.

Rojer l'observa quelques instants.

— Pourquoi as-tu quitté le Creux du Coupeur ? demanda-t-il.

— Quoi ? dit Leesha. Ne change pas de sujet.

— Si ces gens sont importants pour toi, au point que tu es prête à tout risquer, à tout endurer pour rentrer chez toi, reprit Rojer, pourquoi es-tu partie ?

— Pour mes études..., commença Leesha.

Rojer secoua la tête.

— Je sais reconnaître quelqu'un qui fuit les problèmes, Leesha, dit-il. Il y a autre chose que tu ne me dis pas.

— Je ne vois pas en quoi ça te regarde.

— Peut-être parce que je suis en train d'attendre la fin d'un orage dans une grotte cernée par des chtoniens, au milieu de nulle part ? demanda Rojer.

Leesha le regarda pendant un long moment, puis elle poussa un soupir, lasse de l'affronter.

— J'imagine que tu en entendras parler bientôt, dit-elle. Les habitants du Creux du Coupeur n'ont

jamais été très bons pour garder des secrets.

Elle leur raconta tout. Elle n'en avait pas eu l'intention, mais la grotte froide et humide se transforma en une sorte de confessionnal, et lorsqu'elle eut commencé son histoire, les mots sortirent tout seuls : sa mère, Gared, les rumeurs, sa fuite chez Bruna, sa vie de paria. L'Homme-rune se pencha en avant et ouvrit la bouche en entendant parler du feu démoniaque liquide de Bruna, mais il la referma et se redressa, préférant ne pas l'interrompre.

— Voilà, dit finalement Leesha. J'avais espéré rester à Angiers, mais il semblerait que le Créateur ait d'autres projets.

— Tu mérites mieux que ça, dit l'Homme-rune.

Leesha hocha la tête en le regardant.

— Pourquoi êtes-vous sorti ? demanda-t-elle doucement en pointant le menton vers l'entrée de la grotte.

L'Homme-rune s'affaissa en regardant fixement ses genoux.

— J'ai rompu un serment, dit-il.

— C'est tout ?

Il leva les yeux vers elle et, pour une fois, elle ne vit pas les tatouages sur son visage, mais seulement son regard qui la transperçait.

— J'avais juré de ne jamais rien leur donner, dit-il. Même pour sauver ma propre vie. Mais au lieu de cela, je leur ai offert tout ce qui me rendait humain.

— Vous ne leur avez rien donné, dit Rojer. C'est moi qui ai pris le cercle.

Les mains de Leesha se serrèrent autour de son bol, mais elle ne dit rien. L'Homme-rune secoua la tête.

— Je t'ai aidé, dit-il. Je savais ce que tu éprouvais. Te les donner revenait à les donner aux chthoniens.

— Ils auraient continué à écumer la route, dit Rojer. Le monde est meilleur sans eux.

L'Homme-rune acquiesça.

— Mais ce n'est pas une raison pour les jeter en pâture aux démons, dit-il. J'aurais pu tout aussi facilement prendre le cercle – voire même les tuer – face à face, en plein jour.

— Alors, vous êtes sorti ce soir parce que vous vous sentiez coupable, dit Leesha. Pourquoi le faites-vous, d'habitude ? Pourquoi combattre ainsi les chthoniens ?

— Au cas où vous ne l'aviez pas remarqué, répondit l'Homme-rune, les chthoniens sont en guerre contre nous depuis des siècles. Est-ce un mal de riposter ?

— Vous vous prenez donc pour le Libérateur ? demanda Leesha.

L'Homme-rune fronça les sourcils.

— L'attente du Libérateur a paralysé l'humanité pendant trois cents ans, dit-il. Ce n'est qu'un mythe. Il ne viendra pas ; il est temps que les gens s'en rendent compte et se relèvent seuls.

— Les mythes ont du pouvoir, dit Rojer. Ne les rejetez pas si vite.

— Depuis quand as-tu la foi ? demanda Leesha.

— Je crois en l'espoir. J'ai été Jongleur toute ma vie et si j'ai appris une chose en vingt-trois ans, c'est que les histoires qui font pleurer les gens, celles dont ils se souviennent, sont celles qui offrent de l'espoir.

— Vingt, dit brusquement Leesha.

— Quoi ?

— Tu m'as dit que tu avais vingt ans.

— Vraiment ?

— Tu ne les as même pas, hein ? demanda-t-elle.

— Si ! insista Rojer.

— Je ne suis pas idiote, Rojer, dit Leesha. Je ne te connais que depuis trois mois et tu as grandi de trois centimètres pendant cette période. Cela n'arrive pas à vingt ans. Quel âge as-tu ? Seize ans ?

— Dix-sept ! lança Rojer sur un ton hargneux avant de jeter son bol, renversant ce qui restait de bouillon à l'intérieur. T'es contente ? Tu avais raison de dire à Jizell que tu étais presque assez âgée pour être ma mère.

Leesha le considéra. Elle ouvrit la bouche pour lancer une réplique cinglante, mais la referma.

— Je suis désolée, dit-elle à la place.

— Et vous, Homme-rune ? demanda Rojer en se tournant vers lui. Ajoutez-vous « trop jeune » à la liste des raisons pour lesquelles je ne devrais pas voyager avec vous ?

— Je suis devenu un Messenger à dix-sept ans, répondit l'homme, et je voyageais déjà avant.

— Et quel âge a l'Homme-rune ? demanda Rojer.

— L'Homme-rune est né dans le désert krasien il y a quatre étés, répondit-il.

— Et l'homme sous les runes ? demanda Leesha. Quel âge avait-il lorsqu'il est mort ?

— Peu importe le nombre d'étés qu'il avait, répondit l'Homme-rune. C'était un enfant naïf et stupide, qui rêvait trop.

— C'est pour ça qu'il devait mourir ? demanda Leesha.

— Il a été tué. Et oui.

— Comment s'appelait-il ? demanda doucement la jeune femme.

L'Homme-rune resta silencieux un long moment.

— Arlen, finit-il par dire. Il s'appelait Arlen.



DANS LA LUMIÈRE QUI PRÉCÈDE L'AUBE

332 AR

Lorsque l'Homme-rune se réveilla, l'orage avait cessé pour un temps, mais des nuages gris plombaient le ciel, annonçant encore de la pluie. Il embrassa du regard l'intérieur de la grotte, ses yeux protégés perçant facilement l'obscurité, et distingua les deux chevaux et le Jongleur endormi. Leesha, en revanche, n'était pas là.

Il était encore tôt : la fausse lumière qui précédait le véritable lever du soleil. La plupart des chthoniens étaient vraisemblablement retournés depuis longtemps vers le Cœur, mais à cause des nuages noirs, il était impossible d'en être sûr. Il se leva et arracha les pansements que lui avait posés Leesha la veille au soir. Toutes les blessures étaient guéries.

La trace de la Cueilleuse d'Herbes était facile à suivre dans la boue épaisse et il la trouva non loin, agenouillée par terre, en train de ramasser des plantes. Elle avait remonté ses jupons bien au-dessus de ses genoux afin d'éviter de les salir et la vue de ses douces cuisses blanches le fit rougir. Dans la lumière qui précédait l'aube, elle était magnifique.

— Tu ne devrais pas être dehors, dit-il. Le soleil n'est pas encore levé. Ce n'est pas sûr.

Leesha le regarda et sourit.

— Êtes-vous le mieux placé pour me faire la leçon à ce sujet ? demanda-t-elle en haussant un sourcil. De plus, reprit-elle alors qu'il ne répondait pas, quel démon pourrait me faire du mal alors que vous êtes là ?

L'Homme-rune haussa les épaules et s'accroupit à côté d'elle.

— De la tamponelle ? demanda-t-il.

Leesha hocha la tête et leva devant ses yeux la plante aux feuilles rugueuses et aux grappes de bourgeons épais.

— Fumée à la pipe, elle détend les muscles et produit un effet euphorisant. Mélangée à de la durante, je peux en faire une potion de sommeil assez forte pour endormir un lion en colère.

— Cela marcherait sur un démon ? demanda l'Homme-rune.

Leesha fronça les sourcils.

— Vous ne pensez jamais à autre chose ?

L'Homme-rune parut blessé.

— Ne va pas croire que tu me connais, dit-il. Je tue des chthoniens, oui, et grâce à cela, j'ai vu des endroits dont aucun homme vivant ne se souvient. Devrais-je te réciter la poésie que j'ai traduite du rusk ancien ? Te reproduire les peintures qui ornent les murs de Soleil d'Anoch ? Te parler des machines de l'ancien monde, qui pouvaient faire le travail de vingt hommes ?

Leesha posa une main sur son bras et il se tut.

— Je suis désolée, dit-elle. Je n'aurais pas dû vous juger. Je sais ce que signifie la conservation des connaissances de l'ancien monde.

— Ce n'est pas grave, dit l'Homme-rune.

— Tout de même, c'était injuste de ma part. Pour répondre à votre question, je n'en sais vraiment rien. Les chthoniens mangent et défèquent, ils devraient donc pouvoir être drogués. Ma maîtresse disait que les Cueilleuses d'Herbes d'autrefois avaient payé un lourd tribut dans la guerre démoniaque. J'ai de la durante, je pourrai préparer de la potion lorsque nous arriverons au Creux du Coupeur, si vous voulez.

L'Homme-rune acquiesça avec enthousiasme.

— Peux-tu aussi me préparer autre chose ? demanda-t-il.

Leesha poussa un soupir.

— Je me demandais quand vous poseriez la question, dit-elle. Je ne vous ferai pas de feu démoniaque liquide.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne faut pas confier les secrets du feu aux hommes, expliqua Leesha en se tournant face à lui. Si je vous le donne, vous vous en servirez, même s'il doit consumer la moitié du monde.

L'Homme-rune la regarda fixement et ne répondit pas.

— Et de toute façon, pourquoi en avez-vous besoin ? demanda-t-elle. Vous avez déjà des pouvoirs qui dépassent ceux que pourraient vous offrir quelques herbes et potions.

— Je suis juste un homme qui...

— Foutaises, par la nuit ! l'interrompit-elle. Vos blessures guérissent en quelques minutes et vous pouvez courir aussi vite qu'un cheval pendant une journée entière, sans vous essouffler. Vous envoyez voler des démons de bois comme s'il s'agissait d'enfants et vous voyez dans le noir comme en plein jour. Vous n'êtes pas « juste » quelque chose.

L'Homme-rune sourit.

— On ne peut rien te cacher, dit-il.

La façon dont il prononça cette phrase fit frissonner Leesha.

— Vous avez toujours été comme ça ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— C'est à cause des runes, expliqua-t-il. Elles fonctionnent en rétroaction. Tu connais ce mot ?

Leesha hocha la tête.

— On le trouve dans les livres sur la science de l'ancien monde, dit-elle.

L'Homme-rune grogna.

— Les chthoniens sont des créatures magiques, dit-il. Les runes défensives détournent un peu de leur magie et l'utilisent pour former une barrière. Plus les démons attaquent énergiquement, plus ils sont repoussés. Les runes offensives marchent de la même façon et affaiblissent la carapace des chthoniens tout en donnant de la puissance au coup. Les objets inanimés ne peuvent pas garder cette charge bien longtemps et elle se dissipe. Mais pour une raison ou pour une autre, chaque fois que je frappe un démon, ou qu'un d'entre eux me touche, j'absorbe une partie de sa force.

— J'ai senti un picotement, le premier soir, quand j'ai touché votre peau, dit Leesha.

L'Homme-rune acquiesça.

— Lorsque j'ai protégé ma peau, il n'y a pas que mon apparence qui est devenue... inhumaine.

Leesha secoua la tête et prit le visage de l'homme entre ses mains.

— Ce ne sont pas nos corps qui font de nous des humains, chuchota-t-elle. Vous pouvez retrouver votre humanité, il suffit de le vouloir.

Elle approcha son visage du sien et l'embrassa doucement.

Au début, il se raidit, mais la surprise passée, il lui rendit son baiser. Elle ferma les yeux et lui ouvrit la bouche, ses mains caressant sa douce tête rasée. Elle ne sentait pas les runes, mais seulement sa chaleur et ses cicatrices.

Nous avons tous les deux des cicatrices, pensa-t-elle. Les siennes sont simplement visibles par tous.

Elle se pencha en arrière et l'entraîna avec elle.

— Nous allons être couverts de boue, la prévint-il.

— Nous le sommes déjà, dit-elle en tombant sur le dos et en le laissant venir sur elle.



Le sang battait aux tempes de Leesha tandis que l'Homme-rune l'embrassait. Elle fit courir ses mains sur ses muscles épais et écarta les jambes avant de coller ses hanches contre celles de l'homme.

Que ce soit ma première fois, pensa-t-elle. Ces hommes sont morts et il peut aussi effacer la marque qu'ils ont laissée sur moi. Je fais cela parce que je l'ai choisi.

Mais elle avait peur. *Jizell avait raison, se dit-elle. Je n'aurais jamais dû attendre si longtemps. Je ne sais pas quoi faire. Tout le monde croit que je sais ce qu'il faut faire, mais ce n'est pas vrai et il va s'attendre que je sache parce que je suis une Cueilleuse d'Herbes...*

Oh, Créateur, et si je ne lui donne pas de plaisir ? s'inquiéta-t-elle. Et s'il le répète ?

Elle s'efforça de ne plus penser à ça. *Il ne le dira jamais. Voilà pourquoi il faut que ce soit lui. Cela ne peut-être que lui. Il est comme moi. Un paria. Il a emprunté la même voie.*

Elle tâtonna dans la robe de l'homme, défit le pagne qu'il portait en dessous et l'enleva. Il poussa un gémissement lorsqu'elle prit son sexe dans sa main et qu'elle l'attira.

Il sait que je suis vierge, se rappela-t-elle en remontant ses jupons. Il est dur et je suis mouillée, qu'y a-t-il d'autre à savoir ?

— Et si je te mets enceinte ? chuchota-t-il.

— J'aimerais que tu le fasses, lui répondit-elle en l'introduisant en elle.

Qu'y a-t-il d'autre à savoir ? pensa-t-elle encore avant de cambrer le dos de plaisir.



La surprise frappa l'Homme-rune lorsque Leesha l'embrassa. Quelques secondes auparavant, il admirait ses cuisses, mais il n'aurait jamais osé rêver qu'elle puisse partager son attirance. Elle, ni aucune autre femme.

Il se raidit momentanément, mais, comme toujours lorsqu'il était pris au dépourvu, son corps prit le dessus : il enveloppa la jeune femme dans une forte étreinte et lui rendit goulûment son baiser.

Depuis combien de temps ne l'avait-on pas embrassé ? Combien d'années s'étaient écoulées depuis cette nuit où il avait raccompagné Mery, qui lui avait dit qu'elle ne pourrait jamais être la femme d'un Messenger ?

Leesha tâtonna dans sa robe et il comprit qu'elle cherchait à aller plus loin qu'il était jamais allé. La peur s'empara de lui, un sentiment inhabituel. Il ne savait vraiment pas quoi faire, ou comment donner du plaisir à une femme. S'attendait-elle qu'il possède l'expérience qui lui manquait ? Espérait-elle que ses talents de combattant allaient s'étendre jusque dans ces circonstances ?

Après tout, peut-être serait-ce le cas : en effet, pendant que ces pensées se bousculaient dans son cerveau, son corps poursuivit de son côté, obéissant aux instincts enracinés dans chaque être vivant depuis la nuit des temps. Des instincts semblables à ceux qui l'appelaient au combat.

Mais il ne s'agissait pas d'une bataille. C'était autre chose.

Est-ce la bonne ? Cette idée résonna dans sa tête.

Pourquoi elle et non Renna ? S'il était devenu quelqu'un d'autre, il serait marié depuis à peu près quinze ans et élèverait une tripotée d'enfants. Une image s'imposa à son esprit, et ce n'était pas la première fois : c'était Renna, ou plutôt celle à qui elle devait ressembler à présent, à l'apogée de sa féminité et lui appartenant à lui seul.

Pourquoi elle et non Mery ? Mery qu'il aurait épousée si elle avait accepté de devenir femme de Messenger. Il se serait attaché à Miln par amour, exactement comme Ragen. Il aurait mieux vécu s'il

avait épousé Mery. Il s'en rendait compte, à présent. Ragen avait eu raison. Il avait Elissa...

Une image d'Elissa traversa son esprit pendant qu'il défaisait le haut de la robe de Leesha, dévoilant sa douce poitrine. Il revoyait Elissa sortir un sein pour nourrir Marya. Arlen avait espéré, un instant, être à la place de l'enfant et pouvoir le sucer. Il en avait eu honte après coup, mais cette image lui était restée en tête.

Leesha était-elle celle qui lui était destinée ? Une telle chose existait-elle ? Une heure auparavant, cette idée l'aurait fait rire, mais, maintenant, il contemplait Leesha, si belle et si enthousiaste, si compréhensive de sa vraie nature. Elle comprendrait s'il se montrait maladroit, s'il ne savait pas où la toucher ou comment la caresser. Un coin boueux dans la lumière précédant l'aube n'était pas un lit marital, mais à cet instant, cela lui semblait mieux qu'un matelas de plume dans la demeure de Ragen.

Mais le doute le tenaillait.

Lorsqu'il risquait sa peau, la nuit, il n'avait rien à perdre : personne ne le pleurerait. S'il mourait, il ne remplirait même pas une seule bouteille de larmes. Mais pouvait-il prendre des risques si Leesha l'attendait à l'abri ? Abandonnerait-il le combat, deviendrait-il comme son père ? Prendrait-il tant l'habitude de se cacher qu'il ne pourrait plus défendre les siens ?

« Les enfants ont besoin de leur père », avait-il entendu dire Elissa.

— Et si je te mets enceinte ? chuchota-t-il entre deux baisers sans savoir quelle réponse il avait envie d'entendre.

— J'aimerais que tu le fasses, lui répondit-elle en chuchotant.

Elle l'attira vers elle, menaçant de mettre en pièces tout son univers, mais elle offrait quelque chose de plus et il s'en empara.

Puis il la pénétra et il eut l'impression de se retrouver.



Pendant un instant, il n'y eut rien d'autre au monde que leurs battements de cœur et leurs peaux glissant l'une contre l'autre ; dès que leurs esprits abandonnèrent, leurs corps surent comment s'y prendre. La robe de l'homme vola sur le côté. Les jupons de Leesha se chiffonnèrent autour de sa taille. Les deux amants se tortillèrent et grognèrent dans la boue sans penser à rien d'autre qu'à leur partenaire.

Jusqu'à ce que le démon de bois attaque.

Le chthonien les avait traqués en silence, attiré par leurs bruits bestiaux. Il savait que l'aube approchait, que le soleil tant haï allait bientôt se lever, mais la vision de tant de peau nue avait éveillé sa faim et il bondit en avant, dans l'espoir de retourner vers le Cœur avec du sang chaud sur les griffes et de la chair fraîche entre les crocs.

Le démon frappa durement le dos nu de l'Homme-rune. Les runes s'y embrasèrent, repoussant le chthonien et faisant cogner les têtes des amants l'une contre l'autre.

Agile et nullement découragé, le démon de bois se remit sur pied rapidement et se ramassa avant de frapper le sol et bondir de nouveau. Leesha cria, mais l'Homme-rune se retourna et attrapa les griffes antérieures de la créature de ses mains protégées. Il pivota et utilisa l'élan du démon pour le projeter dans la boue.

Sans hésiter, il s'écarta de Leesha et profita de son avantage. Il était nu, mais cela ne signifiait rien. Il se battait nu depuis qu'il s'était peint le corps pour la première fois.

Il fit un tour sur lui-même et enfonça son talon dans la mâchoire du chtonien. La magie ne s'embrasa pas, car la rune était couverte de boue, mais grâce à la force surhumaine de l'Homme-rune, le démon sentit le coup, aussi puissant que si Danseur de l'Aube l'avait frappé. La créature tituba en arrière et son adversaire s'avança en rugissant, parfaitement conscient des dégâts que le monstre pourrait faire s'il lui laissait le temps de se reprendre.

Avec ses deux mètres cinquante, le chtonien était grand pour sa race ; sans la magie, l'Homme-rune était surclassé. Il donna des coups de poing, de pied et de coude, mais la boue le recouvrait presque entièrement et la plupart de ses runes étaient inactives. La carapace dure comme de l'écorce lui écorchait la peau et ses frappes n'avaient aucun effet durable.

Le chtonien tourna sur lui-même et envoya un coup de queue dans le ventre de l'Homme-rune, lui coupant le souffle et l'envoyant à terre. Leesha cria de nouveau et le bruit attira l'attention du démon. Il se jeta sur elle en hurlant.

L'Homme-rune se précipita derrière le chtonien et saisit sa cheville noueuse juste avant qu'il atteigne Leesha. Il tira de toutes ses forces pour faire trébucher le démon et ils luttèrent frénétiquement dans la boue. Finalement, l'Homme-rune parvint à caler sa jambe sous l'aisselle du monstre et autour de sa gorge, puis à la bloquer avec son autre jambe pour serrer. Des deux mains, il tint une de ses jambes tendues pour empêcher le démon de se lever.

Le chtonien s'agita et chercha à le griffer, mais l'Homme-rune avait une prise sur la créature, à présent, et elle ne pouvait pas s'échapper. Ils roulèrent un long moment, leurs corps intriqués, avant que le soleil trouve une brèche dans les nuages et apparaisse à l'horizon. La peau en écorce se mit à fumer et le démon s'agita plus encore. L'Homme-rune resserra sa prise.

Encore quelques instants...

Puis il se passa quelque chose d'inattendu. Le monde autour de lui sembla devenir brumeux, perdre de sa substance. Il sentit que le sol l'attirait, et le démon et lui commencèrent à plonger.

Une voie s'ouvrit à ses sens et le Cœur l'appela.

L'horreur et la répugnance s'emparèrent de lui tandis que le chtonien l'attirait dans les profondeurs. Le démon était encore tangible contre lui, même si le reste du monde n'était plus qu'une ombre. Il leva les yeux et vit le précieux soleil s'évanouir.

Il s'accrocha à cette vision comme à une planche de salut, relâcha sa prise et tracta le démon par la jambe pour le ramener vers la lumière. Le chtonien combattit farouchement, mais la terreur donna à l'Homme-rune de nouvelles forces et, poussant un cri qui n'émit aucun son, il remonta la créature à la surface.

Le soleil les y accueillit, brillant et sacré, et l'Homme-rune se sentit redevenir tangible alors que la créature prenait feu. Elle griffa le sol, mais il la maintenait avec force.

Lorsqu'il relâcha enfin le corps calciné, il était en sang. Leesha courut vers lui, mais il la repoussa, encore ébranlé par la terreur. Comment pouvait-il trouver un chemin vers le Cœur ? Était-il devenu un chthonien ? À quel genre de monstre sa semence impure pourrait donner naissance ?

— Tu es blessé, fit-elle remarquer en revenant vers lui.

— Je guérirai, dit-il en s'écartant.

La douce voix aimante avec laquelle il parlait quelques minutes auparavant avait repris le ton froid et monocorde de l'Homme-rune. D'ailleurs, les plus petites de ses plaies et de ses coupures formaient déjà des croûtes.

— Mais, protesta Leesha, et... ?

— J'ai fait un choix il y a longtemps et j'ai choisi la nuit, dit l'Homme-rune. Pendant un instant j'ai cru que je pourrais revenir dessus, mais... (Il secoua la tête.) Il n'y a pas de retour en arrière possible, maintenant.

Il ramassa sa robe et se dirigea vers le petit ruisseau d'eau froide pour nettoyer ses blessures.

— Que le Cœur t'emporte ! cria Leesha dans son dos. Toi et ta folle obsession !



30

PESTE

332 AR

Rojer était encore endormi lorsqu'ils revinrent. Ils changèrent leurs habits boueux en silence, dos à dos, puis Leesha secoua Rojer pour le réveiller pendant que l'Homme-rune sellait les chevaux. Ils mangèrent leur petit déjeuner froid en silence, et le soleil n'avait pas beaucoup avancé dans le ciel quand ils prirent la route. Rojer chevauchait derrière Leesha sur sa jument et l'Homme-rune seul sur son étalon.

— On n'aurait pas déjà dû croiser un Messager se dirigeant vers le nord ? demanda Rojer.

— C'est vrai, dit Leesha.

Elle regarda la route devant et derrière eux, inquiète. L'Homme-rune haussa les épaules.

— Nous atteindrons le Creux du Coupeur à midi, dit-il. Je vous y déposerai, puis je partirai.

Leesha acquiesça.

— Je crois que c'est le mieux, dit-elle.

— Juste comme ça ? demanda Rojer.

L'Homme-rune inclina la tête sur le côté.

— Tu t'attendais à plus, Jongleur ?

— Après tout ce que nous avons traversé ? Par la nuit, oui ! cria Rojer.

— Désolé de te décevoir, répondit l'Homme-rune. Mais des affaires m'attendent.

— Que le Créateur te préserve de passer une nuit sans tuer quoi que ce soit, marmonna Leesha.

— Mais, et ce dont nous avons discuté ? insista Rojer. Je devais voyager avec vous ?

— Rojer ! s'écria Leesha.

— J'ai décidé qu'il s'agissait d'une mauvaise idée, lui dit l'Homme-rune avant de jeter un coup d'œil à la jeune femme. Si ta musique ne peut pas tuer les démons, elle ne me sert à rien. Je m'en sortirai mieux tout seul.

— Je suis entièrement d'accord, ajouta Leesha.

Rojer lui jeta un regard mauvais et les joues de la Cueilleuse s'empourprèrent. Il ne méritait pas

cela, elle le savait, mais elle ne pouvait pas le réconforter ou lui expliquer alors qu'elle était elle-même en train de retenir ses larmes.

Elle avait vu la vraie nature de l'Homme-rune. Même si elle avait espéré le contraire, elle avait su que son cœur ne resterait pas ouvert bien longtemps et qu'ils n'auraient peut-être qu'un instant. Mais, oh ! comme elle avait désiré cet instant ! Elle avait voulu être en sécurité dans ses bras et le sentir en elle. Elle se frotta le ventre d'un air absent. S'il l'avait fécondée et qu'elle s'était retrouvée enceinte, elle aurait aimé l'enfant sans jamais se poser plus de questions sur le père. Mais à présent... il y avait assez de feuilles de pomm dans ses réserves pour ce qui devait être fait.

Ils chevauchèrent en silence, dans une froideur palpable. Ils prirent bientôt un virage et aperçurent le Creux du Coupeur.

Même à cette distance, ils virent que le village n'était plus qu'une ruine fumante.



Roger s'accrocha fermement alors qu'il rebondissait sur la selle. Leesha était partie au galop en voyant la fumée et l'Homme-rune s'était élancé à sa suite. Malgré l'humidité ambiante, les incendies brûlaient toujours sans relâche au Creux du Coupeur et des volutes de fumée noire et graisseuse s'élevaient dans les airs. La ville était dévastée et Roger revit alors la destruction de Pontrivière. Haletant, il porta la main à sa poche secrète avant de se rappeler que son talisman était cassé et perdu. Le cheval eut une foulée brusque et Roger posa une main contre la taille de Leesha pour ne pas être éjecté.

Au loin, on voyait des survivants qui erraient comme des fourmis.

— Pourquoi ne combattent-ils pas le feu ? demanda Leesha.

Roger se contenta de s'accrocher, sans répondre.

Ils ne s'arrêtèrent qu'en arrivant dans le village et contemplèrent la dévastation d'un air hébété.

— Certaines brûlent depuis des jours, remarqua l'Homme-rune en désignant du menton les restes de maisons autrefois douillettes.

Effectivement, la plupart des bâtiments n'étaient plus que des ruines carbonisées qui fumaient à peine, alors que d'autres s'étaient déjà transformés en cendres froides. La taverne de Smitt, le seul édifice de la ville comprenant un étage, s'était effondrée sur elle-même, et certaines de ses poutres brûlaient encore. Il manquait le toit ou un mur à d'autres bâtiments.

En chevauchant plus avant dans le village, Leesha regarda les visages couverts de suies ou de larmes et reconnut chacun d'entre eux. Ils étaient tous trop préoccupés par leur propre peine pour remarquer le petit groupe qui passait. Elle se mordit la lèvre pour ne pas pleurer.

Au centre du village, les habitants avaient rassemblé les morts. À cette vue, Leesha sentit son cœur se serrer : il y avait au moins une centaine de cadavres, et ils n'étaient pas même recouverts par des draps. Le pauvre Niklas. Saira et sa mère. Le Confesseur Michel. Steave. Des enfants qu'elle n'avait jamais vus et des anciens qu'elle connaissait depuis sa naissance. Certains étaient brûlés et d'autres

déchiquetés par les démons, mais la majorité n'avait aucune marque. Tués par la fièvre.

Mairy était agenouillée près du charnier et pleurait au-dessus d'un petit cadavre. Leesha sentit sa gorge se serrer, mais parvint tout de même à descendre de cheval et à s'approcher pour poser une main sur l'épaule de Mairy.

— Leesha ? demanda Mairy sans trop y croire.

Quelques instants plus tard, elle se releva d'un bond et serra fort la Cueilleuse d'Herbes dans ses bras, sans parvenir à cesser de pleurer.

— C'est Elga, dit Mairy en parlant de sa plus jeune fille, âgée d'à peine deux ans. Elle... elle est partie !

Leesha lui rendit son étreinte et, ne sachant que dire, chantonna des sons réconfortants. D'autres la remarquèrent, mais restèrent à une distance respectueuse, le temps que Mairy évacue sa peine.

— Leesha, chuchotèrent-ils. Leesha est revenue. Loué soit le Créateur.

Mairy parvint enfin à se reprendre. Elle tira sur ton tablier sale et couvert de boue et s'en servit pour essuyer ses larmes.

— Que s'est-il passé ? demanda doucement Leesha.

Mairy la regarda, les yeux écarquillés, et se remit à pleurer. Prise de tremblements, elle ne parvenait pas à parler.

— La peste, dit une voix familière.

Leesha se retourna et vit arriver Jona, qui s'appuyait lourdement sur une canne. Sa robe de Confesseur avait été découpée pour dévoiler une jambe équipée d'une attelle au niveau du mollet, ainsi que des bandages fermement serrés et tachés de sang. Leesha le prit dans ses bras et jeta un regard éloquent à la jambe.

— Je me suis cassé le tibia, dit-il avec un geste dédaigneux de la main. Vika s'en est occupée. (Son visage s'assombrit.) C'est une des dernières choses qu'elle ait faites avant de succomber.

Leesha écarquilla les yeux.

— Vika est morte ? demanda-t-elle, choquée.

Jona secoua la tête.

— Pas encore tout à fait, mais la fièvre la fait délirer. Ce ne sera plus très long. (Il regarda autour de lui.) Ce ne sera peut-être plus très long pour nous tous, ajouta-t-il à voix basse pour que seule Leesha l'entende. Je crains que tu aies choisi une bien mauvaise période pour rentrer, Leesha, mais peut-être cela fait-il partie des projets du Créateur. Si tu avais attendu encore un jour, tu n'aurais peut-être plus trouvé de foyer.

Le regard de la Cueilleuse se durcit.

— Je ne veux plus entendre d'idioties de ce genre ! le gronda-t-elle. Où est Vika ? (Elle fit un tour sur elle-même, ce qui lui permit de se rendre compte de la petite taille de la foule.) Par le Créateur, où sont-ils tous ?

— Dans la Maison Sainte, dit Jona. Tous les patients y sont rassemblés. Ceux qui se sont remis ou

qui ont eu la chance de ne pas du tout tomber malades sont dehors pour ramasser les morts ou les veiller.

— Alors, allons à la Maison Sainte, dit Leesha en passant une épaule sous le bras de Jona pour l'aider à marcher. Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé. En détail.

Le Confesseur acquiesça. Le visage pâle et les yeux creusés, il était couvert de sueur, avait visiblement perdu beaucoup de sang et devait se concentrer pour réprimer sa douleur. Rojer et l'Homme-rune les suivirent en silence, et les autres villageois qui avaient vu arriver Leesha leur emboîtèrent le pas.

— La peste a commencé il y a un mois, expliqua Jona, mais Vika et Darsy ont dit que ce n'était qu'une grippe et n'en ont pas fait grand cas. Parmi ceux qui l'ont attrapée, certains se sont vite remis, surtout ceux qui étaient jeunes et forts. Mais les autres sont restés au lit des semaines et quelques-uns ont fini par mourir. Pourtant, la maladie ressemblait toujours à une simple grippe, jusqu'à ce qu'elle s'aggrave. Les gens en bonne santé sont rapidement tombés malades ; ils devenaient délirants et faibles en l'espace d'une nuit.

» C'est alors que les feux ont commencé. Les gens s'effondraient chez eux avec des bougies ou des lampes à la main, d'autres étaient trop malades pour s'occuper de leurs runes. Ton père et la plupart des Protectors étaient alités et les maillages ont donc commencé à lâcher un peu partout dans la ville, surtout avec la fumée et les cendres qui emplissaient l'air et dissimulaient les runes. Nous avons combattu les incendies du mieux possible, mais de plus en plus de gens sont tombés malades et il n'y avait pas assez de bras.

» Smitt a rassemblé les survivants dans quelques bâtiments encore protégés aussi loin que possible des foyers d'incendie, espérant que leur nombre leur permettrait d'être en sécurité, mais cela n'a fait que propager la peste plus vite. Saira s'est effondrée hier soir durant l'orage, en renversant une lampe à huile qui a incendié toute la taverne. Les gens ont dû s'enfuir dans la nuit...

Il s'étrangla et Leesha lui tapa dans le dos. Il n'avait pas besoin d'en dire plus : elle parvenait très bien à imaginer ce qui était arrivé ensuite.

La Maison Sainte était le seul bâtiment restant du Creux du Coupeur entièrement construit en pierre. Il avait résisté aux cendres enflammées qui dérivait dans l'air et se dressait fièrement face aux ruines. Leesha passa ses grandes portes et le choc lui coupa le souffle. Les bancs avaient été déplacés et toute la surface du sol était recouverte de grabats de paille séparés les uns des autres par un espace extrêmement mince. Il y avait peut-être deux cents personnes qui, allongées là, gémissaient, la plupart couvertes de sueur et agitées, tandis que d'autres, eux-mêmes affaiblis par la maladie, tentaient de les maintenir allongées. Elle vit Smitt évanoui sur une paillasse et Vika non loin de là. Deux autres enfants de Mairy et d'autres, tant d'autres. Mais aucun signe de son père.

Une femme leva les yeux vers eux lorsqu'ils entrèrent. Elle avait les cheveux prématurément gris, la mine défaite et les traits tirés, mais Leesha reconnut aussitôt sa silhouette trapue.

— Le Créateur soit loué, dit Darsy en l'apercevant.

Leesha lâcha Jona et alla aussitôt parler avec elle. Au bout de plusieurs minutes, elle revint vers le Confesseur.

— La cabane de Bruna tient encore debout ? demanda-t-elle.

Jona haussa les épaules.

— Pour autant que je sache, dit-il. Personne n’y est allé depuis qu’elle est morte. Cela fait deux semaines.

Leesha hocha la tête. La cabane de Bruna était éloignée du village proprement dit et protégée par des rangées d’arbres. Il était peu probable que la suie ait recouvert ses défenses.

— Il faut que j’aie y chercher des provisions, dit-elle en sortant.

La pluie recommençait à tomber du ciel morne et sans espoir.

Roger et l’Homme-rune étaient là, avec un groupe de villageois.

— C’est *bien* toi ! s’exclama Brianne en se précipitant pour embrasser Leesha.

Evin n’était pas loin derrière elle, une petite fille dans les bras, et Calen, grand malgré ses dix ans, se trouvait près de lui.

Leesha rendit chaleureusement son étreinte à Brianne.

— Quelqu’un a vu mon père ? demanda-t-elle.

— Il est à la maison, là où tu devrais être, dit une voix.

Leesha se retourna et vit sa mère approcher, Gared sur ses talons. La Cueilleuse d’Herbes ne savait pas si elle devait être soulagée ou redouter cette apparition.

— Tu es venue voir si tout le monde allait bien, mais pas ta propre famille ? demanda Elona.

— Maman, je viens seulement de..., commença Leesha avant que sa mère lui coupe la parole.

— Seulement par-ci, seulement par-là ! aboya Elona. Tu as toujours une bonne raison pour tourner le dos à ta propre famille lorsque cela t’arrange ! La mort sera bientôt le dernier abri de ton pauvre père, et je te découvre ici... !

— Qui est avec lui ? l’interrompit sa fille.

— Ses apprentis, répondit Elona.

Leesha hocha la tête.

— Qu’ils l’amènent ici avec les autres, dit-elle.

— Il n’en est pas question ! cria Elona. Le tirer d’un confortable lit de plume pour une paille infestée, dans une salle où sévit la peste ? (Elle attrapa Leesha par le bras.) Tu vas venir le voir tout de suite ! Tu es sa fille !

— Tu crois que je ne le sais pas ? ! s’écria Leesha en retirant son bras.

Des larmes coulaient sur ses joues et elle ne fit aucun effort pour les essuyer.

— À qui crois-tu que j’ai pensé lorsque j’ai tout laissé tomber pour quitter Angiers ? reprit-elle. Mais ce n’est pas la seule personne de la ville, mère ! Je ne peux pas abandonner tout le monde pour m’occuper d’un seul homme, même s’il s’agit de mon père !

— Tu es idiote si tu penses que ces gens ne sont pas déjà morts, dit Elona, ce qui coupa le souffle de certains membres de l’assistance. Ces murs vont-ils retenir les chtoniens ce soir ?

Elle montra les murs de la Maison Sainte, attirant l'attention de tous sur la pierre, noircie par la fumée et la cendre. Il n'y avait, en effet, presque plus aucune rune visible.

Elle s'approcha de Leesha et baissa la voix.

— Notre maison est éloignée des autres, chuchota-t-elle. C'est peut-être la dernière demeure protégée de tout le Creux du Coupeur. Elle ne peut abriter tout le monde, mais elle peut nous sauver, si tu rentres à la maison !

Leesha la gifla. Elona tomba dans la boue et resta assise là, sidérée, la main posée sur sa joue rouge. Gared parut prêt à se précipiter sur la Cueilleuse d'Herbes et à l'emporter, mais elle l'arrêta d'un regard glacial.

— Je ne vais pas aller me cacher et laisser mes amis aux chthoniens ! cria-t-elle. Nous trouverons un moyen de protéger la Maison Sainte et nous y resterons. Ensemble ! Et si les démons osent venir et essaient de prendre mes enfants, je connais les secrets du feu qui les fera disparaître de ce monde !

Mes enfants, pensa Leesha, dans le silence soudain qui suivit. *Suis-je devenue Bruna, à présent, pour les considérer ainsi ?* Elle regarda autour d'elle, observa les visages apeurés et couverts de suie, parmi lesquels personne n'avait pris la direction des opérations, et s'aperçut pour la première fois que, aux yeux de tous, elle *était* Bruna. Elle était la Cueilleuse d'Herbes du Creux du Coupeur, à présent. Parfois, cela impliquait de soigner, et à d'autres moments...

À d'autres moments, cela impliquait d'envoyer une pincée de poivre dans des yeux ou de brûler un démon de bois dans une cour.

L'Homme-rune s'avança. À la vue du spectre encapuchonné qu'ils avaient à peine remarqué quelques instants plus tôt, les gens se mirent à chuchoter.

— Vous n'aurez pas seulement les démons de bois à affronter, dit-il. Ceux des flammes apprécieront vos feux et les démons du vent voleront au-dessus. Le fait que votre ville soit rasée a peut-être même attiré des démons de pierre des collines. Ils attendront que le soleil se couche.

— Nous allons tous mourir ! s'écria Ande.

Leesha sentit la panique monter dans la foule.

— En quoi cela te concerne ? demanda-t-elle à l'Homme-rune. Tu as tenu ta promesse et tu nous as emmenés ici ! Remonte sur ton cheval démoniaque et pars ! Abandonne-nous à notre sort !

Mais l'Homme-rune secoua la tête.

— J'ai fait le serment de ne rien donner aux chthoniens, et je ne le briserai pas de nouveau. Je préfère être damné et envoyé dans le Cœur plutôt que leur laisser le Creux du Coupeur.

Il se tourna vers la foule et laissa tomber sa capuche. Certains eurent le souffle coupé par le choc et la peur et, pendant un instant, la panique cessa de prendre de l'ampleur. L'Homme-rune profita de cet instant.

— Lorsque les chthoniens viendront à la Maison Sainte ce soir, je serai là et je me battrai ! déclara-t-il.

Il y eut un soupir collectif et un éclair de reconnaissance passa dans les yeux de nombreux villageois. Même là, ils avaient entendu les histoires parlant d'un homme tatoué qui tuait les démons.

— Est-ce que l'un d'entre vous se battra avec moi ? demanda-t-il.

Les hommes échangèrent des regards sceptiques. Des femmes leur prirent les bras en les implorant du regard de ne rien dire qu'ils pourraient regretter.

— Que pouvons-nous faire, à part nous faire tuer ? cria Ande. Y a rien qui peut tuer les démons !

— Tu as tort, dit l'Homme-rune en s'approchant de Danseur de l'Aube pour prendre un paquet enveloppé. Même un démon de pierre peut être tué.

Il laissa tomber le contenu du paquet dans la boue, devant les villageois.

Longue et incurvée, la chose mesurait quatre-vingt-dix centimètres, de sa base tranchée à sa pointe aiguisée ; elle était polie et d'un jaune affreux tendant vers le marron, telle une dent cariée. Alors que les villageois restaient bouche bée, un faible rayon de soleil traversa le ciel couvert et vint le frapper. Même dans la boue, l'objet se mit à fumer sur toute sa longueur et grésilla sous l'effet des gouttelettes froides de crachin qui la frappaient.

Presque aussitôt, la corne du démon de pierre s'enflamma.

— Tous les démons peuvent être tués ! cria l'Homme-rune.

Il prit une lance protégée sur Danseur de l'Aube et la planta dans la corne en feu. Il y eut un éclair et la corne explosa en projetant des étincelles, comme dans un feu d'artifice.

— Créateur miséricordieux, souffla Jona en dessinant une rune dans l'air.

De nombreux villageois l'imitèrent. L'Homme-rune croisa les bras.

— Je peux fabriquer des armes qui blessent les chtoniens, dit-il, mais elles ne servent à rien sans bras pour les brandir, alors je le répète : qui se battra avec moi ?

Il y eut un long moment de silence.

— Moi, dit enfin une voix.

L'Homme-rune se retourna et fut surpris de voir Rojer s'avancer pour se placer à ses côtés.

— Moi aussi, dit Yon Legris en faisant un pas en avant. Ça fait plus de soixante-dix ans que je les regarde venir et nous emporter, l'un après l'autre. Si ce soir doit être mon dernier alors, alors je cracherai dans l'œil d'un chtonien avant d'y passer.

Il s'appuyait lourdement sur sa canne, mais sa détermination se lisait dans ses yeux. Les autres habitants du Creux restèrent ébahis, puis Gared s'avança à son tour.

— Gared, espèce d'idiot, que fais-tu ? demanda Elona en lui saisissant le bras.

Mais le bûcheron géant se libéra et tendit une main hésitante pour prendre la lance protégée par terre. Il examina attentivement les runes qui couraient sur sa surface.

— Mon père a été tué, hier soir, dit-il d'une voix grave et pleine de colère. Je compte bien lui rendre justice.

Il serra l'arme et leva les yeux vers l'Homme-rune, montrant les dents. Ses paroles aiguillonnèrent les autres. Un par un ou par groupes, certains par peur, d'autres par colère et la plupart par désespoir, les habitants du Creux du Coupeur se levèrent pour affronter la nuit à venir.

— Idiots, cracha Elona avant de partir.



— Tu n'avais pas à faire ça, dit Leesha.

Ses bras entouraient la taille de l'Homme-rune tandis que Danseur de l'Aube galopait sur la route menant à la cabane de Bruna.

— À quoi sert une obsession si elle n'aide pas les gens ? répondit-il.

— J'étais en colère, ce matin, dit Leesha. Je ne pensais pas ce que j'ai dit.

— Si, tu le pensais, lui assura l'Homme-rune. Et tu n'avais pas tort. J'ai été si occupé par mes adversaires que j'en ai oublié pour qui je me battais. Toute ma vie, je n'ai rêvé que de tuer des démons, mais à quoi bon s'attaquer aux démons qui errent dans la nature et oublier ceux qui traquent les hommes chaque soir ?

Ils s'arrêtèrent devant la cabane et l'Homme-rune sauta au sol avant de lui tendre une main. Leesha sourit et le laissa l'aider à mettre pied à terre.

— La maison est encore intacte, dit-elle. Tout ce dont nous avons besoin devrait être à l'intérieur.

Ils entrèrent dans la cabane. Leesha avait l'intention de foncer droit sur les réserves de Bruna, mais elle fut frappée de revoir cet intérieur si familier. Elle prit alors conscience qu'elle ne reverrait jamais plus la vieille, qu'elle ne l'entendrait plus pester, qu'elle ne la gronderait plus parce qu'elle crachait par terre, qu'elle ne s'abreuverait plus de sa sagesse et qu'elle ne rirait plus de ses grivoiseries. Cette partie de sa vie était terminée.

Mais elle n'avait pas le temps de pleurer ; Leesha mit de côté ses sentiments et fila jusqu'à la pharmacie où elle prit des bouteilles et des bocaux. Elle en fourra certains dans son tablier et en donna d'autres à l'Homme-rune qui les entassa rapidement et les chargea sur Danseur de l'Aube.

— Je ne vois pas pourquoi tu as besoin de moi pour ça, dit-il. Je devrais être en train de protéger des armes. Il ne nous reste que quelques heures.

Elle lui tendit un dernier sac d'herbes et, lorsqu'ils eurent tout accroché à la selle du cheval, elle l'emmena au centre de la pièce et tira le tapis pour dévoiler une trappe. L'Homme-rune l'ouvrit pour elle et découvrit des marches de bois qui menaient dans les ténèbres.

— Faut-il que j'allume une bougie ? demanda-t-il.

— Surtout pas ! aboya Leesha.

L'Homme-rune haussa les épaules.

— J'y vois assez, dit-il.

— Désolée, je ne voulais pas être brusque.

Elle plongea une main dans une des nombreuses poches de son tablier et en sortit deux petites fioles bouchées. Elle versa le contenu de l'une dans l'autre et secoua le mélange, qui produisit alors

une douce lueur. Elle tint la fiole en l'air et guida l'Homme-rune sur les marches moisies, jusque dans une cave poussiéreuse aux murs de terre battue et aux poutres de soutien couvertes de runes. L'étroit espace était garni de caisses, d'étagères remplies de bouteilles et de bocaux ainsi que de grands tonneaux.

Leesha s'approcha d'une étagère et prit une boîte de bâtonfeux.

— Les démons de feu ne peuvent être atteints par les flammes, songea-t-elle. Et par un fort solvant ?

— Je l'ignore, dit l'Homme-rune.

Leesha lui donna la boîte et s'agenouilla pour fouiller parmi des bouteilles alignées sur l'une des étagères basses.

— Nous verrons bien, dit-elle en lui passant une grande bouteille en verre remplie d'un liquide transparent.

Le bouchon était en verre, lui aussi, et tenait en place grâce à une cage de mince fil de fer.

— La graisse et l'huile leur feront perdre leurs appuis, marmonna Leesha sans cesser de fouiller. Et elles s'enflammeront sans problème, même sous la pluie...

Elle lui tendit une paire de pots en glaise séchée, scellés par de la cire.

D'autres objets suivirent. Des bâtonnets explosifs servant habituellement à éliminer les souches d'arbres gênantes, et la boîte de feux d'artifice festifs de Bruna : des pétards, des soufflets à feux et des pois fulminants.

Pour finir, elle s'approcha d'un grand tonneau au fond de la cave.

— Ouvre-le, dit Leesha à l'Homme-rune. Doucement.

Il s'exécuta et trouva quatre pots en céramique qui flottaient sur l'eau. Il se tourna vers Leesha et la regarda avec curiosité.

— C'est du feu démoniaque liquide, lui dit-elle.



Les vifs sabots protégés de Danseur de l'Aube les amenèrent à la maison du père de Leesha en quelques minutes. Encore une fois, la nostalgie frappa Leesha et elle dut de nouveau mettre de côté ses sentiments. Combien d'heures avant le coucher du soleil ? Pas assez, elle en était sûre.

Les enfants et les vieux avaient commencé à arriver et se rassemblaient dans la cour. Brianne et Mairy les avaient déjà mis au travail, les chargeant de rapporter tous les outils qu'ils trouveraient. Mairy surveillait les enfants, mais son regard paraissait vide. Il n'avait pas été facile de la convaincre de laisser les deux siens à la Maison Sainte, mais la raison l'avait finalement emporté. Leur père était resté avec eux et, si les choses se passaient mal, les autres enfants auraient besoin de leur mère.

Elona sortit de la maison en trombe lorsqu'ils arrivèrent.

— C'est ton idée ? demanda-t-elle. Transformer ma maison en étable ?

Leesha passa devant elle, l'Homme-rune à ses côtés. Elona n'eut d'autre choix que de les suivre lorsqu'ils entrèrent dans la maison.

— Oui, mère, répondit-elle finalement. C'était mon idée. Nous n'avons peut-être pas de place pour tout le monde, mais les enfants et les vieux qui ont évité la maladie jusqu'à présent seront en sécurité ici, quoi qu'il se passe par ailleurs.

— Je ne le permettrai pas ! aboya Elona.

— Tu n'as pas le choix, s'écria Leesha en se tournant vers elle. Tu avais raison, tout à l'heure : nous avons les seules runes solides de la ville, alors soit tu restes ici et tu supportes une maison bondée, soit tu pars et tu vas te battre avec les autres. Mais par le Créateur, les jeunes et les vieux resteront derrière les runes de papa ce soir.

Elona lui jeta un regard noir.

— Tu ne me parlerais pas ainsi si ton père n'était pas malade.

— S'il ne l'était pas, il les aurait invités de lui-même, dit Leesha sans reculer d'un pouce.

Elle reporta son attention sur l'Homme-rune.

— L'atelier de papier est derrière ces portes, lui dit-elle en les désignant. Tu y auras de la place pour travailler et les outils de protection de mon père. Les enfants rassemblent toutes les armes qu'ils trouvent en ville et ils vont te les apporter.

L'Homme-rune hocha la tête et disparut dans l'atelier sans dire un mot.

— Où as-tu bien pu le trouver, celui-là ? demanda Elona.

— Il nous a sauvés des démons sur la route, répondit Leesha en se dirigeant vers la chambre de son père.

— Je ne sais pas si cela va servir à quelque chose, la prévint Elona en bloquant la porte d'une main. Darsy, la sage-femme, dit que son sort est entre les mains du Créateur à présent.

— Balivernes, dit Leesha en entrant dans la chambre.

Elle alla aussitôt au chevet de son père. Il était pâle et couvert de sueur, mais elle n'hésita pas. Elle posa une main sur son front, puis fit courir ses doigts sensibles sur sa gorge, ses poignets et sa poitrine, tout en posant des questions à sa mère : quels étaient les symptômes, quand s'étaient-ils manifestés et qu'avait-elle tenté, avec Darsy, jusqu'à présent.

Elona se tordait les mains, mais répondit du mieux qu'elle put.

— La plupart des autres sont dans un état pire encore, dit Leesha. Papa est bien plus fort que tu le crois.

Pour une fois, Elona n'eut rien de dénigrant à rétorquer.

— Je vais lui préparer un breuvage, dit la jeune femme. Il faudra lui en donner régulièrement, au moins toutes les trois heures.

Elle prit un parchemin et rédigea les instructions d'une main alerte.

— Tu ne restes pas avec lui ? demanda Elona.

Leesha secoua la tête.

— Il y a près de deux cents personnes qui ont besoin de moi à la Maison Sainte, mère, dit-elle. La plupart vont moins bien que papa.

— Darsy s'occupe d'eux, expliqua Elona.

— Elle semble ne pas avoir dormi depuis que l'épidémie a démarré, dit Leesha. Elle somnole debout et, même au meilleur de sa forme, je ne pense pas qu'elle soit capable de lutter contre cette maladie. Si tu restes avec papa et suis mes instructions, il aura plus de chances de revoir l'aube que la plupart des habitants du Creux du Coupeur.

— Leesha, dit son père en gémissant. C'est toi ?

La Cueilleuse d'Herbes se précipita à ses côtés, s'assit au bord du lit et lui prit la main.

— Oui, papa, dit-elle les yeux humides. C'est moi.

— Tu es venue, chuchota Erny en souriant faiblement et en pressant doucement la main de sa fille. J'en étais sûr.

— Évidemment que je suis venue.

— Mais tu dois partir, dit Erny en soupirant.

Comme elle ne répondait pas, il lui tapota la main.

— J'ai entendu ce que tu as dit. Va faire ce qu'il faut. Le simple fait de te voir m'a redonné des forces.

Leesha sanglota légèrement, mais essaya de le cacher en riant. Elle lui embrassa le front.

— Ça va aussi mal que ça ? chuchota Erny.

— Beaucoup de gens vont mourir ce soir.

La main d'Erny serra les siennes et il se redressa un peu.

— Alors, assure-toi qu'il n'en meurt pas plus qu'il le faut, dit-il. Je suis fier de toi et je t'aime.

— Je t'aime, papa, dit Leesha avant de le serrer contre elle.

Puis elle essuya ses larmes et quitta la pièce.



Roger fit une culbute dans la minuscule allée du dispensaire improvisé, mimant la façon hardie dont l'Homme-rune les avait sauvés quelques nuits plus tôt.

— Mais, poursuivit-il, entre nous et le campement se trouvait le plus gros démon de pierre que j'aie jamais vu.

Il sauta sur une table et leva les bras, agitant les mains pour signifier qu'elles n'étaient pas encore assez hautes pour rendre justice à la créature.

— Il mesurait au moins cinq mètres, avait des dents comme des lances et une queue cornue capable de balayer un cheval. Leesha et moi nous sommes arrêtés, mais l'Homme-rune a-t-il hésité ? Non ! Il a poursuivi son chemin, aussi calme qu'un matin du septième jour, et a regardé le monstre droit dans les yeux.

Rojer se délectait des regards ébahis rivés sur lui. Il hésita, laissant le silence tendu monter en intensité.

— Bam ! s'écria-t-il en frappant dans ses mains.

Tout le monde sursauta.

— Juste comme ça, poursuivit Rojer, le cheval de l'Homme-rune, aussi noir que la nuit et ressemblant lui-même à un démon, a planté ses cornes dans le dos du chtonien.

— Le cheval avait des cornes ? demanda un vieil homme en levant un sourcil gris aussi épais et broussailleux qu'une queue d'écureuil.

Posé sur sa paillasse, le moignon de sa jambe droite trempait de sang ses pansements.

— Oh oui, confirma Rojer en plaçant ses doigts derrière ses oreilles, ce qui lui valut des rires entrecoupés de quintes de toux. Des cornes immenses, en métal brillant, fixées à sa bride, bien aiguisées et couvertes de runes de puissance ! La bête la plus belle que vous verrez jamais ! Ses sabots frappèrent le monstre comme des coups de tonnerre et il fit tomber le démon. Nous courûmes jusqu'au cercle pour nous mettre en sécurité.

— Et le cheval ? demanda un enfant.

— L'Homme-rune a sifflé ! (Le Jongleur porta ses doigts à ses lèvres et émit un son strident.) Son cheval a galopé entre les chtoniens et a sauté au-dessus des runes pour retourner dans le cercle.

Il fit claquer ses mains contre ses cuisses pour imiter le bruit du galop et sauta pour illustrer son récit.

Les patients étaient fascinés par son histoire et ne pensaient plus à leur maladie, ni à la nuit à venir. Et Rojer savait qu'il leur donnait de l'espoir. L'espoir que Leesha puisse les soigner. Que l'Homme-rune puisse les protéger.

Il aurait aimé pouvoir aussi se donner à lui-même des raisons d'espérer.



Leesha ordonna aux enfants de nettoyer les grandes cuves utilisées pour la fabrication de la pâte à papier, puis elle y prépara des potions à une échelle plus grande qu'elle l'avait jamais fait. Même les réserves de Bruna s'épuisèrent rapidement et elle fit passer le mot à Brianne, qui envoya des petits chercher, au loin, du tordylum et d'autres plantes.

Elle jetait de fréquents coups d'œil à la lumière du soleil, qui filtrait par les fenêtres et avançait

sur le sol de la boutique. Le jour déclinait.

Non loin de là, l'Homme-rune travaillait aussi vite, ses mains se déplaçant avec une précision délicate tandis qu'il peignait des runes sur des haches, des piques, des marteaux, des lances, des flèches et des pierres de jet. Les enfants lui apportaient tout ce qui pouvait servir d'arme et ramassaient le résultat dès que la peinture avait séché pour les empiler dans des chariots à l'extérieur.

De temps en temps, quelqu'un arrivait en courant pour relayer un message à Leesha ou à l'Homme-rune. Ils donnaient rapidement leurs instructions, renvoyaient le messenger et se remettaient au travail.

Deux heures à peine avant le coucher du soleil, ils ramenèrent les chariots jusqu'à la Maison Sainte sous une pluie battante. Les villageois s'arrêtèrent de travailler en les voyant et vinrent aussitôt aider Leesha à décharger ses remèdes. Quelques-uns s'approchèrent de l'Homme-rune pour lui prêter main-forte et vider son chariot, mais il les congédia d'un seul regard.

Leesha alla le voir, un lourd pichet de pierre à la main.

— Tamponelle et durante, dit-elle en le lui donnant. Incorpore ce mélange à la nourriture de trois vaches et assure-toi qu'elles mangent tout.

L'Homme-rune prit le pichet et acquiesça. Elle tournait les talons pour entrer dans la Maison Sainte quand il lui saisit le bras.

— Prends ça, dit-il.

Il lui tendit une de ses lances personnelles en bois de frêne léger qui mesurait un mètre cinquante. Des runes de puissance étaient gravées sur sa pointe de métal très aiguisée.

Leesha la regarda d'un air dubitatif et ne fit pas mine de la prendre.

— Que veux-tu que j'en fasse, au juste ? demanda-t-elle. Je suis une Cueilleuse...

— Ce n'est pas le moment de me réciter ton serment de Cueilleuse, dit l'Homme-rune en poussant l'arme contre elle. Ton dispensaire improvisé est à peine protégé. Si nos défenses tombent, cette lance pourrait être ton dernier rempart entre les chthoniens et tes patients. Qu'exigera ton serment, alors ?

Leesha se renfrogna, mais prit l'arme. Elle le regarda dans les yeux, à la recherche de quelque chose d'autre, mais ses protections étaient de nouveau en place et elle n'arrivait plus à lire son cœur. Elle avait envie de jeter la lance et de le prendre dans ses bras, mais elle ne pourrait pas supporter de se faire rabrouer une fois de plus.

— Eh bien... bonne chance, parvint-elle à dire.

L'Homme-rune hocha la tête.

— Bonne chance à toi aussi.

Il se retourna pour s'occuper de son chariot et Leesha le regarda, prête à pleurer.



Les muscles de l'Homme-rune se détendirent lorsqu'il s'éloigna d'elle. Il lui avait fallu faire appel à toute sa volonté pour lui tourner le dos, mais ils ne pouvaient se permettre de se troubler l'un l'autre un soir de plus.

Il s'efforça de chasser Leesha de son esprit et pensa à la bataille à venir. Le livre saint des Krasiens, l'Evejah, comportait des témoignages sur les conquêtes de Kaji, le premier Libérateur. Il l'avait étudié de près lorsqu'il avait appris la langue krasienne.

La philosophie du combat de Kaji était sacrée à Krasia et avait permis à ses guerriers de combattre nuitamment les chthoniens pendant des siècles. Il y avait quatre lois divines qui gouvernaient les batailles. Ayez les mêmes objectifs et obéissez aux mêmes chefs. Battez-vous à l'endroit et à l'heure que vous aurez choisis. Adaptez-vous à ce que vous ne pouvez contrôler et préparez-vous au reste. Attaquez d'une façon à laquelle l'ennemi ne s'attend pas, trouvez et exploitez ses faiblesses.

Dès leur naissance, on apprenait aux guerriers krasiens que tuer des *alagai* était le chemin du salut. Lorsque Jardir leur ordonnait de quitter leurs protections, ils le faisaient sans hésiter, combattaient et mouraient persuadés de servir Everam et d'être récompensés dans l'au-delà.

L'Homme-rune craignait que les habitants du Creux n'aient pas ce sentiment d'unité et ne s'impliquent pas dans la bataille, mais en les voyant s'affairer en tous sens pour se préparer, il se dit qu'il les avait peut-être sous-estimés. Même à Val Tibbet, tout le monde soutenait ses voisins lors des moments difficiles. C'était ce qui maintenait les hameaux en vie et les rendait prospères, malgré l'absence de murailles protégées. S'il parvenait à les tenir occupés, à les empêcher de désespérer lorsque les démons s'élèveraient, peut-être se battraient-ils comme un seul homme.

Sinon, tous ceux, ou presque, qui se trouvaient dans la Maison Sainte mourraient ce soir.

La force de la résistance krasienne résidait autant dans le respect de la deuxième loi de Kaji, bien choisir le terrain, que de ses guerriers. Le Dédale krasien était soigneusement conçu pour offrir aux *dal'Sharum* des couches de protections, mais aussi pour canaliser les démons vers des endroits où les hommes auraient l'avantage.

Un côté de la Maison Sainte faisait face à une forêt où régnaient les démons de bois et deux autres donnaient sur les rues dévastées et les ruines de la ville. Les chthoniens avaient trop d'endroits où se mettre à couvert et où se cacher. Mais l'entrée principale donnait directement sur la place du village. S'ils parvenaient à y attirer les démons, ils auraient peut-être une chance.

Sous cette pluie, il était impossible de nettoyer la cendre grasseuse des épais murs de pierre de la Maison Sainte pour les couvrir de runes. Ils barricadèrent donc les grandes portes et les fenêtres, dessinant hâtivement des runes à la craie sur le bois. L'entrée se faisait par un petit accès sur le côté et des pierres de protection étaient posées autour de la porte. Il serait plus facile aux démons de passer à travers le mur.

La présence même d'humains au cœur de la nuit attirerait les démons comme un aimant, mais l'Homme-rune s'efforçait tout de même d'éloigner les chthoniens du bâtiment et de ses côtés, afin de les inciter à attaquer depuis l'autre bout de la place. Sous ses ordres, les villageois avaient placé des obstacles sur les autres flancs de la Maison Sainte et planté çà et là des poteaux de protection faits à la hâte, sur lesquels il avait peint des runes de confusion. Tout démon les contournant pour aller attaquer directement le bâtiment oublierait ses objectifs et serait inévitablement attiré vers le tumulte

qui régnerait sur la place du village.

Sur l'un des côtés de la place se trouvait l'enclos du bétail du Confesseur. Il était petit, mais ses poteaux de protection récents étaient puissants. Quelques animaux allaient et venaient parmi les hommes qui y érigeaient un abri rudimentaire.

De l'autre côté de la place, des tranchées avaient été creusées et elles s'étaient rapidement remplies d'eau de pluie sale. Elles inciteraient les démons des flammes à prendre un chemin plus facile. L'huile de Leesha formait une couche épaisse à la surface de l'eau.

Les villageois avaient bien suivi les préparatifs de la troisième loi de Kaji. La pluie incessante avait rendu la place glissante : une mince pellicule de boue recouvrait le sol de terre battue. On avait déployé les cercles de Messenger de l'Homme-rune sur le champ de bataille comme il l'avait demandé, pour former des zones de retraite et d'embuscade, et une fosse profonde avait été creusée et recouverte d'une toile boueuse. On avait étalé de la graisse visqueuse sur les pavés avec des balais.

Quant à la quatrième loi – attaquer l'ennemi d'une façon à laquelle il ne s'attend pas -, elle s'appliquerait toute seule.

Les chthoniens ne s'attendraient pas du tout qu'ils attaquent.

— J'ai fait ce que vous vouliez, dit un homme en s'approchant de lui pendant qu'il examinait le terrain.

— Hein ? dit l'Homme-rune.

— Je suis Benn, monsieur. L'époux de Mairy. (L'Homme-rune le regarda sans le voir.) Le souffleur de verre.

Les yeux de son interlocuteur s'éclairèrent enfin.

— Voyons voir, dit-il.

Benn sortit une petite flasque de verre.

— Elle est mince, comme vous le vouliez. Fragile.

L'Homme-rune acquiesça.

— Combien tes apprentis et toi avez-vous eu le temps d'en faire ? dit-il.

— Une quarantaine, répondit Benn. Puis-je vous demander à quoi elles vont servir ?

L'Homme-rune secoua la tête.

— Tu le verras bien assez tôt, dit-il. Apporte-les et trouve-moi des chiffons.

Ce fut ensuite au tour de Rojer de s'approcher de lui.

— J'ai vu la lance de Leesha, dit-il. Je suis venu chercher la mienne.

L'Homme-rune fit non de la tête.

— Tu ne te bats pas, dit-il. Tu restes à l'intérieur avec les malades.

Rojer le regarda fixement.

— Mais vous avez dit à Leesha...

— Te donner une lance reviendrait à t'ôter ta force, l'interrompit l'Homme-rune. Dehors, ta musique serait couverte par le tumulte, mais à l'intérieur, elle sera plus efficace qu'une dizaine de lances. Si les chthoniens parviennent à passer, je compte sur toi pour les retenir jusqu'à ce que j'arrive.

Roger fronça les sourcils, mais il acquiesça et se dirigea vers la Maison Sainte.

D'autres attendaient déjà de pouvoir lui parler. L'Homme-rune écouta les rapports sur leur progression et leur assigna d'autres tâches qu'ils partirent aussitôt exécuter. Les villageois se déplaçaient rapidement, le dos voûté, comme des lièvres prêts à fuir à n'importe quel moment.

Dès qu'il les eut renvoyés, Stefny se précipita sur lui, un groupe de femmes en colère sur les talons.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous voulez nous envoyer à la cabane de Bruna ? demanda la femme.

— Là-bas, les runes sont fortes, dit l'Homme-rune. Il n'y a pas de place pour vous dans la Maison Sainte, ni chez Leesha.

— On s'en fiche, dit Stefny. Nous allons nous battre.

L'Homme-rune la regarda. Stefny était une petite femme, qui dépassait à peine le mètre cinquante et était aussi mince qu'un roseau. La cinquantaine bien entamée, elle avait une peau fine et rugueuse, comme du cuir usé. Même le démon de bois le plus petit la dominerait.

Mais son regard lui indiqua que cela importait peu. Elle allait se battre, quoi qu'il dise. Les Krasiens n'autorisaient peut-être pas les femmes à se battre, mais c'était tant pis pour eux. Il n'allait pas refuser à quelqu'un qui le souhaitait d'affronter la nuit. Il prit une lance sur son chariot et la lui donna.

— Nous vous trouverons une place, promit-il.

S'attendant à une dispute, Stefny fut étonnée, mais elle prit l'arme, acquiesça et s'en alla. Les autres femmes vinrent chacune à leur tour et il donna une lance à chacune.

Les hommes arrivèrent ensuite en voyant l'Homme-rune distribuer des armes. Les bûcherons reprirent leurs haches en regardant d'un air dubitatif les runes fraîchement peintes sur les lames. Aucun coup de hache n'avait jamais fendu la carapace d'un démon de bois.

— J'aurai pas besoin de ça, dit Gared en rendant sa lance à l'Homme-rune. Je suis pas du genre à savoir manier un bâton, mais je sais me servir de ma hache.

Un des coupeurs vint avec une fille qui avait peut-être treize étés.

— Je m'appelle Flinn, monsieur, dit le coupeur. Ma fille Wonda chasse avec moi, parfois. Je ne l'emmènerai pas avec moi au cœur de la nuit, mais si vous la laissez derrière les runes avec un arc, vous vous apercevrez qu'elle vise bien.

L'Homme-rune considéra la fillette. Grande et d'allure modeste, elle tenait sa taille et sa force de son père. Il s'approcha de Danseur de l'Aube et prit son arc en if et ses lourdes flèches.

— Je n'en aurai pas besoin ce soir. Va voir si tu peux détacher assez de planches pour tirer de là-haut, lui conseilla-t-il en désignant une haute fenêtre au sommet du toit de la Maison Sainte.

Wonda prit l'arc et partit en courant. Son père s'inclina et s'éloigna lui aussi.

Le Confesseur Jona vint ensuite, en boitant, à la rencontre de l'Homme-rune.

— Vous devriez être à l'intérieur et reposer votre jambe, dit ce dernier qui n'était jamais très à l'aise en compagnie des Saints Hommes. Si vous ne pouvez pas porter de fardeau ou creuser une tranchée, vous n'avez rien à faire ici.

Le Confesseur Jona acquiesça.

— Je voulais juste jeter un coup d'œil aux défenses, dit-il.

— Elles devraient tenir, rétorqua l'Homme-rune en affichant plus de confiance qu'il en ressentait en réalité.

— Elles tiendront. Le Créateur ne laissera pas ceux qui sont dans Sa maison sans protection. C'est pour cela qu'Il vous a envoyé.

— Je ne suis pas le Libérateur, Confesseur, dit l'Homme-rune en prenant un air menaçant. Personne ne m'a envoyé et rien n'est sûr concernant ce soir.

Jona eut un sourire indulgent, celui d'un adulte face à un enfant ignorant.

— Le fait que vous apparaissez au moment où nous en avons le plus besoin est donc une coïncidence ? demanda-t-il. Ce n'est pas à moi de dire si vous êtes le Libérateur ou non, mais vous êtes ici, comme chacun d'entre nous, parce que le Créateur vous a placé là, et tout ce qu'Il fait a une raison.

— Il avait une raison pour rendre malade la moitié de votre village ?

— Je ne prétends pas connaître Ses voies, dit calmement Jona, mais je sais qu'elles existent tout de même. Un jour, nous nous rappellerons et nous nous étonnerons de ne pas avoir compris.



Darsy, épuisée, était accroupie au chevet de Vika et tentait de rafraîchir son front fiévreux avec un chiffon humide lorsque Leesha entra dans la Maison Sainte.

Elle alla droit sur elles et prit le linge des mains de Darsy.

— Va dormir, dit-elle en lisant la fatigue dans les yeux de la femme. Le soleil va bientôt se coucher et nous aurons alors tous besoin de forces. Vas-y. Repose-toi pendant qu'il en est encore temps.

Darsy secoua la tête.

— Je me reposerai quand je serai morte, dit-elle. En attendant, je travaillerai.

Leesha la considéra un long moment, puis acquiesça. Elle plongea une main dans son tablier et en sortit une substance noire et collante enveloppée dans du papier gras.

— Mâche ça, dit-elle. Demain, tu auras l'impression d'être passée entre les griffes d'un démon,

mais cela te permettra de rester éveillée toute la nuit.

Darsy acquiesça, prit la pâte à mâcher et la fourra dans sa bouche pendant que Leesha se penchait pour examiner Vika. Elle prit une outre qu'elle avait sur l'épaule et en ôta le bouchon.

— Aide-la à se redresser un peu, dit-elle.

Darsy s'exécuta et releva Vika pour que Leesha puisse lui donner la potion. Elle toussa un peu, mais Darsy lui massa la gorge et l'aida à avaler jusqu'à ce que Leesha soit satisfaite.

Leesha se releva et balaya du regard l'alignement de corps prostrés, qui semblait sans fin. Elle avait trié les malades et s'était occupée des plus atteints avant d'aller à la cabane de Bruna, mais il restait encore énormément de blessures à soigner, d'os à remettre en place et de plaies à recoudre, sans parler des breuvages à faire boire à des dizaines de personnes inconscientes.

Avec du temps, elle pensait pouvoir repousser la maladie. Peut-être certains étaient-ils trop atteints et resteraient malades ou mourraient, mais la plupart des enfants se remettraient.

S'ils parvenaient à passer la nuit.

Elle rassembla les volontaires, leur distribua des médicaments et donna des instructions sur ce qu'elle attendait d'eux et ce qu'ils devraient faire lorsque les blessés de l'extérieur commenceraient à affluer.



Roger regardait Leesha et les autres travailler, tout en accordant son violon, et il se sentit lâche. Au fond de lui, il savait que l'Homme-rune avait raison : il devait miser sur ses points forts, comme lui avait toujours dit Arrick. Mais cela n'y changeait rien. Se cacher derrière des murs de pierre ne serait jamais un acte plus courageux que se battre à l'extérieur.

Il n'y avait pas si longtemps, l'idée de poser son violon pour prendre un outil lui paraissait exécrable, mais il en avait assez de se cacher pendant que d'autres mouraient pour lui.

S'il survivait et pouvait la raconter, *La Bataille du Creux du Coupeur* deviendrait un récit qui se transmettrait jusqu'aux enfants de ses enfants. Mais qu'en était-il du rôle qu'il y aurait joué ? Jouer du violon à l'abri méritait à peine un couplet, voire un vers.



31

LA BATAILLE DU CREUX DU COUPEUR

332 AR

Les bûcherons se tenaient à l'avant de la place. Couper des arbres et tirer des troncs avaient élargi leurs épaules et musclé leurs bras, mais certains, comme Yon Legris, n'étaient plus vraiment très jeunes, tandis que d'autres, comme Lindre, le fils de Ren, n'avaient pas encore atteint leur taille d'adulte. Ils étaient rassemblés dans un des cercles portatifs et serraient les manches humides de leurs haches sous le ciel qui allait s'obscurcissant.

Derrière les bûcherons, au centre de la place, on avait attaché les trois plus grosses vaches du Creux. Après avoir avalé le repas drogué de Leesha, elles dormaient profondément, debout.

Derrière les vaches se trouvait le plus grand cercle. Ceux qui étaient rassemblés à l'intérieur n'étaient pas aussi forts que les coupeurs, mais ils étaient plus nombreux. Pratiquement la moitié d'entre eux étaient des femmes, dont certaines n'avaient pas quinze ans. Elles se tenaient aux côtés de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères et de leurs fils en arborant un air menaçant. Merrem, la femme charpentée du boucher Dug, avait un hachoir protégé à la main et paraissait prête à s'en servir.

Encore derrière eux, il y avait la fosse couverte de toile, puis le troisième cercle, posé juste devant les grandes portes de la Maison Sainte, où attendaient Stefny et les autres, trop âgés ou fragiles pour courir sur la place boueuse, de longues lances à la main.

Tous les villageois avaient une arme protégée. Certains, ceux qui avaient la plus petite allonge, portaient aussi des boucliers ronds fabriqués à partir de couvercles de tonneaux ornés de runes d'interdiction. L'Homme-rune n'en avait dessiné qu'une, mais les autres l'avaient plutôt bien copiée.

Le long de la barrière de l'enclos, derrière les poteaux de protection, l'artillerie était prête : des enfants à peine âgés d'une dizaine d'années et armés d'arcs et de lance-pierres. On avait donné à quelques adultes les précieux bâtonnets explosifs ou une des minces flasques de Benn, bouchées par un chiffon humide. Les jeunes enfants tenaient à disposition des lanternes protégées de la pluie pour allumer les armes. Ceux qui avaient refusé de se battre étaient tapis derrière, avec les animaux, sous l'abri qui empêchait les feux d'artifice de Bruna de prendre l'eau.

Plus d'un, comme Ande, était revenu sur leur promesse de se battre et avait récolté le mépris de leurs camarades en allant se cacher derrière les runes. Lorsque l'Homme-rune traversa la place, monté sur Danseur de l'Aube, il en vit d'autres qui regardaient l'enclos avec envie, la peur se lisant sur leurs visages.

Des cris retentirent lorsque les chtoniens s'élevèrent et beaucoup firent un pas en arrière, leur résolution vacillant. La terreur menaçait de vaincre les habitants du Creux avant que le combat démarre vraiment. Les quelques conseils de l'Homme-rune sur l'endroit et la façon de frapper faisaient pâle figure face au poids d'une vie entière de peur.

L'Homme-rune remarqua que Benn tremblait. Une des jambes de son pantalon était trempée, mais pas par la pluie, et collait à ses cuisses qui s'agitaient. Il mit pied à terre et se plaça devant le souffleur de verre.

— Pourquoi es-tu ici, Benn ? demanda-t-il d'une voix forte pour se faire entendre de tous.

— P-pour mes f-filles, bredouilla Benn en désignant, de la tête, la Maison Sainte.

On aurait dit que la lance qu'il tenait allait s'échapper de ses mains tremblantes. L'Homme-rune hocha la tête. La plupart des villageois étaient là pour protéger ceux qu'ils aimaient et qui étaient allongés, vulnérables, dans la Maison Sainte. Sans cela, ils seraient tous dans l'enclos. Il montra les chtoniens qui se matérialisaient sur la place.

— Tu as peur d'eux ? demanda-t-il encore plus fort.

— Oui, parvint à répondre Benn, des larmes se mêlant à la pluie sur son visage.

D'un regard, il s'aperçut que d'autres hochaient eux aussi la tête.

L'Homme-rune retira sa robe. Aucun des villageois ne l'avait encore jamais vu dévêtu et ils écarquillèrent les yeux en découvrant les tatouages inscrits sur le moindre centimètre carré de son corps.

— Regarde, dit-il à Benn, même si l'ordre s'adressait à tout le monde.

Il sortit du cercle et fonça jusqu'à un démon de bois de plus de deux mètres qui commençait juste à se solidifier. Il jeta un coup d'œil derrière lui et croisa le regard du plus grand nombre de villageois possible. Constatant qu'ils l'observaient attentivement, il cria :

— C'est de ça que tu as peur !

En se retournant brusquement, l'Homme-rune frappa durement la mâchoire du chtonien du plat de la main et projeta le démon au sol avec un éclair magique, juste au moment où il achevait réellement de se solidifier. Le chtonien hurla de douleur, mais se remit vite et enroula sa queue pour bondir. Les villageois, bouche bée, contemplaient la scène, certains que l'Homme-rune allait se faire tuer.

Le démon de bois se précipita vers l'avant, mais l'Homme-rune envoya une de ses sandales au loin et virevolta pour donner un coup de pied au chtonien. Son talon protégé heurta la poitrine caparaçonnée avec un bruit de tonnerre et le démon recula, titubant, le torse brûlé et noirci.

Un démon de bois plus petit se jeta sur l'Homme-rune alors qu'il partait à la poursuite de sa proie, mais il attrapa la créature par le bras, pivota pour se placer derrière lui et lui enfonça ses pouces protégés dans les yeux. De la fumée s'éleva en grésillant et le chtonien hurla, en chancelant et en se griffant le visage.

Pendant que le démon aveugle titubait, l'Homme-rune se remit à la poursuite du premier chtonien et l'attaqua de front. Il s'écarta de son chemin au dernier moment et, retournant l'élan du monstre à son avantage, s'accrocha à lui à son passage, lui entourant la tête de ses bras protégés. Il pressa le

crâne du démon sans se soucier de ses tentatives futiles de le déloger et attendit que la rétroaction prenne de l'intensité. Finalement, le crâne de la créature explosa avec un éclair de magie et ils tombèrent dans la boue.

Lorsque l'Homme-rune se releva aux côtés du cadavre, les autres démons restèrent à l'écart, en sifflant, à la recherche d'un signe de faiblesse. L'Homme-rune grogna vers eux et les créatures les plus proches reculèrent d'un pas.

— Ce n'est pas à toi d'avoir peur, Benn le souffleur de verre ! déclara l'Homme-rune, d'une voix aussi forte qu'un ouragan. Ce sont *eux* qui devraient avoir peur de *toi* !

Aucun des villageois n'émit le moindre son, mais beaucoup tombèrent à genoux et dessinèrent des runes dans l'air. Il revint, en marchant, vers Benn qui ne tremblait plus.

— Souviens-t'en, la prochaine fois qu'ils feront naître la crainte en toi, dit-il en utilisant sa robe pour essuyer la boue sur ses runes.

— Le Libérateur, chuchota Benn.

D'autres se mirent à murmurer la même chose.

L'Homme-rune secoua vivement la tête en projetant de l'eau de pluie.

— Non ! C'est toi, le Libérateur ! s'écria-t-il en désignant Benn.

» Et toi ! hurla-t-il en se tournant vers un homme à genoux avant de le relever brusquement.

» Vous êtes tous des Libérateurs ! rugit-il en désignant d'un grand geste du bras tous ceux qui se tenaient là dans la nuit. Si les chtoniens ont peur d'un seul Libérateur, qu'ils tremblent devant une centaine de Libérateurs !

Il secoua le poing et les villageois poussèrent des cris.

Un moment, le spectacle tint à l'écart les démons qui venaient de se matérialiser. Ils poussaient de longs grognements en allant et venant. Mais leur pas se ralentit bientôt et ils s'accroupirent un à un, bandant leurs muscles en se tassant sur eux-mêmes.

L'Homme-rune observa le flanc gauche, ses yeux protégés perçant l'obscurité. Des démons des flammes évitaient les tranchées remplies d'eau, mais les démons de bois arrivaient par là, sans se soucier de l'humidité.

— Allumez ! cria-t-il en désignant la tranchée.

D'un mouvement du pouce, Benn enflamma un bâtonfeu, protégea la petite flamme du vent et de la pluie et la colla à la mèche d'un soufflet à feux. Lorsque la mèche grésilla et produisit des étincelles, il la lança vers la tranchée.

À mi-distance, la mèche acheva de se consumer et une extrémité du soufflet à feux explosa en un jet de flammes. Le tube enveloppé de papier tournoya rapidement comme un soleil embrasé et émit un sifflement aigu en touchant la pellicule d'huile dans la tranchée.

Les démons de bois hurlèrent lorsque l'eau qui leur arrivait aux genoux s'enflamma. Ils tombèrent, battant des bras dans les flammes, terrorisés, faisant jaillir l'huile et répandant le feu.

Les démons des flammes crièrent de plaisir en bondissant dans le feu, oubliant l'eau qui se trouvait

dessous. L'Homme-rune sourit en entendant leurs hurlements lorsque l'eau se mit à bouillir.

Les flammes éclairèrent la place d'une lueur vacillante et les coupeurs restèrent bouche bée en voyant la taille de l'armée qui leur faisait face. Des démons du vent fendirent l'air, agiles malgré la pluie et le vent. Des démons des flammes alertes bondirent, les yeux et la bouche luisant d'une lueur rougeâtre, faisant ressortir les silhouettes des démons de pierre massifs qui hantaient les abords de la place. Et des démons de bois, si nombreux.

— On dirait que tous les arbres de la forêt se sont rebellés contre les bûcherons, dit Yon Legris avec effroi.

De nombreux coupeurs, horrifiés, acquiescèrent.

— J'ai encore jamais vu d'arbre que je pouvais pas couper, tonna Gared en brandissant sa hache.

Cette fanfaronnade circula dans les rangs et les autres bûcherons se redressèrent.

Les chtoniens retrouvèrent bien vite leur détermination et bondirent vers les coupeurs, les griffes en avant. Les runes de leur cercle les arrêtaient et les bûcherons levèrent leurs armes, prêts à frapper.

— Attendez ! cria l'Homme-rune. N'oubliez pas le plan !

Les hommes se refrénèrent et laissèrent les chtoniens frapper les protections en vain. Les démons tournèrent autour du cercle, à la recherche d'une faiblesse, et les bûcherons furent vite submergés par une mer d'écorce.

Ce fut un démon des flammes pas plus grand qu'un chat qui remarqua les vaches le premier. Il hurla et bondit sur le dos d'un des animaux, y plongeant profondément ses griffes. La vache se réveilla et meugla de douleur lorsque le petit chtonien lui arracha un morceau de peau avec les dents.

Le bruit fit oublier les coupeurs aux autres chtoniens. Ils se jetèrent sur les vaches et les déchiquetèrent dans une explosion de tripes. Du sang gicla vers le haut, se mélangeant avec la pluie avant de retomber dans la boue. Un démon du vent plongea même pour arracher un morceau de viande avant de repartir dans les airs.

En un clin d'œil, les animaux furent dévorés, mais aucun des chtoniens ne parut s'en satisfaire. Ils se déplacèrent vers le cercle suivant dont ils frappèrent les protections, faisant jaillir des étincelles de magie.

— Attendez ! cria de nouveau l'Homme-rune alors que les gens autour de lui se crispaient de plus en plus.

Il gardait sa lance en arrière, prêt à l'abattre, observant les démons avec intensité. Dans l'attente.

Puis il remarqua un démon trébucher, perdant l'équilibre.

— Maintenant ! hurla-t-il, sautant hors du cercle pour transpercer la tête d'un chtonien.

Les villageois lancèrent un cri primal et chargèrent, se jetant sur les créatures droguées avec abnégation, les poignardant et les tailladant. Les démons hurlèrent, mais, grâce à la potion de Leesha, leur réponse manqua de nervosité. Comme convenu, les villageois travaillèrent par petites équipes, frappant les chtoniens par-derrière dès qu'ils portaient leur attention sur l'un des combattants. Des armes protégées s'embrasèrent et, cette fois, ce fut de l'ichor de démon qui jaillit dans les airs.

Merrem coupa le bras d'un démon de bois avec son hachoir et son mari Dug planta son couteau de

boucher dans l'aisselle du monstre. Le démon du vent qui avait mangé la viande droguée s'écrasa sur la place et Benn le transperça de sa lance, faisant tourner la pointe protégée enflammée pour percer la chair du chtonien.

Les griffes des démons ne pouvaient pas transpercer les boucliers improvisés protégés que certains portaient ; lorsque les hommes en question s'en aperçurent, ils prirent confiance et redoublèrent de violence contre les chtoniens abasourdis.

Mais tous les démons n'avaient pas été drogués. Ceux qui se trouvaient à l'arrière luttèrent pour arriver en première ligne. L'Homme-rune attendit, puis, quand l'avantage que leur avait conféré la surprise diminua, il s'écria :

— Artillerie !

Les enfants dans l'enclos poussèrent un fort hurlement, placèrent les flasques dans leurs lance-pierres et les propulsèrent sur la horde de démons qui se trouvait devant le cercle des bûcherons. Le verre fin se brisa facilement contre leurs cuirasses et les couvrit d'un liquide adhérent à leur peau d'écorce malgré la pluie. Les démons grondèrent, mais étaient incapables de passer les poteaux de protection du petit enclos.

Alors que les chtoniens enrageaient, les porteurs de lanternes couraient en tous sens pour allumer les pointes de flèches entourées de tissu trempé dans la poix ainsi que les mèches des feux d'artifice de Bruna. Les archers ne tirèrent pas tous en même temps, comme on le leur avait demandé, mais cela ne changea pas grand-chose. La première flèche fit exploser le feu démoniaque liquide sur le dos d'un démon de bois et la créature hurla, se jeta sur une autre et répandit ainsi l'incendie. Des pétards, des pois fulminants et des soufflets à feux se mêlèrent à la volée de flèches, effrayant certains démons de leurs détonations et de leurs étincelles, en enflammant d'autres. Les chtoniens en feu illuminaient la nuit.

Un soufflet à feux frappa la mince rigole qui, face au cercle des coupeurs, s'étendait sur toute la longueur de la place. L'étincelle enflamma le feu démoniaque liquide qu'elle contenait, créant une grande muraille enflammée qui embrasa plusieurs démons de bois et isola les autres du reste de leurs congénères.

Mais entre les cercles et loin des feux d'artifice, la bataille faisait rage. Les démons drogués tombaient rapidement, mais leurs camarades n'étaient pas intimidés par les villageois armés. Les équipes se séparaient et certains des villageois, frappés de terreur, reculèrent, offrant aux chtoniens une ouverture.

— Coupeurs ! cria l'Homme-rune en embrochant un démon des flammes sur sa lance.

Leurs arrières en sécurité, Gared et les autres bûcherons grondèrent et bondirent hors de leur cercle, chargeant les démons qui attaquaient le groupe de l'Homme-rune. Même sans magie, la peau des démons de bois était aussi épaisse et noueuse que de l'écorce ancienne, mais les bûcherons coupaient des arbres toute la journée, et les runes sur leurs haches puisaient de la magie, leur donnant plus de force.

Gared fut le premier à sentir la secousse lorsque les runes heurtèrent la magie des démons, utilisant la propre puissance des chtoniens contre eux. Le choc remonta le long du manche de sa hache et fit frémir ses bras pendant la fraction de seconde où l'extase le parcourut. Il coupa la tête du démon et poussa un hurlement avant de fondre sur le suivant.

Pressés des deux côtés, les chthoniens subissaient des pertes. Des siècles de domination leur avaient appris que les humains, lorsqu'ils se battaient, n'étaient pas à craindre et ils ne s'attendaient pas à une telle résistance. Depuis les hautes fenêtres du chœur de la Maison Sainte, Wonda utilisa l'arc de l'Homme-rune pour tirer avec une précision effrayante, chaque pointe protégée frappant la chair des démons à la manière d'un éclair.

Mais l'odeur du sang imprégnait l'air et les cris de douleurs résonnaient à des kilomètres à la ronde. Dans le lointain, des chthoniens hurlaient pour leur faire écho. Des renforts arriveraient bientôt et les humains n'en disposaient pas.

Les démons se reprirent très vite. Même face à des adversaires privés de leur cuirasse impénétrable, rares étaient les hommes à pouvoir espérer tenir tête à un démon de bois. La force des plus petits se rapprochait plus de celle de Gared que de celle d'un humain normal.

Merrem fonça sur un démon des flammes aussi grand qu'un gros chien, son hachoir déjà noirci par de l'ichor de démon. Elle plaça son bouclier en position défensive et leva son bras armé.

Le chthonien hurla et cracha du feu vers elle. Elle leva son bouclier pour le parer, mais les runes qui y étaient peintes, sans pouvoir sur le feu, n'empêchèrent pas le bois de s'embraser. Merrem cria lorsque son bras s'enflamma et elle se laissa tomber par terre pour rouler dans la boue. Le démon sauta sur elle, mais son mari, Dug, l'attendait. Le gros boucher étripa le démon des flammes comme un porc, mais se mit lui-même à hurler lorsque le sang en fusion de la créature gicla sur son tablier de cuir et l'enflamma.

Un démon de bois plongea à quatre pattes pour éviter le violent coup de hache d'Evin, se releva et prit l'homme au dépourvu en le clouant au sol. Evin cria lorsque les crocs s'approchèrent de lui, mais un aboiement retentit et ses chiens-loups s'attaquèrent aux flancs du démon pour le repousser. L'homme se reprit rapidement et abattit le chthonien couché par terre, mais celui-ci avait eu le temps d'étripper un des grands chiens. Evin hurla sa colère et lui donna un dernier coup avant de se retourner face à un autre adversaire, une lueur farouche dans les yeux.

C'est alors que la tranchée de feu démoniaque cessa de brûler et que les démons de bois bloqués de l'autre côté reprirent leur avancée.

— Bâtonnets explosifs ! hurla l'Homme-rune en piétinant un démon de pierre sous les sabots de Danseur de l'Aube.

À ce cri, les aînés de son artillerie s'emparèrent de ces précieuses armes instables. Il y en avait à peine une dizaine, car Bruna avait été avare sur leur fabrication, de peur qu'on abuse de ces puissants outils.

Des mèches s'enflammèrent et les bâtonnets furent lancés sur les démons à l'approche. Un villageois fit tomber dans la boue son arme rendue glissante par la pluie et se pencha aussitôt pour la ramasser, mais il ne fut pas assez prompt : le bâtonnet explosa dans sa main et le réduisit, lui et le porteur de lampe, en morceaux dans un tonnerre de feu. Le souffle jeta à terre quelques autres personnes présentes dans l'enclos et elles hurlèrent de douleur.

Un des bâtonnets explosa entre deux démons de bois. Ils furent tous les deux projetés au sol et mutilés par l'impact. L'un d'entre eux, la carapace en feu, ne se releva pas. L'autre, dont les flammes avaient été étouffées par la boue, s'agita et tenta de se relever en posant une griffe par terre. La magie guérissait déjà ses blessures.

Un démon de pierre de presque trois mètres attrapa dans une griffe le bâtonnet qu'on lui avait lancé et penchait la tête vers l'objet pour l'examiner de près au moment où il explosa.

Mais lorsque la fumée se dissipa, le démon était toujours debout, imperturbable, et continuait à avancer vers les villageois sur la place. Wonda lui décocha trois flèches, mais il se contenta de crier et poursuivit son chemin, encore plus en colère.

Gared le rejoignit avant qu'il atteigne les autres et répondit à son hurlement par un de ses propres grognements. Le bûcheron massif évita le premier coup de son adversaire et planta sa hache dans le sternum de la créature, savourant la montée de magie qui parcourait son bras. Le démon s'effondra enfin et Gared dut lui grimper dessus pour retirer l'arme de son épaisse carapace.

Un démon du vent descendit en piqué et ses griffes recourbées coupèrent presque Flinn en deux. Depuis la fenêtre du chœur, Wonda poussa un cri et tua le chtonien d'une flèche dans le dos, mais le mal était fait et son père s'effondra.

Un démon de bois trancha la tête de Ren qui roula loin de son corps. Sa hache tomba dans la boue au moment où son fils, Linder, taillait le bras du démon en question.

Près de l'enclos, sur le côté droit, Yon Legris reçut un coup oblique, mais suffisant pour le faire tomber au sol. Le chtonien le suivit tandis qu'il pataugeait dans la boue en essayant de se relever, mais Ande poussa un cri étouffé, bondit hors de l'enclos protégé, s'empara de la hache de Ren et l'enfonça dans le dos de la créature.

D'autres suivirent son exemple, leur peur évanouie, et quittèrent la sécurité de l'enclos pour prendre les armes des morts ou pour mettre les blessés à l'abri. Keet enfonça un chiffon dans la dernière flasque de feu démoniaque, l'alluma et la jeta sur la gueule d'un démon de bois pour protéger ses sœurs qui tiraient un homme jusque dans l'enclos. Le chtonien s'enflamma et Keet se réjouit, jusqu'à ce qu'un démon des flammes bondisse sur le dos de la créature immolée et crie de joie en savourant le feu. Keet fit demi-tour et partit en courant, mais la créature lui sauta sur l'échine et le cloua au sol.

L'Homme-rune était aux quatre coins de la bataille, tuant des démons de sa lance, mais aussi de ses mains et de ses pieds nus. Danseur de l'Aube restait près de lui et frappait avec ses sabots et ses cornes. Ils se précipitaient là où le combat faisait le plus rage et éparpillaient les chthoniens, laissant les autres les achever. Il perdit le compte du nombre de fois où il empêcha des créatures de donner un coup mortel pour permettre à leurs victimes de se reprendre et de retourner au combat.

Dans le chaos, un groupe de chthoniens traversa tant bien que mal la ligne centrale et passa derrière le deuxième cercle, arrivant sur la toile. Ils tombèrent sur les piques protégées disposées au fond de la fosse. La plupart d'entre eux s'agitèrent frénétiquement, empalés sur les pieux magiques, mais un des démons était parvenu à les éviter et sortit de la fosse en l'escaladant de ses griffes. Une hache protégée lui coupa la tête avant qu'il puisse retourner au combat ou s'enfuir.

Mais les chthoniens affluaient toujours et, une fois que la fosse fut dévoilée, ils la contournèrent habilement. Un cri retentit ; l'Homme-rune se retourna et découvrit qu'un violent combat avait lieu devant les grandes portes de la Maison Sainte. Les chthoniens sentaient l'odeur des malades et des faibles à l'intérieur et mouraient d'envie d'entrer pour perpétrer un massacre. Les runes dessinées à la craie avaient disparu, effacées par la pluie incessante.

L'épaisse graisse appliquée sur les pavés devant les portes ralentit légèrement les chthoniens. Plus

d'un tomba sur sa queue ou glissa jusqu'aux runes du troisième cercle. Mais ils plantèrent leurs griffes pour garder leurs appuis et poursuivirent leur chemin.

Les femmes placées devant les portes les frappaient de leurs longues lances, tendues hors du cercle de protection, et elles tinrent bon pendant un long moment. Puis la pointe de l'arme de Stefny resta fichée dans la peau noueuse d'un démon. Le chthonien la tira vers lui et ses pieds se prirent dans la corde du cercle. En un instant, les runes sortirent de leur alignement et le maillage se disloqua.

L'Homme-rune se déplaça aussi vite qu'il pouvait, sautant par-dessus la fosse de trois mètres cinquante, mais il n'arriva pas assez rapidement pour empêcher le massacre.

Lorsque la mêlée s'acheva, il se retrouva, haletant, avec les quelques femmes encore en vie dont, étonnamment, Stefny. Elle était couverte d'ichor, mais paraissait indemne, et son regard était plein de détermination.

Un grand démon de bois fonça sur eux. Ils se retournèrent en même temps pour lui faire face, mais le chthonien se ramassa hors de leur portée et bondit par-dessus eux pour atteindre le mur de la Maison Sainte. Ses griffes trouvèrent facilement une prise entre les pierres et il grimpa hors d'atteinte avant que l'Homme-rune ait pu attraper sa queue.

— Attention ! cria l'Homme-rune à Wonda.

Mais la fillette était trop concentrée sur les cibles qu'elle visait avec son arc et elle ne l'entendit pas avant qu'il soit trop tard.

Le démon l'attrapa entre ses crocs et la jeta par-dessus sa tête comme s'il ne s'agissait que d'un nuisible. L'Homme-rune se précipita, se laissant glisser à genoux sur la graisse et la boue, et attrapa le corps ensanglanté et fracturé de la fillette avant qu'il touche le sol. Pendant ce temps, le démon passa à travers la fenêtre ouverte pour entrer dans la Maison Sainte.

L'Homme-rune s'élança vers l'entrée sur le côté, mais s'arrêta en glissant après avoir passé le coin du bâtiment. Une dizaine de démons, étourdis par les runes de confusion, lui barraient le passage. Il gronda et sauta parmi eux en sachant qu'il ne parviendrait jamais à arriver à l'intérieur à temps.



Les cris de douleur résonnaient dans la Maison Sainte, et les hurlements des démons devant les portes mettaient les nerfs de tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur à rude épreuve. Beaucoup pleuraient sans se cacher ou se balançaient d'avant en arrière, tremblants de peur ; d'autres divaguaient et s'agitaient.

Leesha fit de son mieux pour garder son calme. Elle reconforta les plus raisonnables et drogua les autres pour les empêcher de s'arracher leurs points de suture ou de se blesser dans un accès de fureur dû à la fièvre.

— Je suis capable de me battre ! insista Smitt, le grand aubergiste, en traînant derrière lui le Jongleur qui essayait, en vain, de le retenir.

— Tu n’es pas en forme ! cria Leesha en se précipitant vers lui. Si tu sors, tu vas te faire tuer !

Sur le chemin, elle vida une petite bouteille sur un chiffon. Si elle le pressait contre son visage, les vapeurs le feraient vite dormir.

— Ma Stefny est là dehors ! cria Smitt. Mon fils et mes filles !

Il para le bras de Leesha qui portait le chiffon et la repoussa violemment sur le côté. Elle tituba contre Rojer et ils tombèrent tous les deux. Smitt s’approcha de la barre qui bloquait les portes principales.

— Smitt, non ! hurla Leesha. Tu vas leur permettre d’entrer et tous nous faire tuer !

Mais l’aubergiste, rendu fou par la fièvre, n’écoula pas l’avertissement, saisit la barre à deux mains et la souleva.

Darsy l’attrapa par l’épaule et le fit virevolter avant de lui coller son poing dans la mâchoire. Smitt fit un tour de plus sous l’impact et s’effondra par terre.

— Parfois, une approche plus directe marche mieux que les herbes et les piqûres, dit Darsy à Leesha en secouant sa main.

— Je comprends pourquoi Bruna avait besoin d’un bâton, dit Leesha.

Les deux femmes relevèrent Smitt en le soutenant chacune par un bras et le portèrent jusqu’à sa paillasse. Derrière les portes, la bataille faisait rage.

— On dirait que tous les démons surgis du Cœur essaient d’entrer, marmonna Darsy.

Un fracas résonna au-dessus de leurs têtes, suivit d’un cri de Wonda. La balustrade du chœur se brisa et des poutres en bois vinrent s’écraser au sol, tuant le pauvre homme qui se trouvait juste en dessous et en blessant un autre. Une gigantesque silhouette tomba parmi eux en hurlant et atterrit sur une autre patiente, dont elle arracha la gorge avant qu’elle se rende compte de quoi que ce soit.

Le démon de bois se redressa sur toute sa hauteur, immense et effrayant, et Leesha sentit son cœur s’arrêter. Darsy et elle se figèrent, séparées par le poids mort que représentait Smitt. La lance que lui avait donnée l’Homme-rune était posée contre un mur, hors d’atteinte, et même si elle l’avait eue entre les mains, elle doutait qu’elle aurait pu faire grand-chose pour ralentir le chtonien géant. La créature poussa un hurlement vers elle et elle sentit ses genoux se liquéfier.

Puis Rojer apparut, s’interposant entre elle et le démon. Le chtonien siffla vers lui et il sentit sa gorge se serrer. Son instinct l’incitait à aller se cacher en courant, mais il cala son violon sous son menton et posa l’archet sur les cordes pour emplir la Maison Sainte d’une mélodie triste et obsédante.

Le chtonien grogna vers le Jongleur et lui montra des crocs longs et aussi affûtés que des couteaux à découper, mais Rojer ne ralentit pas la cadence. Le démon de bois s’immobilisa, releva la tête et le regarda avec curiosité.

Au bout de quelques instants, le Jongleur commença à se balancer d’un côté à l’autre. Le démon, le regard rivé sur le violon, se mit à faire de même.

Encouragé, Rojer fit un pas vers la gauche.

Le démon l’imita.

Il avançait d'un pas vers la droite et le chthonien le copia.

Roger continua et marcha lentement autour du démon de bois en dessinant un grand cercle. La bête hypnotisée se tourna pour le suivre jusqu'à se retrouver dos aux patients choqués et terrifiés.

Leesha avait eu le temps de reposer Smitt et de prendre sa lance. L'arme ne paraissait pas plus longue qu'une épine et bien plus petite que l'allonge du démon, mais elle s'avança tout de même en sachant qu'elle n'aurait pas de meilleure occasion. Elle serra les dents et chargea, enfonçant de toutes ses forces la lance protégée dans le dos du chthonien.

Il y eut un éclair de puissance et une explosion d'extase remonta, par le biais de la magie, le long de son bras. Puis Leesha fut repoussée. Elle regarda le démon hurler et se débattre pour essayer d'enlever l'arme luisante encore plantée dans son dos. Roger s'écarta lorsqu'il s'écrasa, à l'agonie, contre les grandes portes, qu'il ouvrit en brisant les battants avant de tomber raide mort.

Des démons hurlèrent de plaisir et s'engouffrèrent dans la brèche, mais ils furent accueillis par la musique de Roger. La mélodie réconfortante et hypnotique avait été remplacée par des bruits aigus et discordants qui poussaient les chthoniens à se griffer les oreilles en reculant.

— Leesha !

La porte sur le côté s'ouvrit avec un grand fracas et Leesha se tourna pour découvrir l'Homme-rune, couvert d'ichor de démon et de son propre sang, se précipiter dans la pièce en regardant frénétiquement autour de lui. Il vit le démon de bois mort et croisa le regard de la Cueilleuse. Son soulagement était palpable.

Elle voulait se jeter dans ses bras, mais il se retourna et fonça sur les portes brisées. Roger tenait l'entrée à lui tout seul, sa musique repoussant les démons aussi sûrement qu'un maillage de protection. L'Homme-rune poussa le cadavre du démon de bois sur le côté et en retira la lance qu'il redonna à Leesha. Puis il disparut dans la nuit.

Leesha remarqua alors le carnage sur la place et son cœur cessa de battre un instant. Des dizaines d'enfants étaient morts ou mourants dans la boue, alors que la bataille faisait toujours rage.

— Darsy ! appela-t-elle.

Lorsque la femme la rejoignit, elles partirent en courant dans la nuit pour traîner les blessés à l'intérieur.

Wonda haletait par terre lorsque Leesha arriva près d'elle. Ses vêtements étaient déchirés et ensanglantés aux endroits où le chthonien l'avait griffée. Darsy et Leesha tentaient de la soulever quand un démon de bois les chargea. La Cueilleuse tira une fiole de son tablier et la lança vers lui. Le verre mince se brisa sur le visage de la créature qui hurla lorsque le solvant lui rongea les yeux et les deux femmes s'échappèrent avec leur fardeau.

Elles déposèrent Wonda à l'intérieur et Leesha hurla des instructions à l'une de ses assistantes avant de repartir. Roger resta à l'entrée, les crissements de son violon formant un mur de son qui bloquait le passage aux démons et protégeait Leesha et les autres tandis qu'ils ramenaient les blessés à l'intérieur.



Tout au long de la nuit, les combats gagnèrent en intensité et faiblirent par cycles, permettant aux villageois épuisés de retourner dans leurs cercles ou dans la Maison Sainte pour reprendre leur souffle ou boire quelques gorgées d'eau. Une heure entière se déroula pendant laquelle on ne vit aucun démon, mais, au cours de la suivante, une grande meute qui avait dû parcourir plusieurs kilomètres s'abattit sur eux.

La pluie finit par s'arrêter, mais personne ne put se rappeler exactement à quel moment, tout le monde étant trop occupé à attaquer l'ennemi et à aider les blessés. Les bûcherons formèrent un mur devant les grandes portes de la Maison Sainte et Rojer parcourut la place, repoussant les démons avec son violon pour que l'on puisse ramasser les blessés.

Lorsque les premières lueurs de l'aube apparurent à l'horizon, la boue de la place avait été transformée en un affreux mélange de sang humain et d'ichor de démon. Les cadavres et les membres arrachés étaient disséminés un peu partout. Beaucoup eurent un sursaut effrayé lorsque le soleil frappa les cadavres des démons et enflamma leur chair. Comme si des explosions de feu démoniaque liquide avaient lieu aux quatre coins de la place, le soleil mit un point final à la bataille en incinérant les rares créatures qui remuaient encore.

L'Homme-rune regarda les visages des survivants, au moins la moitié de ses combattants, et fut surpris de constater la force et la détermination qu'il y trouva. Il lui paraissait impossible qu'il s'agisse des mêmes personnes qui étaient brisées et terrifiées la veille. Ils avaient peut-être beaucoup perdu cette nuit, mais les habitants du Creux étaient désormais plus forts que jamais.

Le Confesseur Jona sortit sur la place en s'aidant de sa béquille.

— Le Créateur soit loué, souffla-t-il en dessinant des runes dans l'air tandis que les démons brûlaient dans la lumière matinale.

Il s'avança jusqu'à l'Homme-rune.

— C'est grâce à vous, lui dit-il.

L'Homme-rune secoua la tête.

— Non. C'est vous qui avez fait ça, dit-il. Vous tous.

Jona acquiesça.

— C'est vrai, convint-il. Mais seulement parce que vous êtes venu et nous avez montré la voie. Vous en doutez toujours ?

L'Homme-rune fronça les sourcils.

— Revendiquer cette victoire comme la mienne reviendrait à déprécier le sacrifice de tous ceux qui sont morts durant la nuit, dit-il. Garde tes prophéties, Confesseur. Ces gens n'en ont pas besoin.

— Comme vous voulez, dit Jona en s'inclinant bien bas.

Mais l'Homme-rune sentit que le sujet n'était pas clos.



LE CREUX N'EST PLUS

332-333 AR

Leesha fit un signe à Rojer et à l'Homme-rune qui arrivaient à cheval sur le chemin. Elle reposa son pinceau dans le bol sous le porche lorsqu'ils mirent pied à terre.

— Tu apprends vite, dit l'Homme-rune en examinant les runes qu'elle avait peintes sur la balustrade. Celles-ci pourraient tenir à l'écart une horde de chthoniens.

— Vite ? répéta Rojer. Par la nuit, c'est peu de le dire. Il y a un mois à peine, Leesha ne savait pas différencier une rune de vent d'une de flammes.

— Il a raison, dit l'Homme-rune. J'ai vu des artisans Protectors qui ne faisaient pas des lignes aussi fines après cinq ans d'expérience.

Leesha sourit.

— J'ai toujours appris rapidement, dit-elle. Et mon père et toi êtes de bons professeurs. Je regrette seulement de ne pas avoir pris la peine de m'y mettre plus tôt.

L'Homme-rune haussa les épaules.

— Si seulement nous pouvions retourner en arrière et prendre des décisions en fonction de l'avenir.

— Je crois que j'aurais vécu une tout autre vie, avoua Rojer.

Leesha éclata de rire et les fit entrer dans la cabane.

— Le dîner est presque prêt, dit-elle en se dirigeant vers le feu pour remuer le contenu fumant de la marmite. Comment s'est passée la réunion du conseil du village ?

— Ce sont des idiots, grommela l'Homme-rune.

Elle rit de nouveau.

— À ce point ?

— Le conseil a voté pour que le village change de nom et devienne le Creux du Libérateur, dit Rojer.

— Ce n'est qu'un nom, dit Leesha en les rejoignant à la table pour leur verser du thé.

— Ce n'est pas le nom qui me dérange, c'est l'idée, expliqua l'Homme-rune. J'ai réussi à empêcher les villageois de m'appeler le Libérateur en face, mais je les entends le chuchoter derrière mon dos.

— Ce serait plus facile pour tout le monde si tu l'acceptais, dit Rojer. Tu ne peux pas arrêter une telle histoire. Tous les Jongleurs au nord du désert krasien la racontent déjà.

L'Homme-rune secoua la tête.

— Je ne vais pas mentir et me faire passer pour quelqu'un que je ne suis pas pour me faciliter la vie. Si j'avais voulu une vie facile...

Sa voix se brisa.

— Et les réparations ? demanda Leesha pour lui faire reprendre la parole tandis que ses yeux étaient plongés dans le vide.

Rojer sourit.

— Depuis que les villageois ont été remis sur pied par tes remèdes, on dirait qu'une nouvelle maison sort de terre chaque jour, dit-il. Tu pourras revenir habiter au village bientôt.

Leesha secoua la tête.

— Cette cabane est tout ce qu'il me reste de Bruna. C'est mon foyer, à présent.

— Si loin du village, tu seras hors de l'interdiction, la prévint l'Homme-rune.

Leesha haussa les épaules.

— Je comprends pourquoi tu as dessiné les rues en forme de rune, dit-elle, mais il y a aussi des avantages à être hors de l'interdiction.

— Ah bon ? demanda l'Homme-rune en levant un sourcil.

— Quel avantage peut-il y avoir à vivre à un endroit où peuvent venir les démons ? demanda Rojer.

Leesha but une gorgée de son thé.

— Ma mère aussi refuse de déménager, dit-elle. Elle dit qu'entre tes nouvelles runes et les coupeurs qui vont taillader tous les démons qu'ils croisent, c'est inutile.

L'Homme-rune se renfrogna.

— Je sais que tout cela donne l'impression que les chthoniens sont effrayés, mais si l'on en croit les récits des guerres démoniaques, ils ne le resteront pas longtemps. Ils reviendront en force et je veux que le Creux du Coupeur soit prêt.

— Le Creux du Libérateur, rectifia Rojer en affichant un sourire satisfait quand l'Homme-rune fronça les sourcils.

— Avec toi ici, il le sera toujours, dit Leesha en faisant mine de ne pas avoir entendu le Jongleur.

Elle but une autre gorgée de thé en observant attentivement l'Homme-rune par-dessus le bord de sa tasse.

Comme il hésitait, elle la reposa.

— Tu pars, dit-elle. Quand ?

— Lorsque le Creux sera prêt, répondit l’Homme-rune sans prendre la peine de la détromper. J’ai gâché des années à accumuler des runes qui pourraient faire des Villes Libres des endroits vraiment dignes de ce nom. Je dois à toutes les cités et à tous les hameaux de Thesa de m’assurer qu’ils ont ce qu’il faut pour affronter la nuit.

Leesha acquiesça.

— Nous voulons t’aider, dit-elle.

— Tu le fais déjà, dit l’Homme-rune. Le Creux est entre tes mains et je sais qu’il restera un endroit sûr en mon absence.

— Tu auras besoin de plus que ça, dit Leesha. Quelqu’un pour apprendre à d’autres Cueilleuses comment fabriquer des feux d’artifice et des poisons, ainsi que soigner les blessures de chthoniens.

— Tu pourrais écrire tout ça, dit l’Homme-rune.

Leesha ricana.

— Et donner aux hommes les secrets du feu ? Certainement pas.

— Quant à moi, dit Rojer, je serais incapable d’écrire des leçons de violon, de toute façon, même si je savais écrire.

L’Homme-rune hésita avant de secouer la tête.

— Non, dit-il. Vous me ralentiriez. Je resterai des semaines dans la nature et vous n’avez pas le cœur assez accroché.

— Pas le cœur assez accroché ? demanda Leesha. Rojer, ferme les volets.

Les deux hommes la regardèrent avec curiosité.

— Fais-le, ordonna-t-elle.

Rojer se leva pour obéir, fermant les volets et plongeant la cabane dans l’obscurité. Leesha secoua aussitôt une fiole de produits chimiques qui émit une lueur phosphorescente.

— La trappe, dit-elle.

L’Homme-rune souleva la porte de la trappe qui menait à la cave où elle entreposait le feu démoniaque. Une forte odeur de produits chimiques sortit par l’ouverture.

Leesha les mena jusque dans les ténèbres en tenant sa fiole en l’air. Elle se dirigea vers des appliques collées au mur et y versa des produits chimiques, mais les yeux protégés de l’Homme-rune, qui y voyaient aussi bien dans l’obscurité la plus totale qu’en plein jour, s’étaient déjà dilatés avant que la lumière éclaire la pièce.

Dans la cave, il y avait de lourdes tables sur lesquelles se trouvaient six chthoniens en train d’être disséqués.

— Par le Créateur ! s’écria Rojer, pris d’un haut-le-cœur.

Il se précipita vers les escaliers et ils l'entendirent respirer bruyamment.

— Eh bien, peut-être que Rojer n'a pas encore le cœur assez accroché, concéda Leesha en souriant avant de se tourner vers l'Homme-rune. Savais-tu que les démons de bois ont deux estomacs ? L'un est au-dessus de l'autre, comme un sablier.

Elle prit un instrument et retira des couches de chair d'un des démons morts pour illustrer son propos.

— Leurs cœurs sont décentrés, en bas à droite, ajouta-t-elle, mais il y a un trou entre leurs troisièmes et leurs quatrièmes côtes. C'est quelque chose qu'un homme qui veut donner un coup mortel devrait savoir.

L'Homme-rune observa le cadavre avec stupéfaction. Lorsqu'il reporta son attention sur Leesha, ce fut comme s'il la voyait pour la première fois.

— Où as-tu eu ces... ?

— Il a suffi de demander aux bûcherons que tu as envoyés pour patrouiller de ce côté du Creux, dit Leesha. Ils étaient ravis de me fournir des spécimens. Et il y a plus. Ces démons n'ont pas d'organes sexuels. Ils sont tous neutres.

L'Homme-rune la regarda avec surprise.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas rare parmi les insectes, dit Leesha. Il y a des castes asexuées pour le travail et la guerre, et des castes sexuées qui contrôlent la ruche.

— La ruche ? demanda l'Homme-rune. Tu veux parler du Cœur ? Leesha haussa les épaules. L'Homme-rune fronça les sourcils.

— Il y avait des fresques dans les tombeaux de Soleil d'Anoch. Elles représentaient la première guerre démoniaque et montraient d'étranges espèces de chthoniens, que je n'avais jamais vues.

— Rien d'étonnant, dit Leesha. Nous en savons si peu sur eux.

Elle tendit les bras et lui prit les mains.

— Toute ma vie, j'ai eu l'impression d'attendre de l'existence quelque chose de plus important que préparer des remèdes contre la grippe et mettre au monde des enfants, dit-elle. J'ai enfin une occasion de changer les choses pour plus d'une poignée de personnes. Tu penses qu'une guerre se prépare ? Rojer et moi pouvons t'aider à la gagner.

L'Homme-rune acquiesça et serra ses mains dans les siennes.

— Tu as raison, dit-il. Si le Creux a survécu cette première nuit, c'est autant grâce à toi et Rojer qu'à moi. Je serais idiot de ne pas accepter votre aide, à présent.

Leesha s'avança et plongea une main sous sa capuche. Sa paume était froide sur son visage et, pendant un instant, il accepta cette caresse.

— Cette cabane est assez grande pour deux, chuchota-t-elle.

Il écarquilla les yeux et elle le sentit se crispier.

— Pourquoi cela te fait-il plus peur que d'affronter les démons ? demanda-t-elle. Je suis donc si repoussante ? L'Homme-rune secoua la tête.

— Bien sûr que non, dit-il.

— Alors quoi ? Je ne t'empêcherai pas de faire la guerre.

L'Homme-rune resta silencieux quelques instants.

— La vie à deux se transformerait vite en vie à trois, finit-il par dire en lui lâchant la main.

— Est-ce si terrible ? demanda Leesha.

L'Homme-rune prit une profonde inspiration et s'approcha d'une autre table en évitant son regard.

— Ce matin-là, lorsque je luttais contre le démon..., dit-il avant de s'interrompre.

— Je me rappelle, le pressa Leesha pour l'inciter à poursuivre.

— Le chtonien a tenté de s'enfuir en retournant dans le Cœur.

— Et a essayé de t'emmener avec lui, dit Leesha. Je vous ai vus devenir brumeux tous les deux et disparaître dans le sol. J'étais terrifiée.

L'Homme-rune hocha la tête.

— Pas autant que moi, dit-il. Le chemin du Cœur s'est ouvert pour moi, m'appelant et m'attirant.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec nous ?

— Ce n'était pas le démon, c'était *moi*, expliqua l'Homme-rune. J'ai pris le contrôle de la transition ; j'ai fait remonter le démon vers le soleil. Je sens encore l'attraction du Cœur. Si je m'étais laissé faire, j'aurais pu glisser dans ses profondeurs infernales avec les autres chtoniens.

— Les runes...

— Ce ne sont pas les runes, dit-il en secouant la tête. Je te dis que c'est *moi*. Cela fait des années que j'absorbe leur magie, en trop grande quantité. Je ne suis même plus humain. Qui sait quel genre de monstre je pourrais engendrer ?

Leesha s'approcha de lui et prit son visage entre ses mains comme le matin où ils avaient fait l'amour.

— Tu es un homme bon, dit-elle, les yeux mouillés de larmes. Quoi que la magie t'ait fait, elle n'a pas changé ça. Rien d'autre ne compte.

Elle se pencha pour l'embrasser, mais il lui avait fermé son cœur et il la repoussa.

— Ça compte pour moi, dit-il. Jusqu'à ce que je sache ce que je suis, je ne peux pas être avec toi, ni avec personne.

— Alors, je découvrirai ce que tu es, dit Leesha. Je le jure.

— Leesha, tu ne peux...

— Ne me dis pas ce que je peux faire ou pas ! tonna-t-elle. J'ai suffisamment entendu ça dans la vie.

Il leva les mains pour signifier qu'il se rendait.

— Je suis désolé, dit-il.

Leesha renifla et referma les mains sur les siennes.

— Ne le sois pas, dit-elle. C'est un état que l'on peut diagnostiquer et soigner, comme tous les autres.

— Je ne suis pas malade, dit l'Homme-rune.

Elle le regarda tristement.

— Je le sais, dit-elle, mais on dirait que tu n'en es pas conscient.



Dans le désert krasien, un frémissement s'éleva à l'horizon. Des rangées d'hommes apparurent, des milliers et des milliers, enveloppés dans de grands habits noirs remontés sur leur visage pour les protéger du sable cinglant. L'avant-garde était composée de deux groupes chevauchant des bêtes, le plus petit montant des chevaux légers et rapides et le plus grand de puissants animaux à bosses, adaptés aux traversées du désert. Ils étaient suivis par des colonnes de fantassins, dans le sillage desquels se trouvait une caravane de chariots et de provisions qui semblait sans fin. Chaque guerrier portait une lance sur laquelle étaient gravées des runes aux motifs complexes.

À leur tête se trouvait un homme vêtu de blanc, montant un cheval de la même couleur. Il leva une main et la horde qui le suivait fit halte, restant silencieuse pour contempler les ruines de Soleil d'Anoch.

Contrairement à ses guerriers qui portaient des lances en bois et en acier, l'homme avait une arme ancienne faite d'un métal brillant et inconnu. C'était Ahmann asu Hoshkamin am'Jardir, mais son peuple ne l'appelait plus ainsi depuis des années.

Ils l'appelaient Shar'Dama Ka, le Libérateur.

Peter V. Brett (« Peat » pour ses amis) imagine des récits de Fantasy depuis toujours. *L'Homme-rune* est son premier roman et déjà un classique mondial au succès foudroyant. Immédiatement passionnant et unique en son genre, il est riche d'émotions universelles, de personnages inoubliables, et d'une intrigue impossible à lâcher. Vous allez adorer ce merveilleux roman.

REMERCIEMENTS

Merci infiniment à tous ceux qui ont lu les épreuves de ce livre : Dani, Myke, Amelia, Neil, Matt, Joshua, Steve, Maman, Papa, Trisha, Netta et Cobie. Vos conseils et vos encouragements m'ont permis de transformer un passe-temps en quelque chose de plus. Et merci à mes éditrices, Liz et Emma, qui ont pris le risque de publier un nouvel auteur et m'ont mis au défi de dépasser jusqu'à l'excellence même que je cherchais à atteindre. Je n'y serais jamais arrivé sans vous.

Du même auteur, chez Milady :

Le Cycle des démons :

1. *L'Homme-rune*
2. *La Lance du Désert*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Painted Man*

Copyright © Peter V. Brett 2008

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Miguel Coimbra

Carte :

d'après la carte originale d'Andrew Ashton © HarperCollins *Publishers* 2008

Runes :

Lauren K. Cannon

eISBN 9782820500328

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !